



HAL
open science

**Nivellement et contre-nivellement phonologique à
Manchester : étude de corpus dans le cadre du projet
PAC-LVTI**
Hugo Chatellier

► **To cite this version:**

Hugo Chatellier. Nivellement et contre-nivellement phonologique à Manchester : étude de corpus dans le cadre du projet PAC-LVTI. Linguistique. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2016. Français. NNT : 2016TOU20109 . tel-01910242

HAL Id: tel-01910242

<https://theses.hal.science/tel-01910242>

Submitted on 31 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université
de Toulouse

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par : *l'Université Toulouse II*

Présentée et soutenue le 02/12/2016 par :

HUGO CHATELLIER

**Nivellement et contre-nivellement phonologique à Manchester :
étude de corpus dans le cadre du projet PAC-LVTI**

JURY

JACQUES DURAND
NABIL HATHOUT
SOPHIE HERMENT
MANUEL JOBERT
STEVEN MOORE
MONIKA PUKLI

Professeur Émérite
Directeur de Recherche CNRS
Professeur des Universités
Professeur des Universités
Maître de Conférences
Maître de Conférences

Université Toulouse II
Université Toulouse II
Université Aix-Marseille
Université Lyon III
Université Toulouse II
Université de Strasbourg

École doctorale et spécialité :

CLESCO : Linguistique anglaise

Unité de Recherche :

CLLE (UMR 5263)

Directeurs de Thèse :

Nabil HATHOUT et Steven MOORE

Rapporteurs :

Sophie HERMENT et Manuel JOBERT

Résumé

La présente thèse propose une description et une étude multidimensionnelles (sociolinguistiques, phonologiques et phonétiques) de la variété d'anglais parlée dans le Greater Manchester. Nous offrons une discussion sur les enjeux méthodologiques et épistémologiques de l'étude du changement linguistique et de l'utilisation des corpus en linguistique. Notre travail est mené dans le cadre du programme PAC (Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés et structure) et au sein du projet LVTI (Langue, Ville, Travail, Identité) sur la base du corpus PAC-LVTI Manchester, constitué de données authentiques et récentes récoltées sur le terrain. Notre analyse se concentre notamment sur le phénomène de nivellement dialectal, qui a été l'objet de nombreuses recherches récentes en sociolinguistique anglaise. Nous nous intéressons en particulier à l'hypothèse de l'expansion d'une variété supralocale dans le nord de l'Angleterre. Notre étude concerne essentiellement les voyelles du Greater Manchester, et repose sur une analyse phonéto-acoustique de la production des locuteurs de notre corpus. Nous relevons les caractéristiques majeures de la variété mancunienne, telles qu'elles ont pu être décrites dans les quelques travaux publiés jusqu'ici, et étudions leur corrélation avec des facteurs sociolinguistiques classiques comme l'âge, le genre, ou le niveau socio-économique. Nous explorons également la pertinence des facteurs attitudinaux pour l'étude de nos données. Sur la base de nos résultats phonéto-acoustiques, nous nous prononçons en faveur de la pertinence de l'opposition de longueur en anglais, repensée en termes de poids vocalique au niveau de la représentation des voyelles, et proposons une modélisation du système phonologique de la variété du Greater Manchester dans le cadre de la phonologie de dépendance. Nous discutons des évolutions du système à la lumière du phénomène de nivellement dialectal, et nous interrogeons sur la pertinence des facteurs internes et externes pour les expliquer.

Mots-clés : phonologie ; phonétique ; sociolinguistique anglaise ; nivellement dialectal ; Manchester

Abstract

This thesis offers a multidimensional (sociolinguistic, phonetic, and phonological) description and study of the variety of English spoken in Greater Manchester. We discuss the study of linguistic change and the use of corpora in linguistics from a methodological and epistemological point of view. Our work is conducted in the framework of the PAC programme (Phonology of Contemporary English: usage, varieties and structure) and within the LVTI project (Language, Urban Life, Work, Identity), and based on the PAC-LVTI Manchester corpus, which is composed of authentic and recent fieldwork data. Our analysis notably focuses on the phenomenon of regional dialect levelling, which has been largely documented in recent English sociolinguistic research. In particular, we are interested in the hypothesis of the expansion of a supralocal variety in the north of England. Our study deals mainly with the vowels of Greater Manchester English, and relies on a phonetic-acoustic analysis of our informants' realisations. We describe the major characteristics of the Mancunian variety based on the few studies published so far, and statistically evaluate their correlation with traditional sociolinguistic factors such as age, gender or socio-economic profile. We also explore the relevance of attitudinal factors for the study of our data. On the basis of our phonetic-acoustic results, we speak in favour of the relevance of the opposition of length in English, which we reconsider in terms of vocalic weight in the representation of vowels. We then offer a model of the phonological system of Greater Manchester inspired by Dependency Phonology. We discuss the evolutions of the system in the light of regional dialect levelling, and question the role played by internal and external factors in these linguistic changes.

Keywords: phonology; phonetics; English sociolinguistics; regional dialect levelling; Manchester

Remerciements

Au terme de ce travail, je tiens à remercier mes directeurs de recherche, Nabil Hathout et Steven Moore, pour leur travail de suivi et leur soutien au cours de cette thèse.

Je remercie l'ensemble des membres du jury d'avoir accepté de participer à ma soutenance de thèse.

Je souhaite tout particulièrement remercier Jacques Durand. Sa disponibilité sans faille et ses conseils, sur les plans scientifique et personnel, ont été déterminants dans ce travail.

Je remercie chaleureusement toutes les personnes ayant participé à la constitution du corpus PAC-LVTI Manchester, que ce soit par leur aide lors des enquêtes sur le terrain, ou lors de la phase de traitement des données. J'ai une pensée en particulier pour Anne Przewozny, Willy Beaujean et Stephan Wilhelm. Merci bien évidemment à toutes les personnes ayant accepté d'être enregistrées, et à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à ce que nos enquêtes se déroulent le mieux possible. Jamais nous n'aurions pu réunir un corpus aussi important sans leur aide. Je souhaite remercier notamment Paul Rowlett, Carole Boyd, Sharon Dalton, Sister Rita, Max Leon Alvarez, Allan Williams et Simon Jones.

Cette thèse a été effectuée au sein du laboratoire CLLE-ERSS, que je remercie pour m'avoir donné la possibilité de faire une thèse dans les meilleures conditions possibles. Je souhaite remercier en particulier Fabio Montermini, ainsi que Laurence Lamy et Nathalie Moulic, pour leur aide dans la préparation de mes séjours de recherche et autres déplacements au cours de la thèse. Je souhaite également remercier l'ensemble des doctorants du laboratoire pour leur soutien. Je pense particulièrement à Florian Savreux, Marine Lasserre, Caroline Atallah, Sophie Mayras, Manuel Pérez, Luce Lefevre, Karla Orihuela, Léa Courdès-Murphy, Émilie Merdy et Maxime Warnier.

Je remercie toutes les personnes qui, par leurs conseils et leurs encouragements, m'ont aidé dans la rédaction de ce travail. Je remercie tout particulièrement Daniel Huber et Sylvain Navarro pour leur travail de relecture et leurs suggestions, Basilio Calderone pour son aide lors de la réalisation de mes calculs statistiques, ainsi que Maciej Baranowski. Je remercie également Arnaud Fiasson, Michaël Gauthier et Lison Fabre, ainsi que Buddy Dirat pour son hospitalité sans faille.

Je souhaite remercier le Département d'Études du Monde Anglophone de l'Université Toulouse II, ainsi que le Département du Monde Anglophone de l'Université Paris 3, pour m'avoir proposé un poste d'ATER, et m'avoir ainsi permis d'effectuer mon travail de thèse dans les meilleures conditions. Je remercie notamment Barbara Kühnert et Sabrina Bertocchi à l'Université Paris 3.

Merci bien évidemment à mes parents et à ma sœur, ainsi qu'à Fabien Michaud, pour m'avoir soutenu, sur tous les plans, tout au long de cette thèse.

Enfin, je souhaite remercier Cécile Viollain pour son soutien inconditionnel, ses encouragements ainsi que son travail de relecture, ses idées et remarques. Ceux-ci m'ont été d'une aide précieuse, et ce travail ne serait pas arrivé à son terme sans elle.

Table des matières

1	Introduction	1
2	Sociolinguistique et changement linguistique	5
2.1	Définitions	5
2.2	La sociolinguistique	9
2.2.1	La naissance de la sociolinguistique	10
2.2.2	La dialectologie	13
2.2.3	La linguistique historique	15
2.2.4	Quelques études sociolinguistiques	17
2.2.4.1	L'étude de Gauchat	17
2.2.4.2	Martha's Vineyard	18
2.2.4.3	Le travail de Trudgill à Norwich	20
2.2.5	Les trois vagues d'études sociolinguistiques	21
2.3	Variation et changement	22
2.3.1	Qu'est-ce que le changement ?	22
2.3.2	Temps réel et temps apparent	27
2.3.3	Les causes du changement	29
2.3.3.1	L'évolution et le langage en tant qu'organisme	33
2.3.3.2	L'influence des (inter)locuteurs	36
2.3.3.3	Facteurs sociaux	39
2.3.3.4	Contact, accommodation, nivellement	48
2.3.3.5	Standardisation et prestige	56
2.3.3.6	La notion de communauté linguistique	60
2.3.3.7	La diffusion spatiale du changement	62
2.3.3.8	Le rôle des médias	66
2.3.4	Les modélisations du changement	68
2.3.4.1	Le changement néogrammairien	68
2.3.4.2	La vision de Martinet	71
2.3.4.3	Le changement dans la tradition générative	75
2.3.4.4	Les théories fondées sur l'usage	78
2.4	Conclusions	81

3	Manchester : histoire, démographie, phonologie	85
3.1	Histoire et démographie de Manchester	85
3.1.1	Mamucium	85
3.1.2	Manchester au Moyen Âge	86
3.1.3	La révolution industrielle	86
3.1.4	Manchester au xx ^e siècle	87
3.1.5	Manchester aujourd'hui	88
3.2	Nord géographique = nord linguistique?	90
3.2.1	Les ensembles lexicaux de Wells	96
3.2.2	L'accent de référence	97
3.2.2.1	Le système de la <i>RP</i>	102
3.2.3	Vers une variété septentrionale?	105
3.3	Phonologie et phonétique de Manchester : caractéristiques segmentales	120
3.3.1	Système vocalique	122
3.3.1.1	L'opposition STRUT/FOOT	122
3.3.1.2	TRAP, BATH, PALM et START	123
3.3.1.3	La présence de monophthongues dans FACE et GOAT	125
3.3.1.4	THOUGHT, NORTH et FORCE	127
3.3.1.5	GOOSE et les mots de type <i>-ook</i>	127
3.3.1.6	La neutralisation de l'opposition NURSE/SQUARE	129
3.3.1.7	Les voyelles en position inaccentuée (<i>letter</i> , <i>comma</i> et <i>happy</i>)	129
3.3.1.8	Autres caractéristiques vocaliques	130
3.3.2	Système consonantique	132
3.3.2.1	/h/	132
3.3.2.2	/ŋ/	133
3.3.2.3	Rhoticité et réalisation du phonème /r/	135
3.3.2.4	/t/ : réalisation, T-to-R et <i>glottaling</i>	135
3.3.2.5	L'alternance [ɹ]/[ɹ̥]	142
3.3.2.6	Autres caractéristiques consonantiques	143
3.4	Phonologie et phonétique de Manchester : caractéristiques supraseg- mentales	144
3.4.1	Intonation	144
3.4.2	Réduction des voyelles non-accentuées	146
3.5	Conclusions	147
4	Phonologie et corpus : quelle méthodologie ?	151
4.1	Qu'est-ce qu'un corpus?	151
4.1.1	Corpus et linguistique	152
4.1.2	Caractéristiques d'un corpus linguistique	154
4.1.2.1	Représentativité	154

4.1.2.2	Taille	156
4.1.2.3	Format électronique et annotations	157
4.1.3	Les corpus phonologiques	160
4.1.3.1	Corpus phonologique et collecte de données	164
4.1.3.2	Les annotations des corpus phonologiques	166
4.2	PAC-LVTI	168
4.2.1	Le programme PAC	168
4.2.1.1	Les listes de mots	169
4.2.1.2	Le texte	171
4.2.1.3	L'entretien guidé	173
4.2.1.4	La conversation libre	175
4.2.2	Sélection des locuteurs	178
4.2.3	Le projet LVTI	179
4.2.3.1	Les questions du protocole LVTI	180
4.2.4	Annotation et traitement des données	182
4.2.4.1	Les codages au sein de PAC	187
4.3	Présentation du corpus PAC-LVTI Manchester	191
4.3.1	Les enquêtes sur le terrain	191
4.3.2	Sélection des locuteurs	193
4.3.3	Présentation détaillée des locuteurs	200
4.3.3.1	BE1	201
4.3.3.2	DC1	201
4.3.3.3	GD1	202
4.3.3.4	JA1	202
4.3.3.5	LD1	202
4.3.3.6	PA1	203
4.3.3.7	PB1	203
4.3.3.8	RC1	203
4.3.3.9	SC1	204
4.3.3.10	SD1	204
4.3.3.11	SN1	205
4.3.3.12	AW1	205
4.3.3.13	CL1	206
4.3.3.14	DS1	206
4.3.3.15	JG1	207
4.3.3.16	AH1	207
4.3.3.17	AH2	208
4.3.3.18	CG1	208
4.3.3.19	GC1	209
4.3.3.20	JW2	209

4.3.3.21	LN1	209
4.3.3.22	NS1	210
4.3.3.23	RM1	210
4.3.3.24	RP1	211
4.3.3.25	SA1	211
4.3.3.26	SH1	212
4.3.3.27	SH2	212
4.3.3.28	SJ1	213
4.3.3.29	VH1	213
4.3.3.30	IH1	214
4.3.3.31	VH2	214
4.3.4	Locuteurs et attitudes	215
4.3.5	Outils utilisés	217
4.3.5.1	Délimitation des voyelles	220
4.3.5.2	Choix des points à mesurer	225
4.3.5.3	Automatisation des mesures	226
4.3.5.4	Erreurs de mesure	227
4.3.5.5	Normalisation	231
4.4	Conclusions	235
5	Résultats et analyses	239
5.1	Résultats de l'extraction automatique des formants	239
5.1.1	Réalisations moyennes de l'ensemble des locuteurs	239
5.1.2	Réalisations et catégories socio-économiques, tranches d'âge, et genre	243
5.1.2.1	FOOT et STRUT	252
5.1.2.2	TRAP, BATH, PALM et START	257
5.1.2.3	FACE	265
5.1.2.4	GOAT	266
5.1.2.5	GOOSE	270
5.1.2.6	NORTH et FORCE	273
5.1.2.7	SQUARE et NURSE	276
5.1.2.8	letter et comma	278
5.1.2.9	happy	279
5.1.2.10	Autres variantes vocaliques	280
5.2	Variantes consonantiques	282
5.2.1	[ŋ] et [ŋg]	286
5.2.2	/h/	287
5.3	Voyelles et facteurs attitudinaux	290
5.3.1	Identité mancunienne et variantes vocaliques	291
5.3.2	Attitudes par rapport à la variété mancunienne	292

5.3.3	Facteurs attitudinaux : discussion	294
5.4	Conclusions sur les variantes vocaliques observées	294
5.5	La question de la longueur vocalique en anglais	296
5.6	Le système vocalique du Greater Manchester	303
5.7	La question du nivellement	311
5.8	Conclusions sur le nivellement	315
6	Conclusion	317

Table des figures

2.1	Carte représentant la localisation de plusieurs isoglosses en France (Chambers & Trudgill 1998, p. 107)	8
2.2	Exemple de normalisation correctement effectuée par l'interlocuteur (Ohala 2012, p. 27)	38
2.3	Exemple de normalisation mal effectuée par l'interlocuteur (Ohala 2012, p. 28)	38
2.4	Exemple de normalisation mal effectuée par l'interlocuteur (Ohala 2012, p. 29)	39
2.5	Réalisation du (r) selon les contextes linguistiques pour différentes classes sociales (reproduit depuis Labov 2006, p. 152)	41
2.6	Représentation d'un réseau social dense (reproduit depuis L. Milroy & Llamas 2013, p. 411)	46
2.7	Représentation d'un réseau social peu dense (reproduit depuis L. Milroy & Llamas 2013, p. 411)	46
2.8	La théorie des ondes (Wolfram & Schilling-Estes 2003, p. 714)	62
2.9	Le modèle de l'arbre généalogique (Hock 1991, p. 449)	63
2.10	Le modèle de la gravité (Wolfram & Schilling-Estes 2003, p. 724)	64
3.1	Carte représentant le <i>Danelaw</i> (d'après Wales 2006, p. 56)	92
3.2	Carte représentant les isoglosses définissant le nord linguistique de l'Angleterre (d'après Chambers & Trudgill 1998, p. 107)	95
3.3	Carte des <i>traditional dialects</i> (d'après Trudgill 1999, p. 34)	107
3.4	Carte des <i>modern dialects</i> (d'après Trudgill 1999, p. 65)	108
3.5	Carte des aires linguistiques futures (d'après Trudgill 1999, p. 83)	109
3.6	Définition de l'accent en fonction de l'âge (d'après Llamas 2007, p. 596)	115
3.7	Distribution des variantes de FACE selon les différentes catégories de locuteurs (d'après Watt 2002, p. 48)	117
3.8	Distribution des variantes de GOAT selon les différentes catégories de locuteurs (d'après Watt 2002, p. 48)	118
3.9	Isoglosse des réalisations monophthonguées et diphtonguées de FACE (d'après Trudgill 1999, p. 63)	128
3.10	Réalisations de la voyelle finale de happyY (d'après Trudgill 1999, p. 61)	131

3.11	Zone dans laquelle la non-coalescence de NG se rencontre (d'après Trudgill 1999, p. 59)	134
3.12	Poches de rhoticité en Angleterre (d'après Trudgill 1999, p. 55)	136
3.13	Taux d'apparition du T-to-R en fonction de la fréquence d'utilisation (d'après L. Clark & Watson 2011, p. 533)	139
3.14	Moyennes obtenues au questionnaire selon la structure des items (d'après Buchstaller et al. 2013, p. 112)	141
3.15	Système intonatif UNBI (d'après Wilhelm 2015b, p. 84)	146
3.16	Système intonatif de la <i>RP</i> (d'après Cruttenden, cité par Wilhelm 2015b, p. 84)	146
4.1	Le continuum de la collecte des données orales (Birch 2014, p. 28)	162
4.2	Liste de mots 1	172
4.3	Liste de mots 2	173
4.4	Texte du protocole PAC	174
4.5	Fiche de renseignements du programme PAC (première partie)	176
4.5	Fiche de renseignements du programme PAC (deuxième partie)	177
4.6	Texte remanié du protocole PAC-LVTI	181
4.7	Questions LVTI : Urban life	182
4.8	Questions LVTI : Work	183
4.9	Questions LVTI : Language	184
4.10	Codage de la rhoticité (d'après Viollain 2014, p. 333–334)	188
4.11	Proposition de champ supplémentaire pour le codage de la rhoticité	189
4.12	Codage du 'r' de sandhi (d'après Viollain 2014, p. 335)	190
4.13	Les 7 classes sociales de la société britannique (Savage et al. 2013, p. 230)	198
4.14	Les différentes versions de la NS-SEC (Office for National Statistics 2010b, p. 13)	199
4.15	Délimitation de la voyelle de <i>bard</i>	222
4.16	Délimitation de la voyelle de <i>put</i>	223
4.17	Délimitation de la voyelle de <i>fore</i>	223
4.18	Délimitation de la voyelle de <i>there</i>	224
4.19	Fenêtre apparaissant à l'exécution du script sous Praat	228
4.20	Extrait d'un fichier obtenu après exécution du script sous Praat	229
4.21	Exemple d'une erreur de mesure flagrante	230
5.1	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour l'ensemble des locuteurs (données normalisées)	242
5.2	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs du G1 (données normalisées)	244
5.3	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs du G2 (données normalisées)	245

5.4	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs du G3 (données normalisées)	246
5.5	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs âgés de 20 à 36 ans (données normalisées)	247
5.6	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs âgés de 40 à 50 ans (données normalisées)	248
5.7	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs âgés de plus de 55 ans (données normalisées)	249
5.8	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locutrices (données normalisées)	250
5.9	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs (données normalisées)	251
5.10	Réalisations de FOOT et STRUT des locuteurs du G1 (données normalisées)	253
5.11	Réalisations de FOOT et STRUT par GC1 (données normalisées)	254
5.12	Réalisations de FOOT et STRUT des locuteurs du G2 (données normalisées)	255
5.13	Réalisations de FOOT et STRUT des locuteurs du G3 (données normalisées)	256
5.14	Réalisations de FOOT et STRUT par DS1 (données normalisées)	258
5.15	Réalisations de FOOT et STRUT par AH2 (données normalisées)	259
5.16	Réalisations de FOOT et STRUT par NS1 (données normalisées)	260
5.17	Réalisations de TRAP et START par LN1 (données normalisées)	261
5.18	Réalisations de TRAP et START par GC1 (données normalisées)	263
5.19	Réalisation de <i>row</i> par DC1 dans la liste de mots n°1	268
5.20	Réalisation de <i>mode</i> par DC1 dans le texte	268
5.21	Réalisation de <i>bowed</i> par SH1 dans la liste de mots n°1	269
5.22	Capture d'écran du logiciel Dolmen (Eychenne & Paternostro 2016) affichant une partie des occurrences de GOOSE dans les tâches de lecture	271
5.23	Distribution dans l'espace des réalisations de GOOSE (données normalisées)	272
5.24	Réalisations de FORCE et NORTH par GD1 (données normalisées)	274
5.25	Réalisations de FORCE et NORTH par NS1 (données normalisées)	275
5.26	Réalisation de <i>bared</i> par LD1 dans la liste de mots n°1	276
5.27	Réalisations de SQUARE et NURSE pour IH1 (données normalisées)	277
5.28	Réalisation diphtonguée de <i>beard</i> par LN1 dans la liste de mots n°1	280
5.29	Réalisation monophtonguée de <i>beard</i> par GC1 dans la liste de mots n°1	281
5.30	Réalisations de FORCE, NORTH, CURE et THOUGHT par CG1 (données normalisées)	283

5.31	Réalisations de FORCE, NORTH, CURE et THOUGHT par LD1 (données normalisées)	284
5.32	Réalisation diphtonguée de CURE par AW1 dans le texte	285
5.33	Réalisation monophthonguée de PRICE par CG1 en conversation informelle	285
5.34	Prononciation de <i>singer</i> par SJ1 dans la liste de mots n°2	287
5.35	Prononciation de <i>singer</i> par DS1 dans la liste de mots n°2	288
5.36	Proposition de codage pour <ng>	289
5.37	Valeur du premier formant de happy en fonction de l'attitude des locuteurs par rapport à la langue	293
5.38	Représentation de la structure interne des voyelles en <i>DP</i>	300
5.39	Les trois éléments basiques en <i>DP</i> et leur expression phonétique	301
5.40	Modélisation d'un système à 5 voyelles à l'aide des éléments basiques en <i>DP</i>	301
5.41	Antériorisation de GOOSE dans un contexte /j/ + /u:/ : étape 1	307
5.42	Antériorisation de GOOSE dans un contexte /j/ + /u:/ : étape 2	308
5.43	Antériorisation de GOOSE dans un contexte /j/ + /u:/ : étape 3	308
5.44	Antériorisation de GOOSE dans un contexte /tʃ/ + /u:/ : étape 1	309
5.45	Antériorisation de GOOSE dans un contexte /tʃ/ + /u:/ : étape 2	309
5.46	Antériorisation de GOOSE dans un contexte /tʃ/ + /u:/ : étape 3	310
1	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de BE1 (données normalisées)	348
2	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de DC1 (données normalisées)	349
3	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de GD1 (données normalisées)	350
4	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de JA1 (données normalisées)	351
5	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de LD1 (données normalisées)	352
6	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de PA1 (données normalisées)	353
7	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de PB1 (données normalisées)	354
8	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de RC1 (données normalisées)	355
9	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de SC1 (données normalisées)	356
10	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de SD1 (données normalisées)	357

11	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de SN1 (données normalisées)	358
12	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical d'AW1 (données normalisées)	359
13	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de CL1 (données normalisées)	360
14	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de DS1 (données normalisées)	361
15	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de JG1 (données normalisées)	362
16	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical d'AH1 (données normalisées)	363
17	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical d'AH2 (données normalisées)	364
18	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de CG1 (données normalisées)	365
19	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de GC1 (données normalisées)	366
20	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de JW2 (données normalisées)	367
21	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de LN1 (données normalisées)	368
22	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de NS1 (données normalisées)	369
23	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de RM1 (données normalisées)	370
24	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de RP1 (données normalisées)	371
25	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de SA1 (données normalisées)	372
26	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de SH1 (données normalisées)	373
27	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de SH2 (données normalisées)	374
28	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de SJ1 (données normalisées)	375
29	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de VH1 (données normalisées)	376
30	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical d'IH1 (données normalisées)	377

31	Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical de VH2 (données normalisées)	378
32	Distribution dans l'espace vocalique des moyennes de chaque ensemble lexical des locuteurs se définissant comme des véritables Mancuniens/Salfordiens (données normalisées)	379
33	Distribution dans l'espace vocalique des moyennes de chaque ensemble lexical des locuteurs ne se définissant pas comme des véritables Mancuniens/Salfordiens (données normalisées)	380
34	Distribution dans l'espace vocalique des moyennes de chaque ensemble lexical des locuteurs ayant une attitude négative par rapport à la variété mancunienne (données normalisées)	381
35	Distribution dans l'espace vocalique des moyennes de chaque ensemble lexical des locuteurs ayant une attitude neutre par rapport à la variété mancunienne (données normalisées)	382
36	Distribution dans l'espace vocalique des moyennes de chaque ensemble lexical des locuteurs ayant une attitude positive par rapport à la variété mancunienne (données normalisées)	383
37	L'alphabet phonétique international	384

Liste des tableaux

3.1	Liste des ensembles lexicaux (d'après Wells 1982, p. 123)	98
3.2	Système phonémique des voyelles de la <i>RP</i>	103
3.3	Système phonémique des consonnes de la <i>RP</i> (d'après Cruttenden 2014, p. 161)	105
3.4	Tableau regroupant les résultats de l'enquête de perception (d'après Montgomery 2012, p. 648)	112
3.5	Exemples de questions posées dans le <i>Identification Questionnaire</i> (d'après Llamas 2007, p. 587)	114
3.6	Système phonémique des voyelles du <i>middle north</i> (d'après Wells 1982, p. 364–365)	120
3.7	Variantes des voyelles du nord linguistique (d'après Beal 2008b, p. 130)	121
4.1	Répartition des locuteurs du corpus PAC-LVTI Manchester en fonction de l'âge et du genre	197
4.2	Indice de niveau d'études	197
4.3	Indice de profession (d'après Office for National Statistics 2010b)	197
4.4	Répartition des locuteurs du corpus PAC-LVTI Manchester en trois catégories socio-économique en fonction de l'âge	198
4.5	Répartition des locuteurs du corpus PAC-LVTI Manchester en trois catégories socio-économique en fonction du genre	199
4.6	Répartition des locuteurs sélectionnés	200
5.1	Nombre de voyelles mesurées pour chaque locuteur (avant vérification)	240
5.2	Répartition du nombre de voyelles normalisées en fonction des groupes de locuteurs	241
5.3	Nombre final d'occurrences pour chaque voyelle, après vérification et normalisation	241
5.4	Occurrences de [ŋ] et [ŋg]	288
5.5	Occurrences de [h] dans les tâches de lecture	291
5.6	Représentation en <i>DP</i> du système basilectal du Greater Manchester au niveau lexical, sous-spécifié	305

5.7	Représentation en <i>DP</i> du système basilectal du Greater Manchester au niveau post-lexical, spécifié	306
5.8	Représentation en <i>DP</i> du système des locuteurs du G3 au niveau lexical, sous-spécifié	310
5.9	Représentation en <i>DP</i> du système des locuteurs du G3 au niveau post-lexical, spécifié	311

Chapitre 1

Introduction

Ces dernières années, le phénomène de *nivellement dialectal*, c'est-à-dire la diminution ou la disparition des différences entre variétés distinctes à l'origine, a été au cœur de plusieurs travaux en sociolinguistique, particulièrement dans un contexte anglophone. La disparition progressive des *traditional dialects* en Grande-Bretagne s'est faite au profit de l'émergence d'un nombre plus réduit d'autres variétés de l'anglais, ce qui a conduit à une diminution du nombre de variétés parlées sur le territoire. Toutefois, malgré le plus petit nombre de variétés distinctes aujourd'hui, il n'est pas question d'un processus d'homogénéisation totale, car plusieurs auteurs ont démontré que, au moins du point de vue phonologique, certaines variétés actuelles de l'anglais britannique étaient en train de diverger par rapport à l'accent standard du sud de l'Angleterre, ce qui entraîne un contre-nivellement dialectal à l'échelle nationale. Plus précisément, des travaux menés à la fin des années 1990 et au début des années 2000, notamment à Newcastle, ont mis au jour une dynamique particulière dans le nord de l'Angleterre, où des variantes supralocales de certaines voyelles étaient en train de se diffuser. Surtout, ces travaux ont souligné que les locuteurs de Newcastle ne souhaitaient plus être identifiés comme des Geordies, sans pour autant renoncer à leur identité de *northerner*. Ce constat pose la question des dynamiques linguistiques au sein des villes de Grande-Bretagne, et de la nature des facteurs qui pourraient favoriser un nivellement dialectal à un niveau local, mais aussi un contre-nivellement à une échelle nationale.

Nous nous proposons donc d'étudier ce phénomène dans une aire urbaine importante d'Angleterre : le Greater Manchester. S'il s'agit d'une des zones les plus peuplées de Grande-Bretagne, la variété locale n'a été décrite que de manière succincte jusqu'au travail récent de Baranowski & Turton. Nous souhaitons donc contribuer à la fois aux recherches sur la question du nivellement, et aux descriptions de la variété mancunienne. Pour ce faire, nous nous appuierons sur une étude de corpus dans le cadre du programme PAC (Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés et structure) et du projet LVTI (Langue, Ville, Travail, Identité), nous permettant d'avoir accès à des données récentes et authentiques sur l'anglais de Manchester. Ce travail sera par

ailleurs l'occasion de développer une réflexion méthodologique et épistémologique sur la linguistique de corpus. Afin d'examiner la diffusion des variantes supralocales susmentionnées, mais aussi la stabilité de caractéristiques plus locales, nous effectuerons une étude phonético-acoustique des voyelles de nos locuteurs, qui nous permettra de vérifier l'exactitude des descriptions de la variété mancunienne qui, comme tout objet linguistique, est toujours en mouvement.

Notre travail sera donc organisé comme suit. Au chapitre 2, nous définirons les concepts fondamentaux de la sociolinguistique et de l'étude du changement linguistique. Nous soulignerons les problèmes méthodologiques que pose l'étude du changement, et les outils qui ont été élaborés afin de les surmonter en sociolinguistique. Nous retracerons également la généalogie intellectuelle et épistémologique de cette discipline. Nous décrirons notamment le phénomène d'*accommodation*, dont découle le nivellement, qui sera central à notre travail, présenterons plusieurs types de facteurs, internes et externes, et expliquerons leur potentielle influence sur le changement linguistique.

Le chapitre 3 sera dédié à la présentation de la ville dont nous étudierons la variété dans ce travail. Après une brève description historique et démographique de Manchester, nous nous interrogerons sur ce que recouvre le terme *nord* en Angleterre, que ce soit géographiquement, mais aussi socialement et linguistiquement. Nous aborderons à nouveau la problématique du nivellement, non plus pour en donner une définition large, mais cette fois dans le cadre précis de notre étude. Nous verrons quels sont les arguments en faveur d'un nivellement dialectal des accents du nord en direction d'une variété supralocale. Nous proposerons ensuite une description de la variété mancunienne, fondée sur les quelques ouvrages publiés sur le sujet. Nous présenterons également le système phonético-phonologique de la *RP*, accent standard en Angleterre, auquel nous ferons souvent référence au cours de notre travail.

Au chapitre 4, nous reviendrons sur la place du corpus en linguistique et en phonologie. Nous ferons un tour d'horizon des critères que doit respecter un corpus de qualité, et aborderons les spécificités des corpus phonologiques. Nous défendrons ensuite les objectifs et les méthodes du programme PAC, au sein duquel ce travail est effectué. Nous décrirons également le projet LVTI, dont la méthodologie s'est greffée au protocole PAC initial. Nous détaillerons les enquêtes qui ont été menées dans ce cadre pour aboutir à la constitution du corpus PAC-LVTI Manchester. Nous expliquerons les critères selon lesquels nous avons sélectionné nos locuteurs afin d'obtenir un échantillon représentatif de la société mancunienne. Enfin, nous traiterons des outils auxquels nous avons eu recours pour notre étude des voyelles de l'anglais de Manchester.

Les résultats de notre travail seront présentés au chapitre 5. Après une analyse des réalisations phonétiques propres à nos locuteurs et des corrélations statistiques avec divers facteurs sociolinguistiques traditionnels, nous évaluerons l'apport que représentent les facteurs attitudinaux, auxquels nous avons accès grâce à la méthodologie LVTI. Nous élargirons ensuite notre propos, pour passer d'un constat phonétique à une

analyse phonologique, et synthétiserons les oppositions vocaliques majeures qui caractérisent le système de nos locuteurs. Cela nous permettra de revenir sur la pertinence de la notion de longueur vocalique en anglais, et par conséquent de contribuer à un débat essentiel en phonologie. Nous offrirons ensuite une modélisation du système vocalique de la variété mancurienne dans le cadre de la phonologie de dépendance, puis développerons nos conclusions en ce qui concerne le nivellement dialectal, et notamment le nivellement de l'anglais mancurien vers une variété nordique supralocale.

Notre conclusion générale nous permettra de revenir sur les différents arguments développés dans notre travail. Nous résumerons également les apports que représente notre travail ainsi que les limites qu'il comporte, et détaillerons les pistes de recherche que nous souhaiterions poursuivre à l'avenir, et qui sont susceptibles d'intéresser les membres du programme PAC et plus généralement, les chercheurs s'intéressant à la variété mancurienne, au nivellement, et à la dynamique des systèmes vocaliques de l'anglais à travers le monde.

Chapitre 2

Sociolinguistique et changement linguistique

2.1 Définitions

Nous souhaitons définir ici certains des termes et concepts que nous utiliserons tout au long de ce chapitre et, plus généralement, de la présente thèse. L'une des notions centrales à la démarche sociolinguistique aux XX^e et XXI^e siècles est la variation. Sapir disait d'ailleurs : « Everyone knows that language is variable » (Sapir 1921, p. 147). En effet, il est peu probable qu'un locuteur d'une langue n'ait jamais été confronté à une situation dans laquelle il ou elle avait à sa disposition plusieurs formes lui permettant d'atteindre le même but communicationnel. En outre, si l'on demande à un locuteur d'une zone géographique définie, ou issu d'une certaine catégorie sociale, comment parlent les locuteurs d'autres zones géographiques ou issus d'autres catégories sociales, il y a fort à parier que celui-ci aura conscience qu'il existe des différences entre parlars, même s'il n'est pas capable de les nommer ou de les décrire précisément.

Ces différents parlars, ou manières de s'exprimer, au sein d'une même langue, qui sont mutuellement intelligibles, sont généralement désignés comme étant des dialectes d'une même langue, qui diffèrent au(x) niveau(x) syntaxique, lexical, et/ou morphologique. Si les différences sont d'ordre phonologique ou phonétique uniquement, on parlera alors d'accents. Néanmoins, cette notion de dialecte pose quelques problèmes. Comme le soulignent Mesthrie et al. (2009, p. 8–9), des facteurs historiques, d'ordre politique par exemple, peuvent parfois aboutir à des situations où des langues différentes sont tellement proches qu'elles pourraient être vues comme des dialectes d'une même langue. C'est notamment le cas de la Scandinavie, qui est souvent mentionné dans la littérature sur la sociolinguistique, comme par exemple chez Chambers & Trudgill (1998, p. 3–11). Il existe aujourd'hui trois états indépendants (Danemark, Norvège et

Suède) et donc trois langues différentes : danois, norvégien¹ et suédois². Cependant ces trois langues sont très proches aujourd'hui et, même si l'intelligibilité n'est pas totale et diffère selon l'origine géographique des locuteurs, les Scandinaves parviennent généralement à se comprendre entre eux.

Le terme « dialecte » pose un second problème : il est généralement chargé de diverses connotations, parfois négatives, dans une langue non-technique. Hudson (1980, p. 32) avance qu'il existe dans l'imaginaire collectif une différence sur le plan du prestige entre un dialecte et la langue à laquelle il appartient : tout ce qui n'est pas standardisé est considéré comme du dialecte. En effet, dans certaines zones géographiques (et c'est notamment le cas de l'Angleterre, pays auquel nous nous intéresserons particulièrement dans cette thèse), un dialecte ou un accent jouit d'un statut privilégié. On parle alors de standard (comme peut l'être la RP en Angleterre par exemple, sur laquelle nous reviendrons dans les chapitres suivants). Ces standards, malgré leur position privilégiée, sont généralement le fruit d'événements historiques ou d'une organisation particulière de la société, et il n'est pas possible, particulièrement lorsqu'on se réclame de la linguistique, de considérer que ces standards sont « meilleurs », ou « plus adaptés » que les autres dialectes ou accents (nous reviendrons sur ce point en section 2.3.3.5).

Un problème supplémentaire lié au terme « dialecte » tient à la définition d'une langue comme étant un ensemble de dialectes mutuellement intelligibles. Celui-ci concerne la notion d'intelligibilité, qui ne relève pas d'une opposition binaire (intelligibilité complète vs. inintelligibilité complète), mais qui constitue bien une notion graduelle (Petyt 1980, p. 13 ; Hudson 1980, p. 35). Dès lors, comment mesurer l'intelligibilité entre deux dialectes ? À partir de quel degré d'intelligibilité peut-on décider que deux dialectes sont mutuellement intelligibles ? Chambers & Trudgill notent d'ailleurs que si intelligibilité il y a, celle-ci n'est pas forcément mutuelle, ou du moins pas nécessairement au même degré. Ils soulignent ainsi que les Danois comprennent mieux les Norvégiens que l'inverse, en particulier à cause du lien complexe entre orthographe et prononciation en danois :

Mutual intelligibility may also not be equal in both directions. It is often said, for instance, that Danes understand Norwegians better than Norwegians understand Danes. (If this is true it may be because, as Scandinavians sometimes say, 'Norwegian is pronounced like Danish is spelt' while Danish pronunciation bears a rather more complex relationship to its own orthography. It may be due, alternatively or additionally, to more specifically linguistic factors.) (Chambers & Trudgill 1998, p. 4)

De plus, il y aurait des facteurs autres que linguistiques qui entrent en compte. Hud-

1. Dans les faits, la situation est un peu plus compliquée en Norvège. Il y existe beaucoup de dialectes, et deux d'entre eux sont reconnus à l'écrit : le bokmål et le nynorsk.

2. Les langues de certaines minorités ont également un statut officiel dans plusieurs régions des trois états.

son (1980, p. 36) souligne que ce ne sont pas véritablement les dialectes qui sont mutuellement intelligibles, puisque ce sont les locuteurs qui sont en contact qui se comprennent ou non. Ces locuteurs ont chacun des qualités qui peuvent contribuer à l'intelligibilité, comme l'expérience qu'ils ont de l'autre dialecte, et surtout leur motivation. Chambers & Trudgill rapportent notamment une étude menée en Afrique sur deux groupes ethniques : un groupe revendiquait qu'il comprenait le second, alors que ce dernier prétendait ne pas comprendre le dialecte du premier groupe ethnique. Il est apparu qu'en fait, l'un des groupes ethniques, plus large et plus puissant que l'autre, souhaitait annexer le territoire du deuxième groupe, en avançant que les deux groupes ne formaient qu'un seul peuple étant donné qu'ils se comprenaient. Au contraire, le second groupe souhaitait garder son indépendance, et la non-compréhension du dialecte du premier groupe ethnique faisait partie de leur stratégie de résistance (Chambers & Trudgill 1998, p. 4).

Au vu des difficultés posées par le terme de « dialecte », nous lui préférons celui de « variété », qui a l'avantage de ne pas se prononcer en ce qui concerne le type de différences auxquelles nous avons affaire. De plus, le terme dialecte est très souvent associé à des variétés définies selon des critères géographiques, et nous verrons assez vite que d'autres facteurs seront dignes d'intérêt. Néanmoins, nous avons bien conscience que certains reproches adressés au terme de dialecte peuvent également l'être à l'encontre du terme variété, et, même si nous choisissons d'utiliser ce terme au cours du présent travail, nous souhaitons discuter de ces limites. Tout d'abord, comment peut-on étudier les différences entre variétés, c'est-à-dire la variation ? C'est ici qu'entrent en jeu les concepts de variable et de variante. Comme le dit Watt : « A choice between two or more distinct but linguistically equivalent variants represents the existence of a linguistic variable » (Watt 2007, p. 3). Pour prendre un exemple bien connu en France, la variable (pain au chocolat)^{3 4} possède au moins deux variantes selon les régions : « pain au chocolat » et « chocolatine ». Les variables existent à tous les niveaux de la langue, soit aux niveaux lexical (comme l'exemple que nous venons de donner), syntaxique, morphologique, et phonologique/phonétique. Lorsqu'une étude de terrain se concentre sur une variable en particulier, et après recensement des différentes variantes utilisées dans les faits, les chercheurs sont en mesure de reporter ces variantes sur une carte, et donc de montrer les frontières entre différentes variantes. Ces frontières entre traits linguistiques s'appellent des isoglosses, et sont généralement représentées par des courbes sur les cartes. Nous reproduisons page 8 (voir figure 2.1) une carte de Chambers & Trudgill (1998, p. 107) montrant plusieurs isoglosses présentes en France.

L'étude de la carte révèle que plusieurs isoglosses semblent presque se superposer. C'est ce qu'on appelle un faisceau d'isoglosses, et on considère généralement que c'est

3. Les conventions adoptées dans les travaux variationnistes veulent que les variables soient généralement notées entre parenthèses.

4. Nous aurions très bien pu nommer cette variable (chocolatine), et sommes ici coupable d'avoir choisi notre propre variante pour nommer la variable.

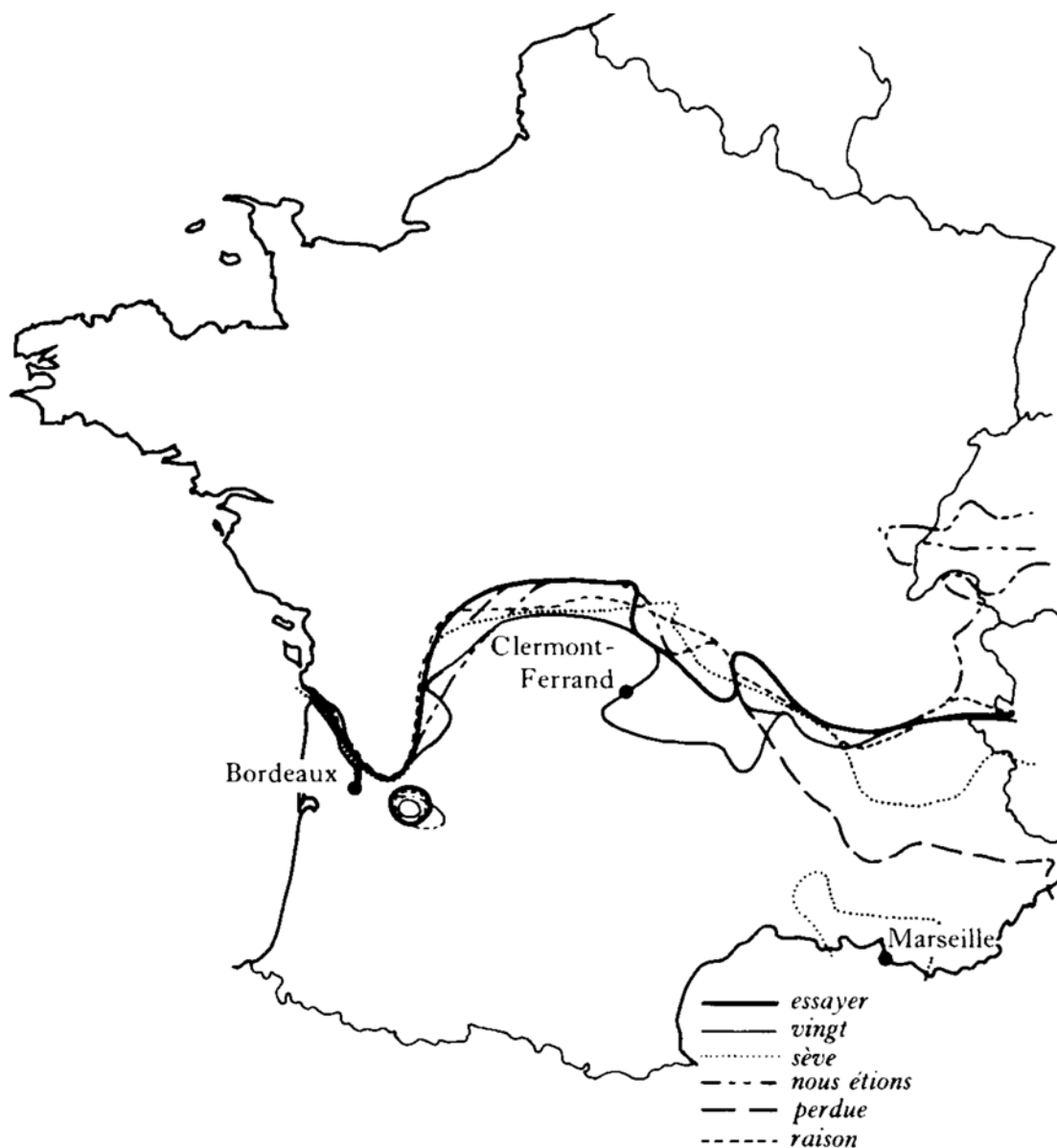


FIGURE 2.1 – Carte représentant la localisation de plusieurs isoglosses en France (Chambers & Trudgill 1998, p. 107)

ce type de faisceau qui différencie les variétés entre elles. Ici, le faisceau en question représente en fait la séparation entre les régions de langue d'oc, au sud du faisceau, et celles de langue d'oïl, au nord. Néanmoins, malgré l'opposition claire entre nord et sud que la carte semble révéler, on remarque immédiatement que les différentes lignes, bien que situées dans la même région, n'épousent pas exactement le même contour. Dans les faits, près des zones où les isoglosses s'entrecroisent, certains locuteurs auront

toutes les caractéristiques du nord, tandis que d'autres n'en auront que quelques-unes, voire aucune. Cette variation amène même Hudson à dire que les variétés n'existent pas :

Isoglosses need not delimit varieties, except in the trivial sense where varieties consist of just one item; and if we cannot rely on isoglosses to delimit varieties, what can we use? There seems to be no alternative, and we find ourselves in a similar position to the earlier one in our discussion of languages: there is no way of delimiting varieties, and we must therefore conclude that varieties do not exist. All that exists are people and items, and people may be more or less similar to one another in the items they have in their language (Hudson 1980, p. 40).

L'utilisation du terme *variété* est donc un raccourci de langage, que nous nous permettrons dans ce travail pour sa praticité. Cependant, nous garderons à l'esprit que les étiquettes diverses que l'on cherche à accoler aux différentes variétés donnent l'illusion d'un caractère monolithique qui est bien éloigné de la réalité.

Le dernier terme que nous souhaitons aborder dans cette partie est celui de « changement », qui entretient un lien étroit avec celui de « variation ». Si l'on observe, à un moment T, au sein d'une même variété ou entre deux variétés, des caractéristiques différentes, nous avons affaire à de la variation. Sans de plus amples informations (notamment historiques, mais pas seulement, comme nous le verrons ultérieurement dans ce chapitre), il est impossible d'en dire plus. En revanche, lorsqu'il est possible de reconstituer deux états différents d'une même variété, à deux moments différents T₁ et T₂, on a affaire à du changement. Quel est alors le lien entre variation et changement ? Nous pouvons dire que la variation est un changement *potentiel* en devenir. Le mot *potentiel* est particulièrement important, étant donné que la variation n'amène pas nécessairement un changement. Pour reprendre les mots de Weinreich, Labov & Herzog : « Not all variability and heterogeneity in language structure involves change, but all change involves variability and heterogeneity » (Weinreich, Labov & Herzog 1968, p. 8–9).

Nous terminons ici ces remarques introductives. Nous réutiliserons souvent les termes présentés ici, et réévaluerons la pertinence de certains d'entre eux au fur et à mesure de notre travail. À présent, nous souhaitons passer à une brève présentation de la sociolinguistique et du changement linguistique.

2.2 La sociolinguistique

Notre travail s'inscrit dans la lignée des travaux sociolinguistiques et variationnistes du XX^e siècle. Nous souhaitons revenir en premier lieu sur les concepts qui sont au cœur des disciplines que sont la sociolinguistique et, plus particulièrement, la sociophonologie

et la sociophonétique. Nous proposons donc ici un rappel des grands développements de cette discipline, avant de revenir sur quelques enquêtes qui ont marqué son histoire.

2.2.1 La naissance de la sociolinguistique

Si le terme « linguistique » est communément accepté comme étant l'étude du langage, la sociolinguistique pourrait donc être considérée comme une sous-discipline de la linguistique, s'intéressant au lien entre le social et le linguistique. L'apparition relativement récente de la sociolinguistique à l'échelle de l'histoire de la linguistique semble abonder dans ce sens : on l'associe généralement aux années soixante. Mesthrie (2001, p. 1) et Chambers & Schilling-Estes (2013, p. 3) notent que la première utilisation du terme « sociolinguistique » est généralement attribuée à Currie en 1952 (mais Mesthrie et al. 2009, p. 4 rapportent également une utilisation antérieure et indépendante du même terme par Hodson en 1939).

Nous souhaitons adopter une position claire ici, semblable à celle de nombreux sociolinguistes dans le monde, notamment Labov : pour nous, toute linguistique est sociale. Nous ne rejetons pas les avancées de la linguistique « théorique » ou « formelle », mais il nous semble que les théories qu'elle formule doivent être mises à l'épreuve de données réelles ou authentiques. De la même manière, nous pensons que les travaux variationnistes doivent permettre d'affiner les modèles théoriques dont la communauté des chercheurs dispose. Labov a longtemps évité le terme de sociolinguistique dans ses travaux, pour la raison suivante : « I have resisted the term *sociolinguistics* for many years, since it implies that there can be a successful linguistic theory or practice which is not social. » (Labov 1972, p. xiii) Ce sont des propos auxquels nous souscrivons totalement, car nous ne concevons pas le langage comme un objet abstrait, mais bien comme un sujet d'étude qui doit être analysé en situation.

Néanmoins, comme nous l'avons dit plus haut, nous ne rejetons pas catégoriquement la linguistique dite « classique », puisque la sociolinguistique a une dette intellectuelle et historique envers elle. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que la sociolinguistique ait eu une éclosion relativement tardive. En effet, nous verrons que les cadres théoriques dominants avant l'avènement de la sociolinguistique reposaient sur des postulats théoriques difficilement compatibles avec l'étude de la variation.

Le structuralisme de Ferdinand de Saussure a bien conscience que le langage est un instrument social : « le langage a un côté individuel et un côté social, et l'on ne peut concevoir l'un sans l'autre. » (Saussure 1916, p. 24) Saussure va même jusqu'à définir la langue comme « la partie sociale du langage », mais ajoute néanmoins qu'elle est « extérieure à l'individu » et « de nature homogène » (ibid., p. 31–2). En définissant l'objet d'étude de la linguistique comme étant la langue, c'est-à-dire le système commun à un groupe donné, et non la parole (qui est la mise en pratique de ce système par un individu), Saussure considère que l'étude de la variation est secondaire à la théorisation du système de l'ensemble des locuteurs d'une langue donnée. C'est pour Petyt (1980,

p. 101–103) un premier coup porté aux chercheurs travaillant dans le cadre de la dialectologie traditionnelle (voir 2.2.2). En outre, le passage des études synchroniques au premier plan fait que les études diachroniques sont quelque peu délaissées.

Le paradigme dominant de la linguistique au début de la seconde moitié du XX^e est sans nul doute la linguistique générative de Chomsky. On trouve en son cœur la notion de locuteur idéal, membre d'une communauté linguistique homogène, ce qui laisse peu de place à la variation :

Linguistic theory is concerned primarily with an ideal speaker-listener, in a completely homogeneous speech-community, who knows its language perfectly and is unaffected by such grammatically irrelevant conditions as memory limitations, distractions, shifts of attention and interest, and errors (random or characteristic) in applying his knowledge of the language in actual performance (Chomsky 1965, p. 3).

Chomsky ne reprend pas exactement la distinction saussurienne entre langue et parole, mais sa propre division entre compétence (la connaissance que possède le locuteur idéal de sa propre langue) et performance (l'usage qu'il en fait), ainsi que sa décision de se concentrer sur l'étude de la compétence ont les mêmes effets pour ce qui est de l'étude de la variation.

Dès lors, on comprend aisément que les travaux qui se concentraient sur la variation aient longtemps eu du mal à être reconnus, face à des cadres théoriques qui considéraient que l'on devait faire fi de la variation individuelle, pour pouvoir dégager des principes universaux qui s'appliquaient à tous. Petyt (1980, p. 107–110) remarque d'ailleurs que la notion de variation a été dans l'ensemble ignorée dans la première moitié du XX^e siècle (ou considérée comme étant de la variation « libre »), jusqu'à un article de Fischer (1958), dans lequel l'auteur critique l'utilisation répandue du terme *free variation* : il ne s'agit pas pour lui d'une véritable explication sur l'origine ou même l'usage des différentes variantes.

Chambers & Schilling-Estes (2013, p. 6) soulignent également que la maturité tardive des sciences humaines par rapport aux sciences dites « dures » (relativement plus anciennes que les sciences humaines, dont Chambers & Schilling-Estes situent la naissance au début du XX^e siècle) a retardé les possibilités d'études faisant le lien entre langue et société. C'est dans ce contexte que les travaux de Labov, qui sont aujourd'hui considérés comme étant véritablement les études fondatrices de la sociolinguistique moderne, furent publiés. Les idées et la méthodologie sur lesquels ils se fondent furent immédiatement adoptés, au grand étonnement du principal intéressé :

I had imagined a long and bitter struggle for my ideas, where I would push the social conditioning of language against hopeless odds, and finally win belated recognition as my hair was turning gray. But my romantic imagination was cut short. They ate it up! (ibid., p. 2)

Il ne faudrait pas en revanche tomber dans une réécriture de l'histoire de la linguistique, et penser que variation et changement n'ont jamais intéressé les linguistes jusqu'ici. C'est d'ailleurs l'avis de Foulkes : « Interest in linguistic variation is probably as old as interest in language itself. Comments on variation trace back as far as the Sanskrit grammarian Pāṇini (ca. 600 bc) » (Foulkes 2006, p. 6). Kiparsky (1979), cité par Chambers & Schilling-Estes (2013, p. 5), avance que Pāṇini était conscient de l'existence de la variation, mais que les termes qu'il utilisait pour la désigner ont été traduits d'une autre manière par les chercheurs qui se réclamaient de la tradition paninienne. Quelques siècles plus tard, l'écrivain romain Varron s'intéressait à la variation, qu'il liait à l'usage vernaculaire (ibid., p. 5–6). De plus, de nombreuses disciplines ont entretenu ou entretiennent toujours un lien plus ou moins étroit avec la sociolinguistique, au nombre desquelles la dialectologie traditionnelle et la linguistique historique, comme l'atteste cette citation de Llamas, Mullany & Stockwell (2007, p. xv) dans leur introduction au *The Routledge companion to sociolinguistics*⁵ :

Sociolinguistic interest in variation and change can be drawn in a straight line back to the earlier traditional concerns of dialectology and philology, which described the different varieties that make up a language and traced the historical development of particular features of vocabulary and grammar.

Koerner (2001) reconstruit d'ailleurs la généalogie intellectuelle de certains sociolinguistes, notamment celle de Labov, dont plusieurs idées font écho à celles d'autres chercheurs de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ainsi les concepts de chaînes de traction et de propulsion (*pull chain* et *push chain*) sont-ils présents dans les travaux de Martinet (Martinet 1952 ; Martinet 1955). Koerner avance que Labov ne pouvait pas ignorer l'existence de ces travaux, car Uriel Weinreich, le directeur de recherche de Labov, était lui-même l'étudiant de Martinet à *Columbia University*, où Martinet enseigna de 1948 à 1955 (2001, p. 4, 12) et Labov reconnaît d'ailleurs clairement son influence (voir Labov 1999). Weinreich joue d'ailleurs un rôle déterminant dans cette généalogie de la linguistique, puisque Koerner rapporte que son père, Max Weinreich, travailla sous la direction de Ferdinand Wrede. Ce dernier était le successeur de Georg Wenker à l'Université de Marbourg, qui lança le projet du *Deutscher Sprachatlas* (sur lequel nous reviendrons ultérieurement), dirigé après sa mort par Wrede. Ce même Wrede faisait, dès le tout début du XX^e siècle, des parallèles entre l'ethnographie et la dialectologie (Koerner 2001, p. 9).

Peut-être de manière plus inattendue, Koerner parvient à trouver un lien entre Saussure et Labov. En effet, l'un des étudiants de Saussure était Antoine Meillet avec

5. Petyt a également un point de vue similaire : « The essential point is that 'dialectology' is a wider subject than the study of regional varieties. But the fact that until relatively recently the social dimension was relatively neglected in favour of the geographical has left many people with the impression that dialectology is *only* concerned with geographical differences » (Petyt 1980, p. 30).

lequel Martinet avait travaillé. Par l'intermédiaire de Weinreich, on peut donc remonter de Labov à Saussure.

2.2.2 La dialectologie

Comme nous l'avons vu, Koerner tisse un lien intellectuel entre Labov et Georg Wenker. Nous allons nous intéresser brièvement au travail de ce dernier, qui représente pour Chambers & Trudgill (1998, p. 125) le premier travail pouvant véritablement se réclamer de la dialectologie traditionnelle⁶, puisqu'il s'agit de la première enquête de grande envergure (Petyt 1980, p. 40), menant à terme à la publication du *Deutscher Sprachatlas* auquel nous venons de faire référence. Dès 1876, Wenker envoie des listes de phrases écrites en allemand standard à des instituteurs, auxquels il demande de réécrire ces mêmes phrases dans le dialecte local. Les premiers courriers sont envoyés dans le nord de l'Allemagne (plus précisément, de l'Empire Allemand de l'époque) et Wenker poursuit cette récolte de données jusqu'en 1887. Chambers & Trudgill soulignent l'ampleur du travail accompli : Wenker a envoyé sa liste de phrases à plus de 50000 instituteurs, et reçu environ 45000⁷ réponses (1998, p. 15). Dès 1881, Wenker est en mesure de publier un ouvrage comprenant des cartes à partir des données déjà recueillies, même si Chambers & Trudgill (ibid., p. 16) notent que l'ampleur des données le force à se limiter à certaines zones du nord et du centre de l'Allemagne : il s'agit du *Sprach-Atlas von Nord- und Mitteldeutschland*. Quelques années plus tard, le *Sprachatlas des deutschen Reichs* verra le jour. Après la mort de Wenker en 1911, c'est Ferdinand Wrede qui continue ce projet, avec la publication du *Deutscher Sprachatlas* en 1926 (ibid., p. 16). Le travail colossal de Wenker et de ses successeurs a porté ses fruits, puisqu'aujourd'hui encore leurs données sont utilisées. C'est notamment le cas du projet DiWA (Digital Wenker Atlas), lui aussi hébergé à l'université de Marbourg, qui est non seulement une version en ligne des diverses cartes du *Sprachatlas des deutschen Reichs*, mais qui permet également de superposer d'autres cartes (représentant des informations qui ne sont pas nécessairement d'ordre linguistique) à celles de Wenker (Herrgen 2010, p. 91–2).

Quelques années après ces travaux pionniers, d'autres projets dialectologiques suivirent. Nous pensons notamment au travail mené par le linguiste Jules Gilliéron et son enquêteur sur le sol français, Edmond Edmont, qui conduisit à la publication de 1902 à 1910 de *l'Atlas linguistique de la France* (Chambers & Trudgill 1998, p. 16–17). D'un point de vue méthodologique, on observe quelques points de divergence par rapport au travail entamé par Wenker. Pop (1950) rapporte d'ailleurs qu'après la publication du *Sprachatlas des deutschen Reichs*, l'Abbé Rousselot, phonéticien et dialectologue,

6. On pourrait également parler de « géographie des dialectes » pour faire écho à l'expression « dialect geography ».

7. Petyt (ibid., p. 40) avance quant à lui le nombre de 52000 réponses.

écrivait :

Je ne sais dans quelle relation se trouvent les dialectes allemands avec la langue littéraire, ni quel degré de compétence ont les instituteurs primaires pour la collaboration qui leur a été demandée. Mais je dois dire qu'en France une œuvre entreprise sur de pareilles bases serait certainement mauvaise. En effet, nos parlars populaires possèdent des nuances trop délicates pour qu'il soit possible de les percevoir et de les noter sûrement sans une préparation spéciale (Pop 1950, p. 114).

Effectivement, Edmont suivit d'abord une formation à la notation phonétique, avant d'être envoyé faire un tour de France à bicyclette de 1897 à 1901 (Hill 2001 ; Durand, Laks & Lyche 2003), au cours duquel il visita plus de 600 points d'enquête. Dans chacun de ces lieux, il notait les réponses de locuteurs (dont le nombre final s'élève à plus de 700) à un questionnaire établi préalablement par Gilliéron. Là où ce travail se détache clairement de l'ouvrage de Wenker (1890ff), c'est qu'alors que la nature écrite des données récoltées par Wenker laissait aux instituteurs (qui, rappelons-le, n'étaient pas nécessairement habitués à retranscrire des dialectes) le temps de réfléchir à leur réponse, Edmont notait la première chose qui venait à l'esprit des personnes qu'il interrogeait (Pop 1950, p. 119). Petyt (1980, p. 42) considère que le travail de Gilliéron et d'Edmont a été le modèle pour de nombreuses autres travaux ultérieurs sur les dialectes. Deux des étudiants de Gilliéron, Karl Jaberg et Jakob Jud⁸, ont d'ailleurs appliqué des méthodes inspirées du travail de Gilliéron dans leur étude des dialectes de l'italien en Suisse du sud et Italie (Jaberg & Jud 1928–1940), avant de rejoindre les États-Unis, où ils conseillèrent Hans Kurath, directeur du projet *Linguistic Atlas of the United States and Canada* (Petyt 1980, p. 43 ; Chambers & Trudgill 1998, p. 17), dont le premier volume fut publié en 1939 (Kurath 1939–1943).

En comparaison, ce n'est que plus tard qu'eut lieu la première enquête dialectologique d'envergure en Grande-Bretagne : Petyt (1980, p. 88) note que ce n'est que dans les années 1940 que Dieth souligne cette absence. Avec Orton, il entreprend alors de mettre en place le projet qui aboutira à la publication de la *Survey of English Dialects*. L'ensemble du territoire anglais (et quelques localités du Pays de Galles) est divisé en 4 grandes zones (nord, sud, « west midlands » et « east midlands »), et entre 70 et 80 locuteurs sont recrutés pour chaque zone. Un questionnaire comprenant plus de 1300 éléments est utilisé pour les entretiens, et la plupart des locuteurs sont même enregistrés à l'aide de bandes magnétiques (ibid., p. 89–90). Les recherches prennent près d'une dizaine d'années (Petyt 1980, p. 90 ; Chambers & Trudgill 1998, p. 19), et le premier volume n'est publié qu'en 1962, quelques années après la mort de Dieth en

8. Koerner (2001, p. 12) note que le directeur de recherche de Labov, Uriel Weinreich, a eu Jud pour professeur lors d'une année universitaire passée à Zurich : on peut donc établir une « généalogie intellectuelle » entre Saussure et Labov, mais aussi entre ce dernier et les premiers travaux dialectologiques.

1956.

De nombreuses autres études que l'on pourrait rattacher à la dialectologie existent, et le propos de la présente thèse n'est pas de les recenser de manière exhaustive. Nous souhaitons néanmoins, avant d'aborder ce qu'on appelle la linguistique historique, puis de présenter quelques études (voir 2.2.4.2 et 2.2.4.3) qui relèvent plus de la dialectologie urbaine (par opposition à la dialectologie traditionnelle), revenir sur les caractéristiques des locuteurs sélectionnés dans les travaux présentés plus haut. C'est, en fait, pour Chambers & Trudgill : « perhaps the most typical feature shared by all of the major projects in dialect geography » (Chambers & Trudgill 1998, p. 29). En effet, dans la plupart des cas, l'immense majorité des individus interrogés font partie de ce qu'on appelle les NORMs, pour « *nonmobile, older, rural males* ». Ainsi, Chambers & Trudgill notent que sur les quelques 700 locuteurs étudiés par Edmont, on ne trouvait que 60 femmes. En ce qui concerne leur niveau d'études, environ 500 n'avait quasiment pas reçu d'éducation. Finalement, presque tous venaient de petits villages (ibid., p. 29). On retrouve un profil similaire chez les locuteurs de la *Survey of English Dialects* : « The preferred informants were over sixty, male . . . and agricultural workers » (Petyt 1980, p. 89). Nous verrons dans la section 2.2.4 que les enquêtes véritablement sociolinguistiques diffèrent clairement de la dialectologie traditionnelle sur ce point.

2.2.3 La linguistique historique

S'il ne fait guère de doute que l'objet d'investigation principal de la sociolinguistique est la variation, ce n'est pas la seule discipline à avoir adopté le changement comme objet d'étude. Bien avant que la sociolinguistique ne soit reconnue en tant que discipline à part entière, une autre branche des sciences du langage s'était intéressée aux évolutions du langage : la linguistique historique ou linguistique comparative (Joseph 2011, p. 2). Plusieurs noms sont avancés comme étant les fondateurs de cette branche de la linguistique, mais les plus fréquents sont Bopp, Grimm et Rask (Nerlich 1989, Jespersen 1922, Morpurgo Davies 1998). On trouve même parfois une distinction entre Bopp, fondateur de la linguistique comparative, Grimm, fondateur de la linguistique historique, et Rask, qui les aurait influencés tous deux (ibid., p. 124). D'après Jespersen (1922, p. 37–38), Rask a profondément influencé Grimm, et aurait sûrement bénéficié de plus de reconnaissance si ses premiers travaux avaient été publiés dans une langue autre que le danois. Jespersen (ibid., p. 43) va même jusqu'à dire que la fameuse « loi de Grimm » devrait plutôt être appelée « loi de Rask », puisqu'elle était déjà abordée dans Rask 1818, même si Grimm va plus loin dans son traitement des plosives du proto-indo-européen (qui n'est d'ailleurs présent que dans la deuxième édition de sa

Deutsche Grammatik)⁹. Contrairement à la vue dominante avant cette époque (et Jespersen 1922 y voit là l'influence du romantisme), Grimm ne considérait pas que les dialectes (au sens de « variétés non standard ») étaient particulièrement inférieurs ou indignes d'intérêt. Il écrivait d'ailleurs à ce propos :

Each individuality, even in the world of languages, should be respected as sacred ; it is desirable that even the smallest and most despised dialect should be left only to itself and to its own nature and in nowise subjected to violence, because it is sure to have some secret advantages over the greatest and most highly valued language (ibid., p. 41).

Cette vision est, d'après Jespersen (ibid., p. 41), ce qui permit à la linguistique comparative de s'intéresser à d'autres langues que les éternels grec, sanskrit et latin.

Bopp est, quant à lui, le premier universitaire dont l'intitulé du poste fait référence à la linguistique en tant que discipline (Morpurgo Davies 1998, p. 130). Le but avoué de Bopp est de remonter aux origines des formes grammaticales, et il utilise à cette fin des comparaisons entre plusieurs langues, dont notamment le sanskrit, même s'il ne voyait pas en celui-ci un ancêtre de la plupart des langues européennes, contrairement à d'autres avant lui (Jespersen 1922, p. 48).

Les études des chercheurs mentionnées précédemment ont été rendues possibles grâce à l'adoption d'un principe méthodologique dont l'influence est toujours présente aujourd'hui, puisqu'il est à la base de la sociolinguistique : il s'agit de l'*uniformitarisme*. C'est un principe qui a d'abord été appliqué à la géologie, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Il a d'abord été formulé par James Hutton (en 1785), avant d'être popularisé par Charles Lyell en 1833, et peut être résumé comme suit : « knowledge of processes that operated in the past can be inferred by observing ongoing processes in the present » (Christy 1983, ix, cité par Labov). L'uniformitarisme a ensuite été théorisé en linguistique par Whitney en 1867 :

So far back as we can trace the history of language, the forces which have been efficient in producing its changes, and the general outlines of their modes of operation, have been the same There is no way of investigating the first hidden steps of any continuous historical process, except by carefully studying the later recorded steps, and cautiously applying the analogies thence deduced, [just as] . . . the geologist studies the forces which are now altering by slow degrees the form and aspect of the earth's crust (Whitney 1867, 253, cité par Christy).

Même si l'uniformitarisme n'est pas formulé comme tel dans les travaux de la linguistique comparative et historique, il en est néanmoins à la base, puisque leur hypothèse de travail est que les conditions dans lesquelles les changements se produisent

9. Campbell (2006, p. 88) note qu'une partie de la loi de Grimm a même été découverte dès le XVIII^e siècle, par Lhuyd.

aujourd'hui sont les mêmes que dans le passé. L'uniformitarisme s'oppose en cela au *catastrophisme*, qui veut que le changement (de type linguistique ou autre) soit dû à des catastrophes soudaines qui bouleversent la situation, comme dans le mythe de la tour de Babel. Cependant, dans quelle mesure y a-t-il vraiment uniformité au niveau linguistique entre le présent et le passé? Si nous avons de bonnes raisons de penser qu'il n'y a pas de différences notables au niveau cognitif entre différentes générations, un facteur en particulier nous semble difficile à combiner avec l'uniformitarisme : il s'agit des facteurs sociaux (un point de vue partagé par Labov 1999, p. 23). En se limitant volontairement à une période raisonnable, par exemple cinquante ans, on peut difficilement nier que les sociétés humaines ont évolué de manière importante au cours des cinquante dernières années. Dès lors, une organisation sociale qui pouvait valoir à un temps T pour une société donnée ne sera pas nécessairement valable à un temps T+1. La question est de savoir si ces facteurs sociaux jouent un rôle déterminant dans le changement linguistique. Nous reviendrons sur ce point dans la section 2.3.3.

2.2.4 Quelques études sociolinguistiques

Suite à cette présentation de la « généalogie » intellectuelle de la sociolinguistique, nous souhaitons à présent nous intéresser à certaines études qui marquent un tournant par rapport aux cadres théoriques présentés jusqu'ici. Nous devons bien entendu nous limiter à une présentation succincte de ces travaux, et souhaitons également rappeler que les langues sur lesquelles ces études portent (français et anglais) ne sont en aucun cas les seules langues auxquelles les sociolinguistes se sont intéressés, même si force est de constater une certaine prédominance de l'anglais. Pour avoir une idée plus précise des travaux entrepris sur les langues autres que l'anglais, nous renvoyons notamment à Ball 2010.

2.2.4.1 L'étude de Gauchat

Il nous semble opportun de commencer par aborder le travail de Gauchat (1905), même si celui-ci n'est peut-être pas le plus connu aujourd'hui. Nous ne pouvons néanmoins nier l'antériorité temporelle de ses travaux, malgré la faible influence directe que ceux-ci ont eue : « Gauchat's work in Charmey was regarded as eccentric, and no one, not even Gauchat himself in the 30 years of his career that remained, saw fit to follow his lead » (Chambers 2013, p. 4). Dès les premières lignes de son travail, Gauchat prend un parti à l'opposé des études dialectologiques de son temps, puisqu'il s'intéresse à la variation au sein d'un même dialecte (Gauchat 1905, p. 1). L'étude de Gauchat porte sur la variété de la commune de Charmey, dans l'actuel district de la Gruyère, en Suisse. Ce village avait la particularité de ne pas être relié au réseau de chemin de fer, ce qui limitait les contacts avec les locuteurs d'autres localités, et peu de personnes y avaient élu domicile récemment à l'époque de l'enquête de Gauchat. En revanche,

le type de données recueillies par Gauchat ne se démarque pas particulièrement de la dialectologie traditionnelle, puisque les locuteurs recrutés pour l'enquête ont dû lire des listes de mots ou de phrases (Gauchat 1905, p. 3). Gauchat rompt véritablement avec la dialectologie et les néogrammairiens lorsqu'il s'intéresse à la variation en fonction de l'âge. Sa vision du changement s'oppose clairement à la vision néogrammairienne (voir section 2.3.4.1), puisque pour lui « On aurait tort de croire que les langues se transforment continuellement dans toutes leurs parties. Chaque phénomène, au contraire, a ses moments d'action et ses époques de relâche » (ibid., p. 29). Gauchat note que ses premières impressions informelles d'une certaine stratification entre générations (il divise ses locuteurs en trois tranches d'âge : 1–30, 31–60, et 61–90) se vérifient dans son analyse des données recueillies. Ainsi certaines variantes ne s'observent que chez les locuteurs les plus âgés, et Gauchat y voit le reflet de changements en cours. Gauchat conclut en notant que l'unité du dialecte étudié est bien moindre que ce à quoi il se serait attendu, étant donné le relatif isolement du village (ibid., p. 48). Malheureusement, si Gauchat enjoignait les autres chercheurs « à faire des recherches semblables dans d'autres lieux » (ibid., p. 2), il ne fut pas suivi, malgré les avancées amenées par son travail : « Gauchat was clearly too far ahead of his time. The emergence of the international movement for socially perspicacious linguistic studies was in abeyance for six more decades » (Chambers 2013, p. 4).

2.2.4.2 Martha's Vineyard

Le travail de Labov marque pour beaucoup la naissance de la sociolinguistique, malgré l'antériorité des travaux de Gauchat. La profondeur des analyses de Labov fait qu'aujourd'hui encore, plus de 50 ans après sa publication initiale, (1963), son travail représente toujours un modèle dont s'inspirent de nombreux chercheurs. Martha's Vineyard est une île située dans l'état du Massachusetts, au sud du Cap Cod. À l'époque, sa population s'élevait à environ 6000 habitants, répartis inégalement entre la *down-island* (où se situent trois villes importantes de l'île) et la *up-island* (une région majoritairement rurale). Cependant, Martha's Vineyard est connue pour être un lieu de villégiature estivale, et Labov avance que jusqu'à 42000 touristes visitent l'île en été (Labov 1972, p. 4–6). Malgré cela, l'île reste assez pauvre, puisque le recensement de 1960 indiquait que le comté dont elle faisait partie (Dukes County) était le plus pauvre du Massachusetts, avec un taux de chômage presque deux fois supérieur à la moyenne de l'état, alors que le coût de la vie y est plus élevé (ibid., p. 27). La plupart des industries (comme celle basée sur la pêche de la baleine) ont à l'époque de l'enquête presque complètement disparu, et l'économie dépendant du tourisme n'a pas que des avantages : si elle permet à certaines familles de louer leur maison aux touristes en été, elle a également eu pour effet une inflation des prix des habitations dans certaines parties de l'île, car les Américains du continent y achètent des résidences secondaires (ibid., p. 28). L'enquête de Labov a pour objet d'étude les variables (ay) et (aw),

c'est-à-dire les voyelles des ensembles lexicaux de PRICE et MOUTH, et en particulier le premier élément de ces diphtongues, qui était traditionnellement centralisé dans la variété locale (respectivement [eɪ] ou [əɪ] et [ɛʊ]¹⁰ ou [əʊ]). Labov a donc enregistré 69 locuteurs entre août 1961 et janvier 1962, en veillant à rassembler des données qui soient représentatives des différentes populations de l'île :

The 69 speakers, somewhat more than 1 percent of the population, represent a judgement sample of the community of native residents, and the groups which are important in the social life and value systems of the island. The sampling is proportional to area rather than population: 40 are up-islanders, and only 29 are from down-island, though over 70 percent of the people live down-island. The most important occupational groups are represented: 14 in fishing, 8 in farming, 6 in construction, 19 in service trades, 3 professionals, 5 housewives, 14 students. The three main ethnic groups are represented: 42 of English descent, 16 Portuguese, and 9 Indian. (ibid., p. 13–14)

Les résultats de Labov dessinent une certaine stratification de la centralisation selon plusieurs facteurs. Tout d'abord, il s'intéresse à l'origine géographique de ses locuteurs : il remarque alors une nette différence entre la *down-island* et la *up-island*. C'est dans cette dernière (qui est, rappelons-le, la partie la plus rurale de l'île) que Labov trouve le plus de centralisation, et ce pour les deux variables (ay) et (aw). Il s'intéresse ensuite à la profession des locuteurs, et remarque un clivage entre d'un côté les pêcheurs (qui ont une forte tendance à la centralisation), et de l'autre les fermiers et autres corps de métier. L'âge a aussi son importance : Labov observe une augmentation progressive de la centralisation au fil du temps (c'est-à-dire que les jeunes générations ont des valeurs plus centrales que les générations plus âgées), à l'exception du groupe d'âge le plus jeune (il divise ses locuteurs en 5 groupes d'âge : 75+, 61–75, 46–60, 31–45 et 14–30). Labov note d'ailleurs que cette stratification au niveau de l'âge se retrouve dans les trois groupes ethniques étudiés (ibid., p. 26). Selon lui, les raisons de ces différences entre tranches d'âge sont claires : alors que l'île est de plus en plus dépendante du tourisme estival, les habitants de la *up-island* — et en particulier ceux de la région de Chilmark — développent un fort sentiment d'indépendance et d'appartenance à Martha's Vineyard, ainsi qu'un rejet des touristes (ibid., p. 28–29). La génération des 31–45 ans (qui a les valeurs les plus centrales) comprend majoritairement des locuteurs qui ont passé au moins quelque temps en dehors de l'île ("Most of them have been in the armed forces during World War II or in the Korean conflict"), et qui ont ensuite décidé d'y retourner pour y vivre, renonçant à un niveau de vie plus élevé sur le continent. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient une évaluation positive des pêcheurs, métier traditionnel des insulaires. C'est par exemple le cas d'un locuteur, dont la mère témoigne en ces mots : « You know, E. didn't always speak that way . . . it's only since

10. Labov utilise υ à la place du symbole \ddot{u} .

he came back from college. I guess he wanted to be more like the men on the docks » (Labov 1972, p. 31). Finalement, Labov arrive à expliquer les disparités entre cette génération (31–45) et la suivante (14–30) : il y a chez ces derniers encore des lycéens qui ne passeront pas leur vie sur l'île, puisqu'ils rejoindront le continent dès qu'ils seront en âge de travailler. Ainsi, lorsque Labov divise les lycéens en fonction de leurs projets (départ de l'île ou non), il obtient en fait des résultats similaires à ceux des autres générations.

Les résultats de Labov à Martha's Vineyard semblent indiquer qu'un phénomène de contre-nivellement est en cours, puisque la variété locale, au moins en ce qui concerne les voyelles de MOUTH et PRICE, n'évolue pas en direction de l'accent standard américain, mais accentue ses différences par rapport à lui. Il s'agit d'un phénomène qui nous intéresse tout particulièrement dans le cadre de notre travail : nous définissons le nivellement plus en détail en 2.3.3.4, puis détaillons les raisons pour lesquelles il est au centre de nos interrogations dans le contexte plus large du nord de l'Angleterre en 3.2.3 et 3.3.

2.2.4.3 Le travail de Trudgill à Norwich

Dans la lignée des travaux de Labov, et du développement naissant des études sociolinguistiques aux États-Unis, certains chercheurs réfléchissent à l'application de méthodologies similaires dans d'autres localités. C'est notamment le cas de Trudgill, dont le travail à Norwich est l'une des premières incarnations de la sociolinguistique moderne en Europe. Trudgill cherche à démontrer à l'aide de ses données que les femmes utilisent plus de formes associées avec des variétés standard que les hommes (Trudgill 1972, p. 180). Il s'intéresse tout d'abord à la variable (-ing), c'est-à-dire la prononciation du suffixe *-ing*, qui a deux variantes à Norwich : [ən~ɪŋ], qui est généralement associée aux classes ouvrières, et [ɪŋ], une prononciation que l'on retrouve plutôt dans les classes plus aisées (et notamment en RP). Ceci est confirmé par Trudgill (ibid., p. 181), qui montre qu'il existe une stratification claire de la variable selon le type de tâche effectuée (lecture de listes de mots, lecture d'un texte, conversations formelle et informelle) et selon la classe sociale.

Il se penche ensuite sur le rôle du sexe, et découvre que dans 17 cas sur 20, les hommes utilisent autant ou plus de variantes associées aux classes ouvrières (nous reviendrons sur les raisons avancées par Trudgill pour expliquer ce phénomène dans la section 2.3.3.3). Partant du postulat qu'il doit exister une raison pour laquelle les hommes préfèrent utiliser les variantes associées à la classe ouvrière, Trudgill demande à ses locuteurs d'évaluer leur usage de plusieurs variantes, associées à différentes variables (à la manière du travail de Labov 1966). Les conclusions sont frappantes : les femmes rapportent une utilisation plus importante de variantes socialement prestigieuses que les hommes. Ceux-ci, en revanche, avancent qu'ils utilisent plus de formes associées aux classes ouvrières que ce qu'ils font en réalité (Trudgill 1972, p. 184–187). Ces résultats

amènent Trudgill à dire que les variantes associées aux classes ouvrières sont évaluées positivement par les hommes de son corpus, au moins de manière inconsciente :

If it is true that informants 'perceive their own speech in terms of the norms at which they are aiming rather than the sound actually produced' then the norm at which a large number of Norwich males are aiming is *non-standard [working class] speech*. This favourable attitude is never overtly expressed, but the responses to these tests show that statements about 'bad speech' are for public consumption only. Privately and subconsciously, a large number of male speakers are more concerned with acquiring prestige of the covert sort and with signalling group solidarity than with obtaining social status, as this is more usually defined (ibid., p. 187–188).

2.2.5 Les trois vagues d'études sociolinguistiques

Les quelques travaux que nous avons mentionnés précédemment (section 2.2.4) ne constituent bien évidemment pas un tour d'horizon exhaustif de l'ensemble des travaux qui ont été entrepris dans cette discipline. Près de cinquante ans se sont écoulés depuis les travaux de Labov, plus d'un siècle si l'on fixe le début de la sociolinguistique à Gauchat, et cette discipline s'est développée dans différentes directions. Néanmoins, Eckert (2012) avance qu'il est possible de classer les études sociolinguistiques selon trois grandes périodes.

Le début de la première vague d'études est fixé par Eckert aux travaux de Labov (1966) à New York (Eckert 2012, p. 88). D'après elle, ce travail, et les études qu'il a inspirées par la suite, ont pour point commun de mettre en relation des facteurs tels que le niveau socio-économique, l'ethnicité ou le genre avec l'usage de certaines formes linguistiques (nous reviendrons sur ces facteurs en 2.3.3.3). Plus précisément, ces études ont établi une stratification linguistique de la société, avec une variabilité sociale, régionale et/ou ethnique plus importante dans les couches les moins aisées de la société. Les formes vernaculaires, qu'elles adoptent, sont en revanche moins fréquentes si l'on s'intéresse aux couches plus aisées de la société. Cependant, Eckert (ibid., p. 90) souligne qu'une stratification linguistique régulière ou linéaire de la société pose quelques problèmes. Il est en effet apparu que les locuteurs qui ont l'utilisation la plus importante de certaines variantes ne sont pas les personnes situées aux extrémités du continuum socio-économique (comme une stratification régulière peut le laisser supposer), mais les locuteurs des couches socio-économiques intermédiaires.

C'est ce problème majeur pour la première vague d'études sociolinguistiques qui a mené à l'avènement de la deuxième vague, dont les études cherchent à expliquer les différences entre divisions macro-sociologiques (comme les couches sociales) à l'aide de facteurs locaux ou micro-sociologiques (ibid., p. 90–91). Eckert (ibid., p. 91) fixe son commencement au début des années 1980 (nous revenons plus en détail sur deux

travaux caractéristiques de cette vague, L. Milroy 1987 et Rickford 1986, en 2.3.3.3). Les sociolinguistes s'éloignent alors des visions traditionnelles de la stratification, et cherchent à découvrir les facteurs qui pourraient expliquer la persistance de certaines variantes. L. Milroy (1987) a ainsi recours au concept des *réseaux sociaux* (voir 2.3.3.3) pour expliquer l'utilisation des formes vernaculaires. De son côté, Rickford (1986) avance qu'en Guyana, des variantes vernaculaires, stigmatisées au niveau national, peuvent être évaluées positivement au niveau local, et donc perdurer. Malgré les différences entre la première et la deuxième vague d'études sociolinguistiques, toutes deux établissent une relation quasi-directe entre variantes utilisées et identité sociale (Eckert 2012, p. 93–94).

C'est sur ce point que les études de la troisième vague divergent des travaux sociolinguistiques précédents :

Whereas the first two waves viewed the meaning of variation as incidental fallout from social space, the third wave views it as an essential feature of language. Variation constitutes a social semiotic system capable of expressing the full range of a community's social concerns (ibid., p. 94).

Ces travaux voient donc les variantes comme des éléments associés à une certaine frange de la population à un moment donné. Ceux-ci peuvent ensuite être adoptés par certains locuteurs, pour des raisons diverses. Les locuteurs ne sont plus perçus ici de manière passive, puisque ce sont eux qui choisissent d'utiliser certaines variantes en fonction de l'image qu'ils souhaitent renvoyer.

2.3 Variation et changement

2.3.1 Qu'est-ce que le changement ?

Nous aborderons ici le changement et la variation linguistiques dans leur ensemble. Nous souhaitons d'abord revenir sur quelques points de terminologie. En effet, on constate aisément, à la lecture de la littérature sur le sujet, que la notion de *changement* est généralement acceptée, mais rarement définie, comme si elle n'exigeait pas de travail intellectuel particulier pour être saisie. Ce n'est pas la position de Janda & Joseph qui avancent que le manque de définitions claires tient plutôt à la difficulté à définir le terme de *changement* : « Most if not all works on language change which are known to us take the concept of change essentially for granted. Their reasons for doing so may well have something to do with the difficulty of precisely and accurately characterizing the relevant notion » (Janda & Joseph 2003, p. 38). La notion de changement est peut-être à chercher plutôt du côté de la philosophie que de la linguistique, à l'image de la définition qu'ils retiennent (Broad 1938, cité dans Janda & Joseph 2003, p. 39) :

There are certain series of successive events . . . such that the members of any one such series are intimately interconnected by . . . [particular] spatial,

causal, and other relations, which do not interconnect members of any two such series. Each such series is counted as the history of a different thing. Now successive members of one such series may differ in respect of a certain quality; e.g., one term may have the determinable quality Q in the determinate form q_1 ... [, while] ... a later term may have Q in the form q_2 . The statement 'The thing ... [X] changes from q_1 to q_2 ' is completely analyzable into a statement of the ... kind ... 'There is a certain series of successive events so interrelated that it counts as the history of a certain thing [X] ...; e_1 and e_2 are two successive adjoined phases in this series ... [,] and e_1 has Q in the form q_1 ... [, while] e_2 has Q in the form q_2 '.

Néanmoins, cette définition pose quelques problèmes. Si l'on peut considérer, d'après cette définition, que le changement consiste à prouver qu'une entité a deux qualités différentes à des instants T et T+1, ce n'est pas nécessairement l'acceptation retenue par l'ensemble des linguistes. Ainsi Andersen note qu'une confusion entoure le terme anglais *change*, qui est très souvent employé avec deux sens bien différents, même si ceux-ci sont souvent confondus :

[Linguists] have focused [...] on diachronic correspondences, calling these metalingual relations "changes" [...] and speaking of them as of objects changing into other objects, bizarre as it may seem [...]. In other words, the word "change" has commonly been employed [...] not to describe anything going on in the object of inquiry — language in diachrony — but rather to sum up a reified version of the linguist's observations [...]. In order to describe effectively the reality of diachronic developments, [...] the term "innovation" [can be used] to refer to any element of usage (or grammar) which differs from previous usage (or grammars). The notion of innovation makes it possible to break down any diachronic development ("change") into its smallest appreciable constituent steps (Andersen 1989, p. 12–13).

Il faut donc établir une distinction claire entre d'un côté les *correspondances diachroniques*, qui sont des comparaisons entre des idéalizations de deux états d'une même langue (ou de deux variétés apparentées), et les *innovations*, qui sont les éléments qui varient entre les deux états. On retrouve dans les travaux d'autres chercheurs comme Hale le mot « change » qui ne fait pas référence aux correspondances diachroniques, mais aux innovations. Hale (2003, p. 344) fait ensuite une distinction entre *change* (l'innovation en tant que telle) et *diffusion of ... change* (sa diffusion dans la communauté). Certains linguistes (J. Milroy 1992 ; M. Shapiro 1991 ; M. Shapiro 1995) vont même plus loin dans la terminologie puisque, selon eux, la notion de changement implique en fait une distinction à trois niveaux :

1. les différences entre deux états distincts d'une variété (ce qui correspond aux *correspondances diachroniques* d'Andersen)

2. les innovations linguistiques, c'est-à-dire chaque nouvel élément qui n'était jusqu'ici pas présent dans le système
3. les innovations linguistiques qui sont finalement adoptées par les locuteurs, et qui font partie du système après une certaine période (une partie seulement du groupe précédent donc)

Pour synthétiser, dans une langue donnée, il existe des innovations linguistiques qui n'existaient pas auparavant dans le système des locuteurs. Ces innovations peuvent avoir deux destins différents : soit elles ne dépassent pas le statut d'idiosyncrasies, et ne sont pas utilisées par d'autres locuteurs que celui qui en est à l'origine, soit elles sont adoptées par les autres locuteurs, et entrent dans le système de manière pérenne. Ces dernières constitueront les différences entre deux états de la variété en question.

Dès lors, quelques questions s'imposent : quand peut-on considérer qu'une innovation est adoptée ? À partir du moment où elle sort du cadre de l'idiosyncrasie ? Lorsque la majorité ou l'intégralité des locuteurs d'une variété l'ont adoptée ? Qu'en est-il des innovations dont l'usage n'est pas catégorique, ou qui ne supplantent pas un élément pré-existant, mais finissent par être utilisées en alternance avec lui ? Une augmentation de la fréquence d'emploi d'une innovation au fil du temps suffit-elle à en faire un changement linguistique ?

Tous ces questionnements expliquent peut-être pourquoi Bloomfield écrivait « the process of linguistic change has never been directly observed – we shall see that such observation, with our present facilities, is inconceivable » (Bloomfield 1933, p. 347).

On peut probablement attribuer ce passage à sa vision du changement linguistique, même si nous allons voir que cette citation trouve un écho aujourd'hui chez certains linguistes. Pour Bloomfield, « we can study linguistic change only by comparing related languages or different historical stages of the same language » (ibid., p. 16–17). Ce point de vue est certainement dû à l'influence de la linguistique historique dont nous avons parlé précédemment. Est-ce en revanche une position que l'on peut toujours défendre aujourd'hui ? Nous laissons ici de côté la comparaison entre langues voisines, et souhaitons nous attarder sur les différents états historiques d'une même langue. Que pouvons-nous considérer comme un état d'une langue ? S'il paraît clair que le vieil anglais et le moyen anglais sont deux états différents, peut-on néanmoins dire que l'anglais du début du XXI^e siècle constitue un état différent de la langue par rapport à l'anglais du début du XX^e siècle ? Si ce n'est pas le cas, en découle-t-il automatiquement qu'il n'y a donc pas de changement dans le temps entre ces deux moments ? Nous pensons que ce point de vue est le fruit d'une vision idéalisée des différents états d'une langue. On trouve rarement les informations précisant sur quelles données les auteurs se sont fondés pour reconstruire un état de la langue. Comme le souligne justement Labov (1999, p. 43), si chaque variété était utilisée de la même manière par une communauté homogène, alors l'observation des usages d'un seul locuteur suffirait à reconstruire un état de la langue exhaustif. Il est cependant difficile de tenir cette

position. Qu'en est-il de la variation ? Nous ne souhaitons cependant pas jeter la pierre aux linguistes qui défendaient ce point de vue, puisque la nature même de leurs données (le plus souvent, des textes), et les avancées technologiques qui rendent la collecte de données et la constitution de corpus oraux (relativement) plus faciles aujourd'hui, font qu'ils pouvaient difficilement prétendre à tirer des conclusions d'ordre sociolinguistique. Les textes sur lesquels ces linguistes fondaient leur recherche n'étaient pas nécessairement représentatifs de l'ensemble des locuteurs de la variété examinée, sans compter que seule une partie des textes nous parvient de par certains événements historiques (ibid., p. 11). Quant à leur nature écrite, elle donne accès quasi-exclusivement à un seul registre linguistique, très souvent plus contrôlé et sous le joug d'un certain prescriptivisme, et non à l'ensemble des usages de la communauté.

La position de Bloomfield nous donne néanmoins matière à réflexion : s'il paraît clair que le changement linguistique est un objet d'étude valable aujourd'hui, peut-on pour autant *l'observer* ? Rappelons-nous que cela nécessiterait de pouvoir observer et comparer deux états de la langue distincts, ce qui, dans l'état actuel de nos capacités intellectuelles et technologiques, reste hors de portée. En effet, si nous postulons que le langage est un phénomène qui opère à deux niveaux (abstrait et concret, langue et parole, compétence et performance), comme c'est généralement le cas aujourd'hui, nous ne pouvons observer le système en tant que tel, mais seulement son utilisation dans les faits par les locuteurs. C'est pourquoi J. Milroy (2003, p. 149) se range à l'avis de Bloomfield, selon lequel le changement ne peut être observé, bien que cela puisse sembler étonnant au vu du nombre d'études variationnistes aujourd'hui. Son explication, cependant, est claire. Nous ne pouvons pas *observer* le changement linguistique, mais seulement les produits ou résultats du changement. Il est dès lors uniquement possible de *détecter* le changement linguistique. Milroy résume sa position ainsi :

[N]otice that we cannot actually observe this process: we cannot 'observe' language change in progress (even though it is sometimes claimed that we can). This is because we cannot observe dynamic processes directly in abstract objects: we can observe the products of change, as historical linguists always have. The claim can therefore be rephrased as a claim that we can *detect* change in progress in synchronic states by comparing outputs or products of variation in present-day states of language. (ibid., p. 149)

On peut trouver dans ces mots un écho du point de vue de Labov, qui considère que l'important n'est pas l'*actuation* du changement (c'est-à-dire son apparition chez un locuteur unique, que nous ne pouvons imaginer observer) mais sa *diffusion* à au moins une partie de la communauté :

Linguistic change is not to be identified with random drift proceeding from inherent variation in speech. Linguistic change begins when the generaliza-

tion of a particular alternation in a given subgroup of the speech community assumes direction and takes on the character of orderly differentiation. (Weinreich, Labov & Herzog 1968, p. 187–188)

Nous traiterons ici de la variation d'un point de vue global, et si nous nous concentrerons ultérieurement dans ce travail sur la variation et le changement phonologiques et/ou phonétiques, nous souhaitons rappeler que tous les domaines de la langue peuvent être sujets à la variation. Ainsi, pour donner un exemple bien connu, de nombreux mots n'ont pas le même sens dans les variétés américaine et britannique de l'anglais. À l'échelle de l'Angleterre, il existe également de nombreuses différences de vocabulaire, comme l'utilisation du mot *bairn* à la place de *child* (Trudgill 1999, p. 120). De même, la syntaxe et la morphologie n'échappent pas à la variation : c'est par exemple le cas du système des pronoms (présence d'une opposition entre *you* et *youse*, *ibid.*, p. 92) ou du « completive *done* », comme dans l'énoncé « He done go fishing » (Kortmann 2006, p. 608).

S'il est vrai que l'on pense souvent à des différences phonétiques ou phonologiques lorsque l'on traite de la variation aujourd'hui, c'est probablement dû à des raisons historiques (les premières études sociolinguistiques traitaient de la variation orale) et au poids de l'étude de l'anglais par rapport aux autres langues en sociolinguistique.

Kortmann (*ibid.*, p. 603) avance également une raison plus pratique : les différences syntaxiques entre variétés de l'anglais sont souvent quantitatives par nature, et non catégoriques. Il est dès lors nécessaire de récolter une quantité importante de données afin de pouvoir dresser un tableau représentatif de la réalité. Néanmoins, les différences quantitatives soulèvent quelques questions. Prenons l'exemple d'une variété dans laquelle deux constructions A et B sont similaires et peuvent être utilisées de manière interchangeable. Si la variété en question passe d'un état à un instant T dans lequel les constructions A et B sont utilisées respectivement 60 % et 40 % du temps, à un état à un instant T+1 dans lequel A et B sont utilisées 70 % et 30 % du temps, on considèrera aisément qu'il existe une différence quantitative en ce qui concerne A et B entre les instants T et T+1. S'agit-il pour autant véritablement de changement linguistique ? Si les deux règles sont vraiment interchangeables, et utilisables dans les mêmes contextes, alors on pourrait très bien postuler que le système de la variété examinée n'a pas changé, et qu'il s'agit uniquement de variation (qui, rappelons-le, n'entraîne pas inévitablement du changement). Afin qu'il y ait véritablement changement, il faudrait soit que les contextes (syntaxiques ou pragmatiques) dans lesquels les expressions A et B sont utilisées aient changé (A pourrait par exemple être utilisée dans un plus grand nombre de contextes), soit que l'élément du système grammatical responsable du choix entre A et B ait changé afin de refléter la différence de fréquence d'utilisation de chaque construction. Il faut reconnaître que Kortmann nous semble cependant avoir clairement raison sur un point : l'étude d'un tel cas demanderait une quantité considérable de données afin de pouvoir se prononcer de manière définitive

sur la question.

2.3.2 Temps réel et temps apparent

Nous avons vu que la définition du changement linguistique nécessitait de pouvoir comparer deux états distincts d'une même variété. Nous avons également vu (voir 2.3.1) que la description du système d'un seul locuteur ne pouvait être représentative de l'ensemble d'une variété, et qu'il nous faut par conséquent étudier plusieurs locuteurs pour avoir une vision précise de la variété à l'étude. La solution qui semble alors la plus évidente au premier abord est de comparer les données fournies par les locuteurs du premier état à celles des locuteurs du second état. Cependant, cette méthode n'est pas sans poser quelques problèmes. Si l'on souhaite véritablement étudier le changement en temps réel, en minimisant le plus possible les particularités idiosyncratiques, l'idéal est d'enregistrer les mêmes locuteurs à deux périodes différentes : c'est ce qu'on appelle une « étude de panel » ou *panel study* (Labov 1999, p. 44 ; Meyerhoff 2011, p. 139), et ce qui se rapproche le plus d'une étude en temps réel. Le problème majeur réside dans les locuteurs étudiés : il est bien difficile, lors de la première série d'enregistrements, de savoir avec certitude que les locuteurs seront toujours disponibles ou intéressés lors de la seconde partie du projet. Le propre des données orales étant qu'elles demandent un investissement de la part des sujets étudiés, il arrive que certaines personnes ne soient plus en mesure d'être enregistrées, voire tout simplement qu'elles ne soient plus disposées à le faire.

Labov (1999, p. 44) souligne un autre inconvénient de ce type d'étude : leur prix. Selon lui, peu de fonds sont disponibles pour des projets à long terme qui demandent de rester en contact avec les sujets étudiés. Meyerhoff (2011, p. 159) ajoute que la « course à la publication » et l'obligation de résultats qui pèsent sur les chercheurs font que les études de panel ne sont pas privilégiées aujourd'hui :

the main [challenge of panel studies] is time itself. Researchers are increasingly under pressure to produce results from their research quickly. It is impossible to imagine a situation where someone would be allowed to take the 20 or 30 years of their entire academic career to collect data on a real time study and only publish the results on their retirement. Also, a lot of researchers can't bear to wait that long for a result (even if we know it will be worth it) (ibid., p. 159).

Si ces études existent et ont un intérêt certain, elles sont néanmoins minoritaires car elles posent beaucoup de problèmes logistiques.

Une autre solution existe alors, et est adoptée par certains chercheurs puisqu'elle permet de rester dans l'étude du changement en temps réel : les *trend studies* (Labov 1999, p. 44 ; Meyerhoff 2011, p. 139). Leur principe cherche à contourner les difficultés rencontrées par les études de panel classiques : plutôt que d'enregistrer les mêmes per-

sonnes une seconde fois (ce qui, dans le cas de comparaisons sur plus d'une décennie, est extrêmement compliqué), on enregistrera un autre groupe de locuteurs, qui sera sélectionné afin de former un point de comparaison valide avec le premier. Meyerhoff (2011, p. 139) renvoie par exemple à la *trend study* sur laquelle s'appuie Eble (1996) : des étudiants de premier cycle ont été interrogés sur les mots d'argot qu'ils utilisaient, sur une période allant de 1972 à 1993 (ibid., p. 1, 4). S'il peut paraître étrange de comparer des générations d'étudiants, Eble avance qu'ils partagent des caractéristiques qui font qu'ils peuvent être considérés comme membres d'une même communauté : « Most of the students . . . were residents of North Carolina, between the ages of nineteen and twenty-three, white, female, and seeking certification as teachers » (ibid., p. 4). L'avantage majeur de ce type d'études est qu'elles permettent de réutiliser des données plus anciennes sur lesquelles fonder une comparaison avec des enregistrements récents. Encore faut-il que les locuteurs soient comparables : nous pouvons imaginer des cas où, à cause de fortes migrations entre les deux enquêtes, les locuteurs de la localité peuvent avoir un profil sociolinguistique bien différent (voir aussi sur ce point Meyerhoff 2011, p. 160). Labov (1999, p. 44) note également qu'il est rare qu'à plusieurs décennies d'intervalle, des chercheurs se soient intéressés exactement au même sujet, et aient mis en place une méthodologie similaire.

Face aux problèmes que posent les études en temps réel, les sociolinguistes se tournent souvent vers des études en *temps apparent* (Bowie 2005, p. 45 ; José 2010, p. 35). Dans ce type de travail, « comme on suppose que les systèmes linguistiques demeurent relativement stables après l'enfance, on interprète l'usage différentiel des générations pour un trait linguistique en particulier comme un signe que ce trait est en changement dans la communauté » (Blondeau, Sankoff & Charity 2002, p. 14). Il faut malgré tout avoir conscience des limites de cette méthode, même si les chercheurs sont souvent contraints, nous l'avons vu, d'adopter cette méthode dans les faits. Les études en temps réel reposent sur la notion d'âge critique d'acquisition du langage (un concept que l'on doit à Lenneberg), période après laquelle on considère que l'apprentissage des langues est plus difficile. Il s'ensuit que si le système des locuteurs est dans l'ensemble stable après cette période, alors les différences entre générations sont la marque des évolutions du système au fil du temps. Il apparaît néanmoins que tous les composants du langage ne sont pas aussi stables les uns que les autres. Meyerhoff (2011, p. 148) souligne que si la phonologie semble être relativement stable, ce n'est pas le cas du lexique par exemple, qui peut être modifié durant une grande partie de la vie. Cukor-Avila & Bailey, quant à eux, avancent que si l'approche en temps apparent peut être utilisée, et a connu un certain succès à la suite des travaux de Labov, il faut toujours garder à l'esprit qu'elle n'est pas équivalente à l'approche en temps réel :

Largely as a result of Labov's success in using apparent time to explore the mechanism of language change, over the last 30 years linguists have used the apparent-time construct in a wide range of situations to make

inferences about ongoing changes. Nevertheless, the apparent-time data are only a surrogate for real-time evidence, and apparent-time data cannot uncritically be assumed to represent diachronic linguistic developments (Cukor-Avila & Bailey 2013, p. 241).

Le revers de la médaille de l'approche en temps apparent est le phénomène d'*age grading*, que José définit ainsi :

Age grading, in its most traditional form, is when people speak in one way at one stage of their lives because it's sociolinguistically appropriate for them to do so, but then modify their behavior at a later stage of life because, again, it's sociolinguistically appropriate for them to do so (José 2010, p. 35).

Eckert (1997), citée par Foulkes, Scobbie & Watt (2010, p. 710) (voir également Foulkes 2006, p. 643), affirme que dans les sociétés occidentales, la vie peut être divisée en trois grandes périodes : enfance, adolescence et âge adulte. Lors du passage à l'âge adulte (situé normalement après la période critique d'acquisition), qui coïncide souvent avec l'entrée dans la vie active, il a souvent été avancé que certains locuteurs modifient leur manière de s'exprimer à des fins professionnelles. Un autre exemple d'*age grading* est l'utilisation de l'argot. Mesthrie et al. (2009, p. 117) soutiennent que si l'on s'intéresse à l'emploi des mots d'argot à l'aide d'une étude en temps apparent, on notera probablement un emploi plus fréquent de l'argot chez les jeunes générations. On pourrait donc être tenté, en suivant le modèle du temps apparent, de conclure que nous avons affaire là à un changement en cours, et qu'après une certaine période l'usage de l'argot se répandra dans toutes les tranches d'âge de la communauté. Mesthrie et al. postulent qu'il s'agit en fait d'*age grading*, puisque l'argot est générationnel : « Slang occurs in cycles generationally, with young people sweeping into it in adolescence and moving out of it as they grow older. » (ibid., p. 117) Malgré cela, même si les chercheurs ont toujours aussi souvent recours au temps apparent de nos jours, pour les raisons que nous avons avancées, la stabilité du système des locuteurs adultes a été remise en question ces dernières années (voir notamment Bowie 2005 et Sankoff & Blondeau 2007). Ces deux études ont montré qu'il arrive que des locuteurs modifient leur système de manière importante à l'âge adulte. Il semblerait néanmoins que ce ne soit pas le cas pour l'intégralité du système, mais seulement pour quelques variables.

2.3.3 Les causes du changement

Nous verrons que les causes du changement peuvent être divisées en deux grandes catégories : les causes internes au langage, ou externes à celui-ci. Par conséquent, les chercheurs ont adopté 3 grandes visions quant aux causes du changement : ceux qui estiment qu'elles sont exclusivement internes, ceux qui pensent qu'elles sont uniquement externes, et ceux qui défendent un modèle hybride. Nous mentionnerons brièvement

une quatrième position, qui est que les changements n'ont pas de causes et sont inexplicables. C'est notamment la position de Postal :

There is no more reason for language to change than there is for automobiles to add fins one year and remove them the next, for jackets to have three buttons one year and two the next . . . the 'causes' of sound change without language contact lie in the general tendency of human cultural products to undergo 'non-functional' stylistic change (Postal 1968).

D'autres divisions existent, qui ne se superposent pas nécessairement exactement aux distinctions entre causes externes et causes internes : c'est par exemple le cas de la dichotomie entre causes formelles (liées à l'organisation du système) et causes fonctionnelles (dues aux locuteurs). La place des locuteurs est probablement le point qui pose le plus de problèmes à la division traditionnelle entre causes externes et internes : même si on peut considérer que les locuteurs sont extérieurs au système en tant que tel, il n'existe à notre connaissance aucun langage humain qui serait véritablement un système sans locuteurs. De plus, on peut avancer que certains changements linguistiques trouvent leur origine au niveau phonétique. On peut dès lors les rattacher à des causes externes, puisqu'ils sont dûs à l'appareil phonatoire des locuteurs. Cependant, on peut aussi avancer, dans le cas où ces changements sont dûs à un environnement phonétique particulier, que celui-ci peut être prédit par le système, et que nous avons dans ce cas affaire à une cause interne. Il est également difficile de fixer une limite précise entre interne et externe, comme le faisait déjà remarquer Martinet en 1955 :

on est, de prime abord, tenté d'appliquer l'épithète d'« interne » à ce qui résulte de l'activité de l'esprit, celle d'« externe » à tout le reste. Mais un instant de réflexion convainc qu'une distinction de ce type est inutilisable parce qu'on est incapable, en pratique, de trouver une limite précise entre le « spirituel » et le « matériel » (Martinet 1955, p. 20).

Même lorsqu'on a affaire à une division entre causes formelles et fonctionnelles, cela ne signifie pas qu'il n'y a aucun lien ni interaction entre elles. C'est par exemple le cas de Martinet dont les explications formelles sont, pour Newmeyer, étroitement liées à des contraintes fonctionnelles :

André Martinet, a Prague School disciple, provided formal explanations, in that he saw language change in terms of changes in grammars and provided constraints on how and why a grammar might change. But at the same time, most of those constraints were functionally based. For example, he believed that phonological systems tended toward formal symmetry. However, he provided a functional explanation for why that appeared to be true. In his view, the function of language is communication and maximal differentiation among grammatical elements (i.e. maximal symmetry) aids the communicative process (Newmeyer 2003, p. 19).

Pour sa part, Labov avance que les causes sociales ou internes à la langue ne sont jamais suffisantes en tant que telles pour déclencher le changement. Selon lui, les facteurs internes à la langue créent des « déséquilibres » au sein du système qui peuvent ensuite être exploités par des facteurs externes :

it is not likely that the explanation of language change can be drawn from linguistic structure alone, since the fact of language change itself is not consistent with our fundamental conception of what language is. We might try to explain change by pointing to certain weaknesses of linguistic structure, but such limitations can only provide an opening for the effect of forces that operate upon language from some other source. To explain a finding about linguistic change will mean to find its causes in a domain outside of linguistics: in physiology, acoustic phonetics, social relations, perceptual or cognitive capacities (Labov 1999, p. 5).

Dans une veine similaire, Newmeyer écrit :

The problem of teasing out the relative weight of formal and functional factors in language change is complicated enormously by the fact that some linguists view the organisation and structure of grammar as itself a reflection of external functional pressure (Newmeyer 2003, p. 19).

Une des difficultés pour la sociolinguistique à séparer causes strictement externes et causes strictement internes tient à la nature même des données sur lesquelles se fondent les travaux variationnistes. L'examen des facteurs sociaux dans l'étude du langage n'est pas uniquement un parti-pris théorique, mais constitue surtout un facteur que l'on ne peut ignorer dès lors que l'on s'intéresse à des données réelles, recueillies auprès de locuteurs. Il serait donc impossible d'étudier exclusivement les facteurs internes à l'aide de ce type de données. C'est ce qu'exprime J. Milroy en ces termes :

An important stumbling block is the fact that when language in use is observed by empirical methods, social factors are also observed at the same time, and language use is intricately — perhaps inextricably — bound up with these social factors. The hypothesis [of endogenous change] cannot be directly tested by laboratory methods either (although some have tried this) because language change is not synchronic and does not take place in laboratories. Neither can it be tested by studies in speech communities, because the linguistically homogeneous and unvarying speech community in which it could be convincingly tested does not exist in the real world and, further, no language, or variety of language, ever exists in a vacuum in which speakers of other languages, or of other varieties, have had absolutely no contact with the variety concerned. Languages in use do not get sealed up in airtight containers. Similarly, there is no known society that has no social and linguistic differentiation within it, and in which language

variation is ever indexical of social differences. To test the hypothesis wholly empirically, we would have to devise an experiment in which a community with no social differences and homogeneous speech is totally isolated from other communities for perhaps a century, and then examine it for changes (J. Milroy 2003, p. 145).

On constate donc aujourd'hui l'existence d'un consensus fréquent en sociolinguistique, selon lequel facteurs internes et externes agissent de concert pour déclencher le changement. Si, pendant longtemps, tenants des explications purement internes et défenseurs des causes externes se sont affrontés, il semblerait que la majorité de la communauté scientifique ait pris conscience des avantages qu'un travail en commun apportera (voir M. C. Jones & Singh 2005, p. 27–28 sur ce point).

Nous souhaitons maintenant présenter quelques exemples de causes du changement qui ont pu être avancées au cours de l'histoire de la linguistique. Plusieurs causes internes seront détaillées en 2.3.4, lorsque nous aborderons plusieurs modélisations du changement (voir notamment 2.3.4.2 et 2.3.4.3). On compte parmi elles la symétrie ou la simplicité du système. Les causes externes, quant à elles, sont opposées aux causes internes de par leur nature : elles n'émanent pas du système de la langue en tant que tel, mais ont généralement à voir avec des facteurs non-linguistiques, comme des facteurs sociaux par exemple.

Avant de nous intéresser aux facteurs sociaux (voir 2.3.3.3), nous souhaitons mentionner ici quelques exemples de causes externes du changement linguistique qui ont été avancées au fil de l'histoire de la linguistique. Ainsi, aussi surprenant que cela puisse paraître aujourd'hui, il a déjà été soutenu que des facteurs tels que l'intervention divine (Hock 1991, p. 1) ou le climat pouvaient contribuer au changement. C'est ce que résumement M. C. Jones & Singh :

early explanations of change were also rooted not in direct observations of languages and their speakers, but instead in ideas of divine intervention and human acclimatisation : the biblical story of the Tower of Babel, for example, was often cited as a motivating factor for change, as were the supposed effects of « climate, diet or race on language » ... (M. C. Jones & Singh 2005, p. 2).

Cette dernière cause est notamment défendue par Meyer (1901) puis Collitz (1918). Jespersen expose les arguments principaux de cette théorie, qui veut que les changements consonantiques aient généralement leurs origines dans les régions montagneuses, avant de s'étendre aux régions de plaines. Par exemple, des changements vers des affriquées ou des consonnes aspirées seraient dûs à une vie en altitude : « we have reached the point where the connexion with geographical or climatic conditions is clear, because nobody will deny that residence in the mountains, especially in the high mountains, stimulates the lungs » (Jespersen 1922, p. 257). Il s'agit cependant d'une théorie rapidement évacuée par Jespersen, qui explique que de tels changements sont aussi attestés

dans des régions de plaines. Il souligne également qu'il ne voit pas de lien logique entre stimulation des poumons et changement au niveau de l'articulation phonatoire.

Jespersen (*ibid.*, p. 258) observe que d'autres explications ont tenté d'établir un lien entre changement linguistique et comportements ou qualités. Il note que c'est par exemple le cas de Grimm, qui affirme que le désir de liberté des Allemands les a poussés à déclencher un second changement consonantique que n'ont pas suivi les locuteurs d'autres langues germaniques. Si Jespersen écarte ce genre de théorie, il n'est pas non plus à l'abri de ces écueils, notamment dans sa discussion de la disparition du « r roulé » en Europe, due selon lui à la vie domestique, alors que le « r roulé » était plus adapté à la vie au grand air (*ibid.*, p. 244). McMahon (1994, p. 180–181), quant à elle, donne plusieurs exemples de causes externes au changement sémantique. Ainsi ce qu'elle appelle les causes historiques (comme par exemple les inventions technologiques) s'accompagnent souvent de l'apparition d'un nouveau mot, et/ou du glissement sémantique d'un mot pré-existant. Il en va de même pour les causes sociales (c'est-à-dire ici l'apparition de nouveaux groupes sociaux, ou plus généralement, une nouvelle organisation de la société). Enfin, McMahon évoque les causes psychologiques. D'après elle, certains sujets auxquels les locuteurs sont souvent confrontés peuvent être réutilisés dans d'autres situations sous la forme de métaphores : elle mentionne notamment qu'au cours du XVI^e siècle, l'importance de l'église dans la vie quotidienne a fait émerger plusieurs métaphores religieuses, tandis que quelques siècles plus tard, au XIX^e siècle, ce sont les métaphores faisant référence au chemin de fer qui étaient répandues (*ibid.*, p. 181). Le même phénomène psychologique est à l'œuvre dans l'apparition d'euphémismes désignant des mots tabous (il y a alors glissement sémantique, puisqu'un mot en vient à signifier un autre) : c'est ainsi que le mot *bear*, utilisé en anglais pour désigner un ours, n'est pas dérivé de la racine indo-européenne que l'on retrouve en français, mais signifiait à l'origine « marron » (*ibid.*, p. 181).

2.3.3.1 L'évolution et le langage en tant qu'organisme

Le fait que les langues changent au cours du temps a naturellement prêté à des comparaisons avec d'autres disciplines dans lesquelles des phénomènes apparemment similaires étaient étudiés. Une tentative de rapprochement a donc été faite avec le concept d'*évolution* tel qu'il pouvait être appliqué en biologie. McMahon (*ibid.*, p. 315), citant Gilman (1987), explique que ce rapprochement devait permettre une émulation entre sciences, censée faire avancer la recherche scientifique grâce à des analogies entre différents domaines. S'il était accepté que les organismes vivants changeaient et donc évoluaient au fil du temps, pourquoi en serait-il autrement pour les langues ? Malheureusement, McMahon pointe du doigt la mauvaise compréhension du terme *évolution*¹¹ par certains linguistes du XIX^e siècle, qui a mené à certaines comparaisons

11. Le manque de recul par rapport à la publication de *On the Origin of Species*, publié seulement en 1859, a peut-être joué un rôle.

ou analyses aujourd'hui largement rejetées (Stevick 1963, p. 159). McMahon explique qu'il existe en fait trois acceptions du terme *évolution* bien distinctes, c'est-à-dire respectivement

- le sens dix-neuviémiste : « a process of continuous change from a lower, simpler, or worse condition to a higher, more complex, or better state: progressive development. » (McMahon 1994, p. 314)
- le sens téléologique : « a series of related changes in a certain direction » (ibid., p. 325)
- le sens biologique actuel :
the development of a race, species or other group . . . : the process by which through a series of changes or steps any living organism or group of organisms has acquired the morphological and physiological characters which distinguish it: the theory that the various types of animals and plants have their origin in other preexisting types, the distinguishable differences being due to modifications in successive generations (ibid., p. 334)

Dans un contexte historique qui suit l'annonce de William Jones en 1786 des similarités entre le sanskrit et plusieurs langues européennes (même si Morpurgo Davies 1998, p. 61 situe les premières remarques de ce type au cours du XVI^e siècle), Nerlich (1989, p. 103) souligne que les avancées de la biologie ont eu un impact important sur la linguistique comparative de la première moitié du XIX^e siècle. C'est notamment le cas chez Schlegel et Bopp qui ont cherché à catégoriser les langues, en reprenant à cet effet une partie de la méthodologie de l'anatomie comparée (en particulier les travaux de Cuvier et Lamarck, cités par Nerlich). L'influence de cette discipline est d'ailleurs clairement reconnue par Schlegel, qui considèrait qu'elle amènerait à la découverte de nouveaux liens entre langues (Morpurgo Davies 1998, p. 68). Plus généralement, Morpurgo Davies (ibid., p. 88–91) montre qu'il existait à l'époque de nombreux liens entre différentes disciplines, mais que l'emploi de termes empruntés à une autre science n'était pas nécessairement gage d'une connaissance approfondie de la discipline en question. Dans le même esprit, Nerlich (1989) affirme que Schleicher (dont l'un des livres, publié en 1863, s'intitulait *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*) se réclamait d'un darwinisme linguistique, mais qu'il n'utilisait pas les concepts fondamentaux de Darwin :

Looking back at this time when Darwinism was so much in vogue, one can only wonder at the fact that the Darwinian revolution did not revolutionize linguistics. The reason for this curious fact was that Schleicher used Darwin to defend main-stream linguistic ideas about languages that grow and decay like plants, reproduce themselves and have sons and daughters like human beings, but he never used the basic, but rather abstract, principles of Darwin's evolutionary theory variation, selection and adaptation to

explain the nature of phonetic or semantic change. His organismic view of language remained essentially pre-Darwinian, that is static (ibid., p. 104).

Malgré son influence indéniable, et le fait qu'il soit aujourd'hui souvent associé au terme d'*évolution*, Darwin lui-même a rechigné à l'utiliser dans les premières éditions de *On the Origin of Species*, car ce terme était déjà ambigu à l'époque (ibid., p. 105). Les linguistes du XIX^e siècle, pour leur part, associent alors volontiers changement linguistique et détérioration ou amélioration de la langue (McMahon 1994, p. 319). Schleicher considère par exemple que les langues évoluent jusqu'à atteindre leur apogée, avant de décliner (ibid., p. 319–320). Il s'ensuit que des langues avec des morphologies différentes (agglutinante, isolante, fusionnelle) reflètent des étapes différentes de l'évolution linguistique, dont le point culminant est incarné, de façon tristement (indo-)eurocentrée, par des langues telles que le latin, le grec ou le sanskrit (ibid., p. 321–322). Même si Jespersen, quelques années plus tard, considérait quant à lui que l'évolution des langues était positive, McMahon avance que des positions similaires à celle de Schleicher étaient répandues au XIX^e siècle. Morpurgo Davies rapporte d'ailleurs l'histoire d'un concours de la *Berlin Academy* : « The subject of the 1783 competition concerned the merits which had made French the universal language of Europe; the winners mentioned in their essays the natural order of words which was typical of French and imitated the rational order » (Morpurgo Davies 1998, p. 72).

Passons maintenant à la deuxième acception du mot *évolution*, soit son sens téléologique. McMahon (1994, p. 326) définit ce qu'est une explication téléologique par « X arrive afin que Y ait lieu », par opposition aux explications causales qui sont de type « Y arrive à cause de X ». Les explications téléologiques ont reçu un accueil plus ou moins favorable au cours de l'histoire. Ainsi McMahon (ibid., p. 326) souligne que Bloomfield ne pouvait concevoir les explications téléologiques comme satisfaisantes puisqu'il est alors inutile de chercher à expliquer la cause des changements. D'autres écoles, et notamment le cercle linguistique de Prague, mettent en avant les explications téléologiques. C'est notamment le cas de Jakobson (1962, p. 6, 21–22) qui considère que le changement phonétique néogrammairien (sur lequel nous reviendrons dans ce chapitre) se doit d'être analysé téléologiquement. Le principal reproche adressé aux explications téléologiques est probablement leur vision du changement linguistique comme intentionnel. McMahon (1994, p. 330) avance que l'intentionnalité du changement peut-être postulée dans certains cas (qui ressemblent plus, dans les faits, à des déclarations prescriptivistes qu'à de réels changements : « il ne faut pas dire "moi et lui" mais "lui et moi" »), mais que ceux-ci sont relativement peu nombreux, et généralement d'un genre particulier (constructions syntaxiques et lexique). Finalement, l'argument le plus convaincant contre la téléologie est sans doute d'ordre méthodologique : McMahon (ibid., p. 334) souligne qu'il est impossible de prouver que les hypothèses de type téléologique sont vraies ou fausses. D'un point de vue scientifique (et c'est un point sur lequel nous allons revenir lorsque nous aborderons le travail de

Popper), cela revient à faire des hypothèses peu convaincantes.

En conclusion, ces deux acceptions du terme *évolution* posent problème en ce qu'elles considèrent le langage comme un organisme, voire une entité avec un certain degré de conscience. Ce n'est pas le sens darwinien de l'évolution qui a également été exploité en linguistique. L'un des parallèles les plus fréquemment établis entre biologie et linguistique concerne le rapport à la variation et au changement, que l'on retrouve par exemple chez Stevick :

Both disciplines distinguish variation and change: variation consists in differences viewed without respect to time, change consists in differences viewed as occurring in temporal succession. The two are found to be interdependent. Also, in both fields it is possible to explain mechanisms and processes of change with some assurance (Stevick 1963, p. 164).

Cependant, les parallèles entre biologie et linguistique ne sont pas sans poser quelques problèmes, même dans un contexte post-darwinien. En effet, alors qu'il existe en biologie une différence élémentaire entre l'inné (qui est génétique et donc transmissible) et l'acquis (qui, lui, ne peut être transmis de la même manière que l'inné), cette dichotomie n'est pas applicable au langage. Finalement, la comparaison entre langues et organismes a aussi été critiquée. Stevick avance notamment que si un rapprochement doit vraiment être fait, alors il serait plus judicieux de comparer les langues aux espèces :

It is not the organisms ... that evolve: species or (better) populations evolve. So that while it is true that a language does not reproduce, it is also true that a species does not reproduce. Again, as a language is said to continue, so a species (and not an organism) is said to continue. And we can immediately add the other side of this: languages change in the course of persisting (continuing), and species evolve in the course of persisting (ibid., p. 161).

2.3.3.2 L'influence des (inter)locuteurs

L'une des pistes explorées par la linguistique dans l'étude du changement est le rôle exact que jouent les locuteurs (et les interlocuteurs). Peuvent-ils être parfois à l'origine de certains changements? Plusieurs facteurs peuvent, dans les faits, être liés à l'influence des locuteurs, et un facteur régulièrement cité est la facilité d'articulation ou « ease of articulation » : les locuteurs cherchent à éviter les segments qui demandent beaucoup d'efforts musculaires pour être prononcés. L'une des critiques les plus fréquemment adressées à l'importance de la facilité d'articulation est que, poussée à l'extrême, les langues finiraient par être réduites à une syllabe unique (Aitchison 2001, p. 153). Dans les faits, il est rare que les linguistes considèrent aujourd'hui que ce facteur est le seul responsable de tous les changements linguistiques, et l'influence

de la facilité d'articulation ne peut aller jusqu'à menacer l'intelligibilité de la langue (voir 2.3.4.2 par exemple).

Néanmoins, l'influence des locuteurs sur un système ne passe pas nécessairement par la production. Dans les travaux d'Ohala notamment (voir Ohala 2003 ; Ohala 2012), le rôle de la perception dans le changement linguistique est évalué. La plupart des variations phonétiques auxquelles les interlocuteurs sont exposés ne leur posent généralement pas de problème de compréhension. Le plus souvent, quel que soit le locuteur auquel ils ont affaire, les interlocuteurs parviennent à « normaliser » ce qu'ils entendent et comprennent ce qui était prononcé. Ainsi *prints* pour *prince* est généralement compris sans effort par les locuteurs, puisque le contexte permet généralement de déduire quel mot a été utilisé. Les interlocuteurs sont également capables de prendre en compte des différences phonétiques plus fines (qui ne consistent pas en l'ajout d'un segment, comme l'exemple précédent). Par exemple, les interlocuteurs sont capables de comprendre facilement des locuteurs dont la voix peut être plus ou moins grave. En outre, le travail de Mann & Repp (1980) a montré que lorsqu'ils doivent déterminer si un segment présenté est un [ʃ] ou un [s], leur réponse prend en compte le contexte vocalique qui suit : les sons qui sont considérés comme des [ʃ] devant un [a] sont analysés comme des [s] devant un [u] (Ohala 2003, p. 675).

Ohala (ibid., p. 677) avance cependant que le processus de normalisation ne se déroule pas toujours sans encombre. Deux cas de figure peuvent se présenter. Dans le premier cas, il arrive qu'une assimilation ne soit pas détectée en tant que telle par l'interlocuteur, et qu'une différence allophonique ou phonétique devienne phonologique. C'est ce qu'il appelle une *phonologisation* (terme qu'il emprunte à Jakobson). Dans le second cas, l'interlocuteur détecte bien qu'il y a assimilation, mais il normalise le signal de manière incorrecte (ibid., p. 677–678). Ohala utilise le terme de « dissimilation » pour désigner ce cas de figure (Ohala 2012, p. 28). Il choisit le cas du segment /ut/ pour illustrer son propos. /u/ est une voyelle d'arrière dont l'une des caractéristiques phonétiques est un deuxième formant qui a une valeur peu élevée. /t/ est une consonne alvéolaire, qui a pour effet une augmentation du deuxième formant des voyelles adjacentes, si elles sont centrales ou postérieures, ce qui est le cas de /u/ (E. R. Thomas 2011, p. 101). La réalisation phonétique de /ut/ est donc souvent plus proche de [yt] que de [ut] de par l'influence du [t] sur le deuxième formant de la voyelle. Si l'interlocuteur est confronté à un [yt], et qu'il normalise correctement le signal auquel il est soumis, il détectera que la voyelle a été modifiée par la consonne qui suit, et l'analysera comme un /ut/ au niveau phonémique (voir figure 2.2). Dans la deuxième situation (voir figure 2.3), le même segment /ut/ est réalisé par le locuteur, ce qui donne [yt], mais le [t] n'est pas entendu par l'interlocuteur (il peut ne pas être audible). Il considère donc que le segment [y] n'a pas à être normalisé, et l'analyse comme étant la réalisation d'un /y/ sous-jacent. Finalement, dans le troisième cas de figure qui s'offre à nous (figure 2.4), un /yt/ est réalisé [yt]. Le segment [yt] est

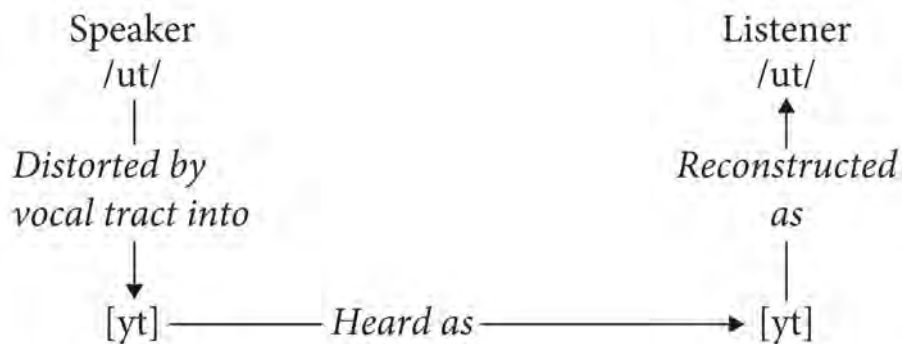


FIGURE 2.2 – Exemple de normalisation correctement effectuée par l’interlocuteur (Ohala 2012, p. 27)

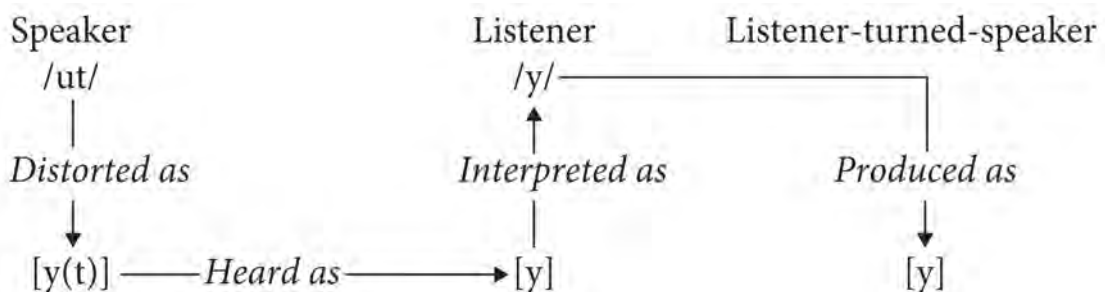


FIGURE 2.3 – Exemple de normalisation mal effectuée par l’interlocuteur (Ohala 2012, p. 28)

bien entendu en tant que tel par l’interlocuteur, mais il l’analyse comme étant un /ut/ et non un /yt/ sous-jacent. Si la démonstration d’Ohala nous paraît convaincante, la notation qu’il utilise dans la figure 2.4 laisse à penser que l’influence du /t/ sur le /y/ n’a pas été prise en compte : la valeur du deuxième formant de /y/ devrait être diminuée (E. R. Thomas 2011, p. 101). Il s’agit néanmoins d’un modèle qui montre à quel point la perception est capable de jouer un rôle majeur dans le changement linguistique.

Comment expliquer alors que de tels changements ne soient pas plus fréquents ? Pour ce faire, Ohala a recours à une distinction entre « mini- » changements et « maxi- » changements (Ohala 2003, p. 676–677). Les exemples que nous avons traités jusqu’ici sont des mini-changements : ils sont circonscrits au système d’un interlocuteur, qui peut très bien se rendre compte de son erreur d’analyse lors de sa prochaine exposition au même segment. Dans le cas plus rare où son erreur n’est pas corrigée, Ohala souligne qu’elle restera confinée à son système, et disparaîtra avec lui. Ce n’est qu’une fois qu’un mini-changement s’est diffusé dans le système de plusieurs locuteurs qu’il devient un maxi-changement, qui pourra à son tour finir par être adopté par l’ensemble

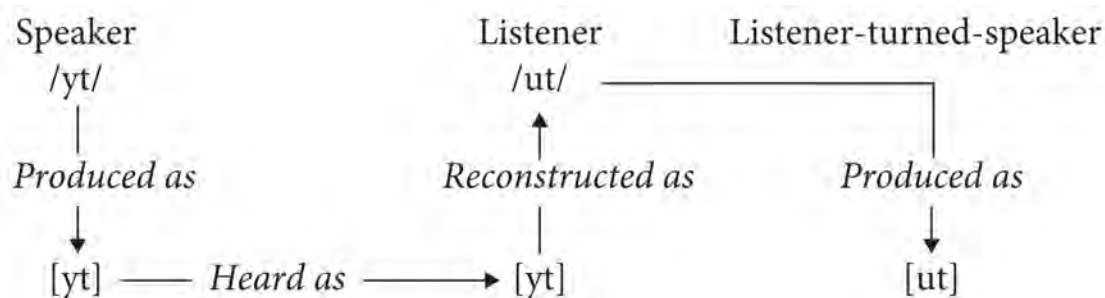


FIGURE 2.4 – Exemple de normalisation mal effectuée par l'interlocuteur (Ohala 2012, p. 29)

des locuteurs de la variété.

2.3.3.3 Facteurs sociaux

Les facteurs sociaux sont assurément ceux qui ont rencontré le plus de succès dans les études variationnistes. Leur utilisation repose sur le postulat que la variation que l'on observe au sein d'une communauté, loin d'être due au hasard ou à des différences idiosyncratiques, peut en fait être corrélée à des facteurs sociaux tels que le genre, l'ethnicité ou la classe sociale. Ce dernier facteur a probablement été le premier à être adopté par les sociolinguistes, puisqu'on le retrouve notamment chez Labov (1966). Cependant, et il est intéressant de constater que le cas du terme *changement linguistique* abordé en 2.3.1 semble se répéter ici, la notion de *classe sociale* n'est pas toujours définie clairement, ou est définie de manière bien différente selon les études. Woolard, cité par L. Milroy & J. Milroy (1992), adopte d'ailleurs une position assez tranchée sur la question :

Sociolinguists have often borrowed social concepts in an ad hoc and unreflecting fashion, not usually considering critically the implicit theoretical frameworks that are imported wholesale along with such convenient constructs as three-, four- or nine-sector scalings of socioeconomic status (ibid., p. 2).

Ash (2013, p. 364) fait d'ailleurs écho à ce point de vue, en affirmant qu'il y a un manque d'échanges entre sociolinguistes et sociologues. Des *a priori* théoriques expliquent la grande diversité des acceptions du terme classe selon les études. Nous verrons que deux aspects jouent un rôle déterminant : la vision des relations entre classes au sein de la société, et le type de facteurs (objectifs et/ou subjectifs) utilisés pour déterminer la classe. En ce qui concerne le premier point, Ash (ibid., p. 351–353), Kerswill (2007, p. 51–52) et Guy (2011, p. 161–166) notent que l'on peut facilement diviser les modèles de la classe sociale en deux grandes catégories : ceux qui reposent sur le conflit entre classes, et ceux qui reposent sur l'unité de la société.

Marx est généralement considéré comme étant à l'origine de la première vision (Guy 2011, p. 161). Selon lui, dans les sociétés industrielles, les deux grandes classes sociales s'articulent en fonction de leur rapport à la production (c'est donc un exemple de définition de la classe sociale fondée sur un facteur objectif). Il y a d'un côté la classe capitaliste, composée de ceux qui possèdent les moyens de production (comme les usines), et de l'autre les ouvriers ou le prolétariat, qui possèdent peu de biens (Giddens 2009, p. 439). Les capitalistes peuvent donc vivre de leurs possessions, tandis que les classes ouvrières doivent vendre leur travail aux premiers cités pour pouvoir vivre (Guy 2011, p. 162). Les deux classes ont donc des objectifs opposés, puisque la classe capitaliste cherche à protéger ses intérêts, alors que le prolétariat souhaite se libérer de l'exploitation qu'il subit. C'est de cette opposition entre les intérêts divergents des deux classes que naît la lutte des classes, présente dans toute société : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes » (Marx & Engels 1848). D'autres auteurs ont développé des théories dans cette veine. Max Weber accepte par exemple que des facteurs économiques soient à l'origine des divisions entre classes, mais il soutient que le rapport à la propriété n'est pas le seul facteur à prendre en compte (Giddens 2009, p. 441). Il propose ainsi que des facteurs « subjectifs » tels que la réputation ou le mode de vie jouent un rôle dans l'appartenance à une classe sociale (Ash 2013, p. 351).

L'alternative à une vision conflictuelle du rapport entre classes sociales repose, selon les mots de Guy (2011, p. 163), « on social unity and status more than on conflict and power ». C'est notamment le cas du fonctionnalisme en sociologie, développé par exemple dans les travaux de Parsons. Dans ces modèles théoriques, les membres de la société sont distribués sur une échelle sociale selon certains facteurs. Là où le conflit est au centre du modèle influencé par Marx, ce qui est ici au premier plan est la cohésion de la société (Giddens 2009). En d'autres termes, les classes sociales ont beau être différenciées par certains facteurs, elles partagent néanmoins les mêmes évaluations de certains comportements. Pour clarifier les choses, dans le cadre sociolinguistique, certaines variantes seront perçues de manière plus favorable par l'ensemble de la société. Un exemple classique de modèle consensuel des rapports entre classe sociale est l'analyse par Labov de la variable (r) à New York (voir figure 2.5). Labov (2006, p. 33) définit cette variable comme étant « the presence or absence of final and pre-consonantal /r/ in words such as *car* or *card*, *bare* or *bared*, *beer* or *beard*, *bore* or *bored*, *Saturday*, *November*, *fire* or *fired*, *flower* or *flowered* ». Dans ce travail, Labov a classé les locuteurs selon leur milieu socio-économique (9 correspondant à la classe la plus aisée, 0 à la classe la moins aisée) en se fondant sur 3 facteurs (objectifs) : profession, niveau d'éducation et revenus (ibid., p. 134). Les *styles* désignés par des lettres de (A à D') correspondent à différents contextes linguistiques, soit respectivement contextes informels, entretiens, lectures de textes, listes de mots, listes de paires minimales (ibid., p. 58–74). Cet ordre correspond à une gradation de la formalité du

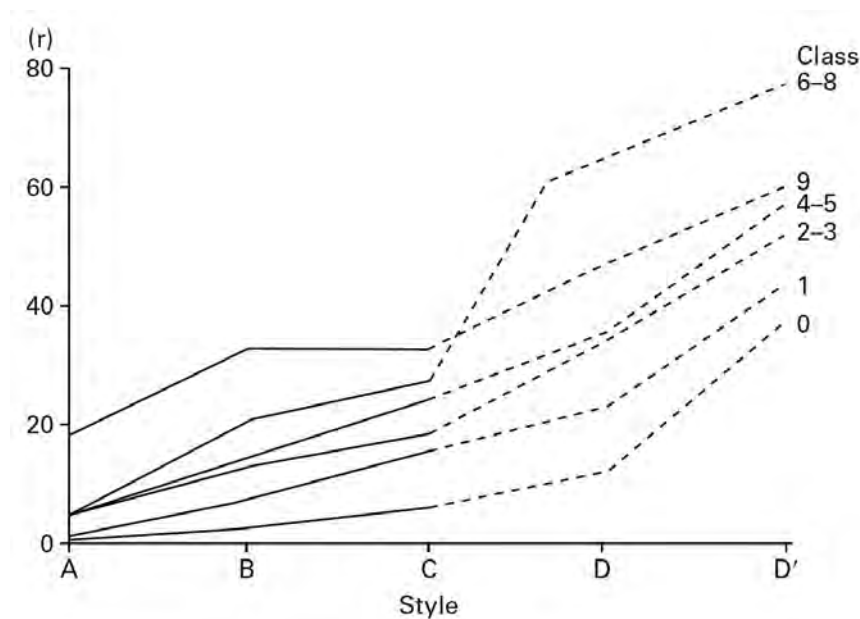


FIGURE 2.5 – Réalisation du (r) selon les contextes linguistiques pour différentes classes sociales (reproduit depuis Labov 2006, p. 152)

contexte d'utilisation de la langue.

Les résultats de Labov montrent une corrélation nette entre prononciation du (r), classe sociale, et contexte linguistique. Ainsi, les locuteurs des classes les moins aisées ont une prononciation peu rhotique (c'est-à-dire qu'ils prononcent peu de /r/ en position non-prévocalique), alors que les locuteurs des classes plus aisées ont une fréquence de prononciation du /r/ plus élevée dans ces mêmes contextes. La formalité du contexte joue également un rôle : plus elle est élevée, plus les locuteurs ont tendance à produire des /r/ non-prévocaliques. Le lien avec une société fondée sur le consensus est alors clair : si tous les locuteurs sont stratifiés socialement de la même manière, c'est parce qu'ils partagent les mêmes valeurs vis-à-vis de la variable (r), dont la réalisation est associée à un statut prestigieux. Le seul groupe de locuteurs qui semble se démarquer des autres est la classe « 6-8 », correspondant en fait à la « lower middle class » (ibid., p. 139). Labov explique cependant cet écart grâce au concept d'hypercorrection : ces locuteurs, en cherchant à se conformer à la norme, en font « trop » dans un contexte formel, pour ainsi dire. Ces locuteurs ressentiraient un fort sentiment « d'insécurité linguistique », due peut-être au développement de leur mobilité géographique et de leurs aspirations à une ascension sociale (ibid., p. 318).

Si cette analyse semble convaincante, Guy (2011, p. 172) lui adresse néanmoins quelques critiques. En effet, si toutes les couches de la société partagent les mêmes évaluations de différentes variantes, pourquoi y a-t-il une telle disparité entre elles dans

l'adoption des variantes en question ? Pour en revenir aux données présentées dans Labov 2006, si tous les locuteurs évaluent la prononciation des /r/ non-prévocaliques de la même manière (c'est-à-dire positivement, ou du moins comme appartenant à un registre de langue soigné), alors qu'est-ce qui empêche les locuteurs des classes ouvrières d'utiliser cette variante avec la même fréquence que les classes moyennes ? Guy avance que même si les classes ouvrières peuvent considérer que cette variante jouit d'un statut particulier, cela ne signifie pas pour autant qu'elles souhaitent nécessairement l'adopter :

even though everyone may know what the high-status variants are, it is not necessarily true that all would want to adopt them in their everyday speech. For working-class people with no expectation of achieving higher social status, the use of such variants may be considered snobbish, effete, and an act of hostility to one's family, friends, and neighbors (Guy 2011, p. 172).

Certains chercheurs ont donc choisi de prendre leurs distances avec le modèle social utilisé par Labov 2006. C'est le cas de Rickford 1986 (ainsi que de L. Milroy & J. Milroy 1992, auxquels nous reviendrons ultérieurement dans ce travail). Rickford défend les modèles de conflit, car il avance que ceux-ci ont été plus influents dans le cadre de la sociologie (son point de vue semble se retrouver dans la citation de Woolard incluse précédemment, page 39) :

functional models are not necessarily wrong, but conflict models have been more influential in sociology, and their almost total neglect within sociolinguistics is quite striking. Part of the reason may be ignorance of the theoretical issues which lie behind the operational tools we borrow from sociology. Another may be the close parallel between the functionalist view of society and the structuralist view of language as an integrated system which has dominated twentieth century linguistics. (Rickford 1986, p. 216).

Dans son enquête en Guyana, Rickford s'intéresse à deux groupes socio-économiques qui ont un lien avec l'industrie de la canne à sucre. Tous deux ont des origines socio-économiques et géographiques similaires, mais leur situation sociale dans les années 80 est différente : ils se répartissent entre *Estate Class* (ceux qui travaillent comme main d'œuvre dans les champs) et *Non-Estate Class* (ceux qui les supervisent ou qui vivent du commerce de la canne à sucre) (ibid., p. 217). Au niveau linguistique, une grande différence existe entre les deux groupes : si la variété utilisée par la *Non-Estate Class* est proche d'un anglais standard, les membres de la *Estate Class* utilisent, eux, un créole anglais. Il s'agit bien d'un choix car ces derniers maîtrisent également l'anglais standard. Leur mobilité sociale est en revanche relativement limitée, et ils préfèrent alors utiliser un créole pour faire preuve de solidarité sociale (ibid., p. 218). Rickford

avance qu'il est impossible d'expliquer cette situation à l'aide d'un modèle de consensus, et que la réponse à cette impasse repose sur un conflit entre les groupes sociaux, qui n'ont alors pas les mêmes aspirations ni les mêmes valeurs.

La vision conflictuelle de la société semble donc à même d'expliquer des changements dont la vision consensuelle ne peut rendre compte, du moins pas de manière aussi fine. Toutefois, nous considérerons ici que la vision consensuelle de la société ne doit pas nécessairement être abandonnée. Nous considérons qu'il est possible que toutes les variables linguistiques ne soient pas associées aux mêmes évaluations : certaines pourraient avoir les mêmes évaluations dans toutes les classes sociales, alors que les évaluations associées à d'autres pourraient montrer une polarisation de la société.

Nous souhaitons maintenant revenir aux critères qui nous permettent de classer les locuteurs. Les visions purement économiques de l'appartenance à la classe sociale (par exemple, la vision marxiste dans sa première mouture) s'appuient généralement sur un facteur qui joue un rôle prépondérant : la profession. L'avantage majeur de ce facteur est qu'il s'agit d'une information qui n'est généralement pas difficile à obtenir dans le cadre d'une étude sociolinguistique. Néanmoins, utiliser ce seul facteur n'est pas sans poser quelques problèmes. Crompton, citée par Block, résume les inconvénients de l'utilisation de ce seul facteur :

Any system of classification is limited by the number of dimensions that can be incorporated into it. . . . [If it] is focused solely on employment status and employment relationship . . . [i]t does not . . . include substantial holders of wealth or capital, arguably one of the most important groups in any class system. More particularly, it does not incorporate cultural dimensions, which many sociologists regard as central to the discourse of 'class analysis'. It would be difficult . . . to incorporate a 'cultural' dimension systematically into such a scheme. There might well, for example, be cultural artefacts — such as tastes in music or holidays — that are systematically associated with occupational categories but by their nature are fluid and changing. (Block 2014, p. 58)

En effet, d'autres facteurs objectifs sont souvent utilisés. Nous avons vu notamment que Labov 2006 considérait également l'importance des revenus et du niveau d'études. Cependant, étant donné les transformations profondes des sociétés occidentales au cours du dernier siècle, il arrive que des facteurs objectifs posent problème aujourd'hui. C'est par exemple le cas de la propriété de certains objets ou de certains types de consommations. Ainsi, posséder une automobile était peut-être un signe de richesse il y a une cinquantaine d'années (Block 2014, p. 46), mais ce n'est plus le cas aujourd'hui (si l'on s'en tient uniquement au fait de posséder une automobile, et non au type d'automobile en particulier). De même, les trajets en avion sont devenus plus abordables aujourd'hui, et ne sont plus réservés à une élite (ibid., p. 64).

Quant aux critères subjectifs, que nous avons déjà abordés brièvement, ils peuvent

apporter un éclairage précieux sur la classe sociale : Block (2014, p. 58) est par exemple en faveur d'une combinaison de facteurs subjectifs et objectifs pour définir la classe sociale. Quant à Bourdieu, il considérait que

[la] position d'un agent déterminé dans l'espace social peut ainsi être définie par la position qu'il occupe dans les différents champs, c'est-à-dire dans la distribution des pouvoirs qui sont agissants dans chacun d'eux, soit principalement le capital économique — sous ses différentes espèces —, le capital culturel et le capital social, ainsi que le capital symbolique, communément appelé prestige, réputation, renommée, etc., qui est la forme perçue et reconnue comme légitime de ces différentes espèces de capital (Bourdieu 2001, p. 295).

Dans ce cadre, un locuteur peut posséder un capital économique faible mais avoir un réseau de connaissances qui appartiennent à une classe aisée. Il se démarquera dès lors d'un autre locuteur dont les connaissances ont un capital économique équivalent. Bourdieu avançait donc qu'il fallait considérer non pas uniquement le capital économique, mais également ce qu'il appelle capital social (c'est-à-dire le réseau, les connaissances, les amis d'une personne), capital culturel (qui peut être objectif, dans le cas d'objets d'art que possède une personne, ou subjectif, dans le cas de ses goûts) et capital symbolique (sa réputation) (Block 2014, p. 53). À ce propos, nous souhaitons à titre d'exemple rapporter le cas d'une locutrice de Boston dans le cadre du travail de Viollain (Viollain 2014 ; Viollain 2010) : cette locutrice a des caractéristiques phonético-phonologiques inattendues au vu de son profil socio-économique. L'examen de ses activités en dehors du travail révèle qu'elle est élue locale, ce qui apporte aussitôt un éclairage différent à la situation : on peut en effet considérer que son capital social est élevé (Viollain 2014, p. 645–646). Néanmoins, Bourdieu n'était pas dupe : s'il faut tenir compte des différents capitaux, il avait bien conscience que le capital économique a une influence prépondérante (Bourdieu 2001, p. 295). Il est vrai qu'à partir du moment où le capital économique d'une personne est élevé, il devient plus facile de développer son capital culturel (à travers l'éducation) et son capital social (par la rencontre de nouvelles personnes, dans le cadre des affaires par exemple). La vision que nous adoptons est similaire : si les facteurs objectifs ont certainement une grande influence dans la définition du niveau socio-économique, nous considérons néanmoins que les locuteurs ne sont pas pieds et poings liés, et qu'il existe toujours, notamment par le biais des facteurs subjectifs, une part laissée au libre arbitre. Nous n'envisageons donc pas les catégories socio-économiques comme étant uniquement le fruit d'un déterminisme social, et pensons que les locuteurs peuvent aussi effectuer des choix qui ont des conséquences sur ces catégories.

En parallèle, Bourdieu (ibid., p. 79–80) développe également la notion d'*habitus*. Il s'agit d'un « ensemble de *dispositions* qui portent les agents à agir et à réagir d'une certaine manière. Les dispositions engendrent des pratiques, des perceptions et des

comportements qui sont “réguliers” sans être consciemment coordonnés et régis par aucune “règle” » (Thompson 2001, p. 24). Ces dispositions sont acquises au cours de la vie, et en particulier au cours de l'enfance et elles influencent ce qu'un locuteur pourra considérer comme une attitude adaptée dans un contexte particulier. Bien entendu, ces dispositions « reflètent inévitablement les conditions sociales au sein desquelles elles ont été acquises » (ibid., p. 24), et pourront permettre d'expliquer qu'à capitaux équivalents, deux personnes ne se comportent pas de la même façon, à cause d'histoires sociales et/ou personnelles différentes.

Néanmoins, si la prise en compte de facteurs objectifs et subjectifs nous semble la meilleure solution, tout en gardant à l'esprit qu'il est tout à fait possible que des classes sociales différentes ne partagent pas exactement les mêmes valeurs, L. Milroy & J. Milroy (1992) proposent également un modèle intéressant : le modèle des réseaux sociaux¹² (voir également L. Milroy 1987). Ce modèle n'a pas pour ambition de remplacer la classe sociale, mais plutôt d'être utilisé de concert avec elle (L. Milroy & Llamas 2013, p. 410). Ces réseaux sont une modélisation des liens qui unissent les membres d'une communauté, et ce sont ces liens qui seront déterminants pour définir le type de réseau qui s'offre par exemple à l'enquêteur. Les réseaux peuvent varier selon deux axes : le nombre et la densité des liens entre membres d'une communauté. Dans le cas d'un réseau dense, les locuteurs (représentés par des carrés noirs dans les figures 2.6 et 2.7) se connaissent les uns les autres (c'est le cas dans la « 1st order zone » pour le réseau représenté en figure 2.6). Par opposition, dans la représentation du second réseau (figure 2.7), et dans la « 2nd order zone » de la première figure, les différents locuteurs ne se connaissent pas tous : il s'agit donc ici d'un réseau peu dense (L. Milroy & J. Milroy 1992, p. 5–6). En ce qui concerne la nature des liens (symbolisés par des lignes) entre membres d'une communauté, une différence majeure apparaît rapidement quand on compare les deux réseaux : dans la figure 2.6, les liens entre membres de la « 1st order zone » sont souvent multiples, contrairement à ceux qui unissent les membres périphériques de la figure 2.7 au membre central de ce réseau. Cela signifie, dans le cas du premier réseau, que les locuteurs sont en contact dans plusieurs situations : ils peuvent avoir un lien familial mais aussi travailler au même endroit ou avoir un passe-temps commun (L. Milroy 1987, p. 141–142). C'est ce qu'on appelle un réseau multiplex, par opposition au deuxième réseau, qualifié d'uniplex.

Quel est donc l'avantage d'étudier les réseaux sociaux ? L. Milroy & J. Milroy avancent que leur étude permet de mettre à jour des différences entre locuteurs qui seraient invisibles si seule la classe sociale était prise en compte. Selon eux, les réseaux denses et multiplex ont un rôle conservateur, c'est-à-dire qu'ils résistent aux changements dont l'origine est externe au réseau, et participent au maintien des variétés locales (L. Milroy & J. Milroy 1992, p. 13). Les innovations linguistiques rentrent donc

12. Il s'agit bien entendu d'une acception antérieure à l'acception moderne de l'expression « réseaux sociaux ».

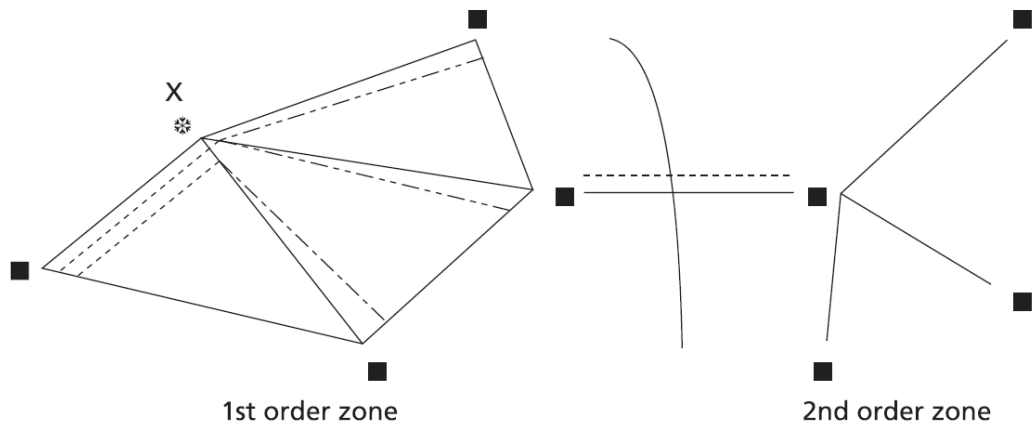


FIGURE 2.6 – Représentation d'un réseau social dense (reproduit depuis L. Milroy & Llamas 2013, p. 411)

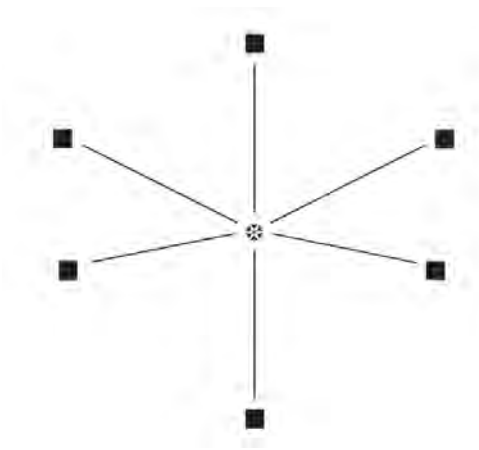


FIGURE 2.7 – Représentation d'un réseau social peu dense (reproduit depuis L. Milroy & Llamas 2013, p. 411)

généralement dans la communauté par l'intermédiaire de liens faibles contractés à l'extérieur (c'est-à-dire un lien similaire à celui qui unit les deux locuteurs des « 1st order zone » et « 2nd order zone » dans la figure 2.6) :

weak ties *between* groups regularly provide bridges through which information and influence flow and are more likely than strong ties, which are by definition concentrated *within* groups, to fulfill this function. Thus, whereas strong ties give rise to a *local* cohesion . . . they lead, as we have noted, to overall fragmentation (L. Milroy & J. Milroy 1992, p. 17).

Nous l'avons vu, L. Milroy & J. Milroy considèrent que leur modèle n'est pas forcément incompatible avec d'autres modèles qui prennent en compte uniquement la classe sociale. En effet, ils affirment que certains locuteurs sont caractérisés par des liens faibles avec des réseaux extérieurs à leur communauté locale : les membres de la *upper-working class* et ceux de la *lower-middle class* (ibid., p. 17). Il s'agit donc exactement des mêmes locuteurs que ceux que Labov (2006) considérait comme étant les plus enclins à un sentiment d'insécurité linguistique (L. Milroy & Llamas 2013, p. 421–422).

Les facteurs sociaux ne se limitent pas uniquement à une dimension socio-économique. Le sexe ou *genre* est également un facteur important. Comme le rappellent justement Queen (2013, p. 369–370) et Trudgill (1972, p. 180, 182–183), plusieurs travaux ont montré qu'hommes et femmes se comportaient différemment en ce qui concerne la variation. Trudgill (ibid., p. 180) note que par rapport aux hommes, les femmes ont une propension plus forte à utiliser des formes standard, ou possédant un prestige plus élevé. De son côté, Labov (2010, p. 197) souligne que les changements linguistiques dont les locuteurs ne sont pas conscients (*changes from below*) sont généralement menés par les femmes, qui sont souvent moins conservatrices que les hommes dans l'adoption des nouvelles variantes (ce qui est d'ailleurs compatible avec la remarque précédente de Trudgill). Toutefois, des précisions s'imposent lorsque l'on souhaite aborder l'influence du sexe en sociolinguistique. Bien qu'il existe des différences biologiques entre hommes et femmes, ce n'est généralement pas sur ce plan que se situent les causes des différences observées en sociolinguistique, mais sur le plan social¹³. Trudgill (1972, p. 182–183) avance ainsi que la position de la femme dans la société britannique est moins stable que celle des hommes, et généralement moins élevée. De plus, il remarque que les variétés associées à la *working class* sont souvent considérées, dans la société occidentale, comme des traits positifs pour la masculinité.

Il existe en anglais une distinction claire entre *sex* d'une part, c'est-à-dire la catégorie biologique, et *gender* d'autre part, qui est une catégorie sociale et culturelle (Meyerhoff 2011, p. 213). L'usage a longtemps été de faire du genre le reflet direct, au

13. Nous verrons néanmoins en 4.3.5.5 qu'il existe des différences linguistiques d'ordre physiologique en hommes et femmes, mais que des procédures ont été élaborées afin de nous permettre de mettre de côté les influences physiologiques, pour ne retenir que les différences sociales.

niveau social et culturel, du sexe (J. Shapiro 1981, citée par McElhinny 2003, p. 21) : « I would use the term “sex” only when I was speaking of biological differences between males and females and use “gender” whenever I was referring to the social, cultural, psychological constructs that are imposed upon these biological differences ». Cependant, McElhinny (ibid., p. 22) affirme que cette définition pose problème, puisqu'elle implique qu'il existe exactement 2 genres, et ce faisant, accentue les différences entre ces 2 groupes, tout en minimisant les différences qui peuvent exister au sein d'un même genre. Meyerhoff (2011, p. 232) se prononce en faveur d'une vision du genre comme une catégorie sociale complexe, comme peut l'être la classe sociale. Elle considère donc que le genre peut être considéré comme une identité sociale, qui interagit de manière complexe avec les autres identités sociales. Plus récemment, des études se sont également intéressées au lien qui pourrait exister entre genre et sexualité (ibid., p. 242–245), alors que la définition traditionnelle du genre, implicitement, ne prend pas en compte ce facteur, ou considère les locuteurs comme hétérosexuels par défaut (McElhinny 2003, p. 23). Il s'agit d'un champ de recherche vaste, que nous ne pouvons décrire ici en détail. Nous renvoyons le lecteur à Holmes & Meyerhoff 2003 pour un aperçu des problématiques que la question du genre pose en linguistique.

2.3.3.4 Contact, accommodation, nivellement

Un autre facteur à prendre en considération lorsque l'on s'intéresse au changement linguistique est le contact entre variétés différentes. En effet, il est illusoire de croire que dans l'espace linguistique qui nous intéresse aujourd'hui, c'est-à-dire la Grande-Bretagne, certaines variétés vivraient dans une forme d'autarcie linguistique, coupées des autres variétés de ce même espace. Il y a donc des contacts entre variétés différentes, même si la nature et la fréquence de ceux-ci n'est pas forcément la même selon les variétés. Dès lors, que se passe-t-il lorsque des locuteurs de deux variétés différentes entrent en contact direct ? S'ils cherchent à communiquer (nous avons vu en 2.1 que la motivation pouvait jouer un rôle dans l'intelligibilité entre variétés différentes), il y a de fortes chances qu'ils cherchent à modifier leur variété de manière temporaire vers celle de leur interlocuteur, afin de faciliter la communication : c'est le phénomène d'*accommodation*, défendu notamment par Giles & N. Coupland dans la *Communication Accommodation Theory* ou CAT. Au sein de ce cadre théorique, les concepts de *convergence* et de *divergence* ont été développés. Le concept de convergence est défini comme suit :

« convergence » has been defined as a strategy whereby individuals adapt to each other's communicative behaviors in terms of a wide range of linguistic-prosodic-nonverbal features including speech rate, pausal phenomena and utterance length, phonological variants, smiling, gaze, and so on (Giles, N. Coupland & J. Coupland 1991, p. 7).

Par opposition, lorsqu'il y a divergence, le locuteur cherche à accentuer ses différences par rapport à son interlocuteur. Si la convergence est, pour les auteurs, un phénomène répandu, son degré varie, quant à lui, selon les locuteurs. De plus, Giles, N. Coupland & J. Coupland (ibid., p. 11) notent qu'il arrive que certaines caractéristiques du langage convergent, mais que ce n'est pas le cas pour l'intégralité d'entre elles. Une autre distinction importante est établie : l'accommodation peut avoir lieu « vers le haut » (comme lorsqu'un locuteur cherche à modifier son accent vers un standard, ou du moins une variété jouissant d'un statut plus élevé), ou « vers le bas » (par l'adoption d'une variété urbaine pour renforcer un sentiment d'appartenance au groupe). Les auteurs ont cependant bien conscience que les locuteurs ne sont pas nécessairement capables d'imiter parfaitement une autre variété (que ce soit au niveau lexical, syntaxique, ou phonético-phonologique). En effet, pourquoi un locuteur aurait-il une connaissance exhaustive d'une autre variété avec laquelle il n'est pas forcément en contact au quotidien ? Même si nous postulons que les variétés d'une langue ont les mêmes formes sous-jacentes (comme cela a pu être postulé en linguistique générative), pourquoi en découlerait-il automatiquement qu'un locuteur lambda aurait connaissance des règles en vigueur au sein d'une autre variété ? C'est pourquoi dans le cadre de la CAT (ibid., p. 14), une distinction est établie entre accommodation subjective, c'est-à-dire l'impression que les locuteurs ont de leur propre accommodation, et accommodation objective, qui est mesurée de manière indépendante. En outre, Giles, N. Coupland & J. Coupland (ibid.) avancent que l'accommodation des locuteurs n'est pas toujours efficace, puisque celle-ci est parfois fondée sur les préjugés ou représentations stéréotypiques que peuvent avoir les locuteurs.

Néanmoins, si le rôle exact des facteurs jouant un rôle dans l'accommodation est difficile à définir précisément, les études de ce phénomène ont eu un impact non négligeable en dialectologie, et plus généralement pour les études de la variation, puisque le concept de *nivellement* (ou *levelling* en anglais) a souvent été abordé dans les travaux de certains chercheurs (nous pensons en particulier à Britain, Kerswill et Trudgill) ces dernières années. Avant de rentrer dans les détails, une mise en garde s'impose : le terme de *nivellement* a deux acceptions en sociolinguistique, qui sont différentes même si elles sont étroitement liées (voir à ce sujet Kerswill 2002, p. 188 et Kerswill 2003). La première concerne le phénomène de nivellement en tant que tel, puisqu'on pourrait le définir, pour reprendre les mots de Trudgill (cité par Kerswill 2002, p. 188) comme « the reduction or attrition of *marked* variants ». Le mot « *marked* » signifie ici que les variantes en question sont « unusual or in a minority » (et ce terme a donc ici un sens plus large que celui qui peut lui être attribué dans certaines théories linguistiques). Selon cette acception, le nivellement est un résultat direct du phénomène d'accommodation, puisque si deux locuteurs souhaitant communiquer efficacement accommodent leurs variétés respectives pour mieux se comprendre, cela pourra amener à long terme à une modification de certains éléments de leurs systèmes : « If a speaker accommodates

frequently enough to a particular accent or dialect, I would go on to argue, then the accommodation may in time become permanent, particularly if attitudinal factors are favourable » (Trudgill 1986, p. 39).

En parallèle, il est souvent question du nivellement d'une langue en particulier, comme par exemple du nivellement du français ou du nivellement de l'anglais (voir par exemple Armstrong 2002). On veut dire alors que les différences régionales, entre différents accents ou dialectes d'une même langue, sont réduites. S'il pourrait être tentant d'établir que ce deuxième type de nivellement est la conséquence unique et directe du premier type de nivellement, Kerswill (2002, p. 188) souligne que ce n'est pas le cas, puisque le nivellement en tant que tel n'est qu'un des facteurs qui entrent en jeu. Il propose donc une distinction entre *levelling* d'un côté, c'est-à-dire la réduction ou la disparition des variantes *marquées*, et *regional dialect levelling* (Britain 2010, p. 193 propose également le terme *supralocalisation*) de l'autre, pour la réduction des différences entre variétés régionales, dont le nivellement *stricto sensu* est en partie responsable, aux côtés d'autres phénomènes tels que la diffusion géographique de certaines variantes. Nous suivons nous aussi cette terminologie, en adoptant *nivellement* pour désigner la première acception, et *nivellement dialectal* (pour reprendre le terme d'Armstrong 2002) pour la seconde. Notons que le *nivellement dialectal* n'est pas nécessairement absolu : il peut très bien y avoir nivellement dialectal entre plusieurs variétés dans une région donnée, à travers l'adoption de certaines variantes, qui fait que ces variétés nivelées deviennent plus éloignées d'autres variétés de la même langue. On peut donc avoir à la fois nivellement dialectal (homogénéisation des variétés) et contre-nivellement dialectal (hétérogénéisation de ces variétés par rapport à d'autres) (Hinskens, Auer & Kerswill 2005, p. 2).

La définition du nivellement que nous avons donnée plus haut se heurte à un obstacle : les formes marquées (au sens de minoritaires ou rares) sont-elles vraiment les seules à disparaître ? Britain pose la question autrement, puisqu'il se demande dans quelle mesure on peut prédire quelle sera la variante retenue suite au nivellement : « One question which has arisen in the context of levelling is how far we can predict the forms that will prevail in such contact situations » (Britain 2010, p. 195). Pour lui, s'il existe une variante qui est clairement majoritaire, alors celle-ci sera effectivement sélectionnée lors du nivellement. Britain avance néanmoins que d'autres facteurs peuvent jouer un rôle :

1. les formes non-marquées sont généralement préférées aux formes marquées (Britain ne clarifie cependant pas ce qu'il entend par « markedness »)
2. les formes qui ne sont pas fortement connotées socialement et/ou régionalement sont généralement préférées

Au delà de ces facteurs, il a été avancé, notamment par Trudgill (1986, p. 11–21), que la *saillance* (ou *saliency* en anglais) pouvait jouer un rôle. D'après Trudgill

(ibid., p. 11), une variante est dite saillante si elle possède certaines des caractéristiques suivantes :

1. elle souffre d'une grande stigmatisation, souvent car elle coexiste avec d'autres variantes plus prestigieuses (comme par exemple celles des variétés standard)
2. elle est impliquée dans un changement linguistique en cours
3. elle est très éloignée d'un point de vue phonétique des autres variantes
4. elle est nécessaire au maintien d'une opposition phonémique

Si cette définition de la saillance ne nous semble pas particulièrement critiquable, il existe néanmoins plusieurs problèmes avec ce facteur. Si Trudgill (ibid., p. 43, 45) avance que ce sont les variantes saillantes qui sont adoptées, que se passe-t-il si la variante d'origine des locuteurs pouvant être potentiellement sujets à l'accommodation est déjà saillante ? Hinskens, Auer & Kerswill soutiennent quant à eux qu'il est impossible de définir plusieurs niveaux de saillance avec précision, puisque celle-ci découle en partie de facteurs linguistiques, mais aussi de facteurs extra-linguistiques :

'saliency' has a complex set of determinants including linguistic factors such as phonetic distance. More importantly, and usually decisively, saliency is also derived from extra-linguistic cognitive, pragmatic, interactional, social-psychological, and sociodemographic factors. In the end, it may not be possible, even in principle, to predict levels of saliency (Hinskens, Auer & Kerswill 2005, p. 45).

Kerswill & A. Williams (2000, p. 73) critiquent la définition que fournit Trudgill de la saillance puisqu'au moins une partie de sa définition est circulaire. En effet, si une variante est saillante car elle est impliquée dans un changement linguistique, alors justifier l'adoption de cette même variante par sa saillance équivaut à revenir au point de départ. Pour eux, seuls l'écart dans la réalisation phonétique et le maintien des contrastes phonémiques sont des facteurs qui échappent à la circularité.

S'il y a effectivement nivellement dialectal, pourquoi celui-ci serait-il particulièrement pertinent aujourd'hui ? Y aurait-il des facteurs qui auraient empêché son avènement auparavant ? Ou s'agit-il tout simplement d'un champ d'étude qui avait été négligé jusque-là ? Si Hinskens, Auer & Kerswill (2005, p. 3–5) reconnaissent qu'historiquement, l'accent a généralement été mis sur le fait que les langues changeaient et devenaient différentes (cf. les travaux de la linguistique historique et des néogrammairiens, abordés en 2.2.3), Britain explique que plusieurs facteurs ont contribué à la création d'une situation extrêmement favorable à un nivellement important dans la deuxième moitié du xx^e siècle. Ces raisons concernent majoritairement le Royaume-Uni, mais nombre d'entre elles sont facilement transposables à d'autres pays d'Europe (Britain 2010, p. 197–199)¹⁴ :

14. Néanmoins, bien que certains de ces facteurs soient aussi présents dans d'autres pays, le ni-

1. l'urbanisation a atteint un pic, avec une écrasante majorité de la population qui vit dans des zones urbaines en Europe du Nord (Kerswill 2001 ajoute d'ailleurs qu'au sein de la petite proportion de la population qui habite des zones rurales, peu de gens travaillent dans le secteur de l'agriculture)
2. de plus en plus d'étudiants s'inscrivent à l'université, souvent loin de leur ville natale
3. les distances parcourues par les membres de la société (notamment pour le travail, mais aussi pour l'achat de biens de consommation) sont de plus en plus grandes

Kerswill (ibid.) mentionne également d'autres facteurs qui ont profondément changé la société britannique, comme la modification des rôles à l'intérieur de la famille suite aux deux guerres mondiales, et la construction des *New Towns* dans la seconde moitié du XX^e siècle. En somme, les mouvements (qu'ils soient temporaires ou permanents) des locuteurs se sont accrus au cours des dernières décennies, ce qui a amené à une accélération des contacts entre variétés, qui a favorisé le nivellement dialectal.

Notons que si le modèle présenté jusqu'ici est suivi à la lettre, les variantes adoptées suite au nivellement étaient nécessairement déjà utilisées par une partie des locuteurs. Il y aurait donc toujours une sélection d'une variante pré-existante, mais jamais une création d'une autre variante qui serait à mi-chemin sur le plan phonétique des variantes déjà utilisées par les locuteurs. En d'autres termes, nous avons affaire à un changement discret plutôt que concret. Cependant, ce modèle semble découler d'une vision idéalisée des locuteurs. Nous n'avons pas de raisons particulières de croire que des locuteurs naïfs du point de vue linguistique soient capables de sélectionner avec précision une variante et de l'adopter sans la modifier, et le phénomène bien connu d'*hypercorrection* en est la preuve (Trudgill 1986, p. 66–67). Auer & Hinskens passent en revue plusieurs études sur le phénomène d'accommodation, et arrivent à la conclusion que les locuteurs ne parviennent pas à accommoder leur variété vers celle de leurs interlocuteurs, mais plutôt vers ce qui semblerait être un stéréotype de ceux-ci :

After having discussed the results of some studies relevant for testing the validity of this model, we certainly cannot exclude the possibility that participants in interaction accommodate to each other's behaviour, nor can we exclude the possibility that the frequency of exposure to a new, spreading, feature through intensive network contacts with its users can lead to the adoption of this variable. It has been difficult, however, to find evidence for the co-occurrence of interpersonal accommodation and community-level change. Several findings suggest that the driving force

vement dialectal n'aboutit pas toujours à des situations totalement identiques (voir à ce sujet les comparaisons entre la France et la Grande-Bretagne, telles que Armstrong 2002, Hornsby 2009 et Armstrong & Pooley 2013).

behind change in the individual, and also in the community, is not imitation of the language of one's interlocutor but, rather, an attempt to assimilate one's language to the possibly stereotyped characteristics of a group one wants to be part of, or resemble (Auer & Hinskens 2005, p. 356).

Dans son travail de 1986, Trudgill mentionnait d'ailleurs que les variantes ne sont pas nécessairement transmises à l'identique :

For a complete understanding, however, of what happens in contact between dialects, it is necessary to notice an important complication. This is that the linguistic form which is, as it were, transmitted from the originating dialect, is not necessarily identical to the form that is eventually acquired by the receiving dialect (Trudgill 1986, p. 57–58).

Ainsi, les locuteurs accommodant leur variété peuvent acquérir une variante de la variété cible, mais ils ne l'utilisent pas avec la même fréquence que les locuteurs « natifs ». Trudgill (ibid., p. 58) avance aussi que le modèle d'acquisition des variantes peut parfois ressembler à un processus de diffusion lexicale. Il affirme que cela est dû à la manière dont l'accommodation a lieu chez les locuteurs. Pour lui, la motivation de l'accommodation est phonétique : les locuteurs désireux d'accommoder leur variété n'ont pas pour but premier d'avoir le même système sous-jacent que les locuteurs de la variété cible, mais simplement d'avoir les mêmes formes phonétiques, ou réalisations de surface (ce qui serait, a priori, compatible avec un ajout de règle dans la tradition générative comme évoqué en 2.3.4.3). Ils modifient donc leurs réalisations de certains phonèmes quasiment au cas par cas, en fonction des formes rencontrées lors de leurs contacts avec les locuteurs de la variété cible. Trudgill (ibid., p. 59) dénomme ces variétés *mixed dialects*.

En parallèle de ces *mixed dialects*, qui sont considérés comme intermédiaires du point de vue de l'incidence lexicale du changement, Trudgill (ibid., p. 60) traite de ce qu'il appelle les *fudged dialects*. Il s'agit d'un autre type de variété accommodée intermédiaire du point de vue phonétique : au lieu d'acquérir parfaitement une variante de la variété cible, les locuteurs n'arrivent qu'à modifier leur propre variante, au niveau phonétique, en direction de la variante cible, sans jamais réussir à l'atteindre (notons que ce processus peut également être accompagné d'une accommodation incomplète d'un point de vue lexical). L'un des exemples donnés par Trudgill (ibid., p. 60–61) pour illustrer son propos concerne des variables bien connues des sociolinguistes travaillant sur l'anglais. Dans le nord de l'Angleterre, l'opposition phonologique typique du sud de l'Angleterre entre /ʊ/ et /ʌ/ n'existe pas, puisque ce dernier phonème ne fait pas partie du système des locuteurs nordiques. Ceux-ci ont donc généralement les mêmes formes phonétiques pour des mots tels que *could* (en forme de citation) et *cud* : [k^hʊd]. Néanmoins, nous avons déjà vu que les isoglosses souvent utilisées en dialectologie et en sociolinguistique sont des idéalizations, et qu'il existe souvent des zones de transition où l'on trouve des systèmes intermédiaires. Trudgill avance que c'est le cas lorsque

l'on s'intéresse à ces variables, puisque l'on rencontre des locuteurs avec une seule variante qui est phonétiquement à mi-chemin entre les variantes du sud ([ɣ]), ainsi que d'autres locuteurs qui utilisent trois formes phonétiques différentes : [ʌ], [ɣ] et [ʊ]. On peut toutefois adresser la critique suivante à Trudgill : s'il est facile de concevoir que les voyelles peuvent former un continuum, qu'en est-il des consonnes ? Devons-nous considérer que les différents lieux et modes d'articulation forment eux aussi un continuum ? L'un serait-il plus important que l'autre (un [p] est-il plus proche d'un [t] que d'un [ɸ]) ? Quel rôle jouerait le voisement dans ce cas ?

Ces réflexions sur les différents types de dialectes suite au phénomène d'accommodation nous amènent à nous interroger sur le statut de son produit. S'agit-il d'une variété lambda ? Les propos rapportés jusqu'ici laissent apparaître qu'il existe dans les faits de nombreuses situations différentes quant au résultat de l'accommodation. Si l'une des deux variétés en question est un standard (voir 2.3.3.5 pour une discussion plus approfondie de ce terme), que c'est vers ce standard que se produit l'accommodation, et que celle-ci arrive à son terme, alors nous pouvons dire que la variété qui résulte du processus d'accommodation est un standard. Plus généralement, si l'une des deux (ou plus) variétés en contact est acquise parfaitement par les locuteurs, alors elle sera le résultat de l'accommodation. Cependant, nous avons vu que ce n'est pas nécessairement le cas. Les variétés désignées par le terme *fudged dialects* forment ce que Trudgill appelle des *interdialectes* : « The label 'interdialect' is intended to refer to situations where contact between two dialects leads to the development of forms that actually originally occurred in neither dialect » (Trudgill 1986, p. 62). Cette définition générale ne s'applique pas uniquement au niveau phonétique, et on peut trouver des formes interdialectales au niveau lexical : les mots *Erdapfel* et *Grundbirne*, utilisés dans deux zones dialectales de l'allemand pour désigner la pomme de terre, ont donné naissance à une troisième forme intermédiaire *Erdbirne* (ibid., p. 63). Il apparaît également qu'une autre situation est possible : la variété finale comporte des caractéristiques des deux variétés d'origine. Ces variétés sont généralement désignées par le terme *koinè*, mot d'origine grecque, utilisé pour désigner une variété particulière de grec dans l'Antiquité. Cette variété était originaire de l'Attique, mais elle avait intégré à son système des caractéristiques d'autres variétés, et était utilisée comme *lingua franca* (Siegel 1985, p. 358–359). Depuis, le terme a été utilisé en linguistique pour désigner de nombreuses langues ou variétés d'une langue (voir par exemple ibid., p. 359). Cependant, tous les auteurs n'ont pas la même acception du terme *koinè* (Siegel, ibid., p. 360, note que certains se contentent même de faire une courte référence à d'autres ouvrages pour définir le terme), et Siegel tente d'éviter de tomber dans une définition qui serait soit trop large, soit trop étroite. Ainsi, l'utilisation d'une variété comme *lingua franca* n'est pas suffisante pour en faire une *koinè*, même s'il admet que toutes les *koinès* remplissent cette fonction (ibid., p. 363). En revanche, il considère que d'autres critères sont trop restrictifs : « There seems to be no reason to restrict koines to being planned,

standard, regional, secondary, or based primarily on one dialect » (ibid., p. 363). Pour lui, une koinè est :

the stabilized result of mixing of linguistic subsystems such as regional or literary dialects. It usually [serves] as a lingua franca among speakers of the different contributing varieties and is characterized by a mixture of features of these varieties and most often by reduction or simplification in comparison (ibid., p. 363).

Il s'agirait donc d'un cas particulier de nivellement dialectal dont le résultat est, nous l'avons vu, une variété possédant des caractéristiques des deux variétés de départ. La définition du phénomène à l'origine des koinè, la *koinéisation*, en atteste :

This reduction takes place through the process of koineization, which consists of the levelling out of minority and otherwise marked speech forms, and of simplification, which involves, crucially, a reduction in irregularities. . . . The result of the focusing associated with koineization is a historically mixed but synchronically stable dialect which contains elements from the different dialects that went into the mixture, as well as interdialect forms that were present in none (Trudgill 1986, p. 107–108).

Siegel fixe une limite claire au champ d'action de la koinéisation : elle s'applique uniquement entre ce qu'il appelle des « sous-systèmes » (Siegel 1985, p. 367). La distinction établie par Siegel ne correspond pas exactement à la distinction entre dialecte et langue. Pour lui, deux variétés sont des sous-systèmes d'un même système linguistique si (ibid., p. 365) :

1. elles sont mutuellement intelligibles
2. elles partagent un lien avec un système qui les englobe toutes les deux, et avec lequel elles partagent une relation d'ordre génétique

Malgré les similitudes entre les processus qui donnent naissance aux koinè et aux pidgins, ces derniers se situent plutôt au niveau des systèmes linguistiques : les locuteurs des variétés qui donneront naissance à un pidgin n'ont à l'origine pas de variété commune, et leurs variétés respectives ne sont pas mutuellement intelligibles. De plus, Siegel avance que le développement d'un pidgin et celui d'une koinè ne prennent pas le même temps :

Another way in which the two processes differ is in the time they take to occur. Pidginization is most often considered to be a rapid process in which pidginized forms of speech are created for immediate and practical communication between people who have no other common language. In contrast, koineization is a gradual process which occurs only after prolonged contact between speakers who can most often understand each other to some extent (ibid., p. 372).

2.3.3.5 Standardisation et prestige

Nous avons déjà évoqué la notion de *prestige*, en particulier en 2.3.3.3 à travers les travaux de Labov et L. Milroy & J. Milroy. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la notion de prestige en linguistique n'est pas toujours associée avec un statut élevé d'un point de vue social (Meyerhoff 2011, p. 41). Dans les faits, une distinction est souvent opérée, dans les travaux anglophones, entre ce qu'on appelle l'*overt prestige* d'un côté, et le *covert prestige* de l'autre. Au regard de la terminologie employée dans les travaux de Viollain (2014, p. 653–656), nous utiliserons ici respectivement les termes de prestige *patent* et prestige *latent*. En sociolinguistique variationniste, le terme de prestige patent est utilisé lorsqu'une variante est clairement associée, par les locuteurs eux-mêmes, à des évaluations positives. Par opposition, si le prestige d'une variante est latent, les locuteurs ne sont pas conscients que celle-ci est évaluée positivement au sein de la communauté en question. L'élément-clé qui permet de distinguer prestiges patent et latent est donc une connaissance et une conscience de la part des locuteurs des évaluations associées à une variante donnée. Cette précision est importante, puisqu'il arrive fréquemment dans certains travaux que le prestige patent soit associé à des formes issues d'une variété qui jouit d'un statut social supérieur, alors que les formes observées dans une variété qui ne bénéficie pas d'un statut social élevé sont systématiquement associées à du prestige latent. Ce n'est pas automatiquement le cas, et s'il est vrai que ces parallèles se vérifient souvent, nous ne devons pas pécher par abus de langage (cf. par exemple Preston 2013¹⁵ ou Hudson 1980¹⁶). Le travail de Labov sur la variable (r) démontre que les locuteurs réagissent tous positivement à la présence d'un /r/ non-pré-vocalique (Labov 2006, p. 283–288). De plus, nous avons déjà abordé le fait que la réalisation d'un /r/ en position non initiale est corrélée à la classe sociale (voir section 2.3.3.3 et figure 2.5). On peut donc avancer que nous avons ici affaire à un cas de prestige patent pour les locuteurs des classes moyennes. En revanche, dans son enquête menée à Martha's Vineyard (que nous avons synthétisée en 2.2.4.2), il s'agit de prestige latent. En effet, même si Labov a établi que les locuteurs avec des valeurs centralisées pour les variables (ay) et (aw) ont une vision positive de l'île, et de ses pêcheurs en particulier, ceux-ci n'ont pas conscience de l'existence de ces variables, ou du moins de l'évaluation sociale qui leur est associée : « It has been noted that centralized diphthongs are not salient in the consciousness of Vineyard speakers. They can hardly therefore be the direct objects of social affect » (Labov 1972, p. 40). À l'inverse, si les locuteurs étudiés étaient conscients de la signification sociale des variables examinées, et choisissaient volontairement de les adopter, nous aurions alors

15. « Trudgill suggested that some variables have “covert prestige”, an attraction based on working-class, local, non-school-oriented norms and particularly appealing to men » (Preston 2013, p. 163).

16. « This kind of contrast is often referred to in terms of OVERT PRESTIGE (the prestige of the high-status group representing, symbolically, the whole community) and COVERT PRESTIGE (that of the local, non-prestige group) » (Hudson 1980, p. 201).

affaire à de l'authentique prestige patent (Meyerhoff 2011, p. 41).

La notion de *standard* (que nous avons déjà employée, sans la définir précisément jusqu'à maintenant) est étroitement liée à celle de prestige. Dans de nombreux pays, une variété spécifique de la langue nationale (dans le cas d'états qui n'ont qu'une langue officielle) jouit généralement d'un statut privilégié par rapport aux autres variétés de cette même langue. La standardisation, processus par lequel une variété acquiert le statut de standard, a un but premier : éliminer la variation (ou, plus simplement, établir des conventions qui font que la valeur attribuée à un élément donné est la même pour tout le monde). J. Milroy & L. Milroy dressent un parallèle entre la standardisation du langage et celle d'autres systèmes d'échanges, comme les devises ou les mesures notamment : la standardisation permet donc de fixer les valeurs de poids, des monnaies, etc. afin que l'ensemble des personnes les utilisant aient les mêmes références (J. Milroy & L. Milroy 1999, p. 19). Dans le cas du langage, la standardisation permettrait donc de fixer la graphie, le sens ou bien la prononciation des mots.

Pour expliquer les avantages de la standardisation, ou les raisons qui peuvent pousser à la mise en place d'un tel processus, Haugen (1966, p. 927–928) et Smakman (2012, p. 26) prennent l'exemple des nations (même s'il est, comme Haugen le reconnaît lui-même, difficile de définir précisément un tel terme pour les historiens et autres chercheurs en sciences sociales), qui sont, selon eux, plus efficaces en tant qu'unités politiques si elles forment également des unités sociales. À cette fin, elles doivent minimiser les différences entre membres de la nation, et exacerber les différences entre ces derniers et les membres d'autres nations : « On the individual's personal and local identity it superimposes a national one by identifying his ego with that of all others within the nation and separating it from that of all others outside the nation » (Haugen 1966, p. 928). Haugen avance que cet objectif nécessite une communication intense au sein de la nation, qui est favorisée par l'adoption d'un code linguistique unique, résultat de la standardisation. Haugen (*ibid.*, p. 928) soutient également que l'existence d'un ou de plusieurs dialectes importants parallèlement à une variété nationale peut avoir des effets néfastes du point de vue de l'unité de la nation, puisque ceux-ci mettent en avant les identités locales au détriment de l'identité nationale : « The dialects, at least if they threaten to become languages, are potentially disruptive forces in a unified nation: they appeal to local loyalties, which could conceivably come into conflict with national loyalty » (*ibid.*, p. 928). Haugen décompose le processus de standardisation en plusieurs étapes. En premier lieu, une variété parmi les différentes variétés disponibles au sein d'une nation est sélectionnée. Cette sélection n'est pas difficile si l'ensemble des locuteurs parle la même variété, mais lorsque ce n'est pas le cas, la sélection s'accompagnera forcément d'une favorisation de la frange de la population dont la variété a été sélectionnée. Cela pousse Haugen (*ibid.*, p. 932) à postuler que s'il existe une élite sociale préalablement à la sélection d'une variété, c'est la variété parlée par cette élite qui sera adoptée (encore faut-il que cette élite sociale soit homogène d'un point de

vue linguistique). Une fois sélectionnée, la variété en cours de standardisation doit être adoptée par des locuteurs dont elle n'était pas la variété d'origine. C'est ce qu'Haugen (1966, p. 933) nomme l'acceptation de la norme, phénomène qui est favorisé lorsque l'adoption de la variété en question a des avantages pour les locuteurs : statut social plus important, par exemple, dans le cas de l'adoption de la norme promue par la nation.

En outre, Haugen (ibid., p. 931) développe les phénomènes de codification et d'élaboration. Ceux-ci correspondent respectivement à « minimal variation in form » et « maximal variation in function » (ibid., p. 931). La codification permet de minimiser la variation et, par conséquent, limite les différences entre locuteurs et les difficultés de communication qui en découlent. L'élaboration, quant à elle, permet à la variété en question d'être considérée comme adaptée à différentes situations (contrairement à d'autres variétés qui ne seraient utilisées que dans des contextes bien particuliers).

Il est intéressant de noter que dans ces définitions, il n'est jamais question de valeur linguistique intrinsèque. Effectivement, la position privilégiée occupée par un standard est principalement due à des facteurs sociaux ou politiques, et non à une supposée supériorité linguistique : le standard pourrait être considéré comme plus facile à apprendre ou à utiliser que les autres dialectes, du point de vue des oppositions phonologiques par exemple. Néanmoins, cela n'empêche pas les partisans du standard d'utiliser de tels arguments pour justifier son statut plus élevé, à travers des remarques prescriptives. J. Milroy & L. Milroy remarquent que le système du standard est présenté comme étant le meilleur, et que les distinctions qui ne se retrouvent pas dans les systèmes des dialectes sont présentées comme étant importantes, à l'inverse des caractéristiques dialectales n'ayant pas d'équivalent dans le standard (comme cela peut être le cas de la distinction entre *you* et *yous* dans certains dialectes de l'anglais) :

it is noticeable that guardians of the language do not generally recommend the 'superior' systems of non-standard dialects: they confine their claims about superiority to aspects of standard English grammar (such as the *shall/will* distinction). It can be suggested therefore, that their real concerns are not wholly linguistic but largely social: they are in some way promoting the interests of the variety most widely considered to have prestige (J. Milroy & L. Milroy 1999, p. 13).

J. Milroy & L. Milroy (ibid., p. 30) avancent que ce qu'ils appellent la « complaint tradition » est un moyen fréquent de participer au maintien du standard, à travers une critique de tout élément qui ne serait pas standard, du changement dans le système, ou d'une trop grande variabilité. L'un des premiers exemples de cette « complaint tradition » remonte selon eux au XV^e siècle (ibid., p. 26–27) : il s'agit des dires d'un éditeur, qui regrettait que des locuteurs de différentes régions de l'Angleterre ne soient pas en mesure de se comprendre. Un siècle plus tard, malgré l'importance grandissante de l'anglais en tant que langue officielle, les critiques n'ont pas cessé pour autant :

l'anglais était alors considéré comme inférieur ou moins adapté que d'autres langues classiques comme le latin ou le grec, voire que d'autres langues contemporaines telles que l'italien et le français (ibid., p. 27). Cette tradition a survécu jusqu'à nos jours, et certains travaux sont entrés dans la postérité, comme *A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Tongue* (Swift 1712). J. Milroy & L. Milroy soutiennent que les critiques des variétés non-standard sont toujours courantes aujourd'hui, même si elles revêtent deux formes principales (J. Milroy & L. Milroy 1999, p. 33) :

1. des critiques ayant pour but sous-jacent (et plus ou moins avoué) de proclamer la supériorité du standard sur les autres variétés
2. des critiques visant à éviter les mauvais usages du standard

En conclusion, J. Milroy & L. Milroy soulignent que le prescriptivisme, sous couvert d'une défense ou d'une préservation du langage, vise en fait à solidifier la position dominante de certains groupes sociaux : « Language attitudes stand proxy for a much more comprehensive set of social and political attitudes, including stances strongly tinged with authoritarianism, but often presented as 'common sense' » (ibid., p. 45–46).

Si l'on entend souvent parler d'accent standard, notamment en anglais, plusieurs chercheurs avancent que l'une des limites de la standardisation est qu'elle ne peut véritablement s'appliquer complètement qu'au langage écrit (Haugen 1966, p. 929 ; J. Milroy & L. Milroy 1999, p. 19). En effet, J. Milroy & L. Milroy reconnaissent que le terme « Standard English », lorsqu'il est appliqué à la langue orale, est en fait un raccourci de langage, puisqu'il existe un certain nombre de points pour lesquels de la variation est admise en *RP* (J. Milroy & L. Milroy 1999, p. 21–22). De fait, ils considèrent que la standardisation est un processus qui n'atteint jamais son terme, puisque cela impliquerait l'impossibilité que des changements apparaissent, ce qui n'a jamais été documenté jusqu'ici (ibid., p. 45). Néanmoins, cela n'empêche pas les tenants du prescriptivisme de confondre les plans écrit et oral, ou de considérer que l'écrit doit être le modèle à partir duquel l'oral prend forme (ibid., p. 31). Ce faisant, ils oublient que l'oral précède l'écrit à la fois dans l'histoire de l'humanité et dans le développement individuel de l'immense majorité (voire l'intégralité?) des êtres humains. J. Milroy & L. Milroy avancent que l'une des raisons pour lesquelles le processus de standardisation est limité à l'écrit est que la dimension orale de la langue a souvent été décrite moins finement que son homologue écrite :

One reason why the norms of colloquial English grammar have not been so successfully standardised is that they have not in the past been so fully *described* as the norms of written English have been: for this reason it has not been possible to codify them to the same extent (ibid., p. 51).

Ceci n'est pas étonnant compte tenu des difficultés posées par la récolte de données orales jusqu'à récemment (voir 2.3.1). Cette méconnaissance ou ce désintérêt pour

l'oral a engendré un déséquilibre entre écrit et oral dans le système éducatif, l'écrit étant généralement considéré comme plus important (J. Milroy & L. Milroy 1999, p. 52–53). Néanmoins, malgré les arguments en défaveur de l'utilisation du mot *standard* pour qualifier un accent, nous sommes d'avis qu'il s'agit en fait d'un raccourci de langage acceptable, pour peu que l'accent en question remplisse les conditions suivantes :

1. il s'agit d'un accent qui est associé avec un groupe particulier de la société qui possède une position dominante à certains égards (puissance financière, politique, culturelle)
2. des manuels visant à enseigner une variété « correcte » de la langue existent, et adoptent cet accent comme modèle
3. la variation que l'on peut observer dans cet accent est liée à sa forme orale, et celle-ci est forcément plus importante que la variation qu'on pourrait retrouver à l'écrit, puisque les interactions sociales uniquement écrites sont moins fréquentes que les interactions orales (on pourrait également avancer que la standardisation n'atteignant jamais son terme, il restera toujours de la variation, même à l'écrit)

Dès lors, si l'on ne veut pas utiliser le terme de standard car on le réserve à des variétés écrites, il faut néanmoins reconnaître que certains accents jouent bien un rôle similaire à celui des variétés écrites standard, et qu'ils peuvent donc être considérés comme des normes, de par leur rayonnement et leurs poids dans leurs sociétés respectives.

2.3.3.6 La notion de communauté linguistique

On rencontre souvent le terme *communauté* dans les travaux de sociolinguistique, et nous l'avons nous-même utilisé précédemment. Nous avons vu également que dans les faits, les variétés sont rarement des objets monolithiques, sans aucune variation, ce qui amenait Hudson à dire que les variétés n'existaient pas. Si nous comprenons les arguments développés par Hudson, nous pensons néanmoins qu'il faut dépasser le niveau du locuteur si nous souhaitons avoir un point de vue plus général sur les changements en cours dans une région et/ou un groupe social donnés. Cependant, il faut savoir où placer la barre, et plusieurs auteurs (Hudson 1980, p. 25 ; Mullany 2007, p. 84) soulignent que le terme de « speech community » a été utilisé avec des acceptions très diverses selon les travaux : « there has been considerable confusion and disagreement over exactly what a speech community is ». Hudson note ainsi que la définition la plus succincte qu'il ait pu trouver (Lyons 1970, p. 326) englobe en fait tous les locuteurs qui utilisent une même langue : « Speech community: all the people who use a given language (or dialect) ». Comme Hudson (1980, p. 26) le souligne justement, le problème majeur qui découle de cette définition est que la communication entre les locuteurs d'une même langue n'est pas indispensable pour former une communauté. Deux locuteurs de la même langue qui ne seraient jamais en contact feraient donc partie

de la même communauté. Wardhaugh & Fuller (2014, p. 64) notamment s'inscrivent en faux contre cette vision. L'exemple qu'ils donnent, celui de l'anglais, est éloquent : même s'il est parlé dans des pays aussi éloignés les uns des autres que peuvent l'être l'Afrique du Sud, la Nouvelle-Zélande et les États-Unis, il est improbable qu'aujourd'hui quelqu'un postule que les locuteurs anglophones de ces pays forment une seule et même communauté.

Ce type de définition a donc été abandonné au profit de celles qui mettent en avant l'interaction entre les membres de la communauté (un élément que l'on retrouve dans la définition de Bloomfield 1933). C'est le cas notamment de Labov, dont la définition met l'accent, selon Hudson, sur les attitudes partagées à l'égard de la langue (d'autres définitions mettent quant à elles l'accent sur les usages partagés par les membres de la communauté) :

The speech community is not defined by any marked agreement in the use of language elements, so much as by participation in a set of shared norms; these norms may be observed in overt types of evaluative behaviour, and by the uniformity of abstract patterns of variation which are invariant in respect to particular levels of usage (Labov 1972, p. 120).

Cette définition a l'avantage de concilier la réalité de la variation chez un groupe de locuteurs (il existera toujours quelques différences dans l'usage de la langue, même à l'intérieur d'un réseau dense), avec l'existence de groupes qui vont au-delà du simple individu. Quant à Hudson, il choisit de retenir une citation de Bolinger sur les communautés :

There is no limit to the ways in which human beings league themselves together for self-identification, security, gain, amusement, worship, or any of the other purposes that are held in common; consequently there is no limit to the number and variety of speech communities that are to be found in society (Bolinger 1975, p. 333).

On trouve dans ces mots l'idée que les locuteurs peuvent être membres de plusieurs communautés à la fois. Mullany (2007, p. 86) note que c'est d'ailleurs une direction qui avait été suivie par les travaux de Savielle-Troike (1982).

À la lumière de ces définitions, il nous semble illusoire de considérer que l'ensemble des anglophones, francophones, hispanophones, etc. forment des communautés linguistiques. L'accent mis sur les interactions entre membres d'une même communauté, et les appartenances à des communautés multiples, doivent nous faire prendre conscience qu'une communauté *linguistique* est en réalité un groupe défini davantage au niveau social qu'au niveau linguistique. Tout comme nous considérons que la classe sociale n'est pas uniquement une dénomination attachée à un locuteur passif (voir 2.3.3.3), nous pensons que les locuteurs sont, dans une certaine mesure, capables de décider de leur appartenance à une ou plusieurs communautés linguistiques.

2.3.3.7 La diffusion spatiale du changement

L'une des questions soulevées par le changement linguistique est la diffusion géographique des innovations, qui est responsable, avec le nivellement, du nivellement dialectal des variétés (voir 2.3.3.4) : comment les innovations linguistiques se diffusent-elles à l'échelle d'une ville, d'une région, d'un pays, et pourquoi ? Britain (2013, p. 478) et Meyerhoff (2011, p. 271) expliquent que l'une des premières tentatives de théoriser la diffusion spatiale des innovations a donné naissance à la théorie des ondes ou *wave model*. D'après ce modèle, les innovations se diffuseraient à la manière des ondes créées à la surface de l'eau lorsque l'on y jette un objet. Les innovations atteindraient ainsi d'abord les zones les plus proches de leur point d'origine, avant de s'étendre progressivement à d'autres régions plus éloignées, en prenant en compte uniquement la distance par rapport au lieu d'origine. Wolfram & Schilling-Estes représentent ce modèle de la façon suivante (voir figure 2.8) : trois innovations différentes (R1, R2 et R3) ont le même point d'origine, mais apparaissent à trois moments différents dans le temps (R1 étant l'innovation la plus ancienne, et R3 la plus récente). À l'instant i, seule R1 est apparue. Plus tard, à l'instant ii, R2 est également apparue, et existe donc dans le système des locuteurs de la zone d'origine aux côtés de R1, qui s'est également étendue à une zone plus large. Finalement, à l'instant iii, la dernière innovation R3 est apparue dans la zone d'origine, R2 s'est diffusée dans une zone plus large, et R1 a atteint une troisième zone plus éloignée.

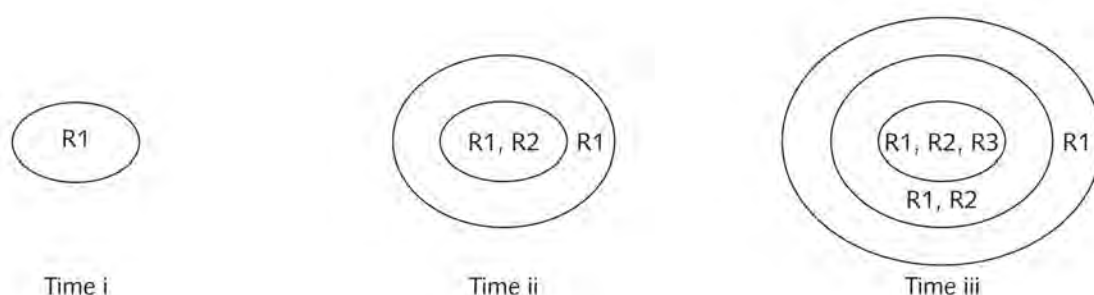


FIGURE 2.8 – La théorie des ondes (Wolfram & Schilling-Estes 2003, p. 714)

D'après Morpurgo Davies (1998, p. 285–286) et Tabouret-Keller (1988, p. 15), la théorie des ondes a été développée à la fin du XIX^e siècle par Schmidt (1872), en réaction à un autre modèle en vogue à l'époque, celui de l'arbre généalogique ou *Stammbaum*, popularisé par Schleicher (voir figure 2.9). Néanmoins, si Bailey et al. (1993, p. 379–380) rapportent que la diffusion d'une voyelle *lax* dans les mots de type *field* dans l'Oklahoma semble suivre le chemin d'une onde (les autres variables étudiées dans ce travail ne sont cependant pas compatibles avec ce modèle), Britain (2013, p. 478) note que peu d'études ont montré que la théorie des ondes était un

modèle réaliste de la diffusion des innovations, et elle a généralement été abandonnée de nos jours au profit d'autres modèles.

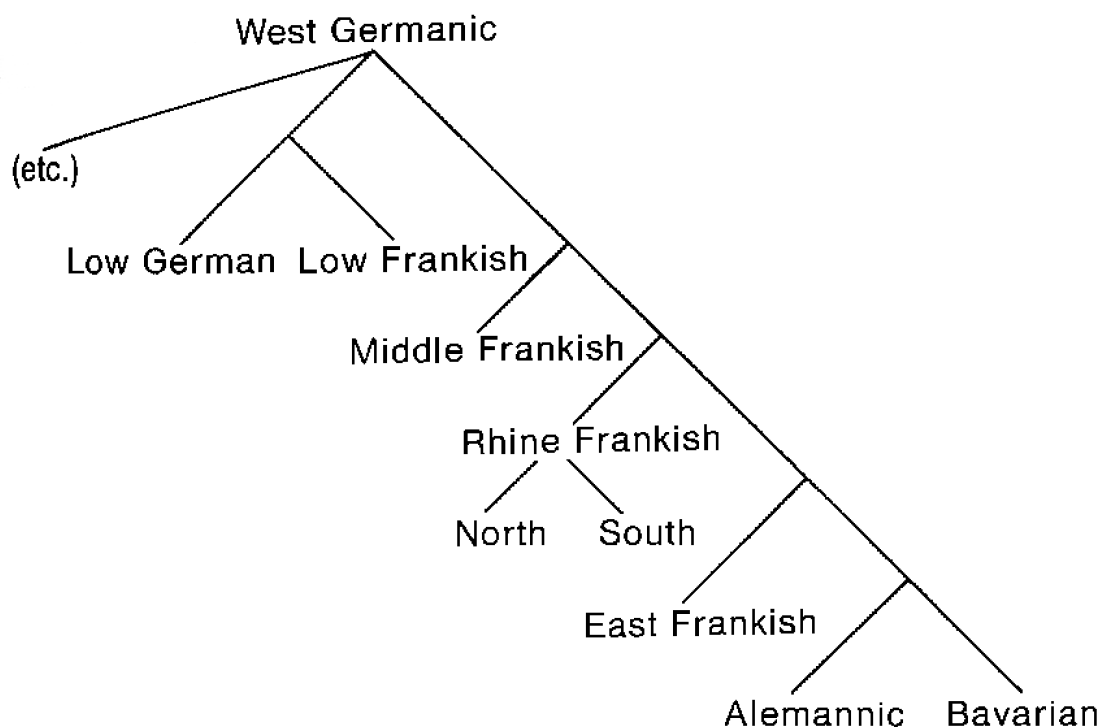


FIGURE 2.9 – Le modèle de l'arbre généalogique (Hock 1991, p. 449)

Un autre modèle de diffusion particulièrement influent est le modèle de la gravité. C'est Trudgill (1974a) qui, inspiré par les travaux en géographie¹⁷ de Hägerstrand (1952), l'applique en premier à la linguistique. Dans le cadre du modèle de la gravité (voir figure 2.10), les innovations ne se diffusent pas dans l'espace de manière linéaire, mais atteignent d'abord les villes les plus importantes avant de se propager aux villes de taille moindre, à distance égale (Wolfram & Schilling-Estes 2003, p. 724 ; Labov 2003, p. 9). Les zones rurales, même si elles se situent directement à proximité du foyer dont est originaire l'innovation, sont donc généralement affectées ultérieurement par rapport aux zones plus peuplées que sont les villes aux alentours¹⁸.

Trudgill (1974a, p. 235) met au point une équation à partir de son travail sur Norwich, avant de la tester lors d'une étude en Norvège dans la région de Brunlanes¹⁹.

17. Trudgill (1974a, p. 233) remarque que le modèle de la gravité en géographie a lui-même été emprunté à la physique.

18. Il est néanmoins attesté qu'il arrive que certaines innovations se diffusent d'abord dans des zones rurales : c'est le cas de la diffusion de *fixing to* en Oklahoma pour Bailey et al. (1993, p. 371–373), qui parlent alors d'un modèle contre-hiérarchique.

19. Voir également Chambers & Trudgill 1998, p. 183–185 pour une application de cette équation

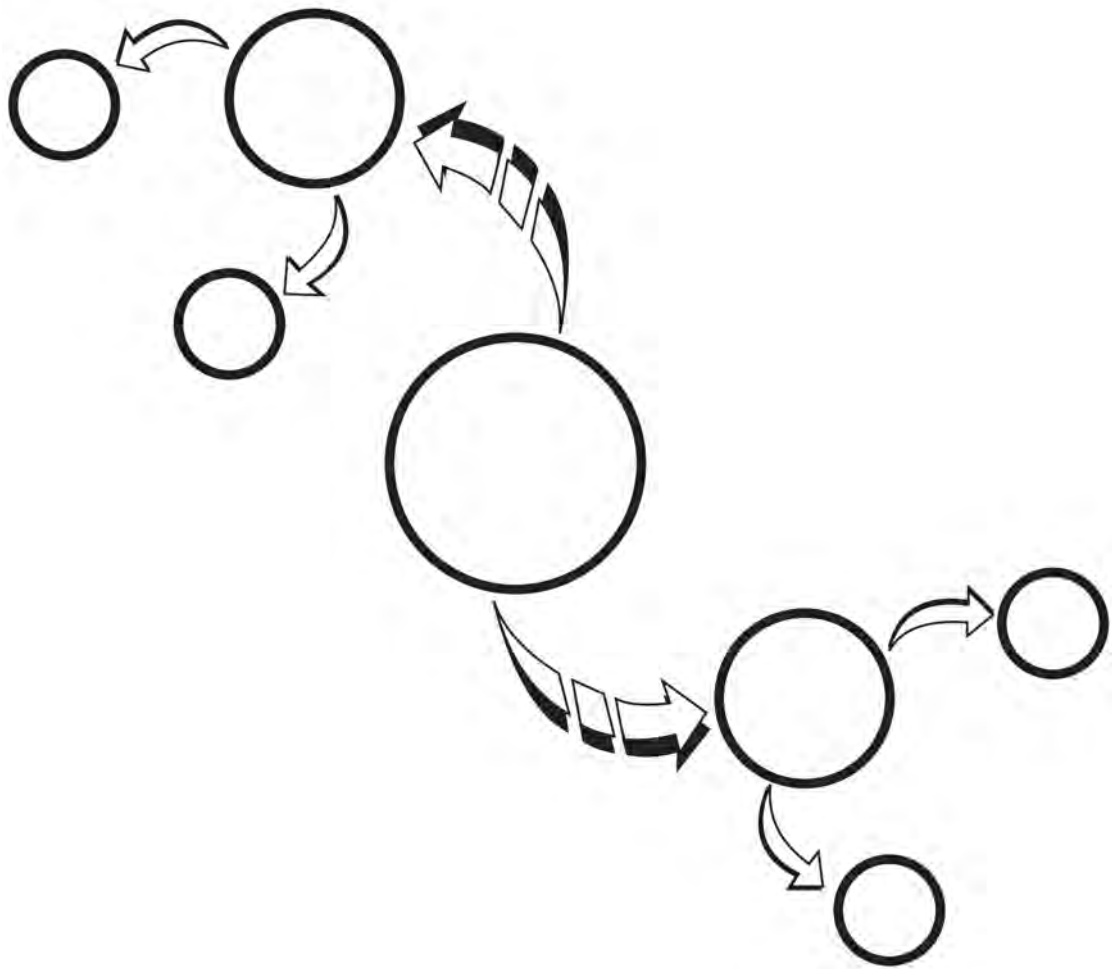


FIGURE 2.10 – Le modèle de la gravité (Wolfram & Schilling-Estes 2003, p. 724)

L'équation que propose Trudgill est la suivante :

$$(1) \quad I_{ij} = s \cdot \frac{P_i P_j}{(d_{ij})^2} \cdot \frac{P_i}{P_i + P_j}$$

D'après cette formule, l'influence (I) exercée par un centre i sur un centre j est corrélée à la population P de chaque centre, ainsi qu'à la distance d qui les sépare. Il existe également une variable s , qui correspond à la similarité qu'entretiennent les variétés des centres i et j . Cette variable a été rajoutée à l'équation par Trudgill car la population et la distance n'étaient pas les seuls facteurs à prendre en compte selon lui. Dans le cas contraire, l'influence sur Norwich d'une ville comme Birmingham aurait été beaucoup

aux centres urbains de l'Illinois.

plus importante que dans la réalité (Trudgill 1974a, p. 234). Dans les faits, Trudgill (ibid., p. 235–237) note qu'il est rare qu'une ville ne soit influencée que par un seul autre centre, et qu'il faut alors tenir compte des différents centres si l'on souhaite modéliser la réalité de manière précise. Lorsqu'il met son modèle à l'épreuve des données de Brunlanes, Trudgill remarque qu'il est en mesure de prédire correctement la diffusion des innovations dans la région de Norvège étudiée (ibid., p. 237–241).

De son côté, Labov (2003, p. 9) est en faveur d'un modèle plus simple (*cascade model*), car il souligne que le modèle de la gravité ne fonctionne pas toujours. Il cite notamment le travail de Callary (1975), qui étudie la présence de variantes fermées de /æ/ chez des étudiants de la Northern Illinois University, qui ont également vécu toute leur vie dans l'Illinois (ibid., p. 158). Selon Callary, la présence de variantes fermées est uniquement corrélée à la taille de la communauté dont sont originaires les locuteurs : « at this point all that can be said is that the distribution of (æ) variants can best be described by the hypothesis that as community size increases, vowel height increases proportionately » (ibid., p. 168). Un modèle plus simple, prenant en compte uniquement la taille des différentes villes serait donc également approprié dans certains cas.

Néanmoins, les deux derniers modèles présentés rencontrent tous les deux des difficultés dans certaines situations. Ainsi, le modèle de la gravité, bien qu'il prenne en considération la distance, ne peut tenir compte des obstacles terrestres (chaînes de montagnes, cours d'eau) à la diffusion des innovations (Wolfram & Schilling-Estes 2003, p. 726). Le modèle de la cascade ne prend pas en compte la distance, mais ne peut par contre pas non plus prédire avec exactitude les cas où une innovation ne peut être adoptée car elle n'est pas compatible avec le système linguistique déjà en vigueur (Britain 2013, p. 482), ce à quoi Trudgill a remédié avec sa variable de similarité. De plus, comme le remarque Meyerhoff (2011, p. 272), les facteurs sociaux et attitudinaux sont également généralement ignorés dans ces modèles, ainsi que les habitudes de mobilité des locuteurs : on peut imaginer par exemple qu'un locuteur originaire d'un lieu A et qui habite à égale distance de deux villes importantes B et C peut préférer l'une d'entre elles pour des raisons personnelles ou professionnelles. C'est pour Britain (dont le concept de *spatialité* est décrit en 3.2.3) un des défis majeurs de la sociolinguistique en ce qui concerne la modélisation du changement :

Much more work is needed to understand the linguistic consequences of speakers on the move, both literally and through an understanding of how people's mobilities help shape the language they use when we record them, sitting still, drinking beer or tea, in their homes (Britain 2013, p. 496).

2.3.3.8 Le rôle des médias

Jusqu'ici, nous avons généralement considéré, comme l'immense majorité des auteurs, que le changement linguistique pouvait apparaître et/ou se développer dans des situations de contact direct entre locuteurs de variétés différentes, qu'elles soient régionales, sociales, ou autres. Néanmoins, certains chercheurs ont travaillé sur des cas pour lesquels il était difficile de défendre qu'il existait véritablement un contact direct entre locuteurs de variétés différentes. Il faut alors chercher d'autres facteurs qui pourraient être capables de déclencher le changement.

Trudgill (1986) se penche par exemple sur le cas de la fusion phonémique entre /θ/ et /f/ d'une part, et entre /ð/ et /d/ (en position initiale) et /v/ (dans les autres positions). Il s'agit d'une caractéristique associée à l'anglais de Londres, et Trudgill (ibid., p. 53–54) remarque que les variantes londoniennes ne sont pas présentes chez la quasi-totalité des locuteurs de Norwich âgés de plus de 30 ans. Elles sont en revanche très fréquentes chez les locuteurs de moins de 25 ans, notamment pour la fusion entre /θ/ et /f/. De plus, une comparaison avec une étude datant de 1968 montre que ce phénomène n'existait pas chez les adolescents de l'époque, alors qu'il est très répandu chez les membres de ce même groupe d'âge en 1983. Selon Trudgill, un recours à l'accommodation pour expliquer cette situation n'est pas possible puisqu'il postule que les locuteurs de Norwich chez lesquels la fusion phonémique est en passe de s'installer sont ceux qui ont le moins de contact avec les locuteurs londoniens :

If we are claiming that accommodation is crucial to the geographical diffusion of linguistic innovations, and if we are also claiming that face-to-face interaction is essential for accommodation to take place, then how do we explain the prevalence of this merger in Norwich *adolescent* speech? The London-based innovation is making its way into Norwich and other East Anglian centres, but it is found for the most part in the speech of exactly those people who, probably, have least face-to-face contact with Londoners — namely teenagers. We have no figures for face-to-face contacts, but it does seem likely that conversations with the working-class Londoners who have this merger are most often carried out by *adult* working-class Norwich people who travel to the London area or meet Londoners in the course of their work (ibid., p. 54).

La raison la plus probable de la présence des variantes londoniennes est pour Trudgill (ibid., p. 55–56) l'existence de locuteurs de Norwich qui possèdent un anglais avec des caractéristiques londoniennes, que ce soit parce que leurs parents sont originaires de Londres, ou parce qu'ils y ont passé une période de leur enfance avant de revenir à Norwich, en ayant au passage intégré des variantes londoniennes à leur système. Ces locuteurs ne sont pas considérés comme des étrangers au sein de leur réseau à Norwich, et les autres membres de leurs réseaux ne sont pas réticents à l'idée d'incorporer des variantes de ces locuteurs dans leur propre système.

Néanmoins, Trudgill (ibid., p. 54–55) mentionne aussi le rôle des médias. Il postule par exemple qu'il est possible que l'existence de programmes télévisés dans lesquels apparaissent des locuteurs de l'anglais de Londres participe à une évaluation positive des variantes londoniennes dans la communauté des locuteurs de Norwich. En revanche, sa position est claire : la télévision ne peut être la cause de ce changement, seulement un catalyseur, en quelque sorte.

Plusieurs arguments vont dans le sens de ce point de vue. Tout d'abord, Trudgill rapporte que la présence des fusions phonémiques présentées à l'instant n'est pas homogène sur l'ensemble du territoire britannique. Un autre argument, peut-être plus fort, est la présence importante de locuteurs de la *RP* pendant des années sur les ondes et à la télévision britanniques. Si l'on peut probablement postuler que l'immense majorité des locuteurs de l'anglais britanniques sont familiers avec la *RP*, les accents régionaux n'ont pas disparu aujourd'hui.

Stuart-Smith s'est elle aussi penchée sur le rôle de la télévision dans le changement linguistique (Stuart-Smith & Timmins 2010 ; Stuart-Smith, Pryce et al. 2013 ; Stuart-Smith 2014). Son travail sur l'anglais de Glasgow porte sur les mêmes variantes que Trudgill, à savoir les réalisations [f] et [v] pour /θ/²⁰ et /ð/, auxquelles est ajoutée la vocalisation du L (c'est-à-dire l'utilisation d'un son vocalique postérieur pour réaliser /l/ quand celui-ci ne précède pas une voyelle ou un /j/²¹). D'autres phénomènes sont également examinés, comme la dérhoticisation du /r/ post-vocalique, et la qualité générale des voyelles (Stuart-Smith 2014, p. 253). Stuart-Smith (ibid., p. 256) avance que si la présence des mêmes variantes dans l'accent de Glasgow que dans la variété Cockney peut faire penser à une influence des programmes télévisés, l'étude plus approfondie des variables révèle que les variantes concernées ne sont pas utilisées de la même manière à Glasgow qu'à la télévision. Stuart-Smith en conclut donc qu'il s'agit bien de variantes locales, et non de variantes londoniennes qui se seraient diffusées, au moins en partie, par l'intermédiaire des médias. En revanche, les résultats de l'étude de la dérhoticisation semblent à première vue aller dans le sens d'une influence des médias : Stuart-Smith (ibid., p. 256) note une corrélation entre l'intérêt que les locuteurs portent à la série *EastEnders* et la dérhoticisation. Néanmoins, elle souligne qu'il ne s'agit pas d'une véritable diffusion des variantes vocaliques non-rhotiques londoniennes, car le détail phonétique des réalisations des locuteurs de Glasgow montre qu'elles sont bien différentes. Stuart-Smith postule donc que si l'on peut reconnaître une influence des médias, elle ne peut que favoriser la diffusion de variantes déjà présentes dans la variété des sujets exposés, et jouissant déjà d'une évaluation (positive ou négative) au sein de la communauté :

20. La situation est Glasgow est néanmoins différente de celle de Norwich : Stuart-Smith (2014, p. 253) note que le TH-fronting y est attesté depuis au moins les années 1950.

21. Voir Wells (1982, p. 258–259) et Cruttenden (2014, p. 219–221) pour une description plus précise de ce phénomène.

A closer look at the linguistic detail of these changes, in conjunction with social meaning, suggests that at least for sound change, the mechanisms underlying media influence are contingent on speakers' own experience of linguistic interaction: Glaswegians parse London-based programmes through the strong dialect filter of being and speaking Glaswegian (Stuart-Smith 2014, p. 258).

Les médias peuvent donc participer dans une certaine mesure au changement linguistique, mais ces études montrent que son influence est limitée. Elle se borne à une diffusion de variantes déjà présentes dans la variété des locuteurs en contact avec les médias (qu'elles soient des variantes traditionnelles, ou des variantes plus récentes qui sont apparues par l'intermédiaire d'un locuteur ayant vécu dans une autre zone géographique), et les médias ne semblent pas être en mesure de favoriser l'apparition de variantes qui ne sont pas déjà présentes au préalable. De plus, l'attitude des locuteurs vis-à-vis des médias semble également jouer un rôle déterminant : les médias ne sont pas une force à laquelle les locuteurs ne peuvent pas résister, et les locuteurs sont dans une certaine mesure libres de décider de l'évaluation qu'ils portent aux programmes auxquels ils sont exposés.

2.3.4 Les modélisations du changement

Nous souhaitons à présent nous tourner vers des modélisations du changement linguistique. Il sera ici principalement question de facteurs internes, même si toutes les théories ne rejettent pas la pertinence de l'influence des facteurs externes dans le changement linguistique.

2.3.4.1 Le changement néogrammatien

À la fin du XIX^e siècle, les néogrammatiens ont tenté de mettre à jour les changements linguistiques successifs qui ont mené à l'émergence des langues indo-européennes d'aujourd'hui. Leur point de vue était que le changement était régulier et sans exceptions. Il était uniquement sensible à l'environnement phonétique (Hale 2003, p. 343), mais n'était pas influencé par d'autres facteurs, tels que la morphologie, la syntaxe, la sémantique ou la pragmatique. Cela a mené à la notion de « changement aveugle », c'est-à-dire qui a lieu peu importe les conséquences pour le système (McMahon 1994, p. 20, 31). Pour les néogrammatiens, le changement est fait de petites modifications phonétiques qui s'accumulent au fil du temps. En revanche, le changement touche tous les mots qui contiennent le phonème dont la réalisation est en cours d'évolution. C'est cette vision d'un changement phonétique graduel qui s'appliquerait à l'ensemble du lexique qui a donné naissance à une expression souvent utilisée pour qualifier le changement linguistique néogrammatien : « phonetically gradual but lexically abrupt ». Plusieurs critiques ont été adressées à l'encontre du traitement néogrammatien du

changement. Leur modélisation du changement a souvent été décrite, notamment sur la base des résultats d'études dialectologiques, à travers notamment le concept de *diffusion lexicale*. McMahon (ibid., p. 50) octroie la paternité du terme à Wang (1969), même si tous deux notent que l'idée derrière l'expression est en fait plus ancienne, puisqu'elle est présente chez Sturtevant (1917). Ce concept esquisse un tableau à l'opposé de l'idée néogrammairienne de changement phonético-phonologique : celui-ci serait « phonetically abrupt, and lexically gradual » (McMahon 1994, p. 50). Le changement serait donc clairement perceptible par les locuteurs, et la nouvelle réalisation phonétique pourrait être considérablement différente de la réalisation d'origine. En revanche, cette réalisation ne s'appliquerait au début qu'à un nombre restreint de mots, avant de s'étendre éventuellement à l'ensemble des mots contenant le phonème en question. Effectivement, le modèle de la diffusion lexicale s'accommode sans trop de difficultés des cas où il existe des exceptions au changement. Chen (1977, p. 244) note ainsi que les exceptions peuvent être considérées dans ce cadre théorique comme des « residual forms of a sound change which has not yet completed its course, has come to a premature end, or has been thwarted by a competing sound change overlapping with it along the time dimension ». Les néogrammairiens, quant à eux, ont recours à d'autres facteurs pour expliquer les exceptions apparentes : l'*analogie* et les emprunts entre dialectes.

L'analogie, que Joseph définit comme étant « the influence of one form or class of forms over another ... the ... basic motivation ... of echoing the ... perception of sameness by the construction of a sameness in form » (Joseph 2003, p. 118), est le phénomène responsable, entre autres, de « surgénéralisations » comme le pluriel « chevaux » en français, calqué sur les autres pluriels réguliers. Il y aurait donc, d'après ce principe, des facteurs autres que phonétiques (notamment morphologiques) qui influenceraient des changements jusque-là réguliers. Mais si l'on peut donner des arguments en faveur de l'analogie pour les langues indo-européennes, ce n'est pas le cas pour toutes les familles de langues. Ainsi, le mandarin n'ayant pas de flexions morphologiques, les exceptions aux changements linguistiques dans cette langue ne peuvent être expliquées par l'analogie (McMahon 1994, p. 53).

Les emprunts entre dialectes sont, d'après McMahon, la dernière explication à laquelle les néogrammairiens ont recours lorsqu'ils ne parviennent pas à réconcilier leur théorie avec les exceptions présentes dans la langue. En revanche, ce facteur n'est pas toujours convaincant. Ainsi, lorsque Gauchat s'intéresse à la variable (λ), qu'il appelle « l mouillée », il remarque que la réalisation [λ] est typique des locuteurs âgés, alors que les locuteurs les plus jeunes lui préfèrent [j] (1905, p. 31). Cette situation pourrait très bien être décrite comme un changement néogrammairien si les données de la génération intermédiaire ne venaient pas compliquer la situation. En effet, Gauchat remarque que « les gens de 30 à 40 ans hésitent entre les deux articulations » (ibid., p. 31). Labov (1999, p. 441–442) rapporte que certains chercheurs, dont Goidanich

(1926) notamment, soutiennent qu'il ne peut s'agir d'un changement graduel, qui irait à l'encontre de la théorie néogrammairienne, mais que nous avons là affaire à un emprunt entre dialectes, même si celui-ci est un peu particulier : la génération intermédiaire aurait emprunté les formes [ɰ] et [j] aux deux autres générations. Cela semble peu probable : pourquoi la génération intermédiaire aurait-elle été la seule à avoir recours à un emprunt ?

McMahon (1994, p. 53) avance une autre raison, plus abstraite, qui fait de l'emprunt une explication peu convaincante : c'est une théorie qui n'est pas potentiellement réfutable. S'il est envisageable de prouver qu'il n'y a pas eu de contact entre deux variétés à un instant T, impossible en effet de démontrer qu'elles n'ont jamais été en contact. Il s'agit donc, d'après la philosophie de Popper, d'une théorie qu'on ne peut pas véritablement considérer comme étant scientifique. Au centre de la philosophie de Popper se trouve la notion de *falsifiability* ou *réfutabilité*. Étant donné qu'il existe un déséquilibre entre confirmation et réfutation (la confirmation d'une théorie ne prouve pas nécessairement qu'elle est vraie, mais la moindre réfutation permet de dire qu'elle est fautive, du moins en partie), les théories scientifiques doivent chercher à être potentiellement réfutables, et résister à des tentatives de réfutation (Shearmur 2006, p. 273) :

What we should be after, on [Popper's] account, is a theory that is open to testing, and that is as testable as possible: a theory that is highly falsifiable. Such theories are open to appraisal on the basis of empirical tests, a procedure that does not involve us in inductive procedures, just by virtue of the fact that there is an asymmetry between confirmation and falsification. Whereas a confirmation of a theory does not show that it is true, if a theory is falsified, this shows that it is false. ... Openness to falsification also serves to distinguish between a scientific theory and a theory that is not scientific, for example, a metaphysical theory (or a pseudoscientific theory that pretends to scientific status).

Finalement, la critique la plus importante adressée aux néogrammairiens est que leur modèle du changement n'est pas explicatif. Il ne serait qu'une description de ce qui se passe dans la langue, et non une véritable explication des causes qui sous-tendent le changement linguistique. Néanmoins, le changement néogrammairien est une notion qui a toujours des partisans aujourd'hui. Labov, par exemple, ne rejette pas catégoriquement cette vision du changement en faveur de la diffusion lexicale, bien au contraire (rappelons toutefois qu'il met au premier plan la diffusion du changement dans la communauté, et non son apparition chez un locuteur). Selon lui (Labov 1999, p. 541–543), le changement néogrammairien est bien le mécanisme de base du changement linguistique, même si la diffusion lexicale existe aussi. En fait, les deux phénomènes seraient en distribution complémentaire, et n'affecteraient pas les mêmes types de changement linguistique.

2.3.4.2 La vision de Martinet

Dans son ouvrage de 1955 (*Économie des changements phonétiques*), Martinet développe sa vision du changement linguistique :

[le] postulat de base des fonctionnalistes [...] est que les changements phonétiques ne se produisent pas sans égards aux besoins de la communication, et qu'un des facteurs qui peut déterminer leur direction, et même leur apparition, est la nécessité foncière d'assurer la compréhension mutuelle en conservant LES OPPOSITIONS PHONOLOGIQUES UTILES (Martinet 1955, p. 49).

Il s'oppose donc sur ce point à la vision néogrammaticienne du changement linguistique qui aurait lieu sans égards pour le système. On retrouve dans la position de Martinet plusieurs concepts, comme ceux de « rendement fonctionnel », « symétrie » du système, et « intégration » des phonèmes les uns par rapport aux autres.

Par « rendement fonctionnel », Martinet entend le nombre de paires minimales que forment deux phonèmes donnés. Plus leur nombre est élevé, plus on considère que l'opposition entre les deux phonèmes en question a un rendement fonctionnel élevé :

dans son acception la plus simple et la plus naïve, [le terme de « rendement fonctionnel »] s'applique au nombre de paires du lexique qui seraient de parfaits homonymes, s'il ne se trouvait qu'un mot de la paire présente un membre A de l'opposition là où l'autre présente l'autre membre B (ibid., p. 54–55).

Il en résulte que des phonèmes qui ont un rendement fonctionnel élevé permettent de distinguer de nombreux mots. Par conséquent, de nombreuses oppositions seraient menacées si les deux phonèmes n'étaient plus différenciés.

Que se passe-t-il dans les faits lorsqu'une opposition est menacée ? Martinet postule que chaque phonème, lorsqu'il est réalisé, dispose d'un « champ de dispersion » (ibid., p. 47) : il s'agit des différentes réalisations dans l'espace vocalique qui seront perçues comme des réalisations de ce phonème. Au centre de ce champ de dispersion se trouve un « centre de gravité » (ibid., p. 47), qui est en quelque sorte la cible idéale que le locuteur doit viser, mais qu'il n'atteint pas systématiquement. En temps normal, les champs de dispersion de différents phonèmes ne se chevauchent pas : ils sont séparés par une « marge de sécurité » (ibid., p. 47). Mais si les réalisations phonétiques d'un phonème s'écartent du champ de dispersion, elles peuvent devenir une extension du champ de dispersion de ce phonème. La conséquence de cette extension est que les marges de sécurité qui séparent ce phonème de ses voisins dans l'espace vocalique vont être modifiées. Martinet propose l'exemple suivant : trois phonèmes, notés A, B, C sont représentés comme ci-dessous dans l'espace vocalique.

B A C

Si le champ de dispersion du phonème A évolue en direction du champ de dispersion de C, alors la marge de sécurité entre A et C diminue, tandis que celle qui sépare B et A augmente.

B A → C

Si l'opposition entre A et C a un rendement fonctionnel important, alors le système s'efforcera de la conserver. Pour ce faire, le champ de dispersion de C cherchera à s'agrandir dans un espace libre.

B A → C →

Ce type de phénomène, au cours duquel le champ de dispersion d'un phonème évolue, et pousse par conséquent le champ de dispersion d'un autre phonème à changer à son tour, est appelé une « chaîne de propulsion » (Martinet 1955, p. 59–62) : c'est le changement de A qui pousse C à changer à son tour. Mais il existe un deuxième type de chaîne : la « chaîne de traction ». Si l'on revient à nos trois phonèmes A, B et C, nous sommes maintenant à un moment où le champ de dispersion de B peut :

1. rester tel qu'il était avant les changements impactant A et C
2. « dériver » dans une direction autre que celle de A
3. évoluer en direction de A

Dans les deux premiers cas, il sera difficile d'établir un lien entre les changements qui ont affecté A et C, et le changement de B. En revanche, s'il s'avère que c'est bien vers l'espace laissé vacant par A que le champ de dispersion de B s'agrandit, alors on pourra considérer que c'est le mouvement de A vers C qui a ouvert la voie au mouvement de B vers A : c'est donc une chaîne de traction. Martinet avance que les phonèmes cherchent naturellement à profiter de l'espace libre, c'est-à-dire qu'ils tendent à avoir un champ de dispersion aussi large que possible, à condition que cela ne perturbe pas la communication :

les unités distinctives, les phonèmes, qui coexistent dans une langue tendront naturellement à utiliser au mieux les latitudes que leur offrent les organes dits de la parole ; ils tendront à être aussi distants de leurs voisins qu'il est loisible pour eux de l'être tout en restant faciles à articuler et faciles à percevoir. Dans les langues qui ne connaissent que trois phonèmes vocaliques, ceux-ci sont en général /a/, /i/ et /u/, c'est-à-dire la voyelle d'ouverture maxima s'opposant à deux phonèmes aussi fermés qu'il est possible pour une voyelle de l'être sans devenir une consonne, l'un prononcé le plus loin en avant, l'autre le plus loin en arrière. C'est ce qu'on pourrait appeler le principe de différenciation maxima des phonèmes. (ibid., p. 62)

Pour Martinet, il existe deux grands principes contraires qui influencent le changement linguistique. Il s'agit du « principe du moindre effort » (terme auquel il préfère « économie ») et du principe de communication : « l'évolution linguistique en général

peut être conçue comme régie par l'antinomie permanente des besoins communicatifs et expressifs de l'homme et de sa tendance à réduire au minimum son activité mentale et physique » (ibid., p. 94). Plus un système linguistique comporte d'éléments, plus le principe de communication sera respecté. En revanche, un large inventaire (ou un inventaire dont les oppositions entre éléments sont redondantes) va à l'encontre du système d'économie, notamment lorsque le rendement fonctionnel de certaines paires est faible. Dès lors, comment expliquer que certaines oppositions avec un faible rendement fonctionnel soient encore présentes dans les systèmes linguistiques, comme par exemple l'opposition entre /θ/ et /ð/ en anglais ? La réponse est simple pour Martinet : l'unité de base du changement n'est pas le phonème, mais le trait distinctif (ibid., p. 78). L'opposition entre /θ/ et /ð/ a peut-être un faible rendement fonctionnel en anglais, mais ce n'est pas le cas du trait distinctif qui oppose ces deux phonèmes, puisqu'il s'agit du voisement, qui permet également d'opposer, entre autres, /k/ et /g/, /f/ et /v/ et /tʃ/ et /dʒ/. Le trait de voisement ayant un fort rendement fonctionnel à l'échelle du système de l'anglais, il empêche la perte d'opposition entre /θ/ et /ð/, et plus généralement les pertes d'opposition entre consonnes voisées et non-voisées. Les oppositions de traits distinctifs entre phonèmes contribuent pour Martinet à la stabilité des systèmes : « Théoriquement donc, le système le plus stable, c'est-à-dire, phonologiquement le meilleur, sera celui dont tous les phonèmes seront intégrés, c'est-à-dire feront partie de corrélations ou de faisceaux » (ibid., p. 103–104).

Un argument — lui aussi régulièrement entendu comme cause interne du changement — qui découle de la notion d'intégration est la tendance des systèmes linguistiques à préférer la symétrie :

s'il est vrai que des oppositions intégrées dans une corrélation ou un faisceau de corrélations soient de ce fait plus stables que celles qui peuvent exister entre des phonèmes étrangers à toute corrélation ou entre un phonème d'une corrélation et un phonème qui n'appartient à aucun groupement corrélatif, cela veut dire que les phonèmes extérieurs au système intégré varieront beaucoup plus librement. Si, pour simplifier les choses, nous supposons une fixité complète pour les phonèmes corrélatifs, et d'incessants déplacements, à l'aventure, pour les phonèmes non-corrélatifs, nous devons conclure qu'à un moment ou à un autre chacun de ces derniers prendra, simplement par hasard, une forme phonétique qui en fera le partenaire d'un autre au sein d'une corrélation (ibid., p. 79).

Un exemple souvent repris dans la littérature (notamment dans Aitchison 2001, p. 154–155 ; Mesthrie et al. 2009, p. 113) sur le sujet est le cas des voyelles nasales en français standard, ou plus précisément le passage de segments composés d'une voyelle orale et d'une consonne nasal, à des segments composés d'une voyelle nasale. À une certaine époque, les segments *an*, *on*, *en*, *in* et *un* étaient donc tous prononcés avec des voyelles orales suivies d'un [n]. Or, les phonéticiens se sont rendus compte qu'il n'était

physiologiquement pas possible de produire un [a] suivi d'un [n] sans que la voyelle en question ne soit légèrement nasalisée (cela semble être le cas de la majorité des voyelles dites « basses » ou « ouvertes », d'après Chen & Wang 1975, p. 276–278). Il y avait donc un déséquilibre dans le système puisque ce n'était pas le cas des autres voyelles susceptibles d'être suivies d'un [n]. Ce déséquilibre fut résolu à travers la nasalisation de toutes les voyelles avant un [n]. Plus tard, la consonne nasale fut élidée, pour donner la prononciation contemporaine²².

Si la pertinence des observations de Martinet est toujours d'actualité aujourd'hui, des critiques peuvent tout de même lui être adressées. Si l'on suit la logique de Martinet, les changements en chaîne ont lieu afin d'éviter que des oppositions avec un rendement fonctionnel élevé soient perdues. Selon lui, les *mergers* ou *fusions phonémiques* ne sont favorisés, dans la plupart des cas, que si l'opposition en question n'a pas un rendement fonctionnel important. Ce n'est pas le point de vue de Labov (1999, p. 551), pour qui les pertes d'oppositions phonémiques sont plus fréquentes que les changements en chaîne, et ce même lorsque le résultat donne de nombreuses paires d'homonymes. La notion de symétrie du système est également critiquée, par exemple par M. C. Jones & Singh (2005, p. 26), qui avancent que ce concept ne fournit pas d'explication au déclenchement du changement. En effet, si un système est symétrique, on peut se demander pour quelle raison il y aurait un changement vers un autre système, même si ce dernier est également symétrique :

the alleged need to maintain symmetry and effective function in a system may well be an important factor in change, but it really only applies once change is underway. It does not actually address the issue of why, in this case, initial movement of the vowels began in a system that was already symmetrical and functionally effective (ibid., p. 26).

Verleyen (2013), quant à lui, adresse à Martinet un autre reproche : sa modélisation du changement revêt un caractère téléologique. Pourtant, celui-ci a toujours refusé que « l'étiquette » téléologique soit accolée à ses théories (ibid., p. 19), peut-être par désir de se démarquer des théories du cercle linguistique de Prague, dans lesquelles ce concept revêt une importance certaine (ibid., p. 2–7). Verleyen avance deux raisons pour expliquer ce rejet de la téléologie. Tout d'abord, Martinet aurait une conception bien spécifique de ce terme : il s'agit pour lui d'un « principe philosophique, presque métaphysique, qui pousserait les langues dans une direction déterminée (cf. Sapir 1921), ou encore, à une intervention délibérée et consciente des sujets parlants visant à modifier la langue » (Verleyen 2013, p. 19). Or ce qui « guide », d'une certaine façon, les évolutions du système chez Martinet, c'est l'équilibre du système lui-même. La deuxième raison tient à la vision de la langue qu'ont Jakobson et Troubetzkoy : Verleyen souligne qu'ils voient la langue comme « une entité organique en train de se

22. Voir Courdès-Murphy (en préparation) pour une approche sociolinguistique des consonnes nasales en français.

développer », point de vue organiciste par excellence (ibid., p. 25).

2.3.4.3 Le changement dans la tradition générative

Nous avons vu précédemment (voir 2.2.1) que la linguistique générative, dans sa forme traditionnelle, s'intéressait non pas à des locuteurs qui pourraient être enregistrés, mais à un locuteur fictif et abstrait. La variation est reléguée au second plan puisque le but premier est de parvenir à dégager des universaux qui s'appliqueraient à toutes les langues. Néanmoins, cela n'a pas empêché certains chercheurs de proposer des modélisations du changement dans le cadre des théories génératives, qui s'opposent souvent à la vision néogrammairienne du changement. Alors que, nous l'avons vu, ces derniers considèrent que le changement a lieu au niveau phonétique, les générativistes arguent que le changement opère généralement au niveau de la grammaire, que ce soit à travers une modification des règles (qui amèneraient à des grammaires plus simples, cf. Newmeyer 2003, p. 21) ou des formes sous-jacentes. L'autre point sur lequel la théorie générative du changement se démarque est l'acquisition du langage : de nombreux cas de changements seraient dus à des différences générationnelles dans l'acquisition des règles de la grammaire (Dresher 2015). Rappelons que dans le cadre génératif, il est avancé que les êtres humains naissent avec une grammaire universelle innée (« universal grammar » ou UG), dont certains composants sont « activés », si l'on peut dire, en fonction des énoncés auxquels l'enfant est exposé (M. C. Jones & Singh 2005, p. 11). Ces énoncés ne sont donc pas appris par cœur (sinon cela signifierait qu'il serait difficile de créer des énoncés qui n'ont jamais été produits jusqu'ici) mais analysés, et contribuent ensuite à la mise en place de la grammaire de l'individu :

In our view, a grammar of a language represents the linguistic competence of a speaker. In acquiring a language, a child does not memorize the utterances he hears; rather he somehow utilizes these utterances to construct for himself a grammar, that is, a collection of rules in accordance with which he can produce and understand an unlimited number of utterances, many of them new to him and not similar in any significant sense to those previously encountered. The rules that constitute the grammar of a particular speaker determine in detail the form of the sentences that the speaker will produce and understand (Chomsky & Halle 1968, p. 249).

De fait, le seul changement linguistique qui peut affecter un locuteur adulte est l'ajout d'une règle à la grammaire. McMahon (1994, p. 36) note qu'il s'agit du « most basic type of change recognised by the Generativists » : une règle est ajoutée à la fin du cycle des règles, sans modifier la représentation sous-jacente. La présence de ce type de règle à un autre moment dans le cycle des règles, comme cela avait pu être proposé par King (1969), produirait un résultat potentiellement trop éloigné des formes produites par les locuteurs qui ne possèdent pas cette règle (McMahon 1994, p. 37). Les autres

types de changements qui affectent les règles, et qui s'appliquent uniquement lors de l'acquisition du langage, sont :

1. la perte d'une règle (comme la perte de la règle de dévoisement des plosives et fricatives finales en Yiddish, décrite par King 1969, cité par McMahon 1994, p. 37–38)
2. le réagencement de règles
3. l'inversion d'une règle

Ce qu'entendent les générativistes par « réagencement » est tout simplement un changement de l'ordre dans lequel différentes règles s'appliquent. Prenons deux règles R_1 et R_2 , et deux générations successives de locuteurs G_1 et G_2 . Pour les locuteurs de la première génération G_1 , R_1 s'applique avant R_2 . En revanche, pour les locuteurs de G_2 , les règles restent les mêmes, mais leur ordre change : c'est maintenant R_2 qui s'applique en premier, suivie de R_1 . D'après McMahon (ibid., p. 38–39), les générativistes considèrent qu'une règle est plus simple si elle s'applique à un grand nombre de cas, et si elle peut être décrite de manière économique. Si un réagencement de règles amène à une telle situation, alors cette simplification est la raison du changement d'ordre dans lequel les règles s'appliquent. Deux autres concepts entrent également en jeu : le « feeding order » (ordre additif ou alimentatif) et le « bleeding order » (ordre de délestage). Dans le cas du « feeding order », les deux règles sont agencées de telle façon que les formes produites par la première règle permettront à la seconde de s'appliquer de manière maximale. En revanche, dans le cas du « bleeding order », l'application de la première règle prive la seconde règle de certaines formes auxquelles elle aurait pu s'appliquer, et elle ne peut dès lors pas s'appliquer de manière maximale. Il en résulte qu'afin d'avoir des règles aussi simples que possible (qui s'appliquent donc à un grand nombre de formes), les règles auront tendance à être agencées en « feeding order » plutôt qu'en « bleeding order ». Pour finir, l'inversion d'une règle décrit le cas d'une réinterprétation ou réanalyse des formes de surface en tant que formes sous-jacentes par les locuteurs, ce qui entraîne une modification des règles du système. Vennemann (1972) prend comme exemple le cas des variétés non-rhotiques de l'anglais, pour lesquelles il postule une règle d'élision de /r/ en position non-prévocalique (ibid., p. 216) :

$$(2) \quad r \rightarrow \emptyset / - \begin{cases} C \\ \# \end{cases}$$

Cette règle suffit en théorie à rendre compte du phénomène de r de liaison dans ces variétés : le /r/ de *water* sera réalisé dans l'énoncé *The water is salty*, mais pas dans *The water from the lake*. En revanche, il existe des dialectes dans lesquels on retrouve un [r] lors de réalisations de mots qui n'ont pas historiquement un /r/ sous-jacent²³ :

23. On dénomme généralement ce phénomène r intrusif.

The idea-r-of it. Selon Vennemann, les locuteurs de ces variétés ont analysé le [r] de l'énoncé *The water is salty* non pas comme la réalisation d'un phonème sous-jacent, mais comme une insertion afin d'éviter un hiatus. Pour eux, c'est la réalisation de *water* dans *The water from the lake* qui est la plus proche de la forme sous-jacente du mot. La règle qui s'applique alors à *water* est la suivante :

$$(3) \quad \emptyset \rightarrow r / V_ \# V$$

Impossible donc pour ces locuteurs de différencier la voyelle finale de *water* de celle d'*idea* dans les énoncés donnés, puisqu'à chaque fois celles-ci sont suivies par une barrière de mot, puis une voyelle.

En parallèle de ces modifications du système de règles des locuteurs, le changement linguistique peut aussi affecter directement les formes sous-jacentes. C'est le cas par exemple de l'analyse de King (1969) de la disparition du phonème /hw/ en anglais standard *RP*, reprise par McMahon (1994, p. 41–42). Jusqu'à une certaine époque (et c'est toujours le cas dans certains accents, comme par exemple en *Standard Scottish English* ou dans l'accent du sud de la Nouvelle-Zélande), il existait une opposition phonémique entre /hw/ et /w/ en anglais : *whales* et *which* n'étaient donc pas homophones avec *Wales* et *witch* à l'époque. Cependant, les réalisations phonétiques de /hw/ et /w/ se sont progressivement confondues à travers l'ajout de la règle suivante (rappelons que dans le cadre générativiste, les locuteurs adultes peuvent uniquement ajouter des règles à leur grammaire, et non modifier leurs formes sous-jacentes) :

$$(4) \quad /hw/ \rightarrow [w]$$

La génération suivante, quant à elle, n'est en contact qu'avec des formes de surface de type [w]. Alors que leur grammaire est toujours en cours de construction, les locuteurs de cette génération n'ont pas de raison de postuler que *whales* et *which* possèdent /hw/ au niveau sous-jacent, puisqu'ils ont la même réalisation phonétique que *Wales* et *witch*. Dès lors, les formes sous-jacentes de cette génération seront différentes de celles des générations précédentes.

McMahon (ibid., p. 43) critique la notion de simplification, qui est centrale dans la théorie générative du changement, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, elle avance que voir l'ajout d'une règle comme un changement qui simplifie le système semble contre-intuitif à première vue. En outre, dans le cas de certains changements, qui créent de l'irrégularité là où il n'y en avait pas auparavant, il semble étonnant de postuler qu'il s'agit d'une simplification. D'autres changements, soutient McMahon, peuvent amener de la simplification dans une partie du système, mais c'est au prix d'une complexification d'une autre partie du système. Finalement, si la simplification était bien à l'œuvre, cela signifierait qu'au cours de leur évolution, les langues deviendraient de plus en plus simples, ce qui n'a jamais été prouvé selon McMahon. Cette vision pose aussi un autre problème : si les langues deviennent progressivement plus simples, alors

cela ouvre la porte à des considérations non-linguistiques, sur la prétendue supériorité de certaines langues par rapport à d'autres (McMahon 1994, p. 43–44).

En outre, nous ne nous opposons pas *a priori* au phénomène de l'inversion d'une règle, mais il nous semble qu'il implique que les phénomènes décrits par les règles en question soient catégoriques, ou du moins réalisés dans des proportions équivalentes. Pour reprendre l'exemple donné par Vennemann, cela signifierait que le *r* de liaison est utilisé de manière aussi fréquente que le *r* intrusif. Dans les faits, l'étude de corpus montre que même un phénomène tel que le *r* de liaison n'est pas catégorique, et qu'il existe chez la majorité des locuteurs des différences de fréquence d'utilisation entre *r* de liaison et *r* intrusif (Viollain 2010 ; Chatellier 2011 ; Navarro 2013).

Néanmoins, la critique majeure adressée à la vision du changement dans la tradition générative est la même que celle adressée aux néogrammairiens (voir 2.3.4.1) : ces théories proposent des modélisations du changement, et non des explications de ce phénomène. Elles ignorent donc le problème de l'actuation du changement (McMahon 1994, p. 43). Newmeyer note que ce type de critique est typique des explications formelles du changement linguistique, voire des explications formelles en général :

The typical criticism of a formal explanation for language change is no different in principle than the typical criticism of formal explanations in general. The standard functionalist view is that such 'explanations' are not worthy of the word, since they do little more than reshuffle the data: « In essence, a formal model is *nothing but* a restatement of the facts at a tighter level of generalization . . . There is one thing, however, that a formal model can never do: it cannot *explain* a single thing . . . The history of transformational-generative linguistics boils down to nothing but a blatant attempt to represent the formalism as 'theory', to assert that it 'predicts a range of facts', that it 'makes empirical claims', and that it somehow 'explains' . . . » (Givón 1979, 5–6 ; emphasis in original) (Newmeyer 2003, p. 24–25).

2.3.4.4 Les théories fondées sur l'usage

En réaction aux visions traditionnelles du changement linguistique, et à la vision générative notamment, ainsi qu'aux problèmes qu'elles rencontrent (phénomène de diffusion lexicale, comportement différent de certains items lexicaux selon leur fréquence), Bermúdez-Otero (2007, p. 512) et Guy (2014, p. 57–58) notent que de nouveaux cadres théoriques ont vu le jour, et parmi eux les cadres théoriques fondés sur l'usage, défendus par Bybee notamment (Bybee 2001). Le postulat fondamental de ces cadres est que les usages observés dans la langue ont une influence sur les représentations des items lexicaux. Ainsi, dans la Théorie des Exemplaires, à chaque item lexical est associé un « nuage d'exemplaires », qui sont en fait des « corpus » de réalisations pho-

nétiques détaillées de cet item lexical en situation (Bermúdez-Otero 2007, p. 512 ; Guy 2014, p. 59), et qui sont constamment mis à jour au gré des expériences des locuteurs (Pierrehumbert 2006, p. 523 ; Docherty & Foulkes 2014, p. 46). Ces exemplaires sont stockés dans la mémoire des locuteurs, et le locuteur y accède et en sélectionne un en particulier en fonction de la situation à laquelle il est confronté. Néanmoins, ce choix n'est pas anodin, puisque la sélection d'un exemplaire en particulier modifie le nuage d'exemplaires : pour reprendre les mots de Guy (2014, p. 60), l'utilisation d'un exemplaire fait augmenter sa présence dans le « corpus » d'exemplaires, ce qui peut ensuite entraîner une modification de l'exemplaire. Pour être plus précis, si un exemplaire donné est fréquemment sélectionné en raison de facteurs sociaux, contextuels, etc., alors sa fréquence d'utilisation augmentera, et il est possible qu'il soit utilisé dans un éventail de situations plus large (c'est-à-dire qu'il deviendra le « prototype » de l'item lexical, en quelque sorte). Dans le cas contraire, si un exemplaire est rarement voire n'est jamais sélectionné, alors il pourra disparaître du nuage d'exemplaires (Hinskens, Hermans & Oostendorp 2014, p. 9).

Guy (2014, p. 60) souligne que si cette théorie arrive à contourner certaines difficultés rencontrées par les modèles génératifs, elle n'est pas sans défauts. Tout d'abord, elle est plus « lourde » d'un point de vue cognitif : au lieu de représentations sous-jacentes et d'un ensemble de règles qui s'appliquent à celles-ci, une théorie fondée sur les exemplaires présuppose que les locuteurs sont capables de stocker un nombre pratiquement infini de réalisations riches d'un point de vue phonétique, et ce pour chaque item lexical. En outre, la plupart des changements expliqués par la théorie des exemplaires sont des cas de simplification phonétique du point de vue articulatoire : les items lexicaux qui apparaissent souvent sont généralement prononcés de manière plus rapide, avec des lénitions ou des effacements. Guy (*ibid.*, p. 60) note néanmoins que certains changements linguistiques relèvent non pas d'une simplification articulatoire, mais plutôt de ce qu'on pourrait appeler une « complexification articulatoire » : ainsi, Guy postule que la réalisation [j] pour /j/ en espagnol d'Argentine dans des mots comme *yo* ou *ayer* « involves extending, strengthening, and prolonging the articulatory gesture, rather than retracting, weakening, and shortening » (*ibid.*, p. 60). En outre, il existe un autre problème de taille pour la théorie des exemplaires : si la fréquence d'utilisation de certains exemplaires est le moteur du changement linguistique, comment modéliser des changements dans lesquels la nouvelle forme n'est pas présente à l'origine dans le nuage d'exemplaires, et ne peut donc pas être sélectionnée par les locuteurs ? Hinskens, Hermans & Oostendorp s'interrogent par exemple sur la possibilité d'expliquer certaines substitutions dans ces théories : quand un enfant anglophone produit un [f] pour réaliser un /θ/, comment peut-on l'expliquer alors que les formes auxquelles il est exposé contiennent toutes [θ] (Hinskens, Hermans & Oostendorp 2014, p. 11)²⁴ ? Enfin, comment concilier ces théories avec les études qui indiquent que le

24. On pourrait néanmoins considérer que les consonnes interdentes étant relativement rares d'un

niveau phonologique joue un rôle dans la reconnaissance de voyelles (voir par exemple Scharinger & Idsardi 2010) ?

Pour pallier les problèmes rencontrés par la théorie générative classique, d'autres modèles fondés sur des règles ont été proposés. C'est notamment le cas de la « Variable Rule Phonology », un cadre génératif dans lequel les règles ne s'appliquent pas toutes de manière absolue. Ce cadre possède donc les avantages des cadres génératifs traditionnels (puisqu'il suffit alors de postuler que la règle en question a une fréquence de 1, c'est-à-dire qu'elle s'applique dans tous les cas), tout en laissant une place à la variation (les règles en question auront une fréquence inférieure à 1). De plus, afin d'expliquer les exceptions lexicales à certaines règles, Guy (2014, p. 63) note qu'il est possible de postuler plusieurs formes sous-jacentes pour un même item lexical dans ce modèle. Ainsi le mot *and* est en anglais le mot dont la consonne finale est le plus souvent effacée (et il s'agit également du mot le plus fréquent susceptible d'être affecté par l'effacement d'un /t/ ou d'un /d/ final). Pour autant, lorsque *and* est suivi d'un marqueur d'hésitation (comme *uh* ou *er*), il est très rare que sa consonne finale soit effacée. Cette apparente contradiction est résolue si on postule que dans l'expression *and uh*, on a affaire à une autre forme sous-jacente de *and*. On a donc, pour un même item lexical, non pas un grand nombre de formes phonétiques, mais un nombre plus restreint de formes sous-jacentes, auxquelles s'appliquent des règles.

D'autres modèles hybrides ont vu le jour (pour une présentation succincte de certains d'entre eux, voir Hinskens, Hermans & Oostendorp 2014). Le modèle initial de la théorie des exemplaires a donc été raffiné, à travers l'ajout de plusieurs niveaux de représentations, comme dans les modèles génératifs (Pierrehumbert 2006). Cette nouvelle mouture de la théorie des exemplaires permet donc de bénéficier à la fois des avantages des modèles génératifs et de ceux fondés sur l'usage. Il reste néanmoins à préciser la relation entre les deux niveaux de représentations existant dans ce modèle. Peut-on considérer que les exemplaires ont une influence au niveau phonologique ? C'est par exemple l'hypothèse avancée par Hay, Drager & B. Thomas (2013), qui défendent un modèle hybride dans lequel perception et production peuvent s'influencer, et qui possède également une composante phonologique, établie à travers des généralisations effectuées à partir des exemplaires du locuteur (ibid., p. 244). Néanmoins, leur travail sur les fusions phonémiques indique que la relation entre la composante phonologique et les nuages d'exemplaires n'est peut-être pas unique. En effet, ils postulent qu'il existe deux niveaux de généralisations phonologiques, l'un à partir des exemplaires liés à la production, et l'autre à partir de ceux liés à la perception. Le nombre et le type d'exemplaires pris en compte pour la généralisation pourraient d'ailleurs être différents en fonction du niveau concerné :

categorization into two abstractions for perception purposes might not

point de vue linguistique, elles sont plus difficiles à réaliser que les labio-dentales, et que nous avons affaire là à un processus de simplification phonétique.

necessarily imply the same is true for production, and vice versa. While we believe that the episodic word store is shared between production and perception, there is no compelling reason why more abstract levels of categorization might not exist separately for the different modalities. Indeed, it might make sense that there are different spheres over which a speaker/listener generalizes in order to make abstractions associated with production and perception. Production may be generalized over a more reduced set, as it's more likely to be influenced by one's own exemplars and habitual motor patterns. Perceptual categories, on the other hand, may need to be more elastic, in order to understand a wide range of speakers (ibid., p. 265).

2.4 Conclusions

Dans ce chapitre, nous sommes revenu sur l'histoire de la sociolinguistique, et les notions-clés utilisées dans cette discipline. Nous avons montré, malgré la relative jeunesse de la sociolinguistique à l'échelle de l'histoire de la linguistique, qu'il existait des liens scientifiques forts entre cette discipline et d'autres champs de la linguistique tels que la linguistique historique et la dialectologie. Toutefois, nous avons également souligné les différences dans les méthodologies ou dans les objectifs de chaque discipline. La naissance de la sociolinguistique moderne est traditionnellement associée aux travaux de Labov à Martha's Vineyard en 1963, mais nous avons établi que l'étude de Gauchat (1905), dès le début du xx^e siècle, pouvait également se réclamer de la tradition sociolinguistique, même si elle n'atteint pas la finesse du travail de Labov, qui représente, force est de le constater, un événement majeur dans l'histoire de la discipline.

Nous avons abordé une notion essentielle de la sociolinguistique : la *variation*. En particulier, nous avons exploré le concept de *changement linguistique*. Nous avons noté que ce terme était souvent considéré comme acquis, ou allant de soi, dans de nombreux travaux sociolinguistiques. Néanmoins, il pose certains problèmes terminologiques. On observe souvent une confusion entre l'utilisation du terme *changement* pour faire référence à des différences entre deux états distincts d'une langue, et le même terme utilisé pour désigner les innovations linguistiques qui ne faisaient pas partie d'un système donné dans un état X_1 , mais en font partie dans un état X_2 . Nous avons également souligné qu'il était souvent question d'une distinction entre l'ensemble de ces innovations d'une part, et celles, parmi cet ensemble, qui sont adoptées par les locuteurs et intègrent donc le système de manière pérenne.

En outre, une fois cette difficulté terminologique surmontée, se pose la question de l'étude du changement. S'il existe 2 niveaux de représentation du langage, soit un niveau concret qui est directement observable, et un niveau abstrait, qui sous-tend ce

dernier, alors nous ne pouvons pas véritablement *observer* le langage, puisque nous n'avons accès qu'à sa manifestation concrète, sa réalisation, et non au système en tant que tel. Nous ne pouvons donc qu'observer des différences dans les manifestations du système, déduire qu'elles sont le signe d'une évolution du système, et *détecter* ainsi le changement linguistique. Cette difficulté de taille explique le point de vue de Labov sur la question du changement linguistique, puisqu'il considère que ce qui est important dans son étude n'est pas son *actuation*, mais sa *diffusion*. Afin de détecter cette dernière, les chercheurs ont souvent recours aux études en temps apparent, qui possèdent certains avantages (mais aussi certains désavantages) par rapport aux études en temps réel, que nous avons synthétisés dans ce chapitre.

Que l'on s'intéresse à son actuation ou à sa diffusion, plusieurs causes du changement linguistique ont été avancées dans l'histoire de la linguistique. Elles sont généralement subdivisées entre causes internes au langage d'une part, et causes externes d'autre part. Dans la première catégorie, on trouve des facteurs tels que l'équilibre, la symétrie ou l'économie du système. Nous avons aussi vu qu'une hypothèse, ayant connu un certain succès au cours du XIX^e siècle, envisageait le langage comme un organisme, qui s'améliorait ou se dégradait au fil de son évolution. Peu de linguistes soutiendraient une telle hypothèse de nos jours. Dans la seconde catégorie, nous trouvons les facteurs sociaux qui représentent peut-être aujourd'hui la cause externe du changement linguistique (plus précisément, de sa diffusion) par excellence. Parmi eux, la classe sociale occupe une place prépondérante. Cependant, nous avons souligné qu'il n'y a pas toujours de réflexion méthodologique sur ce qu'est la classe sociale, et les nombreuses avancées dans le champ de la sociologie à ce sujet ont mis du temps à être adoptées en sociolinguistique. Nous avons établi que les critères utilisés pour définir la classe sociale pouvaient être objectifs (niveau d'étude, situation financière) ou subjectifs (goûts, activités préférées, comportements), et avons défendu la pertinence d'associer ces deux types de facteurs (bien que les facteurs objectifs soient prépondérants), car nous considérons que la classe sociale ou le niveau socio-économique sont plus que de simples étiquettes accolées aux locuteurs en fonction de leur parcours de vie respectif.

Un autre point sur lequel la sociologie a eu une influence est la vision des rapports entre classes. Dans certains modèles, l'accent est mis sur la cohésion de la société, et on considère alors que les différentes classes ont des évaluations similaires des variables linguistiques. Dans un autre cadre, on considère que les rapports entre classes sont conflictuels, et que leurs membres ont des évaluations et aspirations différentes, voire parfois opposées. Si c'est cette vision des rapports entre classes qui nous semble la plus à même d'expliquer la diffusion de certaines variantes, nous ne rejetons pas pour autant l'idée que les différentes couches de la société puissent avoir les mêmes évaluations et aspirations dans certains cas. Bien entendu, la classe n'est pas le seul facteur social digne d'intérêt. D'autres ont déjà été étudiés, au nombre desquels l'ethnicité (que nous

n'utiliserons pas dans ce travail, malgré son intérêt), et le *genre*. Nous détaillerons au chapitre 4 la manière dont nous avons utilisé ces outils pour notre propre travail.

Finalement, nous avons présenté d'autres facteurs, et certaines modélisations existantes du changement linguistique. Surtout, nous avons offert une définition d'un phénomène qui sera central dans la présente thèse : le *nivellement*. Nous avons établi que le nivellement dérivait du phénomène d'accommodation, selon lequel deux locuteurs (qu'ils parlent ou non des langues ou variétés différentes) qui souhaitent communiquer l'un avec l'autre ont tendance à adapter la manière dont ils s'expriment afin de rendre la communication la plus aisée possible. À long terme, cette accommodation peut engendrer un nivellement, c'est-à-dire la disparition ou la diffusion de plusieurs variantes. À plus grande échelle, ce nivellement (aux côtés d'autres phénomènes tels que la diffusion géographique de certaines variantes) peut mener à la réduction voire la suppression des différences entre variétés distinctes à l'origine. C'est ce que nous dénommerons *nivellement dialectal* dans notre travail. Nous avons présenté différents arguments afin d'expliquer pourquoi certaines variantes sont sélectionnées au terme du nivellement, notamment le concept de *saillance*, mais avons conclu qu'il était difficile de le quantifier avec précision, puisqu'il apparaît que des facteurs extra-linguistiques entrent en jeu dans sa définition. Nous avons également mis en lumière les facteurs qui ont favorisé le nivellement dialectal dans la seconde moitié du *xx^e* siècle, notamment dans le contexte britannique. Nous reviendrons sur le nivellement dialectal en Angleterre au chapitre 3, et montrerons ainsi pourquoi il est central à notre étude. Nous décrirons également Manchester d'un point de vue historique, démographique, et sa variété d'un point de vue phonético-phonologique.

Chapitre 3

Manchester : histoire, démographie, phonologie

3.1 Histoire et démographie de Manchester

Manchester est située à près de 260 kilomètres au nord-ouest de Londres, et à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Liverpool, là où se rencontrent l'Irk, la Medlock et l'Irwell. Il s'agit aujourd'hui d'une des villes les plus importantes du Royaume-Uni, qui jouit du statut de *city* depuis le XIX^e siècle et qui fait partie de l'une des aires urbaines les plus peuplées du pays. Cependant, bien que cela puisse être difficile à imaginer de nos jours, Manchester n'a pas toujours connu un statut privilégié, et elle est restée une ville d'importance secondaire pendant une grande partie de son histoire.

3.1.1 Mamucium

Les premières traces d'occupation humaine du site de Manchester remontent à l'époque romaine, et plus particulièrement à la construction vers 77 ou 78 (Kidd 2006, p. 1–2) d'un fort nommé *Mamucium* (Shercliff 1969, p. 4 rapporte qu'une autre version du nom, *Mancunium*, est également présente dans les sources de l'époque), suite à la conquête de la région (à l'origine occupée par le peuple celte des Brigantes). Ce fort était situé dans ce qui est maintenant Castlefield dans le Manchester moderne. Initialement construit en bois, il est remplacé par des remparts en pierre au cours du III^e siècle, et s'il conserve son caractère militaire, il est néanmoins progressivement accompagné d'habitations qui se situent au nord, et ce jusqu'au départ des Romains de Grande-Bretagne au cours du V^e siècle (Kidd 2006, p. 2). Le site est alors abandonné, et la région reste rurale au début du Moyen Âge.

3.1.2 Manchester au Moyen Âge

Shercliff rapporte que c'est aux environs de 923 que Manchester est réhabilitée. Le roi Edouard l'Ancien y dépêche des hommes pour restaurer les fortifications, et ainsi surveiller les peuples scandinaves, puis permettre la reconquête de la région située entre la Mersey et la Ribble, qui est achevée sous le règne de son fil Athelstan (Shercliff 1969, p. 4). Cette région est ensuite découpée en six divisions administratives appelées *hundreds*. C'est donc également le cas de la zone autour de Manchester. Pourtant, Manchester n'est pas le centre administratif de la nouvelle division, qui est Salford, d'où le nom de *Hundred of Salford*. D'ailleurs, Kidd (2006, p. 3) souligne que d'autres villes telles que Wigan et Preston étaient à l'époque bien plus importantes que Manchester. Cette dernière, qui se développe après la conquête normande de 1066, surtout aux alentours du site sur lequel la cathédrale se trouve aujourd'hui, était principalement connue pour son marché et, après 1223, pour sa foire annuelle se tenant sur ce qui est maintenant St Ann's Square (Shercliff 1969, p. 5 ; Kidd 2006, p. 4–5). Bien que secondaire, la ville était déjà un centre d'échanges économiques, même si Kidd (2006, p. 5) note que la plupart des produits en question n'étaient pas fabriqués à Manchester intra-muros.

3.1.3 La révolution industrielle

Au cours des siècles qui précèdent la révolution industrielle, Manchester devient un centre névralgique de l'industrie du textile au sein du Lancashire, même si elle n'est pas sur le devant de la scène nationale. Néanmoins, les débuts de cette industrie s'accompagnent d'une première période de forte croissance démographique pour la ville, qui passe d'environ 2300 habitants en 1543 à près de 40000 dans les années 1770 et 1780 (Briggs 1971, p. 88 ; Kidd 2006, p. 5). Si l'industrie du textile à Manchester reposait principalement sur la laine ou le lin au départ, Kidd explique que c'est l'arrivée du coton (dans un premier temps associé à d'autres fibres pour créer des tissus, puis seul à partir de 1750) qui a permis l'essor de Manchester : sa situation géographique était un atout non-négligeable, les fleuves et la proximité avec le port de Liverpool permettant d'acheminer les matières premières. Ainsi, l'Irwell et la Mersey sont aménagées dès 1736 afin d'être navigables, augmentant la rapidité du transport des marchandises entre Liverpool et Manchester (Shercliff 1969, p. 13–14 ; Kidd 2006, p. 9), et le premier canal de l'ère moderne en Grande-Bretagne, le Bridgewater Canal, est construit en 1761 (Shercliff 1969, p. 14).

Manchester émerge donc comme un centre économique et urbain dans les années 1780, mais Kidd souligne que c'est le demi-siècle qui suit qui est véritablement déterminant dans l'histoire de la ville. L'arrivée de nouvelles machines à la fin du XVIII^e siècle, permettant un travail plus efficace du coton, et leur adoption rapide dans le Lancashire, coïncident avec l'ascension de la région autour de Manchester au niveau

national. Ainsi, Kidd (2006, p. 13) rapporte que dès la dernière décennie du XVIII^e siècle, près de 70 % de l'industrie du coton britannique est située dans le Lancashire et le Cheshire. La forte croissance de la population, passant de 70000 habitants en 1801 à plus de 300000 en 1851 (Briggs 1971, p. 88 ; Kidd 2006, p. 14) permet enfin à la ville d'occuper une place privilégiée au niveau national. Elle est d'ailleurs affublée du surnom de « Cottonopolis », bien que Kidd (2006, p. 24) note que celui-ci occulte une part cruciale de l'activité de la ville. En effet, l'industrie du coton s'est développée parallèlement à d'autres branches de l'industrie, comme par exemple l'industrie chimique, dont les teintures étaient indispensables à la commercialisation des produits finis. Le développement des infrastructures se poursuit également : le Bridgewater Canal est progressivement agrandi, et la première ligne de chemin de fer transportant des passagers est ouverte en 1830, et relie Liverpool à Manchester (ibid., p. 25–27). L'influence grandissante de Manchester est progressivement reconnue au niveau national, et la ville élit ses premiers *MPs* de l'époque contemporaine dans les années 1830. La ville obtient le statut de *borough* en 1832 puis, en 1853, celui de *city* (ibid., p. 57–58).

Bien entendu, le portrait dressé jusqu'ici laisse de côté un pan essentiel de l'histoire de la ville. En effet, son développement économique et démographique rapide n'a pas eu que des avantages. Kidd (ibid., p. 34) insiste d'ailleurs sur ce point : « Industrial growth generated great wealth and diffused it more widely, but it also occasioned great poverty. Migrants came to Manchester in search of a better life. They did not always find it ». Selon lui, la forte croissance démographique de la ville est due plus au plein emploi, encourageant les mariages et une natalité importante, qu'à l'amélioration des conditions de vie. En effet, les taux de mortalité et de crime ne connaissent pas de baisse majeure, et de nombreuses maladies telles que la tuberculose sévissent à l'intérieur de la ville. Une grande partie de la population de Manchester est originaire des zones rurales aux alentours de la ville, en particulier du Lancashire et du Cheshire. Une autre frange importante de la population est d'origine irlandaise, notamment à partir des années 1840 et de la Grande Famine. Celle-ci représentait l'une des plus grandes communautés irlandaises d'Angleterre (seulement dépassée en taille par celles de Liverpool et Londres), et la plus large minorité ethnique de Manchester, soit un cinquième de sa population en 1840, et encore 15 % en 1851 (Briggs 1971, p. 106 ; Kidd 2006, p. 37). Néanmoins, les Mancuniens d'origine irlandaise figuraient aussi parmi les plus pauvres de la ville.

3.1.4 Manchester au xx^e siècle

Après la Première Guerre mondiale, l'industrie du coton britannique s'effondre, notamment à cause de l'émergence d'industries du textile dans les régions qui représentaient jusque-là un marché pour les exportations britanniques, comme par exemple l'Inde : Kidd (2006, p. 187) observe que 45 % des exportations britanniques de coton en 1913 étaient à destination de ce seul pays. D'après lui, la main d'œuvre meilleur

marché et l'adoption de nouvelles technologies dans ces régions sonnent le glas de Cottonopolis. Si ce changement est désastreux pour l'industrie du Lancashire en général, la diversification des branches d'industrie qui existait déjà à Manchester permet à la ville d'absorber quelque peu les effets de la récession, et les chiffres du chômage y restent en dessous de la moyenne nationale pendant l'entre-deux-guerres (Shercliff 1969, p. 44 ; Kidd 2006, p. 188). Le secteur industriel de Trafford Park par exemple résiste à la récession, et même à la crise de 1929, grâce à la présence des industries chimique, agroalimentaire, et de l'ingénierie. Ce secteur de la ville connaît même son apogée pendant la Seconde Guerre mondiale, et le port de Manchester est le deuxième plus important en ce qui concerne les importations de pétrole (Kidd 2006, p. 189 note que celles-ci représentent environ un quart des importations nationales de pétrole en 1946). En revanche, dans les années 1960 et 1970, Trafford Park et le port de Manchester voient leur influence se réduire : la création d'autoroutes, et le fait que le port de Manchester ne soit pas adapté à l'utilisation de conteneurs, font que la majorité des zones industrielles se délocalisent progressivement en dehors de Manchester.

La population, quant à elle, se stabilise au début du siècle. Elle atteint un pic de 2,4 millions d'habitants en 1931, chiffre qui reste stable pendant une trentaine d'années avant de décliner (ibid., p. 215). La *City of Manchester* en tant que telle connaît déjà une légère baisse de population entre 1931 et 1961, passant de 760000 habitants à 660000 (Shercliff 1969, p. 45). La population de Manchester s'est aussi diversifiée, notamment avec l'arrivée de migrants originaires du Pakistan et d'anciennes colonies du Commonwealth, même s'ils représentent une proportion moins importante de la population que dans d'autres villes comme Bradford ou Birmingham : le recensement de 1991 donne le chiffre de 12,6 % de la population dont l'ethnicité est autre que *white* (Kidd 2006, p. 225).

En 1974, lors de l'application du *Local Government Act 1972*, le comté métropolitain du Greater Manchester est créé. Il compte principalement, en plus de la *City of Manchester*, des villes qui appartenaient à l'origine soit au Lancashire (comme Salford, Wigan, Bolton), soit au Cheshire (Stockport) (ibid., p. 201–203).

3.1.5 Manchester aujourd'hui

De nos jours, Manchester n'occupe certainement plus la place privilégiée qui était la sienne au cours du XIX^e siècle. Néanmoins, au cours des dernières décennies, la ville a su revenir sur le devant de la scène en Grande-Bretagne, et dispute régulièrement le titre de deuxième *city* à Birmingham. Bien que le pouvoir économique de la ville ait toujours un certain poids aujourd'hui — le Greater Manchester a la quatrième valeur ajoutée brute en 2014, Londres mise à part (plus de 57000 millions de livres sterling), même si sa valeur ajoutée brute par habitant, qui s'élève à 21000 livres sterling par habitant, n'a rien d'exceptionnel (Office for National Statistics 2016) — Kidd (2006, p. 235) remarque que c'est plutôt au niveau culturel que la ville a su se développer. Grâce à

ses candidatures malheureuses pour accueillir les Jeux olympiques de 1996 et de 2000, ainsi que la candidature, cette fois couronnée de succès, comme ville hôte des Jeux du Commonwealth 2002, la ville a rénové ou construit de nombreux équipements sportifs, et plus généralement, cherché à renvoyer une image positive au niveau international (ibid., p. 237). Un véritable phénomène de renouvellement urbain était donc en cours dans les années 90, qui a certainement été amplifié par l'explosion d'une bombe de l'IRA en plein centre ville le 15 juin 1996. Celle-ci n'a heureusement fait que des blessés, même si leur nombre s'élevait à plus de 200, et des dégâts matériels, évalués à plus de 500 millions de livres sterling (le coût de la reconstruction et du renouvellement urbain du centre étant estimé à plus d'un milliard de livres¹). Certains vont même jusqu'à dire que Manchester a su tirer le meilleur de cet événement dramatique².

La scène musicale du Greater Manchester a certainement joué un rôle dans le renouveau culturel. En effet, on observe à la fin des années 1980 et au début des années 1990 l'explosion d'une scène manchesterienne de musique populaire, qui vaut à la ville le surnom de *Madchester* (Montgomery 2006, p. 215). Plusieurs groupes de la région sont alors extrêmement connus, comme les *Happy Mondays* ou *The Stone Roses*, dont les albums remportent un franc succès à la fin des années 80 (Kidd 2006, p. 213 ; Montgomery 2006, p. 215).

Le rayonnement culturel et sportif de Manchester à l'échelle nationale continue aujourd'hui. Sur le plan sportif, Manchester abrite les clubs de football de Manchester City et Manchester United, ainsi que plusieurs autres clubs jouant aux échelons inférieurs. Manchester United, qui détient le record du plus grand nombre de titres de la *Premier League*, est certainement le club anglais le plus performant au niveau national de ces vingt dernières années. Il s'agit aussi d'un des clubs les plus riches au monde³, et de la marque de football ayant le plus de valeur, celle-ci étant estimée à près de 780 millions de livres sterling⁴. Sur le plan des médias, de nombreuses équipes de la BBC ont déménagé, quittant Londres pour venir s'installer dans la *city* de Salford, qui borde toujours Manchester⁵. Enfin, le *soap opera* intitulé *Coronation Street*, souvent raccourci en *Corrie*, dont le premier épisode a été diffusé en 1960, raconte la vie des habitants de Weatherfield, ville fictive du nord de l'Angleterre, façonnée d'après Salford. Ce programme est toujours diffusé aujourd'hui et a d'ailleurs battu il y a quelques années le record du *soap opera* présent à l'écran sur la plus longue période.

D'un point de vue démographique, le *metropolitan county* de Greater Manchester

1. <http://www.manchestereveningnews.co.uk/news/greater-manchester-news/ira-manchester-bomb-anniversary-bomb-9451973>.

2. <http://www.telegraph.co.uk/news/celebritynews/7709880/Dominic-Monaghan-IRA-bomb-did-Manchester-a-favour.html>.

3. <http://www.theguardian.com/football/2016/jan/21/manchester-united-deloitte-football-rich-list-premier-league-real-madrid-barcelona>.

4. <http://www.bbc.com/news/business-33044663>.

5. http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/england/manchester/6708383.stm.

totalise en 2011 près de 2680000 habitants, dont plus de 500000 pour la *City of Manchester*. À l'exception de Londres, seul le *county* des West Midlands fait mieux avec 2730000 habitants⁶. La croissance de la ville de Manchester est d'ailleurs remarquable au niveau national, puisqu'il s'agit tout simplement de la troisième croissance la plus importante en Angleterre et au Pays de Galles, et de la première en dehors de Londres :

Manchester was the third fastest growing of the local and unitary authorities, and experienced the greatest percentage population growth outside the London region, with an increase of 19.0 per cent to over 500,000 people, despite having shown a decline in both 1991 and 2001 (Office for National Statistics 2012, p. 15).

Sa population est également assez jeune, avec moins de 10 % de la population âgée de plus de 65 ans, alors que la tendance nationale est plutôt à un vieillissement de la population, à part à Londres (ibid., p. 18–20). La composition ethnique du Greater Manchester est globalement similaire à celle de l'Angleterre au niveau national (environ 83 % de la population se déclarant comme *white*) bien qu'elle abrite une communauté pakistanaise plus large qu'à l'échelle nationale : 4,8 % contre 2,1 % (Office for National Statistics 2011b). Néanmoins, il existe une grande hétérogénéité entre les différents secteurs du Greater Manchester : les deux tiers de la population sont *white* dans la *City of Manchester* alors que ces mêmes groupes⁷ représentent jusqu'à 97 % de la population à Wigan.

3.2 Nord géographique = nord linguistique ?

Malgré la fréquence à laquelle on le rencontre, le terme « North of England » n'est pas sans poser quelques problèmes, puisque, comme le reconnaît Beal (2008b, p. 122), il a été défini différemment selon qu'il est utilisé par un locuteur lambda, un membre de l'industrie touristique, ou un linguiste. D'un point de vue strictement géographique, il semblerait que Manchester se situe dans le nord de l'Angleterre. Si plusieurs localités se disputent le titre de « point central du pays », celui-ci se trouve néanmoins toujours au sud de l'agglomération mancunienne, puisqu'il est généralement placé dans le Leicestershire⁸ ou les West Midlands⁹. D'un point de vue historique, Beal note que l'on peut associer le nord de l'Angleterre à la zone géographique couverte jadis

6. http://www.ons.gov.uk/file?uri=/peoplepopulationandcommunity/populationandmigration/populationestimates/datasets/2011censuskeystatisticsforlocalauthoritiesinenglandandwales/r21ewrtableks101ewladv1_tcm77-290562.xls.

7. La catégorie *white* utilisée au Royaume-Uni englobe plusieurs sous-catégories : *English/Welsh/Scottish/Northern Irish/British, Irish, Gypsy or Irish Traveller* et *Other White*.

8. <http://www.bbc.com/news/uk-england-leicestershire-22890463>.

9. <http://www.birminghammail.co.uk/news/nostalgia/meriden-monument-centre-england-9260665>.

par le royaume northumbrien. Une fois encore, cette définition inclut Manchester dans le nord, dont la frontière se situe là où se trouvent aujourd'hui les comtés modernes du Derbyshire et du Cheshire, au sud du Greater Manchester.

Si la division entre nord et sud revêt une importance particulière aujourd'hui pour nous, il ne s'agit pas pour autant d'un phénomène moderne ou récent à l'échelle de l'Angleterre. Effectivement, Wales (2006, p. 49) remarque qu'il existait déjà chez les Romains une distinction entre la *Britannia superior*, dans le sud de l'Angleterre (dont *Londinium*, ville située là où se trouve aujourd'hui Londres, était la capitale), et la *Britannia inferior*, au nord (dirigée depuis *Eboracum* ou York). La frontière septentrionale de cette région était symbolisée par le mur d'Hadrien, qui marquait la limite de l'empire romain et le passage dans la *Britannia barbara*. Plus généralement, au cours de son histoire, le nord de l'Angleterre est resté isolé du sud, et ce d'un point de vue géographique, mais aussi économique et social (ibid., p. 32–33). Ainsi, Wales souligne que la pauvreté du sol n'a pas permis un développement de l'agriculture similaire à celui du sud de l'Angleterre, et que la région est restée peu peuplée jusqu'au XVIII^e siècle par rapport au sud. Dès le XIV^e siècle, certains auteurs comme John Trevisa observent le retard économique du nord (ibid., p. 33).

Il existe une autre différence majeure entre l'histoire du nord et celle du sud, qui a eu une influence sur la division actuelle, à savoir les vagues de migration des Vikings, à partir de la fin du VIII^e siècle (ibid., p. 54). Si ceux-ci ont, d'après Wales, d'abord posé le pied dans le sud de l'Angleterre en 787, dans le comté du Dorset, c'est bien le nord qui a été la région la plus affectée par leur arrivée. L'installation des Vikings dans le nord de l'Angleterre est généralement divisée en deux temps : dans la seconde moitié du IX^e siècle, c'est d'abord la côte est de l'Angleterre qui est envahie ; à partir de 900, c'est au tour de la côte ouest de voir débarquer les Vikings (Fennell 2001, p. 58–59). La présence grandissante des Scandinaves a même abouti à un traité entre le roi Alfred le Grand et Guthrum l'Ancien dès la fin du IX^e siècle, nommé le *Danelaw*, qui délimitait les régions dans lesquelles les Vikings étaient installés (voir figure 3.1). Malgré les différences linguistiques qui pouvaient exister parmi les Vikings (certains étant originaires de ce qui est maintenant le Danemark, d'autres de l'ancêtre de la Norvège), Wales souligne que leur présence a eu une influence durable sur l'anglais du nord de l'Angleterre (Beal 2008b, p. 125 observe par exemple que les écrits datant du IX^e siècle montrent déjà des différences entre variétés du sud et du nord). Ainsi, il est probable que les similarités qui existaient à l'époque entre le vieil anglais et les dialectes scandinaves permettaient une intelligibilité mutuelle (Fennell 2001, p. 90–91 ; Wales 2006, p. 58). Il est également possible que la situation dans le nord de l'Angleterre ait mené à la création d'une ou de plusieurs koinès, ou du moins de formes interdialectales (Wales 2006, p. 58).

Quelle qu'ait été la situation réelle, il est indéniable que les variétés scandinaves ont eu une influence non-négligeable sur l'anglais du nord. D'ailleurs, certaines des

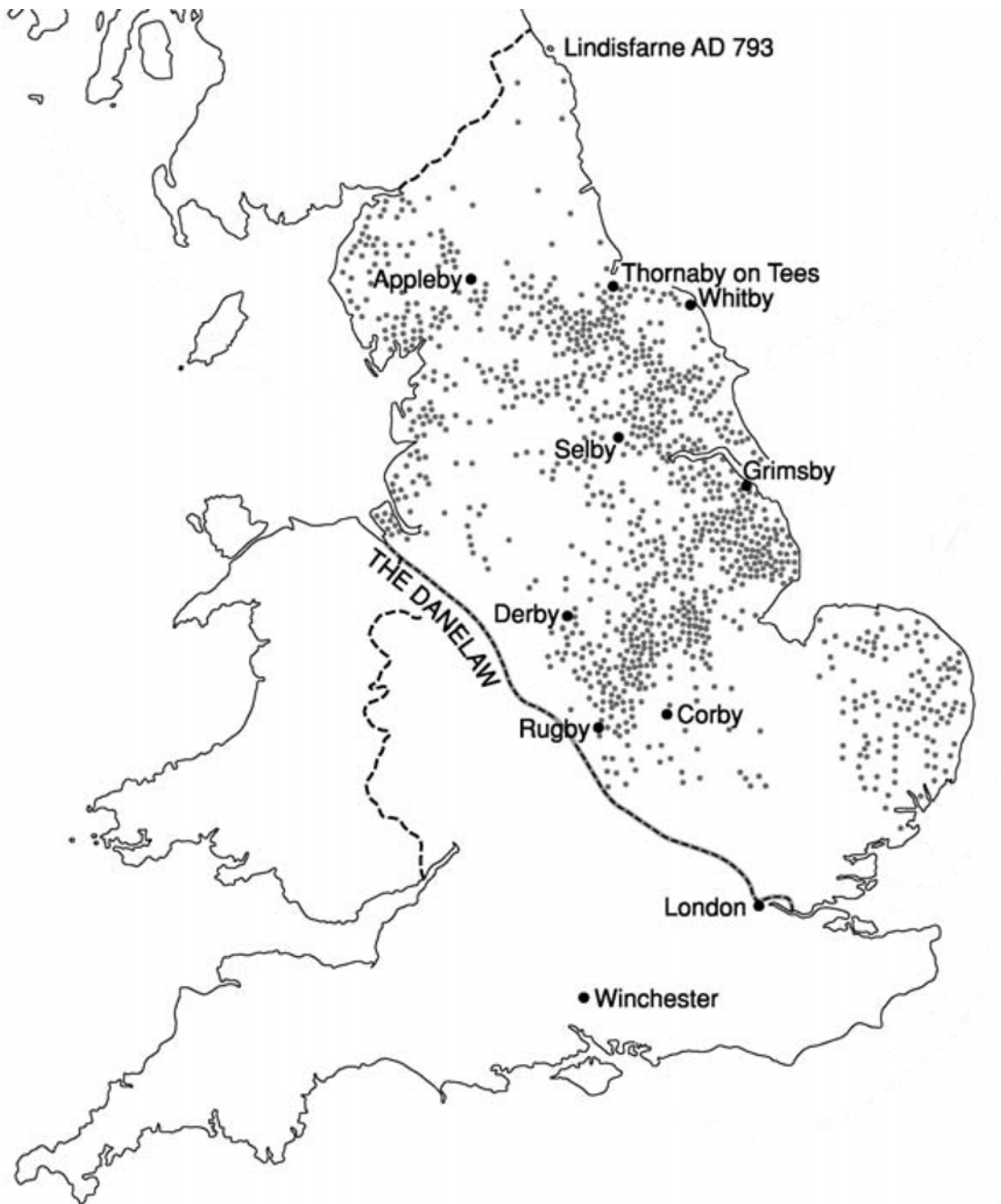


FIGURE 3.1 – Carte représentant le *Danelaw* (d'après Wales 2006, p. 56)

innovations apportées par les Scandinaves se sont frayé un chemin jusqu'en anglais standard : c'est par exemple le cas des pronoms *they*, *their* et *them*, tous d'origine scandinave (Beal 2008b, p. 126–127). En revanche, il y a fort à parier que les différences linguistiques ont exacerbé l'isolement du nord par rapport au sud.

En effet, il semblerait que la division nord/sud n'existait pas uniquement sur les plans géographique, économique, et politique, mais également dans l'inconscient collectif. Par exemple, Wales (2006, p. 62) souligne que la défaite du dernier roi scandinave en 954 n'entraîne pas un rapprochement immédiat entre sud et nord, qui est souvent qualifié de barbare au cours du Moyen Âge. Quant à la révolution industrielle, si elle rétablit quelque peu l'équilibre économique en faveur du nord (Montgomery 2006, p. 9), son influence sur l'imaginaire collectif du nord n'est pas particulièrement positive. En lieu et place des paysages sauvages se dressent désormais des monstres industriels : « the age-old image of the alien wastelands and 'barbarity' of the North is simply re-configured: the medieval view of the North being the Devil's homeland replaced or reinforced by an industrial underworld » (Wales 2006, p. 115). Plus tard, au *xx*^e siècle, suite à la Première Guerre mondiale, puis à la crise économique de 1929, le pays connaît une crise industrielle qui touche de plein fouet le nord, où les chiffres du chômage explosent, ce qui participe à n'en pas douter à une dégradation de l'image de la région (Montgomery 2006, p. 12). Pour Wales, certains vont même jusqu'à considérer que le nord de l'Angleterre n'est pas essentiel à la notion d'*Englishness* : « England, by synecdoche, is the land of the 'soft' South, thatched cottages, *luncheon* and bowler hats, not blackened back-to-backs, *dinner* and flat caps; the English language is Southern English, and middle class to boot » (Wales 2006, p. 28). Wales mentionne aussi l'existence d'expressions telles que « North of Watford », souvent utilisées de manière ironique dans la métropole londonienne ou les médias, qui adoptent souvent, selon elle, un point de vue centré sur la capitale. S'il existe des échos positifs sur les habitants du nord, il s'agit souvent de clichés : « the resilient Northerners, hard-working and humorous in the face of adversity, blunt speaking and straight-forward, friendly to strangers, their working flat caps matching their 'flat' vowels » (ibid., p. 28).

Pour autant, malgré sa longue histoire et la polarité qu'elle semble impliquer, Wales souligne le caractère relatif de la division nord-sud en Angleterre aujourd'hui, la frontière imaginaire entre ces deux entités étant placée plus ou moins haut sur un axe nord-sud en fonction de l'origine de la personne interrogée : « southerners tend to place a 'divide' much further south than northerners » (ibid., p. 10). Une étude préliminaire de dialectologie perceptuelle portant sur la frontière nord/sud a fourni des résultats qui vont dans une direction similaire : l'intégralité des lignes tracées par plus d'une centaine de personnes couvre une zone d'environ 200 kilomètres (Montgomery 2006, p. 62).

Qu'en est-il finalement du nord linguistique ? S'agit-il vraiment d'une région avec une unité linguistique, du moins phonologique ? Où se trouvent ses frontières ? Même

en se limitant à la signification de *nord* en linguistique anglaise, on trouve plusieurs acceptions du terme. Ainsi, Wells souligne que les dialectologues intéressés par l'histoire de l'anglais utilisent généralement le terme *north* pour faire référence aux variétés situées au nord d'une ligne reliant l'embouchure de la Lune à l'Humber. Les dialectes de Leeds et Manchester ne seraient donc pas des variétés du *north*, mais plutôt des *north midlands*. En revanche, cette même expression désigne aujourd'hui dans l'anglais britannique ordinaire plutôt des localités situées au sud de ces villes, et Manchester se trouve bien dans le nord de l'Angleterre. C'est la raison pour laquelle la définition du nord linguistique adoptée par Wells est la suivante : « I call everything from the Severn-Wash line northwards 'the (linguistic) north'. Within it we can distinguish, as we move away from London and towards the Scottish border, (i) the midlands, (ii) the middle north, and (iii) the far north » (Wells 1982, p. 349–350). Sa définition du nord linguistique inclut donc les villes de Birmingham et Leicester, et Manchester se retrouve dans le *middle north*. Trudgill (1999, p. 66–67) propose une distinction similaire : l'Angleterre est pour lui divisée en deux grandes zones, sud et nord, et cette dernière est à son tour subdivisée entre les variétés qu'il qualifie de *northern*, et celles qu'il appelle *central*. C'est bien évidemment dans cette dernière catégorie qu'il range Manchester, qui fait partie des *Northwest Midlands*, aux côtés de Derby, Stoke-on-Trent et Chester.

S'il est possible de délimiter cette zone d'un point de vue linguistique, il ne s'agit pas pour autant d'une région véritablement homogène linguistiquement parlant. Wells note par exemple que c'est dans le nord que l'on dénombre le plus de dialectes traditionnels (point sur lequel nous reviendrons en section 3.2.3). Il écrit également : « local differences in dialect and accent as one moves from valley to valley or from village to village are sharper in the north than in any other part of England, and become sharper the further north one goes » (Wells 1982, p. 350–351). Ces dialectes traditionnels mis à part, et en s'intéressant uniquement aux systèmes vocaliques du nord de l'Angleterre, Wells avance qu'on peut dénombrer au moins 4 systèmes différents dans le nord : celui de Birmingham (et, plus généralement, des West Midlands), celui de Leeds (applicable au *middle north* ainsi qu'aux East Midlands), celui de Liverpool et celui de Newcastle-upon-Tyne (ibid., p. 363–365). En réalité, les seules caractéristiques communes à toutes les variétés du nord sont l'absence d'opposition entre / \bar{u} / et / Λ / qu'on observe en anglais standard, et la présence d'un « a court » dans de nombreux mots prononcés avec un « a long » dans le sud (Wells 1982, p. 351 ; Beal 2008b, p. 130). Nous reproduisons ci-contre (voir figure 3.2) une carte représentant la localisation des deux isoglosses en question. L'embouchure de la Severn, qui n'est pas indiquée sur la carte, est située au sud de la zone où les deux isoglosses se croisent.

Nous avons déjà parlé dans ce travail de la notion de nivellement, qui sera centrale à nos travaux de recherche (voir 2.3.3.4). En Grande-Bretagne notamment, nous avons vu que plusieurs facteurs ont contribué à un plus grand contact entre locuteurs d'ori-



FIGURE 3.2 – Carte représentant les isoglosses définissant le nord linguistique de l'Angleterre (d'après Chambers & Trudgill 1998, p. 107)

gines différentes. Cette situation a, à son tour, entraîné un contact entre des variétés différentes, et a généré des accommodations de la part des locuteurs, d'abord à court terme, et parfois de manière permanente. Néanmoins, le consensus est qu'aujourd'hui il est impossible de prétendre que les variétés britanniques, voire même seulement anglaises, de l'anglais ont été complètement nivelées. Il existe encore de nombreux accents et dialectes britanniques, et la profusion des travaux sur le sujet en est la preuve. Cependant, malgré les spécificités locales qui subsistent encore aujourd'hui en Grande-Bretagne, comme dans le nord de l'Angleterre par exemple, il existe depuis les années 90 au moins une hypothèse selon laquelle beaucoup d'accents en Angleterre évoluent vers deux variétés en particulier. Nous détaillons cette hypothèse en 3.2.3, avant de décrire le système de la variété mancunienne. Pour l'instant, nous souhaitons nous pencher sur la description d'un outil que nous utiliserons souvent au cours de cette thèse : les ensembles lexicaux. Nous présenterons ensuite l'accent qui sert de référence dans une majorité des travaux sur les accents en Angleterre : la *RP*.

3.2.1 Les ensembles lexicaux de Wells

Dans le présent travail, nous adoptons le point de vue majoritaire en phonologie selon lequel il existe deux niveaux de représentation : le niveau phonologique ou phonémique d'une part, et le niveau allophonique ou phonétique d'autre part. Le premier niveau d'analyse s'intéresse au système, c'est-à-dire au nombre d'oppositions qui existent dans la langue, alors que le second décrit les réalisations physiques, en situation, de ces mêmes oppositions (voir Carr 1999, p. 35–49 pour une synthèse de la différence entre phonologie et phonétique). Par conséquent, lorsque l'on s'intéresse aux différences entre deux (ou plus) accents au niveau segmental, il est généralement admis qu'il existe trois types de différences¹⁰ :

- les deux accents peuvent avoir des systèmes différents, et certaines oppositions présentes dans un accent peuvent être absentes dans l'autre. On parle alors de différences systémiques.
- les deux accents peuvent avoir des systèmes similaires, et donc les mêmes oppositions, mais ces dernières ne sont pas réalisées de la même manière. Il s'agit de différences réalisationnelles.
- les deux accents ont les mêmes systèmes, et les oppositions qui en découlent sont réalisées de manière identique dans les deux accents. En revanche, il arrive que la répartition lexicale des phonèmes soit différente, c'est-à-dire qu'un mot qui aura le phonème *x* dans un accent aura le phonème *y* dans l'autre. C'est ce qu'on appelle une différence lexico-distributionnelle.

10. À celles-ci, Wells ajoute une quatrième différence : la distribution phonotactique des phonèmes, c'est-à-dire quels phonèmes sont autorisés dans des positions et environnements divers. C'est notamment de cette manière qu'on classerait la rhoticité (Wells 1982, p. 75–76).

Bien entendu, dans les faits, la situation n'est jamais aussi simple, et il arrive souvent que les différences qui existent entre deux accents se situent sur plusieurs plans : on a donc souvent affaire à des accents qui n'ont pas exactement le même système, dont certaines oppositions ne sont pas réalisées de la même manière, et pour lesquels la répartition lexicale d'un ou de plusieurs phonèmes est différente.

Afin de ne pas avoir à jongler avec un nombre trop important de symboles, Wells (1982, p. 122–124) a élaboré une liste de mots-clés appelés « lexical sets » (voir table 3.1 pour une liste de ces ensembles lexicaux). Ils permettent de faire référence soit à un ensemble de mots qui possèdent la même voyelle, soit à la voyelle en question, et ils ont été établis à partir de deux accents de référence : la *RP* et le *General American*. Il y a donc plus d'ensembles lexicaux que de phonèmes vocaliques dans chacune de ces variétés, puisque nous avons vu qu'il existe des différences lexico-distributionnelles entre variétés : c'est par exemple le cas des ensembles lexicaux CLOTH et LOT, qui ont la même voyelle en *RP* mais deux voyelles différentes en *General American*.

Les ensembles lexicaux nous permettent donc de disposer d'une terminologie utile pour décrire les caractéristiques des accents, tout en limitant le recours aux symboles, si bien qu'on pourra, au lieu de dire, dans une terminologie traditionnelle, « il existe une opposition entre Λ et Υ », qu'il existe une « opposition entre STRUT et FOOT ». En outre, certains ensembles lexicaux sont particulièrement appropriés dans le cas de différences lexico-distributionnelles, telles que la répartition des phonèmes dans BATH, TRAP et PALM.

Cependant, les ensembles lexicaux ont quelques limites, qui ont d'ailleurs été reconnues par leur créateur, qui ne s'attendait pas à ce qu'ils rencontrent un tel succès dans les études sur la variation (Wells 2010). Le problème majeur qu'ils posent est qu'ils fournissent une description adéquate des différences majeures entre *RP* et *General American*, mais ils ne sont pas toujours adéquats pour l'étude d'autres accents, pour lesquels la création de sous-ensembles lexicaux est nécessaire :

NURSE is treated as a single set, because the reference accents have merged the formerly distinct vowels of *verse*, *serve* etc as against *nurse*, *curve* etc. If the sets had been defined by a wider range of accents, it would have been necessary to split the NURSE set to take account of the speakers of Scottish and Irish English who make the distinction. People dealing with varieties that make such further distinctions in other sets have quite rightly proposed and defined further lexical sets or subsets (ibid.).

3.2.2 L'accent de référence

Nous avons plusieurs fois déjà utilisé les termes *RP* ou « accent standard », sans pour autant en fournir une définition exhaustive. Le fait est qu'il existe un accent qui occupe une place à part en Angleterre et, dans une moindre mesure, dans les Îles

	RP	GenAm	keyword		RP	GenAm	keyword
1.	ɪ	ɪ	KIT	13.	ɔː	ɔ	THOUGHT
2.	e	ɛ	DRESS	14.	əʊ	o	GOAT
3.	æ	æ	TRAP	15.	uː	u	GOOSE
4.	ɒ	ɑ	LOT	16.	aɪ	aɪ	PRICE
5.	ʌ	ʌ	STRUT	17.	ɔɪ	ɔɪ	CHOICE
6.	ʊ	ʊ	FOOT	18.	aʊ	aʊ	MOUTH
7.	ɑː	æ	BATH	19.	ɪə	ɪr	NEAR
8.	ɒ	ɔ	CLOTH	20.	ɛə	ɛr	SQUARE
9.	ɜː	ɜr	NURSE	21.	ɑː	ɑr	START
10.	iː	i	FLEECE	22.	ɔː	ɔr	NORTH
11.	eɪ	eɪ	FACE	23.	ɔː	or	FORCE
12.	ɑː	ɑ	PALM	24.	ʊə	ʊr	CURE

TABLE 3.1 – Liste des ensembles lexicaux (d'après Wells 1982, p. 123)

Britanniques : la *RP* ou *Received Pronunciation*. Il s'agit d'un accent qui est traditionnellement décrit comme n'étant pas limité à une zone géographique en particulier, mais plutôt à une certaine frange socio-économique de la population, généralement issue des couches aisées, et scolarisée dans les *public schools* (Wells 1982, p. 117 ; Trudgill 2000, p. 7 ; Moore 2015, p. 93) :

[RP is the accent] most usually heard in everyday speech in the families of Southern English persons whose men-folk have been educated at the great public boarding-schools. This pronunciation is also used by a considerable proportion of those who do not come from the South of England, but who have been educated at these schools. The pronunciation may also be heard, to an extent which is considerable though difficult to specify, from persons of education in the South of England who have not been educated at these schools. It is probably accurate to say that a majority of these members of London society who have had a university education, use either this pronunciation or a pronunciation not differing very greatly from it (D. Jones 1917, p. viii, cité par Upton 2008, p. 237).

Bien entendu, si l'on considère que la *RP* est un standard en Angleterre, elle n'est pas pour autant linguistiquement supérieure aux autres accents anglais, mais cette position privilégiée est le fruit d'autres phénomènes (que nous avons abordés en 2.3.3.5). Néanmoins, la *RP* a longtemps été considérée comme du *correct English*, de par le poids du prescriptivisme, et ce même si Cruttenden nous rapporte que D. Jones (1917) considérait que d'autres prononciations étaient tout aussi acceptables : « I wish it to be understood that other types of pronunciation exist which may be considered equally good » (Cruttenden 2014, p. 77).

L'étiquette *RP* comporte un problème majeur. Depuis sa première utilisation, située par Cruttenden (ibid., p. 77) à la publication des ouvrages de D. Jones au cours du premier quart du *XX*^e siècle¹¹, notamment son dictionnaire de prononciation, elle a été utilisée dans des acceptions différentes selon les auteurs, car l'accent décrit originellement a évolué au fil du temps. Plusieurs symboles, utilisés encore aujourd'hui dans les descriptions du standard anglais, ne sont plus adaptés :

The phonemic inventory of RP is often represented by a symbol set that was entirely appropriate when Jones began its description. Such have been the developments in the accent, however, that another transcription might now be thought more appropriate for some phonemes. Yet still the old description persists, a tradition of transcription being retained that fully supports Wells's description of the accent as "characteristic of the upper class and (to an extent) the upper-middle class" (Wells 1982, p. 10) (Upton 2008, p. 238–239).

Si l'on laisse de côté les problèmes posés par les symboles utilisés pour la description de son système phonémique, la popularité de l'étiquette *RP*, même auprès d'un public de non-linguistes, et l'évolution de l'accent en lui-même, ont certainement compliqué les choses. Cruttenden (2014, p. 78–80) avance que deux camps opposés semblent s'être formés. Les premiers considèrent que la *RP* correspond au système décrit à l'origine par D. Jones, et que celui-ci n'existe plus aujourd'hui, du moins pas chez de jeunes locuteurs. Les seconds considèrent au contraire que l'appellation *RP* doit désigner l'incarnation moderne de l'accent, et que faire référence à un accent idéalisé n'a plus grand sens. De plus, si la *RP* a également été adoptée comme l'un des modèles pour l'enseignement de l'anglais en tant que langue seconde, il a souvent été avancé que 3 % de la population britannique seulement parlait *RP*, et qu'il s'agissait dès lors d'un accent parlé par peu de locuteurs en Grande-Bretagne. Dans les faits, on retrouve ce chiffre dans plusieurs publications, sans pouvoir remonter précisément à sa source (ce que déplore Cruttenden, ibid., p. 77). Trudgill (2001, p. 3) en est à l'origine : c'est un chiffre qu'il donne dans la première édition de *Sociolinguistics* (Trudgill 1974b), et auquel il est parvenu au terme de son étude à Norwich (Trudgill 2001, p. 3–4). Néanmoins, il précise également que d'après lui, 12 % de la population parle un anglais standard, et qu'il y a donc 9 % de locuteurs qui possèderaient un accent *RP* mâtiné de régionalismes : « I also suggested that only 12 percent of the population were speakers of Standard English, implying that 9 percent of the population normally speak Standard English with a regional accent » (ibid., p. 3)¹². De son côté, Wells souligne

11. Il s'agit du premier emploi du terme *Received Pronunciation* en tant qu'accent, mais Cruttenden (2014, p. 75) note que des utilisations du terme *received* pour renvoyer à la prononciation de certains mots sont antérieures, notamment chez Walker (1791).

12. Notons qu'il est également possible que Trudgill cherche à dire que ces 9 % parlent un anglais grammaticalement standard, avec un accent clairement identifiable comme étant régional.

qu'en fonction de la définition de l'expression *RP* (c'est-à-dire, selon qu'elle inclut les locuteurs possédant encore quelques caractéristiques régionales, ou uniquement ceux se conformant à l'usage le plus strict), il est possible d'estimer que jusqu'à 10 % de la population anglaise parle *RP* : « Even with the most generous definitions, though, not more than about 10 percent of the population of England could be considered as RP speakers » (Wells 1982, p. 118). Malgré cela, et même en retenant les estimations les moins optimistes (qui sont valables selon lui si l'on choisit la version la plus datée de la *RP*, en excluant toute caractéristique régionale), Cruttenden avance qu'il n'existe pas d'autre accent en Grande-Bretagne qui soit aussi répandu :

But even a figure as low as 3 per cent is almost certainly higher than that for any other established variety, and no other accent is so widely spread (hence appropriate for foreign learners). Speakers of any dialect rarely regularly speak the broadest forms of their local accent and any modifications are usually towards RP. All this means that RP represents the 'common denominator' in many varieties of regional English (Cruttenden 2014, p. 77–78).

En outre, d'autres appellations ont parfois été adoptées sans pour autant poser moins de problèmes : c'est par exemple le cas des termes *BBC English* ou *the Queen's English*. L'association entre la *RP* et la BBC s'est faite naturellement avec le temps, à partir des années 1920, car pendant très longtemps les présentateurs des différentes stations du groupe avaient un accent *RP* (Moore 2015, p. 95), ce qui a sans doute participé à renforcer le prestige de la variété. Certains auteurs (Wells 1982, p. 117 ; Moore 2015, p. 95) avancent qu'il s'agissait d'une décision délibérée de la part du fondateur de la BBC, John Reith, alors que d'autres (comme par exemple Cruttenden 2014, p. 77) soutiennent qu'à l'origine, l'accent *RP* des présentateurs était surtout dû au fait qu'ils étaient tous issus du même milieu socio-économique, et que les candidats potentiels à un poste à la BBC formaient un groupe assez restreint. Quoi qu'il en soit, cette époque est aujourd'hui révolue, puisqu'il est aujourd'hui fréquent d'entendre des présentateurs avec des accents régionaux sur les différentes stations de la BBC. Quant à la reine, Cruttenden (ibid., p. 79) souligne que si son accent a considérablement évolué au cours de son règne, elle parle toujours une variété traditionnelle de *RP* et par conséquent une variété différente de celle de ses petits-enfants notamment (Moore 2015, p. 108). Cette liste d'appellations, qui n'a pourtant pas vocation à être exhaustive, ne peut faire l'impasse sur l'*Estuary English*, expression dont la paternité revient à Rosewarne (1984) et qui a connu un certain succès dans les médias à partir des années 1990 (Fabricius 2000, p. 33) :

“Estuary English” is a variety of modified regional speech. It is a mixture of non-regional and local south-eastern English pronunciation and intonation. If one imagines a continuum with RP and London speech at either end, “Estuary English” speakers are to be found grouped in the middle ground

(Rosewarne 1984).

Parallèlement à la diminution du nombre de locuteurs avec un accent *RP* « traditionnel » ou « conservateur », la popularité du terme *Estuary English* dans les sphères académique et journalistique, et son apparente importance croissante, ont pu amener certains à penser que l'*Estuary English* était en passe de remplacer la *RP* (Fabricius 2000, p. 41; Przedlacka 2001, p. 36; Trudgill 2001, p. 10). Néanmoins, Fabricius souligne que malgré l'abondance de remarques sur l'*Estuary English*, peu d'entre elles étaient fondées sur autre chose que de simples observations : « However, commentary on Estuary English has mainly been based on casual observations; corpus-based empirical observations of this 'variety' are only now beginning to emerge, and the evidence for a clear-cut 'middle variety' is limited » (Fabricius 2000, p. 19). Parmi les études de corpus qui s'intéressent à l'*Estuary English*, on compte celle de Przedlacka (2001) qui exploite des enregistrements d'adolescents originaires des *Home Counties* (région traditionnellement associée avec l'*Estuary English* dans la littérature). Cependant, l'étude des enregistrements révèle que si les variantes locales traditionnelles sont en récession chez ces locuteurs, il existe encore de telles différences entre eux qu'on ne peut conclure qu'ils parlent tous la même variété d'anglais (ibid., p. 47). De plus, Przedlacka (ibid., p. 47–48) affirme que les traits généralement décrits comme étant caractéristiques de l'*Estuary English* sont en fait des tendances plus générales des accents urbains en Angleterre.

Trudgill (2001, p. 10–12) soutient quant à lui que les changements sociaux de la deuxième moitié du *XX^e* siècle ont joué un rôle dans la création d'une situation bien différente de celle qui existait auparavant. La perte de prestige qu'a connue la *RP* fait qu'il est aujourd'hui possible de connaître une ascension sociale dans la société britannique sans devoir nécessairement modifier son accent vers un modèle non-régional, ou du moins sans devoir supprimer l'intégralité de ses caractéristiques régionales. Par conséquent, un locuteur avec un accent régional a aujourd'hui plus de chances d'être présent dans les médias qu'auparavant. Pour Trudgill, la situation particulière du sud-est de l'Angleterre, qui constitue le bassin de population le plus important d'Angleterre, et dans lequel se trouve Londres, centre névralgique des médias en Angleterre, a permis une plus grande présence dans les médias des variétés issues de cette région. L'*Estuary English* est donc, selon lui, une variété régionale d'anglais, certes présente dans une large zone dans le sud-est de l'Angleterre, mais qui ne peut prétendre au statut de standard, car les conditions sociolinguistiques qui ont permis l'avènement de la *RP* ne sont pas réunies pour l'*Estuary English*. L'*Estuary English* serait en fait le produit d'un nivellement dans le sud-est de l'Angleterre, autour du centre urbain qu'est Londres. Cette dernière remarque trouve un écho dans les mots d'Altendorf & Watt, selon lesquels la situation dans l'Angleterre du sud-est est caractéristique d'un développement et d'une évolution normale pour un accent, la différence majeure étant que les évolutions de cette variété ont été portées à l'attention de catégories de personnes qui

n'auraient en temps normal pas eu accès à ces informations :

To the layperson, the situation has changed in such a way (and/or is brought to his/her attention in such a way) that it is perceived as a new phenomenon requiring a new name. For the linguist, on the other hand, the current linguistic situation is just another phase within a longer historical process which does not merit a distinct designation, at least no more so than any other phase in the development of any particular accent (Altendorf & Watt 2008, p. 203).

En conclusion, la situation de la *RP* est aujourd'hui différente, et elle jouit à l'heure actuelle d'un prestige moindre que celui qui était autrefois le sien. Néanmoins, la *RP* n'est pas en passe d'être remplacée par l'*Estuary English*, même si elle constitue un accent qui a considérablement évolué, ce qui a poussé plusieurs auteurs à modifier les symboles utilisés pour la décrire¹³ (les symboles traditionnellement utilisés étant ceux présentés dans la table 3.1) et/ou à la dénommer autrement. Cruttenden (2014, p. 80), dans la dernière édition de *Gimson's Pronunciation of English*, délaisse le terme usuel au profit de *General British*, une expression proposée pour la première fois par Windsor Lewis (1972). Moore (2015, p. 109–110) propose l'appellation *British Reference Pronunciation*, alors que Collins & Mees (2013, p. 4) choisissent le sigle *NRP* pour *non-regional pronunciation*. Ces deux dernières solutions présentent l'avantage de garder le sigle *RP*, tout en le mettant à jour (le sens qu'a *received* dans l'expression *RP* étant aujourd'hui rare en anglais, et limité à quelques expressions figées telles que *received wisdom*). Pour notre part, nous continuerons à utiliser le sigle *RP* dans le reste de ce travail, mais nous souhaitons préciser que nous faisons bien référence à l'accent standard britannique d'aujourd'hui, que nous allons à présent décrire plus en détail.

3.2.2.1 Le système de la *RP*

Les descriptions de la *RP* sont légion dans les travaux sur les accents. En revanche, comme nous l'avons vu, elles ne reflètent pas toutes les évolutions plus ou moins récentes de cet accent. Upton (2008, p. 238–239) avance que ces évolutions sont majoritairement d'ordre phonétique, et que le système phonologique de la *RP* est, à quelques exceptions près, resté le même. Cependant, rares ont été les évolutions répercutées sur le système phonologique, ce qui a entraîné la présence de symboles archaïques dans les transcriptions phonémiques voire phonétiques. Nous reproduisons

13. Un argument en faveur d'une conservation des symboles traditionnels est qu'ils permettent, dans une certaine mesure, des comparaisons entre les systèmes de différentes variétés. Néanmoins, il nous semble que cet aspect ne doit pas être placé au premier plan. C'est également l'avis de Cox, qui prend l'exemple de l'anglais australien : « transcription as a technique for indicating pronunciation should reflect aspects of speech production and, as AusE no longer holds RP as its external standard, the transcription system should reflect speech patterns based on Australian norms » (Cox 2006, p. 7).

Phonème	Mot-clé	Phonème	Mot-clé	Phonème	Mot-clé
ɪ	KIT	e	DRESS	ɑ	TRAP
ɒ	LOT	ʌ	STRUT	ʊ	FOOT
ɑː ~ a	BATH	ɒ	CLOTH	ɜː	NURSE
iː	FLEECE	eɪ	FACE	ɑː	PALM
ɔː	THOUGHT	əʊ	GOAT	uː	GOOSE
aɪ	PRICE	ɔɪ	CHOICE	aʊ	MOUTH
ɪə	NEAR	ɛː	SQUARE	ɑː	START
ɔː	NORTH	ɔː	FORCE	ʊə ~ ɔː	CURE
i	happy	ə	letter	ə	comma

TABLE 3.2 – Système phonémique des voyelles de la *RP*

ci-contre un tableau (voir table 3.2) détaillant les oppositions vocaliques présentes en *RP*, d'après les travaux récents de Upton (2008), Cruttenden (2014) et Moore (2015).

Ce tableau est une synthèse des différentes propositions de ces auteurs, et nous avons choisi de retenir certains symboles au détriment d'autres. En effet, comme l'indique Cruttenden (2014, p. 103–104), tous les auteurs n'ont pas fait le choix de suivre le principe de romanisation de la même manière, et les écarts entre descriptions sont dus plus à des différences dans la quantité d'informations phonétiques fournies par les phonèmes qu'à de vraies différences systémiques. D'après le *Handbook of the International Phonetic Association*, le choix des symboles utilisés pour représenter le système phonologique d'une langue donnée doit, dans la mesure du possible, respecter les principes suivants :

- (a) When two sounds occurring in a given language are employed for distinguishing one word from another, they should wherever possible be represented by two distinct symbols without diacritics. Ordinary roman letters should be used as far as is practicable, but recourse must be had to other symbols when the roman alphabet is inadequate.
- (b) When two sounds are very similar and not known to be employed in any language for distinguishing meanings of utterances, they should, as a rule, be represented by the same symbol. Separate symbols or diacritics may, however, be used to distinguish such sounds when necessary.
- (c) It is not possible to dispense entirely with diacritics. The International Phonetic Association recommends that their use be limited as far as possible to the following cases:
 - (i) For denoting length, stress and pitch.
 - (ii) For representing minute shades of sounds.
 - (iii) When the introduction of a single diacritic obviates the necessity for designing a number of new symbols (as, for instance, in the representation

of nasalized vowels) (International Phonetic Association 1999, p. 159–160).

De ce fait, si l'on suit le principe (a), la description d'une variété comprendra le maximum de symboles latins sans que cela ne limite le nombre d'oppositions présentes (et, dans une moindre mesure, sans que l'on doive avoir recours à des symboles latins dont la réalisation phonétique serait très éloignée de celle du phonème que l'on souhaite transcrire). Cruttenden (2014, p. 103) note d'ailleurs qu'il s'agit d'une approche qui a déjà été adoptée pour l'anglais standard, dont le système est alors représenté de la façon suivante : /i,ɪ,e,ɛ,a,æ,o,ɔ,u,ʊ,ʌ,ə,ɜ,ei,ai,oi,ou,au,iə,uə/. Un tel système a l'avantage de la simplicité, puisque les oppositions entre voyelles *lax* et *tense*, contrairement à la représentation courante /ɪ,ɪ̃,e,ɛə,æ,ɑ:,ɒ,ɔ:,ʊ,ʊ̃,ʌ,ə,ɜ:/, ne sont pas exprimées à l'aide d'informations redondantes. Néanmoins, cette simplicité et cette économie de symboles se traduisent inévitablement par un manque de fidélité aux réalisations phonétiques de ces phonèmes. La table 3.2 suit, à quelques exceptions près, le système proposé par Cruttenden (*ibid.*, p. 98). Il existe cependant des différences avec les descriptions présentées par Upton (2008) et Moore (2015). Elles concernent particulièrement les représentations des phonèmes de TRAP, DRESS, NURSE, SQUARE et PRICE. Ainsi, Moore utilise toujours le symbole traditionnel /æ/ pour TRAP, même s'il ajoute que cette voyelle « est de plus en plus ouverte, avec un timbre très proche de la cardinale 4 : [a] » (*ibid.*, p. 99). Il représente également SQUARE par /ɛə/, bien qu'il ajoute : « la diphtongue est très souvent réalisée en RP par une voyelle longue [ɛ:] » (*ibid.*, p. 102). En revanche, il adopte un symbole plus moderne pour DRESS, /ɛ/, car il considère que la réalisation la plus courante de ce phonème est « une voyelle antérieure proche de la voyelle cardinale 3 » (*ibid.*, p. 98). De son côté, Upton semble avoir opté pour une approche moderne à travers l'utilisation de symboles représentant les évolutions phonétiques de TRAP, DRESS, et SQUARE (respectivement /a/, /ɛ/ et /ɛ:/), ainsi que du premier élément de PRICE, qu'il représente par /aɪ/ (Upton 2008, p. 214). En revanche, il choisit de représenter NURSE par /ɜ:/, afin d'illustrer la grande variabilité de cet ensemble lexical au niveau phonétique (*ibid.*, p. 244–245). Ces quelques divergences ne doivent pas nous faire oublier qu'il existe un consensus sur ce qu'est le système de la *RP* pour les auteurs sus-mentionnés. Ceci dit, il nous semble que le système proposé par Cruttenden est le plus cohérent, car il parvient à respecter le principe de romanisation tout en exprimant l'opposition *lax/tense* à l'aide de représentations fondées sur la phonétique.

Au niveau consonantique, il existe peu de débats sur le système de la *RP*. Upton (*ibid.*, p. 248–250) ne présente d'ailleurs pas les consonnes de cette variété en détail, préférant se concentrer sur des phénomènes tels que la glottalisation ou le /r/ de liaison. Nous renvoyons donc le lecteur aux ouvrages sur le sujet (Cruttenden 2014 ; Moore 2015). Les questions se concentrent plutôt sur des phénomènes réalisationnels. Par exemple, il semblerait qu'à l'heure actuelle, il soit accepté que /t/ puisse être réalisé par [ʔ] en *RP*, excepté en position d'attaque de syllabe : « /t/ in syllable-final

	Plosive	Affriquée	Fricative	Nasale	Approximante
Bilabiale	p b ¹⁴			m	(w) ¹⁵
Labiodentale			f v		
Dentale			θ ð		
Alvéolaire	t d		s z	n	l
Post-alvéolaire					r ¹⁶
Palato-alvéolaire		tʃ dʒ	ʃ ʒ		
Palatale					j
Vélaire	k g			ŋ	w
Glottale			h		

TABLE 3.3 – Système phonémique des consonnes de la *RP* (d'après Cruttenden 2014, p. 161)

positions is commonly reinforced or replaced by a glottal closure unless a vowel or syllabic [ŋ] or [l] follows, e.g. *late, want, cricket, outright, chutney* » (Cruttenden 2014, p. 178).

3.2.3 Vers une variété septentrionale ?

S'il apparaît clairement maintenant qu'il existe un accent jouissant d'un statut privilégié en Grande-Bretagne, nous avons aussi constaté que la *RP* n'exerce plus désormais l'hégémonie qui a pu être la sienne autrefois. Des accents régionaux ne constituent donc plus aujourd'hui un frein à l'ascension sociale en Grande-Bretagne, et l'équilibre des dynamiques entre variétés différentes n'est plus le même qu'il y a ne serait-ce qu'un demi-siècle. À cette situation s'ajoutent les facteurs déjà mentionnés en 2.3.3.4. Trudgill note ainsi que ce qu'il nomme les « dialectes traditionnels » (les dialectes qui se trouvaient dans les régions rurales de Grande-Bretagne, et qui étaient, jusqu'à l'avènement de la sociolinguistique urbaine, les objets d'étude de la dialectologie ; voir figure 3.3) tendent à disparaître, mais que ce phénomène ne semble pas aboutir à un nivellement dialectal définitif et complet à l'échelle britannique. En effet, dans le même temps, d'autres variétés, bien distinctes de la *RP*, du moins d'un point de vue phonologique, les ont remplacés (voir figure 3.4) :

15. /w/ a une double articulation : il s'agit d'une approximante labio-vélaire.

16. Bien que [r] représente une consonne roulée, nous suivons le principe de romanisation comme beaucoup d'auteurs et utilisons ce symbole de manière phonémique afin de désigner le phonème correspondant à la réalisation usuelle [ɹ].

What is happening in Britain — and probably not only in Britain — as far as regional linguistic variation is concerned is rather complicated. On the one hand, much regional variation is being lost as the large number of Traditional Dialects covering small geographical areas gradually disappear from most, though by no means all, parts of the country. These, however, are being replaced by a much smaller number of new Modern Dialect areas covering much larger areas. The dialects and accents associated with these areas are much less different from one another, and much less different from RP and Standard English, than the Traditional Dialects were. However, and this is crucial, in terms of phonology they are for the most part currently diverging, not converging (Trudgill 2001, p. 11–12).

En fait, Trudgill (ibid., p. 12), en s'interrogeant sur le phénomène de l'*Estuary English*, se demande si celui-ci n'est pas symptomatique d'une évolution plus générale des variétés de l'anglais en Grande-Bretagne, voire dans le monde anglophone : elles convergeraient les unes vers les autres sur les plans lexical et morpho-syntaxique, alors qu'elles seraient en train de diverger sur le plan phonologique. Dans les Îles Britanniques en particulier, suite aux changements démographiques et économiques du xx^e siècle, des zones d'influence linguistique seraient apparues autour de centres urbains tels que « Belfast, Dublin, Cardiff, Glasgow, Newcastle, Nottingham, Leeds, Liverpool, Manchester, Birmingham and Bristol ». Les variantes associées avec ces localités se seraient donc étendues à des zones géographiques plus larges que de simples aires urbaines, supplantant au passage les variantes des dialectes traditionnels. Trudgill (1999, p. 82–84) postule que les variétés modernes associées à de telles zones sont les candidates les plus sérieuses comme produits du nivellement dialectal. Celles-ci sont représentées en figure 3.5, dont l'examen rapide révèle que les zones dialectales de l'anglais vont probablement s'élargir, tandis que le nombre de variétés distinctes va se réduire.

Certains auteurs vont même jusqu'à dire qu'il est possible de diviser l'Angleterre en deux grandes zones linguistiques, en fonction de leur rapport au nivellement dialectal. C'est notamment l'avis d'Armstrong :

- (i) Dans le sud de la Grande-Bretagne, serait en expansion la variété du sud-est que l'on nomme *Estuary English*, littéralement 'anglais de l'estuaire'. Ce terme renvoie à une variété d'anglais populaire à l'origine, et localisée au départ à Londres et le long des rives de l'estuaire de la Tamise. Certains traits, surtout consonantiques, de l'*Estuary English* se répandent partout, y compris dans la partie septentrionale du pays.
- (ii) Dans la partie septentrionale du pays, les traits des parlers locaux céderaient le pas à une variété d'anglais largement distribuée au nord ; il s'agit surtout ici de traits vocaliques. (Armstrong 2002, p. 5–6)

Comment expliquer que le nivellement dialectal ait lieu à si grande échelle ? Pour Britain (2013), si l'on souhaite véritablement comprendre les dynamiques du nivelle-



FIGURE 3.3 – Carte des *traditional dialects* (d'après Trudgill 1999, p. 34)

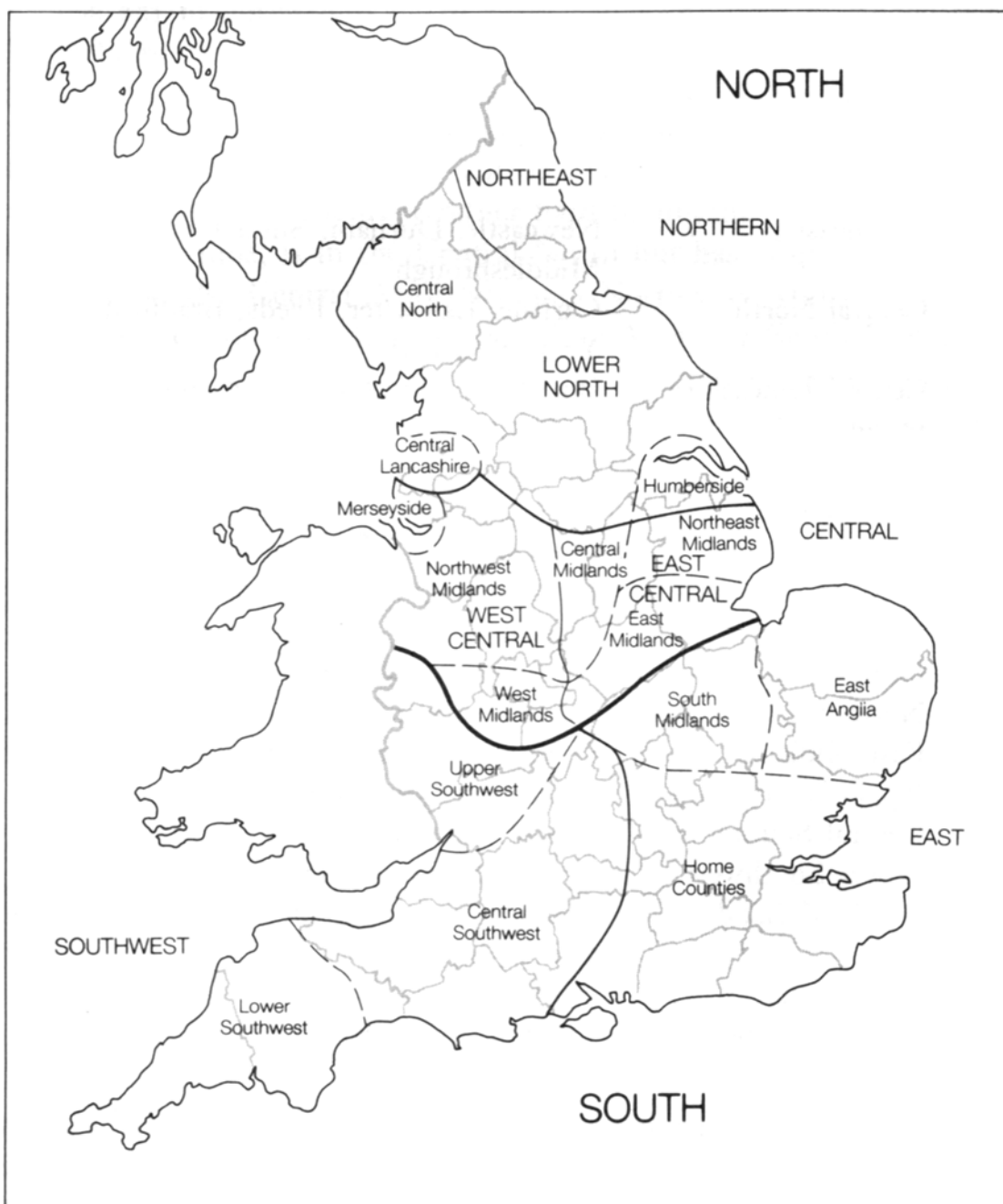


FIGURE 3.4 – Carte des *modern dialects* (d'après Trudgill 1999, p. 65)



FIGURE 3.5 – Carte des aires linguistiques futures (d'après Trudgill 1999, p. 83)

ment en Grande-Bretagne, il faut repenser la notion d'*espace*, telle qu'elle est envisagée en sociolinguistique. En effet, de même que d'autres concepts de sociolinguistique importés d'autres sciences, il s'agit d'une notion qui a évolué de manière considérable depuis sa création. D'après Britain, l'espace peut être euclidien, social, ou perçu :

1 Euclidean space — the objective, geometric, socially divorced space of mathematics and physics. When we measure the land area of New Zealand or the as-the-crow-flies distance from Portland to Pittsburgh, it is Euclidean space that we are measuring.

2 Social space — the space shaped by social organisation and human agency, by the human manipulation of the landscape, by the creation of a built environment and by the relationship of these to the way the state spatially organises and controls at a political level.

3 Perceived space — how civil society perceives its immediate and not so immediate environments — important given the way people's environmental perceptions and attitudes construct and are constructed by everyday practice (Britain 2013, p. 472).

Ces trois caractéristiques se combinent dans ce que Britain (*ibid.*, p. 472) appelle la spatialité (*spatiality*). Selon lui, le rapport des êtres humains à l'espace est très souvent, dans les faits, un rapport à la spatialité. Par exemple, l'espace euclidien, ou physique, aura une influence sur les espaces social et perçu : c'est le cas de nombreux obstacles naturels (montagnes, mers, etc.) qui marquent les frontières entre différentes nations. Il défend d'ailleurs une idée similaire dans Britain 2010 : il considère que les régions, qui sont centrales à la problématique du nivellement en Grande-Bretagne, ne sont pas des ensembles existant *a priori*, mais qu'elles sont formées et définies par les pratiques sociales. En conséquence, il ne s'agit pas d'ensembles fixes et intemporels, mais bien d'ensembles « en devenir », dont l'existence est remise en question, ou confirmée, par les activités humaines (*ibid.*, p. 196).

En Angleterre, Beal donne un exemple frappant qui montre comment l'espace social a une influence essentielle sur l'espace perçu, ce qui entraîne à son tour un changement en termes d'identité, ou du moins dans la manière dont les locuteurs d'une localité se définissent. Lors de la réorganisation administrative liée au *Local Government Act 1972* (implémenté en 1974), les frontières entre *counties* ont parfois été modifiées. L'un des changements majeurs a été la création des 6 *metropolitan counties* (Greater Manchester, Merseyside, South Yorkshire, Tyne and Wear, West Midlands et West Yorkshire), c'est-à-dire de larges aires urbaines, créées à partir du territoire des *counties* existant précédemment. Dans le cas particulier choisi par Beal, l'année 1974 a marqué le basculement de la ville de Warrington du comté du Lancashire vers celui du Cheshire (Beal 2010, p. 217). Ce qui pourrait sembler une réorganisation administrative anodine a en fait eu des répercussions inattendues, notamment parce que les deux comtés, comme le souligne Beal, avaient des images bien différentes :

Lancashire is viewed as a blue-collar, industrial county best represented in the works of the artist L.S. Lowry, whereas Cheshire is viewed historically as agricultural and more recently as an affluent commuter belt for Manchester and Liverpool. Lancashire is perceived as northern, whilst Cheshire, at least to some, is considered a midland county (ibid., p. 217).

Des membres de la même famille, s'ils ne sont pas de la même génération, peuvent donc être nés dans la même ville mais deux comtés différents. En réaction à ce changement administratif, Beal (ibid., p. 218–219) rapporte que plusieurs associations continuent de clamer l'appartenance de Warrington au Lancashire, bien que la plupart des membres de la jeune génération ne ressentent pas un attachement particulier à l'ancien comté. Une autre conséquence de ce changement touche la dialectologie perceptuelle, c'est-à-dire la manière dont les dialectes sont perçus par des locuteurs naïfs. Beal (ibid., p. 219–221) souligne qu'un grand nombre d'ouvrages de référence en dialectologie anglaise font usage des comtés traditionnels (pré-réforme de 1974), ce qui n'est pas étonnant si l'on se réfère à l'époque à laquelle ils ont été publiés. C'est par exemple le cas de Wright 1898–1905 et Orton et al. 1962–1978. Encore aujourd'hui, de nombreuses associations de sauvegarde des accents ou dialectes adoptent dans leur nom une référence aux comtés traditionnels, telles que la *Northumbrian Language Society* ou les *Friends of the Norfolk Dialect*, toutes deux fondées dans le dernier quart du xx^e siècle (Beal 2010, p. 220). Néanmoins, des recherches récentes en dialectologie perceptuelle (Montgomery 2006 ; Montgomery 2012) ont montré que les jeunes locuteurs, lorsqu'on leur soumet la tâche de noter sur une carte vierge les différents accents ou dialectes qu'ils connaissent, n'utilisent pas les noms des comtés traditionnels comme étiquettes, mais s'inspirent plutôt des aires urbaines. Ainsi, dans l'une des études utilisées par Montgomery (2012), un total de 274 adolescents et jeunes adultes, issus de trois localités différentes (Carlisle, Crewe et Hull) est confronté à une carte sur laquelle ne se trouvent que quelques marqueurs indiquant des villes importantes du Royaume-Uni. Leur tâche consiste à la remplir, à partir des questions suivantes :

1. Label the well-known cities marked with a dot on the map.
2. Do you think that there is a North-South language divide in the country? If so, draw a line where you think this is.
3. Draw lines on the map where you think there are regional speech (dialect) areas.
4. Label the different areas that you have drawn on the map.
5. What do you think of the areas you've just drawn? How might you recognise people from these areas? Write some of these thoughts on the map if you have time (ibid., p. 645–646).

Les résultats (que nous reproduisons en table 3.4) sont éloquentes : rares sont les comtés traditionnels mentionnés, et seul le Yorkshire est nommé par les trois groupes. Les réponses qui occupent le haut du tableau (*Geordie, Scouse, Brummie, Manc*,

Rank	Carlisle (n = 92)			Crewe (n = 85)			Hull (n = 96)		
	Area	n	RR	Area	n	RR	Area	n	RR
1	Geordie	60	65.2	Scouse	67	78.8	Geordie	47	49.0
2	Scouse	55	59.8	Brummie	65	76.5	Scouse	46	47.9
3	Brummie	43	46.7	Geordie	56	65.9	Brummie	45	46.9
4	Cockney	39	42.4	Manc	48	56.5	Yorkshire	34	35.4
5	Manc	38	41.3	Cockney	43	50.6	Cockney	28	29.2
6	Cumbria	31	33.7	Cornwall	14	16.5	Manc	26	27.1
7	Yorkshire	10	10.9	Potteries	13	15.3	South West	10	10.4
8	W. Country	10	10.9	Yorkshire	12	14.1	London	9	9.4
9	Cornwall	9	9.8	Posh	11	12.9	Posh	8	8.3
10	Lancashire	8	8.7	W. Country	7	8.2	East Anglia	6	6.3
11	London	5	5.4	London	6	7.1	Hull	6	6.3
12	North East	4	4.3	Welsh	6	7.1	Cornwall	5	5.2
13	Devon	3	3.3	Common	5	5.9	W. Country	5	5.2
14	Posh	2	2.2	Chavs	5	5.9	Lancashire	5	5.2
15	East Anglia	2	2.2	Bristol	4	4.7	Welsh	5	5.2
16	Norfolk	2	2.2	Norfolk	3	3.5	South East	5	5.2
17	Gangster	2	2.2	Cheshire	3	3.5	Bristol	4	4.2
18	Leeds	2	2.2	Essex	3	3.5	E. English	4	4.2
19	Mackem	2	2.2	East Anglia	2	2.4	Common	3	3.1
20	Welsh	1	1.1	Somerset	2	2.4	Humberside	3	3.1

TABLE 3.4 – Tableau regroupant les résultats de l'enquête de perception (d'après Montgomery 2012, p. 648)

Cockney) sont des variétés associées à des aires urbaines bien connues d'Angleterre.

Les résultats du travail de Montgomery poussent Beal à conclure que les aires urbaines sont devenues de véritables marqueurs d'identité linguistique pour les jeunes générations aujourd'hui :

with the exception of Yorkshire, which seems to maintain its salience and perceptual prominence, the counties (traditional or modern) of England do not serve as markers of linguistic identity for young people, being replaced by major conurbations or by larger regions such as East Anglia or the West Country (Beal 2010, p. 220–221).

Se pourrait-il néanmoins qu'il s'agisse seulement d'un changement au niveau de la perception des accents ? Un premier élément de réponse est à trouver dans les travaux de Llamas sur l'anglais de Middlesbrough (Llamas 2001 ; Llamas 2007). Il s'agit d'une ville du nord-est de l'Angleterre, située à proximité de deux autres aires urbaines plus importantes : Newcastle à environ 60 kilomètres au nord, et Hull à plus de 140 kilomètres au sud (Llamas 2001, p. 51–52). En outre, Llamas souligne que Middlesbrough est une localité qui a été particulièrement affectée par les réorganisations administratives au cours du XX^e siècle. Traditionnellement, elle faisait partie du North Riding of Yorkshire, et la rivière Tees, située immédiatement au nord de la ville, marquait la frontière entre le North Riding of Yorkshire et le County of Durham (ibid., p. 53–54). Néanmoins, la création du County Borough of Teesside en 1968 changea la situation, puisque la conurbation qui occupait les deux rives de la Tees fut unifiée d'un point de vue administratif : Middlesbrough se retrouvait donc associée à des localités qui dépendaient jusqu'alors du County of Durham. La situation ne dura guère, puisqu'un

autre changement survint dès 1974, lors de l'application du *Local Government Act 1972*, qui vit la dissolution du County Borough of Teesside, remplacé par le County Cleveland. Une trentaine d'années plus tard, de nouvelles divisions furent créées à l'intérieur du comté, et Middlesbrough (ainsi que Hartlepool, Stockton-on-Tees et Redcar and Cleveland) devint l'équivalent d'un comté avec l'obtention du statut de *unitary authority* par le Middlesbrough Borough Council en 1996 (ibid., p. 55–56). Comme le note Llamas, Middlesbrough aura connu 4 identités administratives en moins de trente ans. La situation est d'ailleurs toujours singulière aujourd'hui, puisqu'elle ajoute :

Despite lying on the south bank of the River Tees and therefore having an association with Yorkshire for 'cultural and ceremonial purposes' (Moorsom 1996: 22), in economic terms Middlesbrough is the centre of the sub-region of the Tees Valley, which is part of the larger region of the North East. This region can be seen to include the conurbations along the Rivers Tyne, Tees and Wear (where 70% of the population live) and communities in Durham and rural Northumberland. Middlesbrough's position in the North East is made manifest by its inclusion in the first *Regional Economic Strategy 'One North-East'* which is a 'blueprint for a better regional future in the next millennium' (1999: 4) (ibid., p. 56).

Pour son enquête de terrain, Llamas a enregistré 32 locuteurs issus de la classe ouvrière de Middlesbrough, et se revendiquant comme tels (Llamas 2007, p. 585). Lors des entretiens, les enquêtés devaient aussi remplir un questionnaire appelé *Identification Questionnaire* comportant des questions sur l'attitude des locuteurs envers leur accent et leur région (voir table 3.5 pour quelques exemples de questions posées par Llamas). Les trois variables sélectionnées pour l'étude étaient (p), (t) et (k), car elles possèdent toutes plusieurs variantes dont la répartition est intéressante d'un point de vue sociolinguistique : « All three plosives, (p), (t) and (k), can be realized with fully released variants, glottalled variants, [ʔ], or glottalized forms (also referred to as glottal reinforcement) (usually transcribed as a double articulation, [p̠p], [t̠t], [k̠k] or [p̠ʔ], [t̠ʔ], [k̠ʔ]) » (ibid., p. 586). Llamas souligne en effet que les variantes glottalisées de (p), (t) et (k) en position médiane de mot sont souvent associées à l'anglais du nord-est de l'Angleterre, puisque de telles prononciations ont été observées à Newcastle et à Durham. En revanche, ces variantes sont absentes des variétés du Yorkshire (ibid., p. 586–587). Par ailleurs, la variante [ʔ] (le coup de glotte) pour /t/ est généralement considérée comme une variante présente à l'échelle nationale dans les variétés des aires urbaines¹⁷.

Après analyse, Llamas constate, chez les jeunes locuteurs, la présence de variantes glottalisées pour les trois variables étudiées. Elle note également une diminution de

17. Comme d'autres auteurs, Llamas opère une distinction entre *glottalization* d'une part (c'est-à-dire le renforcement des plosives par une consonne glottale) et *glottaling* d'autre part (la réalisation d'une plosive par un coup de glotte).

Your Language

Q1 What accent would you say you had, and do you like it?

Q2 What would you think if your accent was referred to as “Geordie” or “Yorkshire”?

Q3 Can you recognise the accent of your home town (e.g. if heard on the radio or T.V.)? If so, how?

Your Area

Q4 Do you remember when the county of Teesside was formed and Middlesbrough was no longer in Yorkshire? Do you think this change made a difference?

Q5 Would you consider Teesside to be in a larger “north-eastern” part of the country or a larger “Yorkshire” part of the country? Why?

Q6 If you were watching a regional news programme, what places would you expect to hear news from?

Q7 What do you consider the local football derby to be?

TABLE 3.5 – Exemples de questions posées dans le *Identification Questionnaire* (d'après Llamas 2007, p. 587)

	<i>Total</i>	Yorkshire <i>n.</i>	Teesside <i>n.</i>	Middlesbrough <i>n.</i>	North/NE <i>n.</i>
O	8	4	1	3	0
M	8	0	4	3	1
Y	16	0	3	11	2

FIGURE 3.6 – Définition de l’accent en fonction de l’âge (d’après Llamas 2007, p. 596)

l’utilisation des variantes standard et/ou associées avec le Yorkshire (soit [p], [t] et [k]). Ces résultats sembleraient indiquer une convergence vers les variétés du nord-est, puisque l’usage des variantes de cette zone linguistique est en augmentation chez les jeunes locuteurs de Middlesbrough. Pourtant, une autre variante est la plus répandue pour (t) : c’est le coup de glotte, variante qui n’est pas associée avec le nord-est (Llamas 2007, p. 593–596). Llamas se tourne alors vers son questionnaire, afin d’explorer plus en détail le lien entre identité et variantes utilisées. Elle se penche notamment sur la manière dont les locuteurs ont défini leur propre accent (les résultats sont reproduits en figure 3.6). Seule la génération la plus âgée (O) utilise le terme Yorkshire pour décrire son accent, et la réponse qui remporte la majorité des voix pour les enquêtés les plus jeunes (Y) est Middlesbrough. Comme le souligne Llamas (ibid., p. 596), il est intéressant de noter que le changement d’appellation de l’accent en fonction des générations (Yorkshire, puis Teesside pour finir par Middlesbrough) semble suivre les tribulations administratives de la région. Parmi les deux générations les plus âgées (O et M), 14 locuteurs sur 16 se disent capables d’identifier un accent de Middlesbrough, quand les locuteurs les plus jeunes ne sont que 10 sur 16, alors même qu’onze d’entre eux ont identifié leur propre accent comme étant caractéristique de Middlesbrough. Llamas (ibid., p. 597) prend notamment le cas de deux jeunes locutrices qui justifient leur réponse négative par une incapacité à distinguer leur propre accent du Geordie. Par ailleurs, Llamas rapporte qu’à la question 5 de son *Identification Questionnaire* (« *Would you consider Teesside to be in a larger “north-eastern” part of the country or a larger “Yorkshire” part of the country? Why?* »), l’intégralité des enquêtés ont répondu qu’il faisait partie d’une région nord-est.

Malgré ces résultats, nombre de jeunes locuteurs (13 sur 16) indiquent néanmoins qu’ils n’apprécient pas que leur accent soit confondu avec le Geordie. Cette défiance envers Newcastle est pour Llamas symbole d’une rivalité entre les deux villes pour les locuteurs les plus jeunes, et les réponses pour ce qui est du derby de football reflètent cette situation : 26 enquêtés mentionnent Newcastle ou Sunderland, et seuls 6 répondent Leeds (qui se situe dans le West Yorkshire), et cette dernière réponse est

généralement accompagnée de remarques spécifiant qu'il s'agit d'un derby de moindre envergure, ou que l'époque de ce derby est révolue (Llamas 2001, p. 213–214).

Tous ces résultats poussent Llamas à conclure qu'il y a une certaine convergence vers les variétés du nord-est pour les variables (p) et (k). Néanmoins, il ne s'agirait pas d'une convergence vers la variété de Newcastle, puisque, d'une part, celle-ci est évaluée négativement par les sujets de l'enquête, et, d'autre part, la variante la plus répandue pour (t) est une variante qui n'est pas associée avec le Geordie. Cette situation est due, selon Llamas, à l'avènement de Middlesbrough en tant qu'aire urbaine, ce qui en fait une localité dont les locuteurs les plus jeunes peuvent se réclamer, sans devoir faire référence aux villes plus importantes aux alentours, ni au comté traditionnel dont dépendait autrefois Middlesbrough :

These convergent and divergent trends uncovered in the voiceless stops in MbE are concurrent with an increased confidence expressed by young speakers in the status of Middlesbrough both in terms of its accent and in terms of it as a “place.” For the young speakers, Middlesbrough is not part of a larger Yorkshire region, as it is for the old speakers, nor is it a place without an identity, as it is for the middle speakers. Rather, for the young speakers of the sample the identity of the urban center is simply Middlesbrough (Llamas 2007, p. 601–602).

Il est d'ailleurs pertinent de se pencher sur certaines études récentes sur Newcastle (Watt 1998 ; Watt 2002). Comme le souligne l'auteur, le Tyneside est généralement décrit comme une région coupée du reste du pays de par son isolement géographique. Elle a souvent l'image d'une zone homogène d'un point de vue ethnique, puisque Newcastle a accueilli peu de migrants originaires d'ailleurs que des Îles Britanniques, comparativement à d'autres villes de taille équivalente : Watt, citant Barke (1992), rapporte qu'en 1971, les nouveaux venus originaires du Commonwealth ne représentaient que 1,3 % de la population alors que les mêmes chiffres pour Birmingham et Bradford s'élevaient respectivement à 6,7 % et 7,1 % (Watt 2002, p. 50). Néanmoins, plusieurs auteurs ont souligné l'importance de l'immigration à Newcastle, et le rôle des industries dans la région, notamment au cours du XIX^e siècle : en 1851, plus de la moitié de la population de Newcastle était née ailleurs (ibid., p. 50), et la ville possédait la quatrième communauté irlandaise la plus importante d'Angleterre (ibid., p. 52). De plus, la proximité géographique avec l'Écosse a eu une influence non négligeable sur la population. Ces facteurs dressent donc un portrait bien différent de la vision traditionnelle de Newcastle, qui est loin d'être une zone homogène d'un point de vue linguistique et démographique (ibid., p. 53).

Watt entreprend donc d'étudier les différentes variantes de FACE et GOAT présentes à Newcastle. Pour ce faire, il utilise un corpus issu du projet *Phonological Variation and Change in Contemporary English* (L. Milroy, J. Milroy et al. 1999) comprenant 32 locuteurs (16 hommes et 16 femmes), répartis en deux classes sociales (« middle-

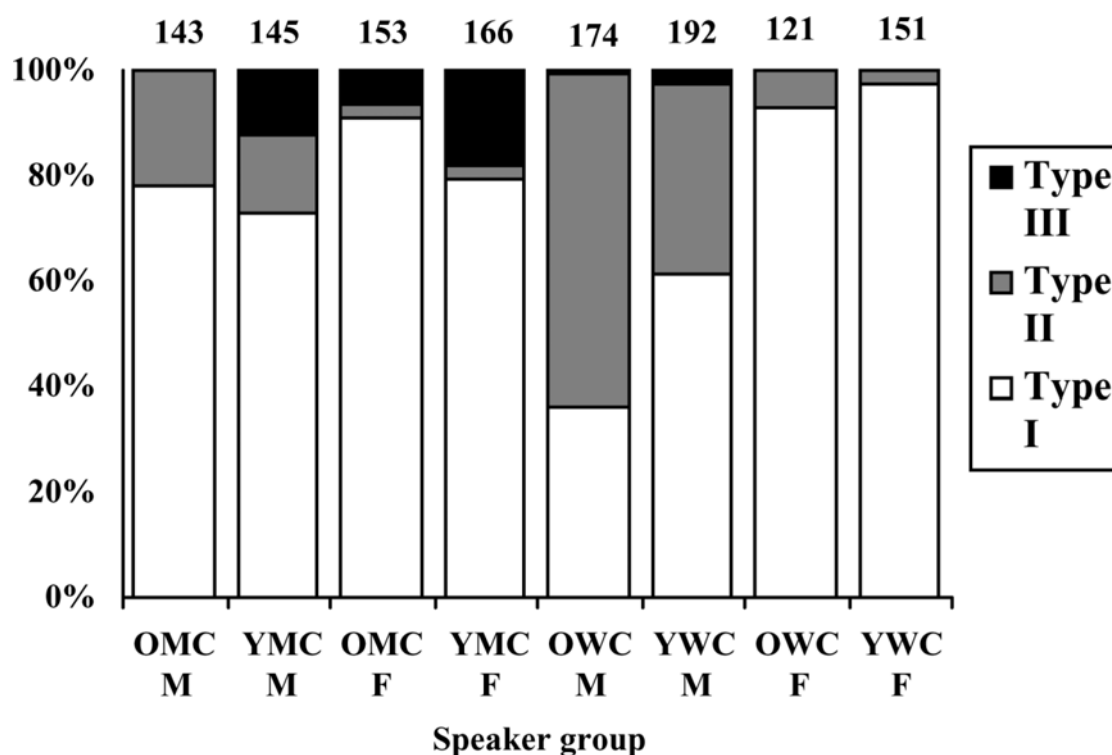


FIGURE 3.7 – Distribution des variantes de FACE selon les différentes catégories de locuteurs (d'après Watt 2002, p. 48)

class » et « working class ») et en deux tranches d'âge (« Young 18–25 » et « Older 45+ »). Selon les travaux sur le sujet, plusieurs variantes sont susceptibles d'être présentes à Newcastle pour FACE et GOAT. Watt les catégorise comme suit : type I (les variantes supralocales, présentes dans une large région du nord de l'Angleterre, ainsi qu'en Écosse), soit [e:] pour FACE et [o:] pour GOAT ; type II (les variantes locales, spécifiques au nord-est de l'Angleterre), soit [ɪə] pour FACE et [ʊə] pour GOAT ; et enfin type III (les variantes nationales, c'est-à-dire celles du standard *RP*), soit [eɪ] pour FACE et [oʊ] pour GOAT. À celles-ci il ajoute une quatrième variante pour GOAT, [ə:], qui était jusque-là considérée comme éteinte dans le Tyneside (Watt 2002, p. 46–47).

Les résultats de son étude, que nous reproduisons ci-contre (voir figures 3.7 et 3.8), montrent que pour l'ensemble des locuteurs, ce sont clairement les variantes supralocales qui sont les plus utilisées. Les variantes locales sont également courantes, mais presque uniquement chez les hommes (et la variante [e:] semble suivre ce schéma). Enfin, les variantes nationales sont les moins utilisées, et celles-ci s'observent surtout chez les membres de la « middle-class » (ibid., p. 47), en particulier à la lecture d'une liste de mots (ibid., p. 56). Watt analyse ces résultats comme étant le signe que les variantes de type II, locales, sont en train d'être supplantées par les variantes de type I,

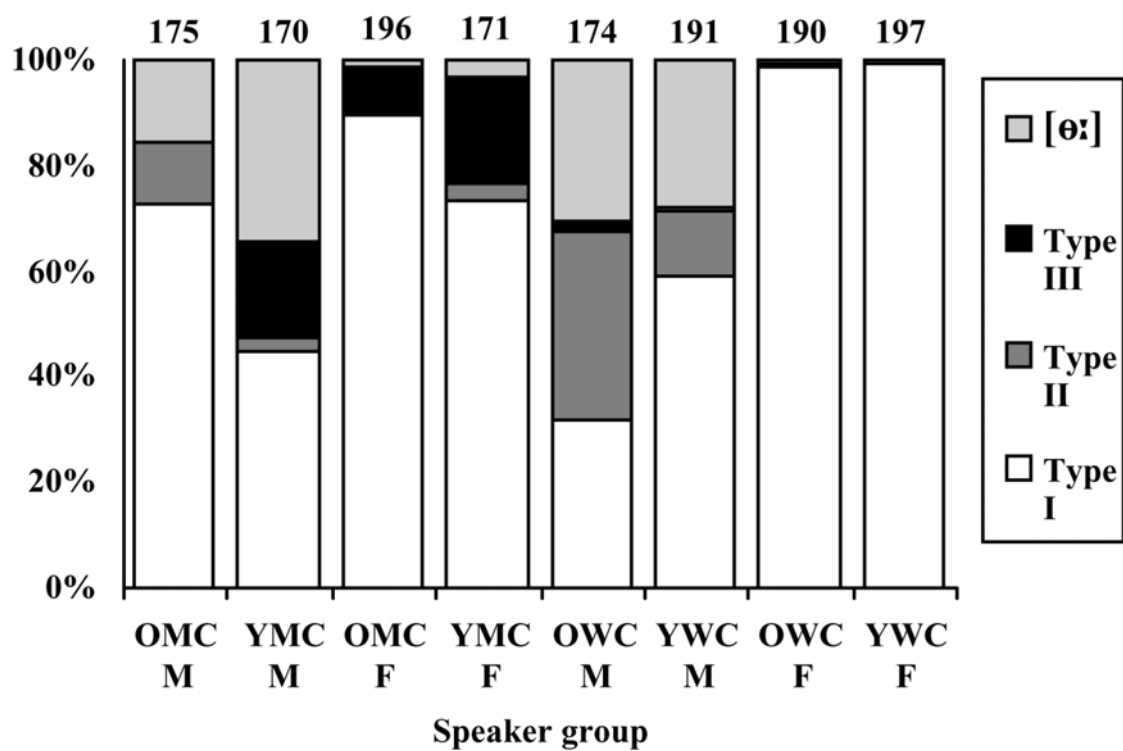


FIGURE 3.8 – Distribution des variantes de GOAT selon les différentes catégories de locuteurs (d'après Watt 2002, p. 48)

supra-locales : seuls les hommes utilisent ces dernières de manière conséquente, et Watt (2002, p. 56) constate une diminution de leur fréquence pour chaque classe sociale. On aurait donc affaire à un nivellement dialectal, non pas en direction du standard *RP*, mais en direction d'une variété septentrionale. Cependant, la fréquence de la dernière variante de *GOAT* ne semble pas vraiment correspondre à cette évolution. Watt propose deux hypothèses : soit il s'agit véritablement d'une voyelle locale traditionnelle, et celle-ci est adoptée par les hommes de la « middle-class » en tant que marqueur d'origine régionale (et ceci irait donc à l'encontre du phénomène de nivellement) ; soit, puisqu'il note que cette variante n'est pas attestée dans le Tyneside avant les années quarante, il s'agit en fait d'une centralisation de [o:], et son utilisation reflèterait bien un nivellement global pour *GOAT* et *FACE* (ibid., p. 57).

Ces travaux montrent qu'il est possible de postuler qu'une variété septentrionale, ou du moins des variantes septentrionales, sont en train de se répandre dans une large zone du nord de l'Angleterre. Notons également que les 6 *metropolitan counties* de 1974 se trouvent tous dans le nord de l'Angleterre, à l'exception des West Midlands (situés eux à la frontière entre nord et sud). On pourrait donc avancer que la réorganisation plus conséquente au nord a bouleversé les identités des nouvelles générations, et a pu jouer un rôle dans l'émergence ou la diffusion d'une variété d'anglais nordique. Watt (ibid., p. 58) note d'ailleurs que l'existence de cette variété est considérée comme un postulat de départ dans certains travaux. Néanmoins, il n'est pas à l'heure actuelle question d'une variété qui aurait supplanté tous les accents locaux, et le parallèle avec le sud de l'Angleterre est révélateur :

But few, apart perhaps from 'Estuary English'-obsessed journalists, would claim that regional dialect levelling has eradicated *all* local diversity, or will in the future. The evidence we have reminds us not only that this is a *process*, not a *fait accompli*, but also that supralocalisation can be spotted even in its relatively early stages (Britain 2010, p. 200).

Quelles pourraient alors être les caractéristiques de cet accent nordique ? Si l'on en croit Armstrong, cité au début de cette partie, il serait surtout question de traits vocaliques. C'est un avis partagé par Kerswill, qui note que s'il existe plusieurs exemples de variantes consonantiques qui se sont diffusées à l'échelle d'un pays (comme par exemple le *glottaling*), ce n'est pas le cas des variantes vocaliques, qui pour l'instant se sont limitées à des zones supra-locales (Kerswill 2003, p. 231). Nous revenons sur ces caractéristiques dans la section suivante, consacrée au système phonologique et phonétique de Manchester.

Phonème	Mot-clé	Phonème	Mot-clé	Phonème	Mot-clé
ɪ	KIT	ɛ	DRESS	ɑ	TRAP
ɒ	LOT	ʊ	STRUT	ʊ	FOOT
ɑ	BATH	ɒ	CLOTH	ɜː	NURSE
iː	FLEECE	eː (~ ɛɪ)	FACE	aː	PALM
ɔː	THOUGHT	oː (~ ɔʊ)	GOAT	uː	GOOSE
aɪ	PRICE	ɔɪ	CHOICE	aʊ	MOUTH
ɪə	NEAR	ɛː	SQUARE	ɑː	START
ɔː	NORTH	ɔː (~ ɔə)	FORCE	ʊə (~ ɔː)	CURE
ɪ	happy	ə	letter	ə	comma

TABLE 3.6 – Système phonémique des voyelles du *middle north* (d'après Wells 1982, p. 364–365)

3.3 Phonologie et phonétique de Manchester : caractéristiques segmentales

Malgré l'importance de Manchester à l'échelle du pays depuis près de deux siècles, peu d'études, mise à part Lodge 1984 (qui propose une description de 2 locuteurs de Stockport, au sud de Manchester), se sont jusqu'ici véritablement concentrées sur la variété mancunienne. En effet, Montgomery avance que s'il s'agit aujourd'hui d'une variété saillante pour les locuteurs de son enquête, cela n'était pas le cas dans d'autres études de dialectologie perceptuelle antérieures, telle que celle de Inoue (1999). Selon lui, cela est dû au retour de Manchester sur le devant de la scène nationale au cours des années 1990, notamment par le biais de la scène musicale de *Madchester* (Montgomery 2006, p. 214–215), ainsi que le début de l'ère Alex Ferguson à Manchester United, deux événements qui ont contribué à une plus grande visibilité de la région de Manchester dans les médias (voir 3.1.5).

Néanmoins, peu de données existent sur Manchester. Le *Survey of English Dialects* n'ayant recueilli que peu de données sur les variétés urbaines (à l'exception de Leeds, Sheffield et Londres), les auteurs travaillant sur des ouvrages généralistes sur les variétés de l'anglais se sont donc souvent limités à quelques remarques sur Manchester dans leur description des systèmes du nord de l'Angleterre. Wells (1982, p. 350) considère par exemple que les accents du « middle north » sont très semblables les uns aux autres, à l'exception des variétés du Merseyside et du Lancashire. Il propose également une description du système vocalique de Leeds (voir table 3.6) qui est, selon lui, applicable en grande partie à l'ensemble du « middle north », à l'exception des poches de rhoticité (ibid., p. 364–365)

De leur côté, Collins & Mees (2013, p. 173–174) proposent une description du système d'un locuteur de Dukinfield, dans le Greater Manchester, qu'ils considèrent

Phonème	Mot-clé	Phonème	Mot-clé	Phonème	Mot-clé
ɪ	KIT	ɛ	DRESS	ɑ	TRAP
ɒ	LOT	ʊ	STRUT	ʊ	FOOT
ɑ	BATH	ɒ	CLOTH	ɜː ~ ɛː	NURSE
iː ~ i ~ eɪ	FLEECE	eː ~ eɪ	FACE	ɑː ~ ɑː	PALM
ɔː ~ ɒː ~ ɑː	THOUGHT	oː ~ oʊ	GOAT	uː ~ ʊu	GOOSE
aɪ ~ ɑː	PRICE	ɔɪ ~ ɔɪ	CHOICE	aʊ ~ ɑː	MOUTH
iə ~ iə	NEAR	ɛː ~ ɛə ~ ɜː	SQUARE	ɑː ~ ɑː	START
ɔː ~ ɒː ~ ʊə	NORTH	ɔː ~ ɒː ~ ʊə	FORCE	ɔː ~ ʊə ~ ʊə	CURE
ɪ ~ ɛ	happy	ə ~ ɒ	letter	ə ~ ɑ	comma
ɪ ~ ə	horses				

TABLE 3.7 – Variantes des voyelles du nord linguistique (d'après Beal 2008b, p. 130)

comme représentatif de l'anglais du nord de l'Angleterre, à l'exception bien évidemment du Merseyside et du nord-est. Ils notent également qu'il existe un certain nombre de différences entre l'anglais du Lancashire et celui du Yorkshire, même s'il se limitent à deux exemples consonantiques. Cruttenden (2014) ne se concentre pas particulièrement sur les variétés régionales, mais compare les réalisations de chaque phonème du *General British* à celles d'autres variétés, et son ouvrage est par conséquent une source d'informations non-négligeable sur les variétés du nord.

Quant à Beal (2008b), son chapitre est une présentation générale des accents du nord de l'Angleterre, dans laquelle elle fait parfois référence à Manchester. Elle met cependant le lecteur en garde : bien qu'elle accorde du poids à l'hypothèse d'un nivellement dialectal en direction d'une variété septentrionale (ibid., p. 129), elle souligne qu'il existe plusieurs caractéristiques qui permettent de distinguer les différentes variétés du nord. Il est donc possible de différencier dialectes traditionnels et dialectes modernes urbains d'une part, mais également des dialectes distincts, quand bien même ils partagent certains traits du nord. Elle propose également un tableau répertoriant les variantes vocaliques les plus communes dans la région en question (auxquelles nous avons soustrait les variantes caractéristiques d'autres accents que celui de Manchester, voir table 3.7).

Néanmoins, il semblerait qu'aujourd'hui un intérêt certain soit en train de naître pour la variété mancunienne. Nous pensons notamment au travail de Baranowski & Turton, et au projet *Variation and change in the vowel system of Manchester* lancé à la *University of Manchester*. Nous ferons bien évidemment référence à ces travaux dans ce chapitre, pour la description plus détaillée du système de la variété mancunienne. Une caractéristique majeure de ce travail est que les auteurs opposent clairement le système de Manchester à ceux des autres villes environnantes du Greater Manchester :

The urban conurbation of Greater Manchester ... is not a particularly

informative label when it comes to defining the Manchester accent. The satellites towns such as Ashton, Bolton, Bury, Oldham, Rochdale and Wigan, though part of Greater Manchester, have distinctively different systems, which deserve to be studied in their own right. At the same time, the area of Central Manchester . . . may be too restrictive. For the purpose of this study, we define Manchester as the area within the M60 ringroad, including parts of Wythenshawe and Stockport immediately south of the M60. The motorway represents a geographical boundary and as such is useful for distinguishing between Manchester as a uniform dialect area and the surrounding dialect regions, particularly those to the north (Baranowski & Turton 2015, p. 294).

3.3.1 Système vocalique

3.3.1.1 L'opposition STRUT/FOOT

L'absence d'opposition entre ces deux voyelles est un trait caractéristique des accents du nord de l'Angleterre. Il s'agit probablement, avec la distribution lexicale de /a/ (abordée ci-après), du *shibboleth* le plus célèbre permettant de catégoriser un accent anglais entre nord et sud, puisqu'il s'agit d'une différence attestée dès le XVIII^e siècle (Beal 2008b, p. 131). Quand la *RP* a /ʌ/ pour les mots de STRUT et /ʊ/ pour les mots de FOOT, les accents du nord ont généralement le seul phonème /ʊ/ pour les deux ensembles lexicaux. D'un point de vue phonétique, STRUT est généralement réalisé [ɐ] en *RP*, même si le symbole [ʌ] est généralement utilisé pour décrire ce son (Cruttenden 2014, p. 122). La voyelle utilisée pour les deux ensembles lexicaux dans le nord varie entre [ʊ], [ɤ] et [ʌ]¹⁸. De son côté, Lodge (1984, p. 30–38) utilise le symbole [o] pour noter la réalisation de ses locuteurs, qui n'effectuent pas d'opposition entre FOOT et STRUT. Il s'agit d'un symbole différent de ceux mentionnés précédemment, mais qui se situe néanmoins dans la même zone de l'espace vocalique.

Wells (1982, p. 351–352) souligne que l'existence d'une opposition chez un locuteur nordique est souvent corrélée à son niveau social : « broad working-class speakers certainly do not have any control of a FOOT vs. STRUT opposition, which is associated with 'good' speech only ». On observe donc parfois des phénomènes d'hypercorrection, avec l'utilisation de /ʌ/ pour des mots qui appartiennent en fait à FOOT, comme par exemple *sugar* ou *cushion* : [ˈʃʌgə], [ˈkʌʃn̩] (ibid., p. 353).

D'un point de vue historique, le phonème /ʌ/ est une innovation du sud de l'Angleterre. La division phonémique entre FOOT et STRUT (FOOT–STRUT *split*) est due au désarrondissement du phonème /u/ du moyen anglais¹⁹ dans certains contextes

18. Nous parlons bien d'une réalisation phonétique ici, et non du phonème /ʌ/ de la *RP*, dont nous avons mentionné précédemment la réalisation phonétique la plus courante.

19. Certains auteurs (Beal 2008b, Cruttenden 2014) adoptent la notation /ʊ/.

au XVII^e siècle (Wells 1982, p. 196–197 ; Beal 2008b, p. 131). D’après Wells (1982, p. 197) et Fennell (2001, p. 140–141), le mouvement général est une transformation de /u/ en /ʌ/ (dont la réalisation à l’époque était probablement [ʊ] selon Wells et Cruttenden), sauf après les consonnes labiales (comme par exemple *pull*), bien que certaines exceptions existent. En outre, Wells (1982, p. 197–198) note que d’autres mots qui avaient une voyelle longue /o:/ en moyen anglais ont subi une redistribution phonémique vers /u:/ (dans le cadre du *Great Vowel Shift*, ou grand changement vocalique), puis une réduction de longueur, mais ce changement n’a pas eu lieu à la même époque pour l’ensemble des mots affectés. Certains ont rejoint /u/ avant son désarrondissement, et ont donc aujourd’hui /ʌ/ en RP (*blood, flood*), tandis que le mouvement d’autres items lexicaux a été plus tardif, et ceux-ci possèdent donc une voyelle brève (*good, foot*). Encore une fois, l’incidence lexicale de cette redistribution phonémique est différente dans le nord de l’Angleterre et dans certaines parties de l’Irlande, et certains des mots qui ont /ʊ/ en anglais standard ont /u:/ dans ces accents (ibid., p. 197). Nous reviendrons sur ce phénomène ultérieurement dans ce travail, lorsque nous aborderons l’ensemble lexical de GOOSE.

3.3.1.2 TRAP, BATH, PALM et START

Dans les accents du nord, la distribution des mots dans les différents ensembles lexicaux diffère de celle du sud. Ainsi, il existe bien une voyelle longue de type /a:/ dans les accents septentrionaux, mais son incidence est plus réduite que dans le sud. Si la majorité des mots de PALM se comportent comme dans le sud, et possèdent une voyelle longue (il s’agit cependant, comme le fait remarquer Wells, ibid., p. 143, d’un ensemble lexical qui contient peu de mots communs, *father* mis à part, et dont la majorité des éléments sont des emprunts à des langues étrangères), c’est surtout l’ensemble lexical de BATH qui se voit souvent associé à un /a/ court (comme le phonème de l’ensemble lexical TRAP). Néanmoins, ce n’est pas le cas pour la totalité de cet ensemble lexical, puisque certains mots qui en font partie sont systématiquement prononcés avec une voyelle longue, même dans le nord. C’est notamment le cas de *master*, prononcé avec une voyelle longue dans le Tyneside, ainsi que dans le Lancashire et à Sheffield (Beal 2008b, p. 132), et de *half*, que Wells (1982, p. 355–356) décrit comme possédant une voyelle longue dans la quasi-totalité du nord, à l’exception de son extrémité nord-est. Quant à START, l’anglais mancurien étant généralement considéré comme non-rhotique, on y observe également une voyelle longue. Deux possibilités existent alors : soit la même qualité de voyelle est utilisée pour tous les ensembles lexicaux, avec une différence de longueur pour PALM et START (c’est cette possibilité que Wells retient pour Leeds et Manchester), soit il existe aussi une différence de timbre pour PALM et START en plus de la longueur, avec l’utilisation d’une voyelle d’arrière.

Bien qu’il s’agisse d’un trait clairement associé au nord de l’Angleterre, comme l’absence d’opposition entre FOOT et STRUT, la présence d’un /a/ dans la majorité des

mots appartenant à BATH ne semble pas revêtir le même caractère sociolinguistique :

Retention of a short vowel in BATH words extends much further up the social scale than does the retention of unsplit /ʊ/. ... There are many educated northerners who would not be caught dead doing something so vulgar as to pronounce STRUT words with [ʊ], but who would feel it to be a denial of their identity as northerners to say BATH words with anything other than short [a] (Wells 1982, p. 354).

Beal (2008b, p. 132) note aussi qu'il arrive à des locuteurs originaires du sud de l'Angleterre, mais faisant leurs études dans le nord, de modifier la voyelle qu'ils utilisent dans BATH afin de se fondre dans la masse.

Au niveau phonétique, il a depuis longtemps été relevé que la variante de TRAP traditionnellement associée aux accents septentrionaux était plus ouverte que son équivalent *RP* : [a] par opposition à [æ]. Au vu des évolutions récentes de la *RP*, et du caractère plus ouvert de la voyelle de TRAP en *RP* aujourd'hui, ce n'est plus le cas, et c'est un des points reflétés par les nouvelles conventions (Upton 2008 ; Cruttenden 2014). La différence principale pourrait donc s'articuler sur l'axe voyelle d'avant/voyelle d'arrière, étant donné que Wells (1982, p. 129) note qu'il existe des variantes plus centralisées de cette voyelle dans le nord de l'Angleterre. Pourtant, Cruttenden (2014, p. 120) rapporte que la voyelle de TRAP pourrait être en train de se centraliser en *General British*. Par conséquent, la différence majeure au niveau phonétique se situe au niveau de la longueur du son : alors qu'il est généralement admis que /a/ est plus longue que les autres voyelles courtes en *GB*, en particulier devant une consonne voisée, on n'observe pas cette spécificité dans les accents du nord, dont l'ensemble des voyelles courtes se comporte de la même manière (ibid., p. 121). En ce qui concerne la voyelle longue de START/PALM, les réalisations phonétiques fréquentes en *RP* sont centrales ou postérieures d'après Wells (1982, p. 158), qui associe les variantes telles que [a:] aux variétés du nord de l'Angleterre. Cruttenden (2014, p. 124–125) le rejoint sur ce point, même s'il ajoute qu'on trouve des variantes proches de cette dernière dans le sud-ouest de l'Angleterre.

Historiquement, il semblerait que la présence de /ɑ:/ dans les mots de BATH soit également une innovation des accents du sud de l'Angleterre (Beal 2008b, p. 132). D'après Wells (1982, p. 203–206), le phonème /a/ était réalisé avec une voyelle plus longue dans certains contextes dès la fin du XVII^e siècle : c'était le cas avant une fricative sourde, en particulier devant /f/, /θ/ ou /s/. Ce qui n'était qu'une simple différence allophonique est devenu une différence phonémique au fil du temps, et ces mots sont aujourd'hui prononcés avec /ɑ:/ en anglais standard. Les accents du nord, eux, n'ont pas été affectés par ce phénomène, dénommé *Pre-Fricative Lengthening*.

3.3.1.3 La présence de monophthongues dans FACE et GOAT

Les chercheurs travaillant sur les variétés de l'anglais oral considèrent généralement que les deux caractéristiques que nous avons mentionnées jusqu'ici (absence d'opposition entre FOOT et STRUT et distribution lexicale de l'opposition entre /a/ et /ɑː/) sont les seules qui soient communes à l'ensemble des accents du nord de l'Angleterre (Beal 2008b, p. 130). Les caractéristiques que nous allons aborder maintenant servent donc à distinguer les variétés à l'intérieur du nord linguistique. Néanmoins, si nous souhaitons traiter de FACE et GOAT ici, c'est que les travaux cités précédemment (Watt 2002) ont montré qu'il existait à Newcastle un nivellement vers des variantes supralocales pour ces deux ensembles lexicaux. Quelle est donc la situation dans le nord en général, et plus précisément, dans le Greater Manchester ?

S'il est admis que /eɪ/ est le plus souvent réalisé [eɪ] en RP, il existe une certaine variation en ce qui concerne le degré d'aperture du premier élément, qui peut aller de [e] à [ɛ] (Cruttenden 2014, p. 141). Il s'agit néanmoins toujours de réalisations diphtonguées (Upton, p. 245 va même jusqu'à dire qu'il s'agit d'une diphtongue qui ne varie que peu). En revanche, à l'exception du Merseyside et des variantes traditionnelles du Tyneside mentionnées précédemment, le nord de l'Angleterre (ainsi que l'Écosse) est généralement décrit comme possédant une monophthongue longue pour cet ensemble lexical, dont la réalisation phonétique oscille entre [eː] et [ɛː] (Wells 1982, p. 357 ; Beal 2008b, p. 133 ; Cruttenden 2014, p. 141). Toutefois, la présence de diphtongues dans certains mots appartenant à FACE est bien attestée dans le nord de l'Angleterre. En effet, la disparition de la fricative /x/ du moyen anglais, souvent représentée par un <gh> dans l'orthographe, n'a pas été sans influence dans le nord (Wells 1982, p. 357). Wells (ibid., p. 194) avance qu'elle aurait laissé un résidu phonétique sous la forme d'un *glide* palatal : il existe donc parfois une opposition entre *wait* et *weight*, respectivement /weɪt/ et /weɪt/, même si celle-ci tend à disparaître sous l'influence de la RP (Wells 1982, p. 357 ; Beal 2008b, p. 133). L'étude des 2 locuteurs de Lodge confirme ce propos : le locuteur le plus âgé, qui est en fait le grand-père de la seconde locutrice, a une opposition entre /eː/ pour *wait* et /ɛɛ/ pour *weight* (Lodge 1984, p. 38). Le système de sa petite-fille diffère sur ce point, puisqu'elle a le même phonème /ɛɛ/ pour tous les mots appartenant à FACE.

Quant au phonème de l'ensemble lexical de GOAT, il est lui aussi généralement réalisé par des diphtongues en RP. La réalisation prototypique est donc [əʊ], même s'il existe aujourd'hui une tendance à l'antériorisation du second élément de la voyelle : [əʊ̯]. Il existe également un autre allophone que l'on rencontre devant un /l/ : [ɒʊ]. Celui-ci est considéré par Cruttenden (2014, p. 146) comme faisant partie du *General British* étant donné sa diffusion récente. En revanche, la réalisation la plus courante dans le nord de l'Angleterre et en l'Écosse est une longue monophthongue dont la qualité est proche de la voyelle cardinale [o] (ibid., p. 147), bien que Wells (1982, p. 358) mentionne également la présence de diphtongues telles que [oʊ] et [əʊ] dans

certaines zones urbaines du *middle north*. Beal (2008b, p. 133) souligne que la situation de GOAT dans le Merseyside et dans le nord-est est similaire à celle de FACE : la variété de la première région a une diphtongue /ou/, tandis que la seconde a une diphtongue centralisante /uə/.

Historiquement, les phonèmes des ensembles lexicaux FACE et GOAT de l'anglais contemporain sont chacun issus de la fusion phonémique de deux phonèmes différents du moyen anglais (Wells 1982, p. 192–194 ; Fennell 2001, p. 100–101), soit une monophthongue longue (respectivement /a:/ et /ɔ:/) et une diphtongue (respectivement /ɛi/²⁰ et /ɔu/). Lors du grand changement vocalique, les deux monophthongues longues /a:/ et /ɔ:/ ont, comme l'ensemble du système des voyelles longues du moyen anglais, subi un mouvement vers le haut, et sont devenues les phonèmes /ɛ:/ et /o:/ du *Early Modern English* (Wells 1982, p. 184–185). Simultanément, les voyelles /ɛi/ et /ɔu/ ont perdu leur second élément, si bien qu'une fusion phonémique entre les deux monophthongues qui en résultent et celles issues du grand changement vocalique s'est produite. C'est ce phénomène qu'on dénomme *Long Mid Mergers* en anglais. Il a ensuite donné naissance aux voyelles modernes de l'anglais standard, par le biais d'une fermeture supplémentaire de /ɛ:/ (donnant /e:/) puis d'une diphtongaison ultérieure (*Long Mid Diphthonging*), de /e:/ et /o:/ en /ei/ et /ou/, datant, selon Wells (ibid., p. 210), du début du XIX^e siècle (ibid., p. 193). S'il existe des accents dans lesquels les *Long Mid Mergers* n'ont pas eu lieu, ceux-ci sont limités à des zones dans « the far north of England, East Anglia, south Wales and Newfoundland » (ibid., p. 193). Wells considère d'ailleurs que les *Long Mid Mergers* sont des changements achevés dans les *midlands* et le *middle north*. En revanche, il note que la diphtongaison subséquente des voyelles qui en résultent n'a eu lieu de manière exhaustive que dans les *midlands*, et uniquement de manière partielle dans les zones urbaines du *middle north* (ibid., p. 357).

Malgré ces éléments, Baranowski & Turton (2015, p. 295) opposent l'accent de Manchester aux autres variétés du nord de l'Angleterre sur ce point. Selon eux, ce sont bien des diphtongues, proches de celles de la *RP*, que l'on observe dans la variété mancunienne. Ils soulignent par ailleurs qu'il existe une tendance à l'antériorisation de la voyelle de GOAT à Manchester, mais ajoutent que ce phénomène ne touche pas les classes populaires. En revanche, ils admettent la présence de monophthongues pour ces deux ensembles lexicaux dans le Greater Manchester, notamment dans les variétés des zones situées au nord de Manchester. Trudgill semble d'accord avec eux, au moins en ce qui concerne FACE, puisque la carte qu'il propose va dans leur sens : l'isoglosse séparant les variétés utilisant une monophthongue et celles utilisant une diphtongue se situe juste au nord de Manchester (voir figure 3.9). De son côté, le travail de Lodge pourrait indiquer que les monophthongues sont récessives pour GOAT : s'il s'agit de la réalisation la plus commune du locuteur âgé de 77 ans, sa petite-fille utilise majoritairement des

20. Il s'agit de la notation de Fennell (2001). Wells (1982) adopte pour sa part /ɛi/.

diphthongues, que Lodge (1984, p. 30–38) transcrit [ʌ^o] ²¹.

3.3.1.4 THOUGHT, NORTH et FORCE

L'accent du Greater Manchester étant un accent non-rhotique (voir 3.3.2), les ensembles lexicaux THOUGHT, NORTH et FORCE possèdent le même phonème /ɔ:/, comme en *RP* donc. En revanche, si la réalisation typique de la *RP* est à mi-chemin entre les voyelles cardinales [o] et [ɔ] — on peut donc la représenter par [ɔ̞:] ou [ɔ̠:] (Cruttenden 2014, p. 128 ; Moore 2015, p. 100) — Wells mentionne la présence de réalisations clairement ouvertes dans le *middle north*, soit [ɔ:]. Ces réalisations sont dues, selon lui, à la présence de monophthongues dans GOAT dont la qualité vocalique (comme nous l'avons vu, souvent [o:]) pourrait engendrer une confusion et, à plus ou moins long terme, une fusion phonémique (Wells 1982, p. 360). De leur côté, Baranowski & Turton, qui considèrent que la présence de monophthongues dans FACE et GOAT n'est pas une caractéristique de l'accent de Manchester, soulignent qu'il existe encore une opposition entre FORCE et NORTH chez les membres de la classe ouvrière mancunienne, qui utiliseraient une voyelle plus fermée et plus postérieure pour FORCE. En revanche, ils ajoutent que les locuteurs de la classe moyenne ne font pas d'opposition, que ce soit au niveau de la production ou de la perception (Baranowski & Turton 2015, p. 296).

3.3.1.5 GOOSE et les mots de type *-ook*

Lorsque nous avons abordé la division phonémique entre /ʌ/ et /ʊ/, nous avons vu que plusieurs mots qui étaient prononcés avec /ɔ:/ avaient rejoint /u:/, puis connu des destins différents selon l'époque à laquelle le changement s'était produit. Si l'absence de phonème /ʌ/ dans les anglais du nord simplifie quelque peu la donne, il existe deux cas de figure : soit les mots qui avaient initialement /ɔ:/ ont rejoint /u:/, puis ont vu leur voyelle raccourcie avant le désarrondissement de /u/ en /ʊ/ (ils ont donc /ʊ/ aujourd'hui), soit leur transfert vers /u:/ s'est effectuée plus tard, et ils n'ont été soumis ni à un raccourcissement, ni à un désarrondissement (ils ont donc conservé /u:/). C'est notamment le cas des mots en <-ook> (par exemple *book*, *cook*) qui appartiennent à l'ensemble lexical de FOOT en anglais standard, mais qui sont traditionnellement prononcés avec la voyelle de GOOSE dans le nord. Wells (1982, p. 362) mentionne néanmoins que ces prononciations sont récessives, et qu'elles sont généralement remplacées par une voyelle brève /ʊ/, comme en *RP*. C'est aussi le point de vue de Baranowski & Turton, qui soulignent que l'utilisation de la voyelle de GOOSE à Manchester s'observe surtout chez les générations les plus âgées.

D'un point de vue phonétique, Wells (*ibid.*, p. 359) considère qu'il existe peu de différences entre les réalisations *RP* de GOOSE et celles des accents du nord de

21. Lodge utilise ^o à la place du ^u actuel.



FIGURE 3.9 – Isoglosse des réalisations monophthonguées et diphtonguées de FACE (d'après Trudgill 1999, p. 63)

l'Angleterre : elles oscillent entre [u:] et [ʊ]. Néanmoins, il mentionne la présence de variantes antérieures de type [y:] dans le Greater Manchester. Baranowski & Turton le rejoignent sur ce point également : « The nucleus of GOOSE shows very advanced fronting; it is now in high front position for all social groups in the community » (Baranowski & Turton 2015, p. 295).

3.3.1.6 La neutralisation de l'opposition NURSE/SQUARE

L'absence d'opposition entre NURSE et SQUARE (qui sont bien distincts en *RP* : respectivement /ɜ:/ et /ɛ:/) est une caractéristique bien connue de l'accent de Liverpool. Malgré les différences importantes entre le Merseyside et le reste du nord linguistique, comme nous l'avons souligné à maintes reprises, il ne s'agit pourtant pas de la seule variété dans laquelle cette absence d'opposition est attestée. Wells (1982, p. 361) et Beal (2008b, p. 135) notent que cette caractéristique s'étend au reste du Lancashire (Liverpool faisant historiquement partie du Lancashire), et par conséquent à certaines villes du Greater Manchester comme Wigan et Bolton. Néanmoins, Beal souligne que cette caractéristique est moins commune dans Manchester intra-muros, alors que Baranowski & Turton sont de l'avis qu'il s'agit d'une caractéristique limitée aux régions situées au nord et à l'ouest de la ville, et qu'il n'y a, selon eux, pas de fusion phonémique en cours à Manchester. Lorsqu'il n'y a plus d'opposition entre ces deux ensembles lexicaux, la voyelle utilisée est souvent proche de [ɜ:].

3.3.1.7 Les voyelles en position inaccentuée (letter, comma et happy)

Il existe un certain degré de variation dans les variétés du nord de l'Angleterre en ce qui concerne la réalisation des voyelles de letter, comma et happy.

Les deux premiers ensembles lexicaux en question possèdent le même phonème dans les accents non-rhotiques : c'est notamment le cas en *RP*, dans laquelle on a /ə/ (Upton 2008, p. 247). Les accents du nord se comportent généralement de la même manière, même s'il existe des différences du point de vue réalisationnel. Beal (2008b, p. 136) constate que la plupart de ces accents ont une réalisation [ə] qui ne diffère pas particulièrement du standard, alors que deux réalisations notables, [ɒ] et [ɐ], sont attestées respectivement à Manchester et Sheffield, et dans le Tyneside. La variante [ɒ] est, pour Baranowski & Turton, une exagération : d'après eux, la différence entre la variante mancunienne et la réalisation standard se situe presque exclusivement au niveau de l'antériorité de la voyelle. Elle n'aurait donc pas le caractère plus ouvert de [ɒ], et ils associent la réalisation mancunienne à « an RP-like STRUT ». Néanmoins, étant donné les réalisations actuelles de STRUT en *RP* (plutôt proches de [ɐ] pour Cruttenden 2014, p. 122, donc ouvertes), il nous semble que ce à quoi les auteurs font ici référence est la voyelle cardinale [ʌ], qui, il est vrai, est présente dans le système conservateur des locuteurs traditionnels de la *RP*.

Quant à happY, cet ensemble lexical correspond aux syllabes finales inaccentuées dans les mots « with orthographic -y, -ie and -i (the latter being loanwords from other languages) . . . and also words with orthographic -ee, -ey, -ea » (Wells 1982, p. 165). En *RP* conservateur, la qualité de cette voyelle était proche de [ɪ] (on considérait donc qu'on trouvait le phonème /ɪ/ dans cet ensemble lexical), mais il est aujourd'hui plus fréquent de trouver dans cette position un allophone dont la qualité avoisine [i] : c'est le phénomène connu sous le nom de *happY tensing* (ibid., p. 257–258). Étant donné le faible nombre d'oppositions entre un [i:] final inaccentué et un [i] final inaccentué en anglais (Wells mentionne les paires *stele-steely* et *Carrhae-carry*), Wells considère que la différence entre /i:/ et /ɪ/ en position finale inaccentuée est neutralisée, ce qui génère par conséquent une assez grande variation dans la réalisation de la voyelle de happY. Le symbole /i/ est donc souvent utilisé pour transcrire cette voyelle, même s'il ne s'agit pas d'une notation de nature véritablement phonémique.

Le *happY tensing* s'observe de manière variable dans le nord de l'Angleterre : il est par exemple, d'après Wells (ibid., p. 362) et Beal (2008b, p. 136), présent dans les variétés aux alentours de Liverpool, Hull, Birmingham et dans le nord-est (voir aussi la figure 3.10 pour une carte de la répartition de cette caractéristique en Angleterre, dans laquelle 'ee' correspond aux valeurs *tense* et 'i' aux valeurs *lax*). En revanche, on trouve souvent des réalisations plus ouvertes dans le reste du nord, notées [ɪ] pour la plus fréquente, et [ɛ]. Baranowski & Turton (2015, p. 296) rapportent que cette dernière variante est notamment présente en position finale d'énoncé à Manchester. Ils opposent néanmoins la distribution de cette variante de happY, selon eux limitée à la classe ouvrière mancunienne, à celle de la variante postérieure de lettER, qui est aussi attestée chez les hommes de la classe moyenne de Manchester.

3.3.1.8 Autres caractéristiques vocaliques

Si les caractéristiques vocaliques mentionnées jusqu'ici sont certainement les plus typiques de l'accent du Greater Manchester, on trouve dans la littérature d'autres remarques qui peuvent faire partie d'une description de la variété mancunienne, même si les auteurs ne s'accordent pas toujours sur les zones exactes auxquelles ces caractéristiques seraient limitées. Il s'agit majoritairement de la présence de monophthongues dans les ensembles lexicaux de PRICE et MOUTH, qui possèdent des diphtongues en *RP*.

Wells (1982, p. 357–358) mentionne ainsi la caractéristique suivante : certains items lexicaux qui ont /aɪ/ aujourd'hui en anglais standard, mais avaient une fricative vélaire en moyen anglais (dont la trace est reflétée par l'orthographe <igh>), ont plutôt /i:/ dans les dialectes traditionnels du *middle north*. Néanmoins, Wells ajoute que ces prononciations étaient déjà récessives dans les années 1980, et la variante la plus courante dans le *middle north* est, pour lui, soit une diphtongue relativement peu étendue, [aɛ], soit une monophthongue. C'est pour cette dernière solution qu'opte Beal



FIGURE 3.10 – Réalisations de la voyelle finale de happy Y (d'après Trudgill 1999, p. 61)

(2008b, p. 135), qui lui attribue une qualité postérieure : [ɑ:].

En ce qui concerne MOUTH, Wells (1982, p. 359) indique que si sa réalisation caractéristique est une diphtongue dans le *middle north*, il existe également des variantes monophthonguées qu'il transcrit [ɑ:] et [a:]. Beal (2008b, p. 134) évoque également la présence de cette dernière possibilité dans certaines zones du *middle north*, et en particulier dans le South Yorkshire. En revanche, Wells est le seul à rapporter la présence de variantes avec un second élément antériorisé dans le South Lancashire et certaines villes du Greater Manchester comme Bolton et Oldham : il les transcrit [ɐY] ou [AY]. Quant à Cruttenden (2014, p. 150), il signale que la présence de monophthongues dans GOAT dans les variétés du nord de l'Angleterre ouvre la porte à un premier élément de diphtongue plus fermé, sans que cela puisse menacer l'opposition entre les deux phonèmes.

3.3.2 Système consonantique

3.3.2.1 /h/

Les accents urbains d'Angleterre sont souvent décrits comme étant sujets au phénomène de *H-dropping*. Il s'agit de la non-réalisation du phonème /h/ dans les items lexicaux qui sont prononcés avec un [h] en anglais standard : *hat*, *hit*, *hurry*²². L'absence de /h/ dans des mots grammaticaux tels que *him*, *her* n'est pas considérée comme une forme de *H-dropping*, puisqu'il s'agit d'un phénomène symptomatique de la chaîne parlée de l'anglais (et l'on observe ce phénomène en *RP*). Malgré l'appellation consacrée de ce phénomène, il ne s'agit pas nécessairement d'une élision d'un /h/ à proprement parler. Wells (1982, p. 253–254) propose d'ailleurs deux lectures de ce phénomène. Celle qui suit l'appellation veut que les locuteurs aient bien un /h/ dans leur système, et que des paires de mots telles que *hill* et *ill* soient bien en opposition au niveau phonémique. En revanche, au niveau phonétique, le phonème /h/ a une réalisation \emptyset , si bien que les deux membres de cette paire minimale sont réalisés de la même façon. La seconde analyse est plus simple au niveau du système : /h/ ne fait purement et simplement pas partie du système des locuteurs en question. Dès lors, *hill* et *ill* ne forment plus une paire minimale, mais constituent bien des homophones ayant la même représentation sous-jacente dénuée de /h/.

Quelle que soit l'analyse que l'on défende — Wells se prononce d'ailleurs en faveur d'une solution qui allie les deux modèles — il s'agit clairement d'un phénomène fortement corrélé à la classe sociale (Beal 2008b, p. 137–138). Le nord de l'Angleterre ne semble pas échapper à la règle, puisque les *midlands* et le *middle north* sont décrits par Wells (1982, p. 371) comme des zones dans lesquelles le *H-dropping* est répandu. En fait, la seule zone qui se démarque est, selon Wells et Beal, le nord-est, même si cette dernière ajoute qu'il semblerait que le *H-dropping* soit en progression à Newcastle, ce

22. /h/ est limité en anglais à l'attaque de la syllabe (Cruttenden 2014, p. 207).

qu'elle interprète comme un nivellement vers les autres variétés du nord de l'Angleterre dans lesquelles ce phénomène est déjà présent.

Baranowski & Turton se sont penchés sur ce phénomène à Manchester. Il ressort de leur analyse qu'il s'agit effectivement d'un phénomène fortement corrélé au niveau socio-économique, puisque les hommes issus de la classe ouvrière sont ceux qui en font l'usage le plus fréquent. En revanche, ils considèrent qu'il s'agit d'un phénomène stable, puisque les taux de *H-dropping* sont équivalents pour la plupart des tranches d'âge (Baranowski & Turton 2015, p. 298–299). Finalement, comme on pouvait l'imaginer, le type de tâche proposé aux locuteurs a également une influence sur le phénomène : les tâches informelles, comme les entretiens personnels, favorisent le *H-dropping*, contrairement aux tâches plus formelles, telles que les lectures de listes de mots ou de paires minimales (ibid., p. 301–302).

3.3.2.2 /ŋ/

S'il est généralement admis aujourd'hui qu'il existe un phonème /ŋ/ en anglais standard, qui s'oppose aux autres consonnes nasales /n/ et /m/ (donnant l'ensemble de paires minimales *sing*, *sin* et *sim*), cela n'a pas toujours été le cas. Jusqu'en 1600, selon Wells (1982, p. 188), [ŋ] était généralement considéré comme un allophone de /n/ devant les consonnes vélares, soit le plus souvent /g/. Les mots *sin* et *sing* ne formaient donc pas une paire minimale, puisque le premier avait /n/, réalisé [n], alors que le second avait /ng/, prononcé [ŋg]. Cependant, au début du XVII^e siècle, le [g] cesse d'être prononcé dans les mots ayant /ng/ en position finale au niveau sous-jacent. Selon Wells toujours, cela amène à une réorganisation du système des consonnes : [ŋ] peut maintenant être opposé à [n] en position finale, et par conséquent, /ŋ/ obtient le statut de phonème. Il appelle ce phénomène « NG coalescence », mais remarque que celui-ci n'a pas affecté l'ensemble du territoire anglais : c'est notamment le cas dans la partie occidentale des *midlands* et du *middle north* (Wells 1982, p. 188–189 ; Beal 2008b, p. 137), dont fait partie Manchester (voir aussi la figure 3.11 pour une carte de ce phénomène proposée par Trudgill). Il s'agit pour Wells d'une prononciation qui s'observe sur la totalité de l'échelle sociale ou presque (Wells 1982, p. 365–366). Baranowski & Turton (2015, p. 296–297) confirment que Manchester est bien une région dans laquelle il n'y a pas de coalescence, ce qu'ils désignent par la présence d'une « velar nasal plus ». Ils notent néanmoins, tout comme Beal, que le marqueur verbal *-ing* constitue un cas à part : alors qu'on pourrait s'attendre à [ŋg] en lieu et place de l'anglais standard [ŋ], il apparaît que les locuteurs préfèrent généralement une autre réalisation non-standard, à savoir [ɪ]. Dans les faits, Baranowski & Turton n'ont rencontré [ŋg] pour *-ing* chez leurs locuteurs que dans des tâches de lecture à haute voix.



FIGURE 3.11 – Zone dans laquelle la non-coalescence de NG se rencontre (d'après Trudgill 1999, p. 59)

3.3.2.3 Rhoticité et réalisation du phonème /r/

Manchester est généralement considérée comme une zone non-rhotique : le phonème /r/ n'y apparaît qu'en position d'attaque de syllabe. Néanmoins, il faut rappeler que Manchester est située près du Lancashire, dont les accents traditionnels sont rhotiques (Wells 1982, p. 367). Wells (ibid., p. 368) souligne qu'aujourd'hui, la grande majorité des accents urbains du Lancashire et du Greater Manchester sont non-rhotiques, mais il note l'existence d'une poche résiduelle de rhoticité au nord de la ville, aux alentours de Rochdale et d'Accrington (voir également la figure 3.12, qui reproduit une carte des poches de rhoticité en Angleterre proposée par Trudgill). Beal (2008b, p. 139) avance quant à elle qu'il est possible, même si la variété mancurienne est plutôt non-rhotique, d'y trouver encore des traces de rhoticité chez les locuteurs les plus âgés.

Au niveau réalisationnel, l'allophone le plus fréquent en *RP* est une approximante post-alvéolaire [ɹ]. Il s'agit certainement de la réalisation la plus fréquente sur le territoire anglais, mais il existe d'autres réalisations qui pourraient revêtir un intérêt particulier. C'est le cas des réalisations rétroflexes, telles que [ɻ], que Beal (ibid., p. 140) associe en particulier aux zones rhotiques du Lancashire. Elle mentionne également la présence d'une réalisation battue [ɾ] dans les zones du Lancashire et du Cheshire qui bordent Liverpool.

3.3.2.4 /t/ : réalisation, T-to-R et *glottaling*

Deux phénomènes sont particulièrement intéressants en ce qui concerne la réalisation du phonème /t/. Bien qu'ils soient des phénomènes de la chaîne parlée, nous les abordons ici car ils ont une influence au niveau segmental dans les variétés du nord. Il s'agit du T-to-R d'une part, et du *glottaling* d'autre part (que nous avons déjà brièvement abordé en 3.2.3).

Wells décrit le T-to-R comme « a widespread but stigmatized connected-speech process in the middle and far north [which] involves the use of /r/ instead of /t/ in phrases such as *shut up* [ʃʊtʌp], *get off* [gɛtɔf] » (Wells 1982, p. 370). D'après lui, ce phénomène trouverait ses origines dans l'utilisation d'une battue [ɾ] pour réaliser /t/ (ce qui est le cas dans plusieurs variétés de l'anglais), puis d'une ré-analyse du [ɾ] de surface comme étant une réalisation d'un /r/ sous-jacent, ce qui permet ensuite la possibilité de réaliser ce /r/ avec la variante la plus courante, [ɹ]. On peut néanmoins opposer deux arguments à cette analyse : premièrement, si la règle transformant /t/ en [ɾ] est optionnelle et non catégorique, et si les locuteurs ont accès à la forme écrite du mot, une ré-analyse phonémique est peu probable ; deuxièmement, pour que cette ré-analyse ait lieu, il faut qu'à la fois /r/ et /t/ puissent être réalisés [ɾ] dans une variété. En outre, Wells souligne que ce phénomène ne s'applique pas à tous les /t/ qui se trouvent en position intervocalique, mais à ceux qui se situent après une



FIGURE 3.12 – Poches de rhoticité en Angleterre (d'après Trudgill 1999, p. 55)

voyelle brève, en frontière de mot, devant un autre mot commençant par une voyelle. La possibilité que ce phénomène se produise au niveau lexical, comme dans *matter* ['mɑrə], est pour lui très faible. Plusieurs études ont été menées sur ce phénomène (voir notamment Asprey 2008, Broadbent 2008, L. Clark & Watson 2011 et Buchstaller et al. 2013) dans différentes variétés, notamment dans celles de Liverpool et du West Yorkshire (qui se situent, rappelons-le, respectivement à l'ouest et au nord-est du Greater Manchester)²³. Comme l'indiquent Buchstaller et al., ces études ont toutes formalisé une caractéristique qui était implicite dans la description de Wells : le T-to-R est un phénomène limité à un petit nombre d'items lexicaux. Il est donc doublement conditionné : phonologiquement et lexicalement. La liste des mots dans lesquels le T-to-R peut se produire varie selon les régions, ce qui amène Buchstaller et al. à faire les hypothèses suivantes : soit il s'agit d'un phénomène contraint lexicalement de manière différente selon les variétés (voir *ibid.*, p. 89–90 pour une liste complète des mots qui sont affectés par ce phénomène), soit les auteurs ont commis des erreurs dans leurs descriptions du phénomène dans certaines variétés.

Certains chercheurs ont également évoqué le rôle d'autres facteurs dans le déclenchement du T-to-R. C'est par exemple le cas de Carr (1991). Dans sa description du phénomène, qu'il appelle « Weakening » (*ibid.*, p. 45–46), il met en avant le rôle de la structure métrique des expressions dans lesquelles le T-to-R peut se produire. Selon lui, il s'agit uniquement des expressions constituant un pied trochaïque, ce dernier devant être formé au niveau post-lexical : *delete it*²⁴, *not a chance*. Par conséquent, les expressions *fit her* et *fitter*, si elles ont la même structure métrique, ne sont pas sujettes aux mêmes phénomènes : le pied trochaïque de *fit her* est formé de manière post-lexicale, il s'agit donc d'un environnement susceptible de déclencher un T-to-R ; celui de *fitter* est lexical, le T-to-R ne peut donc pas s'appliquer, et c'est plutôt de la glottalisation que l'on retrouvera dans ce mot (*ibid.*, p. 48). De plus, toujours selon Carr, le T-to-R ne peut pas se déclencher dans des expressions telles que *edit it*, puisque *edit* est accentué sur la première syllabe (alors qu'il comporte une voyelle finale brève suivie d'un /t/). Enfin, il soutient que la catégorie grammaticale du mot contenant le /t/ a une influence : selon lui, le T-to-R est circonscrit à certains mots non-lexicaux (*not, but, what, that*) et aux verbes, ces derniers pouvant être monosyllabiques ou dissyllabiques avec une voyelle finale accentuée (*ibid.*, p. 46). Les noms, adjectifs et même prépositions sont exclus, à l'exception peut-être de *lot*, comme par exemple dans *a lot of work*, bien que Carr avance qu'il est possible que *lot* fonctionne comme un quantifieur dans ce type de structure (*ibid.*, p. 47).

La liste des mots susceptibles d'être touchés par le phénomène semble donc poser

23. Buchstaller et al. (2013, p. 92) citent également le travail de Shorrocks (1998), qui décrit, selon eux, un phénomène similaire dans l'anglais de Bolton.

24. Le verbe *delete* contient bien sûr une voyelle longue, mais Carr avance que le T-to-R s'est étendu à tous les verbes possédant une voyelle finale accentuée dans la variété du Tyneside (Carr 1991, p. 52).

problème pour la plupart des auteurs. Si ni catégorie grammaticale, ni structure phonologique ne sont des éléments suffisants, existe-t-il vraiment un facteur commun à tous ces mots ? Broadbent (2008, p. 164–165) souligne ainsi que les mots sujets au T-to-R dans le West Yorkshire sont des mots fréquents, et que c'est cette fréquence d'utilisation qui aurait « solidifié » leur réalisation avec un [ɹ] en quelque sorte, et qui expliquerait pourquoi ils sont encore présents aujourd'hui dans cette variété alors qu'elle considère que la règle du T-to-R n'est plus productive. L. Clark & Watson (2011) ont également exploré la piste de la fréquence d'utilisation des mots en question dans l'anglais de Liverpool. Si leurs résultats semblent effectivement indiquer un lien entre fréquence d'utilisation et T-to-R, cette relation n'est pas aussi simple que l'on pourrait le croire. En effet, alors qu'on pourrait s'attendre à ce que la probabilité d'apparition du T-to-R soit proportionnelle à la fréquence d'utilisation du mot en question, leurs résultats montrent qu'il s'agit en fait d'une relation catégorique (voir figure 3.13). Ainsi, en dessous d'une certaine fréquence d'utilisation, les mots ne sont jamais sujets au T-to-R, mais s'il s'agit d'un mot fréquent, alors celui-ci peut être variablement sujet au T-to-R (ibid., p. 533). La situation se complique un peu plus lorsque L. Clark & Watson décident de s'intéresser uniquement aux mots déclenchant du T-to-R dans leurs données : non seulement ils découvrent qu'il n'y a alors plus de corrélation significative entre fréquence d'utilisation et taux d'apparition du phénomène, mais si tendance il y a, celle-ci est à un taux d'apparition plus faible pour les mots les plus fréquents (ibid., p. 534). Enfin, ils explorent également le lien entre collocations et T-to-R, mais leurs résultats ne s'avèrent pas concluants (ibid., p. 537).

Quant à Buchstaller et al., leur étude sur le T-to-R a été menée dans deux localités de part et d'autre de la frontière anglo-écossaise : Hawick et Newcastle upon Tyne. L'originalité de ce travail réside dans le type de données récoltées pour l'étude du phénomène. Au lieu de simples enregistrements de locuteurs, 8 enquêtés dans chaque localité ont du remplir un questionnaire portant sur la recevabilité de 72 mots (tous n'étant pas attestés précédemment comme sujets au T-to-R, et certains possédant une structure phonologique censée être incompatible avec le phénomène, comme une voyelle longue par exemple) prononcés avec un T-to-R, celle-ci étant notée sur une échelle de 1 à 3²⁵. La note moyenne pour Hawick s'élève à 1,07, mais les auteurs soulignent qu'une des locutrices de la localité semble avoir mal compris la tâche : ses résultats sont parmi les seuls à avoir plusieurs occurrences de la note maximale 3, notamment pour tous les mots contenant un /ɹ/ sous-jacent, tels que *butter*, *dart*, *cigarette* (Buchstaller et al. 2013, p. 98). Les auteurs considèrent que ces résultats peuvent être ignorés, ce qui ramène la moyenne de Hawick à 1,02 : pour eux, le T-to-R n'est donc pas une caractéristique de la variété locale. C'est en revanche le cas pour

25. 1 pour « I would never pronounce this word with an *r* », 2 pour « I can sometimes pronounce this word with an *r*, but I wouldn't do it very often » et 3 pour « It would be normal for me to pronounce this word with an *r* ».

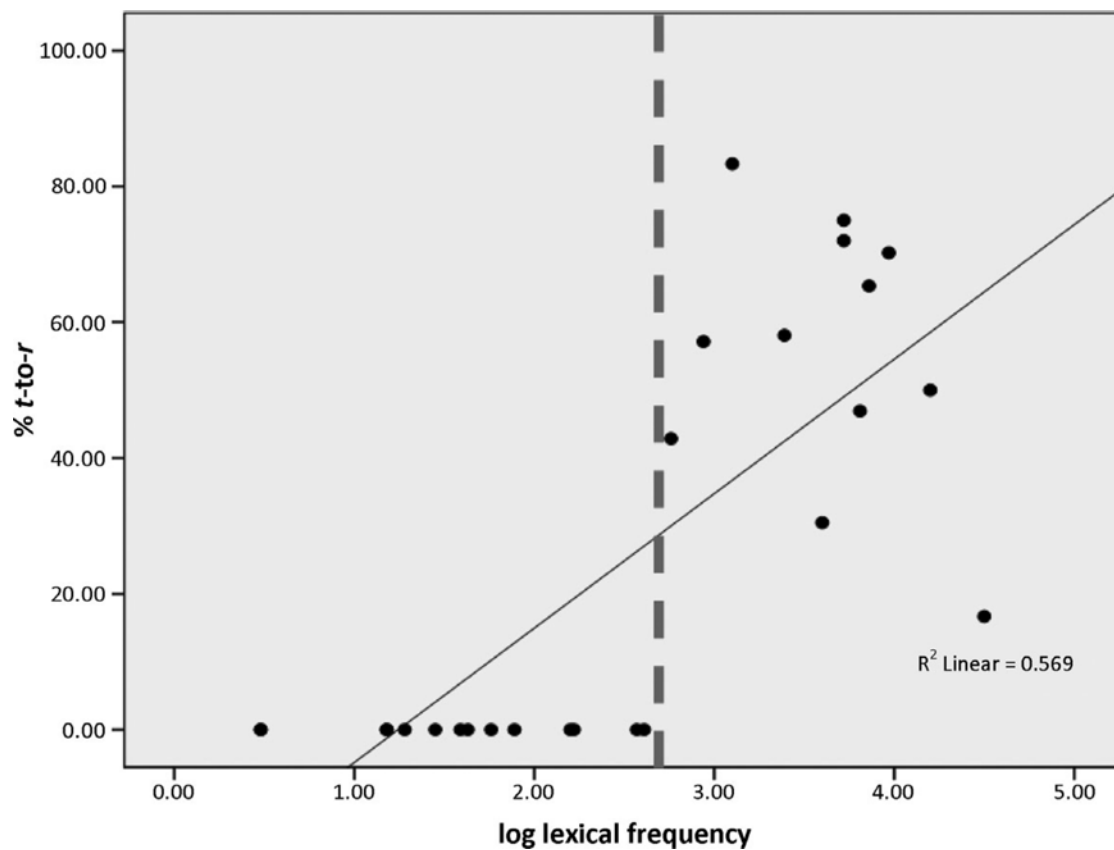


FIGURE 3.13 – Taux d'apparition du T-to-R en fonction de la fréquence d'utilisation (d'après L. Clark & Watson 2011, p. 533)

Newcastle, dont la moyenne est de 1,42, avec une différence notable entre les deux générations de locuteurs : 1,50 pour les plus jeunes, contre 1,30 pour les plus âgés. L'analyse en détail de ces résultats montre que les résultats varient grandement selon les items, allant d'une moyenne de 2,5 pour *not*, à aucune réponse positive pour certains mots. En ce qui concerne les mots dans lesquels le T-to-R était attesté auparavant, 9 font partie des 10 mots obtenant la moyenne la plus élevée, et seuls 7 ont une moyenne inférieure à 1,5 (Buchstaller et al. 2013, p. 111). De manière plus inattendue, des moyennes élevées, toutes supérieures à 1,5 (et équivalentes à celles de certains mots précédemment attestés), sont également obtenues par les mots *caught*, *meat*, *eat* et *bought*, qui possèdent tous une voyelle longue, et sont donc traditionnellement décrits comme ne pouvant pas être sujets au T-to-R. Une classification des mots selon leur structure phonologique (voir figure 3.14) révèle néanmoins que ce facteur semble effectivement jouer un rôle dans l'acceptabilité, la moyenne des items possédant une voyelle brève étant supérieure à celle du groupe voyelle longue. En outre, comme l'ont remarqué plusieurs auteurs, le T-to-R au niveau lexical semble être évité par les locuteurs, qui le jugent plus sévèrement qu'un T-to-R au niveau post-lexical (ibid., p. 113). L'influence d'autres facteurs a également été testée par Buchstaller et al., comme par exemple la structure métrique des expressions. Pour ce faire, un même mot a été présenté plusieurs fois, mais dans des contextes différents. Les résultats indiquent que les différentes expressions ont des moyennes similaires, quelle que soit leur structure métrique (ibid., p. 114–115). Finalement, Buchstaller et al. se penchent sur la fréquence d'utilisation des mots impliqués dans le T-to-R. De même que L. Clark & Watson (2011), ils observent un lien entre fréquence d'utilisation et taux de réalisation du phénomène, mais il semble une fois encore qu'il s'agisse d'une relation catégorique plutôt que véritablement proportionnelle.

En ce qui concerne l'autre grand phénomène affectant la réalisation de /t/, le *glottaling*²⁶ est décrit par Cruttenden (2014, p. 184) comme pouvant apparaître en *General British* devant une consonne, qu'elle soit homorganique, comme dans *that table*, *that ring*, *Scotland*, ou non-homorganique, comme dans *football*, *not here*. D'autres environnements, comme par exemple devant un [ɪ] syllabique (*cotton*, *eat an apple*) ou à la frontière d'un mot, et devant un autre mot commençant par une voyelle (*not on*, *it opens*) sont typiques des accents modernes londoniens (hors Cockney). En revanche, l'utilisation d'un coup de glotte intervocalique au niveau lexical (*better*, *writing*) est, pour Cruttenden, toujours stigmatisée en GB, et est plutôt caractéristique d'autres accents comme le Cockney. Dans sa description de la *RP*, Wells considère pour sa part que le *glottaling* devant une consonne, ou à la frontière d'un mot suivi par un autre mot commençant par une voyelle, est une caractéristique du standard. Les autres environnements sont pour lui typiques des accents urbains en général, et particulièrement

26. Nous reprenons ici la distinction mentionnée précédemment entre *glottaling* (réalisation d'une plosive par un coup de glotte) et *glottalisation* (renforcement glottal d'une plosive).

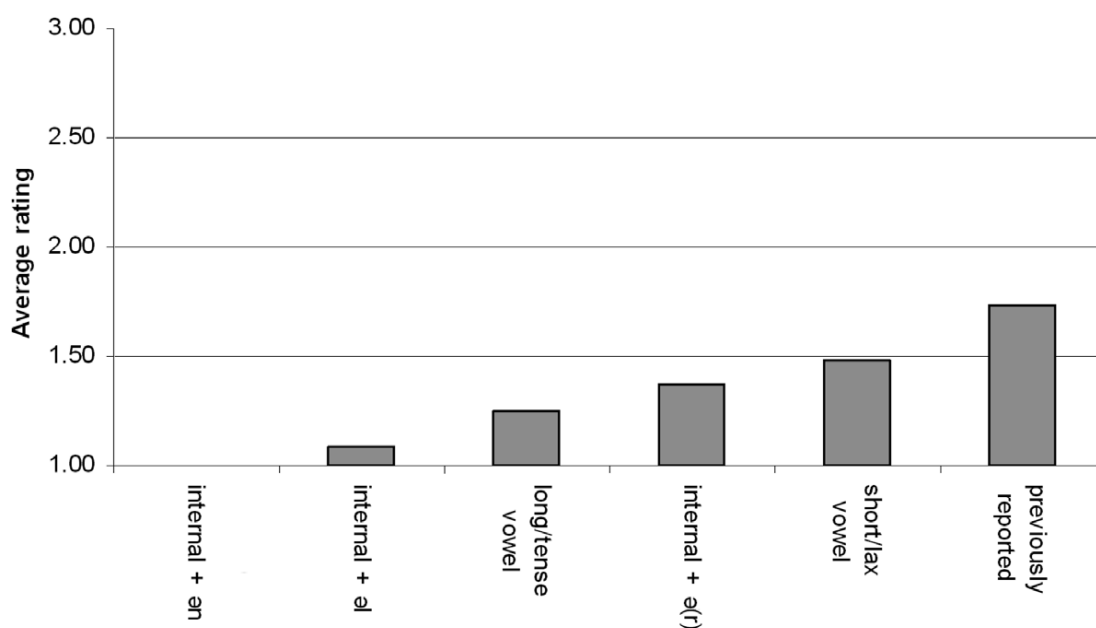


FIGURE 3.14 – Moyennes obtenues au questionnaire selon la structure des items (d'après Buchstaller et al. 2013, p. 112)

des accents locaux de Londres, Édimbourg et Glasgow (Wells 1982, p. 261).

Bien qu'étant parfois présenté comme une innovation se diffusant sous l'influence de l'*Estuary English*, le *glottaling* semble avoir des origines plus anciennes. Wells (ibid., p. 261) cite ainsi Wright et D. Jones, qui attestent de l'existence du coup de glotte à Londres et en Écosse dès le début du xx^e siècle. Cruttenden (2014, p. 185) soutient quant à lui que le coup de glotte en tant que variante régionale est attesté dès le xix^e siècle, mais ne fournit pas de source à ce propos. De son côté, Kerswill (2003, p. 232) cite le travail d'Andrésen (1968), qui avance que l'apparition du [ʔ] intervocalique remonte à 1860 dans l'ouest de l'Écosse.

Aujourd'hui, on observe du *glottaling* dans tous les centres urbains du nord de l'Angleterre, à l'exception de Liverpool (Beal 2008b, p. 138). Baranowski & Turton notent effectivement que des variantes glottales sont présentes à Manchester, contrairement aux réalisations renforcées glottalement (Baranowski & Turton 2015, p. 306). Les trois contextes les plus fréquents sont, par ordre décroissant : un /t/ final, un /t/ faisant partie d'un agrégat consonantique, et un /t/ intervocalique (ibid., p. 307). Leur travail se concentre ensuite sur les contextes final et intervocalique, et leurs résultats démontrent que pour ces deux environnements, l'âge est un facteur déterminant : plus un locuteur est âgé, moins il utilisera de variantes glottales. En revanche, les deux contextes ne semblent pas influencés par des facteurs tels que le genre ou la classe sociale de la même manière. Si ces deux facteurs ne s'avèrent pas jouer un rôle si-

gnificatif dans un contexte final, il en est autrement en position intervocalique : dans ce contexte, les femmes et les locuteurs de la classe moyenne sont moins susceptibles d'utiliser des réalisations glottales (Baranowski & Turton 2015, p. 308). Baranowski & Turton y voient un signe du caractère plus stigmatisé du *glottaling* en position intervocalique, qui est une évolution plus récente. Quoi qu'il en soit, ce phénomène reste très sensible au type de tâche demandée au locuteur, puisqu'on observe une baisse du nombre de réalisations glottales utilisées par les locuteurs lors du passage d'un entretien à une lecture de liste de mots et ce, sans aucune exception parmi les différents groupes de locuteurs et différents contextes (ibid., p. 311–312).

3.3.2.5 L'alternance [l]/[ɫ]

Il existe en anglais standard une alternance entre deux allophones du /l/. On trouve le premier, [l] (également appelé « l clair »), lorsque /l/ est suivi d'une voyelle ou de /j/, et le second, un allophone vélarisé [ɫ] (qu'on appelle aussi « l sombre »), dans tous les autres contextes²⁷ (Cruttenden 2014, p. 219). En ce qui concerne les accents de l'anglais qui diffèrent de la *RP* à ce niveau, Cruttenden (ibid., p. 221) les classe en deux catégories : ceux qui possèdent un [l] dans toutes les positions, et ceux qui ont l'allophone vélarisé [ɫ] dans tous les environnements. Dans l'extrême nord de l'Angleterre en particulier, on trouve l'allophone clair dans toutes les positions (Beal 2008b, p. 140 ; Cruttenden 2014, p. 221), tandis que les variétés du reste du nord linguistique, et donc Manchester, sont décrites comme ne faisant usage que de l'allophone sombre. Wells (1982) s'accorde également sur le fait qu'il n'y a pas d'alternance entre deux allophones différents dans le nord de l'Angleterre, mais sa description de l'allophone utilisé, qui serait selon lui intermédiaire entre les allophones clair et sombre, reste, nous semble-t-il, assez vague :

Northern pronunciation often lacks the sharp clear/dark allophony of /l/ found in the south and RP. A middle kind of [l] in all environments can, however, give the impression of being dark when it occurs in surroundings in which other accents would have a clear /l/ (e.g. *silly*) ['sɪlɪ]²⁸ but of being clear when it occurs in surroundings where other accents would have dark /l/ (e.g. *feel* [fi:l]) (ibid., p. 370–371).

Baranowski & Turton (2015, p. 297) se rangent pour leur part à l'avis de Beal et de Cruttenden. Selon eux, l'allophone [ɫ] est utilisé dans toutes les positions, et cela a pu

27. Un développement plus récent en anglais britannique, en particulier autour de la région de Londres, est l'utilisation d'un allophone à la place de [ɫ] pour lequel il n'y a pas de contact entre les alvéoles et le bout de la langue, qu'on transcrit souvent par un symbole vocalique [ʊ], [ö] ou [ʏ] (Cruttenden 2014, p. 219–221). Wells (1982, p. 258–259) dénomme ce phénomène « vocalisation du L ».

28. Étant donné la transcription de *feel* dans cette citation, nous imaginons que ce que l'auteur a voulu dire ici est [sɪɫɪ].

être vérifié à l'aide d'échographies.

3.3.2.6 Autres caractéristiques consonantiques

Une dernière caractéristique consonantique d'intérêt pour les variétés du nord est le *TH Fronting*. Wells (1982, p. 328–329) décrit ce phénomène comme une caractéristique bien connue du Cockney, qui consiste à remplacer les fricatives interdentesales [θ] et [ð] respectivement par les fricatives labiodentales [f] et [v] dans tous les environnements, à l'exception de la position initiale pour [ð]. Cruttenden (2014, p. 199) rejoint Wells sur les origines du phénomène, et il ajoute qu'il s'est répandu dans de nombreuses variétés basilectales britanniques, notamment dans les aires urbaines.

Wells (1982, p. 328–329) insiste cependant sur le fait que l'antériorisation de ces fricatives n'entraîne pas une réorganisation du système phonologique. Pour lui, il s'agit d'une neutralisation du contraste entre fricatives interdentesales et labiodentales, mais l'opposition opère toujours au niveau sous-jacent. D'après lui, si ce n'était pas le cas, alors il existerait de nombreux exemples d'hypercorrection, qui ne sont pas attestés :

If [θ] and [f] were stylistic alternatives realizing the same underlying phoneme /f/ in all cases, we should have frequent hypercorrections such as *[θɑɪv] or *[θɑɪð] *five*, *[lɛθt] *left*, etc.. Except to a small extent in the speech of young children, such hypercorrections are virtually unknown (ibid., p. 328–329).

Ces réalisations labiodentales s'observent dans la variété mancunienne, dans laquelle l'âge joue un rôle déterminant : Baranowski & Turton (2015, p. 303) soulignent ainsi que certains de leurs jeunes locuteurs utilisent exclusivement ces variantes, même en contexte conversationnel. Ils notent également que, contrairement à d'autres changements, il s'agit à Manchester d'un changement mené par les hommes. Ceux qui appartiennent à la génération la plus âgée de la classe ouvrière ont notamment un taux de *TH Fronting* assez élevé pour les variantes voisées par rapport aux autres groupes de locuteurs, ce qui amène Baranowski & Turton à postuler que le *TH Fronting* est un changement en cours dans la variété mancunienne qui a d'abord affecté les variantes voisées, avant de s'étendre aux variantes sourdes (ibid., p. 304–305). Finalement, les auteurs démontrent l'influence de la position dans le mot sur les réalisations labiodentales : elles sont plus fréquentes en position médiane qu'en position initiale ou finale. En outre, Baranowski & Turton remarquent que, contrairement au *glottaling*, le *TH Fronting* ne semble pas soumis aux changements de style ou de registre : la plupart des locuteurs semblent cohérents dans leur utilisation des variantes pour l'ensemble des tâches de l'enquête.

3.4 Phonologie et phonétique de Manchester : caractéristiques suprasegmentales

3.4.1 Intonation

Le système intonatif des accents du nord de l'Angleterre diffère de celui de la *RP* sur un certain nombre de points, et en particulier en ce qui concerne l'emploi des tons dans les énoncés déclaratifs. Alors que ceux-ci sont généralement accompagnés d'un ton descendant ou *fall* en anglais standard, on observe un ton montant ou *rise* dans des contextes similaires dans le nord (Beal 2008b, p. 140 ; Cruttenden 2014, p. 298). Cette caractéristique intonative est typique de deux phénomènes : le système intonatif des villes du nord des Îles Britanniques — souvent désignées par le sigle UNB pour *Urban North British* (Cruttenden 1994, p. 156) — d'une part, et ce qu'on désigne par le nom de HRT, pour *High Rising Terminal*, d'autre part (Wilhelm 2015a). Il apparaît d'ailleurs que les deux phénomènes sont souvent confondus, alors qu'il s'agirait bien de deux phénomènes distincts, et non d'une simple différence d'appellation (Beal 2008b, p. 140 ; Wilhelm 2015a).

D'après Cruttenden, l'intonation des villes du nord des Îles Britanniques (que l'on désignera ci-après par le sigle UNBI), caractérisée par une prédominance des tons montants pour les énoncés déclaratifs, s'observe dans les villes suivantes²⁹ : Belfast et Derry en Irlande du Nord, Glasgow en Écosse, Newcastle, Liverpool, Manchester, Leeds et Birmingham en Angleterre (Cruttenden 1994 ; Wilhelm 2015b). L'hypothèse d'une origine celtique de ce système intonatif a été avancée au départ : l'influence indirecte de l'importante immigration irlandaise dans les villes du nord de l'Angleterre aurait amené à un changement du système intonatif des variétés concernées. Cependant, le cas de Newcastle est problématique : il y a eu beaucoup moins d'immigration irlandaise dans cette région que dans les autres villes susmentionnées, et surtout des schémas intonatifs descendants sont attestés pour cette variété bien avant le XIX^e siècle, période durant laquelle l'immigration irlandaise commence véritablement à Newcastle (Cruttenden 1994, p. 160). Wilhelm (2015b, p. 86) rapporte que Hirst (2009) émet alors une autre hypothèse : l'UNBI aurait une origine scandinave, puisque les zones où celui-ci est attesté correspondent pour la plupart à celles dans lesquelles les Vikings se sont installés (voir section 3.2). Quant au HRT, il trouve son origine en Australie et en Nouvelle-Zélande dans la seconde moitié du XX^e siècle, mais se serait répandu jusqu'en Amérique du Nord à la fin de celui-ci (Cruttenden 1994, p. 165), ainsi qu'en Grande-Bretagne. Il s'agit donc d'une innovation plus récente que l'UNBI, comme le souligne d'ailleurs Wilhelm (2015a).

Une autre différence proposée par Cruttenden (1994) est la relation que l'UNBI

29. Wilhelm, p. 72–73 note également que la présence de l'UNBI est attestée dans d'autres régions qui ne sont pas des villes, comme le Lake District, Lewis et Harris, et les Orcades.

et le HRT entretiennent avec le système phonologique des variétés en question. Ainsi, Cruttenden rapporte que la plupart des études sur le HRT concluent que celui-ci est souvent utilisé lorsque les locuteurs souhaitent s'assurer de la bonne compréhension de la part de leur interlocuteur, ce qui n'est pas le cas en UNBI. Il considère donc que le système des locuteurs utilisant des HRT n'est pas fondamentalement différent de celui de la *RP*, et qu'il s'agit d'une différence d'ordre stylistique. En revanche, la situation est moins claire pour les villes du nord des Îles Britanniques. Cruttenden postule que le système UNBI diffère au niveau sous-jacent, et que les énoncés déclaratifs sont (en théorie) systématiquement réalisés avec des tons montants. Comment expliquer alors qu'on ne trouve pas exclusivement ces schémas intonatifs chez les locuteurs du nord ? D'après lui, on aurait affaire à des cas d'hybridation entre les deux systèmes d'intonation UNBI et *RP* chez ces locuteurs, ce qui expliquerait les alternances entre schémas descendants et montants (ibid., p. 170–171). Sa propre étude dans le Greater Manchester (Cruttenden 2001), dans laquelle il analyse quatre locutrices originaires de Salford, semble aller dans ce sens. Il remarque que toutes les locutrices étudiées utilisent aussi bien les schémas intonatifs caractéristiques de la *RP* que ceux de l'UNBI, même si ces derniers sont majoritaires dans les données, puisqu'ils représentent environ deux tiers des schémas intonatifs utilisés (ibid., p. 57).

De l'aveu de Cruttenden (ibid., p. 55), la diversité des différents schémas intonatifs des dialectes de l'anglais a été peu étudiée par rapport aux différences d'ordre segmental, malgré l'écart important qui peut exister entre deux systèmes d'intonation différents (voir par exemple les figures 3.15 et 3.16 pour un inventaire des tons de l'UNBI et de la *RP* respectivement). Wilhelm (2015a) se propose d'étudier le HRT à travers dix enregistrements de locutrices issues de régions différentes. Il note que les HRT représentent 47,72 % des énoncés déclaratifs (avec un minimum de 14,81 % de HRT pour une locutrice, contre un maximum de 68,18 % pour une autre), si bien qu'il en conclut que le HRT semble s'être répandu dans de nombreuses régions du monde anglophone. Wilhelm s'intéresse notamment à la réalisation phonétique du HRT, qui revêt en fait plusieurs formes (il en dénombre 5). Comme le nom du phénomène l'indique, le *high rise* (c'est-à-dire « un contour ascendant simple dont le point de départ se situe assez haut dans la tessiture du locuteur ») est bien un schéma intonatif qui existe, mais contrairement à ce que l'on pouvait attendre, il ne s'agit pas du schéma intonatif le plus commun dans les données (seulement 7,01 % des cas, et il n'est présent que chez la moitié des locutrices). Ce sont le *full rise* (utilisé dans 36,31 % des cas, et par 9 locutrices sur 10) et le *low rise* (38,85 % des occurrences, 7 locutrices sur 10) qui sont les tons les plus fréquents. Le *full rise* n'étant décrit comme un ton à part ni en *RP*, ni en UNBI, Wilhelm (ibid.) souligne que son statut phonologique pourrait changer si les résultats de son analyse sont confirmés par d'autres données.

Clairement, d'autres études sont requises afin d'étudier plus avant les systèmes intonatifs du nord des Îles Britanniques, et leurs interactions avec d'autres facteurs.









1 <i>Low rise</i>	2 <i>Rise-slump</i>	3 <i>Rise-plateau</i>	4 <i>Rise-plateau-slump</i>	5 <i>Rise-fall</i>	6 <i>Drop</i>	7 <i>High rise</i>	8 <i>High plateau</i>
							

FIGURE 3.15 – Système intonatif UNBI (d'après Wilhelm 2015b, p. 84)








1 <i>Low fall</i>	2 <i>High fall</i>	3 <i>Low rise</i>	4 <i>High rise</i>	5 <i>Rise-fall</i>	6 <i>Fall-rise</i>	7 <i>Level</i>
						

FIGURE 3.16 – Système intonatif de la *RP* (d'après Cruttenden, cité par Wilhelm 2015b, p. 84)

Wilhelm (2015a) avance par exemple la possibilité d'un lien entre HRT et emploi de la *creaky voice*, alors que Cruttenden (2007, p. 271) suggère l'existence d'un lien entre contexte de production (lecture ou conversation) et utilisation des tons UNBI ou *RP* par les locuteurs du nord. Plus généralement, ces phénomènes remettent en question les fondamentaux de l'intonation des langues, puisqu'il vont, dans une certaine mesure, à leur encontre (Cruttenden 1994, p. 168–169). Malheureusement, malgré l'intérêt certain soulevé par ces questions, nous ne concentrerons pas nos analyses sur les phénomènes intonatifs dans ce travail, mais il s'agit d'une piste de recherche future pour laquelle nos données représentent une ressource précieuse.

3.4.2 Réduction des voyelles non-accentuées

D'après Wells, il arrive que les accents du nord conservent des voyelles non-réduites dans certains contextes où le standard *RP* a des voyelles réduites. C'est notamment le cas pour les mots commençant par un préfixe d'origine latine (comme *ad-*, *con-* ou *ex-*) situé devant une syllabe accentuée. On aura généralement une voyelle réduite de type /ə/ ou /ɪ/ en *RP*, mais les accents septentrionaux pourront avoir dans ces contextes des voyelles pleines comme /a/ ou /ɒ/. La répartition géographique exacte du phénomène n'est, pour lui, pas connue avec précision, mais il avance que cette caractéristique s'observent dès le *middle north* (Wells 1982, p. 362–363).

3.5 Conclusions

Ce chapitre nous a permis de présenter en détail Manchester, dont la variété d'anglais est notre sujet d'étude. Nous avons donc, dans un premier temps, fourni une description historique et démographique de la ville. Nous avons établi qu'avant d'être une aire urbaine majeure du Royaume-Uni, et de connaître une longue période de prospérité économique grâce à l'industrie du coton, Manchester n'était qu'une ville d'importance mineure au Moyen-Âge, qui a d'ailleurs vécu pendant un temps sous la tutelle de la *city* voisine de Salford. La fin de l'industrie du coton au Royaume-Uni, dans la première moitié du xx^e siècle, a marqué le déclin de Manchester, mais la ville a malgré tout su rebondir, notamment sur le plan culturel, grâce à sa scène musicale et ses clubs de football. Aujourd'hui, le Greater Manchester est, sans compter Londres, le deuxième comté le plus peuplé d'Angleterre, avec une population assez jeune. Il connaît d'ailleurs actuellement une période de croissance démographique.

Comme nous l'avons vu, il ne fait aucun doute que géographiquement parlant, Manchester se situe dans le nord de l'Angleterre. Nous avons abordé l'histoire de cette région, et avons souligné qu'elle est restée, tout au long de son histoire, relativement isolée du sud du pays. Cette séparation s'est accompagnée d'un isolement économique et social. Dans les faits, on trouve les origines d'une distinction entre nord et sud de l'Angleterre dès l'époque romaine (respectivement *Britannia inferior* et *Britannia superior*), et les deux régions connaissent des destins différents à plusieurs égards. Alors que le sud est relativement prospère, le nord souffre pendant longtemps d'un retard économique et démographique : l'agriculture n'y a pas connu le même développement qu'au sud du pays, et la région est restée peu peuplée jusqu'au $xviii^e$ siècle. D'un point de vue linguistique, l'anglais du nord a été plus influencé que celui du sud par la forte présence de Scandinaves, héritage de l'invasion des Vikings. Enfin, le nord a souvent été perçu négativement par les habitants du sud. De région « barbare », le nord devient un monstre industriel puis, suite au déclin de l'industrie britannique, une région sinistrée d'un point de vue économique. Ces différences démographiques, économiques et géographiques ont influencé les représentations dans l'imaginaire collectif des habitants du nord et du sud de l'Angleterre. Comme nous l'avons vu, le nord a traditionnellement été qualifié de « barbare », et la révolution industrielle, loin de redorer le blason de la région, a substitué aux barbares des monstres industriels. Le déclin de l'industrie au cours du xx^e siècle n'offre pas de porte de sortie au nord, puisque le chômage devient alors une caractéristique d'une région sinistrée.

Nous avons inclus dans ce chapitre une description de l'accent standard *RP*, qui servira de point de référence pour certaines de nos comparaisons dans ce travail. Nous avons souligné notamment qu'il s'agissait d'un accent qui avait évolué depuis la première description de D. Jones (1909), n'en déplaise à ceux qui voudraient que les systèmes linguistiques soient des objets figés dans le temps. Nous avons tenu compte de cette évolution dans la description que nous avons faite de son système, puisqu'elle

présente selon nous l'avantage d'être représentative des réalisations phonétiques du système, tout en respectant autant que possible le principe de romanisation.

Nous sommes ensuite revenu sur le phénomène de nivellement dialectal, déjà présenté au chapitre 2, cette fois dans le contexte précis de la Grande-Bretagne. Nous avons souligné que plusieurs travaux publiés ces trente dernières années indiquent qu'un processus de nivellement dialectal est en cours dans les régions britanniques. On assiste donc à une diminution du nombre de variétés sur le territoire, au détriment notamment des dialectes ruraux traditionnels, auxquels se substituent progressivement des variétés qui ont émergé de grands centres urbains. Certains auteurs avancent même qu'il existe une variété supralocale dans le nord de l'Angleterre, vers laquelle les autres variétés du nord seraient en train de converger.

Afin d'expliquer l'apparente popularité des variétés supralocales, nous avons fait référence au concept de *spatialité* (Britain 2013), et nous sommes prononcé en faveur d'une vision dynamique des régions, qui ne sont pas de simples divisions administratives, mais bien des entités formées par les pratiques sociales de leurs habitants. Nous avons d'ailleurs cité plusieurs études faisant un lien entre région ou comté et identité, qui montrent que les aires urbaines de Grande-Bretagne sont devenues des marqueurs d'identité linguistique, ce qu'elles n'étaient pas auparavant. Le travail de Watt (2002) notamment va dans ce sens : les variantes locales de FACE et GOAT sont en perte de vitesse à Newcastle, au profit de variantes supralocales. En revanche, ces variantes supralocales ne sont pas proches du standard du sud de l'Angleterre, car il s'agit de variantes monophthonguées septentrionales, et leur adoption reflète un désir des locuteurs de ne pas être identifiables en tant que *Geordies*, tout en conservant une identité nordique.

Nous avons proposé une description de l'anglais du Greater Manchester, une variété qui reste peu étudiée, sur la base des travaux publiés sur les variétés de la région. Nous avons décrit un accent typiquement nordique, avec une absence d'opposition entre FOOT et STRUT, et une répartition lexicale différente du « a court » et du « a long ». Il s'agit d'un accent qui possède également certaines caractéristiques vocaliques plus localisées, telles qu'une voyelle plus ouverte pour FORCE ou NORTH (ainsi qu'une opposition potentielle entre ces deux voyelles selon Baranowski & Turton), l'existence de variantes plus ouvertes pour happy, LETTER et comma, et une potentielle neutralisation de l'opposition entre NURSE et SQUARE (bien que Baranowski & Turton considèrent qu'il s'agit d'une caractéristique absente de la variété de Manchester intra-muros). Au niveau consonantique, il apparaît que la variété de Manchester, non-rhotique, est typique des accents urbains en Angleterre, dans lesquels on constate souvent une tendance au *H-dropping* et au *glottaling*. Néanmoins, la variété mancunienne est aussi décrite comme possédant une caractéristique limitée à la partie sud-ouest du nord linguistique : la non-coalescence de NG.

En ce qui concerne la variété supralocale dont nous avons parlé précédemment, elle

partage bien entendu l'absence d'opposition entre FOOT et STRUT et la répartition lexicale différente du « a court » et du « a long ». En outre, elle est caractérisée par la présence de monophthongues longues pour FACE et GOAT, alors que Baranowski & Turton (2015) affirment que de telles variantes ne s'observent pas à Manchester, car elles sont circonscrites à des villes situées au nord du Greater Manchester.

Il s'agira de la problématique majeure de notre travail : la variété mancunienne est-elle en cours de nivellement, et, si c'est le cas, vers quelle variété ? Les caractéristiques de la variété supralocale nordique (monophthongues pour FACE et GOAT) s'observent-elles à Manchester ? Quelles sont les dynamiques propres aux autres variables ? Pour répondre à ces questions, nous allons conduire une étude phonéto-acoustique des voyelles de la variété du Greater Manchester sur la base des données d'un corpus récent : le corpus PAC-LVTI Manchester. Nous reviendrons tout d'abord au chapitre 4 sur la notion de corpus en linguistique et en phonologie, avant de présenter la méthodologie et les objectifs du programme PAC, ainsi que ceux du projet LVTI. Nous présenterons ensuite notre corpus de locuteurs enregistrés sur le terrain, avant de détailler les outils que nous avons utilisés pour traiter nos données.

Chapitre 4

Phonologie et corpus : quelle méthodologie ?

4.1 Qu'est-ce qu'un corpus ?

Si la notion de corpus reste étroitement liée à la démarche scientifique des sociolinguistes, les corpus¹ ont pris une part prépondérante dans de nombreux domaines de la linguistique dans la seconde moitié du XX^e siècle. Cette apparente popularité croissante des corpus est soulignée par de nombreux auteurs, comme par exemple Mayaffre : « Le corpus — la notion et l'objet — risque d'être victime aujourd'hui en France de son succès. Plus une discipline, plus un comité scientifique, plus un chercheur qui n'y fasse référence ; plus un linguiste, surtout, qui ne le manipule, le caresse ou le maltraite » (Mayaffre 2005). Cet état de fait soulève néanmoins plusieurs questions, notamment d'ordre méthodologique, que nous souhaitons aborder dans ce chapitre. En outre, malgré l'engouement relativement récent pour les corpus en linguistique, la notion de corpus en elle-même est très ancienne. Laks (2008, p. 5) soutient qu'elle remonte au moins à l'Antiquité tardive et au *Corpus Juris Civilis*, une compilation de droit romain dont l'empereur Justinien fut l'instigateur au VI^e siècle. Laks avance également que certains livres religieux peuvent être considérés comme des corpus :

En rappelant que le corpus de Justinien faisait pendant au Corpus Juris Canonici, on se souvient de ce que la notion de corpus doit à la pensée théologique, au moins dans les religions du Livre. L'empilement des commentaires consacrés, des exégèses canoniques et des références croisées forme dans les religions monothéistes de très vastes banques de données textuelles que l'on peut souvent qualifier anachroniquement d'hypertextuelles. Que l'on songe seulement, par exemple, à la Torah entourée des strates successives

1. Nous utilisons, comme le veut l'usage en français, la forme *corpus* au pluriel en lieu et place du latin *corpora*.

de ses commentaires reçus, aux Évangiles dits Synoptiques et aux travaux qu'a suscité le Problème Synoptique durant des siècles, ou encore aux Hadiths et à leur appareil exégétique. Il s'agit toujours, de vastes corpus structurés, clos, stables et publiquement acceptés (Laks 2008, p. 5).

Cette remarque pourrait surprendre un public non averti, mais il suffit de se référer au sens originel du mot *corpus* en latin pour en saisir pleinement le sens. Effectivement, le sens premier de *corpus* est *corps*, ce qui pousse McEnery & Wilson à fournir la définition générale suivante (lorsqu'il ne s'agit donc pas de corpus linguistique) : « In principle, any collection of more than one text can be called a corpus: the term "corpus" is simply the Latin for "body", hence a corpus may be defined as any body of text » (McEnery & Wilson 2001, p. 29).

4.1.1 Corpus et linguistique

En linguistique également, le corpus a souvent une définition proche du sens originel du terme. C'est notamment le cas de celle proposée par Kennedy : « In the language sciences a corpus is a body of written text or transcribed speech which can serve as a basis for linguistic analysis and description » (Kennedy 1998, p. 1). Néanmoins, l'examen de plusieurs autres ouvrages sur les corpus met vite en exergue le lien étroit entretenu aujourd'hui entre les corpus linguistiques et une invention technologique du XX^e siècle :

1. « a corpus in modern linguistics, in contrast to being simply any body of text, might more accurately be described as a finite-sized body of machine-readable text, sampled in order to be maximally representative of the language variety under consideration » (McEnery & Wilson 2001, p. 32)
2. « A corpus is a collection of pieces of language text in electronic form, selected according to external criteria to represent, as far as possible, a language or language variety as a source of data for linguistic research » (Sinclair 2005)
3. « the word [corpus] has been reserved for collections of texts (or parts of text) that are stored and accessed electronically » (Hunston 2002, p. 2, citée également par Cheng 2012, p. 30)

Les définitions ci-dessus sont plus ou moins développées (et nous reviendrons dans ce chapitre sur les caractéristiques constitutives d'un corpus linguistique), mais elles partagent toutes le même point de vue : un corpus linguistique doit être au format électronique. Serait-ce à dire que sans ordinateur, point de corpus linguistique ? Ce n'est ni l'avis de Kennedy (1998)² ni celui de Laks (2008). Ce dernier note d'ailleurs

2. « Historically it is not even the case that corpora are necessarily stored electronically so that they can be machine-readable, although this is nowadays the norm » (Kennedy 1998, p. 3).

que l'apparition des corpus en linguistique n'est pas concomitante à l'avènement de l'informatique :

la linguistique de corpus, loin de constituer un courant nouveau, apparaît en science du langage comme une orientation ancienne voire très ancienne, même s'il est vrai qu'elle ne fait retour en pleine lumière que nimbée de l'aura de technologies et d'outils très sophistiqués (ibid., p. 8).

Kennedy et Laks ont bien conscience que l'avènement de la linguistique de corpus est bien antérieure à son développement dans la seconde moitié du siècle dernier. Ainsi, selon Laks (ibid., p. 9), la date d'apparition des corpus fixée par Halliday aux années 1950 (en même temps que la miniaturisation des magnétophones) semble incorrecte, car il affirme que l'on peut considérer l'étude de Gilliéron & Edmont (dès le début du XX^e siècle) comme une étude de corpus. De son côté, Kennedy (1998, p. 13) note qu'il existe plusieurs domaines dans lesquels des corpus ont été assemblés, et ce avant l'ère de l'informatique. Un exemple qui ne manquera pas d'intéresser les anglicistes est le fruit du travail de S. Johnson (1755) : *A Dictionary of the English Language*. Même s'il ne disposait bien évidemment pas de machines évoluées, S. Johnson avait créé un corpus afin d'illustrer la définition des mots qu'il avait inclus dans son ouvrage. La taille de son corpus force aujourd'hui encore le respect, puisque Kennedy l'évalue aux alentours du million de mots (Kennedy 1998, p. 14). Le travail de S. Johnson portera ses fruits en lexicographie, car d'autres dictionnaires fondés sur des corpus verront le jour, comme notamment le *Oxford English Dictionary*, dont la publication des différents volumes fut étalée de 1884 à 1928 (ibid., p. 13–14). D'autres travaux plus proches de la dialectologie sont également publiés au XIX^e siècle : c'est le cas du *English Dialect Dictionary* de Wright (1898–1905), ainsi que du cinquième et dernier volume du *On early English pronunciation* d'Ellis (1869–1889), intitulé *The existing phonology of English dialects*.

De nombreux travaux ont donc été fondés sur des corpus, même si le terme n'était pas nécessairement utilisé dans ces ouvrages. L'apparition de l'informatique ne précède donc pas celle des corpus en linguistique, même s'il s'agit sans aucun doute d'un outil qui a permis aux études de corpus de se multiplier (nous traiterons du cas particulier des corpus phonologiques en 4.1.3) :

Corpus linguistics is thus now inextricably linked to the computer, which has introduced incredible speed, total accountability, accurate replicability, statistical reliability and the ability to handle huge amounts of data. With modern software, computer-based corpora are easily accessible, greatly reducing the drudgery and sheer bureaucracy of dealing with the increasingly large amounts of data used for compiling dictionaries and other information sources. In addition to greatly increased reliability in such basic tasks as searching, counting and sorting linguistic items, computers can show accurately the probability of occurrence of linguistic items in text. They have

thus facilitated the development of mathematical bases for automatic natural language processing, and brought to linguistic studies a high degree of accuracy of measurement which is important in all science (Kennedy 1998, p. 5).

4.1.2 Caractéristiques d'un corpus linguistique

Nous l'avons vu, l'une des principales caractéristiques que doit aujourd'hui posséder un corpus est son format numérique. Toutefois, une simple collection de fichiers numériques ne suffit pas à constituer un corpus. Comme l'explique clairement Kennedy, un corpus linguistique se distingue d'une simple archive de textes car il a été planifié et structuré :

A distinction is sometimes made between a corpus and a text archive or text database. Whereas a corpus designed for linguistic analysis is normally a systematic, planned and structured compilation of text, an archive is a text repository, often huge and opportunistically collected, and normally not structured (ibid., p. 4).

Quelles sont alors les critères constitutifs d'un corpus linguistique ? Les caractéristiques suivantes reviennent souvent dans les travaux sur le sujet :

1. un corpus est un échantillon représentatif de la variété étudiée
2. un corpus forme un ensemble fini
3. un corpus a un format numérique/électronique

Nous allons détailler ces éléments ci-après, avant d'aborder le cas particulier des corpus phonologiques.

4.1.2.1 Représentativité

La représentativité est probablement la caractéristique majeure présente à l'esprit des chercheurs qui se lancent dans la linguistique de corpus. Néanmoins, avant de s'interroger sur ce qu'est exactement la représentativité, et sur le meilleur moyen de l'atteindre, il convient de réfléchir à la variété que l'on souhaite étudier grâce à un corpus, car elle sera déterminante non seulement en termes de représentativité, mais aussi, purement et simplement, pour le type de corpus que l'on utilisera ou constituera pour l'étude. Kennedy (ibid., p. 20), Sinclair (2005) et Cheng (2012, p. 32) s'accordent sur le fait qu'une distinction élémentaire est souvent faite entre *corpus généraux* d'une part, et *corpus spécialisés* d'autre part. Dans le cas des premiers, le but des études est souvent d'observer les caractéristiques d'une langue dans son intégralité. On tentera donc d'intégrer des données à la fois écrites et orales, de sources diverses. En revanche,

les corpus spécialisés ne s'intéressent pas à une langue dans sa totalité, mais à un registre, à un domaine ou à une variété en particulier. Pour ces corpus, on ne peut donc utiliser que des données qui sont directement en rapport avec l'objet d'étude : peu de chances alors de trouver des enregistrements audio dans un corpus dédié aux correspondances épistolaires. Kennedy (1998, p. 63) note d'ailleurs qu'il est possible pour certains corpus de contourner le problème de la représentativité : c'est le cas notamment pour les corpus regroupant l'intégralité des œuvres d'un auteur, ou l'intégralité des textes publiés sur une période donnée. Par exemple, l'intégralité des poèmes en langue espagnole publiés entre 1906 et 1908 est nécessairement représentative de la poésie en espagnol de 1906 à 1908. Pour la majorité des corpus, une fois posée la question de la représentativité, le chercheur se heurte vite au problème de l'équilibre entre les différents types de données. Comme le souligne justement Kennedy (ibid., p. 63), comment équilibrer les données orales par rapport aux données écrites dans un corpus les intégrant toutes deux ? Contrairement à ce qu'on pourrait penser instinctivement, recueillir pour moitié de données orales et pour moitié de données écrites n'est pas une solution idéale, puisque nous sommes en l'état actuel des choses incapables d'évaluer la distribution de la parole entre écrit et oral :

Balance in a corpus is not addressed by having equal amounts of text from different sources, say, spoken or written English. No one knows what proportion of the words produced in a language on any given day are spoken or written. Individually, speech makes up a greater proportion than does writing of the language most of us receive or produce on a typical day. However, a written text (say, in a newspaper article) may be read by 10 million people, whereas a spoken dialogue involving the purchase of a pair of shoes may never be heard by any person other than the two original interlocutors. Similarly, a broadcast conversation on radio or television will reach many more ears than a commercial encounter involving just a customer and a salesperson (ibid., p. 63).

Néanmoins, Kennedy et Sinclair constatent que la majorité des corpus généraux sont déséquilibrés en ce qui concerne les données orales (ce qui est certainement dû à la plus grande facilité de stockage et de traitement des données écrites par rapport aux données orales). Ainsi le *British National Corpus* ne compte que 10 % de données orales parmi ses quelques 100 millions de mots (ibid., p. 62).

Toutefois, même lorsqu'on choisit de n'utiliser que des données écrites, il faut s'interroger sur les types de textes écrits que l'on souhaite intégrer à un corpus général. Plus précisément, doit-on respecter un équilibre correspondant à celui des différents types de textes produits par les locuteurs en question (lettres, courriels, livres, articles de journaux, listes de courses) ? Cet équilibre est-il le même dans toutes les langues (ibid., p. 71) ? Devant les difficultés soulevées par les idéaux de représentativité et d'équilibre du corpus, il est bon de se souvenir des mots de Sinclair, qui considère que

ces deux problèmes doivent guider le chercheur dans son entreprise scientifique, mais qu'ils ne constituent pas une fin en soi : « The corpus builder should retain, as target notions, representativeness and balance. While these are not precisely definable and attainable goals, they must be used to guide the design of a corpus and the selection of its components » (Sinclair 2005).

4.1.2.2 Taille

La taille que doit atteindre un corpus est une autre caractéristique souvent débattue dans les travaux sur le sujet, et il s'agit sans doute d'un facteur déterminant lors de toute constitution de corpus. Précisons d'emblée que s'il est souvent d'usage que les corpus aient une taille déterminée et finie, cela n'est pas une caractéristique universelle. En effet, certains corpus, appelés « monitor corpus » ou « dynamic corpus » (Sinclair 2005 ; McEnery & Wilson 2001, p. 30 ; Kennedy 1998, p. 22) ont pour particularité d'être constamment enrichis. Il ne s'agit alors pas de documenter le système d'une langue à un instant T, mais d'observer les changements linguistiques entre deux périodes (Kennedy 1998, p. 61). Kennedy souligne néanmoins qu'à terme, un désavantage de ce type de corpus est que leur taille toujours croissante finit par les rendre difficilement manipulables : « The hundreds of millions of words, however, would gradually "get too large for any practicable handling and will be effectively discarded" » (Sinclair 1991, p. 25 cité par Kennedy 1998, p. 61). En revanche, la plupart des autres corpus ont une taille précise, qui est dictée par l'étude menée par le chercheur. Ce dernier est toujours tiraillé entre représentativité maximale de la variété examinée et facilité de manipulation des données. Kennedy, qui reprend les arguments de Sinclair (1991), souligne néanmoins qu'une taille importante, même par rapport aux standards actuels, ne sera jamais qu'une infime partie de l'ensemble des énoncés et sons produits par les locuteurs d'une variété donnée à un instant T :

Sinclair (1991: 9) was able to suggest that 10–20 million words might constitute « a useful small general corpus » but « will not be adequate for a reliable description of the language as a whole ». It was argued that corpora of finite size were inherently deficient because any corpus is such a tiny sample of a language in use that there can be little finality in the statistics. Sinclair (1991: 9) pointed out that even projected billion-word corpora will show remarkably sparse information about most of a very large word list (Kennedy 1998, p. 67).

L'essentiel ne résiderait donc pas dans la taille du corpus, ou le nombre total de mots qu'il comporte (que l'on désigne généralement par le terme *tokens*, en incluant les répétitions) mais plutôt le nombre d'occurrences d'éléments différents qui intéressent le chercheur (*types*). Ainsi, Kennedy (ibid., p. 67) souligne que dans la plupart des cas, 40 à 50 % des *types* de mots présents dans un texte n'ont qu'une seule occurrence,

ce qui limite automatiquement les conclusions qui peuvent être tirées de leur étude. La situation se complique un peu plus encore pour les mots polysémiques, dont toutes les acceptions n'apparaissent pas forcément. Dans tous les cas, Kennedy fixe à 1000 occurrences d'un type de mot la limite de ce qui est manipulable en lexicographie. Il avance également (ibid., p. 68) qu'un corpus de 100000 mots suffit pour des analyses prosodiques alors qu'entre un demi-million et un million de mots sont nécessaires pour des analyses de type syntaxique ou lexicographique.

4.1.2.3 Format électronique et annotations

Comme nous l'avons vu en 4.1.1, les corpus sont aujourd'hui indissociables des outils que sont les ordinateurs, même si cela n'a pas toujours été le cas. Ceux-ci permettent notamment un traitement plus rapide des données, mais ce n'est pas le seul avantage qu'ils offrent. En effet, les outils numériques facilitent le stockage et la pérennité des données. Kennedy (ibid., p. 75–76) indique par exemple qu'une dizaine de mégaoctets suffit pour stocker un corpus de l'ordre du million de mots. Il est dès lors facile de disposer de plusieurs copies d'un corpus, ce qui favorise sa sauvegarde (ibid., p. 76). Un autre avantage de la numérisation des données est leur facilité de partage, puisqu'il s'avère aisé de partager des corpus qui deviennent accessibles au plus grand nombre. Il s'agit d'ailleurs d'une des caractéristiques majeures des corpus proposées par McEnery & Wilson (2001, p. 32), qui soutiennent qu'un corpus correctement constitué peut prétendre à devenir une référence pour la variété étudiée. Qu'il soit disponible à un large public devient alors primordial afin que d'autres travaux que ceux d'origine soient conduits, ou que des études comparées soient lancées.

Nous avons déjà mentionné le fait que les analyses ont été simplifiées par l'arrivée des ordinateurs. Une étape est cependant nécessaire avant toute analyse : l'annotation. Effectivement, les corpus sont généralement disponibles sous l'une des deux formes suivantes : brute ou annotée. Si les premiers ont leur utilité, ce sont généralement les seconds qui sont les plus utiles pour les études de corpus, et l'informatique est un outil idéal pour faciliter le processus d'annotation. De manière générale, les annotations permettent de rendre explicites les informations linguistiques qui sont contenues de manière implicite dans les données. Pour citer Leech, elles constituent « the practice of adding interpretative linguistic information to a corpus » (Leech 2005). Les annotations qui accompagnent un corpus peuvent être de natures variées : syntaxique, pragmatique, phonétique, ou autres (voir Cheng 2012, p. 86 ou Leech 2005 pour un inventaire de différents niveaux d'annotation). Pour reprendre un exemple choisi par McEnery & Wilson (2001, p. 33), l'information linguistique implicitement contenue dans la forme verbale *loves* peut être résumée ainsi : « verbe, troisième personne du singulier, présent ». Un type d'annotation proposé par McEnery & Wilson pour représenter cette information est donc « loves_VVZ », où (Z) indique la troisième personne du singulier du présent, et (VV) indique qu'il s'agit d'un verbe lexical. Plusieurs auteurs, dont

Leech notamment, se sont penchés sur la question des annotations et des bonnes pratiques à adopter afin de s'assurer de leur viabilité. McEney & Wilson (2001, p. 33–34) proposent 7 maximes à suivre, adaptées du travail de Leech (1993). On les retrouve dans les 4 caractéristiques fondamentales que doivent posséder les annotations d'après Leech (2005). Les annotations d'un corpus doivent donc :

1. être séparables de leur corpus
2. être expliquées et documentées
3. suivre des pratiques adoptées par la majorité des chercheurs
4. respecter les standards d'annotation émergents

La possibilité de séparer les annotations se manifeste de deux manières : l'utilisateur du corpus doit pouvoir facilement revenir à la version brute (libre de toute annotation) du corpus, et être également en mesure d'extraire les annotations à part (McEney & Wilson 2001, p. 33). Un travail sur la forme que doivent prendre les annotations est donc nécessaire en amont : soit elles ne se situent pas directement à l'intérieur du texte (nous reviendrons sur ce point lorsque nous aborderons la méthodologie du programme PAC en 4.2), soit elles sont signalées de manière à pouvoir être extraites et/ou supprimées. Revenons à l'exemple « loves_VVZ » utilisé précédemment : le caractère « _ » permet d'indiquer clairement l'annotation. En revanche, ce n'est pas le cas de toutes les annotations. McEney & Wilson soulignent par exemple que la méthodologie adoptée pour les annotations prosodiques dans le corpus London-Lund les rend moins facilement séparables car elles apparaissent à l'intérieur des mots : « “g/oing” indicates a rising pitch on the first syllable of *going* » (ibid., p. 33).

La nécessité de documenter en profondeur la manière dont sont annotées les données est également d'une importance capitale. Cette étape permet non seulement à des personnes extérieures à l'équipe à l'origine du corpus de comprendre les annotations afin de l'exploiter au maximum, voire de poursuivre le travail d'annotation, mais elle permet également de s'assurer que les chercheurs en charge de l'annotation suivent la même méthodologie. La documentation ne s'arrête cependant pas à cette étape, puisque Leech (2005) avance qu'elle doit également intégrer des méta-données, telles que la date, le lieu, le nom de l'annotateur ainsi que les outils utilisés pour mener à bien le processus d'annotation. En outre, Leech souligne qu'il est nécessaire de spécifier les règles de codage qui ont été suivies pour les annotations, ainsi que le format auquel elles se trouvent. Toutes ces informations garantissent une exploitation maximale des données, car elles permettent de remonter à la personne en charge de l'annotation en cas de problème lors de l'analyse. En sus de ces critères objectifs, la documentation doit, pour Leech, intégrer des informations subjectives comme la qualité des annotations :

It might be thought that annotators will always proclaim the excellence of their annotations. However, although some aspects of « goodness » or

quality elude judgement, others can be measured with a degree of objectivity: accuracy and consistency are two such measures. Annotators should supply what information they can on the quality of the annotation (ibid.).

Ainsi, dans le cadre d'annotations des parties du discours d'un corpus (*POS* pour *part of speech*), qui sont souvent réalisées de manière automatique, on doit pouvoir avoir accès aux informations suivantes : la fiabilité du codage, et sa vérification éventuelle par un annotateur humain. De surcroît, le fait que les annotations aient été intégralement effectuées par des annotateurs humains ne met pas à l'abri d'erreurs potentielles. Gut & Bayerl (2004, p. 567) et Voormann & Gut (2008, p. 239), qui ont étudié les annotations du corpus *LeaP* (*Learning Prosody in a Foreign Language*), notent ainsi qu'il existe une certaine disparité entre les différentes personnes qui annotent le même enregistrement, et qu'il semble qu'elle soit liée à l'expérience de l'annotateur et à la complexité de la tâche. De manière plus surprenante, il existe également des incohérences entre deux annotations d'un enregistrement donné par un même annotateur. Il faut donc bien avoir conscience que les annotations, aussi utiles soient-elles, ne sont pas infaillibles et doivent pouvoir être évaluées, et, le cas échéant, modifiées.

Les deux dernières caractéristiques énoncées par Leech sont liées, et permettent, d'une certaine manière, de limiter les problèmes rencontrés lors du processus d'annotation (erreurs inter- ou intra-annotateurs) ou de contribuer à la pérennité du corpus en facilitant ses perspectives de réutilisation par des personnes extérieures à l'équipe de recherche d'origine. Pour ce faire, Leech soutient que les annotations doivent être fondées sur des éléments théoriques consensuels (nous nous permettons ici d'insérer l'intégralité de la réflexion de l'auteur sur ce point) :

Any type of annotation presupposes a typology — a system of classification — for the phenomena being represented. But linguistics, like most academic disciplines, is sadly lacking in agreement about the categories to be used in such description. Different terminologies abound, and even the use of a single term, such as *verb phrase*, is notoriously a prey to competing theories. Even an apparently simple matter, such as defining word classes (POS), is open to considerable disagreement. Against this background, it might be suggested that corpus annotation cannot be usefully attempted: there is no absolute "God's truth" view of language or "gold standard" annotation against which the decision to call word *x* as noun and word *y* a verb can be measured.

However, looking at linguistics more carefully, we can usually observe a certain consensus: examining a text, people can more or less agree which words are nouns, verbs, and so on, although they may disagree on less clear cases. If this is reasonable, then an annotation scheme can be based on a *consensual* set of categories on which people tend to agree. This is likely to be useful for other users and therefore to fit in with the re-usability goal for

annotated corpora. An annotation scheme can additionally make explicit how the annotations apply to the 10% or so of less clear cases, so that users will know how borderline phenomena are handled. Significantly, this consensual approach to categories is found not only in annotated corpora, but also in another key kind of linguistic resource — dictionaries. If, on the other hand, an annotator were to use categories specific to a particular theory and out of line with other theories, the annotated corpus would suffer in being less useful as a sharable resource (Leech 2005).

Partir d'éléments théoriques consensuels pour construire un système d'annotation offre donc plusieurs avantages. Tout d'abord, il y a fort à parier que des catégories simples créeront moins de problèmes pour les annotateurs, qui peuvent avoir une expérience variable de l'annotation de corpus. En outre, le système d'annotation peut être facilement assimilé par d'autres chercheurs ou annotateurs extérieurs au projet, ce qui facilite le partage et la réutilisation des données. Nous verrons en 4.2.4 que les annotations dans le cadre du programme PAC suivent ces maximes.

Quant à la notion de standard d'annotation, Leech avance qu'elle doit émerger des pratiques de la communauté des linguistes, au fur et à mesure des succès (ou échecs) rencontrés par différentes méthodes d'annotation, et qu'aucune méthodologie ne saurait prétendre à devenir un standard *a priori*, sans avoir passé le test du temps et résisté aux critiques de la communauté scientifique.

4.1.3 Les corpus phonologiques

Nous avons jusqu'ici abordé les corpus linguistiques dans leur ensemble (si tant est que l'on puisse parler d'une telle chose). Dans le cadre de notre travail, nous fondons nos recherches sur un corpus *phonologique* qui, bien évidemment, partage certaines des caractéristiques des corpus linguistiques en général (ce qui semble naturel étant donné que la phonologie est une branche de la linguistique), mais dont la nature (il s'agit d'un corpus composé uniquement de données orales) nous confronte à certains problèmes spécifiques, que nous souhaitons développer ici. En effet, les corpus phonologiques n'ont probablement pas la même relation aux données et à l'outil informatique que les corpus linguistiques écrits. Si nous souscrivons aux arguments de Laks sur l'existence de corpus écrits bien avant l'ère de l'informatique (voir 4.1.1), ils nous semble que de tels arguments ne peuvent s'appliquer totalement aux corpus phonologiques. Laks (2008, p. 9) soutient qu'un corpus qui permet de « documenter de façon fiable des usages [de l'oral] » doit être considéré comme un corpus phonologique, « quelle que soit la forme physique de l'enregistrement (graphique, phonique, API, numérique etc.) ». Les enregistrements sous forme « graphique » ou en « API » sont pour nous des annotations (voir 4.1.3.2), et non des données, qui doivent être sous forme audio ou vidéo dans un corpus véritablement phonologique (Gut & Voormann 2014, p. 16). Dès

lors, nous considérons qu'un tel corpus, dont les données ne sont pas disponibles, peut difficilement revendiquer le titre de véritable corpus phonologique, même si les transcriptions peuvent être la base d'un corpus écrit sur l'oral. Par ailleurs, contrairement à des données écrites, dont l'essence même suffit à leur assurer une certaine pérennité dans le temps, les données orales sont limitées dans le temps et l'espace à la situation d'énonciation dans laquelle elles sont produites. Il s'agit d'une différence de taille entre corpus phonologiques et corpus écrits, puisqu'il est alors nécessaire de pouvoir « capturer » les données orales à l'aide d'un appareil, que celui-ci soit un phonographe, un gramophone, ou, de nos jours, un enregistreur numérique. Par conséquent, les corpus phonologiques nous semblent plus intimement liés aux avancées technologiques et à l'informatique que les corpus écrits, et c'est d'ailleurs le point de vue défendu par Durand (sous presse).

Si l'on se fie à Gut & Voormann (2014, p. 16), il n'existe pas, à l'heure actuelle, de définition des corpus phonologiques à laquelle souscrit l'ensemble des chercheurs. Néanmoins, une distinction est souvent faite entre les corpus phonologiques d'une part, et les bases de données orales d'autre part. Ces dernières sont généralement composées de listes de mots et/ou de phrases, et de textes lus à haute voix dans des conditions de laboratoire. Par opposition, les corpus phonologiques comportent la plupart du temps des données orales plus « authentiques », recueillies dans des situations de communication plus spontanées. Gardons toutefois à l'esprit que, bien que certains chercheurs critiquent les données de laboratoire car celles-ci ne seraient pas assez « naturelles », d'autres auteurs considèrent qu'il s'agit de données naturelles et appropriées au contexte dans lequel elles ont été recueillies. C'est notamment le cas de Birch, qui reprend les arguments développés par Wolfson :

The use of the words 'natural' or 'naturalistic', or the phrase 'naturally occurring', in regard to speech is problematic. All speech is in some sense 'natural'. Wolfson suggests that the notion of 'natural' speech is 'properly equivalent to that of appropriate speech; as not equivalent to unselfconscious speech' (Wolfson 1976: 189), and that speech collected from native speakers in interviews or laboratory tasks is speech-appropriate, and therefore natural, to those contexts. If subjects are selfconscious in such contexts, their speech will reflect this in an appropriate way, for example by being more careful in character, with consequences for phonological analysis. Wolfson's point is that careful speech produced under such conditions is in no way unnatural, suggesting further that the only reliable method of obtaining unselfconscious data is through unobtrusive observation in a diverse range of contexts (Birch 2014, p. 32).

La différence majeure entre bases de données orales et corpus phonologiques réside, pour Birch (ibid., p. 27-28), au niveau du contrôle que les linguistes exercent sur les conditions dans lesquelles les données sont collectées : si l'on s'intéresse à une

problématique et à des phénomènes clairement circonscrits, alors on tâchera de limiter au maximum le recueil de données qui ne seront pas directement pertinentes pour l'analyse. Birch propose donc un schéma représentant un continuum sur lequel les différents cas de figure de la collecte de données orales pourraient apparaître, que nous reproduisons ci-après (voir figure 4.1).



FIGURE 4.1 – Le continuum de la collecte des données orales (Birch 2014, p. 28)

Gut & Voormann (2014, p. 16) envisagent donc la distinction entre bases de données orales et corpus phonologiques comme un « continuum » plutôt qu'une véritable dichotomie et choisissent par conséquent de ne pas intégrer le but du corpus (mesures instrumentales ou analyse du système) dans leur définition d'un corpus phonologique, qui est la suivante :

A phonological corpus is thus defined here as a sample of language that contains

1. primary data in the form of audio or video data;
2. phonological annotations that refer to the raw data by time information (time-alignment); and
3. metadata about the recordings, speakers and corpus as a whole

Durand (sous presse) rejoint Gut & Voormann sur cette définition. Il ajoute néanmoins que les données doivent être de qualité suffisante pour permettre des analyses acoustiques, que leur enregistrement doit respecter des principes éthiques (il n'est pas considéré acceptable aujourd'hui de travailler sur des enregistrements effectués à l'insu des locuteurs), et qu'elles doivent inclure plusieurs types de registre (voir 4.1.3.1 et 4.2.1).

Si l'on en croit les définitions de Gut & Voormann et de Durand, la différence majeure entre corpus phonologiques et corpus linguistiques tient plutôt à la nature des annotations qu'à la nature des données qui composent les corpus, puisqu'il existe des

corpus linguistiques dont les données sont orales³ (nous reviendrons sur les annotations caractéristiques des corpus phonologiques en 4.1.3.2). La définition de Gut & Voormann permet donc d'affiner la classification de certains travaux que l'on pourrait qualifier instinctivement de corpus phonologiques, entrepris dans les années 1990, comme notamment le corpus London-Lund, le IBM Lancaster corpus of spoken English, et le Bergen corpus of London Teenage Language. Alors qu'on pourrait les classer comme de véritables corpus phonologiques, Gut & Voormann (2014, p. 14) notent cependant qu'ils ont été créés afin d'étudier la dimension grammaticale de la parole. Ils comprennent donc des données plus « authentiques » et plus proches de situations de communication spontanées que les bases de données orales traditionnelles, mais manquent malheureusement d'annotations alignées sur le signal. À ce titre, ils ne peuvent prétendre au titre de corpus phonologiques, même s'ils forment sans aucun doute des corpus de langue orale d'un intérêt certain. Il existe également d'autres types de bases de données orales, qui diffèrent à la fois des corpus phonologiques et des bases de données orales traditionnelles. C'est par exemple le cas de l'UPSID (UCLA *Phonological Segment Inventory Database*), qui regroupe des informations sur les inventaires phonologiques de 196 langues (Maddieson 1984, p. 156).

Ces quelques différences ne doivent pas occulter les nombreuses similitudes entre corpus phonologiques et linguistiques. Comme ces derniers, les corpus phonologiques doivent être stockés et en mesure d'être partagés avec d'autres membres de la communauté qui seraient intéressés par leur exploitation (Gut & Voormann 2014, p. 18). Il est ainsi primordial de faire signer des formulaires de consentement aux locuteurs enregistrés, pour ce qui est de l'utilisation, la publication, la réutilisation des données, même si de telles perspectives ne sont pas forcément à l'ordre du jour au moment où les données sont recueillies. Gut & Voormann (*ibid.*, p. 18) rapportent notamment que les enregistrements d'origine du British National Corpus ne sont pas accessibles à tous puisqu'à l'époque, les autorisations qui avaient été signées par les locuteurs concernaient uniquement la publication des transcriptions des enregistrements.

Tout comme les corpus linguistiques, les corpus phonologiques doivent viser une représentativité et une taille suffisantes par rapport à la population étudiée, et ils rencontrent les mêmes problèmes pour atteindre ces objectifs. Un corpus est généralement (à l'exception des *monitor corpus*) un objet fini, qui se doit d'être représentatif d'un ensemble infini (Birch 2014, p. 31) : « as Sinclair puts it, language is a 'population without limits, and a corpus is necessarily finite at any one point' (Sinclair 2008, p. 30) ». Nous avons déjà vu que les linguistes de corpus doivent trouver un équilibre fragile entre taille suffisante du corpus, et facilité de manipulation des données. Les corpus phonologiques ne font pas exception à cette règle : « The optimal size of a corpus is therefore one that requires a minimum amount of time, effort, and funding for corpus

3. En revanche, on concevra difficilement qu'un corpus phonologique contienne uniquement des données écrites.

compilation but that, at the same time, guarantees that the distribution of all linguistic features is faithfully represented » (Gut & Voormann 2014, p. 22). Les mêmes auteurs déplorent d'ailleurs qu'aucune étude scientifique convaincante n'ait été conduite jusqu'ici sur la question de la taille idéale qu'un corpus devrait avoir (Voormann & Gut 2008, p. 237).

De même que pour les corpus linguistiques, la représentativité dans les corpus phonologiques est de deux types⁴ : linguistique et démographique (Gut & Voormann 2014, p. 20). La première consiste à intégrer au corpus des types de données orales différents : conversations, monologues, chansons, etc.. Les mêmes questions se posent ici que celles abordées en 4.1.2.1 : dans quelles proportions les différents types doivent-ils être recueillis, et quels sont les critères sur lesquels s'appuyer ? Gut & Voormann soulignent qu'il existe une grande disparité entre production et perception en ce qui concerne le langage oral (nous pensons néanmoins que cette remarque peut également s'appliquer aux données écrites, et certaines citations données en 4.1.2.1 vont dans ce sens : si de nombreux locuteurs lisent des journaux et des romans régulièrement, une partie seulement d'entre eux en produit également), et que la production de la majorité des locuteurs ne correspond pas aux types de données orales avec lesquels ils peuvent être en contact au niveau de la perception. C'est pourquoi certains auteurs soutiennent que le choix du type de données à intégrer doit uniquement être fondé sur la production (c'est le cas de Clear 1992 par exemple), alors que d'autres, comme Atkins, Clear & Ostler (1992), affirment que production et perception doivent être considérées. La représentativité démographique consiste quant à elle à enregistrer des locuteurs dont certaines des caractéristiques suivantes varient (Gut & Voormann 2014, p. 21) : âge, genre, milieu socio-économique, origine géographique (pourvu qu'il s'agisse d'une variation qui ne les exclue pas de la population étudiée).

4.1.3.1 Corpus phonologique et collecte de données

S'il ne s'agit pas d'une caractéristique souvent citée comme étant typique des corpus phonologiques, il est néanmoins indéniable que la collecte de données orales — si celles-ci ne proviennent pas d'une autre source avant d'être réutilisées pour le corpus (c'est le cas d'enregistrements radiophoniques par exemple) — pose certains problèmes que l'on ne rencontrera pas dans le cas d'un corpus écrit. En effet, les chercheurs sont souvent confrontés au *paradoxe de l'observateur*. Cette expression, dont on attribue la paternité à Labov, fait référence aux objectifs des phonologues de corpus, qui sont en théorie presque impossibles à atteindre. Ainsi, Labov (2006, p. 86) avance que le type

4. Nous partons du principe, à l'instar de Gut & Voormann (2014, p. 20), qu'il est également possible de prendre le parti qu'une sélection des données au hasard permet d'atteindre une certaine représentativité. Nous partageons néanmoins leur point de vue, à savoir que la création de sous-catégories (tranches d'âge, catégories socio-professionnelles), à partir desquelles des données seront intégrées au corpus, est plus efficace.

de langage qui a le plus d'intérêt pour les études sociolinguistiques est le langage informel, et que les locuteurs y ont recours dans l'immense majorité des cas lorsqu'ils ne sont pas observés. Dès lors, un linguiste qui cherche à enregistrer des locuteurs pour une étude de corpus se heurtera fatalement au paradoxe de l'observateur, puisque sa simple présence suffit, en théorie, à l'empêcher de recueillir le type de données souhaitées, et qu'il est évident aujourd'hui que l'enregistrement de locuteurs sans leur consentement préalable pose des problèmes d'ordre éthique. Néanmoins, malgré cette apparente irrécyclabilité, Labov avait mis au point certaines techniques pour enregistrer une parole spontanée. Il avait notamment remarqué que poser des questions permettant d'obtenir un investissement émotionnel de la part des locuteurs pouvait porter ses fruits, comme dans le cas de questions ayant trait à la mort. Cela facilitait donc l'obtention de données sur lesquelles le locuteur exerçait un contrôle moindre (ibid., p. 71–72). Il nous faut cependant garder à l'esprit que ce paradoxe peut surgir à de nombreux moments du processus d'enregistrement. Birch (2014, p. 33) nous met notamment en garde contre les pratiques de transcription directe, soit une transcription (orthographique le plus souvent) des données au moment où elles sont prononcées. Plus généralement, il faut aussi prendre conscience du fait qu'un enquêteur qui n'est pas familier avec la variété enregistrée peut avoir une influence sur les données : sa mauvaise compréhension, ou ses demandes de répétition de segments mal compris peuvent, à terme, encourager le locuteur à modifier sa manière de s'exprimer afin d'être mieux compris par l'enquêteur. L'autre difficulté à laquelle se heurte le phonologue de corpus lors de la collecte des données est la qualité des données. Elles doivent être d'une qualité suffisante pour pouvoir conduire les analyses prévues, mais l'appareillage nécessaire pour atteindre ce degré de qualité ne doit pas être encombrant, sous peine de rendre difficile voire impossible le recueil de données de type informel. Dans le cas d'enregistrements audio⁵, il est donc capital que l'environnement dans lequel ont lieu les enregistrements soit adapté. Birch (ibid., p. 42–44) recommande ainsi que celui-ci soit testé au préalable, et qu'un des enquêteurs vérifie la qualité des données avec un enregistrement test. Finalement, Birch souligne que le format auquel sont enregistrées les données a également son importance : non seulement celui-ci doit être compatible avec les outils informatiques qui seront utilisés lors de la phase de traitement des données, mais il doit également garantir une qualité et une conservation des données acceptables. Il avance donc que les formats compressés comme le mp3 ne possèdent pas une qualité suffisante par rapport au standard WAV, et que le gain de place qu'ils offrent ne compense pas ce défaut.

5. Nous ne traiterons pas ici des enregistrements vidéo qui sont parfois utilisés dans certains corpus, mais nous renvoyons le lecteur à Birch (2014, p. 41–45) sur ce sujet.

4.1.3.2 Les annotations des corpus phonologiques

Quels sont les types d'annotations indispensables à un corpus phonologique ? Gut & Voormann (2014, p. 17) affirment que les annotations minimales pour un corpus phonologique consistent en une transcription orthographique et une transcription phonologique du signal, toutes deux alignées sur celui-ci. Contrairement aux données des corpus linguistiques traditionnels, les données brutes d'un corpus phonologiques ne sont pas « abstraites⁶ » pour Delais-Roussarie & Post (2014, p. 48), mais il s'agit de représentations physiques dérivées du signal sonore, sous la forme d'un spectrogramme ou d'un fichier audio. Comme ils l'indiquent également, ces représentations sont, comme la parole, « continuous in nature » contrairement aux transcriptions orthographiques (mais aussi phonémiques), « discrete and symbolic in nature ». Il s'agit donc, dans un premier temps, de passer d'un signal continu à une segmentation de celui-ci en unités. Dans le cas qui nous intéresse, c'est-à-dire les transcriptions orthographique et phonologique, il existe en fait plusieurs niveaux auxquels l'annotateur peut se placer, qui ont chacun leurs avantages et leurs inconvénients (voir *ibid.*, p. 52–57 pour une description de ceux-ci). Il est possible de voir ces différentes manières de transcrire comme un continuum, allant du plus simple et du plus rapide à la transcription la plus détaillée au niveau phonétique, mais aussi la plus chronophage :

1. une transcription à partir d'un script, si celui-ci existe (c'est le cas dans les lectures de listes de mots et de textes) ; il s'agit plutôt ici d'un alignement du signal sur le script que d'une transcription à proprement parler
2. une transcription orthographique fondée sur le signal sonore
3. une transcription phonémique dite « de citation », dérivable de manière automatique de la transcription orthographique
4. une véritable transcription phonémique, ou transcription phonétique large, fondée sur ce qui est prononcé par le locuteur
5. une transcription phonétique étroite, souvent réalisée à l'aide du spectrogramme
6. une transcription phonétique acoustique, « [which] provides very detailed information about the various elements and phases that occur during the realization of a sound » (*ibid.*, p. 57)

Les annotations phonologiques ne sont pas pour autant la solution à tous les maux. Outre le temps nécessaire à leur mise en place, et les erreurs éventuelles qu'elles contiennent si elles sont dérivées d'une transcription orthographique erronée, il est nécessaire de se demander quel système est utilisé lors de la transcription de données orales. S'agit-il du système propre au locuteur enregistré ? Si oui, comment celui-ci a-t-il été établi ? S'agit-il au contraire d'un standard ou d'une description de la variété

6. Une transcription orthographique est, pour eux, une représentation abstraite du signal sonore.

étudiée qui existait au préalable ? Dans ce cas, est-ce un modèle adapté à la situation ? Le système a-t-il été évalué avant son adoption par les annotateurs, et reflète-t-il les derniers changements de la variété en question ?

De plus, en fonction des objectifs du projet, mais aussi malheureusement du temps et des fonds qui lui sont alloués (Gut & Voormann 2014, p. 24 notent par exemple que les transcriptions phonologiques manuelles prennent jusqu'à une heure de temps pour une minute de données), l'équipe de recherche sera donc contrainte de faire des choix en ce qui concerne la transcription. Ainsi, bien que les transcriptions orthographiques ne soient pas phonologiques, elles sont un outil précieux à partir duquel les transcriptions phonologiques et/ou phonétiques peuvent être dérivées (voir 4.2.4 pour les raisons qui ont poussé les membres du programme PAC à la choisir). Néanmoins, la « Standard Orthographic Transcription » ou SOT possède plusieurs défauts que l'on gardera à l'esprit, notamment à cause de l'influence qu'ils peuvent avoir sur les transcriptions dérivées de la transcription orthographique. En effet, Gut & Voormann (ibid., p. 23) déplorent le manque de standardisation des pratiques de transcription orthographique, ce qui pousse la communauté des chercheurs à devoir prendre des décisions (qui devront être dûment documentées) sur ce qui doit être transcrit, et de quelle manière :

Due to the current lack of standardization, many decisions are required for an orthographic transcription, which include the spelling of colloquial forms, the representation of truncated words, and the usage of punctuation symbols. In the case of phonological corpora that contain non-native speech, this requirement is even more challenging since often a decision needs to be taken whether to transcribe the words and forms that were actually produced or those that might have been intended.

En sus de ces transcriptions orthographiques et phonologiques, il est également possible d'élaborer des codages qui ciblent des phénomènes précis, et qui permettent d'obtenir un premier niveau d'analyse quantitatif et/ou qualitatif (voir 4.2.4.1 pour une présentation des codages adoptés au sein du programme PAC).

Nous avons tenté ici de faire un tour d'horizon des pratiques et caractéristiques des corpus linguistiques en général, et phonologiques en particulier. Si les corpus peuvent être de types variés, nous avons vu qu'ils possèdent néanmoins souvent plusieurs caractéristiques essentielles. Les phases de récolte de données et d'annotation sont particulièrement cruciales, puisqu'elles auront une répercussion majeure sur la qualité des analyses. Nous avons jusqu'ici présenté les pratiques de récoltes de données et d'annotation mentionnées dans la littérature spécialisée sur les corpus, et souhaitons à présent aborder le programme dans lequel nous travaillons, ainsi que les pratiques qui ont été adoptées en son sein.

4.2 PAC-LVTI

Nous souhaitons présenter ici le programme dans le cadre duquel nous effectuons notre travail de thèse, et dont nous avons suivi la méthodologie. Nous détaillerons donc ici son protocole complet, avant de nous concentrer sur la manière dont sont traitées les données au sein de PAC. Nous aborderons également en détail le projet LVTI, dont la méthodologie est venue se greffer au protocole PAC initial.

4.2.1 Le programme PAC

PAC (*Phonologie de l'Anglais Contemporain : usages, variétés et structure*)⁷ est un programme de phonologie de corpus qui a été lancé en 2000 (Carr, Durand & Pukli 2004, p. 24), et qui est coordonné en 2015–2016 par Philip Carr (Université Montpellier III & EMMA, EA 741), Jacques Durand (Université Toulouse II & CLLE-ERSS, UMR 5263), Sophie Herment (Aix-Marseille Université & LPL, UMR 7309) et Anne Przewozny (Université Toulouse II & CLLE-ERSS, UMR 5263). Les objectifs du programme PAC sont multiples (Durand & Przewozny 2015, p. 63 ; Durand & Pukli 2004, p. 37) :

- étudier l'anglais oral dans son unité et dans sa diversité, qu'elle soit géographique ou sociale
- utiliser des données authentiques afin d'améliorer l'enseignement de l'anglais en tant que langue seconde
- créer une émulation au sein de la communauté des « phonologues, phonéticiens et autres spécialistes de l'étude de la parole »
- mettre les cadres théoriques phonologiques, phonétiques et/ou sociolinguistiques à l'épreuve de données orales authentiques et récentes.

L'utilisation d'une méthodologie commune pour des points d'enquêtes situés dans des régions différentes encourage les comparaisons entre différents corpus PAC, et si les études conduites par les membres du programme ont majoritairement trait à la phonétique ou à la phonologie, la méthodologie et les principes d'annotations utilisés font que les données sont utilisables par tous les linguistes, quels que soient leur spécialité et leur intérêt. Plusieurs thèses ont été dirigées au sein du programme, puisqu'à l'heure actuelle, en sus de la présente thèse, 5 thèses ont déjà été soutenues (Pukli 2006 ; Likhacheva 2008 ; Buscaïl 2013 ; Navarro 2013 ; Viollain 2014), et 2 autres sont actuellement en cours de préparation (Beaujean en préparation ; Rouaud en préparation).

Nous avons déjà établi précédemment (voir notamment 4.1.3) qu'il existe plusieurs « types » de données orales, et que le protocole adopté pour la constitution d'un corpus aura une influence sur le type de données recueillies. Nous avons remarqué que certains auteurs, comme Birch (2014, p. 28), affirment qu'il existe un continuum entre, d'un

7. <http://www.projet-pac.net/>.

côté, des données contrôlées et, de l'autre, des données non contrôlées. Les membres du programme PAC, conscients de l'existence de ce continuum, et de l'intérêt que des données variées peuvent présenter, ont mis en place une méthodologie qui permet de recueillir plusieurs types de données, sur le modèle du programme PFC (*Phonologie du Français Contemporain*, voir Durand, Laks & Lyche 2014). Gardons à l'esprit que si une partie de notre méthodologie a pour but l'obtention de données informelles, le protocole qui a été mis en place au sein du programme nous permet de recueillir ce que Delais-Roussarie & Yoo appellent des « données expérimentales », c'est-à-dire des données qui ont été enregistrées selon un protocole clairement établi à l'avance : « Under experimental data, we group oral data produced and recorded in accordance with a rigorous protocol that constrains linguistic productions » (Delais-Roussarie & Yoo 2014, p. 198). Nous détaillons ci-après les différentes tâches qui composent le protocole PAC.

4.2.1.1 Les listes de mots

Les listes de mots constituent les données les plus formelles de notre protocole. Il s'agit de 2 listes (que nous reproduisons ci-contre : voir figures 4.2 et 4.3), l'une de 127 mots, l'autre de 65, pour un total de 192 mots. L'objectif de ces listes est simple :

obtenir simultanément une production de mots isolés et de paires phonologiques minimales, dans un contexte stylistique où l'on peut s'attendre à un style formel ou surveillé produit par un locuteur conscient de sa production linguistique (impliquant des phénomènes stylistiques comme l'hypercorrection) (Durand & Przewozny 2015, p. 70).

Un examen rapide des ces listes par un linguiste fera apparaître clairement que la première se concentre sur les voyelles, alors que la seconde explore les oppositions qui existent au niveau consonantique dans le système du locuteur. Ainsi retrouve-t-on dans la figure 4.2 des ensembles minimaux, au sein desquels seule la voyelle diffère : c'est par exemple le cas des items 1 à 6, 20 à 30, 73 à 78, pour ne citer qu'eux. Afin d'obtenir un éventail large d'environnements consonantiques, plusieurs consonnes différentes apparaissent en positions initiale et finale, et les listes permettent notamment d'avoir un premier aperçu d'un phénomène qui scinde les variétés de l'anglais en deux grandes familles : la rhoticité. D'autres oppositions bien connues sont également étudiées, telles que celle entre FOOT et STRUT, entre voyelles traditionnellement décrites comme « brèves » et « longues », ainsi que la répartition lexicale de TRAP, BATH et PALM, et la qualité de la voyelle finale des mots de l'ensemble de happyY.

Au niveau consonantique, les items inclus dans la deuxième liste (voir figure 4.3) permettent d'examiner plusieurs phénomènes. Ils permettent notamment d'approfondir l'étude de la prononciation du <r>, puisque cette liste comporte des items dans lesquels /r/ est en position strictement initiale, contrairement à la liste 1 (dans laquelle on

retrouvait /r/ en position d'attaque de syllabe, mais pas à l'initiale de mot). Par ailleurs, on peut vérifier si les oppositions entre consonnes voisées et sourdes caractéristiques de l'anglais standard sont également présentes chez les locuteurs enregistrés : c'est notamment possible à travers l'étude des items 1 à 8 et 50 à 55, qui forment des paires minimales qui diffèrent en termes de voisement de leur consonne initiale ou finale. La liste 2 permet également d'étudier des phénomènes réalisationnels, tels que la vélarisation de /l/ (items 36 à 39), la glottalisation ou le battement du /t/ (items 44 à 47).

La lecture à haute voix des nombres devant les items dans ces listes n'est pas anodine. Son intérêt est double : limiter les erreurs pour le lecteur (qui peut perdre le fil étant donné la longueur de la liste) et pour l'annotateur (il arrive que des locuteurs lisent plusieurs fois le même mot, ou qu'au contraire ils oublient d'en prononcer certains), et ajouter des items supplémentaires lus par le locuteur, auxquels ce dernier prêtera peut-être moins attention, tout concentré qu'il est sur la lecture des mots (écrits intégralement). Les voyelles prononcées dans les nombres cardinaux pourront donc être comparées aux mêmes voyelles présentes dans les items de la liste.

Bien entendu, malgré leur longueur, ces listes ne peuvent prétendre à fournir une description exhaustive du système phonologique d'un locuteur, puisqu'elles ne couvrent que les oppositions les plus courantes et les plus documentées des variétés de l'anglais. Néanmoins, certains phonèmes sont présents plusieurs fois dans les listes, dans des contextes différents. Cela nous permet de vérifier que les prononciations de l'enquêté sont les mêmes, ou au contraire de déceler une possible influence de la tâche sur ses réalisations : ainsi, l'item *pat* apparaît dans la première liste au sein d'une suite de mots /pVt/ (on imagine donc que l'attention de l'enquêté portera principalement sur les oppositions vocaliques), puis dans la seconde au sein de la paire *pat/bat*, dans laquelle l'opposition porte sur le voisement de la consonne initiale.

En outre, il est possible, et même encouragé, d'ajouter des listes de mots ou d'autres tâches supplémentaires pour certaines variétés, dans le cas où les listes du protocole commun ne suffiraient pas à rendre compte de toutes les spécificités des variétés en question. C'est notamment ce qui a été fait au sein du programme PAC par Przewozny (2004), Pukli (2006) et Viollain (2014). De plus, même si les informations fournies par les listes PAC doivent être complétées par une analyse attentive des autres enregistrements, celles-ci nous permettent néanmoins d'avoir un premier aperçu du système phonologique des locuteurs. En effet, Durand & Przewozny avancent qu'il existe une asymétrie au niveau des oppositions faites (ou non) à la lecture des listes de mots. Une opposition effectuée par un locuteur pourra être due au contexte particulier de l'enregistrement (le locuteur serait influencé par l'écriture, ou souhaiterait s'exprimer de manière « correcte » car il est enregistré), et il se peut que celle-ci disparaisse dans les autres tâches du protocole. À l'inverse, on pourrait imaginer qu'une opposition absente dans la liste de mots apparaisse dans le reste des enregistrements, notamment

les conversations. Cependant, Durand & Przewozny affirment qu'il n'ont jusqu'ici pas trouvé d'exemples de locuteurs qui effectueraient une opposition qu'ils n'avaient pas déjà réalisée dans les listes de mots, alors qu'il existe bel et bien des locuteurs pour lesquels une opposition maintenue dans la première partie du protocole disparaît en contexte plus informel (d'où l'intérêt de la présence de ces listes dans notre protocole) :

il existe une asymétrie dans la fiabilité des lectures à haute voix. La présence d'une opposition dans la lecture de la liste de mots (et en particulier dans les paires minimales) ne prouve pas, convenons-en, que le locuteur fasse cette opposition dans la parole spontanée. En revanche, l'absence d'une opposition dans la lecture à haute voix est un indice très fort que l'enquêté ne pratique pas la distinction en question. Ainsi, la plupart des sujets du Lancashire confrontés à des paires minimales potentielles comme 50. *ants* et 51. *aunts* (RP /ænts/ vs /ɑːnts/) les lisent de manière identique ([ænts]). Or, nous n'avons aucun exemple d'enregistrement où l'un des témoins en question, n'ayant pas fait de distinction dans la lecture à haute voix de tels exemples, en pratiquerait une dans la parole spontanée (Durand & Przewozny 2015, p. 74).

Un autre avantage offert par ces listes de mots (et par le texte, présenté ci-après) est la présence d'un certain nombre d'éléments qui appartiennent à des ensembles lexicaux plus rares. Étant donné que nous n'avons pas d'influence (ou du moins une influence extrêmement restreinte) sur les mots que les locuteurs choisissent d'utiliser lors des conversations, leur inclusion au sein des listes et du texte assure aux chercheurs de disposer d'au moins quelques occurrences de certains ensembles lexicaux.

4.2.1.2 Le texte

Le texte d'origine du programme PAC, intitulé *Christmas interview of a television evangelist* est reproduit ci-contre (voir figure 4.4). Il s'agit en fait d'un article de journal qui a été remanié (ibid., p. 74), et permet aux enquêteurs de recueillir une nouvelle fois des données plutôt contrôlées. Toutefois, cette tâche se différencie de la lecture des listes de mots à deux niveaux. Premièrement, la lecture d'un article de journal à haute voix est certainement l'une des tâches de lecture auxquelles les locuteurs sont le plus souvent confrontés au quotidien : il arrive souvent que l'on souhaite partager une nouvelle ou une anecdote trouvée dans le journal avec son voisinage. Ce n'est pas, selon nous, le cas de la lecture à haute voix de listes de mots, de romans ou de poèmes.

De plus, le texte permet quelques analyses des phénomènes de la chaîne parlée. C'est ainsi le cas du 'r' de sandhi (défini comme le fait que « [l] segment [r]⁸ qui n'est

8. Durand, Navarro & Viollain utilisent ce symbole pour désigner les réalisations typiques de /r/ en anglais, même si, nous l'avons vu, elles sont plutôt post-alvéolaires ou rétroflexes.

1. pit	27. foal	53. farther	79. nose	105. here
2. pet	28. file	54. father	80. knows	106. there
3. pat	29. foul	55. row	81. cot	107. weary
4. pot	30. foil	56. rose	82. caught	108. spirit
5. put	31. furl	57. rows	83. meat	109. marry
6. putt	32. bird	58. pore	84. meet	110. Mary
7. sea	33. bard	59. poor	85. mate	111. merry
8. say	34. beard	60. pour	86. naught	112. sorry
9. sigh	35. bared	61. paw	87. knot	113. story
10. sue	36. board	62. paws	88. doll	114. hurry
11. stir	37. barred	63. pause	89. dole	115. jury
12. steer	38. bored	64. pose	90. fierce	116. bury
13. stairs	39. bode	65. wait	91. bird	117. berry
14. err	40. bowed	66. weight	92. scarce	118. heaven
15. far	41. bead	67. side	93. pert	119. leaven
16. war	42. bid	68. sighed	94. start	120. earth
17. more	43. bed	69. agreed	95. horse	121. berth
18. purr	44. bad	70. greed	96. hoarse	122. cook
19. moor	45. bard	71. brood	97. word	123. soot
20. feel	46. pant	72. brewed	98. gourd	124. look
21. fill	47. plant	73. fir	99. short	125. room
22. fell	48. master	74. fair	100. sport	126. pearl
23. fall	49. afterwards	75. fur	101. next	127. peril
24. full	50. ants	76. four	102. vexed	
25. fool	51. aunts	77. fore	103. leopard	
26. fail	52. dance	78. for	104. shepherd	

FIGURE 4.2 – Liste de mots 1

1. pat	14. leisure	27. lock	40. bicker	53. lab
2. bat	15. heart	28. loch	41. bigger	54. sack
3. tuck	16. batch	29. earthy	42. degree	55. sag
4. duck	17. badge	30. worthy	43. decree	56. belly
5. carter	18. rum	31. sinner	44. betting	57. berry
6. garter	19. run	32. simmer	45. bedding	58. bell
7. fan	20. rung	33. singer	46. written	59. bet
8. van	21. lack	34. supper	47. ridden	60. chutney
9. this	22. rack	35. rubber	48. singer	61. kidney
10. thick	23. wet	36. little	49. stronger	62. grace
11. seal	24. yet	37. middle	50. fat	63. graze
12. zeal	25. witch	38. metal	51. fad	64. behave
13. bishop	26. which	39. meddle	52. lap	65. anyhow

FIGURE 4.3 – Liste de mots 2

pas prononcé dans un mot isolé, mais qui peut être réalisé dans la chaîne parlée » par Durand, Navarro & Viollain 2014, p. 314) au travers de plusieurs contextes de liaison et d'intrusion potentiels, comme par exemple *television evangelists are anything like the rest* ou *Crawshaw Avenue*. Le texte permet également, à travers l'inclusion de plusieurs items déjà présents dans les listes de mots, de vérifier la prononciation des locuteurs sur ces mêmes items, et de noter des différences éventuelles : on retrouve, entre autres, les items *behave*, *bored* et *metal*.

Pour conclure sur les tâches de lecture du protocole PAC, nous souhaitons rappeler que malgré l'apparente simplicité de ce type de tâche, il n'est jamais assuré qu'elles puissent être menées à bien par tous les enquêtés. Il arrive que certains locuteurs se sentent mal à l'aise avec l'exercice de la lecture à l'oral, encore plus lorsque celle-ci est enregistrée, et ne puissent terminer cette partie du protocole dans son intégralité (c'est par exemple une situation à laquelle nous avons été confrontés lors des enquêtes à Manchester). Plus rarement, le sujet du texte peut poser problème : il touche à la religion, puisque le personnage principal est un pasteur (qui n'est d'ailleurs pas présenté de manière particulièrement positive), et il arrive que certains enquêtés refusent purement et simplement de le lire à cause du thème abordé. Nous verrons en 4.2.3 quels aménagements ont été effectués pour pallier ce type de problème.

4.2.1.3 L'entretien guidé

L'apport de l'entretien guidé est double : il permet non seulement de récolter des données moins contrôlées que celles obtenues à partir des tâches de lecture, mais il participe également à l'élaboration du « profil sociolinguistique » du locuteur, élément

If television evangelists are anything like the rest of us, all they really want to do in Christmas week is snap at their families, criticize their friends and make their neighbours' children cry by glaring at them over the garden fence. Yet society expects them to be as jovial and beaming as they are for the other fifty-one weeks of the year. If anything, more so.

Take the Reverend Peter 'Pete' Smith, the 'TV vicar' who sends out press releases in which he describes himself as 'the man who has captured the spirit of the age'. Before our 9 a.m. meeting at his 'media office' on Crawshaw Avenue, South London, he faced, he says, a real dilemma. Should he make an effort 'to behave like a Christian' — throw his door open, offer me a cup of tea — or should he just play it cool, study his fingernails in a manner that showed bored indifference and get rid of me as quickly as possible? In the end, he did neither.

'As a matter of fact, John', he says in a loud Estuary English twang, 'St Francis said, "At all times preach the gospel and speak whenever you have to". But hey, he didn't mean "Be on your best behaviour and be happy all the time". I could have been extra-polite to you, but the real me would have come out as I was talking. You cannot disguise what you are.'

'And what are you then, Pete?'

'Well, I'm a Christian, John. I've been one since I was 14. And I know for sure that Christianity will be judged more on who you are rather than what you have to say about it. Many church leaders don't appear to understand this. They think we can only be really Christian when we are ramming the doctrine of the Creation down people's throats. But if you try to force-feed people they get sick of it and think you're a pain. It's seen as the job of a Christian leader to wear a dog-collar and dress in purple and always be talking about the real meaning of the New Testament. In reality, that turns people right off!'

In many ways, 'Pete' Smith looks exactly how you'd expect a high-profile, born-again Christian to look: tall, handsome, clean-cut and evenly sun-tanned. He has those scarily white teeth that TV evangelists tend to have, and he doesn't wear a dog-collar. In fact, when doing his various religious programmes on Sunday mornings, he has been known to wear a black leather jacket instead, in casual mode. Today, the look is more business-like: metal-rimmed glasses, a grey suit, a blue open-neck shirt, and fashionable black shoes with large buckles. Smith is 44 but he looks a mere 24.

During the whole interview, there wasn't any talk of the poor or the needy but only of his forthcoming trip to China in February and the masses waiting for his message there. I ventured a few questions relating to the charity trust he founded some ten years ago and which, it is generally agreed, employs eight hundred staff and runs schools, hospitals and hostels around the world. And what about the gambling organization he has been willing to advise? Is that a temporary activity or might it be true that he has accepted to be paid to sit on its Board of Directors? Which side is religion on these days? Does money matter? It was as if I had launched a few missiles in his direction. He just sighed in answer: 'I'm only human, John. God knows I do my best and often fail, But it's no skin off my nose if our enemies sneer at some of the good work we do. Truth will out.'

FIGURE 4.4 – Texte du protocole PAC

indispensable pour la suite des analyses. À cette fin, un questionnaire qui sert de trame aux questions posées lors de la conversation par l'enquêteur, et que nous reproduisons ci-contre (voir figure 4.5), a été conçu au sein du programme PAC (Durand & Przewozny 2015, p. 76–77). En outre, plusieurs questions, en plus de dresser le portrait du locuteur, sont « prétexte au lancement de thèmes de discussion » (ibid., p. 76) : c'est notamment le cas des questions sur les passe-temps ou les voyages des enquêtés, qui donnent souvent lieu à des échanges plus naturels que celles portant sur des informations telles que l'âge, la profession ou le niveau d'études. Néanmoins, nous avons bien conscience qu'il y a très souvent une différence dans le degré de formalité entre cette conversation et celle dite « libre », ne serait-ce que parce qu'il arrive que l'enquêteur et l'enquêté ne se connaissent pas jusqu'à quelques minutes avant l'enregistrement (nous reviendrons sur ce point en 4.2.2), et que l'enquêteur soit plus ou moins familiarisé avec la variété du locuteur à enregistrer. Loin d'être des problèmes majeurs, ces limites de l'exercice de l'entretien guidé nous permettent d'obtenir 4 niveaux de formalité bien distincts. Les informations réunies à l'issue de la conversation guidée (qui dure généralement une vingtaine de minutes, même si plusieurs conversations guidées dans les différents corpus PAC sont bien plus longues) sont essentielles en vue de la réutilisation des données par d'autres chercheurs que les enquêteurs d'origine. C'est pourquoi une attention particulière est apportée à leur recueil. Cependant, les informations d'ordre sociolinguistique ne doivent pas être obtenues à tout prix au détriment de l'interaction entre enquêteur et locuteur, et c'est la raison pour laquelle Durand & Przewozny mettent en garde contre une insistance trop grande qui serait à la fois contre-productive et difficile à vivre pour l'enquêté : « Les thèmes abordés, parce qu'ils touchent au quotidien et à l'intimité du locuteur, doivent l'être avec tact et en respectant le choix du locuteur de dévoiler ou non des informations et opinions précises » (ibid., p. 77).

4.2.1.4 La conversation libre

Contrairement à l'entretien guidé, au cours duquel l'enquêteur essaye de récolter un maximum d'informations sur les locuteurs enregistrés, la conversation libre a pour ambition essentielle de recueillir une parole aussi informelle que possible. Le thème de la conversation libre n'est donc pas l'intérêt premier de ce type de tâche. Afin de garantir l'obtention de données véritablement informelles, il est préférable de laisser l'enquêté seul avec une personne de son entourage qui accepte également d'être enregistrée. L'enquêteur n'est donc pas présent lors de l'enregistrement, afin de limiter son influence et de laisser libre cours à une conversation entre deux personnes qui se connaissent bien. Malheureusement, ce n'est pas toujours possible pour plusieurs raisons (disponibilité des locuteurs, réticence à participer à l'enquête), et il arrive parfois que l'enquêteur doive également être présent lors de la conversation libre. Dans ce cas, il est généralement recommandé de faire une pause ou de procéder à un changement de lieu entre les conversations guidée et informelle, afin de marquer symboliquement

Date of recording:

First name:

Surname:

PAC identifier:

Age at date of recording:

Place of Birth:

Current place of residence:

Previous places of residence:

place

number of years

at the age of

Occupation:

Other previous occupation:

Education (specify until what age and what type of education):

Languages spoken:

language

level of proficiency:

basic

intermediate

fluent

language

frequency of use:

rarely

monthly

daily

Informant's father, year of birth:

Place of origin:

Occupation:

Education:

Languages or local dialect spoken:

Informant's mother, year of birth:

Place of origin:

Occupation:

Education:

Languages or local dialect spoken:

FIGURE 4.5 – Fiche de renseignements du programme PAC (première partie)

Informant's husband/wife/other:
Place of origin:
Occupation:
Education:
Languages or local dialect spoken:
Number of children, age and education:

People who played an important role during the informant's acquisition of the English language (grandparents, childminder, etc.):

Type of accommodation of the informant (house, flat in a residential area, housing estate/public housing, block of flats/apartment complex, etc.):

Integration into the area, relationship with the neighbourhood:

Ethnic group:
Cultural and leisure activities, travels:

Additional information:

Information sheet on the recording:

Interviewer's name (formal conversation):
Interviewer's name (informal conversation):
Length of recording:
Place and setting of recording:
Location:
Speakers:
Ties between the interviewer and the informants:

Order of the situations in the recording (e.g. formal, wordlists, text, informal):

Main topics discussed:

Quality of the recording:
Remarks on the recording (interventions from other people, long telephone interruptions, etc.):

FIGURE 4.5 – Fiche de renseignements du programme PAC (deuxième partie)

le changement de registre.

4.2.2 Sélection des locuteurs

Les études entreprises au sein de PAC se voulant représentatives des variétés étudiées, un soin particulier est apporté à la sélection des locuteurs. Il est ainsi préférable, comme mentionné précédemment en 4.1.2.1 et 4.1.3, de disposer d'un ensemble de locuteurs qui constitue un échantillon représentatif de la variété. Bien évidemment, les chercheurs doivent faire face à plusieurs obstacles lors du processus de collecte des données. Le premier d'entre eux est l'accès à des locuteurs de différentes variétés. La majorité des membres du programme PAC étant basés en France, l'organisation de séjours de recherche à l'étranger demande une certaine logistique (et un certain budget) afin qu'ils se révèlent fructueux. Une autre difficulté qui découle de la précédente est le recrutement des locuteurs. Être enregistré n'est pas un acte anodin pour l'immense majorité des enquêtés, et peu d'entre eux auront eu une expérience précédente de ce type d'événement. Afin de maximiser leurs chances de mener à bien les enquêtes, et de faire en sorte que les locuteurs se sentent le plus à l'aise possible, les enquêteurs du programme PAC font généralement appel à des contacts qu'ils ont sur place, ou avec lesquels ils ont lié connaissance en vue de l'enquête. Ce sont ces contacts qui présentent les enquêteurs aux locuteurs, ce qui leur permet de ne pas être de parfaits inconnus pour ces derniers, puisqu'un membre de leur réseau (pour reprendre la terminologie utilisée en 2.3.3.3) les connaît déjà. Souvent, c'est ce même contact privilégié qui joue le rôle de l'interlocuteur lors de la conversation libre, étant donné qu'il n'est pas toujours possible de réunir deux enquêtés au même endroit et au même moment. Une fois un premier contact établi sur place avec les enquêtés, ces derniers peuvent parfois présenter les enquêteurs à d'autres membres de leur famille ou entourage, ce qui leur permet d'enregistrer de nouveaux locuteurs, et ainsi de suite.

Il ne s'agit cependant pas de la seule manière d'entrer en contact avec des locuteurs. Ainsi, si les contacts des enquêteurs ne leur permettent pas de récolter assez d'enregistrements, ou d'avoir un échantillonnage satisfaisant en termes d'âge, de sexe/genre ou de milieu socio-économique, il est aussi possible d'aller directement à la rencontre des locuteurs sur place, après avoir ciblé au préalable un lieu dans lequel des locuteurs susceptibles d'être disponibles pour le protocole pourraient se trouver. C'est notamment la démarche qui a été adoptée pour la collecte du corpus de Boston (voir Viollain 2010). Néanmoins, même si les contacts mobilisés par les membres du programme PAC constituent le point d'entrée privilégié dans la communauté étudiée, ceux-ci ont souvent un niveau socio-économique similaire à celui des enquêteurs, ce qui restreint par conséquent les locuteurs auxquels nous pouvons avoir accès : généralement, il y a un déséquilibre en défaveur des couches de la société situées aux extrémités du continuum socio-économique. C'est d'ailleurs une embûche de taille reconnue par Gut & Voormann :

A further consideration to be made when embarking on data collection is the time and effort different types of raw data require to be gathered. It is well known, for example, that it is much more difficult to obtain language samples from speakers of lower socioeconomic status and educational level than from speakers with higher socioeconomic status and educational level (Gut & Voormann 2014, p. 23).

Créer un contact avec les couches les plus défavorisées de la population ne règle pas nécessairement l'intégralité du problème, car, nous l'avons vu, notre protocole comprend des tâches de lecture à haute voix. Cela contraint donc les enquêteurs à exclure de leur cible des locuteurs dont le niveau d'alphabétisation ne serait pas suffisant pour mener à bien l'intégralité du protocole (nous reviendrons sur ce point précis dans le cadre du corpus PAC-LVTI Manchester en 4.3.1).

Ceci étant, les études au sein de PAC s'efforcent de sélectionner entre une dizaine et une vingtaine de locuteurs (nous verrons que le projet LVTI diffère sur ce point), et de faire en sorte que cet ensemble soit équilibré dans la mesure du possible en fonction du sexe, des différentes tranches d'âge, et des différents profils socio-économiques (Durand & Przewozny 2015, p. 66). Dans l'idéal, les locuteurs sont natifs de la localité étudiée, mais une certaine souplesse est observée sur ce point, puisqu'un locuteur qui serait arrivé dans la communauté en question à un jeune âge (pas après l'école primaire) est susceptible d'être retenu (c'est notamment le cas d'un des locuteurs retenus pour notre enquête, DC1, arrivé à Manchester à l'âge de 3 ans).

4.2.3 Le projet LVTI

Le projet LVTI (*Langue, Ville, Travail, Identité*)⁹ est un sous-projet des programmes PAC et PFC, lancé au sein du laboratoire CLLE-ERSS à l'Université Toulouse II et coordonné par Anne Przewozny, Hélène Giraudo, Jacques Durand et Jean-Michel Tarrier. Il est né d'un désir d'étudier en profondeur les dynamiques des systèmes phonologiques en milieu urbain, à travers l'étude de deux métropoles de taille et de statut similaires en France et en Angleterre : Toulouse et Manchester. À cette fin, la création de corpus plus larges que ceux traditionnellement recueillis dans le cadre du programme PAC a été décidée, et les corpus LVTI visent donc à enregistrer une soixantaine de locuteurs pour chaque point d'enquête. En outre, afin d'explorer en détail les relations des locuteurs avec les différentes dimensions de la vie urbaine, des questions supplémentaires, généralement intégrées à la conversation guidée, ont été élaborées (nous les présentons en 4.2.3.1). Si certaines de ces questions étaient déjà posées dans les enquêtes PAC initiales, elles sont maintenant formalisées, intégrées au protocole et conçues spécifiquement pour les locuteurs des milieux urbains (voir figures 4.7, 4.8 et 4.9 pour une liste de ces questions par thème de recherche).

9. <http://www.projet-pac.net/index.php/frfr>.

La taille plus importante des corpus LVTI par rapport aux corpus PAC traditionnels est le symbole de l'ambition d'atteindre une diversité et une représentativité plus grandes des locuteurs de la variété à l'étude. Simultanément, la recherche de locuteurs des classes ouvrières, souvent difficile et chronophage dans le cadre d'un corpus PAC, est un but que nous souhaitons garder en ligne de mire. C'est à cet effet que le texte du protocole PAC d'origine (voir figure 4.4) a été modifié pour les besoins du protocole LVTI : il est dorénavant plus court, et la description du personnage principal ainsi que les références à la religion ont été nuancées (voir figure 4.6 pour le texte remanié). Nous avons bien conscience que cela ne suffit pas à régler les problèmes posés à certains locuteurs par ce type de tâche, c'est pourquoi les questions supplémentaires LVTI permettent de mettre l'accent sur les conversations, et de n'effectuer qu'une partie du protocole de lecture si la situation le justifie. Si les données ainsi obtenues souffrent d'un certain manque de comparabilité, nous pensons néanmoins qu'elles peuvent fournir des informations précieuses sur le niveau basilectal de la variété étudiée. C'est notamment ce qui s'est produit dans le cadre du corpus PAC-LVTI Manchester (voir 4.3).

4.2.3.1 Les questions du protocole LVTI

Les questions supplémentaires du protocole LVTI ont été mises au point afin d'explorer plus en détail les données d'ordre sociolinguistique déjà récoltées lors de la conversation guidée. Comme pour toute question ayant trait à la vie personnelle, il est extrêmement important de ne pas poser ces questions machinalement, mais de bien veiller à mettre en place une situation de communication dans laquelle l'enquêteur se sente aussi à l'aise que possible. Dès lors, même s'il est souhaitable d'approfondir lorsqu'un locuteur répond par un oui ou un non à une question alors qu'il aurait pu développer, cela ne doit jamais se faire au détriment de la relation de confiance qui a été établie entre locuteur et enquêteur. Il est ainsi préférable, si l'on sent qu'un locuteur n'est pas à l'aise avec un des sujets abordés, de faire preuve de tact, et de s'en tenir à la récolte des informations indispensables avant de passer à un autre sujet.

Les questions LVTI sont divisées en trois sous-ensembles : vie urbaine, travail, et langue. Si les données sociolinguistiques recueillies grâce au questionnaire de la conversation guidée ont leur utilité, nous défendons l'idée dans ce travail que les facteurs sociolinguistiques ne sont pas uniquement des étiquettes accolées aux locuteurs, et sur lesquelles ils n'auraient aucune influence, si bien que, pour nous, leur identité sociolinguistique est plus construite que subie (voir 2.3.3.3). Par conséquent, les questions LVTI nous renseignent non seulement sur les caractéristiques de nos locuteurs, mais également sur leurs aspirations. Ainsi, on peut très bien imaginer que certains locuteurs, bien qu'ils aient passé l'intégralité de leur vie dans une localité en particulier, ne soient pas particulièrement attachés à l'accent local ; on peut aussi rencontrer des locuteurs qui souhaitent gravir l'échelle sociale à travers un changement d'emploi. Toutes ces caractéristiques diverses sont susceptibles d'être liées à des variantes différentes, et

If television personalities are anything like the rest of us, all they really want to do in Christmas week is snap at their families, criticize their friends and make their neighbours' children cry by glaring at them over the garden fence. Yet society expects them to be as jovial and beaming as they are for the other fifty-one weeks of the year. If anything, more so.

Take the Reverend Peter Smith, the TV vicar who sends out press releases in which he describes himself as 'the man who has captured the spirit of the age'. Before our 9 a.m. meeting at his media office on Crawshaw Avenue, South London, he faced, he says, a real dilemma. Should he make an effort to behave like a Christian, throw his door open, offer me a cup of tea or should he just play it cool, study his fingernails in a manner that shows bored indifference and get rid of me as quickly as possible? In the end, he did neither.

'As a matter of fact, John', he says in a loud Estuary English twang, 'St Francis said, "At all times preach the gospel and speak whenever you have to". But hey, he didn't mean "Be on your best behaviour and be happy all the time". I could have been extra-polite to you, but the real me would have come out as I was talking. You cannot disguise what you are.'

'And what are you then, Peter?'

'Well, I'm a Christian, John. I've been one since I was 14. And I know for sure that Christianity will be judged more on what you do rather than what you have to say about it.'

In many ways, Peter Smith looks exactly how you'd expect a high-profile television personality to look: tall, handsome, clean-cut and evenly sun-tanned. He doesn't wear a dog-collar. In fact, when doing his various religious programmes on Sunday mornings, he has been known to wear a black leather jacket instead, in casual mode. Today, the look is more business-like: metal-rimmed glasses, a grey suit, a blue open-neck shirt, and fashionable black shoes with large buckles. Smith is 44 but he looks a mere 24.

During the whole interview, Peter Smith stressed the need to be on the side of the poor and the needy. He also talked about his forthcoming trip to China and the masses waiting for his message there. I ventured a few questions relating to the charity trust he founded some ten years ago and which, it is generally agreed, employs eight hundred staff and runs schools, hospitals and hostels around the world. I did mention criticisms in the press of the way charitable organizations are run these days but tried not to sound hostile. He just sighed in answer to my remarks and said: 'I'm only human, John. God knows I do my best and often fail, But it's no skin off my nose if our enemies sneer at some of the good work we do. Truth will out.'

FIGURE 4.6 – Texte remanié du protocole PAC-LVTI

- 1 Do you feel that you're a true Mancunian/Salfordian/etc.? (if an undeveloped yes/no response is given, continue with 1a)
- 1a What do you think being a true Mancunian/Salfordian means? (if the response is still incomplete, continue with 1b)
- 1b When people talk about « true Mancunians », what does it mean for you?
- 2 What is it like to live in your part of the city? What are the advantages and disadvantages?
- 3 If you had to live in another part of Manchester, or another part of the surrounding area, where would you choose to live?
- 4 Is there another city you would like to live in in the United Kingdom and if so, what are the reasons for your choice?

FIGURE 4.7 – Questions LVTI : Urban life

c'est ce que nous nous attacherons à vérifier au cours de ce travail.

4.2.4 Annotation et traitement des données

Une fois que les données ont été transférées (ainsi que converties au format souhaité et/ou nettoyées si cela est nécessaire) sur ordinateur, elles sont renommées, afin de garantir l'anonymat des locuteurs, et de pouvoir facilement savoir à quel type de tâche chaque enregistrement correspond. Dans le cadre du programme PAC, il existe un codage des fichiers permettant de retrouver facilement des données telles que nom du corpus, numéro de l'enquête, initiale du locuteur et type de tâche effectué. Ainsi, pour donner un exemple concret, le codage `emabe1cg` signifie qu'il s'agit d'une enquête effectuée en Angleterre (e pour *England*), à Manchester (m), lors du premier séjour des enquêteurs dans cette localité (a). Nous connaissons également les initiales du locuteur (be1, le 1 étant attribué par défaut, et les chiffres supérieurs uniquement s'il existe d'autres locuteurs partageant les mêmes initiales), et savons qu'il s'agit de la transcription (g) de la liste de mots n°2 (c). Malgré les avantages que ce codage représente, il faut noter que le dernier champ, indiquant le type de fichier (transcription et annotations ou enregistrement) est redondant. En effet, l'extension du fichier donne également ces informations, puisque le fichier `.wav` correspondra forcément à l'enregistrement, et le fichier `.textgrid` à la transcription. La disparition de ce champ permettrait de conserver le même nom pour les deux fichiers, et par conséquent de faciliter l'utilisation de nombreux outils, qui demandent que fichier audio et transcription possèdent le même nom (voir 4.3.5). Nous notons d'ailleurs qu'il n'est pas fait mention de ce dernier champ dans la description la plus récente du programme PAC (Durand & Przewozny 2015, p. 79), et nous adoptons le même codage, qui a l'avantage de ne

For those in active employment:

- 1 Could you tell us about the things you regularly do in your work?
- 2 Could you explain to us what you like or what you don't like about your work?
- 3 If you were completely free to change your hours of work, when would you choose to work, and why?
- 4 Do you think you have a good work-life balance? Could you give us your reasons?
- 5 Would you like to change your job/the work you do in the next three years, and if so, why?

For those who are retired:

- 1 Could you tell us about the last job you had?
- 2 Could you tell us what you liked, or didn't like, about the job?
- 3 If you had to work again and were completely free to change your hours of work, when would you choose to work, and why?
- 4 When you worked, do you think you had a good work-life balance? Could you give us your reasons?
- 5 Did you change professions or the type of work you did during your working life, and why?

For those who are unemployed:

- 1 Could you explain to us what your last job was?
- 2 What did you like, or what didn't you like about the job?
- 3 If you were completely free to choose your hours of work, when would you want to work, and why?
- 4 What do you see as an ideal work-life balance? Could you give us your reasons?
- 5 What sort of job would you like to have, and could you give reasons for this?

For teenagers and young people (who have possibly never worked, or only done short-term or part-time work):

- 1 Have you ever had a job, even if it was only part-time, and what did it consist of?
- 2 Could you explain to us what you liked, or didn't like about the job?
- 3 If you had to work and were completely free to choose your working hours, when would you choose to work, and why?
- 4 What do you see as an ideal work-life balance? Could you give us your reasons?
- 5 What sort of job would you like to find, and could you give reasons for this?

FIGURE 4.8 – Questions LVTI : Work

- 1 Would you say you speak a type of English that is typical of Manchester, or what people sometimes call « Standard English » (the type of English most presenters of the national news have on the English television channels) ?
- 2 If you think that « Manchester English » exists, what would you say its main characteristics are?
- 3 Are there any differences in the way you speak when you are at work, when you are with friends, and when you are with your family?
- 4 Do you think programmes like « Coronation Street » accurately reflect how people speak in Manchester and Salford? What do you imagine the reactions of people in other parts of the country to be when they hear the English spoken in these programmes?
- 5 Would you say the Manchester accent compares favourably with other accents of the British Isles?

FIGURE 4.9 – Questions LVTI : Language

pas être redondant.

Une fois renommées, les données sont annotées sous Praat (Boersma & Weenink 2015). Ce logiciel présente plusieurs avantages : il est gratuit, *open source* et fonctionne sur les principaux systèmes d'exploitation, à savoir Windows, MacOS et Linux (Boersma 2014, p. 342). Parmi les nombreuses fonctionnalités de Praat, il est possible de visualiser le spectrogramme d'un enregistrement, et d'y apporter des annotations alignées sur le signal. Dans le cadre du programme PAC, les premières annotations, sous forme de transcription des données en SOT (voir 4.1.3.2), sont effectuées sous Praat. Malgré l'apparente simplicité de ce type d'annotation, la SOT constitue véritablement une analyse des enregistrements, puisqu'il s'agit d'une représentation symbolique du signal d'origine (Delais-Roussarie & Post 2014, p. 58). En effet, ce n'est jamais une tâche aisée, puisque l'annotateur n'est pas toujours spécialiste des variétés traitées, ni même locuteur natif de ces variétés, et que les conversations informelles en particulier sont le fruit d'une communication orale informelle entre deux locuteurs : « chevauchements dans les tours de paroles, bon nombre d'hésitations et de répétitions » (Durand & Przewozny 2015, p. 77) sont autant d'embûches que l'annotateur devra surmonter, et signaler adéquatement. La SOT offre qui plus est plusieurs avantages (Durand & Pukli 2004, p. 39–40) :

- elle permet de représenter le signal sans *a priori* sur le système phonologique ou phonétique des locuteurs
- il s'agit de la transcription la plus accessible pour tous les chercheurs, quelle que soit leur spécialité (rappelons qu'un des objectifs du programme est de participer à une émulation dans le domaine de l'étude de l'anglais oral)
- c'est un type d'annotation plus rapide à mettre en place que des transcriptions

phonémiques ou phonétiques.

Pour toutes ces raisons, une méthodologie claire et stricte de transcription orthographique des données a été mise en place au sein du programme PAC. Cette méthodologie s'inspire du programme parent PFC et possède plusieurs caractéristiques que nous allons maintenant détailler, et illustrer à partir de nos données (pour une description complète des conventions utilisées dans le cadre de PAC, le lecteur pourra également se référer à Durand & Przewozny 2015, p. 80-83 et Durand & Pukli 2004, p. 40-45). Tout d'abord, la ponctuation est simplifiée, puisque les seuls caractères utilisés sont la virgule (intonation non-finale, pause brève dans le discours), le point (intonation finale, pause longue), et le point d'interrogation (question).

- (1) "CM1: You need time to do that, you need money don't you as well, a lot of the time."
- (2) "CL1: I didn't even know she was forty."
- (3) "CM1: I felt, like it's really last minute isn't it?"

Dans le cas d'une pause anormalement longue à l'intérieur d'une phrase, celle-ci sera indiquée entre parenthèses. Les répétitions et troncations de mots sont retranscrites comme telles. Les répétitions sont suivies d'une virgule, alors que les troncations sont suivies d'un /. Les mots qui ne sont pas identifiables sont quant à eux remplacés par des X entre parenthèses (avec, idéalement, un X par syllabe).

- (4) "CM1: And I'd, I'm pretty good at presents, I'm, I'm,"
- (5) "CM1: Well I/ like I said because she's very much into,"
- (6) "GC1: they were the ones when I was in (XX) that were going out,"

Les dialogues rapportés sont placés entre guillemets simples.

- (7) "BE1: So I said 'Yeah you can', I've got to pay an extra five pound though."

De manière générale, l'orthographe de référence est fonction de la variété transcrite : les variétés britanniques seront donc transcrites en suivant des dictionnaires britanniques. Cela vaut notamment pour les contractions, qui sont retranscrites tant qu'elles sont attestées dans les conventions (voir par exemple (4)). En revanche, les ellipses à l'intérieur d'un mot (*'cause* au lieu de *because*) ne sont pas répercutées sur la transcription, et les mots en question sont transcrits dans leur intégralité à cette étape de l'analyse (cela présente, outre un gain de temps, l'avantage qu'un linguiste travaillant sur des réductions de mots aura accès à toutes les occurrences à partir d'une seule orthographe). Néanmoins, les mots qui ne sont pas prononcés ne sont pas réinsérés lors de la transcription.

- (8) "GC1: Watched it, watched us win again."

C'est également le cas pour les interjections, qui sont représentées de manière à suivre les conventions des dictionnaires. Le cas le plus fréquent est en fait l'utilisation de *fillers*. Même si ceux-ci peuvent prendre un ensemble de formes différentes, ils sont toujours retranscrits par *er* pour les variétés non-rhotiques et *uh* pour les variétés rhotiques.

(9) "LN1: er, you know, just draw a line in the sand, that I'm working hard,"

D'autres expressions ne sont parfois pas attestées dans les dictionnaires de référence, car il s'agit d'expressions dialectales limitées à une zone en particulier. Dans ce cas, l'annotateur devra les transcrire à l'aide du codage SAMPA. C'est notamment le cas de cet exemple, tiré de Durand & Przewozny (2015, p. 81) :

(10) "LC: Dear, a person is (hEn), and that's specific to West of Scotland."

Une caractéristique typique des données orales est le chevauchement des tours de parole des différents locuteurs. Deux cas de figure se présentent. Il arrive par exemple que le deuxième locuteur fasse une brève remarque pendant que l'autre locuteur s'exprime. Dans ce cas, nous transcrivons l'intervention du deuxième locuteur entre chevrons, sans créer d'autre intervalle sous Praat pour marquer un nouveau tour de parole (voir l'exemple (11) ci-dessous). L'autre cas de figure qui se présente à nous est celui d'un locuteur interrompu par le second enquêté, qui lui coupe la parole et continue de parler. Dans ce cas, nous marquons le début de la prise de parole du second locuteur dans l'intervalle en cours, à l'aide d'un chevron ouvert, puis créons un nouvel intervalle à l'intérieur duquel le locuteur finira son énoncé (voir l'exemple (12) ci-dessous).

(11) "LN1: Er, I dislike the marking load, (laughter) I have an awful lot of marking <F: I understand that.> because I'm an English teacher."

(12) "F: No, it's, is it, catholic, or <LN1: It's"
"LN1: I guess you'd say it's protestant. <F: Protestant.> Yeah."

Les acronymes et sigles sont transcrits en lettres majuscules, la seule différence étant qu'entre chaque lettre de ces derniers, un point est introduit afin de signifier que chaque lettre du mot est prononcée séparément. On aura donc B.B.C. mais UNESCO. Pour finir, les événements non-linguistiques de l'interaction, qui peuvent éventuellement être présents sur l'enregistrement (nous pensons par exemple aux quintes de toux, rires, sonneries de téléphone, interruptions par d'autres personnes présentes dans le bâtiment où l'enregistrement a lieu, etc.) sont décrits succinctement et placés entre parenthèses à l'intérieur du discours.

(13) "GC1: Yeah and I've seen them do really bad as well. (laughter)"

Le respect de ces étapes est indispensable à la comparaison des données de corpus

différents au sein du programme, et permet également de faciliter la transcription orthographique en s'assurant que les annotateurs adopteront les mêmes conventions. Si la SOT constitue la transcription minimale des données exigée dans le programme PAC, ce n'est néanmoins pas l'unique transcription qui existe. En effet, les données ainsi transcrites se prêtent facilement à une transcription automatique phonologique « de citation », comme décrite par Delais-Roussarie & Post (2014). C'est notamment ce que nous avons mis en place pour l'étude de certains phénomènes sélectionnés dans ce travail, au moyen du logiciel SPPAS (Bigi & Hirst 2013). De manière plus générale, au sein de PAC, les chercheurs sont encouragés à mettre en place leurs propres codages spécifiques aux phénomènes qu'ils choisissent d'étudier, et à les partager. C'est par exemple le cas du codage de la rhoticité et celui du 'r' de sandhi, que nous abordons brièvement ci-dessous (ils sont décrits plus en détail dans Viollain 2014, p. 333–337 et Navarro 2013, p. 181–185).

4.2.4.1 Les codages au sein de PAC

Afin d'étudier la rhoticité (voir 4.2.1.1 et 4.2.1.2), phénomène central pour les variétés de l'anglais, un premier codage a été mis en place au sein de PAC. Il est établi à partir de la transcription orthographique des enregistrements, dont la tire est dupliquée sous Praat. C'est sur cette copie de la transcription que le codage est directement intégré. Il comporte au minimum deux caractères alphanumériques qui apportent des informations sur les phénomènes essentiels suivants : réalisation ou non-réalisation du /r/, et sa position dans la syllabe (attaque ou coda). À ces deux premiers champs s'ajoutent jusqu'à deux champs supplémentaires pour les /r/ se trouvant en position de coda dans la syllabe, qui détaillent le contexte à droite du /r/. Il s'agit donc d'un codage peu coûteux à mettre en place (bien que les chevauchements de tour de parole et bruits parasites rendent la tâche parfois très difficile), et qui se fonde sur des concepts qui portent peu à controverse, tels que celui de syllabe (ce qui va dans le sens des maximes de Leech, abordées en 4.1.2.3), mais qui permet néanmoins un premier tri des données ainsi que l'obtention de résultats quantitatifs. Les caractères utilisés pour le codage sont présentés en figure 4.10. Pour donner un exemple d'utilisation de ce codage, la phrase *my red car was parked there* sera codée, dans un accent non-rhotique traditionnel, *my r11ed car0212 was par022ked there0213*, alors que la même phrase codée pour un accent rhotique donnera *my r11ed car1212 was par122ked there1213*.

Le lecteur notera après un examen rapide du codage que ___V n'est pas un contexte codé pour le champ 3, tout simplement car il est généralement considéré que lorsqu'il existe une séquence /rV/ à l'intérieur d'un mot, /r/ se retrouve forcément en position d'attaque de syllabe : ainsi le mot *parent* est régulièrement syllabifié *pa.rent* (avec /r/ en attaque de la deuxième syllabe) plutôt que *par.ent* (avec /r/ en coda de la première syllabe).

Ce codage permet de différencier clairement les accents rhotiques des accents non-

Champ 1 : réalisation du /r/

0 : /r/ non réalisé

1 : /r/ réalisé

2 : /r/ incertain

Champ 2 : position du /r/ dans la syllabe

1 : /r/ en position d'attaque de syllabe

2 : /r/ en position de coda de syllabe

Champ 3 (si **2** pour champ 2) : contexte à droite du /r/

1 : contexte ___# (frontière de mot)

2 : contexte ___C_{1-n}# (consonne tautosyllabique ou agrégat consonantique)

3 : contexte ___C_{1-n}VX# (une ou plusieurs consonnes suivies d'au moins une voyelle)

Champ 4 (si **1** pour champ 3) : environnement initial du mot qui suit le /r/

1 : contexte ___#V (liaison)

2 : contexte ___#C

3 : contexte ___## (fin de groupe rythmique)

FIGURE 4.10 – Codage de la rhoticité (d'après Viollain 2014, p. 333–334)

- Champ 3 bis (si 1 pour champ 2) : contexte du /r/ en attaque de syllabe
- 1 : contexte #__V (position strictement initiale de pied)
 - 2 : contexte #C_n__V (agrégat consonantique en position initiale de pied)
 - 3 : contexte V__V (position médiane de pied)
 - 4 : contexte VC_n__V (agrégat consonantique en position médiane de pied)

FIGURE 4.11 – Proposition de champ supplémentaire pour le codage de la rhoticité

rhotiques à travers la réalisation ou non des /r/ de coda. Traditionnellement, les variétés rhotiques sont définies comme celles dans lesquelles le /r/ est prononcé dans toutes les positions, alors que dans les variétés non-rhotiques, celui-ci est uniquement prononcé lorsqu'il se trouve en position d'attaque de syllabe. Il couvre donc la majorité des accents de l'anglais, mais n'est pas complètement adéquat pour leur totalité, puisqu'il est attesté que les locuteurs de certaines variétés conservatrices du sud des États-Unis, non-rhotiques par ailleurs, ne réalisent pas tous les /r/ situés en attaque de syllabe (Harris 1994, p. 232–233). Dans ces variétés, /r/ est réalisé uniquement lorsqu'il se trouve en attaque de syllabe, en position initiale d'un pied. On aura donc une réalisation de /r/ dans *red* et *truck*, mais pas dans *carry* (ibid., p. 233). Le codage permet de déterminer si les /r/ en attaque de syllabe sont réalisés ou non, mais sans donner plus d'informations. Il est en revanche aisé de créer un nouveau champ pour remédier à ce problème. On pourrait penser notamment à un champ 3 bis, détaillant le contexte qui entoure le /r/, et qui serait utilisé pour l'étude de ces variétés, ou dès lors que des occurrences de 01 (soit un /r/ en attaque de syllabe non réalisé) sont observées dans les données (voir figure 4.11). Les mots *red*, *truck* et *carry* seraient, d'après les données fournies par Harris, codés respectivement *r111ed*, *tr112uck*, et *carr013y*. Le dernier caractère du champ, 4, offre quant à lui la possibilité de coder des mots tels que *country* (dans lesquels /r/ appartient à un agrégat consonantique qui ne se trouve pas en position initiale de pied), qui ne sont pas mentionnés par Harris.

À la lumière de l'analyse du premier codage, un deuxième codage est éventuellement appliqué. Il porte uniquement sur le 'r'¹⁰ de sandhi (voir 4.2.1.2 pour une définition de ce phénomène), appellation qui regroupe des phénomènes tels que le 'r' de liaison ou le 'r' intrusif, et n'est donc applicable que si nous avons affaire à une variété non-rhotique (/r/ étant réalisé dans toutes les positions dans les variétés rhotiques, peu importe la nature du segment le suivant). Ce codage comporte également quatre champs (voir figure 4.12), mais à la différence du premier codage, il n'est utilisé que dans les conversations et la lecture du texte, puisqu'il code des phénomènes de la chaîne parlée. Les quatre champs correspondent respectivement à la réalisation ou non-

10. Nous adoptons la notation 'r' pour rester neutre en ce qui concerne le statut phonologique des phénomènes de sandhi.

réalisation du 'r' de sandhi¹¹, au nombre de syllabes du mot¹² liaisonnant (précédant le 'r' de sandhi), au nombre de syllabes du mot lié (suivant le 'r' de sandhi), et à des informations supplémentaires optionnelles sur le 'r' de sandhi. Chaque codage comprend donc au minimum 3 caractères, le dernier et quatrième champ étant facultatif. Une phrase telle que *my red car is parked there* serait donc codée *my red car111 is parked there* si la liaison est faite, et *my red car011 is parked there* si ce n'est pas le cas (et même probablement *car011h is*, avec un coup de glotte, réalisation trouvée très fréquemment dans les corpus PAC).

Champ 1 : réalisation du 'r' de sandhi

0 : non-réalisation du 'r' de sandhi

1 : réalisation du 'r' de sandhi

2 : incertitude

3 : réalisation d'un [r] épenthétique à l'intérieur d'un mot

Champ 2 : nombre de syllabes du mot liaisonnant

1 : mot monosyllabique

2 : mot polysyllabique

Champ 3 : nombre de syllabes du mot lié

1 : mot monosyllabique

2 : mot polysyllabique

Champ 4 : informations supplémentaires

h : présence d'une hésitation, d'une pause, ou d'un coup de glotte

rh : réalisation d'un [r] avant une pause (comme dans une liaison non-enchaînée)

FIGURE 4.12 – Codage du 'r' de sandhi (d'après Viollain 2014, p. 335)

Ces codages présentent l'avantage d'être simples à mettre en œuvre, car ils comportent peu de champs (les tâches d'annotation, qui nécessitent déjà beaucoup de temps, sont par conséquent simplifiées), et ils sont consensuels d'un point de vue théorique puisque la seule construction théorique à laquelle ils font référence est la syllabe :

11. L'appellation « [r] épenthétique » est utilisée dans ce champ uniquement en tant qu'étiquette nous permettant de désigner un phénomène, et n'implique pas nécessairement qu'il s'agisse d'une insertion (Navarro 2013, p. 185).

12. Dans le cas d'un [r] épenthétique à l'intérieur d'un mot, ce n'est pas les mots liaisonnant et lié que l'on prend en compte, mais les morphèmes situés de part et d'autre du [r] : un 'r' intrusif dans *drawing* sera codé *draw311ing*.

Le code doit être lisible et compréhensible par des non spécialistes du sous-domaine en question et il doit permettre une approche globale des données. C'est donc à dessein que notre notation ne code pas de détails trop précis comme, par exemple, le degré d'accentuation des syllabes impliquées dans les contextes gauche et droit du 'r' de sandhi. En effet, il n'existe aucun accord entre les spécialistes de l'anglais sur les propriétés accentuelles relatives des syllabes au sein d'une chaîne sonore. (Durand, Navarro & Viollain 2014, p. 324).

Comme le note justement Viollain (2014, p. 336), le codage du 'r' de sandhi est véritablement neutre d'un point de vue théorique, puisque l'intégralité des phénomènes regroupés sous le terme de 'r' de sandhi sont codés de la même manière, ce qui signifie qu'il n'y a pas de distinction *a priori* entre notamment 'r' de liaison et 'r' intrusif. Si différence il y a, celle-ci doit émerger d'une analyse des codages. C'est notamment la raison pour laquelle tous les sites potentiels de 'r' intrusif sont codés, quelle que soit la voyelle qui précède le 'r' intrusif potentiel, bien qu'il soit traditionnellement admis, notamment dans le cadre génératif, que le 'r' intrusif ne se déclenche qu'après une voyelle possédant le trait distinctif [-haut]. Des indices supplémentaires consacrés à la qualité des voyelles impliquées dans ces phénomènes ont d'ailleurs été développés (voir notamment Navarro 2013, p. 295–296 et Viollain 2014, p. 414).

4.3 Présentation du corpus PAC-LVTI Manchester

Le corpus PAC-LVTI Manchester a été lancé en 2012, et 4 enquêtes successives ont pu être menées sur le terrain depuis, entre 2012 et septembre 2014. Le nombre total de locuteurs enregistrés s'élève aujourd'hui à 67, ce qui en fait le corpus le plus important du programme PAC à ce jour. Nous présentons ici les enquêtes, avant de décrire la méthodologie que nous avons adoptée pour la sélection de nos locuteurs, ainsi que pour notre étude phonético-acoustique.

4.3.1 Les enquêtes sur le terrain

Lors de la première enquête, qui a eu lieu en 2012, 19 locuteurs (10 femmes et 9 hommes) ont été enregistrés. La plupart des enquêtés ont été contactés par l'intermédiaire du réseau familial et professionnel d'un des 4 enquêteurs. Plusieurs des entretiens se sont déroulés à la *University of Salford*, dont des membres du personnels, ainsi que des étudiants, ont été enregistrés.

La deuxième enquête a eu lieu en mai 2013, et a permis à 3 enquêteurs (2 enquêteurs déjà présents lors de la première enquête, ainsi que l'auteur de ces lignes) d'enregistrer 9 locuteurs supplémentaires (8 hommes et 1 femme). La particularité de cette enquête est qu'elle a donné lieu à des enregistrements dans un centre d'accueil

de Collyhurst, quartier défavorisé du Greater Manchester. Cela nous a permis d'avoir accès à une frange de la population qu'il est souvent plus difficile de contacter, et surtout d'enregistrer, par l'intermédiaire des réseaux dont sont membres des universitaires. Il s'agit en effet de locuteurs en situation plus ou moins précaire, souvent sans emploi et/ou ayant quitté le système éducatif assez tôt dans leur vie. Par conséquent, leur enregistrement ne s'est pas avéré des plus faciles, puisqu'il a fallu expliquer notre démarche. Heureusement, des contacts au sein du centre noués au préalable par une enquêtrice nous ont permis d'être présentés à l'ensemble des personnes présentes au centre lors de notre passage, ce qui nous a fait entrer en contact avec des locuteurs susceptibles d'être intéressés par notre projet. Si les enregistrements se sont déroulés sans problèmes notables, leur qualité est néanmoins souvent légèrement inférieure à celle des autres fichiers du corpus, puisque les enregistrements devaient se dérouler dans une petite pièce attenante à la pièce principale du centre, occupée par un nombre important de personnes. De plus, l'exercice de lecture à haute voix était inhabituel pour ces locuteurs : dans la plupart des cas, l'intégralité des tâches de lecture n'ont pas pu être enregistrées. Pour finir, il était très difficile de parvenir à réunir deux locuteurs en même temps, et nos contacts au sein du centre n'étaient pas en mesure de jouer le rôle du deuxième locuteur dans les conversations informelles car ils avaient d'autres contraintes. Pour toutes ces raisons, nous avons choisi de nous concentrer sur la conversation formelle, afin de récolter un maximum d'informations sur les locuteurs que nous enregistrons. L'une des conséquences de ce choix est la comparabilité moindre des données par rapport aux autres enregistrements du corpus. Il s'agit néanmoins de données qui présentent un intérêt certain d'un point de vue sociolinguistique, puisqu'elles sont difficiles à obtenir. Elles permettent également un point de comparaison avec le système des autres locuteurs enregistrés pour notre corpus.

La troisième enquête a été menée en janvier 2014, et s'est soldée par l'enregistrement de 37 locuteurs (24 femmes et 13 hommes) par 5 enquêteurs (les 3 enquêteurs de l'enquête de 2013, ainsi que 2 enquêteurs supplémentaires). Suite aux deux enquêtes précédentes, l'une des pistes envisagées était l'enregistrement de locuteurs adolescents, puisqu'aucun locuteur des enquêtes précédentes n'avait moins de 20 ans. Par l'intermédiaire d'un des enquêteurs, un contact a été établi avec la *Manchester Grammar School*, une école de garçons située à Fallowfield. Malheureusement, une fois sur place, l'enregistrement des écoliers s'est avéré impossible pour des raisons légales. En revanche, notre contact au sein de l'école a bien voulu se prêter au jeu du protocole pour voir ce dont il retournait. Une fois rassuré, ils nous a permis d'enregistrer les membres du personnel de l'école, ce qui nous a donné accès à des locuteurs que l'on peut diviser en deux catégories sociolinguistiques : les enseignants d'un côté et les personnels de cuisine et de maintenance de l'autre. Si la présente thèse n'avait pas pour objectif de recueillir des enregistrements de jeunes locuteurs, il s'agit cependant toujours d'une perspective du projet PAC-LVTI, et suite à cette première collaboration

avec une école, nous avons bon espoir que ce corpus, ou un autre, soit enrichi avec de tels enregistrements dans les années à venir. En parallèle, d'autres enregistrements ont été effectués à la *University of Salford*, auprès de membres du personnel de l'université. Enfin, 4 locuteurs supplémentaires ont été enregistrés au centre d'accueil. Comme en 2013, il a été décidé de se concentrer sur les conversations formelles pour ces locuteurs, et l'intégralité du protocole n'a pas été réalisée avec eux.

La dernière enquête a eu lieu en septembre 2014. Au terme des 3 premières enquêtes, notre base de locuteurs semblait déséquilibrée car elle contenait peu de locuteurs âgés de plus de 60 ans. Après un rapide tour d'horizon des contacts sur place, la décision a été prise de contacter les maisons de retraite du *Greater Manchester*. Elles semblaient réunir plusieurs caractéristiques idéales pour notre recherche : des locuteurs correspondant à la tranche d'âge visée, réunis en un seul endroit, et qui seraient potentiellement disponibles et intéressés par notre projet. Une fois faite la sélection des établissements susceptibles de nous recevoir (les établissements accueillant des personnes souffrant de dépendances ou de troubles psychiques ont été écartés, car il nous semblait improbable que leurs responsables accèdent à notre requête, et si cela avait été le cas, les enquêtes auraient assurément été extrêmement délicates à mener), nous les avons contactés au cours de l'été 2014 par un courriel qui leur expliquait notre démarche. Sur une cinquantaine d'établissements contactés, deux seulement nous ont répondu pour décliner. D'autres contacts, comme la *British Legion* ou la mairie de Manchester, ont été approchés mais n'ont débouché malheureusement sur aucune avancée concrète. Finalement, seuls deux locuteurs ont été enregistrés lors ce séjour (au cours duquel, heureusement, un seul enquêteur était présent). Le relatif échec de cette dernière enquête est l'occasion de souligner le travail en amont nécessaire à la bonne conduite d'une enquête sociolinguistique, qui est d'autant plus important lorsque les enquêteurs ne sont pas à proximité immédiate de leur zone d'enquête. À ce titre, le total de 67 locuteurs représente un corpus d'une taille considérable.

4.3.2 Sélection des locuteurs

Au terme de l'intégralité des enquêtes sur le terrain, le corpus PAC-LVTI Manchester se compose de 67 locuteurs (36 femmes et 31 hommes), ce qui en fait, à l'heure actuelle, le corpus le plus important de l'ensemble du programme PAC. Les profils de nos locuteurs sont variés, tant au niveau de l'âge que du profil socio-économique ou du quartier dans lequel ils habitent. Bien entendu, les 8 locuteurs (6 hommes et 2 femmes) enregistrés au Lalley Welcome Centre forment un groupe un peu à part : les informations que nous avons pu recueillir à leur sujet sont variables et souvent incomplètes, tout comme les tâches du protocole qu'ils ont effectuées. C'est pour cette raison qu'ils ont été exclus de la sélection des locuteurs pour notre travail. Néanmoins, ils constituent certainement le niveau socio-économique le moins privilégié au sein de notre corpus et offrent la possibilité d'explorer le basilecte du Greater Manchester.

Nos 59 locuteurs restants forment un échantillon assez équilibré des deux sexes (soit 34 femmes et 25 hommes). Nous avons vu en 2.3.3.3 que le genre était une identité sociale complexe. Néanmoins, nous ne disposons généralement pas de données précises sur le genre de nos locuteurs, comme par exemple la manière dont ils définissent leur propre genre. Nous avons donc, dans notre travail, établi une correspondance simple entre sexe et genre. Bien que nous soyons conscient des limites qu'implique ce choix, nous ne pouvions procéder autrement à moins d'alourdir notre protocole, et de prendre le risque d'instaurer un climat mettant l'enquêté mal à l'aise. Nous utiliserons donc à partir de maintenant principalement le terme de genre pour faire référence au reflet du sexe biologique, d'un point de vue social et culturel. Si l'on s'intéresse de plus près à l'âge (voir table 4.1), notre locuteur le plus jeune a 22 ans, alors que le plus âgé a 68 ans¹³. La répartition des locuteurs est relativement équilibrée, même si les locuteurs de moins de 50 ans sont légèrement majoritaires.

S'il semble facile de classer nos locuteurs en fonction de leur âge ou de leur genre, ce n'est pas le cas pour les facteurs socio-économiques. Comme nous l'avons déjà vu (voir 2.3.3.3), plusieurs paramètres peuvent être pris en compte à cet effet. Il s'agit donc de trouver l'équilibre entre les informations auxquelles notre protocole nous permet d'avoir accès, la finesse d'analyse, et la facilité d'utilisation des données. Les informations d'ordre sociologique auxquelles nous avons accès diffèrent bien évidemment en fonction des locuteurs, mais le protocole PAC permet néanmoins de conserver une certaine cohérence entre les enregistrements. En règle générale, les informations sur lesquelles nous pouvons nous appuyer pour chaque locuteur sont son activité professionnelle, son niveau d'études et son lieu d'habitation. Cette dernière donnée est plus ou moins précise selon les enregistrements, allant des descriptions les plus vagues (« north Manchester » ou « south Manchester ») à des informations très complètes (nom du quartier ou de la rue, type d'habitation et rapport du locuteur à la propriété), même si d'après notre expérience, un tel degré de précision n'est pas atteint pour la majorité des entretiens.

Dès lors, malgré l'intérêt évident présenté par le travail de Savage et al. (2013), il ne nous est pas possible d'utiliser leur classification. En effet, les auteurs (ibid., p. 225–228) utilisent les capitaux social (nombre de connaissances, et activité professionnelle de ces connaissances), culturel (nature et nombre de passe-temps et hobbies, avec une distinction entre les activités culturelles plus classiques, et les activités dites « émergentes ») et économique (salaire, montant des économies et valeur de la résidence occupée), afin d'établir une division de la société britannique en 7 classes (voir figure 4.13). Les données permettant d'établir ces indices, bien qu'intéressantes, peuvent parfois être difficiles à obtenir au cours d'une conversation avec un inconnu (c'est notamment le cas du capital économique), et si nous devons repenser le protocole PAC pour pouvoir s'assurer de leur collecte, elles auraient pour conséquence un

13. Il s'agit d'ailleurs de deux locutrices.

alourdissement considérable du protocole, et sans doute une altération de la spontanéité que peut avoir l'entretien guidé.

Nous avons donc décidé de construire un indice permettant de prendre en compte les données d'ordre sociologique fournies par nos enquêtes. À cette fin, nous avons placé les informations relatives à la profession et au niveau d'études sur une échelle pour chaque locuteur (nous reviendrons instamment sur le traitement des données ayant trait au lieu de résidence), et attribué un nombre de points différents en fonction de différentes catégories (voir table 4.2). Nous avons procédé de manière similaire pour la profession, au moyen de la NS-SEC (National Statistics Socio-economic Classification, Office for National Statistics 2010b). Il s'agit d'une classification inspirée de celle établie par Goldthorpe (Goldthorpe, Llewellyn & Payne 1987), qui permet d'aboutir à une classification de la société en plusieurs classes. En réalité, il existe trois versions distinctes de cette classification : une à 8 classes, une à 5 classes et une à 3 classes (voir figure 4.14). Bien que les deux premières soient en théorie plus précises, c'est bien pour la version à 3 classes que nous avons opté, puisqu'il s'agit de la seule version au sein de laquelle on peut considérer que les classes entretiennent des relations de hiérarchie : « Because it effectively eliminates a separate class of self-employed, the three-class version may be assumed to involve a form of hierarchy but none of the other versions can be regarded as ordinal scales » (Office for National Statistics 2010b, p. 13). En outre, nous n'avons pas toujours accès aux informations requises pour calculer la NS-SEC dans ses versions plus détaillées : en effet, elles impliquent de connaître la taille de l'entreprise ou du lieu de travail, les relations hiérarchiques que le locuteur entretient avec ses collègues, et son statut (travailleur à son compte ou salarié). Afin de pouvoir placer nos locuteurs dans une des trois classes, nous avons donc d'abord associé à chaque locuteur le code de la SOC 2010 (Standard Occupational Classification 2010) correspondant à sa profession (Office for National Statistics 2010a), puis nous avons utilisé les tables de dérivations de la NS-SEC (qui donnent pour chaque code de profession la catégorie opérationnelle correspondante) afin de trouver la catégorie opérationnelle à laquelle il appartenait. Nous avons ensuite reporté ces catégories dans les classes analytiques qui leur sont associées, ce qui nous a permis de classer nos locuteurs dans les 3 classes de la version simplifiée de la NS-SEC. Pour finir, nous avons associé un nombre de points donné à chaque classe (voir 4.3). Pour les locuteurs qui sont encore étudiants, nous avons estimé leur indice à partir de leur niveau d'études (premier ou deuxième cycle universitaire), ainsi que les informations concernant la profession de leurs parents. Malheureusement, celles-ci sont parfois absentes des enregistrements, et il est dès lors compliqué d'attribuer des points avec précision à ces locuteurs.

Les données sur le lieu de résidence ont été difficiles à traiter. Comme nous l'avons expliqué, leur précision varie grandement selon les entretiens. À cela s'ajoute une autre difficulté, à savoir qu'il existe bien des statistiques officielles sur les différents quartiers des villes anglaises (par exemple les *indices of deprivation* qui prennent en compte

plusieurs statistiques locales, comme les revenus, les taux de criminalité et de chômage, etc.¹⁴), mais le découpage utilisé par l'Office for National Statistics ne coïncide bien évidemment pas toujours avec les divisions administratives : les *indices of deprivation* ne sont pas donnés pour chaque quartier, mais pour de petites zones appelées *Lower-layer Super Output Areas*. Par conséquent, un quartier regroupe généralement plusieurs LSOA, pour lesquelles les statistiques peuvent être assez différentes. De ce fait, nous avons choisi de n'utiliser ces statistiques que lorsqu'elles permettaient d'établir une distinction nette entre plusieurs quartiers, ce qui nous a permis d'affiner la classification de nos locuteurs dans certains cas (nous reviendrons sur ces cas ci-après).

La combinaison des indices de niveau d'études et de profession nous donne donc une échelle allant de 2 à 9. Afin de pouvoir placer sur cette échelle les quelques locuteurs pour lesquels les informations sur le niveau d'études étaient incomplètes, nous avons divisé le score de chaque locuteur par le nombre d'indices pris en compte (2 pour l'immense majorité, 1 pour les autres). Ainsi, un locuteur pour lequel nous ne disposons que d'une seule information rapportant 2 points aura dans les faits le même score ($2/1 = 2$) qu'un autre locuteur auquel nous avons pu attribuer un indice de niveau d'études et un indice de profession, et qui obtient un score final de 2 ($4/2 = 2$). Les scores finaux attribués aux locuteurs sont donc compris entre 1 et 4,5. Nous avons ensuite divisé nos locuteurs en trois groupes : ceux dont le score était inférieur ou égal à 2,5, ceux dont le score était supérieur à 2,5 mais inférieur à 4, et ceux dont le score était supérieur ou égal à 4. Enfin, nous avons procédé à des ajustements dans certains cas, et changé la catégorie dans laquelle se trouvaient certains locuteurs, notamment lorsque le lieu de résidence et/ou la situation socio-professionnelle des autres membres de la famille de l'enquête nous paraissaient le justifier. C'est par exemple le cas de JA1 (voir 4.3.3), dont le score de 2,5 aurait dû la placer dans le premier groupe, mais que nous avons finalement intégrée au groupe intermédiaire après l'analyse de la situation de ses parents (PA1 est son père). En revanche, AW1 fait partie du premier groupe malgré son score de 3,5, notamment car il est né et habite à Collyhurst, un quartier défavorisé de Manchester, et parce qu'il doit aujourd'hui fréquenter une banque alimentaire. Les 53 locuteurs¹⁵ classés sont répartis de manière assez équilibrée selon les groupes, avec respectivement 15, 23 et 15 locuteurs par groupe (voir tables 4.4 et 4.5). Le groupe 1 comprend donc majoritairement des employés de la MGS travaillant dans la restauration ou la maintenance, ainsi que quelques membres du personnel administratif de l'université de Salford. À de très rares exceptions, ils ont commencé à travailler alors qu'ils étaient encore jeunes ou directement après leurs A-levels. Le groupe 2 est

14. Office for National Statistics 2015.

15. Sur nos 59 locuteurs, 4 n'ont pas un protocole complet (pour des raisons diverses, comme une difficulté à effectuer les tâches de lecture, ou des problèmes d'ordre technique), 1 est un étudiant pour lequel nous n'avons pas d'informations sur la catégorie professionnelle des parents, et 1 autre est bien né à Manchester, mais a longtemps vécu en Arabie Saoudite avant de déménager dans le Devon.

	20–29	30–39	40–49	50–59	60–69	Toutes tranches d'âge
♀	8	7	9	7	3	34
♂	7	7	4	2	5	25
♀ + ♂	15	14	13	9	8	59

TABLE 4.1 – Répartition des locuteurs du corpus PAC-LVTI Manchester en fonction de l'âge et du genre

Points attribués aux locuteurs :

- 1 — Aucun diplôme, a quitté l'école tôt
- 2 — A-levels, apprentissage
- 3 — Diplôme universitaire de premier cycle (licence, cursus courts)
- 4 — Diplôme universitaire de deuxième cycle (master, PGCE)
- 5 — Doctorat ou plusieurs diplômes universitaires (dont un de deuxième cycle)

TABLE 4.2 – Indice de niveau d'études

probablement le plus varié : il regroupe des étudiants, du personnel administratif de la MGS et de l'université de Salford, ainsi que d'autres locuteurs travaillant en entreprise. Presque tous ont validé un premier cycle universitaire. Enfin, le groupe 3 est quant à lui le plus homogène de ce point de vue : tous les locuteurs qui en font partie sont enseignants, ou occupent des postes dans l'administration ou les services liés à l'enseignement. Tous ont validé au minimum un deuxième cycle universitaire.

Nous utiliserons ces étiquettes (groupes 1, 2 et 3, ou plutôt G1, G2 et G3) tout au long de ce travail, en lieu et place des traditionnels *working class*, *middle class* et *upper class*. Néanmoins, si l'on cherche à retrouver ces appellations à tout prix, la description des locuteurs de nos groupes nous laisse à penser que l'on peut raisonnablement associer le G1 à la *working class*, le G2 à la *upper working class* ou *lower middle class*, et le G3 à la *middle class*.

Malgré l'exclusion de quelques locuteurs lors de l'établissement de l'indice socio-économique, un corpus final de 53 locuteurs représente une quantité de données considérable à traiter, notamment lorsque l'on choisit de s'intéresser à plusieurs phénomènes

Points attribués aux locuteurs :

- 1 — Never worked and long-term unemployed
- 2 — Routine and manual occupations
- 3 — Intermediate occupations
- 4 — Higher managerial, administrative and professional occupations

TABLE 4.3 – Indice de profession (d'après Office for National Statistics 2010b)

	% GfK	% GBCS	Description
Elite	6	22	Very high economic capital (especially savings), high social capital, very high highbrow cultural capital
Established middle class	25	43	High economic capital, high status of mean contacts, high highbrow and emerging cultural capital
Technical middle class	6	10	High economic capital, very high mean social contacts, but relatively few contacts reported, moderate cultural capital
New affluent workers	15	6	Moderately good economic capital, moderately poor mean score of social contacts, though high range, moderate highbrow but good emerging cultural capital
Traditional working class	14	2	Moderately poor economic capital, though with reasonable house price, few social contacts, low highbrow and emerging cultural capital
Emergent service workers	19	17	Moderately poor economic capital, though with reasonable household income, moderate social contacts, high emerging (but low highbrow) cultural capital
Precariat	15	<1	Poor economic capital, and the lowest scores on every other criterion

FIGURE 4.13 – Les 7 classes sociales de la société britannique (Savage et al. 2013, p. 230)

	20–29	30–39	40–49	50–59	60–69	Total
Groupe 1 (score $\leq 2,5$)	2	3	4	3	3	15
Groupe 2 ($2,5 < \text{score} < 4$)	7	4	6	4	2	23
Groupe 3 (score ≥ 4)	4	5	3	2	1	15

TABLE 4.4 – Répartition des locuteurs du corpus PAC-LVTI Manchester en trois catégories socio-économique en fonction de l'âge

eight classes		five classes	three classes
1. Higher managerial, administrative and professional occupations 1.1 Large employers and higher managerial and administrative occupations 1.2 Higher professional occupations	2. Lower managerial, administrative and professional occupations	1. Higher managerial, administrative and professional occupations	1. Higher managerial, administrative and professional occupations
3. Intermediate occupations		2. Intermediate occupations	2. Intermediate occupations
4. Small employers and own account workers		3. Small employers and own account workers	
5. Lower supervisory and technical occupations		4. Lower supervisory and technical occupations	3. Routine and manual occupations
6. Semi-routine occupations		5. Semi-routine and routine occupations	
7. Routine occupations			
8. Never worked and long-term unemployed		*Never worked and long-term unemployed	*Never worked and long-term unemployed

*Presentation of 'Never worked and long-term unemployed' altered on Table 3 in the five- and three-class versions. This corresponds more closely to the cautionary notes in 7.2. Revised 14.01.04.

FIGURE 4.14 – Les différentes versions de la NS-SEC (Office for National Statistics 2010b, p. 13)

	♀	♂	♀ + ♂
Groupe 1 (score ≤ 2,5)	11	4	15
Groupe 2 (2,5 < score < 4)	14	9	23
Groupe 3 (score ≥ 4)	7	8	15

TABLE 4.5 – Répartition des locuteurs du corpus PAC-LVTI Manchester en trois catégories socio-économique en fonction du genre

	20-36	40-50	55 et +	Toutes tranches d'âge
Groupe 1 ♀	2 (emarc1 + emcrp1)	2 (emcah1 + emcsa1)	2 (emccg1 + emcsh1)	6
Groupe 1 ♂	2 (emcgc1 + emcsh2)	1 (emcjh2)	1 (embaw1)	4
Total Groupe 1	4	3	3	10
Groupe 2 ♀	2 (emaja1 + emasn1)	2 (emabe1 + emagd1)	2 (embjg1 + emdvh1)	6
Groupe 2 ♂	2 (emasc1 + emasd1)	2 (emadc1 + emapa1)	2 (emapb1 + emdih1)	6
Total Groupe 2	4	4	4	12
Groupe 3 ♀	2 (emald1 + emcln1)	2 (emcah2 + emcvh1)	0	4
Groupe 3 ♂	2 (emcrm1 + emcsj1)	1 (emcns1)	2 (embcl1 + embds1)	5
Total Groupe 3	4	3	2	9
Tous groupes	12	10	9	31

TABLE 4.6 – Répartition des locuteurs sélectionnés

ainsi qu'à une description générale du système de chacun de ces locuteurs. C'est pourquoi nous avons choisi de nous limiter à un groupe plus restreint de locuteurs, soit une trentaine. Nos locuteurs étant déjà divisés en trois groupes socio-économiques et deux groupes de genre, il nous a semblé pertinent de nous limiter à trois tranches d'âge différentes. Nous avons donc décidé de retenir les tranches d'âge suivantes : entre 20 et 36 ans, entre 40 et 50 ans, et au-delà de 55 ans. Les différents paramètres (âge, genre, catégorie socio-économique) génèrent 18 catégories différentes, ce qui nous permet d'atteindre notre objectif d'une trentaine de locuteurs à condition de retenir 2 locuteurs par catégorie. Naturellement, notre corpus n'étant pas parfaitement équilibré, cette condition a été difficile à remplir, et 31 locuteurs sur l'objectif prévu initialement de 36 locuteurs ont finalement pu être retenus (voir table 4.6).

4.3.3 Présentation détaillée des locuteurs

Nous offrons ici une présentation des locuteurs que nous avons sélectionnés pour notre travail, en revenant notamment sur les critères que nous avons utilisés pour leur sélection, mais aussi sur des informations d'ordre général, comme leurs passe-temps ou attitudes envers Manchester. Nous soulignons que notre corpus contient également des locuteurs que Baranowski & Turton ne considéreraient pas comme mancunien, puisqu'ils sont originaires de zones situées au-delà de la M60, bien qu'elles appartiennent au Greater Manchester. Nous ne manquerons pas de revenir sur ce facteur au cours du chapitre 5 s'il s'avère que ces locuteurs ont effectivement des caractéristiques différentes des autres locuteurs de notre corpus.

4.3.3.1 BE1

BE1¹⁶ a 44 ans et est née à Salford, comme ses parents (même si son grand-père, qu'elle n'a pas connu, était finlandais), et y habite toujours (à Swinton), mais elle a passé la majeure partie de sa vie, jusqu'à l'âge de 23 ans, à Prestwich. Elle s'occupe des emplois du temps des étudiants du *College of Health and Social Care* à l'université de Salford, et était auparavant réceptionniste au *Salford Royal Hospital* (à l'époque *Hope Hospital*). Elle est célibataire et a une fille âgée de 20 ans. Elle possède un certificat en management du *Manchester College of Arts and Technology* (MANCAT), ainsi qu'un passeport de compétences informatique européen (*European Computer Driving Licence*). Elle pratique la zumba et aime se promener à la campagne. BE1 se définit comme une Mancunienne plutôt qu'une Salfordienne, notamment parce qu'elle a passé sa jeunesse à Prestwich. BE1 ne se voit pas vraiment quitter Manchester, et ajoute d'ailleurs qu'elle est toujours heureuse de revenir à Manchester après un voyage. Elle décrit son accent comme étant typique de la région de Salford et de Manchester, même si elle soutient que les deux accents sont différents et qu'elle est capable de les différencier.

4.3.3.2 DC1

DC1 a 46 ans. Il n'est pas né dans la région du Greater Manchester, mais à Dumfries, en Écosse, dont sont originaires ses parents. Cependant, il est arrivé à Manchester à l'âge de 3 ans, et peut donc prétendre au titre de Mancunien. Il habite dans le quartier de Hulme, au sud du centre-ville de Manchester. Il est en reprise d'études et est en troisième année de *BA English and Creative Writing*, mais a initialement une formation d'ingénieur du son. S'il aimerait être écrivain, il considère qu'il serait difficile d'en vivre et prévoit de reprendre un emploi similaire à celui qu'il occupait avant ses études, bien qu'il soit également possible qu'il continue jusqu'en *MA*. Ses parents tenaient un pub, d'abord en Écosse puis à Manchester, et sa mère travaille encore un peu aujourd'hui en tant que secrétaire. DC1 ne se considère pas comme un vrai Mancunien, en particulier parce qu'il est né en Écosse. Il se rappelle d'ailleurs qu'on se moquait de lui à l'école lorsqu'il était enfant à cause de son accent écossais, et avoir dû changer rapidement d'accent pour adopter un accent mancunien. Néanmoins, il se sent heureux à Manchester, et on lui a déjà dit qu'il était mancunien à titre honorifique. Il ne se voit d'ailleurs pas vivre ailleurs en Grande-Bretagne.

16. Nos locuteurs ne sont pas présentés par ordre alphabétique de leurs initiales, mais par ordre alphabétique de leurs identifiants PAC (voir table 4.6).

4.3.3.3 GD1

GD1 a 48 ans. Elle est née à Levenshulme où elle a vécu quelques années, avant de partir habiter à Disley, près de Stockport (c'est d'ailleurs là qu'elle a effectué sa scolarité à partir du collège). Elle est ensuite revenue à Levenshulme à l'âge de 18 ans, et y habite toujours. Après avoir décroché son diplôme d'infirmière en 2003, elle travaille actuellement en tant que *practice nurse*. Elle a également eu d'autres emplois auparavant, dans des bureaux ou en tant qu'agent d'entretien. Elle a trois enfants, dont deux (LD1 et SD1) font également partie de nos locuteurs. Sa mère, originaire elle aussi de Manchester, est aujourd'hui retraitée, et travaillait auparavant comme boulangère. Si GD1 considère que son accent est mancunien, elle pense que les accents des membres de sa famille ne sont pas particulièrement prononcés. Elle apprécie les accents en général, mis à part le *BBC English*.

4.3.3.4 JA1

JA a 26 ans et habite à Hulme. Elle a étudié le travail social (*social work*) à l'université de Manchester, tout en travaillant en parallèle dans un salon de coiffure, puis a décidé, après son diplôme à l'université, de commencer un diplôme de coiffure qu'elle a désormais obtenu. Elle travaille donc à présent uniquement comme coiffeuse, mais a pour projet d'enseigner la coiffure. Sa mère habite à Urmston, et enseigne le travail social et l'anglais. Son père est PA1, qui fait partie de nos locuteurs. JA1 a deux sœurs plus jeunes qu'elle. Elle se définit comme une vraie Mancunienne, et la seule autre ville dans laquelle elle se verrait vivre est Londres. Néanmoins, elle pense qu'elle ne pourrait y rester plus de quelques années, car Manchester lui manquerait trop. Elle pense que sa prononciation est typique de Manchester.

4.3.3.5 LD1

LD1 a 29 ans et habite à Stockport. Elle a une licence en photographie et philosophie qu'elle a obtenue à Preston. Elle est ensuite revenue à Manchester effectuer sa formation pour devenir enseignante (*Postgraduate Certificate in Education*), profession qu'elle exerce aujourd'hui (elle enseigne la photographie à Wigan). Parallèlement à son activité professionnelle, elle prépare un master en photographie, et fait des photographies. Sa mère est GD1, son frère est SD1, et elle a également une sœur qui ne fait pas partie de notre base de données. Tous les deux sont plus jeunes que LD1. Le compagnon de LD1 est écossais, mais habite à Manchester depuis l'âge de 18 ans pour ses études. Ils attendaient au moment de l'enregistrement. LD1 ne se voit pas quitter Manchester, et n'a pas apprécié la vie à Preston. La seule ville où elle pourrait s'imaginer est Édimbourg, dont est originaire son compagnon. Elle ne se considère pas comme une vraie Mancunienne, car le terme est pour elle réservé aux membres des

classes populaires de Manchester. Elle se définit plutôt comme quelqu'un qui vient de Stockport, ou comme une locutrice du nord de l'Angleterre.

4.3.3.6 PA1

PA1 a 48 ans et habite à Timperley depuis quinze ans. À part 3 mois passés à Londres à l'âge de 19 ans, il a vécu toute sa vie à Manchester, où il est né. Il est aujourd'hui informaticien pour la NHS, et occupait auparavant un autre poste dans lequel il réparait des équipements médicaux. Lorsqu'il a changé d'activité, il a passé un *Higher National Certificate* en informatique, suivi d'un autre diplôme en informatique. PA1 est divorcé, et a trois filles, dont JA1, qui fait également partie de notre corpus. Il est membre d'un club de sport, ainsi que d'un club de running. Les deux parents de PA1 sont nés en Jamaïque, et sont arrivés en Angleterre dans les années 1940. Son père travaillait en tant que docker, puis comme ouvrier dans une usine à Manchester. Sa mère était femme au foyer et s'occupait des enfants, car PA1 a 4 frères et 5 sœurs. Il se définit comme un vrai Mancunien, dont la caractéristique majeure est pour lui une ouverture aux gens : il est selon lui normal de parler à un parfait inconnu dans la rue. Il se sent d'ailleurs incapable de vivre ailleurs qu'à Manchester, ou peut-être éventuellement en Écosse, car il lui a semblé que les Écossais étaient semblables aux Mancuniens dans leur caractère au cours d'un court séjour là-bas.

4.3.3.7 PB1

PB1 a 55 ans et a habité toute sa vie à Manchester. Après avoir effectué sa scolarité dans le sud de Manchester, il a passé un diplôme d'infirmier psychiatrique à l'université de Salford, et a été infirmier psychiatrique auprès d'adultes pendant des années. Il a ensuite obtenu un autre diplôme et est aujourd'hui conseiller pour une branche de l'église catholique. PB1 se considère comme un vrai Mancunien, et ne se voit pas vraiment habiter ailleurs. Il mentionne Édimbourg, dont il apprécie l'architecture, mais avoue qu'il ne sait pas vraiment à quoi la vie là-bas peut ressembler. Il définit son anglais comme mancunien.

4.3.3.8 RC1

RC1 a 23 ans et vient d'emménager à Chorlton pour ses études. Elle a habité à Manchester toute sa vie : elle a grandi dans le quartier de Levenshulme. Après une année sabbatique suite à l'obtention de ses A-levels, pendant laquelle elle a travaillé dans un centre d'appels et en tant que serveuse, elle étudie désormais la linguistique à l'université de Salford (elle est en troisième année), et est capable de mener une conversation en français. En parallèle de ses études, elle travaille à temps partiel dans un pub. Elle n'a pas encore choisi sa future carrière de manière définitive, mais aimerait devenir

orthophoniste ou enseignante. Ses deux parents sont mancunien(ne)s : son père travaille en usine et sa mère dans le service de restauration d'une école. Elle a deux frères, dont SC1, qui fait également partie du corpus. Ses passe-temps comprennent des sorties au pub, au cinéma, et des concerts. RC1 se définit comme une vraie Mancunienne, car elle est fière de ses origines, et a gardé son accent. Toutefois, elle considère que son accent est plus nordique que mancunien, et pense que le fait qu'elle soit originaire du sud de Manchester en est la cause. Si elle devait déménager, elle voudrait rester dans le nord de l'Angleterre : elle a visité Londres et ne souhaiterait pas y habiter. En revanche, plusieurs de ses colocataires étaient originaires de Liverpool, et elle a apprécié ses séjours là-bas, au point de choisir cette ville si elle devait quitter Manchester.

4.3.3.9 SC1

SC1 est le frère aîné de RC1. Il a 28 ans, et habite à Levenshulme. Il a habité plusieurs années à Colchester, dans l'Essex, et à Aldershot, pendant les 8 années qu'il a passées dans l'armée, au cours desquelles il a aussi voyagé en dehors des Îles Britanniques. Il est aujourd'hui étudiant, et voudrait travailler dans l'ingénierie ou l'informatique. Sa compagne, qui est infirmière, vient de Birmingham. SC1 pense avoir une identité mancunienne, même s'il souligne que le qualificatif de « vrai » Mancunien s'applique probablement plus aux supporters de football, ce qu'il n'est pas. Néanmoins, il considère que la caractéristique majeure des Mancuniens est leur ouverture aux autres. Il pense néanmoins que son accent mancunien n'est plus aussi fort qu'avant. En effet, il rapporte que lors de son arrivée dans l'armée, ses collègues (originaires d'autres régions, et parfois, d'autres pays) avaient du mal à le comprendre, et qu'il a dû adapter son accent en conséquence. SC1 ne voit pas vraiment dans quelle ville il pourrait habiter au sein du Royaume-Uni, mais il ajoute qu'il n'y accorde pas trop d'importance (il mentionne néanmoins son aversion pour Londres). En revanche, il aimerait habiter à Vancouver, au Canada.

4.3.3.10 SD1

SD1 est le frère de LD1 et le fils de GD1. Il a 24 ans, vient de terminer sa formation de pilote d'avion, à Southampton (il a passé en tout 8 mois à Southampton et Bournemouth), et vient de retourner vivre à Stockport avec ses parents en attendant de décrocher son premier emploi. Il a effectué sa scolarité à Stockport, puis a étudié les mathématiques et la physique à l'université de Leeds avant d'intégrer sa formation de pilote. Il est fan de football et supporte Manchester United. L'identité mancunienne a pour SD1 surtout à voir avec l'humour et le sarcasme. Il pense que cette caractéristique s'applique aussi aux Scousers et plus généralement aux *northerners*. Il raconte d'ailleurs que lors de sa formation dans le sud de l'Angleterre, ses camarades ont mis un

certain temps à comprendre son humour. SD1 est préparé à quitter Manchester pour son travail. Idéalement, il aimerait que son premier poste soit localisé à Manchester, mais ne souhaite pas y vivre toute sa vie : son rêve est de vivre en Australie ou en Nouvelle-Zélande. Cependant, il ajoute qu'il aime Manchester, et qu'il s'agit plutôt d'un désir de quitter l'Angleterre en général que Manchester en particulier. SD1 définit son accent comme mancunien, mais dit avoir été entraîné à modifier son accent pour effectuer les annonces à bord des avions. Il ajoute qu'avoir passé du temps avec des *southerners* a certainement eu un effet sur son accent.

4.3.3.11 SN1

SN1 a 22 ans, et est née à Salford. Elle y habite toujours, puisqu'elle vit actuellement à Irlam, mais a passé une année à l'étranger, au cours de laquelle elle a habité 6 mois en Mannheim en Allemagne, et 4 mois à La Corogne en Espagne. Elle étudie l'allemand et l'espagnol à l'université de Salford. Elle ne se considère ni trilingue ni bilingue, mais est capable de se débrouiller dans les deux langues dans la plupart des situations auxquelles elle est confrontée, même si son allemand est, selon elle, meilleur que son espagnol. Elle aimerait devenir enseignante, notamment suite à son expérience en tant qu'assistante de langue. Ses deux parents viennent d'Irlam : son père est en charge des livraisons et du transport dans une entreprise de négoce en bois, et sa mère est actuellement en train de passer son PGCE, après avoir repris ses études à l'université il y a quelques années. SN1 se définit comme quelqu'un qui vient de Salford, mais elle trouve que les expressions « vrai Mancunien » et « Salfordien » sont un peu trop fortes, et sont le signe d'une fierté inconditionnelle envers la ville. Néanmoins, elle ne se voit pas dans une autre ville que Manchester en Grande-Bretagne. SN1 définit son accent comme mancunien, et déclare qu'elle ne fait pas d'effort particulier pour modifier sa prononciation car elle ne rencontre généralement pas de problèmes de communication, mis à part lors de ses expériences en Espagne et en Allemagne.

4.3.3.12 AW1

AW1 a 60 ans, et est retraité. Il travaillait auparavant dans le social. Il est né à Collyhurst, l'un des quartiers les plus défavorisés de Manchester, où il est revenu habiter il y a une dizaine d'années lorsqu'il a pris sa retraite. En revanche, il n'a pas vécu toute sa vie à Manchester, même s'il y a travaillé pendant une quinzaine d'années, car il a travaillé à Londres, dans le Cheshire, et à l'Île de Man (qu'il n'a pas appréciée). Il a effectué sa scolarité à Manchester, mais n'appréciait pas le système éducatif et l'a vite quitté. Il a pris des cours du soir plus tard dans sa vie et a fini par aller à l'université de Manchester dont il est diplômé. Ses deux parents sont nés à Manchester et ont quitté l'école tôt. Son père travaillait dans une imprimerie, et sa mère vivait de petits boulots. AW1 a trois frères et deux sœurs. Il a également une fille âgée de 40 ans,

et un petit-fils qui a 6 ans. Il lit beaucoup, et pratique le cyclisme. Il adore aussi le ballet, mais regrette de ne pouvoir en voir plus souvent à cause du prix. S'il devait vivre ailleurs qu'à Manchester, AW1 serait prêt à aller à Londres, même s'il n'apprécie pas toujours le fait d'y être un anonyme dans une foule par rapport à Manchester. Il souligne d'ailleurs que c'est peut-être aujourd'hui, à Collyhurst, qu'il est le plus heureux. Étant né et ayant été élevé à Manchester, et y habitant aujourd'hui, AW1 concède qu'il peut probablement être défini comme un vrai Mancunien. En revanche, il considère qu'il n'a pas un accent mancunien, qu'il n'apprécie pas et trouve trop « direct ». Il ajoute qu'il a essayé de modifier son accent pour ne pas trahir son origine mancunienne, et pense que son accent est plus proche des accents du sud de l'Angleterre.

4.3.3.13 CL1

CL1 a 63 ans, et est né à Didsbury. Il est *senior lecturer* en études filmiques à l'université de Salford. Il était à l'origine musicien professionnel, puis est devenu écrivain pour le théâtre et la télévision. Ensuite, il est allé à l'université étudier l'histoire des arts, puis a fait une thèse en musicologie. Sa mère est mancunienne, mais son père est né en Irlande avant d'arriver jeune à Manchester. Il était policier, tandis que sa mère travaillait à mi-temps en tant que coiffeuse. Ses passe-temps comprennent la musique et le cinéma. La femme de CL1 est née dans le New Jersey, mais est arrivée en Angleterre, à Ludlow, alors qu'elle était encore jeune. Elle s'est installée à Manchester, dont ses propres parents étaient originaires, après son divorce de son premier mari. CL1 a beaucoup voyagé, mais ne parle pas d'autres langues que l'anglais.

4.3.3.14 DS1

DS1 a 55 ans. Né à Manchester, il y a vécu jusqu'à l'âge de 17 ans, puis a passé une douzaine d'années en dehors de la ville, partagées entre une année en Allemagne, ses études à Oxford, et 7 ans à Bradford. Il est actuellement *senior performance officer* à l'université de Salford : il est en charge d'évaluer la performance de l'université sur plusieurs critères, comme la qualité de l'enseignement ou la réussite des étudiants. Il a un diplôme en physique et philosophie, et a travaillé dans l'informatique, ainsi qu'en tant que conseiller légal. Sa mère, originaire d'Irlande, était médecin, et son père, né à Londres, travaillait dans les affaires, et était souvent en déplacement. Sa compagne est née à Bangalore, a grandi à Londres, puis a habité dans le *West Yorkshire* avant de s'installer à Manchester. DS1 dit qu'il aimerait habiter à Oxford, s'il pouvait avoir un emploi à l'université, afin de pouvoir bénéficier de la bibliothèque universitaire locale. Il apprécie également Bristol, mais ne s'imagine pas vivre à Londres. Il se définit comme un Mancunien, et a toujours considéré Manchester comme son foyer, même lorsqu'il vivait à l'étranger. DS1 ne définit pas son accent comme mancunien, puisqu'il considère que la famille de sa mère a eu énormément d'influence sur lui, et il trouve

par conséquent que son accent varie beaucoup.

4.3.3.15 JG1

JG1 a 58 ans et habite à Sale. Elle travaille au sein des services sociaux, en particulier avec les enfants qui ont été retirés à leur famille. Elle a quitté l'école tôt, à l'âge de 15 ans, car sa mère est tombée malade à cette époque. Elle a ensuite passé ses A-levels lorsqu'elle était adulte, et étudie actuellement à distance pour obtenir un diplôme en sciences humaines et sociales. Ses deux parents étaient du nord de Manchester (Salford et Levenshulme), et ont emménagé dans le sud de Manchester dans les années 50. Son père était comptable et sa mère était femme au foyer. Elle a une sœur aînée et un frère cadet. Elle a 4 enfants, et 3 petits-fils. Elle adore la lecture et la musique, et aime préparer des activités pour ses petits-enfants. Son mari est originaire du sud de l'Angleterre. JG1 se définit comme une vraie Mancunienne, ce dont elle est fière. Elle ajoute qu'elle s'intéresse particulièrement aux héritages musical et industriel de la ville. Si elle devait quitter Manchester, elle souhaiterait s'installer dans le *Peak District* ou dans le *Buckinghamshire*. Elle apprécie également Newcastle, où elle avait l'habitude de séjourner pour rendre visite à sa fille. JG1 définit son accent comme mancunien, mais regrette de ne pas pouvoir parler un anglais standard comme certains présentateurs à la télévision. Elle ajoute qu'elle a déjà eu des complexes par rapport à sa manière de parler au cours de sa vie, même si elle a fini par accepter son accent.

4.3.3.16 AH1

AH1 a 41 ans, et est née à Salford où elle a habité jusqu'à l'âge de 7 ans, avant de déménager dans le sud de Manchester, à Burnage, où elle habite toujours (à part un séjour de 6 mois à Leicester, qu'elle n'a pas apprécié). Après avoir échoué à ses GCSE dans sa jeunesse, elle les a finalement passés un peu plus tard ainsi que ses A-levels, et a commencé un diplôme universitaire en *social care* qu'elle a choisi d'abandonner car elle est tombée enceinte. Elle travaille aujourd'hui à la cantine de la MGS mais a travaillé auparavant pendant dix ans dans une entreprise qui réparait les tondeuses à gazon. Elle a 2 filles (11 et 17 ans) et 2 garçons (8 et 14 ans). Ses deux parents sont nés à Salford, et ont tous les deux quitté l'école tôt. Son père travaillait dans une brasserie, et sa mère était couturière. Elle a 2 sœurs et 1 frère. Elle apprécie la lecture et la natation. Son compagnon travaille également au service de restauration de la MGS. Il est également né à Manchester, mais sa famille est originaire d'Irlande du Nord. AH1 se définit comme une Mancunienne : elle est d'ailleurs fière de ses origines. Elle ne souhaiterait pas vivre ailleurs, que ce soit au Royaume-Uni, ou dans un pays étranger. AH1 définit son accent comme mancunien, même si elle pense qu'il existe une grande différence entre l'accent du nord de Manchester et celui du sud de la ville.

4.3.3.17 AH2

AH2 a 41 ans et est née à Altrincham, où elle habite toujours. Sa mère, qui vient de Newcastle et a fait des études de langues à Oxford, était femme au foyer lorsqu'AH2 et son frère cadet étaient jeunes, puis a travaillé à l'aéroport de Manchester où elle enregistrerait les passagers avant les vols. Elle a ensuite intégré l'administration de l'université de Manchester. Son père dirigeait une entreprise dans le bâtiment avant de prendre les rênes d'une équipe professionnelle de lacrosse. AH2 a deux enfants de 7 et 11 ans. Elle aime lire lors de son temps libre. AH2 a fait ses études à Oxford, et a habité 11 ans à Londres et 1 an en Italie. Son mari vient du sud de l'Angleterre. AH2 enseigne l'italien à la MGS et enseignait également le français avant. Elle se définit plus comme nordique que comme uniquement mancunienne. De plus, elle ajoute que si elle est fière de venir de Manchester, elle est aussi heureuse en dehors de la ville, et il y a eu une époque où elle considérerait que Londres était son foyer. Elle n'est donc pas opposée à un nouveau départ de Manchester, et adorerait vivre à Londres mais ne le peut pas pour des raisons financières. AH2 décrit son accent comme étant légèrement mancunien ou nordique. Elle ajoute que certains élèves à Londres se moquaient de sa manière de prononcer les mots. Aujourd'hui, elle a encore beaucoup d'amis de l'université ou originaires du sud, avec lesquels elle modifie son accent vers une variété plus proche des variétés du sud.

4.3.3.18 CG1

CG1 a 55 ans et est née à Salford, où elle a toujours habité. Elle travaille dans l'administration de l'université de Salford depuis plus de 20 ans. Plus précisément, elle travaille dans le service qui gère les logements pour les étudiants. Elle n'a pas de formation particulière pour son poste, puisque quand ses enfants étaient petits, elle travaillait à l'université de Salford en tant qu'agent d'entretien, puis, après le départ d'un des membres du personnel administratif, elle l'a remplacé et s'est formée au fur et à mesure. Elle a deux enfants : une fille de 30 ans, qui travaille également à l'université de Salford, et un fils de 37 ans qui travaille pour l'université de New South Wales en Australie. Ses deux parents sont originaires de Salford. Elle aime aller en Espagne, à Alicante, où l'un de ses amis a une maison dans laquelle elle passe des weekends plusieurs fois par an. Elle a également visité d'autres pays en Europe et dans le monde. Les îles grecques sont d'ailleurs sa région préférée, et elle adorerait y habiter la moitié de l'année, pendant l'hiver. En revanche, elle ne se verrait pas vivre ailleurs qu'à Salford. CG1 se considère salfordienne, et non mancunienne. Elle pense d'ailleurs que son accent est différent de celui des Mancuniens.

4.3.3.19 GC1

GC1 a 31 ans et est né à Wythenshawe. Il habite désormais à Sale depuis une dizaine d'années. Toute sa famille est née à Manchester. Sa mère est femme au foyer, alors que son père a sa propre entreprise de bâtiment. Ils ont tous les deux quitté l'école vers 17 ans. GC1 a fait une formation courte en bâtiment et en commerce à MANCAT après l'école, puis a commencé à travailler dans l'aménagement de locaux commerciaux de manière itinérante. Après avoir rencontré sa femme, originaire de Manchester elle aussi, il a choisi d'avoir un mode de vie plus sédentaire et est revenu travailler à Manchester. Il est actuellement employé par la MGS et fait partie du service de maintenance. Sa femme dirige une crèche dans le sud de Manchester. GC1 a deux frères plus âgés que lui, et une sœur qui a 16 ans. Il les voit la plupart des weekends car la famille se réunit souvent pour un repas le dimanche. Il est fan de football et supporte Manchester City. Il se définit comme un vrai Mancunien. Il ne se verrait pas habiter ailleurs qu'à Manchester.

4.3.3.20 JW2

JW2 a 44 ans et est né à Salford. Il habite à proximité du lieu de sa naissance, à Worsley. Ses parents sont aussi originaires de Salford, mais contrairement à eux, JW2 se définit non pas comme un Salfordien mais comme un véritable Mancunien. Après son cursus scolaire, il a suivi un apprentissage en tant que plombier, puis est parti travailler deux ans en Grèce en tant que DJ, et trois étés de suite en tant qu'entraîneur de football aux États-Unis. Il dirige aujourd'hui le service de maintenance à la MGS. Les deux parents de JW2 sont aujourd'hui retraités. Son père travaillait en tant qu'électricien, et sa mère travaillait dans un hôpital spécialisé dans les troubles mentaux. JW2 a un frère et une sœur plus âgés, et deux filles âgées de 11 et 5 ans. Il adore le football, qu'il pratiquait lorsqu'il était plus jeune, mais qu'il a été contraint d'arrêter après une blessure au genou il y a quelque temps. Même si son logement est situé à l'opposé de Manchester par rapport à son lieu de travail, il ne se voit pas vivre dans un autre quartier et pense que Manchester est la meilleure ville du pays, même s'il apprécie Londres également.

4.3.3.21 LN1

LN1 a 34 ans et est née à Manchester. Elle a passé son enfance à Chorlton, et habite aujourd'hui à Fallowfield. Elle a également vécu 3 ans à Cambridge (pour ses études) et deux ans à Londres. Elle enseigne l'anglais à la MGS depuis 8 ans. Ses deux parents sont nés en Jamaïque, mais ils sont arrivés à Manchester alors qu'ils étaient encore jeunes. Son père est membre d'une église, et sa mère travaille pour le district métropolitain de Trafford. Elle a deux sœurs plus âgées. Elle adore la cuisine, aller au cinéma et au théâtre, et faire du running. Elle est aussi impliquée au sein de son église,

avec laquelle elle a prévu de suivre un programme d'un an (pour lequel elle a obtenu un congé sabbatique). Elle se définit comme une Mancunienne, puisqu'elle est née et a été élevée à Manchester. Cependant, elle ne serait pas opposée à l'idée de quitter la région si elle y était contrainte. Elle considère aussi que son accent est plus nordique que mancunien.

4.3.3.22 NS1

NS1 a 41 ans et habite à Sale. Il a grandi à Blackley jusqu'à l'âge de 18 ans, puis est parti à l'université de Durham étudier le français et l'allemand. Après son diplôme, ne sachant pas quoi faire, il a travaillé un an comme comptable, mais s'est vite ennuyé. Il a alors travaillé six mois à Londres dans une entreprise de bâtiment, puis a décidé de faire un master à Leeds. Il est ensuite revenu à Manchester pour travailler pour une compagnie d'assurance pendant un an, puis a finalement passé un an à Nottingham pour effectuer son PGCE. Il a également passé un an en France. Il travaille actuellement à la MGS où il enseigne le français, l'allemand et l'italien, et est également *head of modern languages*. Il entraîne aussi l'équipe de rugby de l'école. Sa mère travaillait en tant qu'agent d'entretien et dame de cantine dans l'école primaire que NS1 fréquentait. Elle est désormais retraitée mais effectue des ménages de temps en temps. Son père est également retraité, et a travaillé toute sa vie en tant qu'électricien. Ils viennent tous les deux du nord de Manchester (Blackley pour sa mère et Moston pour son père). NS1 a une sœur qui est professeur des écoles à Stoke. Sa femme, quant à elle, vient de la région de Newcastle. Elle est professeur de chimie, mais a décidé de devenir femme au foyer en attendant que leurs 3 enfants (7, 5 et 3 ans) soient plus grands. Elle reprendra probablement son travail ensuite. NS1 se définit comme un vrai Mancunien, et déclare qu'il ne ressent pas d'affinité particulière avec le sud du pays, et ne se verrait jamais vivre à Londres car Manchester lui offre tout ce dont il a besoin. Il est fan de Manchester United.

4.3.3.23 RM1

RM1 a 27 ans et habite à Stockport, où il a toujours vécu, exceptés 4 ans pendant lesquels il vivait la moitié de l'année à Oxford pour ses études de physique. Il a ensuite effectué son PGCE à Manchester. Depuis bientôt 5 ans, il enseigne la physique, l'électronique et les mathématiques à la MGS, où il a également étudié lorsqu'il était plus jeune. Il participe aussi à l'entraînement des équipes de rugby de l'école. Il aime faire du sport pendant son temps libre. Il est supporter de Manchester United comme son père. Ses deux parents sont avocats. Son père est originaire d'Oldham, mais sa mère est née à Belfast, et est arrivée à Manchester dans les années 1970 pour ses études. RM1 a également un frère cadet qui est en master d'anglais, et qui souhaite devenir enseignant. S'il comprend qu'on puisse lui accoler l'étiquette de « vrai Mancunien », il

considère que son accent n'est pas particulièrement mancurien. Il aime cependant la ville de Manchester, mais ne serait pas opposé à l'idée de quitter la ville car il aimerait quitter la MGS et trouver un nouvel emploi.

4.3.3.24 RP1

RP1 a 27 ans et est née à Withington. Elle vit à Ladybarn, et a habité toute sa vie à Manchester. RP1 a deux enfants de 8 et 3 ans, dont elle s'occupait jusqu'à récemment, mais depuis que le deuxième est en âge d'aller à l'école, elle a décidé de reprendre une activité professionnelle, et travaille donc à la MGS en tant que personnel de restauration. À long terme, elle aimerait décrocher un emploi dans l'administration, étant donné qu'elle a déjà occupé un poste similaire, mais préfère son emploi actuel pour le moment car il lui confère une plus grande flexibilité pour s'occuper de ses enfants. Elle a arrêté l'école après avoir passé un NVQ (*National Vocational Qualification*) de niveau 2 en sciences de gestion. La mère de RP1 travaille en tant qu'agent d'entretien dans une maison de retraite, et elle habite à Withington. Elle ne voit pas son père. Elle a un frère plus jeune qui habite aussi à Manchester. Le compagnon de RP1 travaille lui aussi dans la restauration, dans un hôtel à Droylsden. Il est lui aussi mancurien, même si une partie de sa famille a décidé de quitter Manchester pour le Pays de Galles. RP1 se considère comme une vraie Mancunienne, puisqu'elle a toujours vécu, et a fait toute sa scolarité et l'intégralité de sa carrière professionnelle à Manchester.

4.3.3.25 SA1

SA1 a 45 ans, est née à Manchester, et vit actuellement à Longsight. Elle a d'ailleurs toujours vécu à proximité de ce quartier. Elle travaille à la MGS en tant que personnel de restauration. Elle a eu plusieurs emplois avant d'occuper son poste actuel : elle a notamment travaillé dans une agence immobilière, et a été vendeuse dans plusieurs enseignes. SA1 a quitté l'école à 16 ans pour rejoindre à plein temps l'agence susmentionnée où elle travaillait déjà le weekend. SA1 est divorcée, et a deux filles de 27 et 25 ans, et un fils de 16 ans, qu'elle a élevés seule. Le père de SA1 travaillait dans une usine qui fabriquait des panneaux, et sa mère était agent d'entretien dans une école, puis à l'université. Ses deux parents sont nés à Dublin, mais ont quitté l'Irlande pour Manchester vers l'âge de 20 ans. SA1 a deux frères qui habitent aussi à Manchester. Pendant son temps libre, elle aime voir ses amis. SA1 se définit comme une vraie Mancunienne, mais n'est pas attachée à la ville au point de ne jamais s'imaginer vivre ailleurs. Par exemple, elle apprécie la ville de Bristol, et s'y verrait bien habiter. En revanche, quand elle est interrogée sur son accent, SA1 répond qu'elle espère ne pas avoir un accent de Manchester, et que ses parents l'ont élevée en insistant sur l'importance d'une prononciation standard, une valeur qu'elle essaye elle aussi de transmettre à ses enfants. Néanmoins, elle n'évalue pas les autres accents, comme le

Scouse ou l'accent londonien, de manière particulièrement positive.

4.3.3.26 SH1

SH1 a 58 ans, et est née à Salford, où elle habite toujours (à Swinton). Elle est dans le même service que CG1 à l'université de Salford, où elle travaille depuis plus de 30 ans. Elle travaillait à l'origine à la bibliothèque universitaire, avant d'être mutée au service en charge des logements étudiants. Elle a hâte de partir à la retraite dans quelques années afin de pouvoir passer plus de temps avec son mari qui est déjà retraité (il a occupé plusieurs emplois avant de finir par s'occuper des espaces verts de l'université de Salford). Elle a effectué toute sa scolarité à Salford, et a commencé à travailler directement après ses A-levels. Son père était polonais et est arrivé en Angleterre juste après la seconde guerre mondiale. SH1 ne parle cependant pas polonais, car son père parlait uniquement anglais à la maison, et il s'agit d'un de ses grands regrets. Sa mère est originaire de Salford, et a rencontré le père de SH1 lorsqu'ils ont travaillé tous les deux dans les quelques filatures de coton de la région de Manchester qui fonctionnaient encore dans l'après-guerre. SH1 a 2 frères, et un fils âgé de 40 ans. Comme CG1, SH1 se définit comme une Salfordienne. En revanche, elle ne pense pas qu'il y ait une grande différence entre Mancuniens et Salfordiens, et considère que c'est surtout le lieu où l'on est né et où l'on habite qui permet de distinguer vraiment les deux groupes. Elle définit son accent comme salfordien.

4.3.3.27 SH2

SH2 a 33 ans, et est né à Burnage, où il habite toujours. Il travaille à la MGS en tant que *estates assistant* : son travail consiste principalement à aider à la préparation de différents événements, et il effectue également des travaux de peinture et de décoration sur le site de l'école. Auparavant, il travaillait comme cuisinier. Ses parents sont aussi originaires de Burnage, où ils ont habité toute leur vie, bien que son père soit parti vivre dans le Kent depuis 5 ans. La mère de SH2 s'occupe d'enfants et fait des ménages, et son père travaille dans le bâtiment. SH2 aimait pratiquer le football pendant son temps libre, mais il a dû subir deux opérations du genou, et ne peut donc plus jouer comme avant. Il supporte Manchester United, et va régulièrement voir son équipe jouer au stade. Récemment, il s'est mis à l'escalade. SH2 se définit comme un vrai Mancunien. Il a fait plusieurs voyages en Europe mais a toujours été heureux de rentrer à Manchester. Il a aussi pensé à rejoindre son père dans le Kent, mais après avoir passé plusieurs semaines là-bas, il a souhaité rentrer à Manchester. Il considère que son accent n'est pas vraiment prononcé par rapport aux accents du nord de Manchester.

4.3.3.28 SJ1

SJ1 a 36 ans, et est né à Withington. Il habite actuellement à Burnage. Il a passé la majeure partie de sa vie à Manchester (il a effectué sa scolarité à la MGS), mis à part quelques années passées à l'université d'Exeter pour ses études de géographie et de français, quelques mois à Bordeaux dans le cadre du programme Erasmus, et un an au Canada, à Québec. Il a ensuite passé son PGCE de géographie à Manchester, puis a obtenu un poste d'enseignant de géographie à la MGS, qu'il a occupé pendant une demi-douzaine d'années. Il a ensuite commencé à se réorienter vers des postes plus administratifs, et a validé un master en administration des affaires. Il est aujourd'hui *director of development* à la MGS : il participe à la gestion financière de l'école, et est impliqué dans la levée de fonds pour les élèves qui ne peuvent pas payer les frais d'inscription de l'école. Il parle couramment français. Son père est originaire de Manchester, et a lui aussi fréquenté la MGS en tant qu'élève. Il a ensuite étudié le droit à la *London School of Economics*, et est devenu avocat dans un cabinet à Manchester. Il parle aussi français, mais a un niveau moins élevé que son fils. La mère de SJ1 est née à Blackburn, mais elle est arrivée à Manchester à l'âge de 6 ans. Elle est enseignante. La femme de SJ1 est enseignante elle aussi, et parle couramment français et espagnol, et a également des notions dans d'autres langues. SJ1 et sa femme ont 3 enfants. SJ1 se définit comme un vrai Mancunien. Il considère qu'il a l'accent mancunien le plus marqué parmi les membres de sa famille, ce qui est dû, d'après lui, à ses nombreuses activités sportives dans des clubs locaux dans sa jeunesse. Il déclare avoir fait un effort pour ne pas perdre son accent mancunien, même s'il est souvent amené à se rendre à Londres dans le cadre de son travail. Il est fan de football et supporte Manchester United, mais son passe-temps principal est le water-polo. Il est d'ailleurs entraîneur dans un club.

4.3.3.29 VH1

VH1 a 40 ans et habite à Hazel Grove, près de Stockport, dont elle a vécu à proximité presque toute sa vie. Elle a cependant fait ses études à l'université de Durham, avant de rentrer préparer son PGCE à Manchester. Elle enseigne l'anglais, et a travaillé dans plusieurs écoles avant d'intégrer la MGS où elle est employée aujourd'hui. Elle enseigne toujours l'anglais, mais occupe désormais des fonctions administratives qui lui prennent la majorité de son temps : elle est en charge du calendrier de l'école et d'un projet qui incite les élèves à faire du bénévolat au sein de la communauté locale. Son père est originaire de Levenshulme, et a travaillé toute sa vie en tant que technicien en télécommunications dans la région de Manchester. Sa mère était coiffeuse, mais a quitté son poste après la naissance de son premier enfant pour devenir mère au foyer. VH1 a rencontré son mari à l'université de Durham. Il est aujourd'hui avocat. Ils ont eu 3 enfants (13, 11 et 7 ans) ensemble. Leur fils aîné est d'ailleurs élève à la MGS.

VH1 pense que son accent est plus nordique que mancunien, mais elle considère que sa grammaire est standard, car sa mère la corrigeait énormément lorsqu'elle était jeune. VH1 ne souhaite pas quitter Manchester. Son mari travaille actuellement plusieurs jours par semaine à Londres, et elle espère que la situation ne deviendra pas permanente, car elle ne voudrait pas vivre là-bas.

4.3.3.30 IH1

IH1 a 65 ans, est né à Wigan, et habite actuellement à Horwich. Il a vécu pendant une dizaine d'années dans les Midlands, près de Ashby-de-la-Zouch. Il a effectué sa scolarité à Bolton, plus précisément à Westhoughton, et a suivi deux formations en vente et en marketing aux universités de Bradford et Loughborough plus tard dans sa carrière. IH1 est aujourd'hui retraité. Il a eu deux carrières dans le marketing : la première dans une entreprise de bâtiment, et la seconde dans une entreprise de papiers peints et de mobilier, dans laquelle il était responsable du secteur du textile. La mère de IH1 est également née à Wigan, dans le quartier d'Aspull. Elle travaillait comme tisserande dans les filatures de la région. Son père était quant à lui originaire de Westhoughton, et après avoir quitté l'école à 16 ans, il a travaillé avec les fermiers des exploitations agricoles et a tenu un magasin itinérant qui vendait divers produits, notamment de la paraffine. IH1 est marié avec VH2 et a trois enfants de 40, 38 et 30 ans, issus d'un premier mariage. Il est enfant unique. IH1 ne se définit pas comme un Mancunien, mais plutôt comme étant originaire de Westhoughton, même si, comme il le dit lui-même, il ne peut prétendre au titre de *Keawnyeds*, n'étant pas né à Westhoughton. Il ne souhaite pas quitter la région.

4.3.3.31 VH2

VH2¹⁷ a 65 ans, et est née à Westhoughton. Après son premier mariage, elle a déménagé à Bolton, mais est retournée à Westhoughton 5 ans plus tard. Elle habite désormais à Horwich avec son deuxième époux, IH1. Elle n'a jamais quitté la région. VH2 a fait sa scolarité à Westhoughton, et a commencé à travailler à plein temps à l'âge de 16 ans, et travaillait déjà à temps partiel dans une confiserie depuis ses 14 ans. Elle a travaillé dans des bureaux pendant la majeure partie de sa carrière, au cours de laquelle elle a pu gravir les échelons, et a fini par occuper un poste de secrétaire auprès d'un avocat. VH2 a ensuite quitté ce cabinet pour une chaîne de magasins, dans laquelle elle a occupé plusieurs postes, et où elle travaille toujours aujourd'hui à temps

17. Le véritable identifiant de VH2 est en fait emdvh1. Nous avons néanmoins choisi par souci de concision de ne faire référence à nos locuteurs qu'avec leurs initiales, et l'avons donc renommée VH2 dans le corps du texte de cette thèse (à l'exception de tableaux présentant des informations pour l'ensemble des locuteurs). Les enregistrements, disponibles en annexes électroniques, conservent les identifiants d'origine.

partiel, au service client. En parallèle, elle a suivi des cours de *cake decorating*, discipline qu'elle a ensuite enseignée. VH2 a deux soeurs, et une fille qui vit à Bolton. Ses deux parents sont nés et ont vécu à Westhoughton. Son père a servi dans l'armée pendant la seconde guerre mondiale, puis a travaillé en tant qu'électricien. Sa mère était tisserande. VH2 ne se définit pas comme une Mancunienne, mais comme quelqu'un qui vient du Lancashire. Elle mentionne d'ailleurs le changement des frontières administratives de 1974, et souligne qu'il n'a pas eu d'influence sur son identité. Elle décrit également son accent comme étant du Lancashire plus que mancurien ou nordique. VH2 est heureuse à Horwich et ne se voit pas vivre ailleurs, même pas en Cornouailles, où elle et IH1 ont récemment séjourné.

4.3.4 Locuteurs et attitudes

Une différence majeure entre le protocole PAC d'origine et celui de PAC-LVTI est, nous l'avons vu, un ensemble de questions ayant trait au langage, au travail, ainsi qu'à la relation qu'entretiennent les enquêtés avec leur lieu de vie. Dans le cadre de notre problématique, nous avons choisi d'explorer ces thèmes et d'étudier l'existence ou non d'un lien entre caractéristiques dialectales et attitudes par rapport au langage et à la ville. Contrairement aux indices de niveau d'études et de profession présentés précédemment, nous n'avons pas utilisé le rapport qu'ont nos locuteurs à la langue ou à Manchester afin de les sélectionner. Il s'agit d'un indice développé *a posteriori*, et ce pour 2 raisons majeures. La première est que peu d'études en sociophonologie ont à notre connaissance choisi de sélectionner leurs enquêtés sur de tels critères, et qu'il nous a semblé important que les critères de sélection traditionnels (âge, genre, catégorie socio-économique) ne soient pas délaissés afin de pouvoir comparer nos données et résultats aux travaux passés et futurs. La seconde raison tient à la nature même de l'indice sur les attitudes. Comme nous le verrons, il existe de grandes différences dans l'homogénéité des réponses apportées par les locuteurs aux questions posées, et certains pans du questionnaire ne permettent pas de suffisamment différencier plusieurs catégories de locuteurs. Nous avons retenu en particulier 3 axes que nous désirions explorer au cours de ce travail. Il s'agit de la relation qu'entretiennent les locuteurs à la ville de Manchester ou au Greater Manchester dans son ensemble, de leur rapport au langage et, enfin, de leur réponse à la question *Do you feel that you're a true Mancunian/Salfordian?* Pour les deux premiers critères, nous avons décidé d'établir un indice simple à 3 niveaux. En effet, nous avons considéré que la quantité d'informations fournies par le locuteur sur ces points n'est pas nécessairement le reflet d'une opinion véritablement tranchée sur les questions posées. Il nous semble que nous ne pouvons négliger l'influence de l'enquêteur, qui peut par exemple décider de poursuivre ces questions sur un sujet en particulier avec un locuteur, alors qu'il aurait changé de sujet avec un autre locuteur passée la réponse de ce dernier. Pour illustrer nos propos, prenons deux locuteurs, chacun ayant une opinion positive de l'accent mancurien. Doit-

on considérer que le locuteur qui est capable de décrire certaines caractéristiques de l'accent mancurien a une vision plus positive de cette variété que le second locuteur ? Nous pensons que nous devons répondre par la négative à cette question afin d'éviter un écueil méthodologique. Nous avons donc opté, à la fois pour le rapport à Manchester en tant que lieu de vie, et pour le rapport à la variété mancurienne, pour un indice comportant les chiffres suivants : 1 pour une attitude négative, 2 pour une attitude neutre ou non déterminable avec certitude, et 3 pour une attitude positive. Dans le cas des réponses à la questions *Do you feel that you're a true Mancunian/Salfordian*, nous avons choisi d'attribuer un 1 aux locuteurs ayant répondu de manière positive, et un 2 dans le cas contraire.

Nous avons donc analysé nos enregistrements par rapport au premier critère qui était le rapport à Manchester en tant que lieu de vie. L'homogénéité des résultats est surprenante, puisque sur nos 31 locuteurs, seuls 5 ont une opinion neutre de la ville, et aucun n'a une attitude négative envers le Greater Manchester. Comme la présentation de nos locuteurs le confirme (voir 4.3.3), peu de nos enquêtés souhaitent quitter la région. Parmi ceux que nous avons classés comme ayant une attitude neutre, on rencontre soit des locuteurs qui ne sont pas opposés à un départ de Manchester, notamment pour des raisons professionnelles (SA1, SD1), soit des personnes ayant déjà vécu pendant longtemps dans une autre région, comme AH2.

Les réponses sont beaucoup plus variées en ce qui concerne le rapport à la variété mancurienne. Nous avons 9 locuteurs avec une opinion négative de l'accent mancurien, 10 avec une opinion neutre (dont 4 locuteurs que nous avons assignés à cette catégorie car nous ne disposons pas d'informations en quantités suffisantes pour les assigner avec certitude à une autre catégorie) et 12 locuteurs avec une opinion positive. Notons que les descriptions de la variété du Greater Manchester varient grandement selon les locuteurs. On rencontre plusieurs adjectifs utilisés pour qualifier l'accent mancurien au cours des enregistrements, qui peuvent être aussi variés que *harsh* et *warm*. En revanche, parmi les descriptions négatives de la variété mancurienne, revient souvent la qualité « nasale » de l'accent, peu appréciée des locuteurs qui la mentionnent. Des commentaires prescriptifs sont aussi souvent présents chez les locuteurs ayant une mauvaise opinion de l'accent mancurien. Certains locuteurs mentionnent, au cours de la conversation, qu'il existe pour eux une différence entre l'accent de Salford et celui de Manchester, et quelques locuteurs soutiennent qu'ils sont capables de les distinguer. Un locuteur en particulier, NS1, note que l'image que les britanniques ont de l'accent de Manchester est en fait un accent de Salford. SC1 tient quant à lui des propos similaires, puisqu'il dit qu'il a presque l'impression que l'accent de Manchester est en fait l'accent de Salford. D'ailleurs, la question concernant *Coronation Street* (qui se situe, ne l'oublions pas, dans un Salford fictionnel) reçoit des réponses aussi diverses que variées. Plusieurs locuteurs considèrent que les accents entendus dans ce programme sont authentiques, alors que d'autres considèrent que ce n'est pas le cas,

car certains acteurs sont originaires d'autres régions du nord (Yorkshire), voire du sud de l'Angleterre.

Enfin, nous avons également choisi de nous intéresser aux réponses de nos locuteurs à la question *Do you feel that you're a true Mancunian/Salfordian?* 4 de nos locuteurs n'ont pas répondu clairement à cette question, et nous avons pris la décision de ne pas leur attribuer d'indice dans ces cas-là, même si d'autres éléments dans la conversation pouvaient nous laisser à penser qu'une des deux réponses était la plus probable. En effet, tous les enquêtés n'ont pas compris la question de la même façon, et ils n'accordent pas tous le même poids à certains critères dans la définition d'un véritable Mancunien (ou Salfordien). Ainsi, certains locuteurs considèrent que le lieu de naissance et le lieu d'habitation suffisent pour prétendre au titre de véritable Mancunien, alors que d'autres soutiennent que le titre requiert également une certaine fierté envers la ville, et un accent local. Quelques locuteurs considèrent par ailleurs que le terme est réservé à certains groupes de la société, comme par exemple les membres de la classe ouvrière ou les supporters de football. Dans l'ensemble, une majorité de nos locuteurs se considèrent comme de véritables Mancuniens ou Salfordiens, puisque sur les 27 locuteurs auxquels nous avons attribué un indice pour ce point, 19 obtiennent le score de 1 (8 locuteurs ont un score de 2, correspondant à une réponse négative). Nous constatons que CG1 et SH1, qui sont toutes les deux originaires de Salford et appartiennent à notre génération de locuteurs la plus âgée, se définissent comme de véritables Salfordiennes, par opposition aux Mancuniens. En revanche, les propos des locuteurs salfordiens des autres générations ne sont pas aussi tranchés. JW2 se définit par exemple comme un Mancunien, et il ajoute qu'il s'agit d'une différence générationnelle puisque ses parents se définissent comme des Salfordiens. AH1, malgré sa naissance à Salford, se définit comme une Mancunienne. Quant à SN1, elle se définit comme une personne originaire de Salford, mais trouve le terme de *true Salfordian* trop fort, et décrit son accent comme étant mancunien.

4.3.5 Outils utilisés

Nous ne reviendrons pas ici en détail sur la méthodologie adoptée dans le cadre du programme PAC, mais plutôt sur les outils et méthodes auxquels nous avons eu recours à titre personnel pour notre étude. Ainsi, nous avons naturellement transcrit les enregistrements en suivant les principes énoncés en 4.2.4. Nous avons ensuite choisi, afin d'étudier l'intégralité du système vocalique de nos locuteurs, de procéder à une étude de type socio-phonétique : pour chaque ensemble lexical, nous avons mesuré les valeurs formantiques des voyelles produites par les locuteurs sélectionnés afin d'établir un graphique symbolisant l'espace vocalique. En effet, étant donné les relations qu'entretiennent les deux premiers formants avec l'ouverture (ou la hauteur) et l'antériorité vocaliques (F_1 est inversement proportionnel à la hauteur, et F_2 est proportionnel

à l'antériorité^{18 19}), il est d'usage de représenter l'espace vocalique à l'aide d'un graphique ayant pour abscisse F_2 et pour ordonnée F_1 (voir par exemple K. Johnson 2012, p. 144). Un autre graphique fréquemment utilisé pour représenter l'espace vocalique a $F_2 - F_1$ en abscisse et F_1 en ordonnée : c'est la méthode défendue par Ladefoged (Ladefoged & K. Johnson 2011, p. 218).

Bien évidemment, le recours à des mesures formantiques implique une méthodologie spécifique. L'anglais étant soumis à de nombreux phénomènes de réduction vocalique, les mesures portent le plus souvent exclusivement sur des voyelles portant un accent primaire dans un mot (à l'exception des ensembles lexicaux de happy, letter et comma). Baranowski (2013, p. 407) stipule même que les voyelles sélectionnées font, dans l'idéal, partie d'un mot mono ou disyllabique. Il s'agit d'un paramètre que nous avons pris en compte, et toutes les voyelles sélectionnées pour nos mesures font partie d'un mot de deux syllabes maximum.

La sélection des mots contenant les voyelles qui seront mesurées n'est pas le seul obstacle auquel est confronté le chercheur. Comme nous le savons maintenant, les données orales sont continues, et leur segmentation (en mots, mais aussi en phonèmes ou allophones) n'est pas sans poser quelques problèmes : le signal continu est divisé par l'annotateur en plusieurs unités. Une conséquence directe de ce constat est qu'établir les frontières d'une voyelle (où elle commence et où elle finit) s'avère une tâche fort délicate. Par ailleurs, les éléments directement adjacents (consonnes, et parfois d'autres voyelles) aux voyelles qui nous intéressent peuvent avoir une influence sur leur réalisation. Dès lors, comme le souligne Baranowski (ibid., p. 407), il est important de ne pas retenir des segments au sein desquels l'influence de l'environnement est trop importante, sans pour autant se retrouver avec des contextes phonétiques ou phonologiques trop peu variés, qui ne permettraient pas de formuler des généralisations quant au système vocalique. Ainsi, le recours aux mots de type hVd²⁰ n'est clairement pas adapté pour notre travail, malgré leur présence fréquente dans les études phonétiques (voir par exemple Hagiwara 1977, Ferragne & Pellegrino 2010 ou Harrison 2013) et les avantages qu'ils comportent (l'articulation relativement ouverte de /h/ tranche avec celle des autres consonnes de l'anglais, et elle est par conséquent considérée comme la consonne initiale ayant le moins d'influence sur la voyelle qui suit). Nos listes de mots et notre texte ne comportent aucune occurrence de ce contexte, et si les conver-

18. « Vowel height is negatively correlated with F_1 frequency; [high] vowels have low F_1 , and [low] vowels have high F_1 (the F_1 axis is plotted with low frequencies at the top to emphasize the correlation between impressionistic vowel height and F_1 frequency). Similarly, vowel frontness is correlated with F_2 ; [front] vowels have high F_2 , and [back] vowels have low F_2 . » (K. Johnson 2012, p. 44).

19. « Height is inversely proportional to the value of F_1 , so that high vowels have low F_1 values and low vowels have high F_1 values. Advancement is directly proportional to F_2 value, so that vowels more to the front have higher F_2 values, while vowels more to the back have lower F_2 values. » (E. R. Thomas 2011, p. 145).

20. Il s'agit de mots ou, plus rarement, de séquences de mots, composés d'un /h/, suivi d'une voyelle, elle-même suivie d'un /d/.

sations en contiennent quelques-unes, elles sont dans l'ensemble assez rares, et nous aurions fatalement eu un nombre trop faible de *tokens* pour pouvoir entreprendre la moindre analyse. Une solution aurait pu consister en la création d'une liste de mots ou de phrases contenant des contextes hVd, mais cela aurait alourdi un protocole qui est déjà assez exigeant pour les locuteurs. En outre, plusieurs des mots hVd utilisés, afin d'avoir une vue d'ensemble des réalisations des locuteurs, sont rares, des noms propres, ou créés de toutes pièces pour l'occasion (D'Arcy et al. 2004). Il est donc parfois nécessaire de donner aux locuteurs un mot avec lequel la séquence hVd est censée rimer, ce qui pose certains problèmes méthodologiques.

Quels sont donc les contextes qu'il est préférable d'exclure? Hillenbrand, M. J. Clark & Nearey (2001) analysent plusieurs séquences de type CVC pour les consonnes /h,b,d,g,p,t,k/ et en tirent plusieurs conclusions. Tout d'abord, il y a une tendance générale à la centralisation des voyelles lorsqu'elles se trouvent dans un autre environnement que hVd, ce qui va dans le sens du choix de ces contextes dans la plupart des études. Ce qui retient particulièrement notre attention est l'influence des consonnes alvéolaires : Hillenbrand, M. J. Clark & Nearey (ibid., p. 760) remarquent que lorsqu'une voyelle est précédée d'une telle consonne (dans les contextes tVC et dVC donc), on observe des valeurs plus importantes de F_2 pour les voyelles d'arrière, allant jusqu'à 600 Hz supplémentaires. Une telle différence (qui est d'ailleurs relevée également par Harrington 2010, p. 99), sur un petit nombre de *tokens*, pourrait déséquilibrer les moyennes obtenues à partir des mesures formantiques. Il nous paraît donc plus sage d'exclure les mots commençant par un /t/ ou un /d/. De son côté, Baranowski (2013, p. 407–409) note que les agrégats consonantiques composés d'une obstruante et d'une liquide, en position initiale, modifient de manière importante la voyelle qui suit (la rendant plus postérieure et plus ouverte), et qu'il est par conséquent préférable de ne pas sélectionner ces mots-là. Comme il le note justement, il en résulte que plusieurs mots-clés utilisés par Wells pour désigner ses ensembles lexicaux (par exemple DRESS et FLEECE) ne sont pas des mots appropriés pour des mesures formantiques. En outre, Baranowski souligne que /w/ et /j/ sont difficilement différenciables des voyelles qui les suivent, et qu'il est donc préférable de ne pas les retenir. Effectivement, Harrington (2010, p. 100) mentionne que les approximantes voisées sont souvent similaires à des sons vocaliques du point de vue de leur structure acoustique. Les autres approximantes de l'anglais ont aussi une influence sur les formants des voyelles adjacentes, mais plutôt lorsqu'elles se trouvent en position finale :

In rhotic dialects of English, the influence of a following /r/ on the preceding vowel is so strong that such vowels form a separate sub-system and as such should be analysed separately from tokens of the same vowel in non-rhotic environments. The influence of a following lateral is often quite strong as well. For example, in most dialects of English the fronting of back upgliding vowels /uw/, as in *too* and *food*, and /ow/, as in *go* and

boat, is markedly less advanced when the vowel is followed by /l/, as in *tool*, *fool*, and *goal* and *pole*, respectively. Therefore tokens with a following /l/ should be analysed separately, i.e., they should not be included in the calculation of the mean formant values of a vowel (Baranowski 2013, p. 408–409).

Enfin, Baranowski avance que les consonnes nasales en position finale ont également une influence non négligeable sur la voyelle qui précède, car cette dernière est souvent nasalisée, ce qui entraîne une altération conséquente des formants de la voyelle. Harrington est d'accord sur ce point : « There is a loss of perceptual contrast especially along the height dimension when vowels are nasalized i.e., high vowels tend to be perceived to be lower and low vowels are perceived to be phonetically higher » (Harrington 2010, p. 117).

De nombreux environnements doivent donc être exclus avant d'entreprendre des mesures de formants. C'est de cette manière qu'a par exemple procédé Evanini (2009), qui adopte dans son travail la méthodologie mise en œuvre pour *The Atlas of North American English* (ANAE, Labov, Ash & Boberg 2006). Par conséquent, les contextes suivants ne sont pas retenus lors du calcul des moyennes des formants (Evanini 2009, p. 48) :

- voyelles suivies de /l/ ou /r/
- voyelles précédées de /w/ ou /y/ ²¹
- voyelles précédées d'un agrégat consonantique obstruante + liquide /i/, /e/, /æ/ et /aw/ lorsqu'elles sont suivies d'une consonne nasale

En ce qui nous concerne, nous avons exclus les environnements suivants pour nos mesures formantiques ²² :

- voyelles suivies de /l/ ou /r/
- voyelles suivies de /n/, /m/ ou /ŋ/
- voyelles précédées de /w/ ou /j/
- voyelles précédées de /t/ ou /d/
- voyelles précédées d'un agrégat consonantique obstruante + liquide
- voyelles directement adjacentes à une autre voyelle (sans pause ou coup de glotte les séparant)

4.3.5.1 Délimitation des voyelles

Naturellement, la sélection de certains environnements au détriment d'autres pour nos mesures n'est pas l'unique conséquence du caractère continu du signal sonore.

21. Nous imaginons qu'il s'agit de /j/ dans nos propres transcriptions.

22. Nous suivons la notation adoptée dans les travaux mentionnés jusqu'ici, et présentons une liste de contextes phonémiques. Néanmoins, il nous semble qu'il est plus juste de raisonner en termes véritablement phonétiques : si le segment *my hat* est réalisé [maɪ'hæt] dans nos enregistrements, alors nous le prendrons en compte, mais ce ne sera pas le cas si sa réalisation est [maɪ'at].

Même dans les cas où l'influence de l'environnement phonétique est minime, les voyelles sont rarement des objets véritablement statiques au niveau acoustique. Il s'agit donc, d'une part, de délimiter systématiquement avec précision les voyelles qui seront exploitées, et d'autre part, de choisir où se situeront la ou les mesures pour ces voyelles. Plusieurs méthodes existent pour délimiter les voyelles. Elles peuvent être soit automatiques, soit manuelles. Des outils tels que SPPAS (Bigi & Hirst 2013) ou FAVE (Rosenfelder et al. 2011) appartiennent à la première catégorie. Cependant, malgré les avantages qu'ils présentent, nous ne les avons pas utilisés pour délimiter nos voyelles. Si ces outils ont uniquement besoin d'un fichier audio et d'une transcription (qui peut être au format .TextGrid) pour fonctionner, la méthodologie de transcription adoptée au sein du programme PAC n'est pas complètement compatible avec eux. Ainsi, FAVE exige que chaque locuteur soit transcrit sur une tire différente, ce qui n'est pas le cas pour l'instant au sein de PAC. Quant à SPPAS, il n'adopte pas les mêmes conventions pour ce qui est des pauses, hésitations, répétitions, etc.. De plus, ces outils associent généralement automatiquement transcription et fichier audio, pourvu qu'ils partagent le même nom de fichier. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous nous prononçons en faveur d'une suppression du dernier champ dans le codage du nom des fichiers au sein de PAC : il permettrait d'utiliser ces outils sans devoir renommer la moitié (voire l'intégralité) de nos fichiers, ou sans passer par une association manuelle des fichiers. En outre, étant donné que les délimitations automatiques ne nous dispensent pas d'une vérification manuelle ultérieure, et comme nos transcriptions orthographiques sont déjà alignées sur le signal (à un niveau, il est vrai, plus large que le mot, le phonème ou l'allophone), nous avons choisi de délimiter nous-même les voyelles retenues. Nous avons utilisé la transcription phonémique automatique de SPPAS (effectuée à partir de notre transcription orthographique) dans un second temps, afin de vérifier que nous n'avons pas oublié des occurrences des voyelles (en gardant à l'esprit les limites que comporte l'utilisation du dictionnaire de prononciation américaine sur lequel se fonde SPPAS).

Malgré la difficulté d'une telle tâche, E. R. Thomas (2011) souligne qu'il existe plusieurs règles pour la délimitation des voyelles, l'important étant la cohérence du traitement de l'enregistrement : « Figuring out what constitutes the onset or offset [of vowels] can be tricky. Not only that, but you have some options on what rules you can follow here. The key is to be consistent — choose the guidelines you want to follow and then stick with them » (ibid., p. 139–143). Le spectrogramme de l'enregistrement est un outil précieux à cette étape. Selon les différentes consonnes qui précèdent la voyelle, E. R. Thomas (ibid.) propose de chercher divers indices afin de pouvoir placer le début de la voyelle en question. Dans le cas des consonnes occlusives, il convient de chercher la phase de relâchement de la consonne, identifiable sur le spectrogramme sous la forme d'un trait vertical. On peut alors choisir de marquer le début de la voyelle juste avant ou au même endroit que la phase de relâchement, ou bien immédiatement après. Néanmoins, le cas des occlusives aspirées, qui font partie du système de l'anglais,

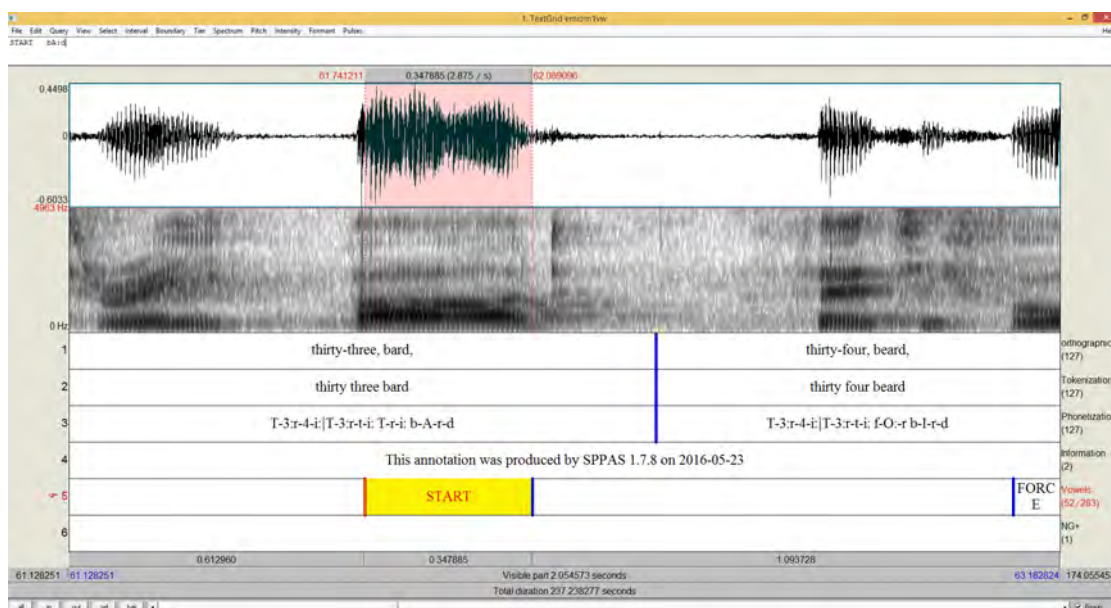


FIGURE 4.15 – Délimitation de la voyelle de *bard*

est plus problématique, car l'aspiration qui accompagne la phase de relâchement fait que cette dernière a lieu bien avant le début de la voyelle. Il est déconseillé dans ce cas de faire coïncider le début de la voyelle avec la phase de relâchement (E. R. Thomas 2011, p. 139). C'est donc ces principes que nous avons suivis pour l'intégralité des occlusives retenues (voir figures 4.15 et 4.16).

Les fricatives non-voisées ne présentent pas de problème particulier, puisque le début de la voyelle correspond au début du voisement sur le spectrogramme (ibid., p. 139). Elles sont donc relativement faciles à détecter (voir figure 4.17). Les fricatives voisées posent en revanche plus de difficultés, étant donné que le même critère ne peut être appliqué. E. R. Thomas conseille alors de placer la frontière à l'endroit où F_2 apparaît (voir figure 4.18).

La dernière catégorie de consonnes abordée par E. R. Thomas est les approximantes. Peu de cas nous intéressent ici, puisque /r/ ou /l/ en position initiale sont les seuls contextes que nous avons retenus. Étant donné leur structure acoustique similaire à celle des voyelles, il est difficile de les distinguer à l'aide du spectrogramme uniquement. E. R. Thomas (ibid., p. 142–143) souligne qu'il existe cependant certains indices qui peuvent nous aider : on peut ainsi examiner le spectrogramme à la recherche de zones où les formants sont stables. Une autre solution consiste à écouter la transition entre l'approximante et la voyelle, en réduisant progressivement la zone écoutée, jusqu'à déterminer là où commence la voyelle :

Another method that I find useful for approximants that precede vowels involves splicing off pieces of the acoustic signal. As more and more of

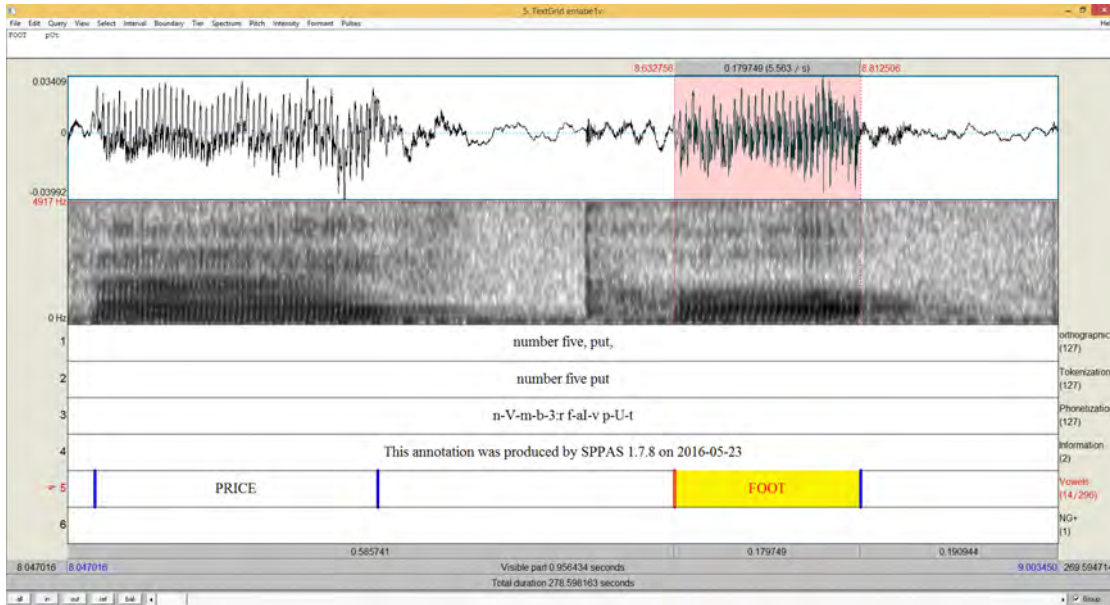


FIGURE 4.16 – Délimitation de la voyelle de *put*

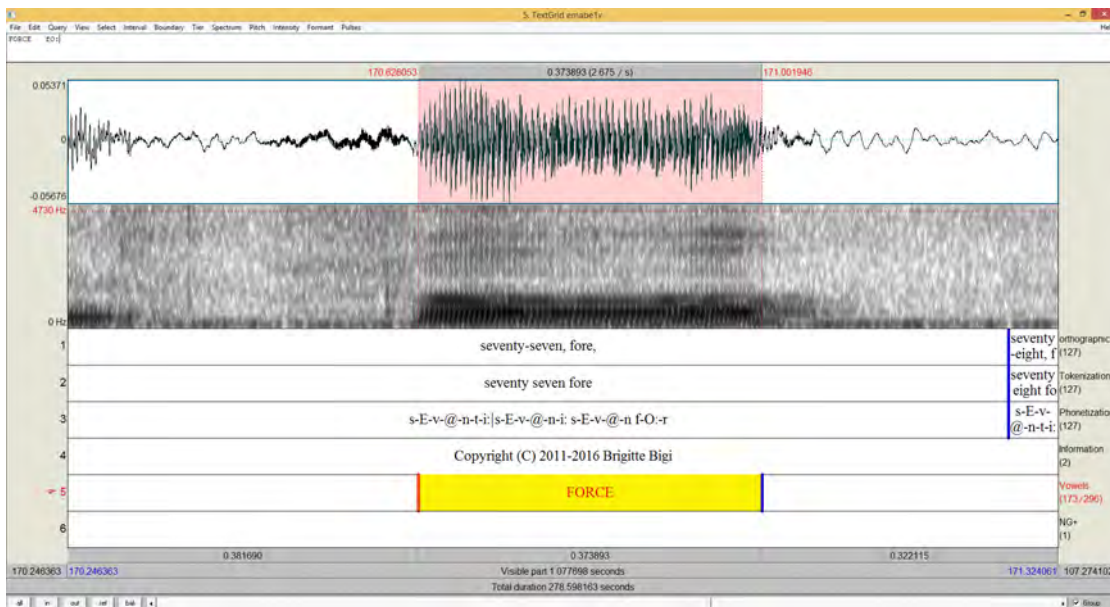


FIGURE 4.17 – Délimitation de la voyelle de *fore*

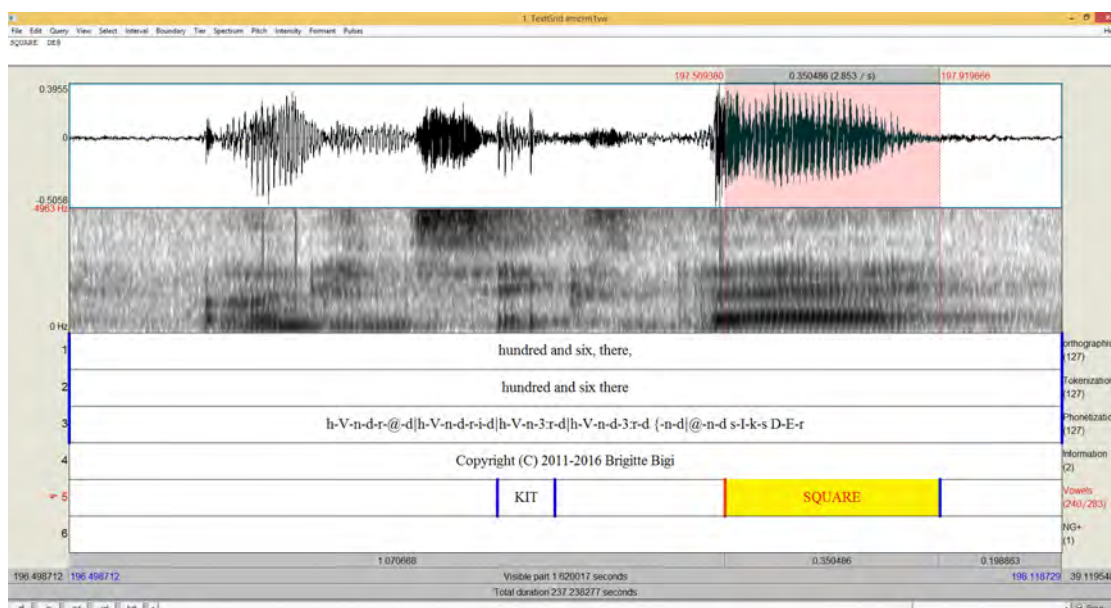


FIGURE 4.18 – Délimitation de la voyelle de *there*

a preceding [w], for example, is removed, the [w] eventually begins to sound like a [b], and the point at which it does so can be taken as the onset. Similarly, a preceding [ɪ] will begin to sound something like [b] and a preceding [j] more or less like [g] at a certain point (E. R. Thomas 2011, p. 142–143).

En ce qui concerne la fin des voyelles, les indices utilisés jusqu'ici ne sont pas nécessairement pertinents, et E. R. Thomas (*ibid.*, p. 141–142) recommande plutôt de placer la frontière soit là où le voisement disparaît (dans le cas d'une consonne non-voisée finale), soit là où les formants deviennent instables et mal définis (l'écoute attentive du segment étant d'une aide précieuse).

Naturellement, la délimitation des voyelles est aussi l'occasion de noter de quel type de voyelle il s'agit, afin de pouvoir retrouver à quoi correspondent les mesures qui seront finalement obtenues. Afin de nous assurer de la compatibilité du codage de nos voyelles avec d'autres programmes, nous avons choisi d'utiliser uniquement des caractères ASCII (impossible donc d'utiliser des symboles phonétiques ou phonémiques). Nous avons par conséquent indiqué, pour chaque intervalle délimitant une voyelle à mesurer, le mot-clé de l'ensemble lexical auquel elle appartient (en anglais britannique standard), puis une transcription du mot prononcé en SAMPA²³ (toujours en anglais britannique standard), séparé du mot-clé par une tabulation (ceci afin de faciliter l'importation des résultats

23. Le SAMPA (*Speech Assessment Methods Phonetic Alphabet*) est un alphabet phonétique utilisant uniquement des caractères ASCII.

dans un fichier texte).

4.3.5.2 Choix des points à mesurer

Une fois nos voyelles sélectionnées et délimitées, la dernière étape avant les mesures consiste à choisir le ou les points où celles-ci s'effectueront. Deux manières de procéder existent : on sélectionne soit un point unique, soit plusieurs. De nombreuses études optent pour la première méthode, et Baranowski (2013, p. 410) mentionne que c'est notamment l'approche retenue au sein du ANAE, ainsi que dans d'autres études telles que Baranowski 2007 ou Boberg 2008. Afin de pouvoir établir des comparaisons, il est d'usage de mesurer le même point pour chaque voyelle. Celui-ci peut-être défini à partir du début de la voyelle : 50 ms après le début de chaque voyelle par exemple. Cependant, cette méthode peut poser des problèmes lorsque toutes les voyelles étudiées n'ont pas la même durée. Il est donc plus courant de raisonner en termes de proportion de la durée totale de la voyelle. C'est souvent à 50 % de la durée de la voyelle que sont mesurés les formants dans le cas de monophthongues (Baranowski 2013, p. 410 ; E. R. Thomas 2011, p. 152). En revanche, bien que ces méthodes soient satisfaisantes pour les monophthongues, elles le sont nettement moins pour les diphtongues. Leurs formants étant moins stables par nature que ceux des monophthongues, un seul point de mesure ne permet pas de représenter le mouvement vocalique. D'après Evanini (2009, p. 60), la transition entre les deux éléments se situe souvent avant la moitié de la diphtongue. En outre, le choix d'un seul point de mesure requiert une analyse en amont du système, puisque les voyelles doivent avoir déjà été séparées en monophthongues d'une part, et diphtongues d'autre part, avec tous les problèmes que cela peut entraîner : quid des voyelles longues de l'anglais par exemple, dont certaines sont connues pour être plus proches des diphtongues sur le plan phonétique ? Pour remédier à ces problèmes, il existe une autre méthode, qui consiste à mesurer la voyelle en plusieurs points, afin de rendre compte de sa dynamique. E. R. Thomas (2011, p. 151–152) avance qu'il est courant de mesurer les points situés à 30 % et à 70 % de la voyelle, ou encore les points situés à 25, 50 et 75 % de la voyelle.

Il existe également des méthodes qui prennent en compte un autre paramètre que la durée de la voyelle. Ainsi, E. R. Thomas (ibid., p. 150) souligne qu'il est possible de mesurer les points où les formants changent de direction. Il ajoute que c'est par exemple la méthode utilisée par Labov, Yaeger & Steiner (1972), qui ont mesuré les points où F_1 atteignait son maximum. Il s'agit d'une méthode qui, selon lui, permet de mesurer une voyelle au moment où l'influence de l'environnement phonétique se fait le moins sentir (à partir du moment où la voyelle mesurée n'est pas suivie directement par une autre voyelle plus ouverte). Néanmoins, ce n'est pas une méthode adaptée lorsque plusieurs points sont mesurés, puisqu'il n'y a qu'un seul F_1 maximum. Mesurer également le point où F_2 atteint son maximum pourrait être une solution, mais elle ne fonctionnerait que pour les diphtongues avec un second élément plus avancé. En outre,

E. R. Thomas (2011, p. 150) note que dans le cas où une consonne dorsale suit la voyelle à mesurer, il est difficile de placer le maximum de F_2 avec précision, puisque celui-ci continue de monter sous l'influence de la consonne suivante. Par ailleurs, Baranowski (2013, p. 411) souligne que cette méthode est coûteuse à mettre en place, étant donné qu'elle demande une inspection, au moins visuelle, de chaque voyelle, car elle est moins compatible avec une automatisation de la tâche au moyen d'un script (nous reviendrons sur ce point dans la section suivante).

Finalement, d'autres méthodes existent encore. Elles se fondent souvent sur des intervalles de temps, auxquels les formants sont mesurés, ou sur une étude de la trajectoire de la voyelle au fil du temps (E. R. Thomas 2011, p. 152–153). Leur désavantage majeur est la multiplication des données, qui sont souvent peu lisibles une fois représentées par un graphique (voir Van der Harst, Van de Velde & Hout 2014 pour une comparaison de cette méthode avec celles présentées précédemment).

Pour notre part, nous avons choisi de mesurer toutes nos voyelles en deux points, situés à 1/3 et 2/3 de la voyelle. Cela nous permet de rester neutre par rapport au système de nos locuteurs : aucune voyelle n'est *a priori* considérée comme une monophongue ou une diphtongue. L'une des raisons qui nous ont poussé à faire ce choix est la problématique des monophongues longues /e:/ et /o:/ dans les variétés supralocales du nord de l'Angleterre. Si ces variantes sont véritablement présentes à Manchester, nous devons vérifier que les réalisations de ces voyelles sont effectivement stables au niveau phonétique, ce que nous nous proposons de faire en les mesurant en deux endroits. Il s'agit également d'une méthode qui offre selon nous un bon compromis entre précision et facilité de traitement des données. Nous avons notamment pu automatiser une partie des mesures au moyen d'un script sous Praat, que nous allons présenter maintenant.

4.3.5.3 Automatisation des mesures

Étant donné la taille de notre corpus, recueillir manuellement les mesures formantiques n'était pas envisageable. C'est pour cette raison que nous avons cherché un moyen d'automatiser au moins une partie du processus. L'un des avantages de Praat est qu'il permet d'exécuter des scripts pouvant effectuer un grand nombre de commandes (Brinckmann 2014, p. 361). De nombreux scripts sont d'ailleurs mis à disposition sur internet²⁴. Au cours de nos recherches, nous avons trouvé un script déjà existant, dont le but était proche du nôtre. Il s'agit d'un script conçu à l'origine par Lennes (2003), puis modifié par McCloy (2011). Il permet, pour chaque voyelle délimitée au préalable, d'extraire automatiquement les valeurs de F_0 , F_1 et F_2 au point situé à la moitié de la durée de la voyelle, et de les sauvegarder dans un fichier texte. Nous l'avons donc

24. Voir par exemple <http://www.helsinki.fi/~lennes/praat-scripts/> ou <http://www.linguistics.ucla.edu/faciliti/facilities/acoustic/praat.html>.

modifié afin que les mesures soient prises non seulement pour F_1 et F_2 , mais aussi pour F_3 ²⁵, et ce, non plus à la moitié de la durée de la voyelle, mais au tiers ainsi qu'aux deux tiers de celle-ci. Le script final²⁶, une fois exécuté sous Praat, crée une fenêtre dans laquelle l'utilisateur peut modifier certains paramètres (voir figure 4.19). Elle permet notamment d'indiquer au script dans quel dossier se trouvent les fichiers audio et les transcriptions, ainsi que leur format, et de créer le fichier dans lequel seront notés les résultats des mesures. Ensuite, le champ suivant permet d'indiquer au script dans quelle tire doivent être effectuées les mesures. Pour finir, le reste des champs concerne les paramètres d'analyse pour les formants et F_0 (que nous laissons ici de côté) : nous avons notamment utilisé les valeurs recommandées par Boersma & Weenink pour la fréquence du formant le plus haut, soit 5000 Hz pour les hommes et 5500 Hz pour les femmes.

Une fois lancé, le script inspecte chaque intervalle sur la tire indiquée, et ne retient que ceux qui ne sont pas vides. Il copie alors le contenu de l'intervalle (c'est-à-dire, dans notre cas, l'ensemble lexical auquel appartient la voyelle et la transcription du mot dont elle fait partie en SAMPA), puis effectue les mesures demandées et consigne les résultats dans un fichier texte (voir figure 4.20 pour un extrait d'un fichier regroupant des résultats).

4.3.5.4 Erreurs de mesure

Malgré les avantages évidents que présentent les outils automatiques par rapport au travail humain, en particulier pour ce type de tâche répétitive, il serait dangereux de penser que les mesures informatiques sont infaillibles. Des erreurs de mesure peuvent donc parfois se glisser dans les résultats, et celles-ci doivent être éliminées avant de pouvoir exploiter les résultats. Cette étape est cruciale dans notre cas, puisque nous travaillons, pour chaque locuteur, avec un petit nombre de *tokens*, et les moyennes des formants de chaque voyelle sont donc assez sensibles aux erreurs de mesure (Evanini 2009, p. 46 ; E. R. Thomas 2011, p. 158–159). Les erreurs de mesure sont faciles à repérer sur un graphique représentant F_1 en fonction de F_2 : généralement, une occurrence d'une voyelle se situant à un endroit très éloigné du reste des occurrences de la même voyelle peut révéler une erreur ou *outlier*. Par exemple, le premier point de mesure d'une occurrence de FLEECE (entouré en noir) apparaît clairement sur la figure 4.21 comme une erreur probable. Baranowski (2013, p. 413) propose donc d'écouter ces occurrences. Si la position de la voyelle dans l'espace vocalique n'est pas cohérente avec l'impression auditive qu'elle laisse, alors il s'agit vraisemblablement d'une erreur. En revanche, si la position de la voyelle est conforme à son écoute, alors Baranowski souligne que cette occurrence doit être conservée dans les données, car elle

25. Certaines formules de normalisation nécessitent F_3 . Nous avons donc décidé de le mesurer, afin de nous laisser un choix de procédures le plus large possible. Celles-ci sont présentées en 4.3.5.5.

26. Disponible en annexe électronique sur clé usb.

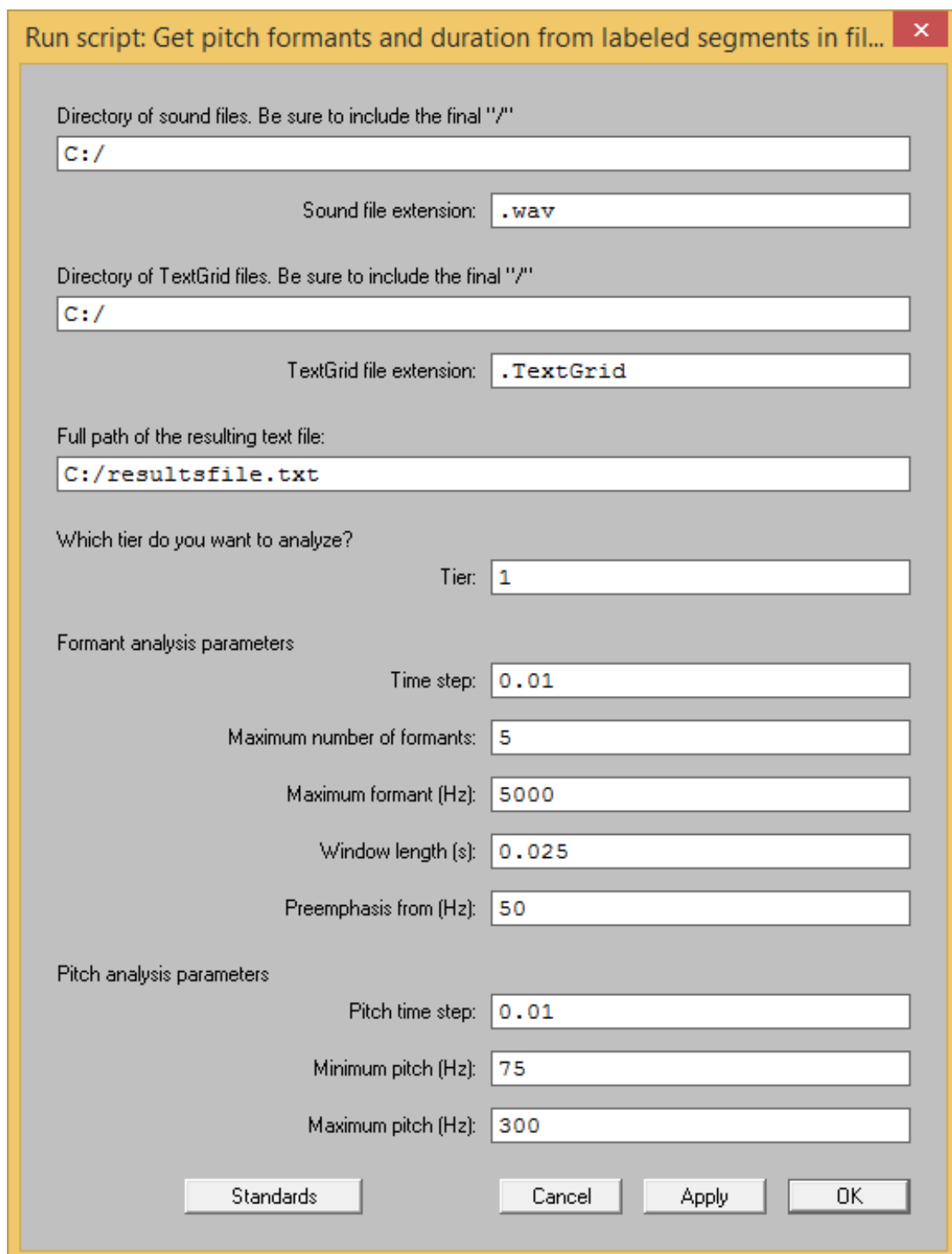


FIGURE 4.19 – Fenêtre apparaissant à l'exécution du script sous Praat

```

Filename TextGridLabel F1_33 F2_33 F3_33 F1_67 F2_67 F3_67
emcsh1cw TRAP p{t 933.7783006256698 1380.1054503874943
2601.113696637316 909.01147039455 1453.864082802287
2561.8192162691507
emcsh1cw TRAP b{t 893.2141728920925 1350.645988111693
2548.040635238363 891.1287479673708 1451.6271722893498
2563.329886640098
emcsh1cw FORCE f0: 479.5022781347537 816.0608109009456
2738.128935015169 483.51580076447726 989.517323802933
2743.1353533683455

```

FIGURE 4.20 – Extrait d'un fichier obtenu après exécution du script sous Praat

peut être indicative d'un changement en cours (il pourrait s'agir d'un changement en cours de diffusion lexicale). Pour revenir à notre occurrence de FLEECE en figure 4.21, l'écoute de la voyelle révèle qu'elle est phonétiquement proche d'une monophthongue, et non d'une diphtongue très étendue comme les mesures semblent l'indiquer. Il s'agit donc clairement d'une erreur de mesure, que nous avons exclue de nos résultats.

Les erreurs de mesure peuvent avoir plusieurs causes. D'après Baranowski (2013, p. 413), elles sont le plus souvent dues à un mauvais codage de la voyelle : par exemple, une voyelle appartenant à l'ensemble lexical de START est codée comme appartenant à FLEECE, ce qui sera répercuté lors du positionnement des occurrences de ces deux ensembles sur un graphique. Une simple correction du codage permet dans ces cas-là de résoudre le problème. Il arrive également que les mesures effectuées par le programme soient erronées, ce qui est particulièrement fréquent lorsqu'un bruit (sonnerie, porte qui claque, toux, etc.) se situe dans la zone où doit s'effectuer la mesure. Dans ces cas-là, l'étude du spectrogramme permet de vérifier que le programme a effectivement commis une erreur de mesure. La manière dont nous avons procédé est la suivante : après avoir exporté les résultats vers un tableur, nous les avons classés par ensemble lexical. Pour chaque ensemble lexical, nous avons vérifié les résultats qui semblaient inhabituels. Ainsi, des différences de valeur de l'ordre de plusieurs centaines de Hz, ou des valeurs pour un formant donné proches de celles du formant supérieur des autres occurrences de la même voyelle ont systématiquement été vérifiées sous Praat à l'aide du spectrogramme. C'est également le cas lorsque la dynamique d'une occurrence d'une voyelle (monophthongue, diphtongue centralisante, etc.) semblait clairement différente des autres occurrences de la même voyelle. S'il s'agissait d'une erreur de codage de la voyelle, celle-ci a été corrigée, et la mesure conservée si elle correspondait à l'impression auditive. Dans le cas d'erreurs de mesure de Praat confirmées par la lecture du spectrogramme, nous avons exclu les mesures en question.

4.3.5.5 Normalisation

Une dernière étape est nécessaire avant de pouvoir établir des comparaisons à l'échelle du groupe entier de locuteurs que nous avons sélectionné. Effectivement, il existe des différences individuelles entre locuteurs au en ce qui concerne les formants, dues notamment à des différences physiologiques au niveau des cordes vocales ou de l'appareil phonatoire. Ainsi, les femmes ont généralement des formants plus élevés que ceux des hommes (Ladefoged & K. Johnson 2011, p. 210 ; E. R. Thomas 2011, p. 30–31). Il est donc impossible de dire qu'une voyelle donnée chez un locuteur *x* est différente de celle d'un locuteur *y* sans s'intéresser à l'ensemble du système, faute de quoi les conclusions que l'on pourrait tirer seraient extrêmement limitées. Un procédé permet cependant d'étendre les comparaisons entre voyelles à plusieurs locuteurs. Il s'agit de la normalisation :

For intra-speaker studies, such as comparisons of speaking styles or determining constraints on variation, the formant measurements obtained can usually be taken at face value. However, for comparisons of different speakers, it is necessary to normalize the measurements. Because different speakers have different vocal tract lengths, their formant values for the “same” vowel will differ. Normalization makes the values comparable. Our auditory system also has some means of fixing the identity of vowels from different speakers, which is what allows us to understand each other regardless of physiological differences. Exactly how we accomplish it is not obvious, but numerous mathematical normalization techniques, based on different assumptions, have been developed (E. R. Thomas 2013, p. 111).

La normalisation n'est pas utilisée uniquement dans le champ de la socio-phonétique. Dans les faits, elle a plusieurs buts, auxquels les chercheurs accordent plus ou moins d'importance en fonction des objectifs de leurs recherches. E. R. Thomas (*ibid.*, p. 112) les résume ainsi :

- 1 Reducing inter-speaker variance that results from physiological differences.
- 2 Preserving linguistic (and dialectal) differences.
- 3 Distinguishing the contrasting vowels of a language/dialect.
- 4 Modeling how human vowel perception operates.

Dans le cadre des études sociolinguistiques, E. R. Thomas affirme que ce sont surtout les deux premiers objectifs qui sont importants : la normalisation doit réduire les différences physiologiques entre locuteurs, tout en maintenant les différences d'ordre social ou régional²⁷. C'est un point de vue partagé par Clopper :

The ideal vowel normalization algorithm would eliminate talker differences

27. Notons que ce n'est pas nécessairement le cas de toute étude qui a recours à la normalisation. E. R. Thomas (2011, p. 161) souligne par exemple que c'est plutôt le 4^{ème} critère qui est primordial pour les phonéticiens.

due to physiological and anatomical variation, while maintaining vowel category distinctions and relevant social category distinctions, such as variability due to age, gender, or regional or ethnic dialect (Clopper 2009, p. 1431).

De nombreuses formules de normalisation des données existent. Elles sont généralement réparties en deux catégories : les méthodes intrinsèques d'une part, et les méthodes extrinsèques d'autre part. Pour les premières, la normalisation s'effectue, pour chaque voyelle, uniquement à partir des informations contenues dans cette dernière. En revanche, pour les secondes, les voyelles sont normalisées à partir de l'intégralité des données recueillies²⁸. Ce sont souvent ces dernières qui sont les plus efficaces pour les objectifs qui sont les nôtres (Adank, Smits & Hout 2004, p. 3105 ; Clopper 2009, p. 1440 ; Flynn 2011, p. 24), mais les méthodes intrinsèques ont aussi leur utilité, notamment lorsque la mesure de l'intégralité du système des locuteurs n'est pas possible (E. R. Thomas 2013, p. 112). Les travaux évaluant les différentes méthodes de normalisation en sociolinguistique sont nombreux. La majorité d'entre eux comparent des méthodes intrinsèques et extrinsèques, bien qu'il existe aussi des articles dans lesquels les méthodes intrinsèques sont laissées de côté (c'est par exemple le cas de Nguyen & Espesser 2004, qui comparent 3 méthodes extrinsèques appliquées à des données issues du français).

De manière générale, les différentes études s'accordent sur les méthodes à suivre. Adank, Smits & Hout (2004) mettent à l'épreuve l'efficacité de 11 procédures de normalisation (5 intrinsèques et 6 extrinsèques), en les appliquant à un large corpus (160 locuteurs) du néerlandais. Leurs résultats indiquent que les formules extrinsèques sont plus efficaces quand il s'agit d'éliminer la variation physiologique, tout en conservant les oppositions phonémiques et la variation sociolinguistique (ibid., p. 3105). Parmi les méthodes extrinsèques, 3 sont recommandées : Lobanov (Lobanov 1971), Nearey1 (Nearey 1978) et Gerstman (Gerstman 1968). Plus précisément, c'est Lobanov que Adank, Smits & Hout considèrent comme la procédure la plus performante, même si la différence avec Nearey1 est ténue d'après eux. Néanmoins, E. R. Thomas (2011), s'il ne remet pas en cause les résultats de cet article, souligne que parmi les procédures intrinsèques étudiées par Adank, Smits & Hout, seule une (Syrdal & Gopal 1986) peut vraiment être considérée comme une véritable normalisation, les autres étant plutôt des conversions des mesures en Hz vers d'autres unités (E. R. Thomas 2011, p. 163).

Clopper (2009, p. 1339–1340) parvient à des conclusions similaires : encore une fois, les méthodes extrinsèques sont les plus efficaces, et Lobanov, Nearey et Gerstman celles retenues, auxquelles elle ajoute Watt & Fabricius (Watt & Fabricius 2002, non

28. « With respect to the amount and type of information that is required, normalization procedures can be either vowel intrinsic or vowel extrinsic. Vowel-intrinsic normalization is conducted for a given vowel token using exclusively information that is available in that token, whereas vowel-extrinsic normalization requires information from other vowel tokens » (Clopper 2009, p. 1431).

testée par Adank, Smits & Hout 2004). Clopper ne dresse pas de hiérarchie claire entre les différentes méthodes retenues, car elle souligne que la faible quantité de données normalisées (2 locuteurs de *General American*) ne lui permet pas de discriminer les différentes procédures avec plus de précision. Flynn (2011, p. 8–9) note d'ailleurs que la validité statistique des résultats de Clopper n'a pas été testée.

De leur côté, Fabricius, Watt & D. E. Johnson (2009) entreprennent de tester la solidité de la méthode Watt & Fabricius par rapport aux deux autres méthodes recommandées jusqu'ici, soit Lobanov et Nearey1. Ils utilisent à cette fin des données issues de deux corpus différents : un corpus de locuteurs de la *RP* (20 locuteurs), et un corpus de locuteurs d'Aberdeen (6 locuteurs). Leurs conclusions sont les suivantes : si Lobanov est toujours la méthode la plus précise, Watt & Fabricius donne des résultats assez proches, et cette procédure est parfois plus efficace que Nearey1 (*ibid.*, p. 431). Ils considèrent donc que Watt & Fabricius peut être une alternative crédible à Lobanov et Nearey1, notamment car elle ne nécessite pas de mesures pour l'intégralité du système des locuteurs étudiés : pour fonctionner, la procédure ne requiert que des mesures pour la voyelle la plus antérieure du système, la plus ouverte, et la plus postérieure (*ibid.*, p. 420–421). Néanmoins, E. R. Thomas (2011, p. 169) remarque que les systèmes vocaliques ne forment pas tous un triangle (car telle est la forme idéale de l'espace vocalique utilisé pour leurs calculs), et que la position précise qu'occupe la ou les voyelles ouvertes dans un système peut être susceptible d'influencer les résultats de cette méthode. En effet, la voyelle la plus ouverte d'un système n'est pas nécessairement centrale du point de vue de l'axe antérieur-postérieur, et la prise en compte du F_2 de cette voyelle pour calculer la position d'un centre de l'espace vocalique pouvait modifier les valeurs normalisées. Ce problème est résolu dans la version modifiée de Watt & Fabricius (mW&F), qui ne prend pas en compte la position de la voyelle la plus ouverte sur l'axe antérieur-postérieur.

Une autre étude visant à classer les méthodes de normalisation est celle de Flynn (2011) dans laquelle il compare 20 procédures²⁹ à l'aide d'un corpus composé de 20 locuteurs de Nottingham. Comme tous les résultats semblent l'indiquer pour l'instant, les formules intrinsèques ne sont pas très efficaces. En revanche, contrairement aux études citées jusqu'ici, ce n'est pas Lobanov qui est la procédure la plus performante, mais Bigham (2008), dont la formule est dérivée de Watt & Fabricius (l'espace vocalique étant ici pensé plus comme un trapèze que comme un triangle). Elle est suivie de près par Gerstman, et Flynn (2011, p. 23) s'étonne d'ailleurs qu'elle ne soit pas utilisée plus souvent dans les travaux sociolinguistiques. Viennent ensuite, *ex aequo*, Lobanov et mW&F. Si Lobanov ne finit que sur la dernière marche du podium, Flynn note néanmoins que les 6 procédures les mieux classées ont une efficacité de loin supérieure aux autres procédures, et que, par conséquent, l'utilisation répandue de Lobanov dans les études sociophonétiques est bel et bien justifiée (*ibid.*, p. 23). Pour finir, Wissing

29. Voir également Flynn & Foulkes 2011.

& Pienaar (2014) mettent 8 procédures de normalisation à l'épreuve d'un corpus de 12 locuteurs de sesotho. Leurs résultats indiquent que Lobanov est la plus précise des méthodes testées (Wissing & Pienaar 2014, p. 109).

Il existe une dernière procédure de normalisation, que nous n'avons pas mentionnée jusqu'ici. Il s'agit de la procédure conçue par Labov, Ash & Boberg (2006) pour le ANAE. Cependant, comme E. R. Thomas (2011, p. 170) et Flynn (2011) l'expliquent, cette méthode fonctionne uniquement lorsque des mesures sont disponibles pour un très grand nombre de locuteurs : E. R. Thomas va même jusqu'à avancer le chiffre de 345 locuteurs minimum. Par conséquent, elle n'est clairement applicable ni aux corpus utilisés dans les articles sus-mentionnés, ni à notre propre travail.

En conclusion, plusieurs procédures extrinsèques sont viables pour les études sociolinguistiques. Celles qui reviennent le plus souvent dans la littérature sont Gerstman (1968) et Lobanov (1971), et les études récentes montrent que les modifications apportées à Watt & Fabricius 2002 (par exemple Bigham 2008) tendent à être aussi performantes. En revanche, les algorithmes de Nearey (1978) n'apparaissent pas comme les plus robustes à la lumière des différents tests effectués.

Un dernier élément peut nous guider dans le choix de la procédure de normalisation : sa facilité d'utilisation. Il existe sur internet une interface pour le paquet *vowels* du logiciel R, qui permet de normaliser des mesures de formants et de présenter les résultats sur des graphiques : NORM (E. R. Thomas & Kendall 2007). Plusieurs procédures sont disponibles au sein de l'interface, mais ni Bigham, ni Gerstman n'en font partie. Par conséquent, notre choix final se porte sur la procédure de Lobanov. Il s'agit d'ailleurs du choix qui avait déjà été fait par Viollain pour son travail sur les voyelles de l'anglais néo-zélandais (Viollain 2014, p. 520–524). La formule utilisée par Lobanov est la suivante (Lobanov 1971, p. 606 ; E. R. Thomas & Kendall 2007 ; Flynn 2011, p. 7) :

$$(14) \quad F_i^N = \frac{F_i - \mu_i}{\sigma_i}$$

D'après cette formule, la valeur normalisée du formant F_i pour une occurrence donnée (c'est-à-dire F_i^N) est égale à la valeur du formant F_i pour cette occurrence, moins la moyenne du formant F_i pour l'ensemble des voyelles (μ_i), le tout divisé par l'écart type³⁰ de la moyenne du formant F_i pour l'ensemble des voyelles (σ_i).

30. Dans son article initial, Lobanov (1971, p. 606) n'utilise pas l'écart type de la moyenne, mais l'écart type de la moyenne quadratique (« rms deviation »). En revanche, Flynn (2011, p. 7) note qu'aujourd'hui, l'usage est de prendre en compte l'écart type de la moyenne. C'est notamment ce que fait NORM : http://lingtools.uoregon.edu/norm/norm1_methods.php.

4.4 Conclusions

Dans ce chapitre, nous avons amorcé une réflexion sur la notion de corpus en linguistique. Nous sommes revenu sur les caractéristiques des corpus linguistiques, et avons fait un tour d'horizon des bonnes pratiques pour ce qui est des annotations. Nous avons également abordé les corpus phonologiques, et les caractéristiques qu'ils partagent avec les corpus linguistiques traditionnels, ainsi que leurs spécificités. Nous avons vu que celles-ci se situent à deux niveaux : en premier lieu, le rapport qu'entretiennent les corpus phonologiques et l'informatique, et en second lieu, la nature des annotations qu'ils comportent. Nous avons défendu la singularité des corpus phonologiques par rapport aux corpus linguistiques, en ce que ces derniers ne sont finalement pas dépendants de l'informatique au sens strict du terme. Il s'agit bien évidemment d'un outil qui facilite le traitement des données, et qui augmente la quantité de données manipulables, mais qui n'est pas lié aux corpus linguistiques, qui sont antérieurs à l'avènement de l'informatique, aussi intimement que peuvent l'être corpus phonologiques et enregistrements sonores. Les données sur lesquelles se fondent les corpus phonologiques sont orales, et la constitution de véritables corpus phonologiques n'a donc été rendue possible qu'à partir de l'invention d'appareils permettant d'enregistrer la parole humaine. À ce titre, nous considérons, d'après les définitions fournies par Gut & Voormann (2014) et Durand (sous presse), que les corpus dont les données ne sont pas disponibles dans un format audio, mais uniquement sous forme écrite (qu'il s'agisse de transcriptions orthographiques ou phonologiques/phonétiques), ne constituent pas de véritables corpus phonologiques, mais plutôt des corpus sur l'oral. D'autre part, le second critère permettant de distinguer un corpus phonologique d'un corpus linguistique est la nature des annotations, qui doivent être alignées sur le signal, et de nature phonologique. Malgré ces différences essentielles, corpus linguistiques et phonologiques partagent de nombreuses caractéristiques, notamment d'un point de vue méthodologique. Ce constat n'est pas surprenant étant donné que nous considérons que la phonologie fait bien partie intégrante de la linguistique.

Nous avons ensuite présenté le programme PAC, au sein duquel nous avons mené notre travail. Après être revenu sur ses objectifs, nous avons détaillé la méthodologie adoptée pour les enquêtes PAC. Nous avons notamment défendu l'inclusion des différentes tâches du protocole (listes de mots, texte, conversations), en particulier les tâches de lecture, souvent critiquée pour leur manque de « naturalité ». Nous avons d'ailleurs montré que l'idée de données « naturelles » est d'un intérêt tout relatif en linguistique. Les différentes tâches permettent non seulement de récolter des données représentant un large éventail de situations de formalité, mais aussi de s'assurer que de nombreux contextes phonologiques et/ou phonétiques sont présents dans les enregistrements des locuteurs. Les conversations permettent d'accéder à la parole libre, et contribuent également à la récolte d'informations d'ordre sociolinguistique, qui forment les méta-données sur les enquêtés, indispensables dans tout corpus digne de ce nom.

Nous avons également détaillé les stratégies qui ont été mises en place au sein du programme quant au recrutement des locuteurs, ainsi que pour le bon déroulement du processus d'enregistrement, dont dépend la qualité finale des données. Nous avons également présenté LVTI, un sous-projet des programmes PAC et PFC, lancé afin d'étudier en détail les dynamiques des systèmes linguistiques des milieux urbains en Angleterre et en France. Manchester est la première aire urbaine étudiée selon ce protocole spécifique, mais les données LVTI sont compatibles avec les données PAC traditionnelles, car les questions supplémentaires posées dans le cadre du protocole LVTI étaient déjà souvent posées par les enquêteurs lors des enquêtes précédentes. Leur formalisation permet néanmoins de s'assurer que les thèmes touchant à la vie urbaine, au travail, à la langue et à l'identité sont abordés lors de la conversation formelle.

Nous avons également défendu la pertinence des annotations et des codages proposés dans le cadre du programme PAC. La SOT constitue pour nous une première strate d'analyse des données, qui suit une méthodologie rigoureuse, dont nous avons dessiné les grandes lignes dans ce chapitre. Nous avons également présenté les codages de la rhoticité et du 'r' de sandhi, et avons souligné qu'ils se conforment aux bonnes pratiques des annotations de corpus que nous avons décrites précédemment.

La description des 4 enquêtes qui forment le corpus PAC-LVTI Manchester, sur lequel se fonde notre travail, a permis de mettre en exergue l'ampleur du travail collectif accompli au sein du programme, malgré les difficultés que toute étude de terrain à l'étranger comporte. Les 67 locuteurs enregistrés représentent le plus grand corpus dont dispose PAC à ce jour.

Nous nous sommes donc attaché à expliquer notre démarche de sélection de locuteurs afin de pouvoir répondre à notre problématique du nivellement à Manchester. Afin de mener une véritable analyse sociolinguistique, nous avons sélectionné nos locuteurs parmi ceux du corpus PAC-LVTI Manchester selon 3 critères : âge, genre et niveau socio-économique. Pour ce dernier critère, à partir des méta-données du corpus, nous avons mis en place un indice prenant en compte la profession ainsi que le niveau d'études, et nous nous sommes appuyé sur la NS-SEC. Cela nous a permis de distinguer 3 catégories socio-économiques, à savoir G1, G2 et G3, que nous utiliserons dans la suite de ce travail. Sur la base de ces 3 critères, nous avons finalement sélectionné un total de 31 locuteurs, pour lesquels nous avons fourni une brève fiche biographique. Nous avons également abordé les facteurs attitudinaux, que nous avons exploités afin d'élaborer des indices en fonction du rapport de nos locuteurs à Manchester en tant que lieu de vie, en tant que variété linguistique, et de leur réponse à la question *Do you feel that you're a true Mancunian/Salfordian?*

Enfin, nous avons conclu ce chapitre avec la présentation de la méthodologie que nous avons adoptée afin d'étudier les réalisations vocaliques de nos locuteurs. Nous avons opté pour une étude formantique, et avons à cette fin fait un tour d'horizon des pratiques conseillées par divers travaux, pour exclure les contextes phonétiques dans

lesquels l'influence des consonnes environnantes est trop forte. Le travail de délimitation des voyelles a été effectué à la main sous Praat, mais le processus d'extraction des mesures formantiques s'est déroulé de manière automatique, à l'aide d'un script à exécuter sous Praat. Toutefois, les mesures ont ensuite été vérifiées manuellement, et nous souhaitons souligner ici que malgré le gain de temps que peut représenter l'automatisation de certaines tâches (notamment par rapport aux travaux effectués précédemment au sein de PAC), le travail qui n'est pas automatisable (sans perte de précision conséquente) représente toujours une tâche colossale. Nous avons donc modifié un script disponible en ligne afin que nos voyelles soient mesurées à 1/3 et aux 2/3 de leur durée. La raison pour laquelle nous avons opté pour deux points de mesure (une alternative courante étant un point unique) est simple : nous ne voulons surtout pas préjuger de la qualité des voyelles (monophthongue ou diphtongue) avant d'étudier leurs réalisations de plus près. Il nous a semblé qu'il s'agissait d'un point particulièrement crucial pour l'étude de FACE et GOAT, deux variables centrales à la question du nivellement à Manchester. Qui plus est, il s'agit d'un principe partagé au sein de PAC, notamment dans le codage du 'r' de sandhi. Afin de pouvoir effectuer des comparaisons entre locuteurs, nous avons décidé de normaliser nos données. Après examen des recommandations faites dans divers travaux, notre choix s'est porté sur la procédure élaborée par Lobanov (1971). Les résultats de ce travail, qui nous permettent une analyse des réalisations de nos locuteurs, mais également une analyse du système phonologique de la variété mancunienne, sont présentés au chapitre 5.

Chapitre 5

Résultats et analyses

5.1 Résultats de l'extraction automatique des formants

Au terme de l'étape d'extraction automatique des formants, nous disposons de mesures pour 17148 voyelles (voir table 5.1 pour la répartition du nombre d'occurrences selon les locuteurs). Après vérification de ces mesures (sur la base des principes énoncés en 4.3.5.4), ce nombre a été réduit à un total de 15556 voyelles (voir table 5.2 pour leur répartition en fonction des groupes de locuteurs). Notons que ce nombre important d'occurrences s'explique en partie par la non-rhoticité de nos locuteurs (rappelez qu'une voyelle suivie d'un /r/ est un contexte que nous avons décidé d'exclure). En effet, à l'exception de DS1, qui prononce certains items de la première liste de mots avec une consonne rhotique finale (mais est strictement non-rhotique dans les conversations), tous nos locuteurs sont clairement non-rhotiques.

5.1.1 Réalisations moyennes de l'ensemble des locuteurs

Avant d'étudier plus en détail le comportement des différents groupes que composent nos locuteurs, nous souhaitons présenter une première description des voyelles telles qu'elles sont réalisées dans notre corpus, grâce à un graphique illustrant la distribution dans l'espace vocalique de la réalisation moyenne de chaque voyelle pour l'ensemble de nos locuteurs (voir figure 5.1). À partir de celui-ci, nous pouvons déjà formuler plusieurs remarques d'ordre général quant aux réalisations moyennes de nos locuteurs, et au système mancuinien dans son ensemble, même si notre graphique ne peut révéler pour l'instant les dynamiques à l'œuvre au sein du système. Évidemment, certaines voyelles sont moins représentées que d'autres (voir table 5.3) : c'est notamment le cas des voyelles des ensembles lexicaux de CHOICE, PALM et comma, pour lesquelles nous n'atteignons pas le chiffre de 40 occurrences sur l'ensemble des locuteurs (l'en-

	Tâches de lecture	Conversations	Total
emabe1	343	220	563
emadc1	346	135	481
emagd1	343	236	579
emaja1	342	118	460
emald1	346	297	643
emapa1	334	240	574
emapb1	341	141	482
emarc1	352	212	564
emasc1	350	381	731
emasd1	344	324	668
emasn1	359	289	648
embaw1	325	217	542
embcl1	342	325	667
embds1	343	258	601
embjg1	344	213	557
emcah1	319	121	440
emcah2	328	261	589
emccg1	327	231	558
emcgc1	321	225	546
emcju2	320	273	593
emcln1	322	142	464
emcns1	329	210	539
emcrm1	324	166	490
emcrp1	327	232	559
emcsa1	320	286	606
emcsh1	326	166	492
emcsh2	323	196	519
emcsj1	325	181	506
emcvh1	325	224	549
emdih1	317	121	438
emdvh1	324	176	500
Tous locuteurs	10331	6817	17148

TABLE 5.1 – Nombre de voyelles mesurées pour chaque locuteur (avant vérification)

Tranche d'âge	20–36	40–50	55 et +	Total
	6166	4983	4407	15556
Groupe socio-économique	G1	G2	G3	Total
	4914	6062	4580	15556
Genre		♀	♂	Total
		7813	7743	15556

TABLE 5.2 – Répartition du nombre de voyelles normalisées en fonction des groupes de locuteurs

KIT	1871	DRESS	1862	TRAP	1144
LOT	897	STRUT	524	FOOT	518
BATH	188	CLOTH	162	NURSE	580
FLEECE	813	FACE	710	PALM	37
THOUGHT	207	GOAT	865	GOOSE	189
PRICE	1121	CHOICE	31	MOUTH	362
NEAR	220	SQUARE	237	START	439
NORTH	264	FORCE	1077	CURE	141
happy	522	letter	550	comma	25

TABLE 5.3 – Nombre final d'occurrences pour chaque voyelle, après vérification et normalisation

semble lexical le moins fréquent étant ensuite CURE, avec toutefois 141 occurrences), même si le nombre d'occurrences par locuteur est stable (nous avons généralement une occurrence par locuteur). Nous resterons donc prudent par rapport aux conclusions que l'on pourrait tirer sur ces voyelles, notamment lorsque nous nous pencherons sur les graphiques de nos groupes de locuteurs, voire les graphiques individuels.

L'élément qui ressort immédiatement sur notre graphique est probablement la position de GOOSE : il s'agit véritablement d'une voyelle d'avant, puisque la moyenne des valeurs de F_2 est proche de celle de KIT, ce qui semble aller dans le sens des observations de Baranowski & Turton (2015). La voyelle de happy, quant à elle, occupe une position proche de celle de KIT dans l'espace vocalique, ce qui semble indiquer que des réalisations relativement ouvertes pour cet ensemble lexical sont bien une caractéristique du Greater Manchester. En revanche, la qualité de la réalisation moyenne de happy est bien distincte de celle de DRESS (qui est très ouverte) sur notre graphique. Nous postulons deux explications possibles sur la base de cette observation : soit les réalisations de type [ɛ] ne sont effectivement pas présentes dans notre corpus, soit il existe une grande variation entre nos locuteurs, que l'examen des graphiques des différents groupes de locuteurs pourra dévoiler (voir 5.1.2). En revanche, il est difficile à

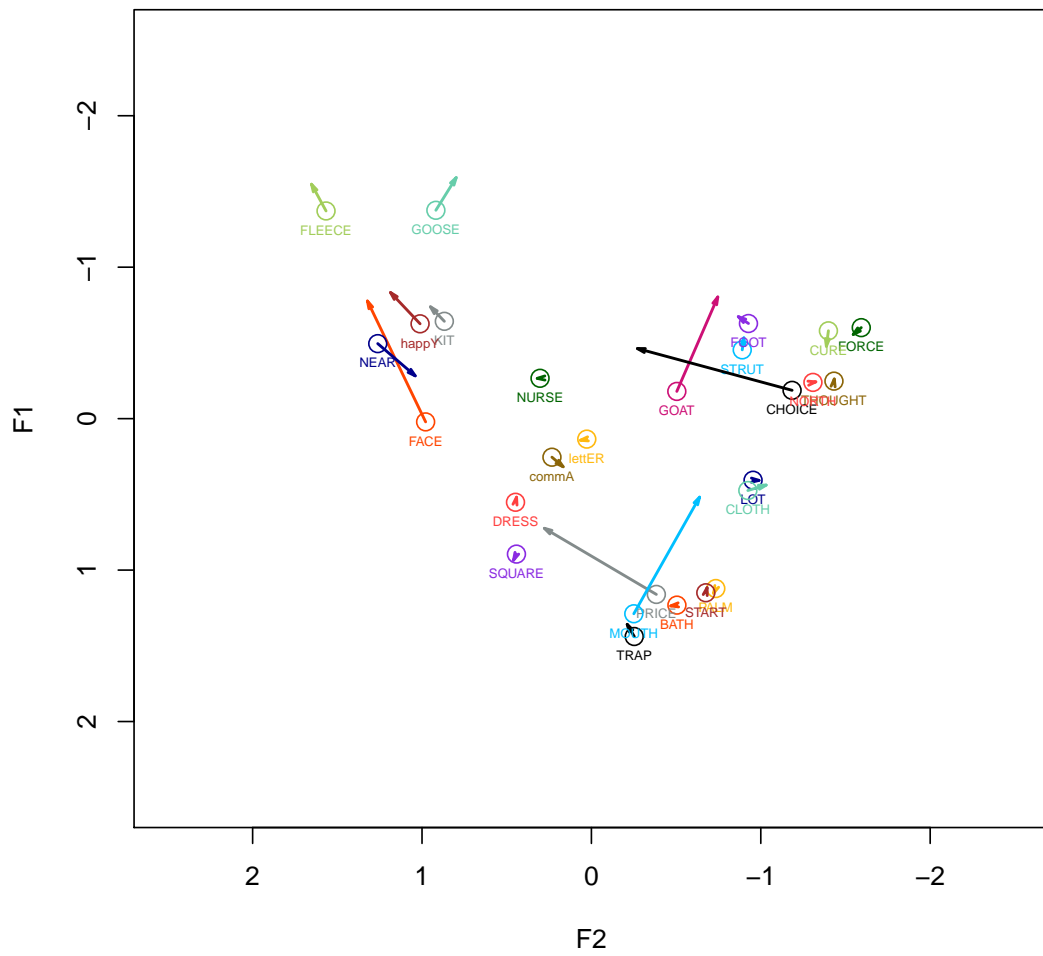


FIGURE 5.1 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour l'ensemble des locuteurs (données normalisées)

ce stade de parler de réalisations plus ouvertes ou d'arrière pour les ensembles lexicaux de *letter* et *comma*, même si le nombre peu élevé d'occurrences de *comma* doit nous inciter à la prudence.

Notons que *FACE* et *GOAT* apparaissent nettement au niveau phonétique comme des diphtongues. Cela semble suggérer que s'il y a nivellement vers des variantes monophthonguées en mancunien, elles sont encore loin de constituer la variante majoritaire chez nos locuteurs. Ici aussi, l'étude des graphiques individuels sera indispensable.

En ce qui concerne les voyelles d'arrière, la moyenne des réalisations de *STRUT* indique que la voyelle de nos locuteurs est bien différente des réalisations plus ouvertes, communes dans le sud de l'Angleterre. *FOOT* et *STRUT* occupent une position similaire, mais il est encore impossible de se prononcer avec certitude sur l'existence ou non d'une opposition entre ces deux voyelles à partir de ce graphique uniquement. En revanche, il semblerait que *FORCE* et *CURE* d'une part, et *NORTH* et *THOUGHT* d'autre part, forment des paires de voyelles d'arrière qui s'opposent.

Enfin, le caractère central des voyelles de *TRAP*, *BATH*, *PALM* (rappelons qu'il s'agit d'une des voyelles les moins fréquentes dans l'ensemble de notre corpus) et *START* apparaît assez clairement sur notre graphique. Toutefois, avant de prendre position sur la question de l'opposition entre *TRAP* et *START*, qui demande de plus amples informations (la longueur n'étant pas représentée sur nos graphiques), nous nous proposons de passer à présent à l'étude du système des différents groupes de locuteurs qui composent notre corpus.

5.1.2 Réalisations et catégories socio-économiques, tranches d'âge, et genre

Nous présentons ci-après plusieurs figures, représentant non plus les moyennes des réalisations pour l'ensemble des locuteurs, mais en fonction des paramètres que sont la catégorie socio-économique (voir figures 5.2, 5.3 et 5.4), l'âge (voir figures 5.5, 5.6 et 5.7), et le genre (voir figures 5.8 et 5.9). C'est sur ces figures que nous fonderons nos analyses pour les variables vocaliques qui nous intéressent ici. Lorsque cela s'avèrera nécessaire, nous ferons également référence aux graphiques illustrant la distribution dans l'espace vocalique des moyennes de chaque voyelle pour chaque locuteur. Afin de ne pas alourdir cette partie, ces graphiques individuels (figure 1 et suivantes, dont le numéro ne comporte pas de préfixe faisant référence au chapitre) ont été inclus dans les annexes de cette thèse (page 348 et suivantes). Nous ferons également parfois référence à des extraits des enregistrements (disponibles dans les annexes électroniques) pour illustrer nos propos.

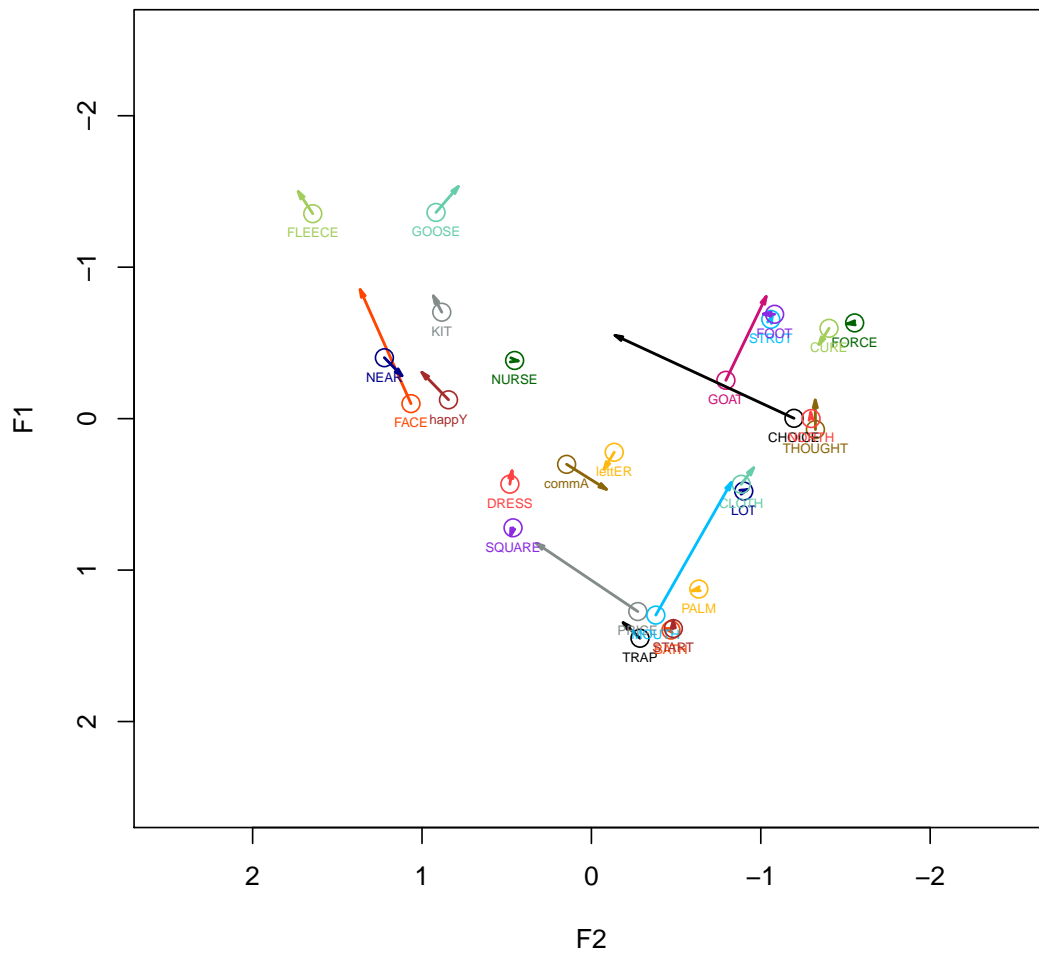


FIGURE 5.2 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs du G1 (données normalisées)

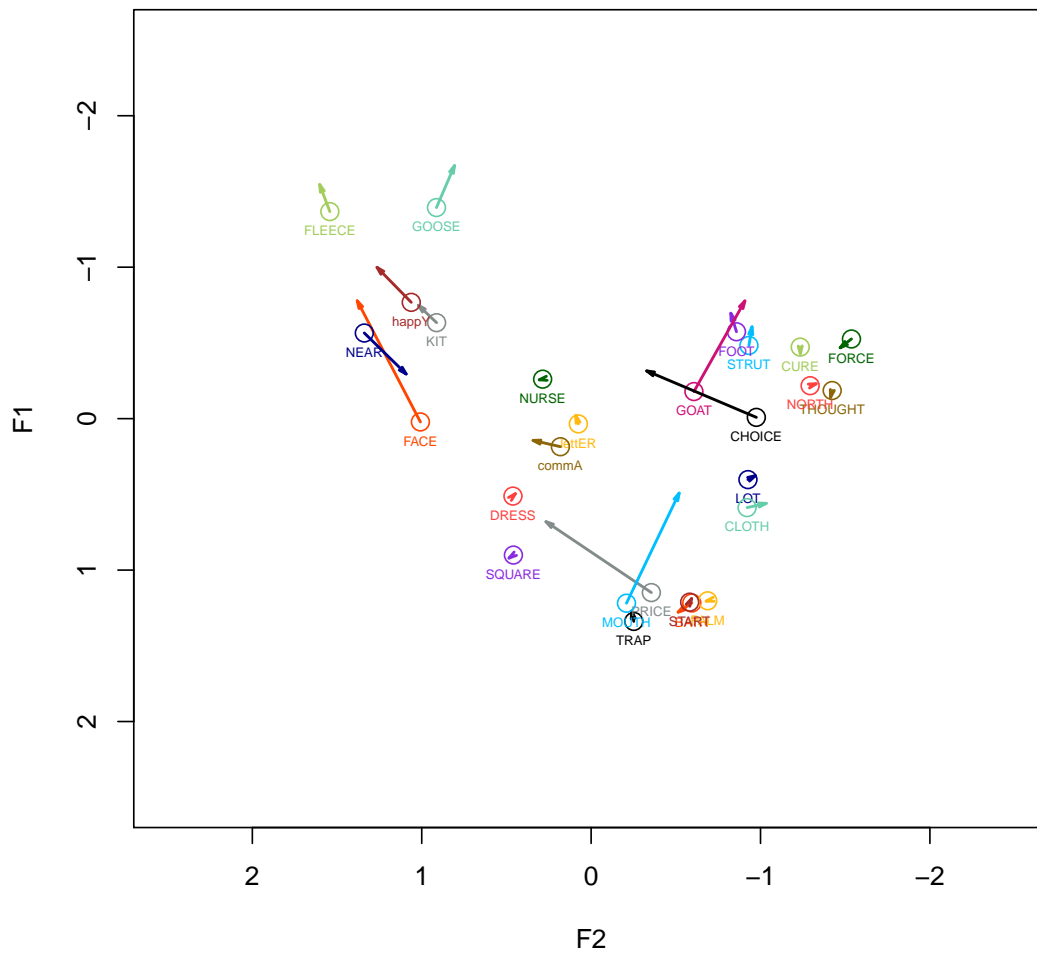


FIGURE 5.3 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs du G2 (données normalisées)

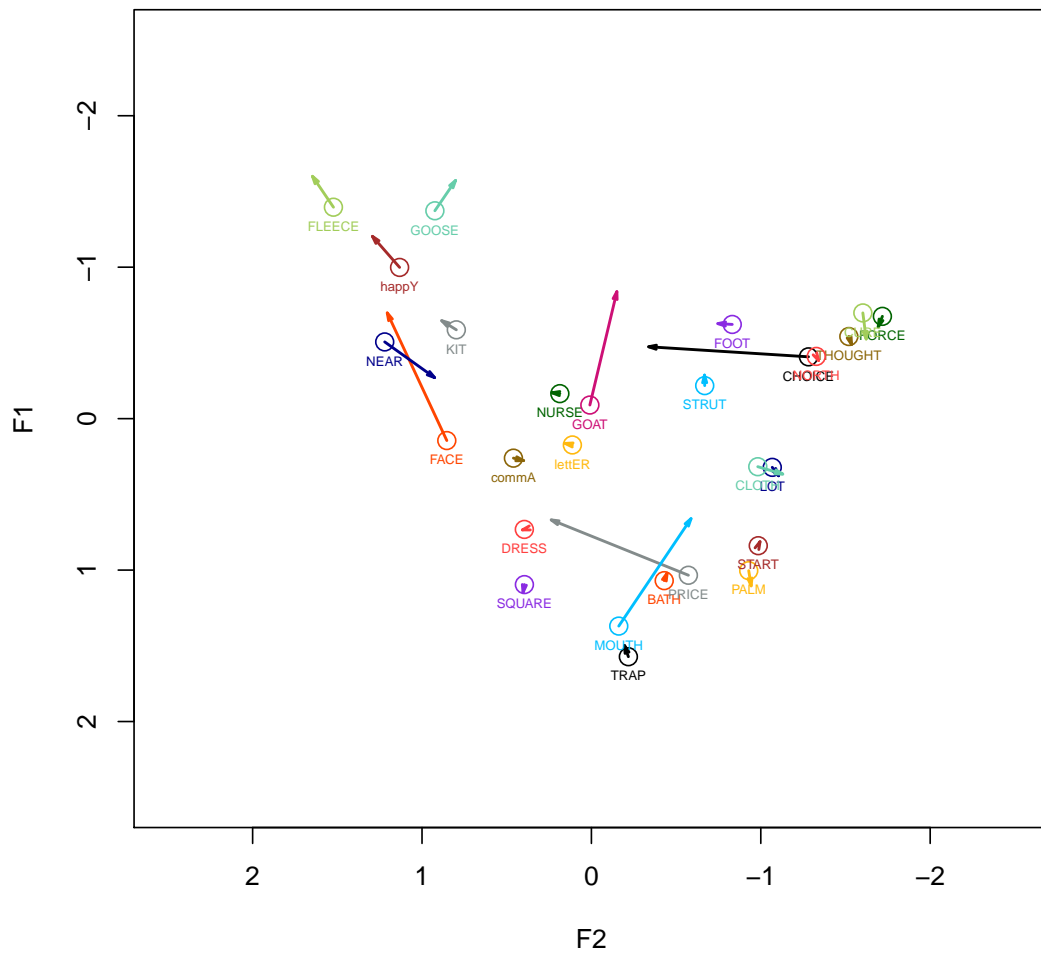


FIGURE 5.4 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs du G3 (données normalisées)

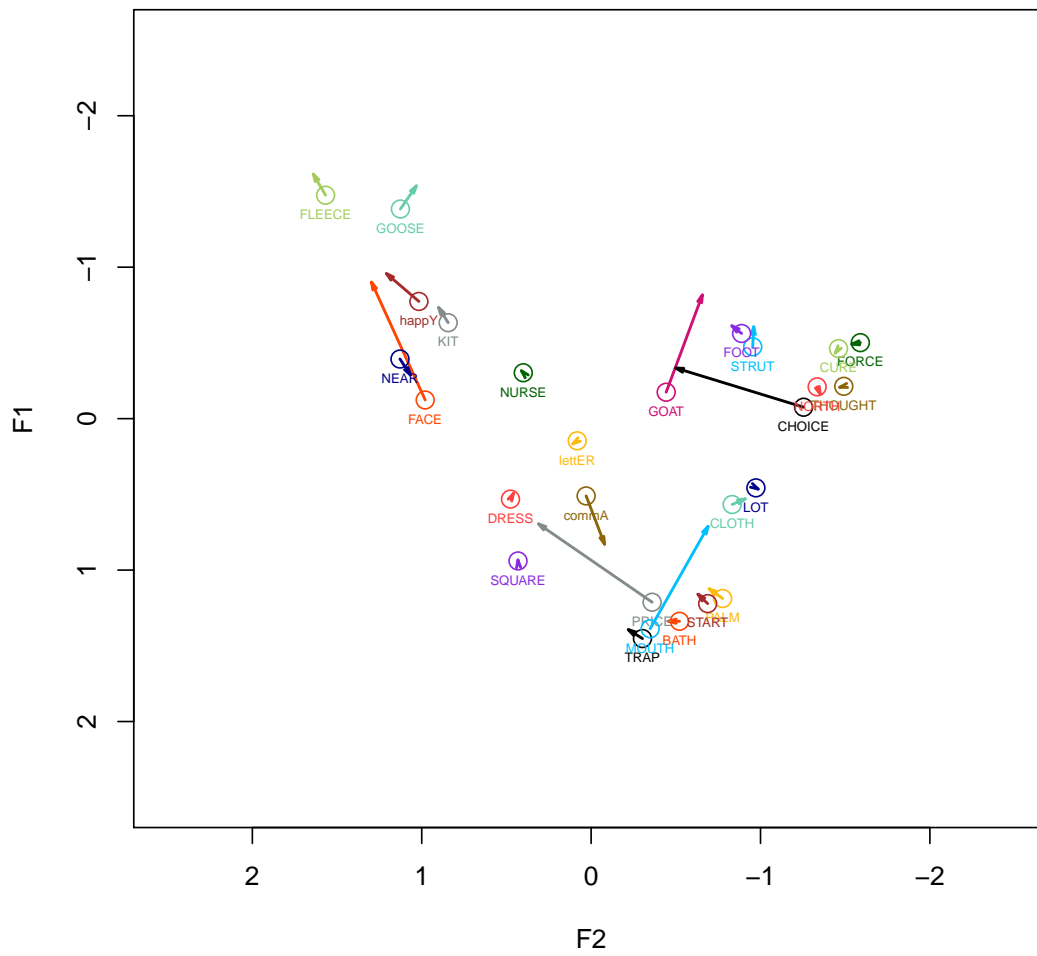


FIGURE 5.5 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs âgés de 20 à 36 ans (données normalisées)

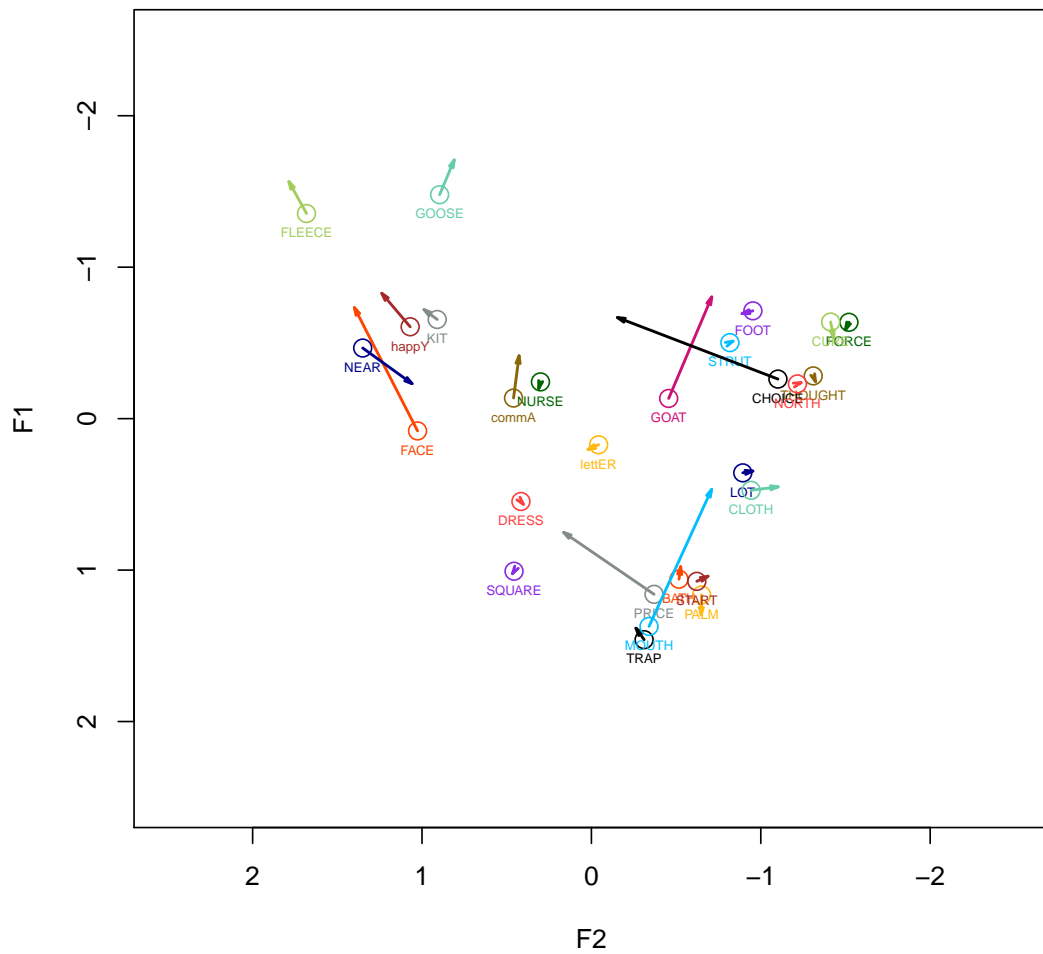


FIGURE 5.6 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs âgés de 40 à 50 ans (données normalisées)

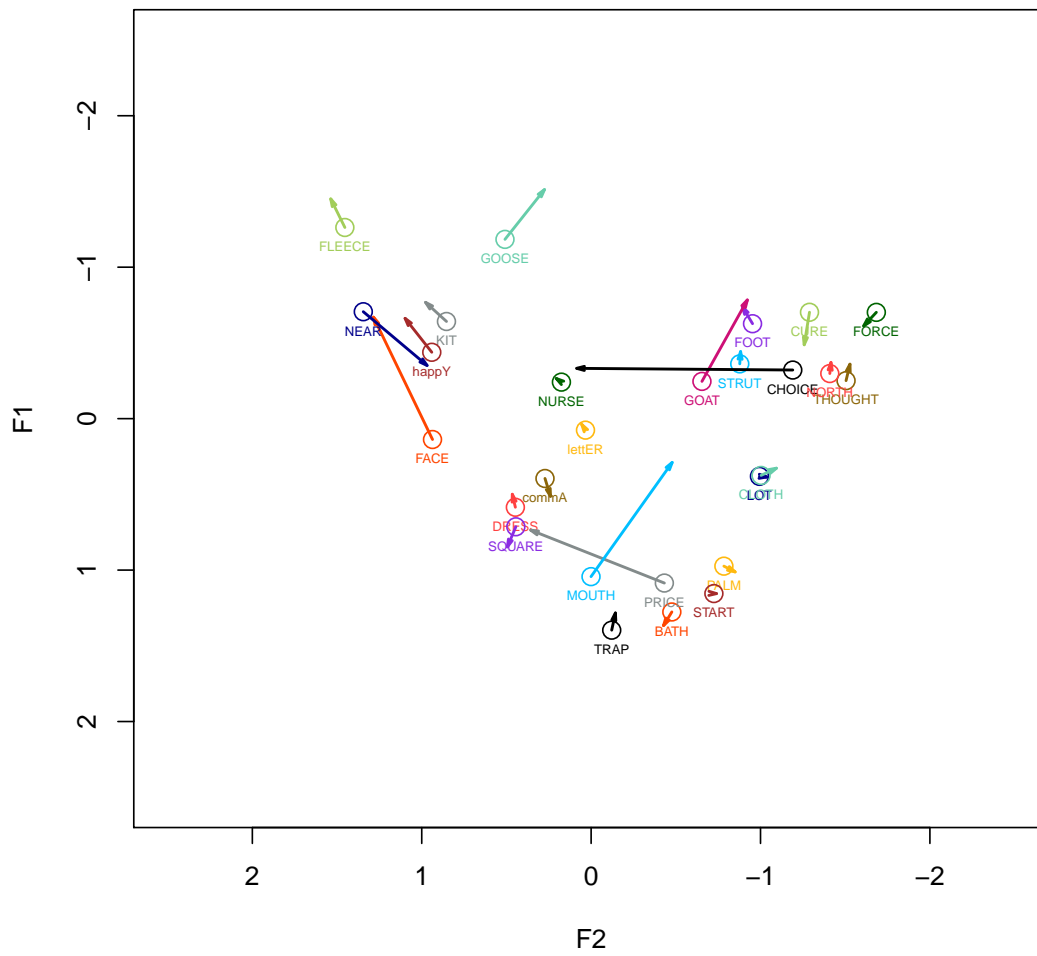


FIGURE 5.7 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs âgés de plus de 55 ans (données normalisées)

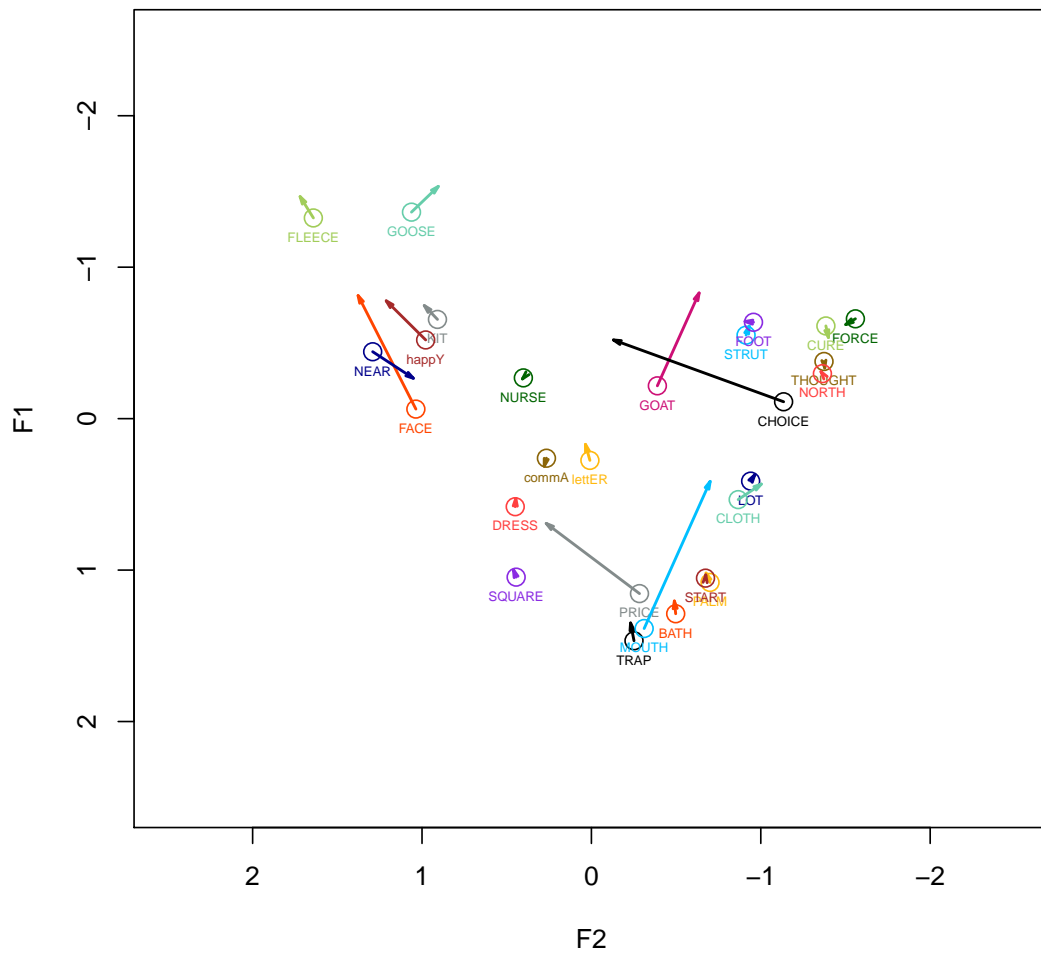


FIGURE 5.8 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locutrices (données normalisées)

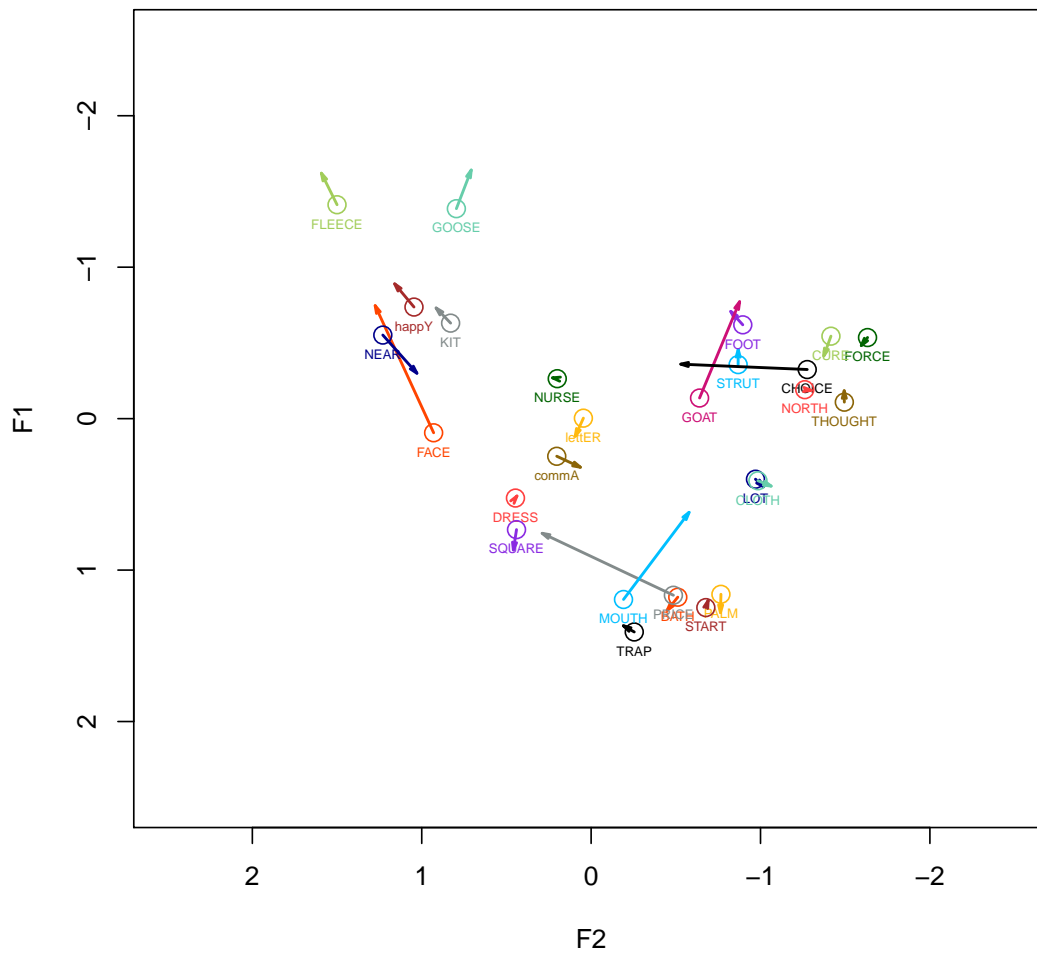


FIGURE 5.9 – Distribution dans l'espace des moyennes de chaque ensemble lexical pour les locuteurs (données normalisées)

5.1.2.1 FOOT et STRUT

Si les réalisations moyennes à l'échelle de l'ensemble du corpus ne nous permettaient pas de tirer des conclusions sur l'absence de contraste entre FOOT et STRUT, ce trait typique du nord est bien une caractéristique des locuteurs du G1. En effet, sur la figure 5.2, les points représentant les moyennes des réalisations de FOOT et STRUT par ces locuteurs sont pratiquement superposés. L'examen des graphiques individuels représentant l'intégralité des réalisations de FOOT et STRUT confirme ce premier constat. Il n'existe pas, pour les locuteurs du G1, de séparation nette entre les espaces occupés par ces deux voyelles (voir par exemple la figure 5.11, qui illustre les réalisations de GC1). Cette caractéristique s'observe également, dans une moindre mesure, chez les locuteurs du G2 (voir figure 5.3). En revanche, les locuteurs du G3 semblent capables de faire une distinction entre ces deux voyelles (voir figure 5.4). La distribution des réalisations de FOOT et STRUT pour chaque groupe (voir figures 5.10, 5.12 et 5.13) montre que l'espace occupé par les occurrences de FOOT et STRUT est pratiquement le même pour les locuteurs du G1 et du G2. Toutefois, si l'on s'intéresse au cas des locuteurs du G3, les occurrences de STRUT n'empiètent qu'en partie sur l'espace dévolu à FOOT, et elles semblent occuper un espace plus important que les réalisations de cette même voyelle par les locuteurs des autres groupes.

Dans les faits, il semble y avoir deux types de distinctions chez les locuteurs du G3. Chez certains, on note une différence importante en termes de F_1 et de F_2 , que l'on peut discerner sur nos graphiques. C'est notamment le cas de DS1 et d'AH2, dont la voyelle de STRUT a une qualité plus ouverte, et légèrement plus centrale, que celle de FOOT (voir figures 5.14 et 5.15). Chez d'autres locuteurs, tels que NS1, les voyelles sont plus proches, mais l'écoute des enregistrements nous laisse à penser que c'est sur le plan de l'arrondissement que se traduit la distinction entre les deux sons. L'arrondissement a généralement pour effet une diminution des valeurs des formants, mais le lien qui existe entre ces derniers et l'arrondissement est moins évident que la relation entre hauteur et F_1 ou avancement et F_2 . E. R. Thomas (2011, p. 145) souligne cependant que pour les voyelles d'arrière, l'arrondissement a généralement pour effet une diminution de F_1 et F_2 , ce qui est cohérent avec le graphique représentant les réalisations de NS1 (voir figure 5.16).

Nous nous sommes livré à quelques calculs statistiques afin de vérifier nos observations¹. Nous avons donc choisi d'effectuer un t-test (K. Johnson 2008, p. 78–79; Baayen 2008, p. 75–77) avec R afin de vérifier si les écarts mesurés pour les valeurs respectives de F_1 et F_2 pour les deux ensembles lexicaux sont significatifs², et s'il existe par conséquent une distinction chez nos différents groupes de locuteurs. Étant donné que FOOT et STRUT sont visiblement des monophthongues, que ce soit sur le plan de

1. Nous remercions Basilio Calderone pour ses conseils à ce sujet.

2. Nous avons suivi la majorité des travaux sociolinguistiques qui utilisent des statistiques, et fixé le seuil de significativité à une valeur de p égale à 0,05.

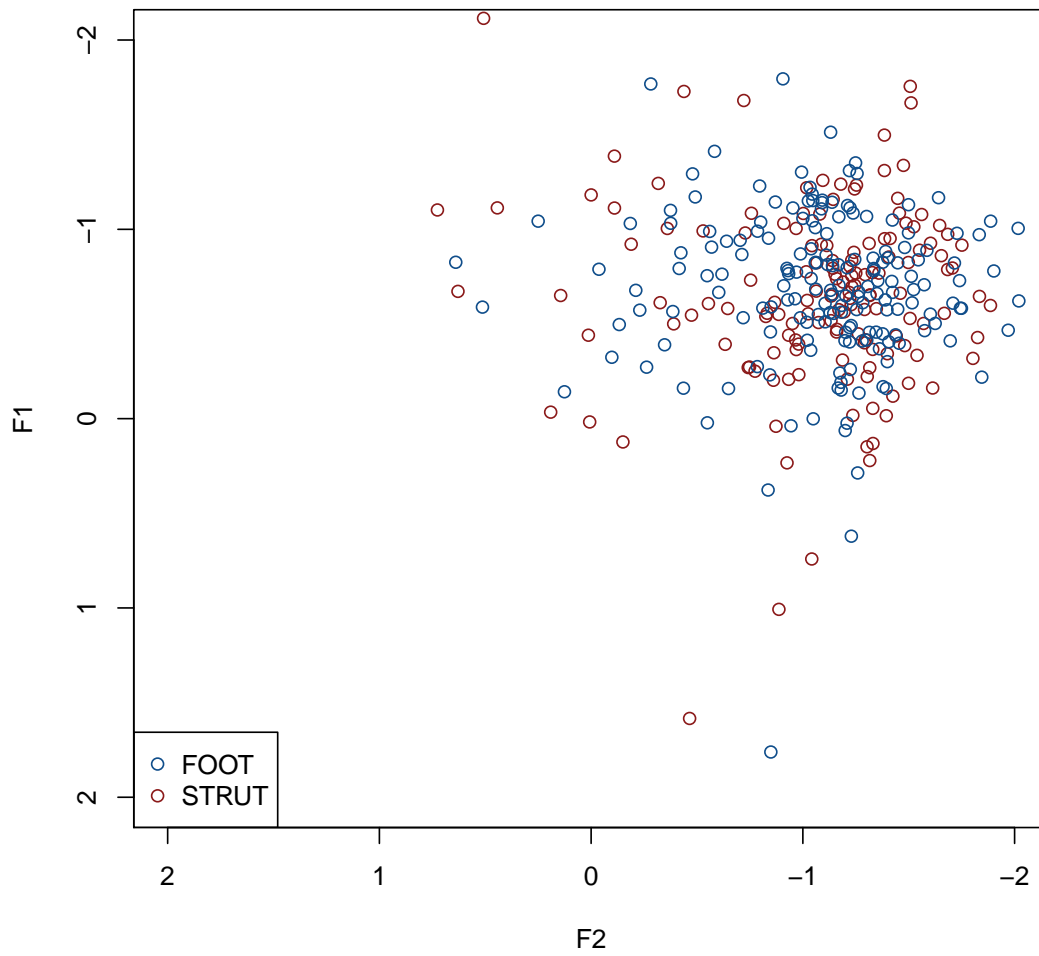


FIGURE 5.10 – Réalisations de FOOT et STRUT des locuteurs du G1 (données normalisées)

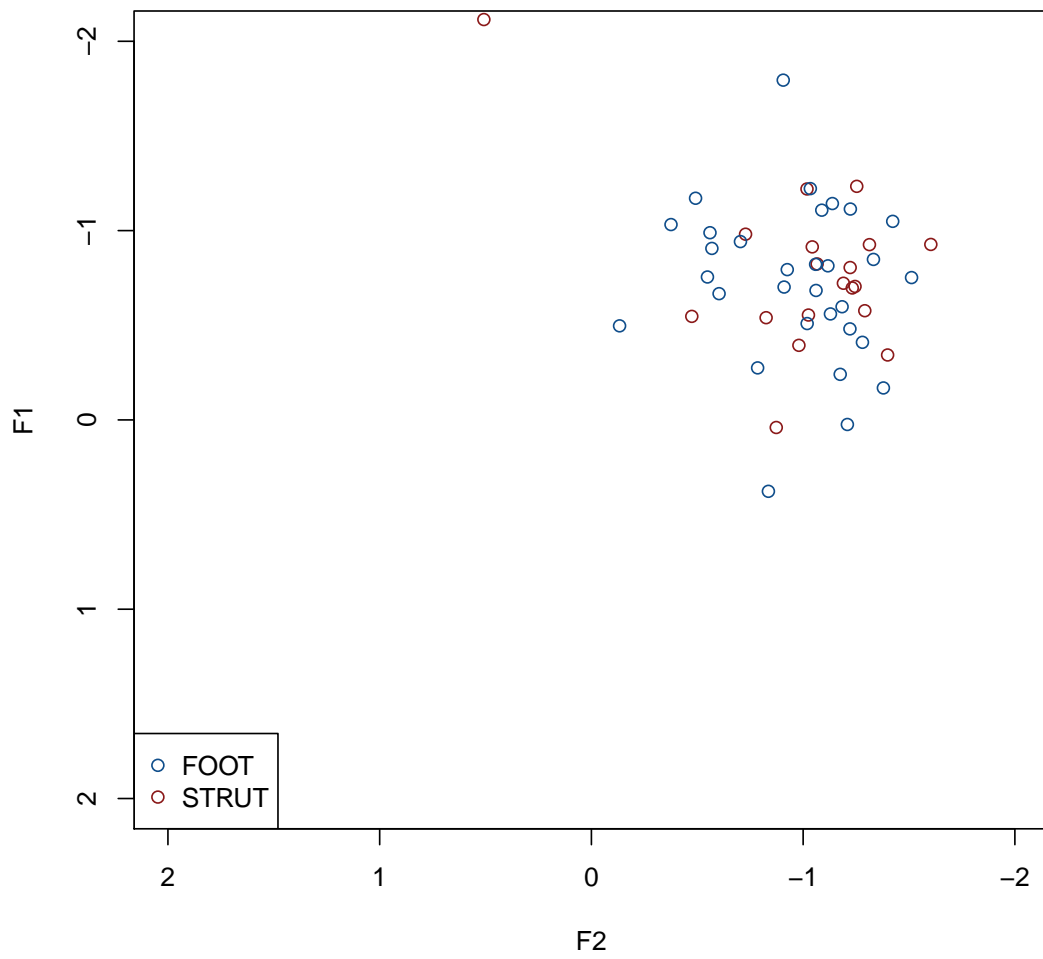


FIGURE 5.11 – Réalisations de FOOT et STRUT par GC1 (données normalisées)

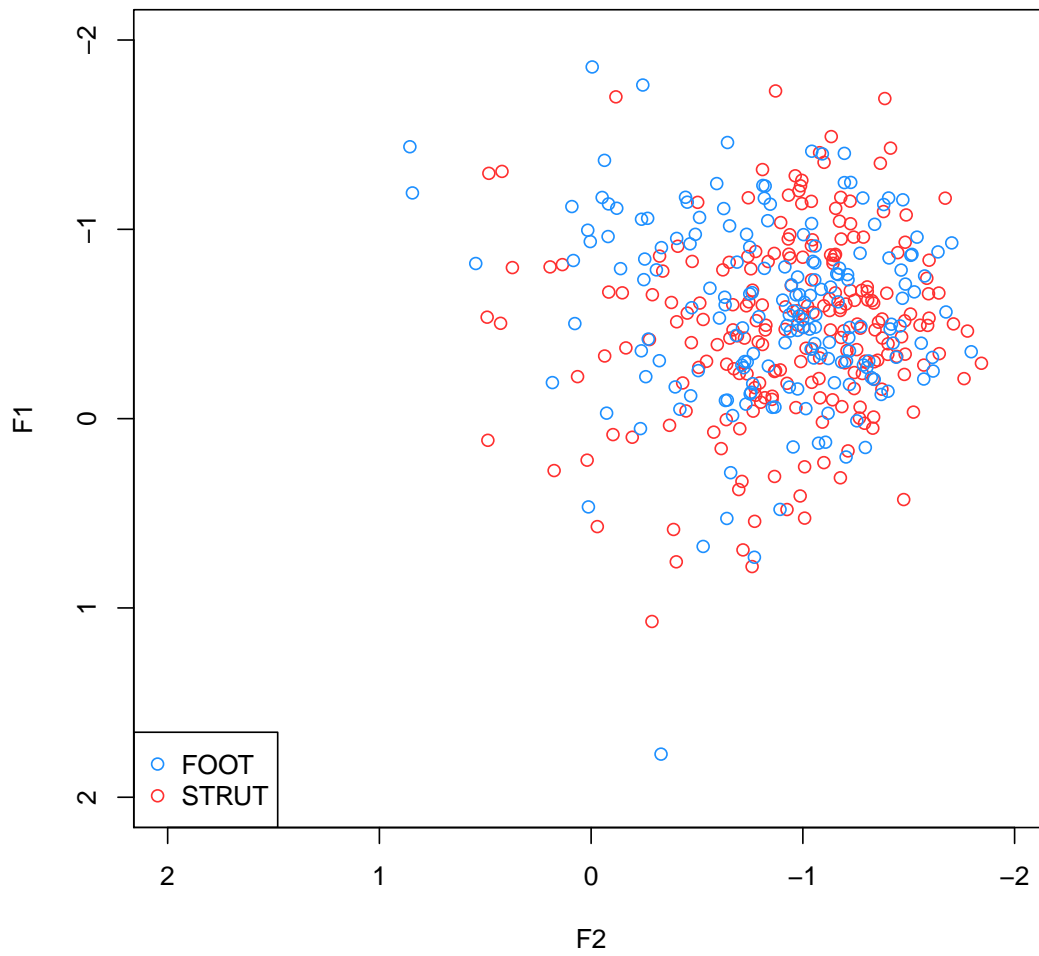


FIGURE 5.12 – Réalisations de FOOT et STRUT des locuteurs du G2 (données normalisées)

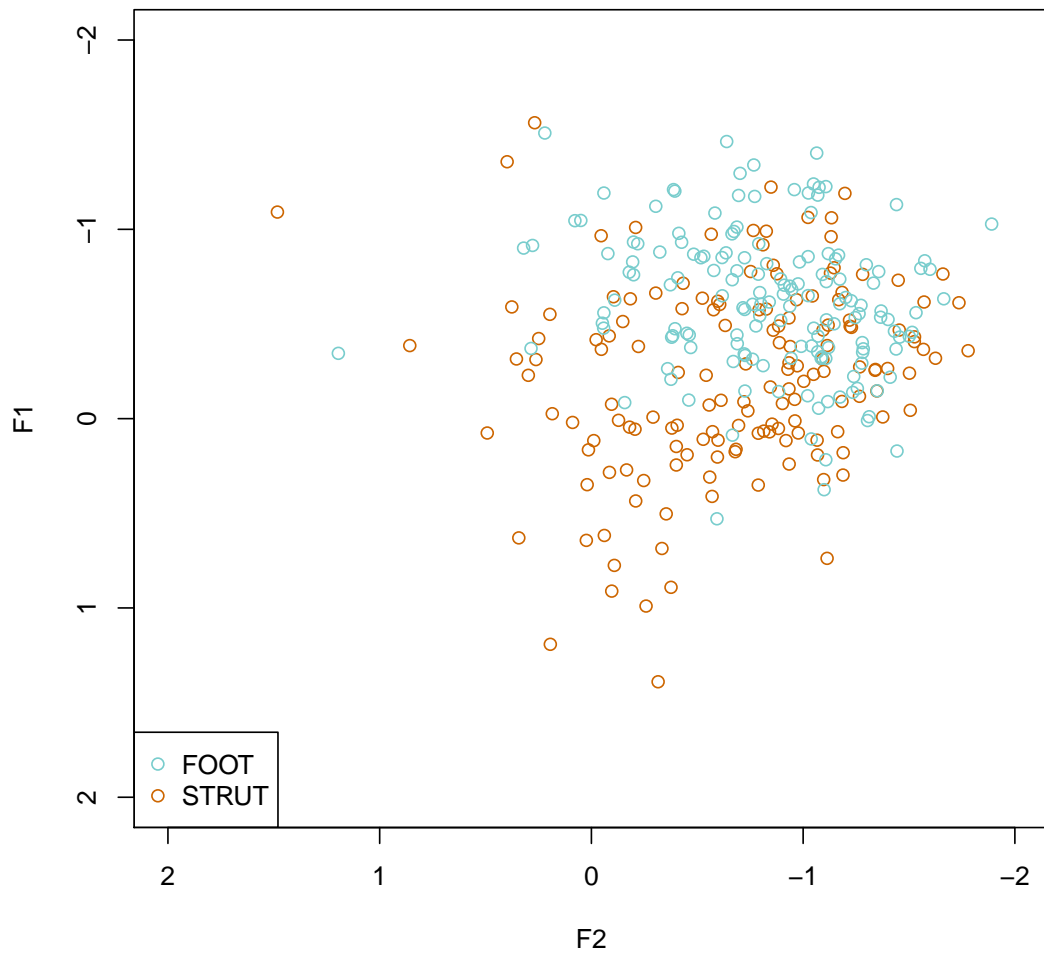


FIGURE 5.13 – Réalisations de FOOT et STRUT des locuteurs du G3 (données normalisées)

leur représentation graphique ou d'un point de vue auditif, nous n'avons pas effectué ces calculs pour les mesures du deuxième point à l'intérieur de la voyelle. Comme l'on pouvait s'y attendre, la différence entre FOOT et STRUT n'est pas significative chez les locuteurs du G1, que ce soit pour F_1 ($p = 0,507$) ou F_2 ($p = 0,6768$). La situation est similaire pour le G2 ($p = 0,06306$ et $p = 0,1249$). En revanche, les différences entre FOOT et STRUT sont très significatives chez les membres du G3, à la fois pour ce qui est de F_1 ($p = 2,813 \times 10^{-14}$) et de F_2 ($p = 0,006378$).

Intéressons-nous maintenant à l'âge. Nos graphiques semblent indiquer que les locuteurs les plus jeunes n'ont pas de contraste entre FOOT et STRUT (voir figure 5.5), au contraire de leurs aînés (voir figures 5.6 et 5.7). Cette situation concorde avec les informations que nous fournissent le t-test. La différence entre les deux voyelles n'est pas très significative pour les locuteurs âgés de 20 à 36 ans ($p = 0,047$ pour F_1 , juste en dessous de 0,05, et $p = 0,2015$ pour F_2), alors qu'elle l'est pour ceux dont l'âge est compris entre 40 et 50 ans ($p = 8,931 \times 10^{-5}$ pour F_1 , $p = 0,01368$ pour F_2), et pour les locuteurs âgés de plus de 55 ans, uniquement en ce qui concerne F_1 ($p = 7,842 \times 10^{-6}$ pour F_1 , $p = 0,1826$ pour F_2).

5.1.2.2 TRAP, BATH, PALM et START

Plusieurs remarques nous semblent pertinentes quant aux réalisations de nos locuteurs pour ces différents ensembles lexicaux. S'il est difficile de formuler une conclusion définitive pour les locuteurs du G1 et du G2 (voir figures 5.2 et 5.3), il semble clair que les membres du G3 font une distinction entre une voyelle très ouverte et centrale pour TRAP, et une voyelle postérieure, également légèrement plus fermée, pour START.

Comme souvent, l'écoute des enregistrements est révélatrice. Pour les membres du G3, il existe effectivement une différence entre la voyelle brève de TRAP (qu'on pourrait représenter par [ä] ou [ɘ]) et la voyelle longue de START, mais elle s'ajoute à une distinction sur le plan de la qualité : START est fréquemment réalisée [ɑ:]. Souvent, les positions respectives des 2 voyelles dans l'espace vocalique sont assez proches, mais dans le cas de DS1, LN1 et VH1 notamment, on observe une démarcation nette entre les deux voyelles (voir figure 5.17). Nous postulons que pour ces locuteurs, la distinction phonétique entre TRAP et START repose à la fois sur la qualité et sur la longueur vocalique (comme en anglais standard).

À l'autre extrémité du continuum socio-économique, la majorité des locuteurs qui composent le G1 ont deux voyelles de qualité similaire pour TRAP et START, et leurs réalisations ne diffèrent qu'en termes de longueur ([ä] contre [ä:]). Cette situation est particulièrement frappante chez GC1, dont les réalisations des deux ensembles lexicaux occupent la même zone dans l'espace vocalique (voir figure 5.18). Néanmoins, certains locuteurs de ce groupe n'ont pas une distinction reposant uniquement sur la longueur, puisqu'ils utilisent une variante plus postérieure pour START, en particulier dans la liste de mots. Pour quelques locuteurs, comme RC1, ces réalisations s'observent également

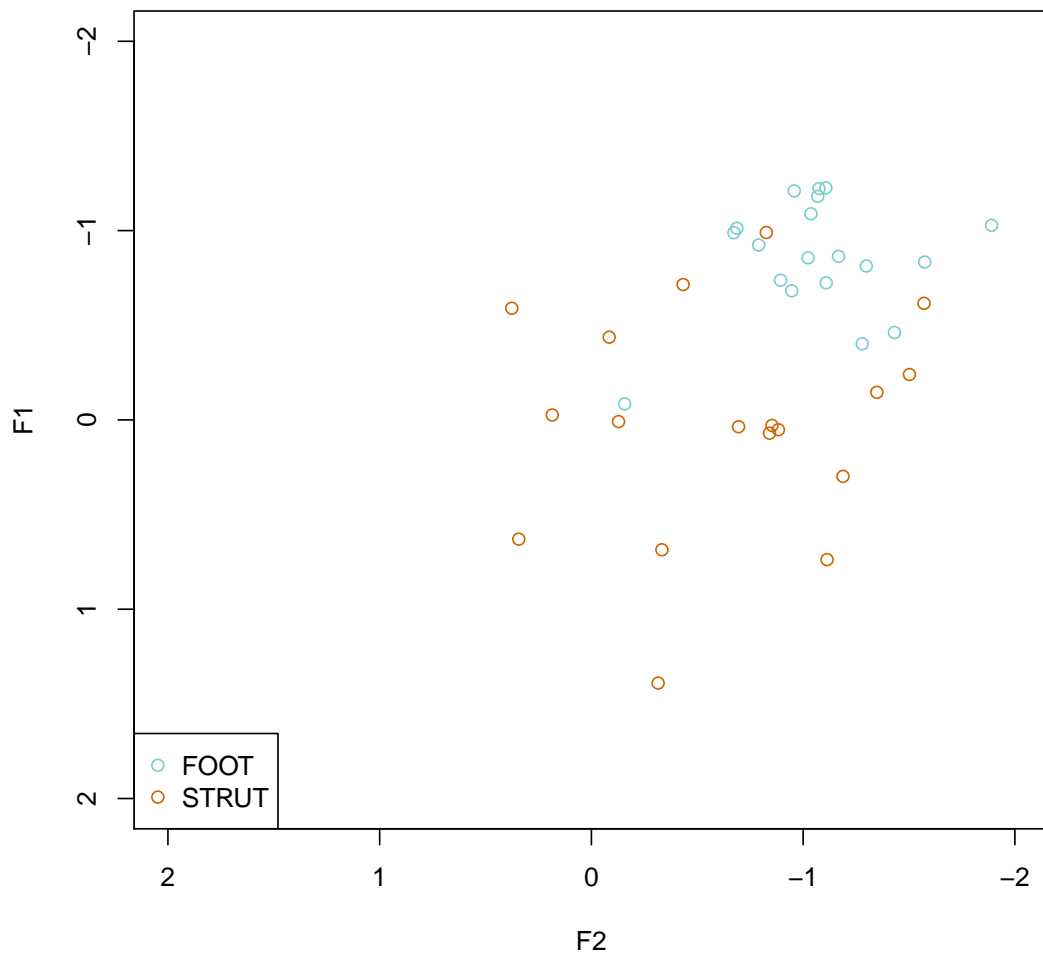


FIGURE 5.14 – Réalisations de FOOT et STRUT par DS1 (données normalisées)

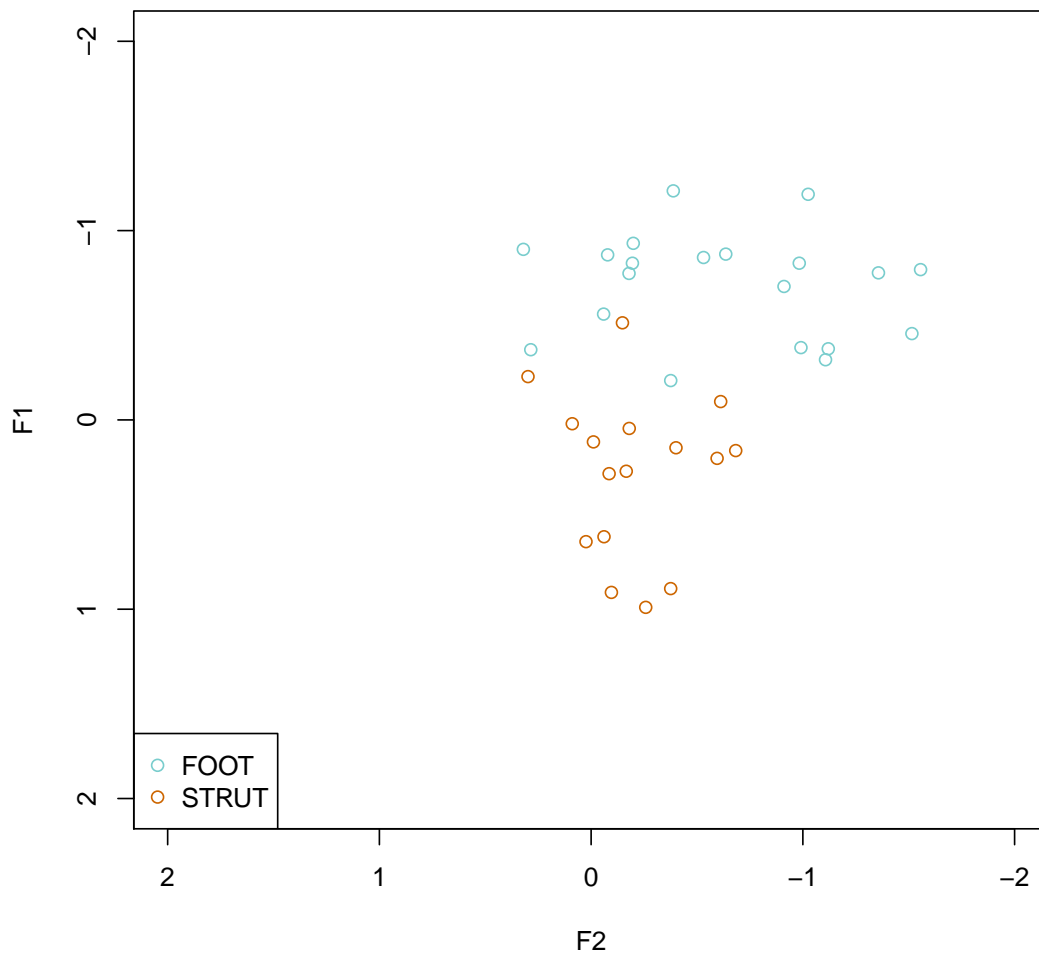


FIGURE 5.15 – Réalisations de FOOT et STRUT par AH2 (données normalisées)

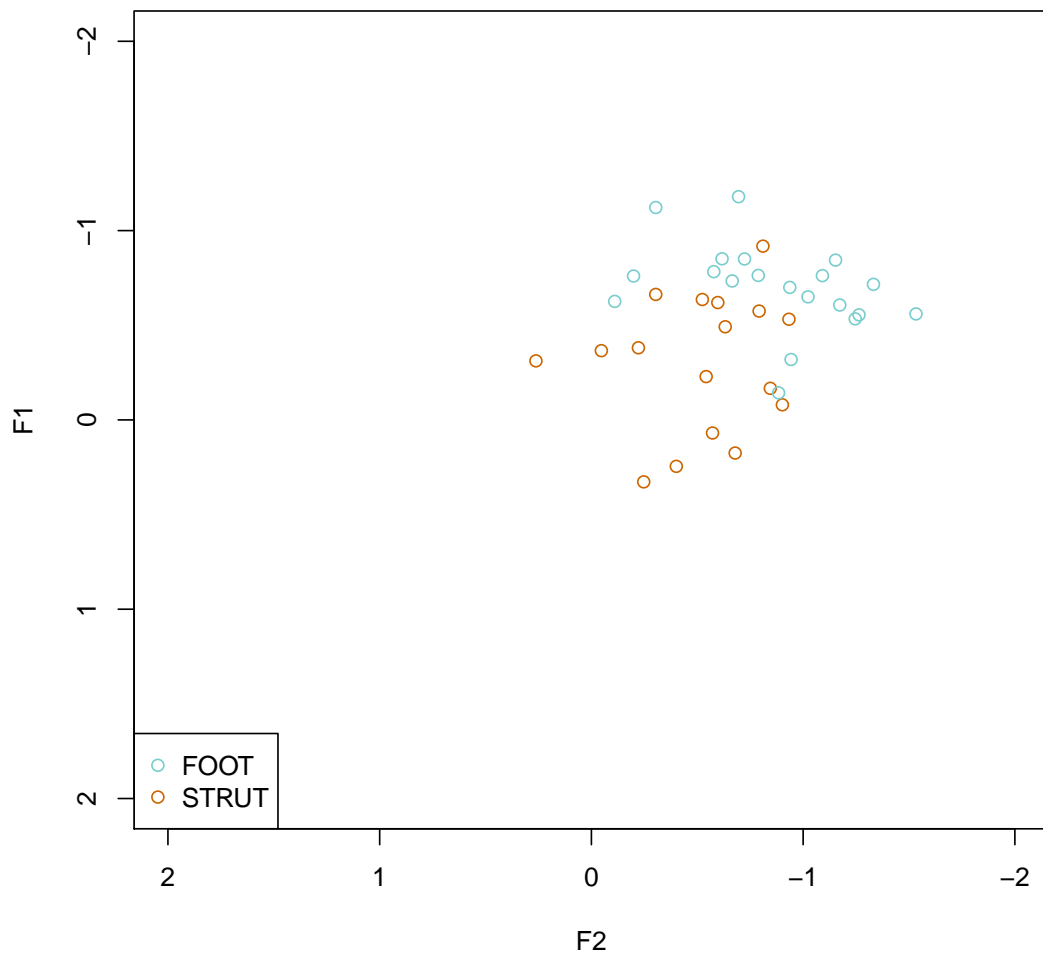
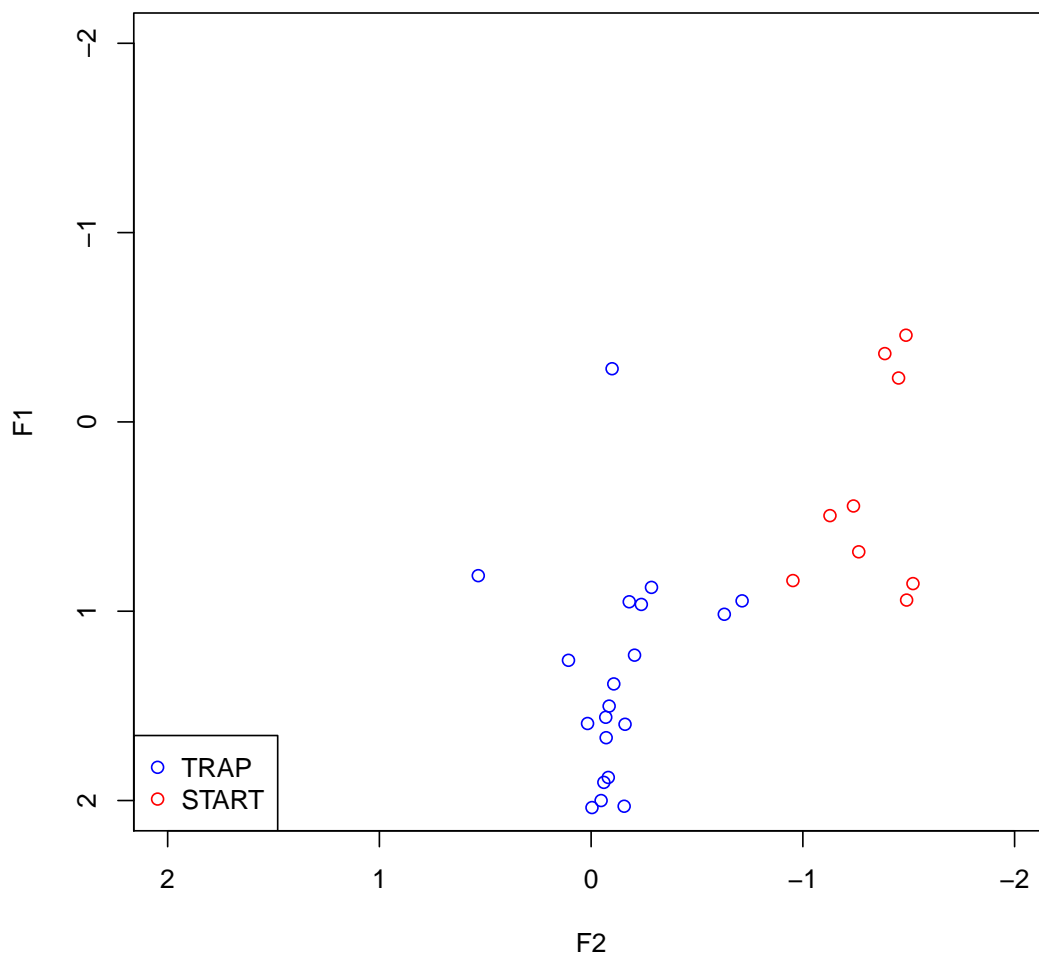


FIGURE 5.16 – Réalisations de FOOT et STRUT par NS1 (données normalisées)



dans les autres tâches du protocole. En revanche, pour les autres enquêtés, il semble que la nature de la tâche de lecture les pousse à mettre en place une distinction qu'ils ne maintiennent pas en conversation, ni parfois même à l'intérieur de la même liste de mots. C'est le cas de RP1, dont les voyelles des items 44 *bad* et 45 *bard* diffèrent sur le plan de la longueur et de la qualité, mais qui, dans la même tâche de lecture, réalise l'item 53 *farther* avec une voyelle longue mais dont la qualité n'est pas particulièrement postérieure, avant de prononcer le mot suivant, *father*, avec la même voyelle, brève cette fois³. Pour d'autres locuteurs comme SA1 ou SH1, la qualité légèrement postérieure de la voyelle de *bard* dans la liste de mots ne s'observe pas dans les autres occurrences de START en conversation :

- (1) "SA1: So yeah, I do, I love it, great big **garden**, which will be fantastic in the summer time, huge **garden**, so I do, I love it."
- (2) "SH1: and then next it was us, and I think that really hit him **hard**, he had, a really bad, bad time with that."

Quant aux locuteurs du G2, ils semblent suivre les locuteurs du G1 dans leur ensemble, avec une distinction fondée sur la longueur avant tout, mais quelques-uns jouent aussi de la dimension postérieure dans leur distinction phonétique entre les deux voyelles : c'est notamment le cas de GD1, PA1, JA1 et, surtout, AW1.

Notons que d'un point de vue phonétique, TRAP est bel et bien une voyelle brève en anglais mancuinien, contrairement à ce qu'on constate en RP où cette voyelle est, dans les mêmes contextes, plus longue que les autres voyelles brèves de l'anglais, et où l'opposition entre des mots tels que *bad* et *bard* repose plus sur la qualité que sur la longueur des voyelles :

This traditionally short vowel [TRAP] is now generally longer in GB than the other short vowels /ɪ, e, ʌ, ɒ, ʊ/. Such lengthening is particularly apparent before voiced consonants, e.g. in *cab, bad, bag, badge, man*; /a/ in these contexts is almost equivalent to the long vowels, so *badge* /bɑdʒ/ and *barge* /bɑ:dʒ/ have vowels of similar length. (Cruttenden 2014, p. 120)

La première liste de mots du protocole est tout à fait éclairante à ce sujet : les items 1 à 6 révèlent qu'en contexte /pVt/, TRAP a une durée équivalente à celle des autres voyelles brèves chez nos locuteurs. Cela est confirmé par les items 42 à 44, cette fois en contexte /bVd/. Finalement, l'item 45 *bard* permet de vérifier que la distinction entre TRAP et START repose toujours au moins sur la longueur pour nos locuteurs.

En ce qui concerne l'ensemble lexical de PALM, comme nous l'avons souligné précédemment, le mot *father* est réalisé avec une voyelle longue par tous nos locuteurs, à l'exception de RP1. Cependant, il s'agit, à quelques exceptions près, de la seule occur-

3. Ce mot appartenant à PALM, il a une voyelle longue en anglais standard, et est d'ailleurs réalisé avec la même voyelle longue que START chez les autres locuteurs.

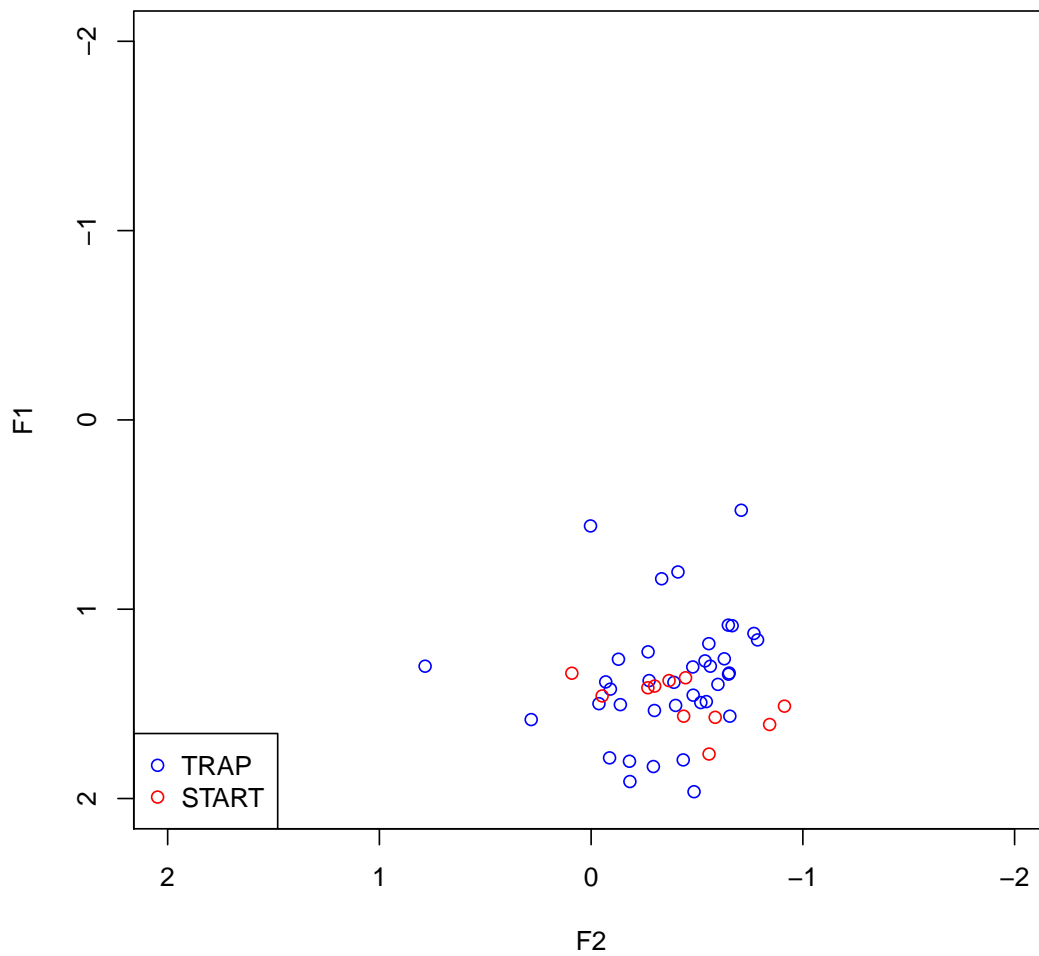


FIGURE 5.18 – Réalisations de TRAP et START par GC1 (données normalisées)

rence codée chez nos locuteurs, et nous ne pouvons donc tirer de conclusion définitive sur cet ensemble lexical. La tendance générale semble indiquer que les mots de PALM ont la même voyelle que ceux de START.

Le dernier point sur lequel nous souhaitons nous pencher ici est la voyelle de BATH. L'examen des occurrences mesurées et l'écoute des enregistrements montrent que parmi nos locuteurs, un seul (DS1) a une différence phonétique claire entre une voyelle d'arrière pour BATH, similaire à celle de START, et une voyelle centrale pour TRAP. Il s'agit également du seul locuteur qui réalise l'intégralité des items 47 à 49, et 51 à 52 (qui appartiennent à BATH) avec une voyelle différente de celle de TRAP. Deux facteurs peuvent, selon nous, contribuer à expliquer cette situation. D'une part, nous avons établi que beaucoup de nos locuteurs ont une distinction entre TRAP et START qui est uniquement fondée sur la longueur. Puisque ces locuteurs ne différencient pas ces deux voyelles sur le plan de la qualité phonétique, nous n'avons pas de raison de penser que la voyelle de BATH devrait être postérieure chez eux. La seule façon de déterminer si la voyelle de TRAP diffère de celle de BATH est alors l'écoute des enregistrements, puisque la longueur n'est pas représentée sur nos graphiques. D'autre part, d'après les différents travaux déjà cités sur le sujet (voir 3.3.1.2), la présence d'une voyelle brève pour BATH ne constitue pas une différence systémique dans les variétés de l'anglais, mais plutôt une différence de distribution lexicale. Il n'est donc pas surprenant que certains items lexicaux se comportent différemment dans la variété mancurienne alors qu'ils appartiennent au même ensemble lexical standard. Pour revenir à nos locuteurs, l'écoute de la liste de mots nous permet de noter que plusieurs locuteurs semblent opérer un contraste (en termes de longueur et de qualité, ou bien uniquement en ce qui concerne la longueur) entre les items 51 *ants* et 52 *aunts*. Néanmoins, parmi eux, 2 locutrices ne paraissent pas sûres de la voyelle qu'elles doivent utiliser : AH1 hésite quelques instants avant de prononcer *aunts*, et JG1 le prononce tout d'abord avec une voyelle longue, avant de se corriger et de le prononcer avec une voyelle brève. Aucun autre item dans ce segment de la liste de mots n'est prononcé avec une voyelle longue, ce qui nous pousse à postuler que ces réalisations sont pour ces locuteurs (JA1, PA1, SC1, LN1 et RM1) motivées par la graphie, plus que le reflet d'une véritable opposition au sein du système. Nous notons par ailleurs que le mot *master*, généralement prononcé avec une voyelle longue dans le Lancashire, est réalisé avec une voyelle brève par l'ensemble de nos locuteurs, à l'exception de DS1. La présence d'une voyelle brève pour la plupart des mots de BATH semble donc bien constituer une caractéristique typique de Manchester, étant donné qu'on la retrouve dans toutes les couches sociales de notre corpus. Cela va dans le sens des observations de Wells, qui considère que cette caractéristique n'est pas stigmatisée comme peut l'être l'absence d'opposition entre FOOT et STRUT.

5.1.2.3 FACE

La voyelle de FACE apparaît clairement sur nos graphiques comme une diphtongue d'un point de vue phonétique. Il s'agit effectivement de sa réalisation la plus commune. L'écoute des tâches de lecture confirme que la grande majorité de nos locuteurs ont une véritable diphtongue pour FACE, dont le premier élément peut varier entre [e] et [ɛ]. Néanmoins, on observe également des réalisations monophtonguées dans les tâches de lecture. C'est notamment le cas du mot *make*, extrait du texte (dans le segment *and make their neighbours' children cry*). Malgré cela, il nous semble que ce type de réalisation s'explique facilement grâce aux théories fondées sur l'usage (voir 2.3.4.4) : *make* est un verbe relativement fréquent, qui est par conséquent plus susceptible d'être affecté par des phénomènes de simplification des mouvements articulatoires. En outre, *make* est situé en début de segment dans le texte, et hors structures syntaxiques ou contextes pragmatiques particuliers, c'est généralement en fin de groupe rythmique que se situent les éléments les plus saillants au niveau accentuel en anglais.

Une locutrice semble véritablement se démarquer des autres en ce qui concerne cette diphtongue. Il s'agit de VH2, qui réalise fréquemment cette voyelle comme une monophtongue dans les tâches de lecture : c'est le cas par exemple des items *say* et *wait* (liste 1) et *grace*, *graze* et *behave* (liste 2). Des réalisations similaires sont observées chez VH2 lors de la lecture du texte. Cette monophtongue longue n'est en revanche pas la seule variante utilisée par VH2, puisque le chiffre *eight* est lui réalisé avec une diphtongue, et *weight* forme une paire minimale avec *wait*. Qui plus est, l'examen du graphique illustrant la distribution dans l'espace vocalique des réalisations moyennes de VH2 (voir figure 31) ne va pas dans le sens d'une monophtongaison, puisque FACE y apparaît comme une diphtongue, certes peu étendue. Les facteurs suivants contribuent, selon nous, à cette situation : d'une part, plusieurs des contextes dans lesquels VH2 réalise une monophtongue ont été exclus de nos mesures formantiques (c'est le cas de *grace*, *graze* et *wait*), et d'autre part, sur les 14 occurrences mesurées pour FACE dans les tâches de lecture, seules 4 ont finalement été retenues. En effet, le bruit de fond présent pendant l'enregistrement a faussé certaines mesures, ce qui nous a contraint à les exclure. Lors de la conversation formelle, les réalisations monophtonguées, d'un point de vue auditif, sont les plus fréquentes (même si encore une fois, *eight*, dans le segment *nineteen-eighteen*, est réalisé avec une diphtongue). Elles sont particulièrement flagrantes dans le nom d'un quartier de Westhoughton appelé *Four Gates* [gɛɪts], qui est répété plusieurs fois (malheureusement, seule une occurrence a finalement été retenue, pour les raisons énoncées précédemment) ou dans le segment *I think it's probably just the way I, I say things and the way that I pronounce them*. Des réalisations similaires sont également présentes dans la conversation informelle, en particulier dans le segment *take the cake*, dont les deux mots lexicaux sont clairement réalisés avec une monophtongue ouverte.

Dans une moindre mesure, IH1, le mari de VH2, a aussi des monophtongues dans

certaines mots de FACE. Outre *make*, que l'on rencontre à deux reprises dans le texte, il réalise clairement une monophthongue dans *behave* dans le segment *Should he make an effort 'to behave like a Christian'* (ce même item, dans la deuxième liste de mots, est en revanche réalisé avec une monophthongue). Cette occurrence n'est d'ailleurs pas codée car IH1 ne prononce pas de [h] à l'intérieur de ce mot, ce qui crée un hiatus. On observe des réalisations similaires lors de sa conversation avec VH2 (*When will you **take the cake**?*), mais les occurrences de FACE dans la conversation guidée sont plutôt des diphtongues : *I would **say** somebody who was brought up in and around the confines of the city centre.*

Le cas de VH2 et IH1 est intéressant. D'après la présentation que nous avons faite de ces locuteurs (voir 4.3.3), ils habitent à Horwich, et sont nés respectivement à Westhoughton et Wigan. Ces 3 villes, si elles appartiennent au Greater Manchester, se situent au nord-ouest de Manchester, à quelques kilomètres de la M60, frontière utilisée par Baranowski & Turton pour délimiter la variété mancunienne. De plus, ni VH2, ni IH1 ne se définissent comme des Mancuniens. Ces facteurs soutiennent la position de Baranowski & Turton, selon lesquels les monophthongues dans FACE ne sont pas une caractéristique de l'accent mancunien, mais plutôt des variétés au nord de la ville.

5.1.2.4 GOAT

Comme cela a été le cas pour FACE, les réalisations moyennes de nos locuteurs (voir figure 5.1) indiquent assez clairement que GOAT est réalisé sous la forme d'une diphtongue, peut-être légèrement moins étendue que celle de FACE, qui part d'un premier élément central dans l'espace vocalique, et contient un *glide* plus fermé et plus postérieur. Néanmoins, l'étude des réalisations de cette voyelle par nos différentes catégories de locuteurs nous permet de nuancer ce propos. Si l'on s'intéresse à la catégorie socio-économique tout d'abord, on remarque que GOAT est antériorisée pour les locuteurs du G3, alors qu'il s'agit d'une diphtongue postérieure plutôt que centrale pour les locuteurs du G1 (voir figures 5.4 et 5.2). Ces observations, là encore, concordent avec les propos de Baranowski & Turton (2015, p. 295–296) :

There is some fronting of the nucleus of GOAT in Manchester (except before /l/), but it is strongly conditioned by social class, with the highest-status groups leading this process and the working classes showing very little of it. In fact, there is a significant age trend for the middle classes only, the working classes showing no differences between generations. There is also some fronting of the glide target, again, advanced by the highest-status social groups.

En revanche, les réalisations moyennes de cette voyelle par les différentes tranches d'âge ne révèlent pas de différences générationnelles majeures, ce qui n'est guère surprenant étant donné que ces tranches d'âge regroupent toutes les catégories socio-économiques.

L'étude plus poussée des réalisations individuelles de GOAT par l'ensemble des locuteurs montre qu'il est, dans les faits, possible de classer nos locuteurs selon deux axes : l'antériorité de leurs variantes de GOAT, et la présence ou non de variantes monophthonguées. On distingue alors 3 grandes catégories au sein de notre corpus. Tout d'abord, les membres du G3, auxquels nous pouvons ajouter JG1, ont des diphtongues antérieures, que ce soit dans les tâches de lecture ou les conversations. Il arrive cependant que certains locuteurs utilisent des variantes monophthonguées, bien qu'elles restent très rares et conservent leur qualité antérieure. C'est par exemple le cas de LD1, en particulier dans l'occurrence suivante, issue de la conversation guidée :

- (3) "F: Do you know that Sam confessed to me apparently you all know about it that, he doesn't want to live in Manchester he wants to move away very far.
"LD1: Yeah, I **know**."

Ensuite, la plupart des membres de la deuxième catégorie de locuteurs au sein de notre corpus appartiennent au G2. Ils utilisent majoritairement des diphtongues, dont le premier élément peut être soit central, soit postérieur. Enfin, la dernière catégorie rassemble les membres du G1 (à l'exception de RP1 et RC1, dont le comportement est plus proche des locuteurs de la deuxième catégorie sur ce point), ainsi que d'autres locuteurs tels que BE1, DC1, PB1, IH1 et VH2. Ces locuteurs utilisent des monophthongues, dans des proportions qui varient certes grandement, et ce en fonction des tâches du protocole. On remarque ainsi souvent qu'une diphtongue avec une qualité très postérieure est la variante privilégiée par la troisième catégorie dans la lecture des listes de mots, mais la transition vers la chaîne parlée va de pair avec l'apparition de monophthongues. C'est par exemple ce qu'on constate chez DC1 et AH1, dont les spectrogrammes montrent bien qu'ils utilisent une variante diphtonguée dans les listes de mots (voir figures 5.19 et 5.20), puis une monophthongue à de multiples reprises dans la lecture du texte, ainsi que dans les conversations. D'autres locuteurs font également usage de monophthongues dans les listes de mots, même s'il s'agit d'une exception plutôt que d'une règle. C'est le cas notamment de PB1 et SH1, dont les formants de certaines occurrences apparaissent clairement stables sous Praat (voir figure 5.21).

VH2, qui se démarquait déjà pour FACE, se démarque aussi en ce qui concerne GOAT. Elle utilise quasi-exclusivement des monophthongues, que ce soit dans les tâches de lecture ou dans les conversations. Il s'agit d'ailleurs d'une caractéristique saillante sur la figure faisant apparaître ses réalisations moyennes (voir figure 31). C'est aussi le cas, dans une moindre mesure, pour SH1 (figure 26), SH2 (figure 27), IH1 (figure 30), JW2 (figure 20) et PB1 (figure 7). Notons que parmi ces 6 locuteurs, qui font un usage régulier des monophthongues, seuls SH2 et JW2 n'appartiennent pas à la génération de locuteurs les plus âgés : ils ont respectivement 33 et 44 ans. Ces résultats suggèrent que les variantes monophthonguées de GOAT, si elles existent chez nos locuteurs, ne constituent pas la variante la plus répandue. Il ne semble donc pas y avoir de nivellement

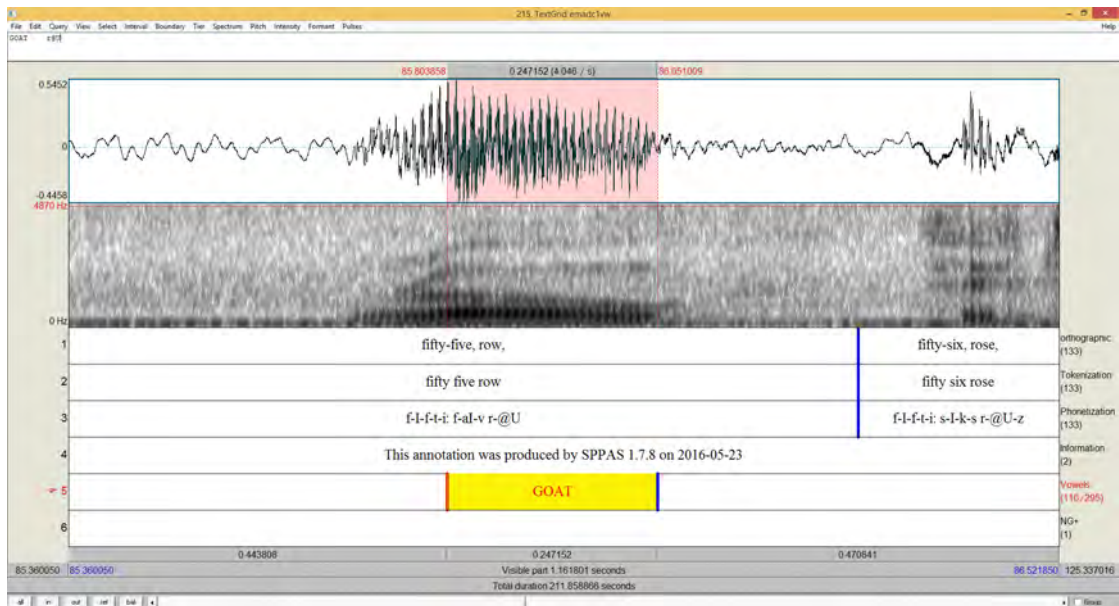


FIGURE 5.19 – Réalisation de *row* par DC1 dans la liste de mots n°1

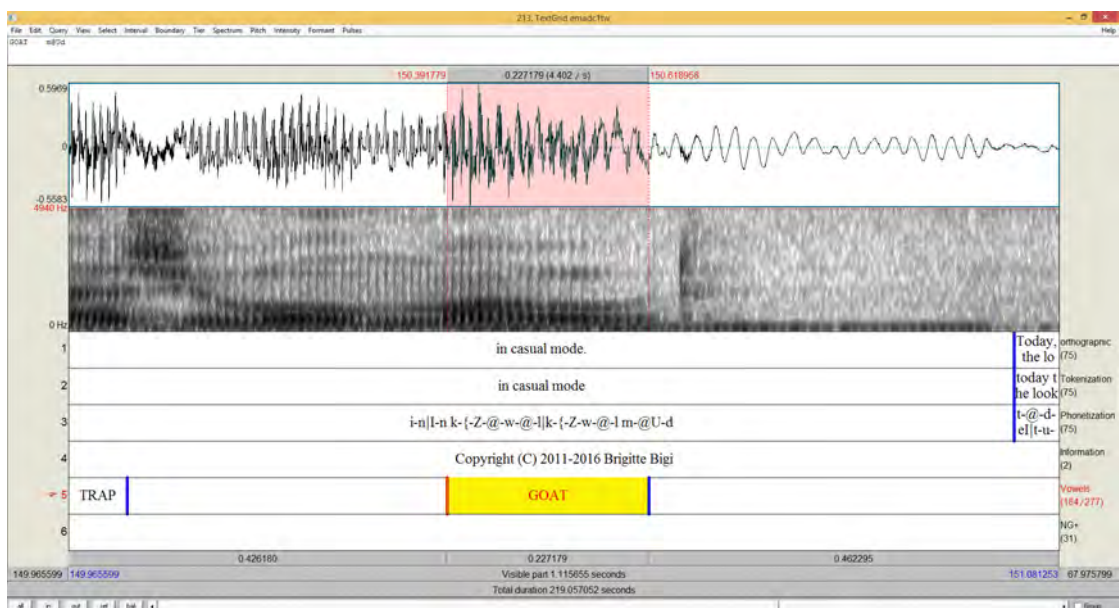


FIGURE 5.20 – Réalisation de *mode* par DC1 dans le texte

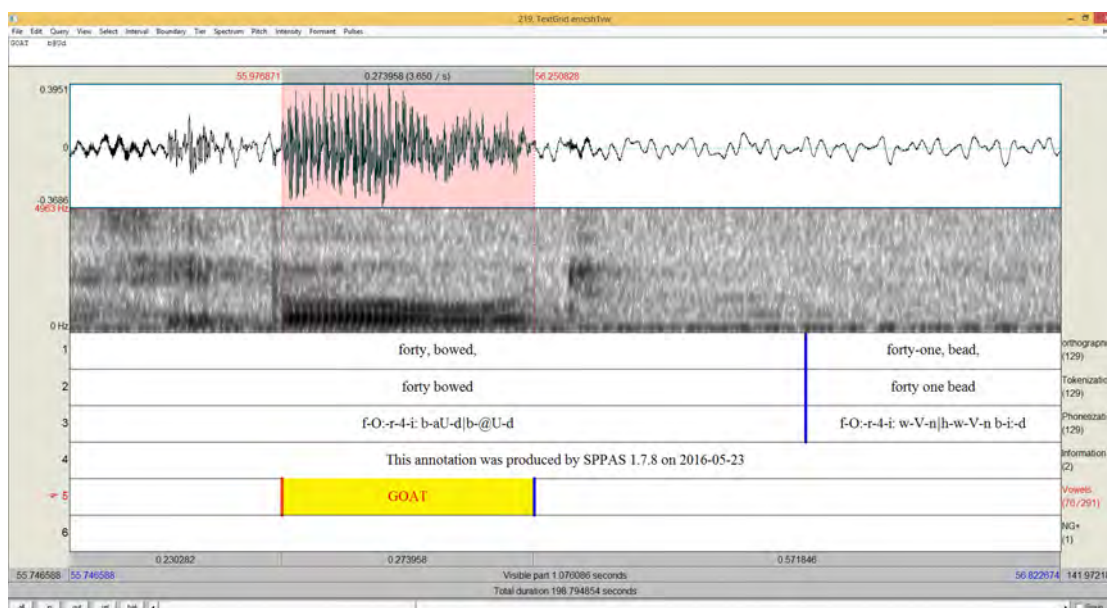


FIGURE 5.21 – Réalisation de *bowed* par SH1 dans la liste de mots n°1

vers ces monophthongues à l'échelle de notre corpus, et cette conclusion va dans le sens des remarques de Baranowski & Turton sur GOAT, même si la situation est moins tranchée que pour FACE chez nos locuteurs.

Nous avons décidé d'étudier plus en détail l'interaction entre l'antériorisation du premier élément de GOAT et nos facteurs indépendants que sont l'âge, le genre et le groupe socio-économique. Nous avons donc effectué une ANOVA (Baayen 2008, p. 101–108), en prenant en compte la valeur de F_2 pour le premier élément de GOAT, et les facteurs mentionnés précédemment. Les résultats de l'ANOVA indiquent que les liens avec tous ces facteurs sont significatifs, en particulier pour la catégorie socio-économique et le genre ($p < 2 \times 10^{-16}$). L'âge est aussi significatif, dans une moindre mesure ($p = 9,38 \times 10^{-6}$). Ces résultats concordent avec nos graphiques. Comme nous l'avons déjà dit, les locuteurs du G3 ont un premier élément antérieur pour GOAT. La comparaison entre locuteurs et locutrices confirme également le rôle du genre : la moyenne des réalisations de GOAT par les locutrices (voir figure 5.8) est représentée par une diphtongue avec un premier élément presque central, au contraire du premier élément plus postérieur des hommes (voir figure 5.9). Les graphiques des différentes tranches d'âge (voir figures 5.5 à 5.7) semblent également indiquer une antériorisation plus importante pour les locuteurs les plus jeunes, mais nous souhaitons néanmoins souligner que ces résultats doivent être accueillis avec prudence, car nous ne disposons que de deux locuteurs du G3 âgés de plus de 55 ans. Étant donné l'importance du groupe socio-économique dans ce changement, il est possible que la relation entre antériorisation de GOAT et âge soit moins claire qu'il n'y paraît.

5.1.2.5 GOOSE

L'examen des réalisations par les différents groupes socio-économiques permet d'affiner certaines observations déjà formulées sur cette voyelle. Ainsi, GOOSE est bien une voyelle d'avant pour l'ensemble de nos groupes de locuteurs, située au même niveau que KIT en termes d'antériorité (voir figures 5.2, 5.3 et 5.4). L'écoute des segments contenant cette voyelle révèle, comme on pouvait s'y attendre, qu'elle a une qualité arrondie. On pourrait donc la retranscrire phonétiquement comme suit : [y:]. Toutefois, un examen plus poussé de nos données est nécessaire. En effet, Wells (1982, p. 148) notait il y a déjà plus de trente ans que la centralisation de GOOSE (par rapport à la réalisation traditionnelle de cette voyelle en *RP*, [u:], qui est postérieure) était souvent due à la présence d'un /j/ devant cette voyelle. /j/ a, il est vrai, un lieu d'articulation palatal, qui a pour effet une augmentation du F_2 des voyelles adjacentes (E. R. Thomas 2011, p. 101). Rappelons qu'il s'agit d'un environnement que nous avons exclu de nos mesures (voir 4.3.5), et qui ne peut donc pas expliquer la présence de variantes d'avant chez nos locuteurs. Néanmoins, il existe d'autres contextes phonétiques qui engendrent eux aussi une augmentation du F_2 des voyelles qu'ils précèdent : c'est par exemple le cas des consonnes post-alvéolaires, comme [ʃ]. Or, pour la plupart des locuteurs, on compte 3 occurrences codées de GOOSE dans les tâches de lecture, dont l'une est le mot *shoes* (voir figure 5.22). Se pourrait-il alors que cette occurrence déséquilibre les moyennes, et que les autres occurrences de GOOSE ne soient pas si antérieures dans l'espace vocalique ? L'étude de la totalité des occurrences de GOOSE (en incluant les conversations donc) démontre clairement que ce n'est pas le cas : il existe de nombreuses occurrences de GOOSE dans un contexte phonétique qui ne favorise pas une valeur élevée de F_2 , en particulier lorsque cette voyelle suit un [m] (voir figure 5.23). Dès lors, il semble évident que les variantes antérieures de GOOSE sont des réalisations typiques de nos locuteurs, quelle que soit la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent.

Le rôle du genre semble difficile à mesurer uniquement sur la base de nos graphiques (voir figures 5.8 et 5.9), mais une tendance semble en revanche nettement émerger en ce qui concerne l'âge : l'antériorisation de GOOSE est la plus visible chez les générations les plus jeunes. Nos calculs statistiques (ANOVA) confirment ces remarques : si le lien entre catégorie socio-économique et antériorisation de GOOSE n'est pas significatif ($p = 0,9922$), il l'est pour le genre ($p = 0,0001793$) et en particulier pour l'âge ($p = 7,806 \times 10^{-11}$). Ces résultats suggèrent que l'antériorisation de GOOSE est un changement en cours dans la variété mancunienne, qui touche toutes les franges de la population, ce qui va dans le sens des observations de Baranowski & Turton (2015, p. 295).

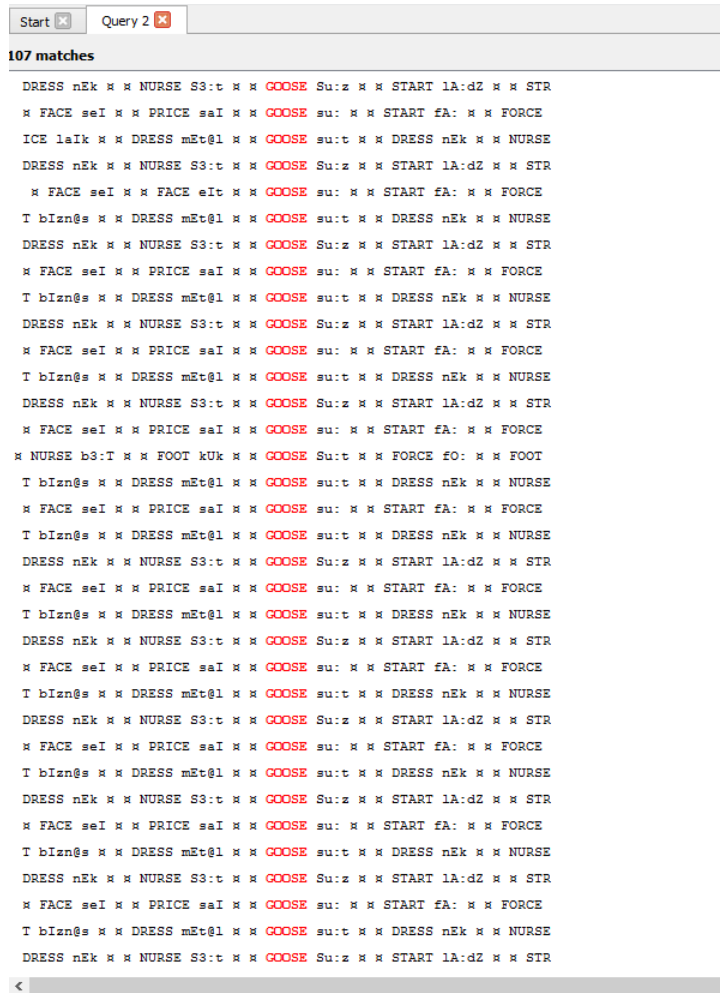


FIGURE 5.22 – Capture d'écran du logiciel Dolmen (Eychenne & Paternostro 2016) affichant une partie des occurrences de GOOSE dans les tâches de lecture

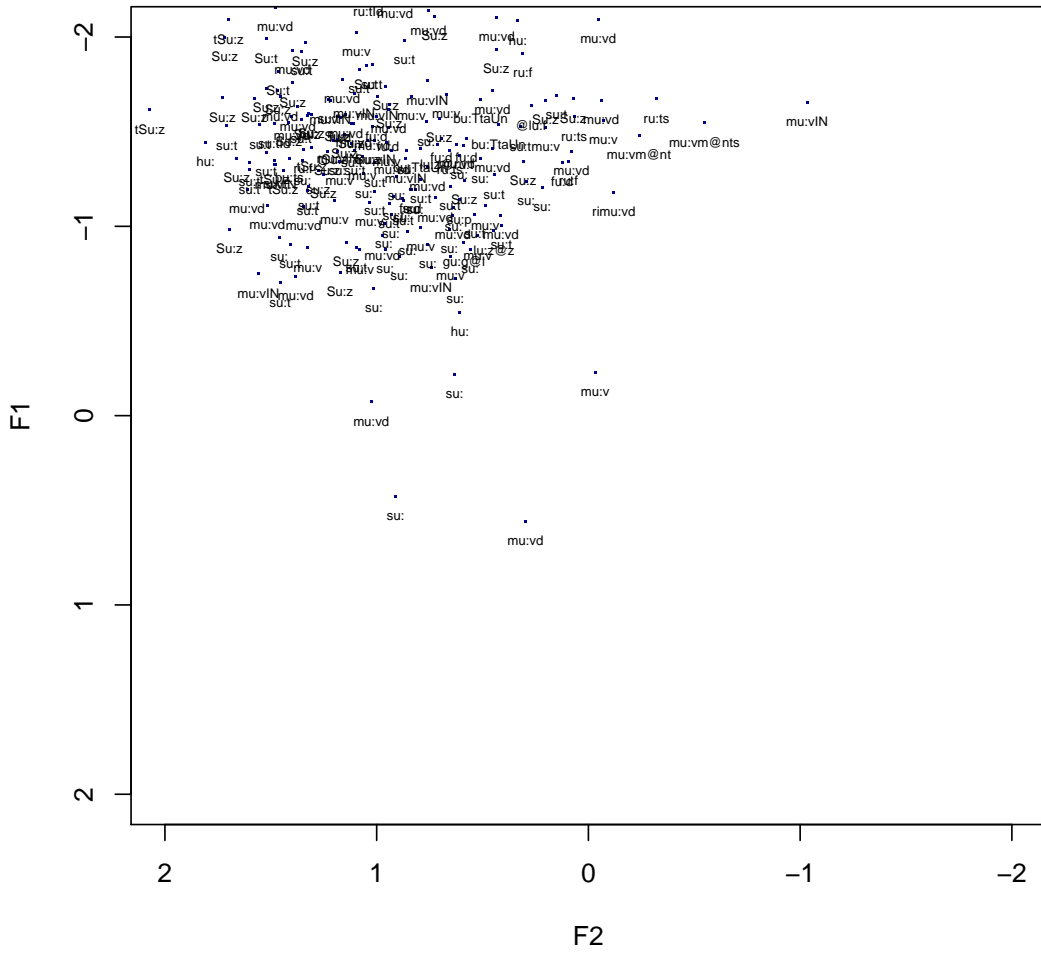


FIGURE 5.23 – Distribution dans l'espace des réalisations de GOOSE (données normalisées)

5.1.2.6 NORTH et FORCE

Les graphiques correspondant aux différents groupes de locuteurs suggèrent qu'il existe un contraste phonétique entre FORCE et NORTH dans la variété mancunienne, car le graphique du G1 montre que les positions occupées par ces deux voyelles dans l'espace vocalique sont bien distinctes, et cela semble également être le cas pour les 2 autres groupes, dans une moindre mesure toutefois. Cette analyse préliminaire est confirmée par des calculs statistiques (t-test), qui indiquent que la différence entre FORCE et NORTH est significative pour tous les groupes de locuteurs, à la fois pour F_1 et F_2 (respectivement $p = 4,308 \times 10^{-13}$ et $p = 2,175 \times 10^{-9}$ pour le G1, $p = 3,561 \times 10^{-7}$ et $p = 8,646 \times 10^{-7}$ pour le G2 et $p = 1,651 \times 10^{-8}$ et $p = 1,087 \times 10^{-11}$ pour le G3).

Les réalisations phonétiques mesurées vont dans le sens des observations de Baranowski & Turton : la voyelle de FORCE est plus fermée et plus postérieure que celle de NORTH. Néanmoins, cette apparente homogénéité ne signifie pas que tous les locuteurs différencient ces deux ensembles lexicaux. Plus précisément, un certain nombre de locuteurs, notamment des locutrices des G2 et G3, ne font pas de distinction claire entre les deux voyelles (voir figure 5.24 correspondant à une locutrice chez qui cette opposition est absente). La plupart des locuteurs hommes des G2 et G3 ont un contraste entre les deux ensembles lexicaux (voir figure 5.25). En règle générale, les locuteurs du G1 effectuent aussi cette distinction.

Parmi nos locuteurs, 8 ont une distinction particulièrement claire entre les deux voyelles, qui émerge sur les graphiques représentant F_1 en fonction de F_2 . Il s'agit de CG1, GC1, NS1, PB1, SC1, SH1, SN1 et VH2. Pour tous ces locuteurs, les graphiques montrent deux zones de réalisations bien distinctes, avec peu ou pas du tout d'empiètement. À ces locuteurs, nous pouvons ajouter JW2, dont le contraste entre FORCE et NORTH est évident, mais qui prononce plusieurs mots appartenant à FORCE avec la voyelle de NORTH : les items 77 et 78 (*fore* et *for*), et 95 et 96 (*horse* et *hoarse*) de la première liste de mots sont, pour lui, homophones. Il est intéressant de constater que sur ces 9 locuteurs, 6 sont originaires du nord de Manchester, ce qui fait écho aux propos de Baranowski & Turton (2015, p. 296), selon lesquels il est possible que la distinction FORCE/NORTH soit plus forte dans le nord que dans le sud de la ville.

En ce qui concerne la qualité des voyelles de FORCE et NORTH, tous nos locuteurs utilisent des monophthongues longues. Pour ceux d'entre eux qui différencient les deux voyelles, FORCE a généralement une qualité proche de [o:], alors que NORTH peut être représentée [ɔ:] ou [ɔ:]. Les locuteurs qui ne distinguent pas FORCE et NORTH ont généralement une voyelle fermée, proche de [o:] ou [ɔ:]. Toutefois, une de nos locutrices, VH2, est la seule à utiliser une variante particulière pour FORCE. En lieu et place d'une monophthongue, elle utilise une diphtongue de type [oə] dans les tâches de lecture, ainsi que dans les conversations, comme l'attestent les exemples suivants, tirés de sa conversation informelle :

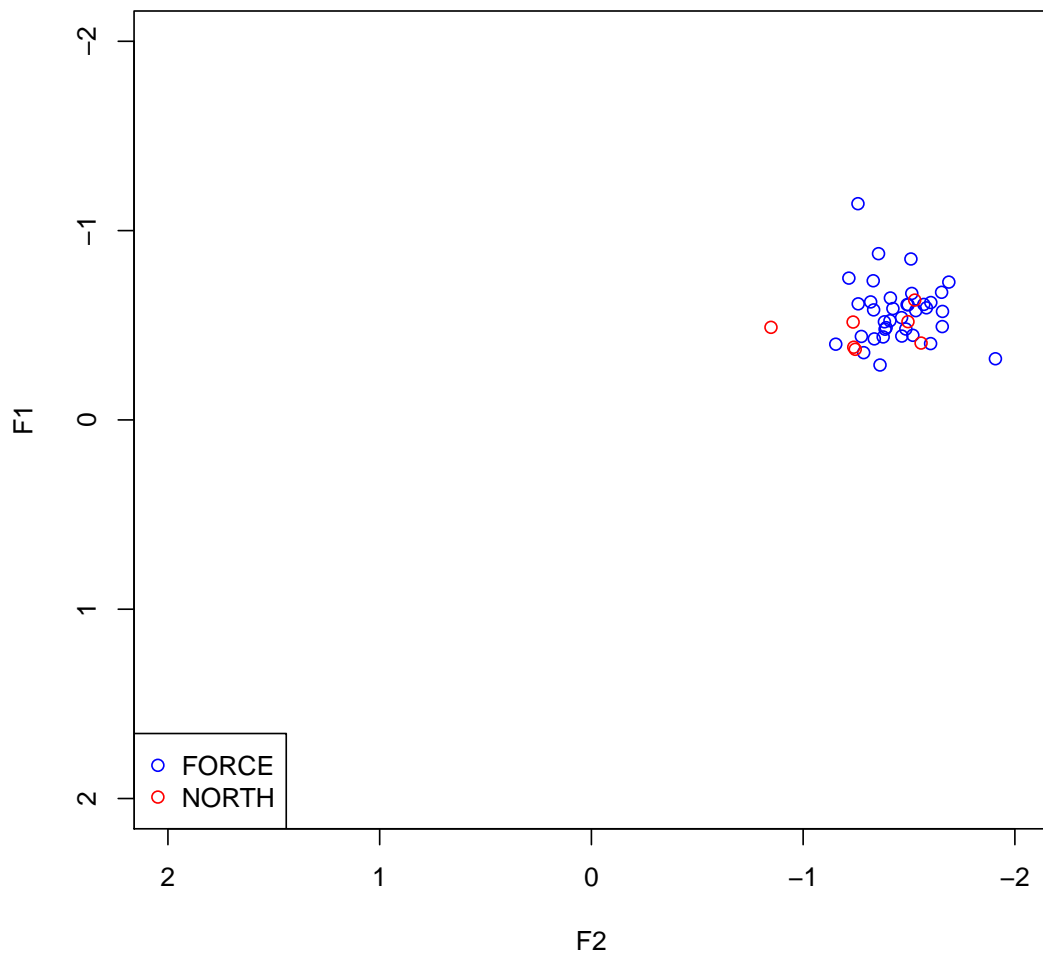


FIGURE 5.24 – Réalisations de FORCE et NORTH par GD1 (données normalisées)

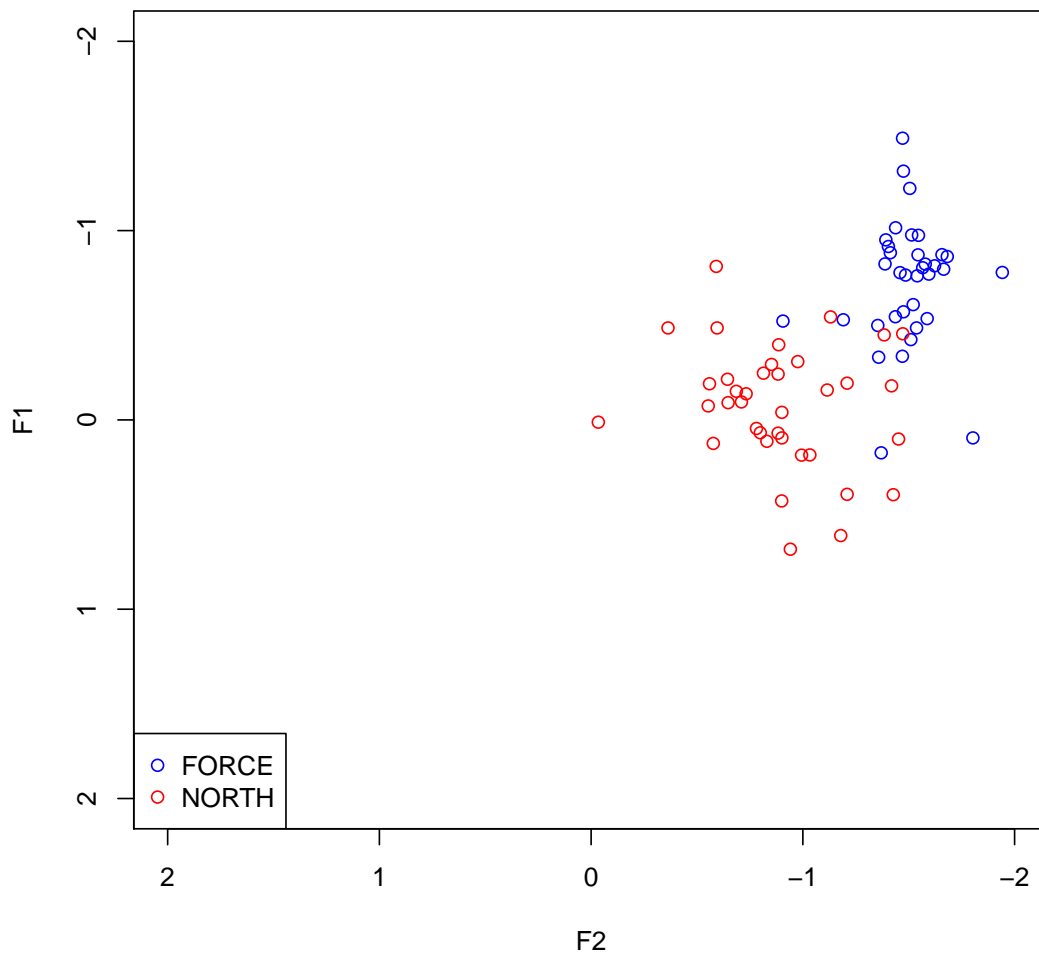


FIGURE 5.25 – Réalisations de FORCE et NORTH par NS1 (données normalisées)

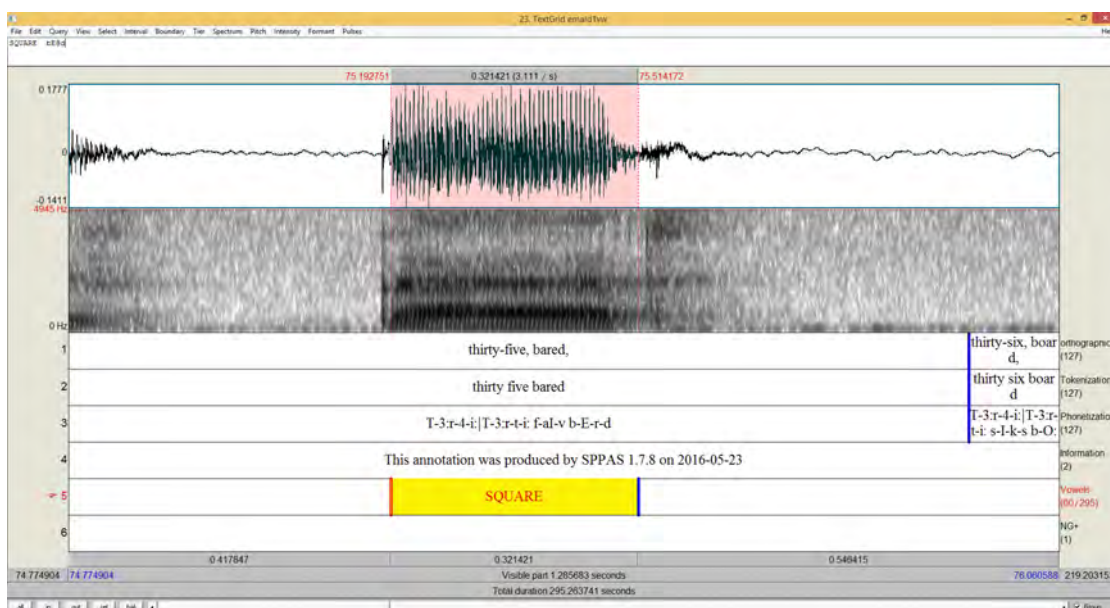


FIGURE 5.26 – Réalisation de *bared* par LD1 dans la liste de mots n°1

- (4) “VH2: Well, half, half three to **four**.”
- (5) “VH2: Take everything in, **before** people start to arrive.”

5.1.2.7 SQUARE et NURSE

Nos mesures indiquent clairement qu’il existe toujours une distinction entre NURSE et SQUARE chez tous les groupes de locuteurs, quels que soient leur âge, leur genre, ou leur groupe socio-économique. Si NURSE est une voyelle relativement centrale pour la majorité des locuteurs, SQUARE a en revanche une qualité très ouverte. Ses réalisations se situent souvent entre celles de TRAP et celles de DRESS. SQUARE est réalisée sous la forme d’une monophthongue longue [ɛ:] dans l’immense majorité des occurrences, ce qui se constate à la fois sur nos graphiques (SQUARE est généralement représentée par un point unique), et sur les spectrogrammes de nos enregistrements (voir figure 5.26). Pour plusieurs de nos locuteurs, le contraste entre DRESS et SQUARE repose uniquement sur la longueur d’un point de vue phonétique. C’est par exemple le cas pour CL1 (voir figure 13) et GC1 (voir figure 19).

Néanmoins, les réalisations de SQUARE et NURSE par IH1 nous incitent à nuancer nos propos. Les réalisations de ces deux voyelles occupent une position similaire dans l’espace vocalique pour ce locuteur. Si la figure représentant ses réalisations occulte quelque peu ce phénomène (voir figure 30), de par le faible nombre d’occurrences de SQUARE dans les enregistrements de ce locuteur (la figure 5.27 révèle toutefois

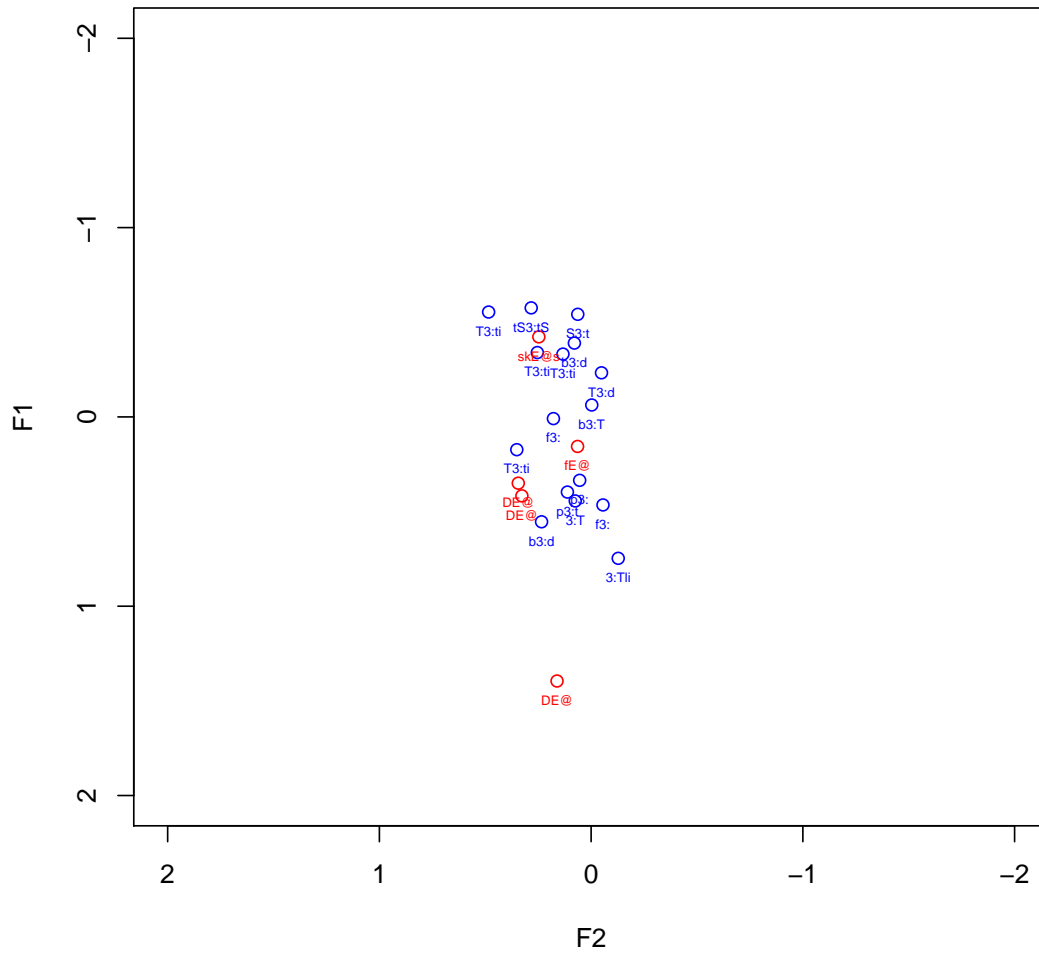


FIGURE 5.27 – Réalisations de SQUARE et NURSE pour IH1 (données normalisées)

que l'espace occupé par les occurrences de SQUARE empiète sur celui de NURSE), à l'écoute, il s'avère qu'IH1 utilise une monophthongue longue, centrale et arrondie pour les deux ensembles lexicaux. C'est le cas par exemple pour les items 11 *stir* et 13 *stairs*, ainsi que pour les items 73 à 75 (*fir, fair, fur*) qui constituent de parfaits homophones. On compte également des occurrences similaires de SQUARE dans les conversations :

- (6) "IH1: (I'll tell you) what wasn't recognised was not so much the illness of, Alzheimer's, the **carers** needed support as well, and it wasn't recognised then, you know."
- (7) "IH1: You know, and I think once you move out of that **area**,"

Deux analyses existent pour expliquer les réalisations d'IH1. Soit il existe toujours une opposition au niveau phonologique chez lui, mais qui est neutralisée au niveau phonétique, soit l'absence de distinction au niveau phonétique a déjà été répercutée au niveau phonologique, et il s'agit d'une fusion phonémique. Néanmoins, les locuteurs appartenant à la même tranche d'âge ou à la même catégorie socio-économique qu'IH1 ont tous un contraste clair entre une voyelle plutôt centrale et arrondie d'une part, et une voyelle ouverte d'autre part. Étant donné qu'IH1 est né et habite hors Manchester intra-muros, il paraît clair que ses réalisations ne sont pas caractéristiques sur ce point de la variété mancunienne dans son ensemble. Ces résultats vont dans le sens des travaux présentés en 3.3.1.6 : il s'agit d'une caractéristique limitée à certaines zones du Greater Manchester situées au nord et à l'ouest de la ville de Manchester.

5.1.2.8 **letter** et **comma**

Comme nous l'avons déjà précisé précédemment (voir table 5.3), nous avons peu d'occurrences de **comma** dans notre corpus. Un total de 25 occurrences revenant à moins d'une occurrence par locuteur en moyenne, nous nous garderons de tirer des conclusions définitives en ce qui concerne cette voyelle. À l'inverse, nous disposons d'un nombre plus conséquent d'occurrences pour **letter**, qui nous autorise à formuler une analyse plus poussée des réalisations de nos enquêtés.

La variante la plus courante de **letter** chez nos locuteurs est le schwa [ə]. Pour nombre d'entre eux, **letter** a une qualité proche de celle de **nurse** (voir notamment DC1 et PB1, figures 2 et 7 respectivement). Par ailleurs, on observe également des variantes moins courantes chez les membres du G1 et certains locuteurs du G2, avec une qualité postérieure et/ou plus ouverte. On relève notamment une occurrence très ouverte, proche de [ɐ], dans le mot *simmer* prononcé par JA1 (liste de mots n°2). Les variantes utilisées par JW2 sont également très différentes du schwa, ce qui apparaît clairement dans les items 32 à 35 de la deuxième liste de mots. Ces variantes sont également présentes dans les conversations : la prononciation du mot *plumber* par JW2 (dans sa conversation informelle) est un bel exemple d'une réalisation postérieure. On

peut aussi souligner la réalisation suivante de BE1 dans la conversation guidée :

(8) “BE1: but I wouldn’t call Salford a town, but I know it’s **smaller**,”

Notons qu’à l’exception de GC1 et de JW2 (on trouve également dans une moindre mesure certaines variantes ouvertes ou postérieures chez IH1), tous les locuteurs qui font usage des variantes plus ouvertes ou postérieures sont des femmes.

5.1.2.9 happy

Alors que le graphique regroupant les moyennes pour l’ensemble de nos locuteurs semble dépeindre une situation dans laquelle tous utilisent une voyelle proche de [ɪ] pour happy (voir figure 5.1), l’étude des différents groupes socio-économiques révèle en fait une situation bien différente, avec la présence de variantes très ouvertes, proches de [e]. Si l’on s’intéresse de plus près au G1, on remarque que tous les locuteurs qui en font partie ne se comportent pas de la même façon. Ainsi, la voyelle utilisée par AW1, RP1, RC1 et SA1 est elle plus proche de [ɪ], alors que celle des autres locuteurs se situe plutôt vers [e]. CG1 et JW2, quant à eux, ont une voyelle encore plus ouverte, dans la région de [ɛ].

La majorité des membres du G2 ont une voyelle plus fermée, proche de KIT. Néanmoins, on observe que trois locuteurs (BE1, IH1 et VH2) de ce groupe semblent se comporter différemment, car leurs variantes sont plus ouvertes, et donc plus proches de celles du G1. Voici par exemple une illustration assez claire d’une occurrence de cette voyelle, tirée de la conversation formelle de BE1 :

(9) “BE1: Yeah because you know that Salford is er, a **city**, within a **city**, er,”

Par ailleurs, il existe une grande différence entre les réalisations de la voyelle d’happy selon sa position dans l’énoncé. Rappelons que d’après Baranowski & Turton, les variantes plus ouvertes s’observent en fin d’énoncé. Nous les rejoignons sur ce point, mais il nous semble que ce contexte doit être étendu à la fin d’un groupe rythmique (qui ne constitue pas nécessairement la fin d’un énoncé). Les listes de mots du programme PAC offrent généralement un bon exemple de l’alternance entre les variantes fermées et ouvertes. Par exemple, CG1 a deux voyelles différentes dans le segment *sixty, chutney*, issu de la deuxième liste. Notons qu’elle ne marque pas de pause après *sixty*. JW2, qui marque une courte pause au même endroit, a quant à lui deux voyelles ouvertes (mais ce n’est pas le cas dans *sixty-one*, car la voyelle d’happy n’est alors plus en fin de groupe rythmique).

Une ANOVA nous dévoile que le lien entre ouverture de happy et groupe socio-économique est significatif ($p < 2 \times 10^{-16}$). C’est aussi le cas, dans une moindre mesure, pour l’âge ($p = 4,8 \times 10^{-6}$). L’étude des graphiques nous révèle cette fois que les générations les plus jeunes tendent à avoir une voyelle moins ouverte pour happy.

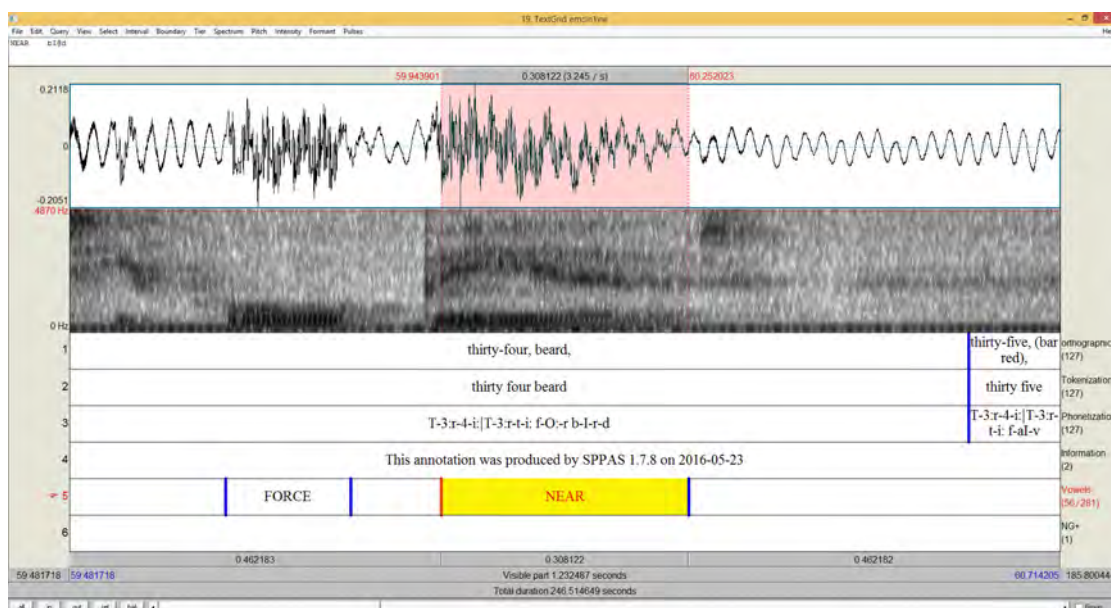


FIGURE 5.28 – Réalisation diphtonguée de *beard* par LN1 dans la liste de mots n°1

5.1.2.10 Autres variantes vocaliques

Nous pouvons formuler d'autres observations quant aux réalisations vocaliques produites par nos locuteurs, même s'il ne s'agit pas de variables que nous analyserons en détail, car nous avons fait le choix de nous concentrer sur les variables les plus susceptibles d'être affectées par un phénomène de nivellement. Tout d'abord, nous notons l'absence de la voyelle de GOOSE (ou d'une autre voyelle longue et postérieure) dans les mots appartenant à FOOT et se terminant en *-ook*. Ce constat suggère que les variantes longues sont effectivement récessives à Manchester, et que les générations actuelles utilisent la voyelle de FOOT dans les items lexicaux tels que *cook*, *look*, etc..

NEAR est fréquemment monophtongué, en particulier chez les locuteurs du G1, et chez les locuteurs les plus jeunes (voir figures 5.28 et 5.29). Sa qualité phonétique est souvent proche de KIT, soit [i:]. Cruttenden (2014, p. 154) note d'ailleurs que de telles réalisations existent également en *General British*. Notons au passage que CG1 a une variante particulièrement ouverte pour NEAR, que l'on pourrait transcrire [e:], dans la liste de mots n°1 : 34. *beard*, 90. *fierce*, 105. *here*. Malheureusement, nous ne disposons pas d'occurrences de cette voyelle dans les conversations pour cette locutrice. Lorsque NEAR est réalisé sous la forme d'une diphtongue centralisante, sa qualité est proche de son équivalent en RP : le point de départ est proche en termes de qualité de la voyelle de KIT, et la diphtongue se termine sur un élément central proche du schwa. Nous optons donc pour la transcription [iə] pour désigner ces variantes.

LOT et CLOTH sont réalisés avec la même voyelle à l'échelle de notre corpus (notons

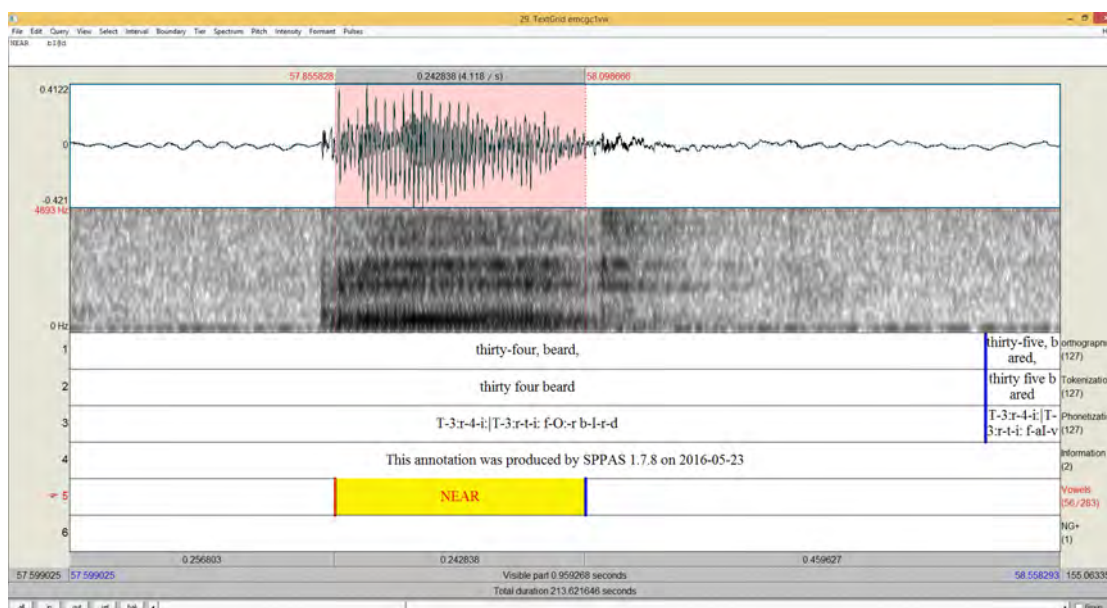


FIGURE 5.29 – Réalisation monophthonguée de *beard* par GC1 dans la liste de mots n°1

cependant que nous disposons de peu d'occurrences de CLOTH comparativement à LOT, ce qui explique certaines disparités dans les graphiques individuels). La voyelle de ces deux ensembles lexicaux est postérieure, assez ouverte et arrondie, comme peut l'être sa variante en *RP*. Le symbole [ɒ] nous semble tout à fait approprié pour décrire ce son.

THOUGHT est distinct de la voyelle de LOT et CLOTH. Il s'agit d'une voyelle longue, postérieure et arrondie elle aussi, mais qui a une qualité plus fermée que [ɒ]. CURE se démarque également de [ɒ], mais il n'est pas, pour autant, nécessairement confondu avec THOUGHT. L'analyse de nos mesures révèle que les locuteurs qui ont des réalisations bien distinctes pour FORCE et NORTH ont souvent aussi un contraste entre CURE, qui a la même voyelle que FORCE, et THOUGHT, dont la réalisation est plutôt proche de NORTH (voir figure 5.30). Quant à la plupart des locuteurs des G2 et G3, ils ne distinguent généralement pas CURE et THOUGHT, à plus forte raison lorsqu'ils n'ont pas de contraste entre FORCE et NORTH (voir figure 5.30). Toutefois, SA1, qui ne fait pas de distinction claire entre FORCE et NORTH, semble avoir une variante plus ouverte de THOUGHT dans certains mots de la première liste, ainsi que dans sa conversation informelle (nous ne disposons cependant pas d'un nombre d'occurrences suffisant pour formuler des conclusions définitives). En outre, les variantes monophthonguées ne sont pas les seules observées pour CURE dans notre corpus. AW1 utilise en effet des diphtongues centralisantes à plusieurs reprises dans les tâches de lecture (aucune occurrence n'est codée pour les conversations cependant), dont la qualité est

proche de [ʊə] (voir figure 5.32).

PRICE est généralement réalisé avec une diphtongue fermante, dont le premier élément est ouvert et central. Le second élément est, lui, fermé et antérieur. On peut donc représenter cette voyelle comme suit : [ɛɪ]. Des variantes monophtonguées, proches de [a:] ou [ɛ:], sont aussi observées chez certains locuteurs du G1, même si elles restent minoritaires. C'est notamment la variante utilisée par CG1 dans l'exemple suivant (voir figure 5.33 pour une capture d'écran du spectrogramme du passage en question) :

- (10) "CG1: Because, like you seen everything, and she said last **night** which is a really good way to look at it, she went,"

D'autres locuteurs, tels que GC1 et SH1, utilisent également des variantes similaires dans les exemples suivants :

- (11) "GC1: he was going to it but his view, it looked like he was coming over his shoulder but he didn't he went to the **side**."
- (12) "SH1: I'd like to go **outside** in the country. Even **outside** of Salford and Manchester."

Enfin, des diphtongues peu étendues, voire des monophtongues, sont des variantes minoritaires employées par certains locuteurs pour réaliser la voyelle de MOUTH. En revanche, ces variantes ne semblent pas limitées aux locuteurs du G1, puisqu'on les observe également chez PA1 et LN1, entre autres :

- (13) "PA1: but, when I bought this **house**, the houses were really cheap well houses in general were cheap."
- (14) "LN1: so when I lived in the **south**, people would comment on that, a lot."

Pour sa part, VH2 utilise systématiquement une variante bien différente de celle des autres locuteurs. Si son premier élément est similaire, le second élément est en revanche antérieur (mais garde son caractère arrondi). Cela correspond aux variantes que Wells (1982, p. 359) mentionne pour le nord du Greater Manchester, dont VH2 est originaire. Il les retranscrit [ɛʏ], et nous le suivons sur ce point.

5.2 Variantes consonantiques

Bien que nous nous intéressions surtout aux variantes vocaliques dans ce travail, et à leur relation avec le phénomène du nivellement, nous souhaitons néanmoins aborder ici deux variables au niveau consonantique (nous avons déjà mentionné au début de ce chapitre que nos locuteurs étaient non-rhotiques). Nous avons choisi la variable (h), c'est-à-dire présence ou absence d'un [h] dans les items lexicaux prononcés avec un [h]

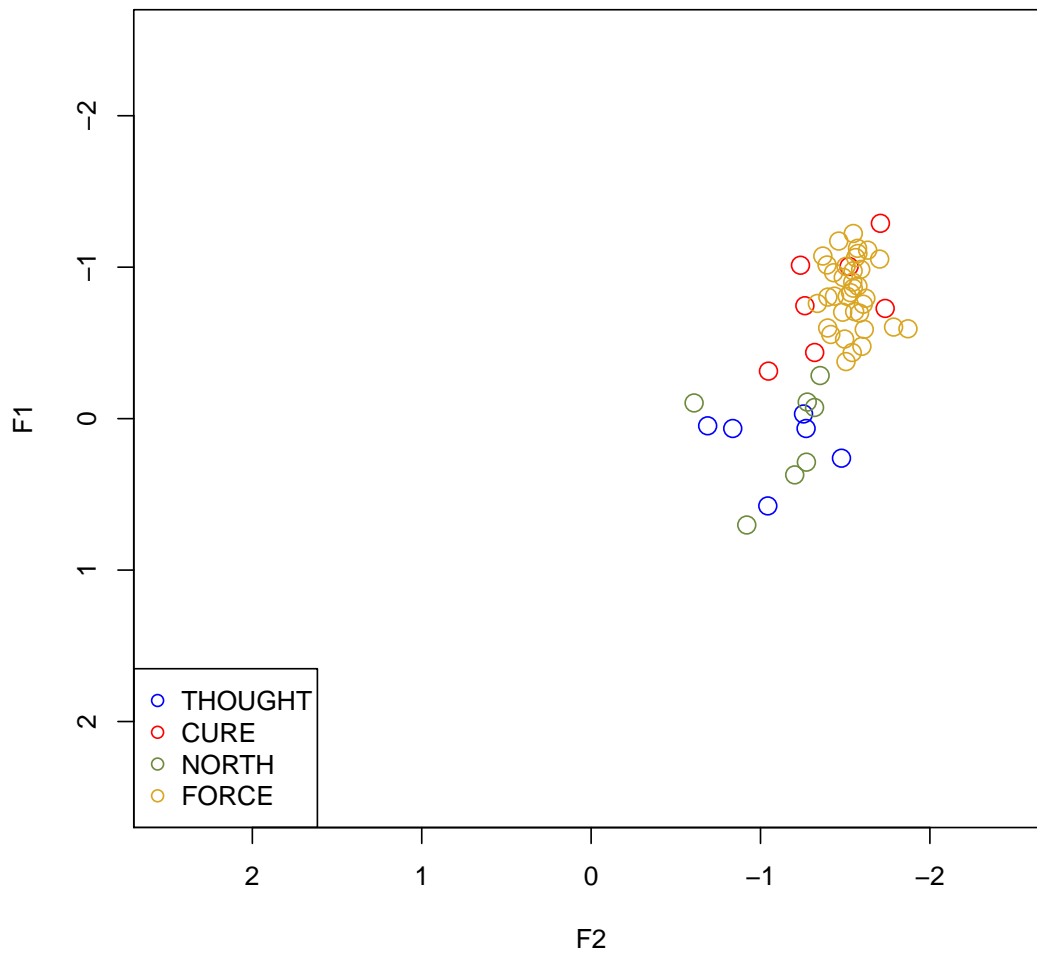


FIGURE 5.30 – Réalisations de FORCE, NORTH, CURE et THOUGHT par CG1 (données normalisées)

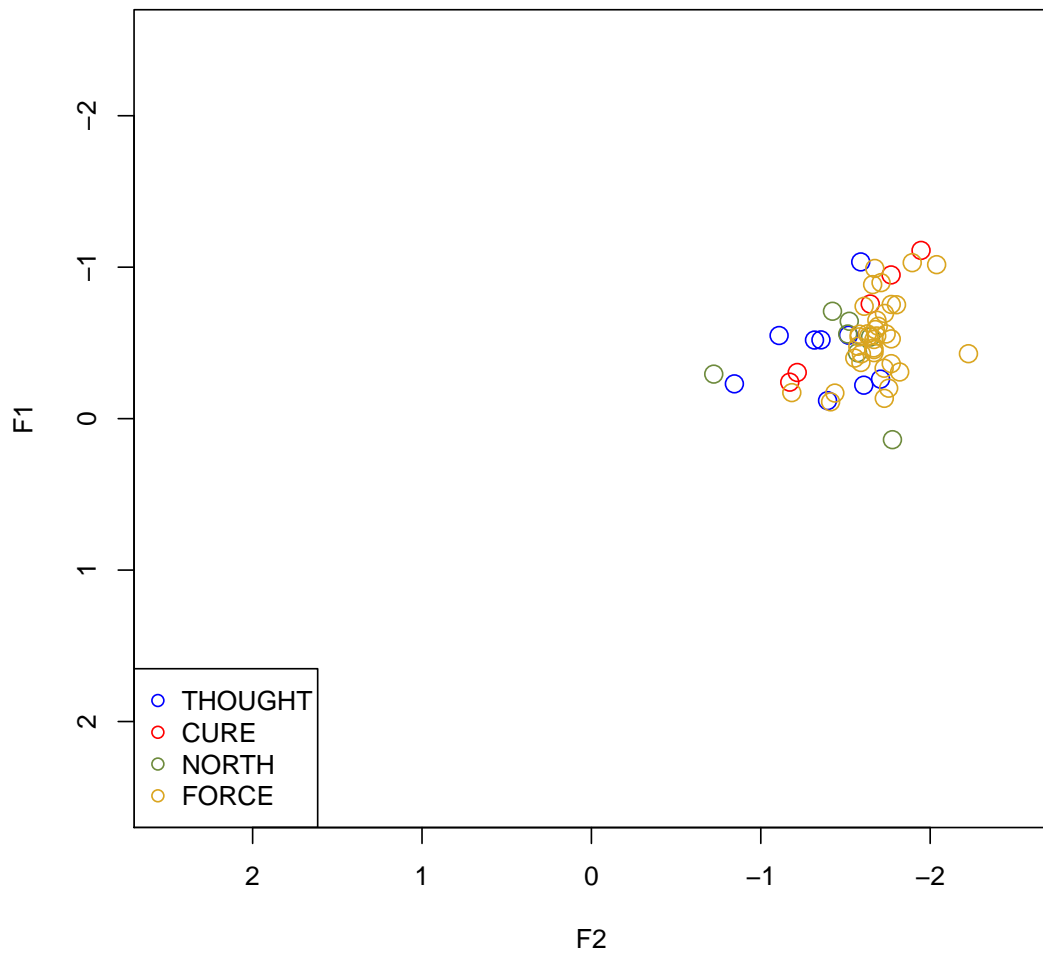


FIGURE 5.31 – Réalisations de FORCE, NORTH, CURE et THOUGHT par LD1 (données normalisées)

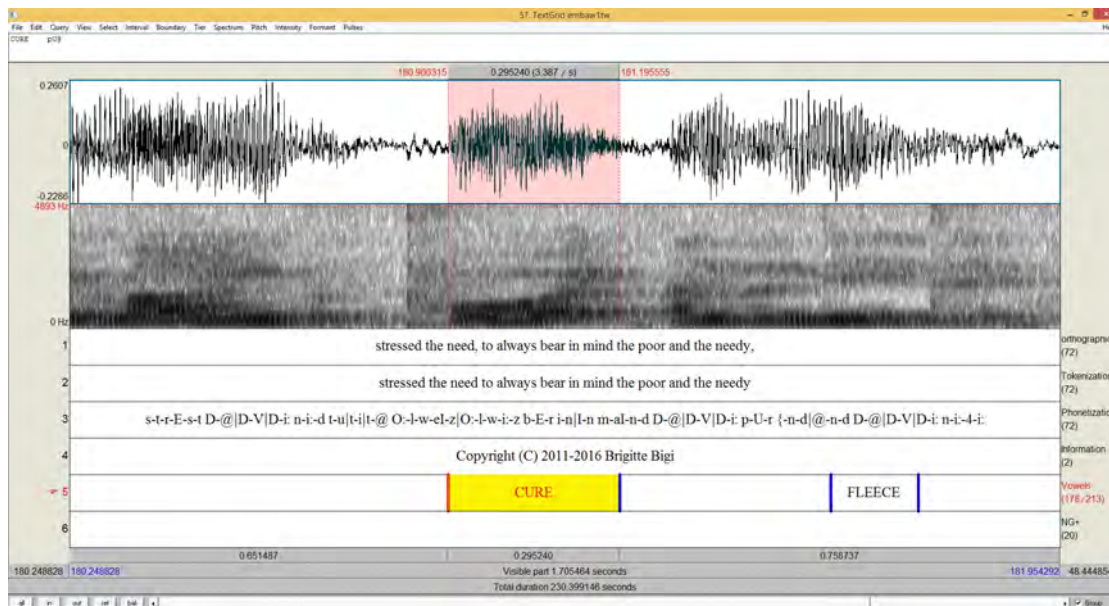


FIGURE 5.32 – Réalisation diphtonguée de CURE par AW1 dans le texte

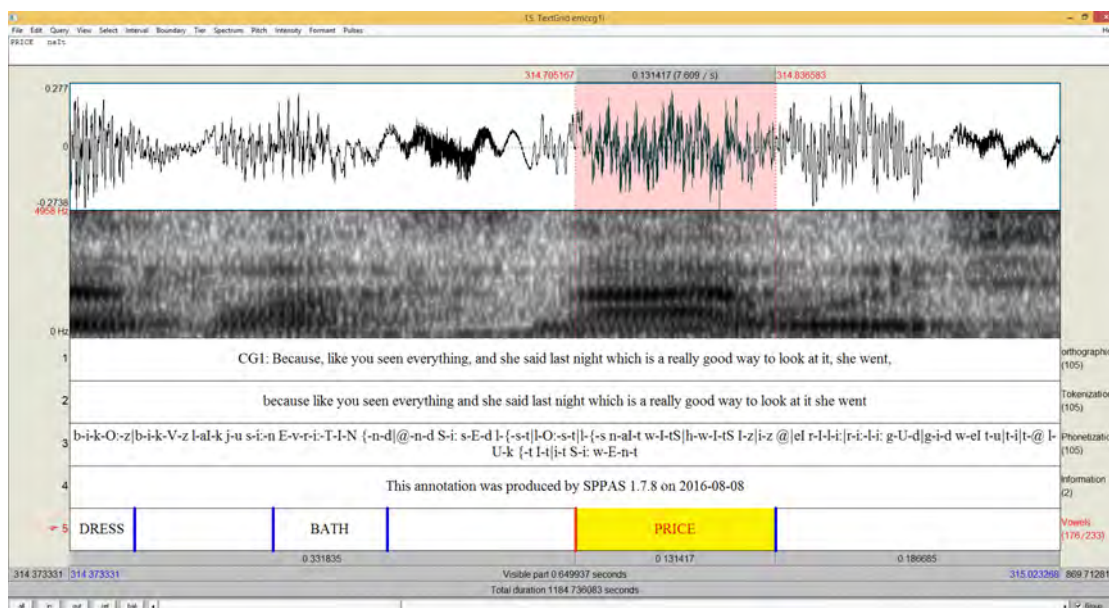


FIGURE 5.33 – Réalisation monophtonguée de PRICE par CG1 en conversation informelle

en *RP*, et la variable (ng), c'est-à-dire la prononciation du digraphe <ng>. Nous avons choisi la première variable car les accents urbains de l'anglais, nous l'avons vu, sont souvent décrits comme étant sujets au *H-dropping* (voir 3.3.2.1). La variante \emptyset de la variable (h), soit l'absence de [h] dans un mot qui en contient un en anglais standard, est donc une caractéristique que l'on observe dans la majorité des accents urbains de l'anglais. Quant à (ng), c'est une caractéristique de l'anglais mancurien qu'on retrouve dans les descriptions de cette variété (voir 3.3.2.2). Nous proposons ici une présentation de ces phénomènes à partir des tâches de lecture de notre corpus. En revanche, nous n'aborderons pas les modélisations de ces phénomènes, et restons neutre quant à leur relation au système (insertion ou effacement de [h], statut phonologique de la vélaire nasale).

5.2.1 [ŋ] et [ŋg]

L'étude des tâches de lecture (dans les faits, la première liste de mots ne contient pas de digraphe <ng>) montre que la réalisation [ŋg] est bien présente chez nos locuteurs. Ainsi, l'item *singer* est réalisé [ˈsɪŋgə]⁴ par la quasi-totalité de nos locuteurs. L'impression auditive laissée par la présence de la plosive est généralement accompagnée d'une marque nette sur le spectrogramme. On la distingue aisément sur la figure 5.34, illustrant la prononciation de *singer* par SJ1 : il s'agit du trait vertical situé entre les deux voyelles. En revanche, cette barre est absente du spectrogramme du même mot prononcé par DS1, ce qui est en adéquation avec la prononciation qu'il utilise : [ˈsɪŋə]. Toutefois, la variante [ŋg] est moins répandue dans les contextes finaux. Il semble effectivement qu'il y ait une différence entre les items contenant le suffixe verbal *-ing* et les items monomorphémiques comportant un <ng> final, comme le supposent Baranowski & Turton (2015, p. 296–297). En effet, les deux items présents dans les tâches de lecture, qui correspondent à la deuxième catégorie, à savoir *rung* et *twang*, sont réalisés avec [ŋg] par une très grande majorité de nos locuteurs. En revanche, la présence de [ŋg] se fait beaucoup plus rare pour *-ing* (les quelques items possédant un *-ing* final non verbal, par exemple *anything*, semblent d'ailleurs être traités comme les items à *-ing* verbal par nos locuteurs). Est-ce à dire que [ŋ] est alors favorisé par tous nos locuteurs ? Dans les faits, on observe qu'il existe d'autres variantes répandues dans ces contextes, telles que [ŋk] et [ɪn].

La table 5.4 synthétise les occurrences de [ŋg] et [ŋ] dans les tâches de lecture. Nos calculs statistiques (test du χ^2 , K. Johnson 2008, p. 145–147) montrent que si les différences de fréquence d'utilisation de [ŋg] entre groupes socio-économiques sont significatives ($p = 0,0306140592$), c'est surtout la différence de fréquence d'emploi de [ŋ] qui l'est : $p = 3,78757192312307 \times 10^{-42}$. Les différences entre groupes semblent

4. Nous laissons ici de côté toute variation en ce qui concerne la prononciation de la voyelle finale de *singer*.

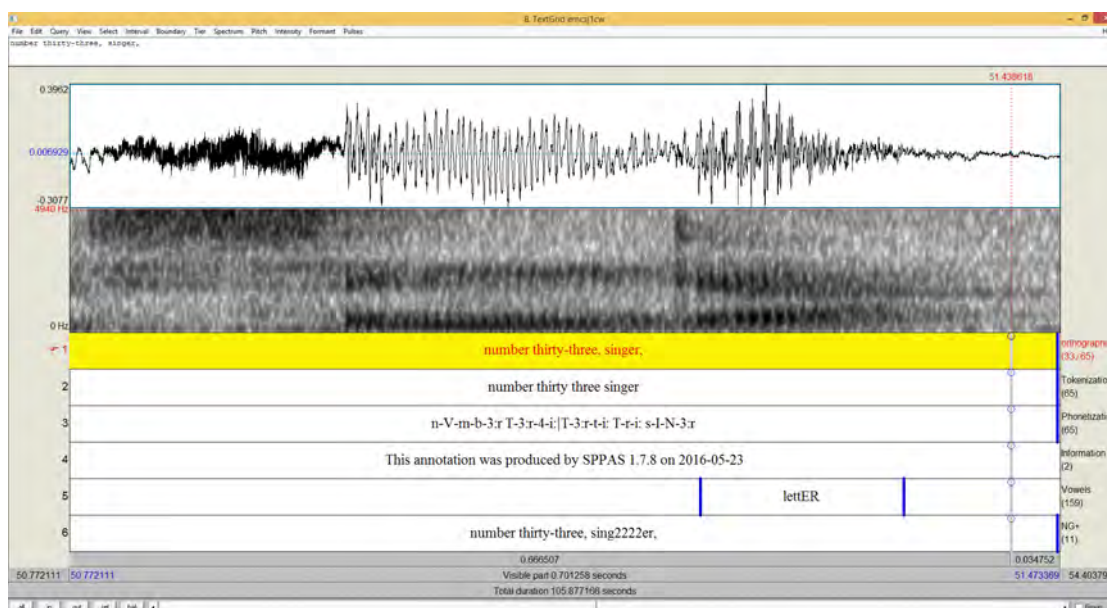


FIGURE 5.34 – Prononciation de *singer* par SJ1 dans la liste de mots n°2

donc être surtout dues à une plus forte propension du G1 à utiliser les formes non-standard, quelles qu'elles soient ([ŋg], mais aussi [ŋk] et [m]). Nous supposons que cela s'explique par la plus forte présence d'items se terminant en *-ing* dans nos tâches de lecture : sur les 18 items étudiés ici, seuls 4 ne se terminent pas par *-ing*. Les différences entre tranches d'âge sont significatives uniquement en ce qui concerne l'utilisation de [ŋ] ($p = 0,014536724$), ce qui suggère que l'utilisation de la variante [ŋg] est stable. En revanche, comme l'indiquent nos données, il n'y a pas de lien significatif entre fréquence d'utilisation de [ŋg] ou [ŋ] et genre du locuteur. Il semble donc nécessaire de séparer les différents contextes dans lesquels on trouve <ng>, et de s'intéresser aux conversations, afin de pouvoir étudier ce phénomène plus en détail. Si nous ne conduisons pas de tels travaux ici, nous avons néanmoins élaboré un codage qui pourrait être intégré aux annotations à cette fin. Inspiré du codage de la rhoticité, en ce qu'il est relativement facile à mettre en place, et qu'il repose sur des concepts peu controversés, il est décrit en figure 5.36.

5.2.2 /h/

Nous avons également étudié le comportement de la variable (h) dans les tâches de lecture. Afin d'avoir des contextes équivalents pour l'ensemble des locuteurs, nous avons exclu la petite portion du texte PAC d'origine qui a été supprimée dans la version modifiée pour PAC-LVTI. Nous avons, en plus des items non-lexicaux comportant un /h/ en anglais standard, exclu certains éléments. C'est le cas notamment des chiffres

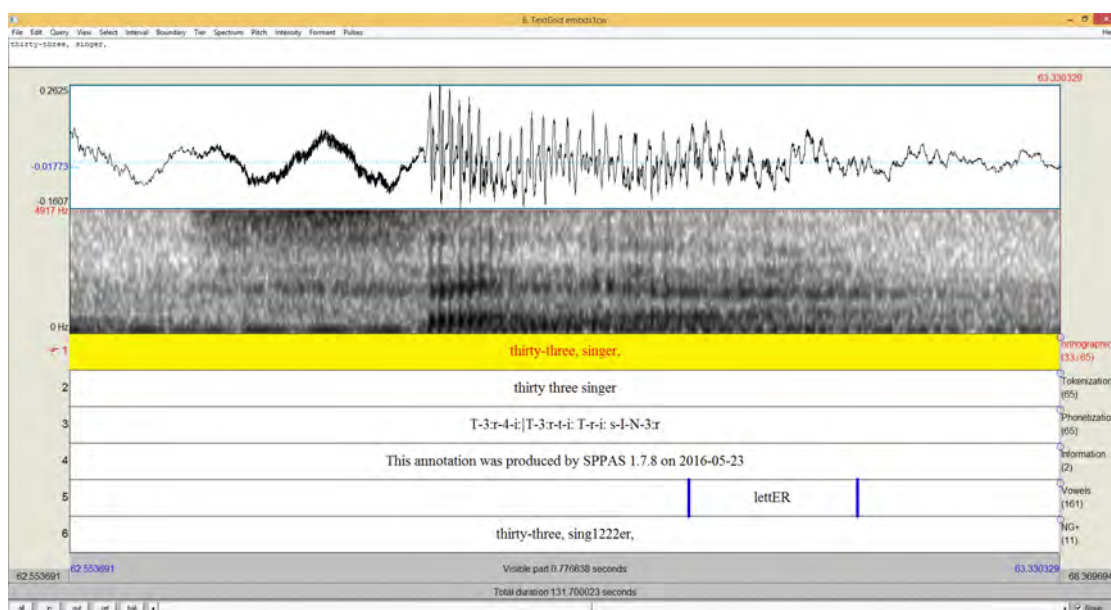


FIGURE 5.35 – Prononciation de *singer* par DS1 dans la liste de mots n°2

Groupe	ɲ (tokens)	ɲg (tokens)	Total sites potentiels	% ɲ	% ɲg
G1	69	54	178	38,76%	30,34%
G2	107	71	213	50,23%	33,33%
G3	113	34	161	70,19%	21,12%
20–36	95	68	211	45,02%	32,23%
40–50	97	43	179	54,19%	24,02%
55+	97	48	162	59,88%	29,63%
♀	145	91	286	50,70%	31,82%
♂	144	68	266	54,14%	25,56%

TABLE 5.4 – Occurrences de [ɲ] et [ɲg]

Champ 1 : réalisation phonétique de <ng>

- 1 : [ŋ]
- 2 : [ŋg]
- 3 : [ŋk]
- 4 : [n]
- 5 : réalisation incertaine

Champ 2 : position de <ng> dans le mot

- 1 : position finale
- 2 : position médiane, frontière morphémique
- 3 : position médiane, pas de frontière morphémique

Champ 3 : Informations supplémentaires sur le contexte

- 1 : *-ing* verbal
- 2 : *-ing* non verbal
- 3 : comparatif ou superlatif
- 4 : autres

Champ 4 : contexte à droite de <ng>

- 1 : contexte __## (fin de groupe rythmique)
- 2 : __V (voyelle)
- 3 : __C (consonne)

FIGURE 5.36 – Proposition de codage pour <ng>

supérieurs à 99 dans la première liste de mots. De fait, beaucoup de locuteurs les prononcent sous la forme *one oh oh, one oh one, etc.* (au lieu de *one hundred, one hundred and one, etc.*) et il nous a donc semblé judicieux d'exclure ces environnements au risque de déséquilibrer les résultats pour certains locuteurs. Sur la base des résultats de Baranowski & Turton (2015, p. 300–301), qui révèlent que *have* (en tant que verbe lexical ou dans l'expression pseudo-modale *have to*) est affecté par le phénomène de *H-dropping*⁵ de manière significativement plus fréquente que les autres items lexicaux, nous avons également exclu les deux occurrences de *have to* dans le texte.

Nos résultats sont présentés en table 5.5. Le taux de [h] prononcés est assez élevé par rapport aux données de Baranowski & Turton (ibid., p. 299–301), mais leur travail, contrairement au nôtre, intègre des données recueillies en contexte de lecture et des conversations. Le *H-dropping* apparaît, à travers nos résultats, comme un phénomène qui n'est pas lié à l'âge. Les pourcentages de [h] semblent assez stables en fonction des tranches d'âge, et un χ^2 confirme cette tendance : les différences entre générations ne sont pas significatives ($p = 0,6153581423$). Cette observation va dans le sens des résultats de Baranowski & Turton, qui considèrent que le *H-dropping* est un phénomène stable dans la variété mancurienne. Malheureusement, il est impossible d'effectuer le même test pour le genre ou la catégorie socio-économique, car les effectifs sont, dans certains cas, inférieurs à 5. Néanmoins, devant les différences importantes entre catégories socio-économiques, nous avons pris la décision de fusionner G2 et G3, afin de pouvoir effectuer un χ^2 (cette alternative n'était bien évidemment pas envisageable pour la définition du genre que nous avons adoptée ici). Une fois ces deux catégories fusionnées, le test du χ^2 confirme effectivement que les différences entre les deux nouvelles catégories (G1 vs. G2/G3) sont significatives ($p = 0,0013803722$). La présence de [h] est donc bien corrélée à la catégorie socio-économique du locuteur. Ce résultat fait ici également écho à ceux de Baranowski & Turton sur le même phénomène.

5.3 Voyelles et facteurs attitudinaux

Afin d'explorer le lien entre variantes vocaliques et attitudes des locuteurs envers Manchester, nous avons choisi d'étudier les différences potentielles entre des locuteurs aux attitudes différentes, pour les caractéristiques suivantes : antériorisation de GOAT, antériorisation de GOOSE, ouverture de happy, et qualité phonétique différente pour FOOT et STRUT. Ces caractéristiques présentent l'avantage de pouvoir facilement être étudiées par le biais de calculs statistiques, et offrent l'opportunité de tester pour la première fois la validité des indices attitudinaux dans le cadre de PAC-LVTI. Si notre discussion se limitera ici aux 4 caractéristiques sus-mentionnées, des graphiques représentant les réalisations moyennes pour chaque groupe de locuteurs (ces groupes

5. Nous utilisons ici l'expression consacrée *H-dropping*, mais ne nous prononçons pas ici sur la véritable nature phonologique de ce phénomène.

Groupe	[h]	[h] absent	Total sites potentiels	% [h]
G1	146	12	158	92,41%
G2	184	6	190	96,84%
G3	144	0	144	100%
20–36	186	5	191	97,38%
40–50	151	7	158	95,57%
55+	137	6	143	95,80%
♀	250	3	253	98,81%
♂	224	15	239	93,72%

TABLE 5.5 – Occurrences de [h] dans les tâches de lecture

étant constitués sur la base de leur attitude par rapport à Manchester) sont disponibles en annexes (voir figures 32, 33, 34, 35 et 36). Au vu de la classification obtenue grâce à l'indice traitant de l'attitude envers Manchester en tant que lieu de vie (pour rappel, aucun locuteur n'avait d'attitude négative envers Manchester à ce niveau, et seuls 5 locuteurs sur 31 avaient une attitude neutre), nous avons décidé de ne pas exploiter cet indice et de prendre uniquement en compte l'identité mancunienne (ou plus précisément la réponse à la question *Do you feel that you're a true Mancunian/Salfordian?*) et les attitudes par rapport à la langue.

5.3.1 Identité mancunienne et variantes vocaliques

Les deux groupes de locuteurs que nous avons pu former grâce à la question sur l'identité mancunienne semblent distinguer les voyelles de FOOT et STRUT, bien que la différence entre les deux ensembles lexicaux soit plus importante pour les locuteurs ayant répondu négativement à la question (voir figures 32 et 33). Un t-test portant sur les valeurs moyennes de F_1 pour ces deux ensembles lexicaux confirme que les deux voyelles sont bien distinctes du point de vue de l'ouverture ($p = 0,00483$ pour les « vrais Mancuniens », et $p = 5,099 \times 10^{-7}$ pour ceux qui ne se considèrent pas comme de véritables Mancuniens).

Pour ce qui est de l'antériorisation de GOOSE, et celle du premier élément de GOAT, nous avons procédé à une ANOVA. Les résultats obtenus suggèrent que le fait de se considérer comme un vrai Mancunien n'est pas un facteur significatif dans ces deux changements vocaliques ($p = 0,287$ pour GOOSE, $p = 0,294$ pour GOAT). En revanche, nous avons également effectué une ANOVA pour la valeur de happyY, afin de vérifier si les variantes plus ouvertes pouvaient, dans les faits, être associées aux « vrais Mancuniens ». Les résultats montrent que le lien entre ce facteur et l'ouverture de happyY est significatif ($p = 6,95 \times 10^{-6}$). Néanmoins, il nous faut nuancer ce propos. Une ANOVA portant sur la catégorie socio-économique des locuteurs révèle

qu'il existe un lien très significatif entre ce facteur et la valeur du premier formant de happY ($p < 2 \times 10^{-16}$). En fait, l'analyse des locuteurs ne se définissant pas comme de « vrais Mancuniens » révèle qu'aucun locuteur du G1 ne fait partie de cette catégorie. Il est donc tout à fait possible que ce qu'indique la corrélation entre ouverture de happY et identité mancunienne corresponde en fait à la corrélation entre valeurs de F_1 et catégorie socio-économique. L'indice d'identité nous semble donc revenir ici à une version moins précise de notre indice de catégorie socio-économique.

5.3.2 Attitudes par rapport à la variété mancunienne

Les mêmes tests ont été menés à nouveau, cette fois en prenant en compte non plus la réponse à la question *Do you feel that you're a true Mancunian/Salfordian*, mais l'indice décrivant les attitudes par rapport à la variété locale de Manchester. Comme les graphiques l'indiquent (voir figures 34, 35 et 36), les 3 groupes attitudinaux semblent distinguer la voyelle de STRUT et celle de FOOT. C'est également ce que suggère le t-test, même si la valeur de p est à peine significative pour les locuteurs ayant une vision négative ($p = 0,04708$ pour ces derniers, et respectivement $0,008511$ et $6,131 \times 10^{-8}$ pour les locuteurs ayant une attitude neutre et ceux ayant une attitude positive).

Les résultats des analyses de variance sur GOOSE et GOAT vont dans le même sens que celles effectuées dans la section précédente : le lien entre valeur du premier formant et attitudes par rapport au langage n'est significatif ni pour GOOSE ($p = 0,272$), ni pour GOAT ($p = 2,275$).

En ce qui concerne les résultats pour l'ouverture de la voyelle de happY, les choses sont moins claires. Nos graphiques montrent que les locuteurs ayant une attitude neutre ont la voyelle la plus ouverte, tandis que ceux qui ont une attitude positive ont la voyelle la plus fermée (la moyenne des locuteurs qui ont une attitude négative se trouvant entre les deux autres moyennes). Une ANOVA révèle que le lien entre valeurs de F_1 pour happY et attitudes est significatif ($p = 2,81 \times 10^{-11}$). Néanmoins, la représentation des données à l'aide de boîtes à moustaches (voir figure 5.37) montre qu'il existe de nombreux *outliers* (symbolisés par des cercles sur le graphique) pour les locuteurs ayant une attitude positive (qui correspondent au groupe 3 sur la figure). Dès lors, il nous semble plus prudent de ne pas nous prononcer sur le lien qui existe effectivement entre ouverture de happY et attitudes. Par ailleurs, nous avons établi précédemment que l'ouverture de happY était fortement corrélée au groupe socio-économique, et parmi les locuteurs ayant une attitude positive, seule 1 locutrice est issue du G1. Il est donc possible que le lien entre attitudes et ouverture de happY revienne en fait à une corrélation entre groupe socio-économique et valeurs de F_1 , qui est, nous l'avons vu, significative.

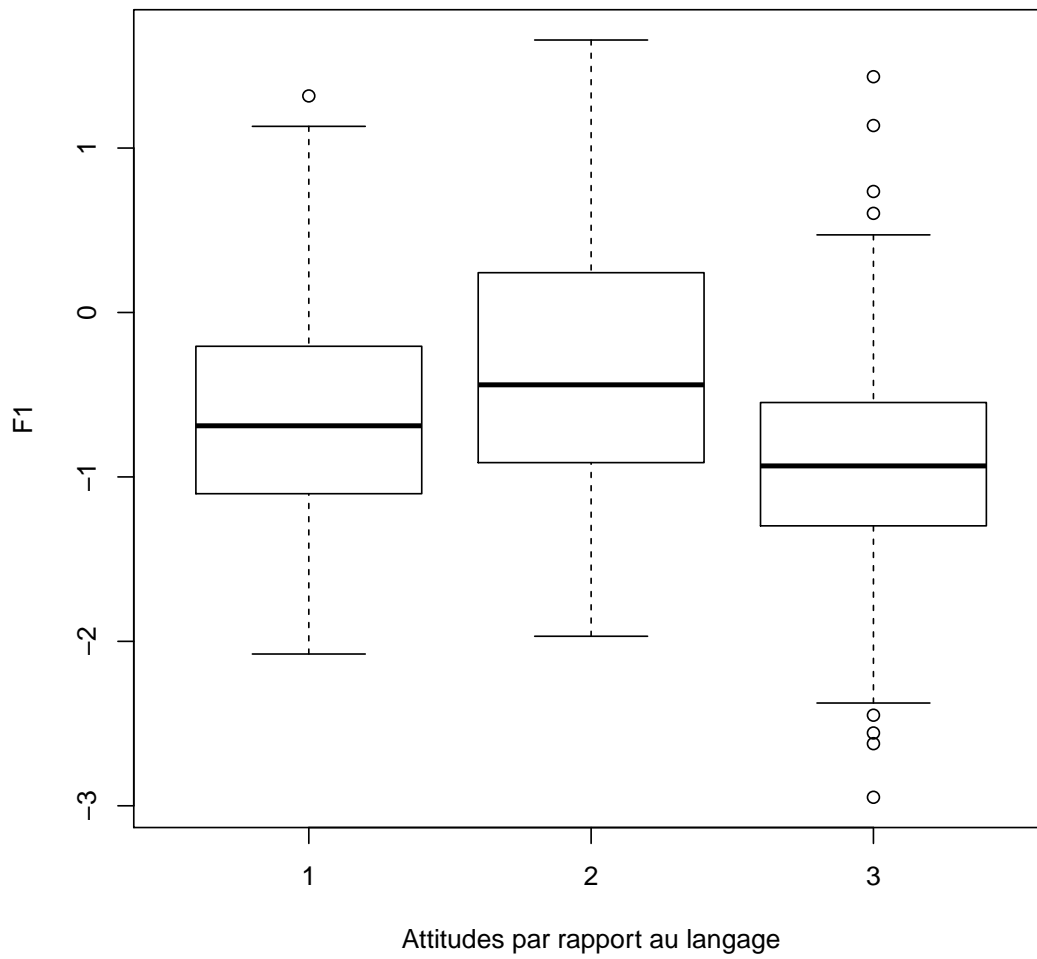


FIGURE 5.37 – Valeur du premier formant de happy en fonction de l'attitude des locuteurs par rapport à la langue

5.3.3 Facteurs attitudinaux : discussion

Les facteurs attitudinaux abordés jusqu'ici ne s'avèrent malheureusement pas être particulièrement pertinents pour expliquer les variables sélectionnées, surtout si on les compare aux autres facteurs sociolinguistiques traités en 5.1.2. Nous ne nous attendions cependant pas à ce qu'un facteur puisse expliquer à lui seul l'intégralité des variations observées au sein d'une variété, et le fait que les facteurs attitudinaux ne soient pas en mesure d'expliquer la variation pour GOOSE, GOAT, happy ou le contraste FOOT/STRUT ne préjuge pas de leur pertinence pour expliquer d'autres variables.

D'un point de vue méthodologique, l'inclusion des questions LVTI dans le protocole nous paraît particulièrement importante. D'une part, il s'agit de thèmes qui permettent d'engager la discussion entre locuteur et enquêteur, et qui participent par conséquent à l'amélioration de la qualité et de la quantité de données recueillies. D'autre part, ces questions permettent d'affiner le profil sociolinguistique des locuteurs, et donc d'expliquer pourquoi certains comportements peuvent parfois ne pas être en adéquation avec des facteurs sociolinguistiques plus traditionnels. Par exemple, les variations observées chez SA1 et JG1 en ce qui concerne respectivement TRAP/START et la voyelle de BATH ne sont pas véritablement étonnantes à la lumière de leurs attitudes envers la langue.

Enfin, une refonte des indices utilisés ici pourrait se révéler probante. À la place d'indices séparés ne prenant en compte qu'une dimension (rapport à la ville, rapport au langage, etc.), il faudrait envisager la création d'un indice unique intégrant les différents facteurs mentionnés précédemment. Il serait intéressant de s'inspirer de l'indice de catégorie socio-économique utilisé dans ce travail (voir 4.3.2), et d'utiliser une méthodologie similaire pour les facteurs attitudinaux, afin d'attribuer un nombre de points déterminé au préalable pour chaque facteur, en fonction des réponses des locuteurs. Bien entendu, cette étape posera de nouveaux problèmes méthodologiques, notamment en ce qui concerne le nombre de facteurs à intégrer à cet indice, et du poids différent que l'on pourra accorder à certains d'entre eux. Accordera-t-on, par exemple, la même importance à une attitude négative envers la variété mancurienne et à une réponse négative à la question *Do you feel that you're a true Mancunian?* Il s'agit de questions méthodologiques auxquelles les membres du projet PAC-LVTI devront apporter des réponses dans la perspective de leurs travaux futurs.

5.4 Conclusions sur les variantes vocaliques observées

Après une première analyse des réalisations les plus répandues chez nos locuteurs, nous souhaitons comparer ici nos propres résultats à ceux des travaux présentés précédemment, et discuter du lien entre les observations de nature phonétique que nos

résultats nous permettent de formuler, et ce qui se passe au niveau phonologique. Nous nous concentrerons sur les variantes vocaliques, en particulier celles qui sont pertinentes par rapport au phénomène de nivellement.

Au niveau phonétique, beaucoup de locuteurs ne distinguent pas la voyelle de FOOT de celle de STRUT. Nous avons relevé qu'il existait un lien significatif entre groupe socio-économique et production d'un contraste au niveau phonétique, puisque pour les G2 et G3, il existe une plus forte propension à distinguer les deux voyelles. Si les réalisations de FOOT occupent généralement la même zone dans l'espace vocalique, c'est surtout les réalisations de STRUT qui occupent un espace bien différent selon les groupes socio-économiques. On trouve donc des variantes centrales et plus ouvertes pour STRUT chez les locuteurs qui distinguent les deux voyelles en production. Selon nous, ces réalisations sont le reflet de deux systèmes différents chez nos locuteurs : pour les locuteurs qui ne distinguent pas FOOT et STRUT d'un point de vue phonétique, nous postulons qu'il n'existe pas non plus d'opposition au niveau phonologique. En revanche, une telle opposition fait partie du système des locuteurs, jouissant généralement d'un niveau socio-économique plus élevé, qui différencie ces deux sons au niveau phonétique. Ces résultats sont cohérents avec l'ensemble des travaux sur l'anglais de Manchester, et en particulier avec les recherches de Wells (1982, p. 351–352) qui mentionne une telle corrélation entre présence d'une opposition et niveau socio-économique.

Notre interprétation est similaire pour l'utilisation de la voyelle de TRAP dans les mots de BATH. Nos résultats concordent avec les recherches déjà effectuées sur le sujet, et notamment avec les propos de Wells qui considère que ce phénomène n'est pas stigmatisé d'un point de vue sociolinguistique comme peut l'être l'absence d'opposition entre FOOT et STRUT. Un seul de nos locuteurs utilise une voyelle longue dans l'intégralité des mots de BATH, et pour les quelques autres locuteurs chez lesquels on observe de telles variantes, elles sont limitées au mot *aunts*. Ces résultats suggèrent donc que la distribution lexicale du « a court » et du « a long » est différente à Manchester. En outre, nous avons montré que la distinction entre ces deux voyelles, signe d'une opposition entre deux voyelles dans le système, pouvait s'opérer de deux manières différentes. Au niveau basilectal, nous avons vu que nos locuteurs jouaient uniquement sur la longueur pour opposer TRAP à START. Cette observation correspond d'ailleurs à celle de Wells (*ibid.*, p. 360) pour le Greater Manchester. Au contraire, les locuteurs du G3 différencient les deux voyelles en termes de longueur mais également en termes de qualité. Ces résultats sont, pour nous, le signe que la longueur est pertinente au niveau systémique pour les locuteurs mancuniens basilectaux (voir 5.5).

Nous sommes plus partagé en ce qui concerne FACE et GOAT. Nos résultats indiquent que les diphtongues sont les variantes les plus fréquentes chez nos locuteurs, et ce particulièrement pour FACE. Ces résultats vont dans le sens de Baranowski & Turton (2015), qui considèrent que les monophthongues sont des réalisations caractéristiques du nord du Greater Manchester, mais qu'on ne les trouve pas à l'intérieur de la

M60 (où habite la majorité de nos enquêtés). De même, nos résultats sont cohérents par rapport aux réalisations mentionnées par Wells (1982, p. 358) pour le *middle north* urbain. En revanche, la situation décrite par Watt (2002) à Newcastle ne semble pas trouver un écho à Manchester (nous reviendrons sur ce point en 5.7). L'étude de ces variantes semble indiquer que le Greater Manchester n'est pas une zone homogène au niveau phonético-phonologique, puisque nos locuteurs originaires de Manchester intramuros diffèrent de IH1 et VH2 sur plusieurs points. Bien entendu, les particularités de ces deux derniers locuteurs doivent être confirmées par l'étude d'autres locuteurs du nord du Greater Manchester, appartenant dans l'idéal à d'autres tranches d'âge et catégories socio-économiques. Notons que ce constat va dans le sens de la notion de *spatialité* (voir 3.2.3), notamment à la lumière des conversations de VH2 et IH1, qui ne se considèrent pas comme des Mancuniens, et avouent ne pas connaître Manchester aussi bien que Bolton.

Les réalisations distinctes de NORTH et FORCE indiquent qu'il existe une opposition entre ces deux voyelles dans le système de nos locuteurs, notamment au niveau basilectal. Nous rejoignons donc Baranowski & Turton (2015) sur ce point, puisqu'ils relèvent qu'il n'existe qu'une voyelle chez les locuteurs de la *middle class*. Chez nos propres locuteurs, la distinction est effectivement absente pour la plupart des locuteurs du G3. En outre, Baranowski & Turton suggèrent que cette distinction est peut-être plus forte dans le nord de Manchester. Si nos résultats ne nous permettent pas d'affirmer que c'est effectivement le cas, la tendance qui semble se dégager va toutefois bien dans ce sens, puisque la majorité des locuteurs qui distinguent clairement FORCE et NORTH, ce qui reflète selon nous une opposition systémique, sont originaires du nord de la région.

Les réalisations de GOOSE sont très antérieures chez tous nos locuteurs, ce qui correspond aux variantes décrites par Wells (1982, p. 359) ainsi que par Baranowski & Turton (2015, p. 295). Néanmoins, nous avons pu établir un lien significatif entre âge et antériorisation de la voyelle, ce qui implique qu'il s'agit d'un changement en cours. Au niveau phonologique en revanche, la voyelle de GOOSE reste distincte des autres voyelles longues en anglais mancunien.

Enfin, comme la majorité des auteurs le remarquait déjà (Wells 1982, p. 362; Beal 2008b, p. 136; Baranowski & Turton 2015, p. 296), les voyelles inaccentuées de LETTER et HAPPY sont fréquemment réalisées avec des variantes plus ouvertes et plus postérieures qu'en anglais standard. C'est surtout le cas pour les locuteurs du G1, ce qui concorde avec les conclusions de Baranowski & Turton.

5.5 La question de la longueur vocalique en anglais

Avant de proposer une description du système vocalique de la variété mancunienne dans son ensemble, nous souhaitons discuter ici du statut de la longueur vocalique dans

l'anglais de Manchester. Traditionnellement, les voyelles de l'anglais sont séparées en deux grands groupes d'un point de vue phonologique⁶. En effet, si l'on s'intéresse à leur distribution, on constate aisément qu'il existe une catégorie de voyelles qui n'apparaît pas dans un contexte dans lequel l'autre catégorie est autorisée. Les voyelles dites « brèves » ou « lax » (/a, e, i, ɪ, ʌ, ʊ/ en *RP*) ne sont pas autorisées dans les items lexicaux monosyllabiques sans consonne finale. Ainsi, /'bʌd/ est un item lexical monosyllabique formé correctement en anglais standard, mais */'bʌ/ n'en est pas un. En revanche, l'autre catégorie de voyelles, souvent dénommées « longues » ou « tense », est autorisée dans ces deux contextes : /'bɑːd/ et /'bɑː/ sont deux items lexicaux monosyllabiques normalement constitués en *RP*. Les différentes descriptions du système des voyelles de l'anglais ont donc généralement tenté de rendre compte de cette dichotomie⁷ d'un point de vue phonologique. D'après Lass (1976, p. 7), il existe deux grands groupes d'analyses : celles reposant sur une distinction entre des noyaux vocaliques simples ou complexes, et celles se fondant sur l'utilisation du trait distinctif binaire [+/-tense] (qui s'inspirent notamment de *The Sound Pattern of English*, ci-après *SPE*, de Chomsky & Halle).

Ces dernières ont connu un engouement particulier, notamment lorsqu'elles ont été appliquées aux accents standard de l'anglais américain et de l'anglais britannique. Dans les faits, il existe une différence phonétique importante entre les voyelles dites « lax » et les voyelles dites « tense » en *RP*. Comme le note Durand (2005b, p. 84–85), ces termes sont souvent utilisés dans les descriptions du système de cette variété, notamment lorsqu'il s'agit d'insister sur les différences réalisationnelles des deux groupes de voyelles pour un public de locuteurs non-natifs. Nous l'avons vu, dans le cas de la *RP*, on considère généralement que ce sont les différences de timbre de la voyelle qui l'emportent généralement sur la durée de la voyelle d'un point de vue phonétique. Ce constat est particulièrement pertinent pour l'opposition TRAP/START dans cet accent : « the opposition between the members of the pairs is a complex of quality and quantity; and of the two factors it is likely that quality is more important. In the case of the *cad/card* opposition, both vowels may be equally long » (Cruttenden 2014, p. 100). Si la longueur n'est donc pas le critère sur lequel repose l'opposition entre les deux catégories de voyelles de l'anglais, alors il faut trouver une autre caractéristique fondée sur la qualité phonétique, qui adopte qui plus est la même répartition que la distinction traditionnelle entre voyelles brèves et voyelles longues. C'est le rôle que remplit le trait distinctif [+/-tense] en phonologie générative :

The feature “tenseness” specifies the manner in which the entire articulatory gesture of a given sound is executed by the supraglottal musculature.

6. Voir par exemple Cruttenden (2014, p. 97) pour un exemple de tableau divisant les voyelles de l'anglais en deux sous-catégories.

7. Lass (1976, p. 3) souligne que si les analyses se fondant sur deux classes de voyelles sont majoritaires dans les travaux en phonologie anglaise, d'autres auteurs ont exploré des oppositions entre un nombre plus important de classes de voyelles.

Tense sounds are produced with a deliberate, accurate, maximally distinct gesture that involves considerable muscular effort; nontense sounds are produced rapidly and somewhat indistinctly. In tense sounds, both vowels and consonants, the period during which the articulatory organs maintain the appropriate configuration is relatively long, while in nontense sounds the entire gesture is executed in a somewhat superficial manner (Chomsky & Halle 1968, p. 324).

Toutefois, plusieurs critiques majeures ont été adressées à l'encontre de ce trait distinctif. Par exemple, Lass (1976, p. 41–42) remet en question le corrélat entre trait [+tense] et effort musculaire plus important. Il soutient que le test souvent utilisé pour prouver qu'il existe une différence de tension musculaire entre les réalisations des deux types de voyelles, qui consiste à placer les doigts sur la gorge tout en prononçant des paires de voyelles lax/tense, permet en fait de détecter un changement de position de la langue lors du passage de la première à la seconde voyelle. Ainsi, si Lass remarque effectivement un mouvement lors du passage de [i] à [I], il constate que le même mouvement s'observe lors du passage de [i] à [e], deux voyelles possédant le trait [+tense] dans SPE. Après avoir effectué le test sur différentes paires de voyelles, il conclut que le mouvement de la langue peut être ressenti à partir du moment où la seconde voyelle de la paire est soit plus ouverte, soit moins périphérique que la première (ibid., p. 42). Par ailleurs, Lass souligne que la réalisation phonétique de certaines voyelles considérées comme [+tense] ne correspond pas à la dichotomie lax/tense. C'est notamment le cas des voyelles /i:/ et /u:/, dont les réalisations phonétiques typiques sont respectivement [ii] et [uu]. Or, [i] et [u] sont justement considérées comme des voyelles lax. Dès lors, Lass (ibid., p. 15) considère qu'il est impossible de différencier /i:/ et /I/ d'une part, et /u:/ et /ʊ/ d'autre part, à l'aide du trait [+/-tense], sauf à ignorer la réalité phonétique.

Durand (2005b, p. 86) avance d'autres arguments d'ordre phonétique pour attaquer la validité de l'opposition tense/lax. En particulier, il rapporte les propos de Mackay (1987) : « For basic acoustic reasons . . . , simply tensing a few muscles will not change a vowel sound unless the size and/or shape of the vocal cavities is changed ». D'après cette citation, la force musculaire impliquée n'aurait pas d'influence sur la qualité phonétique de la voyelle prononcée, à moins qu'elle n'entraîne une modification de la cavité buccale. Autrement dit, le trait distinctif [+/-tense] ne traduit pas une qualité phonétique différente, sauf si les deux voyelles sont déjà de qualités différentes. Le trait distinctif [+/-tense] semble donc bien devoir être abandonné, malgré sa popularité encore aujourd'hui, puisque ni sa définition, ni sa manifestation phonétique ne sont cohérentes. Il a d'ailleurs souvent été délaissé au profit du trait [+/-ATR] (pour *Advanced Tongue Root*), qui désigne la position de la racine de la langue lors de la production de la voyelle. Néanmoins, s'il s'agit d'un trait permettant de modéliser des contrastes existant dans certaines langues d'Afrique de l'ouest, Durand (2005b, p. 87)

développe des arguments selon lesquels [+/-ATR] ne constitue toujours pas un critère satisfaisant pour décrire l'opposition entre deux types de voyelles en anglais. Dans le cas de la *RP* par exemple, le trait [+ATR], attribué aux voyelles auparavant décrites comme [+tense], est associé à /ɑ:/, alors que l'autre membre de la paire, /a/, est [-ATR]. La réalité phonétique ne concorde pas : s'il existe une voyelle réalisée avec la racine de la langue en position avancée, il ne s'agit pas de [ɑ:] mais bien de [a].

En outre, si [+/-tense] et [+/-ATR] semblaient des traits utiles, à première vue, pour décrire les systèmes comme celui de la *RP* où la pertinence de la longueur au niveau phonologique reste discutable, qu'en est-il des systèmes dans lesquels la longueur est clairement phonologique ? Dans ces systèmes, une éventuelle différence de qualité phonétique n'est pas irrécyclable avec une analyse en termes de longueur, puisque l'ensemble des voyelles brèves se comportent de la même façon, contrairement à la place spéciale qu'occupe /a/ parmi elles en *RP*.

Lass tranche en faveur des modélisations se fondant sur une véritable opposition de longueur phonologique, ou plus précisément, mettant en jeu la complexité des noyaux vocaliques (ou poids vocalique), qui ne comportent pas les défauts des cadres mentionnés précédemment. C'est notamment le cas de cadres tels que la phonologie de gouvernement (ou *GP*, Kaye, Lowenstamm & Vergnaud 1985), la phonologie de dépendance (ou *DP*, Anderson & C. Jones 1974), ou la théorie des éléments (voir par exemple Backley 2011). Dans ces cadres, l'opposition majeure entre deux types de voyelles réside bien dans la longueur (Durand 2005b, p. 88) : « the fundamental dichotomy in English is one of length, whether interpreted in terms of skeletal, moraic weight or categorial weight (in the sense of Dependency Phonology) ». Ainsi, Lass (1976, p. 22) souligne qu'en lieu et place du trait distinctif [+/-tense], il suffit de faire une distinction entre d'un côté les voyelles brèves, ayant une structure symbolisée /V/ au niveau phonologique, et de l'autre les voyelles longues et les diphtongues, ayant une structure /VV/. Il ajoute qu'il est ensuite aisé de séparer les voyelles longues des diphtongues, puisque les premières ont deux éléments vocaliques identiques, contrairement aux secondes (voir également figure 5.38) :

The dichotomy in English — even at the phonetic level — is then /V/ vs. /VV/: the difference between long vowels and diphthongs is simply a matter of identity or nonidentity of nuclear constituents. Thus long vowels are /V_iV_i/, and diphthongs are /V_iV_j/, where 'i', 'j' are any potentially distinctive feature specifications (ibid., p. 22).

Quel est l'avantage offert par la distinction /V/ vs. /VV/ ? Outre le fait qu'elle ne souffre pas des problèmes inhérents au trait [+/-tense], elle permet également d'expliquer le déséquilibre distributionnel entre voyelles dites brèves et voyelles dites longues. Rappelons que les voyelles brèves ne sont pas autorisées en anglais dans des mots monosyllabiques ne se terminant pas par une consonne (c'est-à-dire un contexte de syllabe ouverte). Du point de vue du poids ou de la complexité syllabique, cela revient

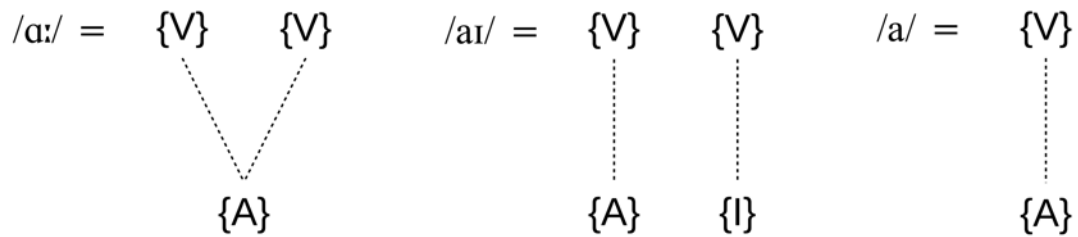


FIGURE 5.38 – Représentation de la structure interne des voyelles en *DP*

à dire que les mots monosyllabiques doivent avoir une structure $/C_n VX/$ en anglais, où X peut être soit vocalique, soit consonantique. Cela permet d'expliquer pourquoi $/'bɑd/$, $/'bɑ:/$ et $/'bɑɪ/$ sont des mot monosyllabiques correctement formés en anglais, avec pour structure respectivement $/CVC/$, $/CV_i V_i/$ et $/CV_i V_j/$, alors que $*/'bɑ/$ (dont la structure est $/CV/$) n'en est pas un. C'est un argument défendu par Durand (2005b, p. 90), qui souligne d'ailleurs qu'il s'applique également lors du placement de l'accent lexical en anglais. À partir du moment où le principe d'ambisyllabité⁸ opère, des explications du type « the strong syllable of a stressed foot must be either a 'tense' vowel, a diphthong or a 'lax' vowel followed by a consonant » peuvent être simplifiées : « to be well formed a morpheme must have a $\{V\}$ head with a dependent » (que ce dernier soit vocalique ou consonantique).

Pour le cas qui nous intéresse, nos observations sur les voyelles de la variété mancurienne nous poussent à opter pour une opposition de longueur ou de complexité, plutôt que pour une opposition en termes de tension. En effet, nous avons vu que les voyelles brèves de nos locuteurs se comportent toutes de la même façon. Contrairement à ce qui se passe en *RP*, la voyelle de TRAP n'est pas phonétiquement plus longue que les autres voyelles brèves. De plus, pour nombre de nos enquêtés, TRAP et START ne se distinguent pas en termes de qualité, mais bien en termes de longueur. Il nous paraît donc difficile de caractériser la voyelle de START comme étant [+tense] et celle de TRAP comme étant [-tense], quand elles ont le même timbre d'un point de vue phonétique. En outre, nous avons vu que pour certains de nos locuteurs, DRESS et SQUARE avaient des réalisations très similaires, et étaient seulement distinguées du point de vue de la longueur. Nous en concluons que ces arguments justifient le recours à une opposition de type $/V/$ vs. $/VV/$ pour ces paires de voyelles et, par conséquent, pour l'ensemble du système vocalique de la variété mancurienne.

Nous nous sommes donc tourné vers la phonologie de dépendance afin de proposer

8. Le principe d'ambisyllabité considère qu'une consonne en position intervocalique est reliée aux noyaux vocaliques situés de part et d'autre de la consonne (Van der Hulst 2006, p. 452). En d'autres termes, une consonne en position intervocalique peut appartenir à la fois à la coda d'une syllabe, et à l'attaque de la syllabe suivante.

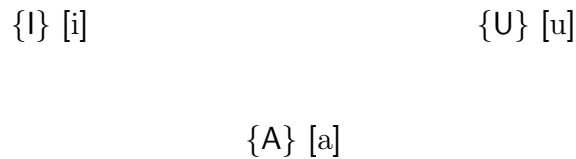


FIGURE 5.39 – Les trois éléments basiques en *DP* et leur expression phonétique

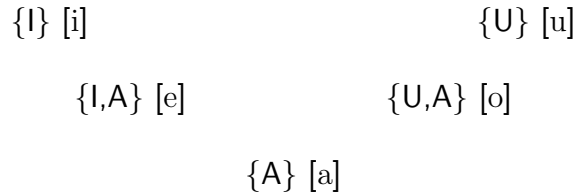


FIGURE 5.40 – Modélisation d'un système à 5 voyelles à l'aide des éléments basiques en *DP*

une modélisation du système phonologique des voyelles de l'anglais mancuinien, que nous détaillons en 5.6. En préambule, nous souhaitons présenter ici les concepts fondateurs de la *DP*. Nous nous concentrerons sur la modélisation des voyelles dans ce cadre, et renvoyons à Durand (1990, p. 276–286) et Anderson (2002) pour une présentation des représentations suprasegmentales. Contrairement à la phonologie générative, qui repose sur des traits binaires, les unités infrasegmentales de la *DP* sont unaires : elles sont présentes ou absentes, mais ne peuvent pas avoir de valeur négative. De plus, ces unités ne sont pas des traits, mais des éléments, et leur nombre est réduit par rapport aux traits distinctifs canoniques. En effet, on considère que les éléments essentiels pour les voyelles sont au nombre de 3 : {I}, {U} et {A}. Backley (2011, p. 19), qui travaille dans le cadre de la théorie des éléments (qui utilise les mêmes éléments), rapporte que les voyelles qui sont associées à ces éléments (respectivement [i], [u] et [a]) sont les plus courantes dans les langues du monde (ce qui est corroboré par la consultation de l'UPSID⁹), et que lorsque l'inventaire vocalique d'une langue comporte uniquement trois voyelles, elles sont généralement de ce type. Les éléments, une fois associés à un geste catégoriel ({V}¹⁰ pour les voyelles), ont donc des interprétations phonétiques (voir figure 5.39), à savoir « palatal/aigu » pour {I}, « bas/compact » pour {A} et « arrondi/grave » pour {U} (Durand 2005a, p. 82). À ces éléments basiques, on peut ajouter parfois un autre élément, soit {ATR}, dans les systèmes qui le justifient, ou {@}, qui représente la centralité (ibid., p. 81–82).

À première vue, 3 éléments, auxquels on peut éventuellement ajouter {ATR} ou

9. http://web.phonetik.uni-frankfurt.de/upsid_info.html

10. Le geste catégoriel {V}, bien qu'il caractérise les voyelles, n'est pas l'équivalent du trait distinctif [+/-vocalique] qui est présent dans SPE (Chomsky & Halle 1968, p. 302). Anderson & Ewen (1987, p. 151) le définissent comme ayant un caractère « relatively periodic », et il est présent dans le geste catégoriel de nombreuses consonnes en *DP*.

{@}, ne sont pas suffisants pour modéliser les systèmes vocaliques de la plupart des langues, puisque de nombreuses langues possèdent plus de 3 ou 4 segments vocaliques. L'intérêt des cadres unaires réside donc dans la capacité qu'ont les éléments à s'associer. L'association des 3 éléments de base permet déjà de modéliser des systèmes à 5 voyelles tels que /i,e,a,o,u/ (voir figure 5.40). Qui plus est, les associations peuvent, dans les faits, être de natures diverses : les éléments peuvent être simplement associés, ou leur relation peut être une relation de « dépendance », c'est-à-dire que des éléments peuvent en gouverner d'autres. On représente ces deux associations respectivement à l'aide d'une virgule (par exemple {A,U}, équivalent à {U,A}, dénote une simple association de ces deux éléments) et d'un point-virgule ({A;U} signifie que l'élément {A} gouverne {U}). Il existe également une troisième relation, symbolisée à l'aide de deux points, indiquant que les éléments situés de part et d'autre se gouvernent mutuellement ({A:U}). À l'aide de ces relations entre éléments, Durand (2005b, p. 88–89) propose donc la modélisation suivante pour les voyelles de l'anglais britannique standard¹¹ :

Monophtongues longues

/i:/ = {I} /ɑ:/ = {A} /ɔ:/ = {A,U} /u:/ = {U} /ɜ:/ = {@}

Monophtongues brèves

/ɪ/ = {I,@} /e/ = {I;A} /æ/ = {A;I} /ɒ/ = {A,U} /ʊ/ = {U,@}
/ʌ/ = {A,@}

Diphtongues

/eɪ/ = {A,I} + {I,@} /aɪ/ = {A} + {I,@} /aʊ/ = {A} + {U,@}
/əʊ/ = {A,U} + {U,@} /ɔɪ/ = {A,U} + {I,@} /eə/ = {A,I} + {@}
/ɪə/ = {I,@} + {@} /ʊə/ = {U,@} + {@}

Néanmoins, une inspection rapide de ce système révèle que les oppositions entre plusieurs paires de voyelles comme /i:/ et /ɪ/ ou /ɑ:/ et /æ/ sont représentées de manière redondante. En effet, si l'on considère que l'opposition entre ces paires se fonde sur la complexité de la structure interne des voyelles, alors il est possible de les représenter avec les mêmes éléments au niveau phonologique. C'est l'approche que Durand (ibid., p. 89) adopte dans cette nouvelle modélisation des voyelles de l'anglais britannique standard :

Monophtongues longues

/i:/ = {I} /ɑ:/ = {A} /ɔ:/ = {A,U} /u:/ = {U} /ɜ:/ = {_}

Monophtongues brèves

/ɪ/ = {I} /e/ = {I,A} /æ/ = {A} /ɒ/ = {A,U} /ʊ/ = {U}
/ʌ/ = {A,_}

Diphtongues

/eɪ/ = {A,I} + {I} /aɪ/ = {A} + {I} /aʊ/ = {A} + {U}
/əʊ/ = {A,U} + {U} /ɔɪ/ = {A,U} + {I} /eə/ = {A,I} + {_}

11. Notons que l'auteur adopte dans cet article le symbole /æ/ pour la voyelle de TRAP, que nous transcrivons /a/ pour notre part, afin de refléter les évolutions récentes de cette voyelle (voir 3.2.2.1).

$$/ɪə/ = \{I\} + \{_ \} \quad /ʊə/ = \{U\} + \{_ \}$$

Il s'agit d'un système qui a l'avantage de pousser la contrastivité à son maximum, en ignorant les informations que peut apporter une notation redondante. Néanmoins, nous devons garder à l'esprit que des représentations plus étoffées permettent parfois de dévoiler un déséquilibre à l'intérieur d'un système, ou sous-système, qui peut rester dissimulé dans le cas de représentations avec une contrastivité maximale. C'est par exemple la voie que poursuit Viollain (2014, p. 612–615), qui explique le changement en chaîne des voyelles de l'anglais néo-zélandais par la dissociation des deux membres de la paire TRAP/START en *RP*.

5.6 Le système vocalique du Greater Manchester

Sur la base des résultats obtenus précédemment, et suite à notre discussion du statut de la longueur vocalique, nous souhaitons ici aborder non plus les réalisations de nos locuteurs, mais leur système phonologique. Nous nous concentrerons dans un premier temps sur le niveau basilectal de la variété, dont nous souhaitons proposer une modélisation dans le cadre de la phonologie de dépendance. Nous souhaitons souligner, avant de présenter cette modélisation, qu'elle repose sur un état nécessairement idéalisé du système de nos locuteurs. Comme nos résultats l'indiquent, il est rare que l'ensemble des locuteurs se comportent exactement de la même manière, même pour une variable donnée, quand bien même ils font partie du même groupe ou sous-groupe de locuteurs.

Étant donné la pertinence phonologique de la longueur dans la variété mancurienne, il nous semble que les oppositions entre voyelles brèves et longues doivent être représentées en termes de poids vocalique. Par conséquent, nous avons attribué le même élément aux deux membres des paires de voyelles attestées en anglais de Manchester, qui s'opposent uniquement en termes de geste catégoriel : un $\{V\}$ unique pour les voyelles brèves, et deux $\{V\}$ pour les voyelles longues. TRAP, BATH, PALM et START sont donc représentés avec le même élément, tout comme DRESS et SQUARE. Nous avons également appliqué ce principe dans des cas où la différence de longueur s'accompagne également d'une différence de qualité de la voyelle au niveau réalisationnel, que nous considérons redondante au niveau phonologique. C'est notamment le cas des oppositions entre KIT et FLEECE d'une part, et LOT/CLOTH et NORTH/THOUGHT d'autre part.

En revanche, nous sommes face à un dilemme pour ce qui est de FOOT et STRUT. En effet, si le système des voyelles brèves (accentuées) de la variété mancurienne est plus simple que celui de la *RP* (puisque'il contient 5 voyelles au lieu de 6), peut-on véritablement considérer que FOOT et STRUT forment une paire de voyelles avec une voyelle longue ? La question pourrait sembler saugrenue, car, traditionnellement, on associerait volontiers FOOT et STRUT à GOOSE. Toutefois, les réalisations de GOOSE par nos locuteurs démontrent que cette voyelle ne peut plus être considérée aujourd'hui comme

ayant un caractère postérieur. Il nous paraît difficile d'associer les mêmes représentations phonologiques aux deux voyelles, à moins d'autoriser une dissociation presque totale entre structure interne et réalisation. Il nous reste donc deux possibilités : soit la voyelle de FOOT et STRUT n'a pas véritablement d'homologue long, soit elle forme une paire avec une voyelle longue autre que GOOSE. Le candidat le plus sérieux d'un point de vue phonétique est FORCE, qui a la particularité de ne pas être en opposition avec une voyelle brève. Nous avons opté pour la première solution, qui présente selon nous l'avantage de refléter l'origine historique de GOOSE avant son évolution récente (nous revenons sur ce point ci-après). Néanmoins, si l'antériorisation de GOOSE atteint son terme, il est possible que nous assistions à une réorganisation des voyelles d'arrière en anglais mancuinien. À ce titre, l'antériorisation de GOAT chez certains locuteurs (à un niveau qui n'est certes pas basilectal), moins avancée que celle de GOOSE, est particulièrement intéressante (nous reviendrons sur ce point à la fin de cette section). Ces propos sont également l'occasion de rappeler la pertinence de deux niveaux de représentation dans notre modélisation : l'un lexical et sous-spécifié, représentant les oppositions en des termes les moins redondants possible, l'autre post-lexical, spécifié et étoffé, qui est le reflet de différences d'ordre réalisationnel.

En ce qui concerne le choix des éléments pour représenter nos voyelles (voir table 5.6), {I} semblait clairement s'imposer pour FLEECE, tout comme {A} pour START, étant donné le caractère central de cette voyelle pour les locuteurs basilectaux. Nous avons donc également associé ces éléments à leurs homologues brèves que sont respectivement KIT et TRAP. Comme il n'existe chez nos locuteurs que deux autres monophthongues antérieures ayant un degré d'ouverture différent de celui de FLEECE (GOOSE ayant une ouverture similaire), et que ces deux voyelles forment une paire, il nous a semblé que le moyen le plus simple de modéliser SQUARE et DRESS était une association simple entre les éléments {I} et {A} (et, bien entendu, une différence de poids vocalique). Pour ce qui est des voyelles d'arrière, il existe deux niveaux de hauteur (en termes « traditionnels »), voire un troisième si l'on considère que l'élément de la voyelle de GOOSE était {U} avant son antériorisation. Nous avons donc représenté les deux monophthongues longues postérieures à l'aide d'une association des éléments {U} et {A}, en intervertissant l'élément dépendant. Pour la voyelle brève de LOT et CLOTH, qui est leur homologue brève mais n'est en opposition avec aucune autre voyelle brève pouvant représentée par une combinaison des éléments {A} et {U}, nous avons simplement associé les deux éléments {A} et {U}, sans dépendance. Enfin, nous avons choisi d'associer l'élément {U} à FOOT/STRUT. C'est notamment l'approche adoptée pour FOOT par Durand (2005b) pour la RP, mais aussi par Backley (2011, p. 43). Toutefois, afin de refléter l'évolution récente de GOOSE, qui affecte l'intégralité de nos locuteurs, nous avons modélisé cette voyelle à l'aide d'une association simple des éléments {U} et {I}. Cette solution a l'avantage, selon nous, de montrer que FOOT/STRUT et GOOSE formaient à l'origine une paire de voyelles longue et brève, mais que celles-ci sont

Monophtongues longues

$/i:/ = \{I\}$ $/\varepsilon:/ = \{A, I\}$ $/a:/ = \{A\}$ $/\varepsilon:/ = \{A, U\}$ $/o:/ = \{U, A\}$
 $/ɜ:/ = \{\textcircled{I}\}$ $/u:/ = \{U, I\}$

Monophtongues brèves

$/ɪ/ = \{I\}$ $/\varepsilon/ = \{A, I\}$ $/a/ = \{A\}$ $/ɒ/ = \{A, U\}$ $/ʊ/ = \{U\}$

Diphthongues

$/eɪ/ = \{A, I\} + \{I\}$ $/aɪ/ = \{A\} + \{I\}$ $/aʊ/ = \{A\} + \{U\}$
 $/oʊ/ = \{A, U\} + \{U\}$ $/ɔɪ/ = \{A, U\} + \{I\}$ $/ɪə/ = \{I\} + \{\textcircled{I}\}$

TABLE 5.6 – Représentation en *DP* du système basilectal du Greater Manchester au niveau lexical, sous-spécifié

progressivement en train de se dissocier au sein du système de l'anglais mancurien.

En revanche, le passage au niveau spécifié et post-lexical¹² (qui correspond peu ou prou à un niveau allophonique, qui ne serait cependant pas le fruit de mutations ou de transformations) est l'occasion d'étoffer nos représentations (voir table 5.7). Les différences « réalisationnelles » entre les membres des paires de voyelles, ou du moins des informations redondantes, sont donc encodées dans nos représentations. Ainsi, les voyelles brèves qui possèdent une qualité phonétiquement différente des voyelles longues qui leur sont associées ont une représentation différente lorsque cela s'avère nécessaire. Par ailleurs, les représentations post-lexicales nous permettent de rendre compte de la qualité actuelle de GOOSE, bien différente de celle qui était la sienne autrefois. Néanmoins, nous souhaitons souligner ici que les différences entre les deux niveaux de représentation ne constituent jamais un bouleversement du système sous-spécifié. En effet, les différences au niveau post-lexical sont le fruit de l'ajout ou de la perte d'un élément, ou d'une réorganisation des relations entre les éléments qui composent la voyelle au niveau lexical. Pour donner un exemple, nous ne passons en aucun cas d'une représentation de type $\{U\}$ au niveau lexical à une représentation de type $\{I:\textcircled{I}\}$ au niveau post-lexical. Il est donc possible d'ajouter des éléments ou une relation de gouvernement, mais jamais de renverser au niveau post-lexical une relation de gouvernement qui existait déjà au niveau lexical. Pour reprendre les termes utilisés par Kiparsky (2003, p. 320), le passage d'un niveau à l'autre est « structure-building » plutôt que « structure-changing » (voir également Anderson & Ewen 1987, p. 280). Le cas de la voyelle de GOOSE implique seulement un changement dans la nature de l'association entre les éléments $\{I\}$ et $\{U\}$: alors qu'ils sont simplement associés au niveau lexical, c'est $\{I\}$ qui gouverne $\{U\}$ au niveau post-lexical.

12. Nos deux niveaux de représentation (lexical, sous-spécifié et post-lexical, spécifié) ne correspondent pas exactement aux niveaux traditionnels phonémique et phonétique. Néanmoins, afin de permettre la comparaison avec les travaux sur Manchester, qui adoptent souvent ces niveaux de représentation, nous avons inclus des symboles phonémiques et phonétiques dans nos modélisations. Ils servent donc seulement d'illustrations.

Monophtongues longues				
$[i:] = \{I\}$	$[ɛ:] = \{A;I\}$	$[ä:] = \{A\}$	$[ɔ:] = \{A;U\}$	$[o:] = \{U;A\}$
$[ɜ:] = \{@ \}$	$[ɣ:] = \{I;U\}$			
Monophtongues brèves				
$[ɪ] = \{I,@ \}$	$[ɛ] = \{A;I\}$	$[ä] = \{A\}$	$[ɒ] = \{A;U\}$	$[ʊ] = \{U,@ \}$
Diphthongues				
$[eɪ] = \{A;I\} + \{I,@ \}$	$[aɪ] = \{A\} + \{I,@ \}$	$[aʊ] = \{A\} + \{U,@ \}$		
$[oʊ] = \{U;A\} + \{U,@ \}$	$[ɔɪ] = \{A;U\} + \{I,@ \}$	$[ɪə] = \{I,@ \} + \{@ \}$		

TABLE 5.7 – Représentation en *DP* du système basilectal du Greater Manchester au niveau post-lexical, spécifié

La représentation de GOOSE que nous proposons ici peut surprendre à première vue, mais il nous semble qu'elle est justifiée. Rappelons que l'antériorisation de GOOSE est, à l'origine, surtout attestée après un /j/ initial, mais nos données montrent qu'elle s'observe aujourd'hui dans de nombreux autres contextes, dont certains n'entraînent pas forcément une augmentation de la valeur du F_2 des voyelles adjacentes. Nous postulons qu'il s'agit d'un cas de *phonologisation* (voir 2.3.3.2), et qu'il est possible de rendre compte de ce changement dans le cadre de la phonologie de dépendance. Nous prendrons l'exemple d'une syllabe composée d'un /j/ initial, suivi de /u:/, avec une coda vide (nous ignorons ici l'influence que peut avoir la coda, par souci de concision). La figure 5.41 représente la situation initiale : /u:/ étant encore une voyelle d'arrière, elle est caractérisée par le seul élément {U}. /j/ possède l'élément {I}. Notons que /u:/ et /j/ sont tous deux modélisés par un geste catégoriel {V}. Néanmoins, bien qu'ils possèdent tous deux un geste catégoriel identique et le même élément {I}, /j/ est distinct d'une voyelle telle que /i:/ de par sa position dans la syllabe : nous considérons ici qu'un geste catégoriel {V} en attaque de syllabe est une semi-voyelle, et une véritable voyelle syllabique lorsqu'il se trouve dans le noyau d'une syllabe¹³.

En figure 5.42, l'élément {I} de /j/ « colore » la voyelle /u:/, mais cette dernière est toujours représentée par {U} au niveau lexical. En revanche, en figure 5.43, les différences réalisationnelles de cette voyelle, limitées jusqu'ici au niveau post-lexical, ont été ré-analysées par les locuteurs, si bien que l'élément {I} est désormais associé à {U} dans la représentation lexicale qu'ont les locuteurs mancunien de cette voyelle. Il est donc possible de modéliser l'antériorisation de GOOSE dans le cadre de la *DP*. Les figures 5.44, 5.45 et 5.46 permettent de modéliser le même changement dans un autre environnement mentionné dans les travaux sur l'anglais, c'est-à-dire après une consonne post-alvéolaire. Nous avons ici pris l'exemple de /tʃ/, associée à deux gestes catégoriels {C} et {V:C}, et composée des éléments {L;L,I} (Anderson & Ewen 1987,

13. Anderson (1994, p. 12) représente /j/ avec un geste catégoriel vide, tout comme les voyelles. Étant donné que nous avons adopté le geste catégoriel {V} pour les voyelles, nous restons cohérent et utilisons la même représentation pour les semi-voyelles.

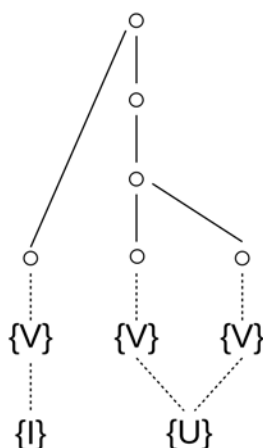


FIGURE 5.41 – Antériorisation de GOOSE dans un contexte /j/ + /u:/ : étape 1

p. 247). L'élément {L} correspond à la « lingualité » (*linguality* pour Anderson & Ewen, *ibid.*, p. 237). Nous le représentons par un L afin de bien le distinguer de l'élément {l}.

Bien entendu, les représentations proposées précédemment (voir tables 5.6 et 5.7) ne sont le reflet ni des réalisations, ni du système de l'ensemble des locuteurs de notre corpus. Nous considérons en effet que les locuteurs d'une même localité n'ont pas nécessairement le même système phonologique, et qu'il est parfois nécessaire de postuler l'existence d'un système concurrent afin d'expliquer des réalisations de surface différentes. Nous pensons que pour plusieurs locuteurs du G3, qui se distinguent clairement des locuteurs basilectaux sur un certain nombre de points, il est logique de postuler l'existence d'un système différent. En effet, nous avons vu qu'il existait chez ces locuteurs une opposition entre FOOT et STRUT, dont la voyelle est moins postérieure et plus ouverte. Par ailleurs, nous avons établi que certains membres du G3 faisaient une distinction entre TRAP et START qui n'était pas uniquement fondée sur la longueur, mais qui jouait aussi sur la qualité de la voyelle. Nous avons également noté que beaucoup de locutrices du G3 n'opposaient pas la voyelle de FORCE à celle de NORTH. Finalement, nous avons également remarqué que la voyelle de GOAT était en cours d'antériorisation pour les locuteurs du G3.

Nous avons par conséquent procédé à quelques modifications par rapport aux systèmes présentés précédemment pour nos locuteurs basilectaux¹⁴. Si FOOT possède la même représentation, STRUT est caractérisé par la présence de l'élément {@}, et forme donc une paire avec NURSE. Nous avons gardé la même représentation pour TRAP et START au niveau lexical, puisque nous cherchons à décrire le système de manière contrastive, et que le poids vocalique suffit à rendre compte de l'opposition

14. Une fois encore, nous souhaitons rappeler que ces modélisations reposent nécessairement, dans une certaine mesure, sur un état idéalisé de la langue de nos locuteurs.

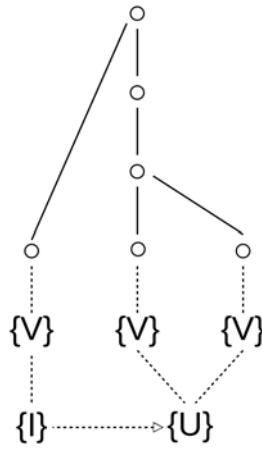


FIGURE 5.42 – Antériorisation de GOOSE dans un contexte /j/ + /u:/ : étape 2

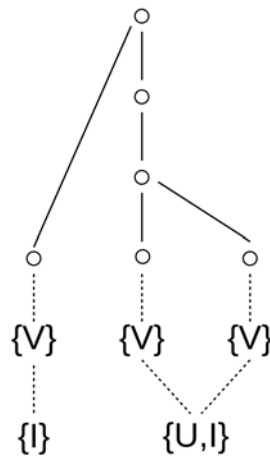


FIGURE 5.43 – Antériorisation de GOOSE dans un contexte /j/ + /u:/ : étape 3

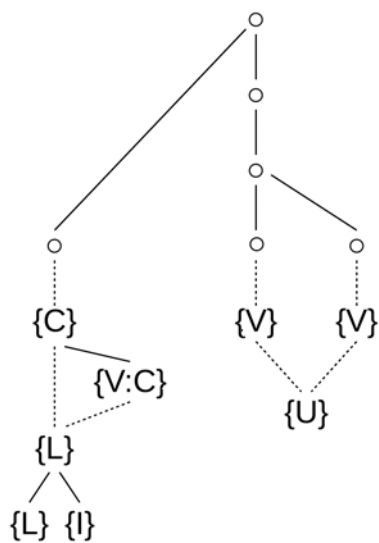


FIGURE 5.44 – Anteriorisation de GOOSE dans un contexte /tʃ/ + /u:/ : étape 1

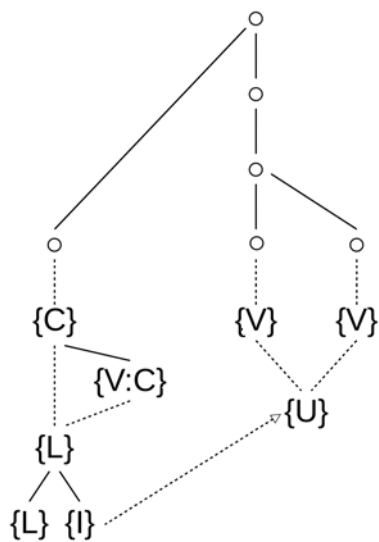


FIGURE 5.45 – Anteriorisation de GOOSE dans un contexte /tʃ/ + /u:/ : étape 2

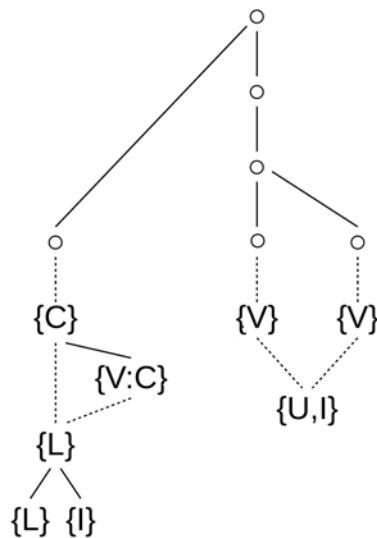


FIGURE 5.46 – Antériorisation de GOOSE dans un contexte /tʃ/ + /u:/ : étape 3

(voir table 5.8). En revanche, les différences de réalisations sont représentées au niveau post-lexical (voir table 5.9). Enfin, l'antériorisation de GOAT est représentée par l'apparition de l'élément {@} dans le premier élément de cette diphtongue.

L'étude des systèmes présentés ici révèle la place particulière qu'occupe aujourd'hui l'élément {U} au sein de la variété mancunienne. En effet, parmi les monophthongues, seule la voyelle de FOOT est représentée par {U} sans qu'il soit associé à un autre élément. Il semblerait donc que la paire de voyelles FOOT/GOOSE soit en cours de dissociation. Nous avons suggéré précédemment que pour les locuteurs basilectaux, si nous considérons qu'une voyelle brève doit nécessairement former une paire avec une voyelle longue, deux possibilités s'offraient à FOOT : elle peut soit s'antérioriser à

Monophthongues longues

/i:/ = {I} /ɛ:/ = {A,I} /ɑ:/ = {A} /ɔ:/ = {A,U} /ɜ:/ = {@}
 /u:/ = {U,I}

Monophthongues brèves

/ɪ/ = {I} /ɛ/ = {A,I} /æ/ = {A} /ɒ/ = {A,U} /ʊ/ = {U}
 /ʌ/ = {@}

Diphtongues

/eɪ/ = {A,I} + {I} /aɪ/ = {A} + {I} /aʊ/ = {A} + {U}
 /əʊ/ = {@,U} + {U} /ɔɪ/ = {A,U} + {I} /ɪə/ = {I} + {@}

TABLE 5.8 – Représentation en DP du système des locuteurs du G3 au niveau lexical, sous-spécifié

Monophtongues longues				
[i:] = {I}	[ɛ:] = {A,I}	[ɑ:] = {A,U}	[ɔ:] = {A,U}	[ɜ:] = {@}
[y:] = {I,U}				
Monophtongues brèves				
[ɪ] = {I,@}	[ɛ] = {A,I}	[æ] = {A,I}	[ɒ] = {A,U}	[ʊ] = {U,@}
[ɐ] = {@,A}				
Diphthongues				
[eɪ] = {A,I} + {I,@}	[aɪ] = {A} + {I,@}	[aʊ] = {A} + {U,@}		
[əʊ] = {@,U} + {U,@}	[ɔɪ] = {A,U} + {I,@}	[ɪə] = {I,@} + {@}		

TABLE 5.9 – Représentation en *DP* du système des locuteurs du G3 au niveau post-lexical, spécifié

son tour, et rejoindre GOOSE, soit former une paire avec FORCE, dont les réalisations phonétiques ne sont pas très éloignées de celles de FOOT. Toutefois, si l'on s'intéresse à nos locuteurs du G3, pour lesquels nous postulons que l'opposition entre FORCE et NORTH n'est pas une caractéristique du système, nous remarquons que seule une antériorisation de FOOT permettrait de la rattacher à une voyelle longue. À ce titre, l'antériorisation de GOAT qui existe chez les locuteurs du G3 pourrait bien être le signe d'une réorganisation à venir des voyelles caractérisées par l'élément {U}.

5.7 La question du nivellement

Nous souhaitons revenir ici sur la question du nivellement dans la variété mancu-nienne. Quel éclairage nos résultats permettent-ils d'apporter sur la dynamique du système de l'anglais dans le Greater Manchester, et la situation de la variété mancu-nienne est-elle comparable à celle d'autres variétés dans le nord de l'Angleterre ?

Il apparaît clairement que la variété de nos locuteurs est nordique. Plusieurs caractéristiques associées au nord de l'Angleterre sont présentes chez nos locuteurs. C'est notamment le cas de l'absence d'opposition entre FOOT et STRUT qui est une caractéristique de nos locuteurs, en particulier pour les membres du G1 et les jeunes locuteurs. Le cas de ces derniers est intéressant : s'il est à ce stade impossible de dire si, pour les jeunes locuteurs, l'absence d'opposition se répand à d'autres groupes socio-économiques que le G1, il s'agit au moins d'une caractéristique qui n'est pas récessive. L'anglais de Manchester reste bien distinct des variétés méridionales sur ce point, et nous pensons que nous avons ici affaire à du non-nivellement : une caractéristique locale reste présente dans la variété, sans être en voie de disparition (ce qui serait un cas de nivellement) ou d'expansion (contre-nivellement).

La présence d'un « a long » dans BATH est une autre caractéristique qui pourrait être décrite comme un cas de non-nivellement. À l'exception de DS1 et, pour certains

locuteurs, du mot *aunts*, aucun de nos locuteurs n'a de voyelle longue pour les mots appartenant à BATH dans les tâches de lecture. Il nous semble qu'il s'agit également d'une caractéristique stable de la variété mancurienne, qui n'est pas menacée chez nos locuteurs.

L'opposition entre NORTH et FORCE est également répandue chez nos locuteurs, particulièrement chez les membres du G1. Étant donné que cette caractéristique est également attestée chez les jeunes locuteurs du G1, il paraît clair qu'il s'agit d'une propriété stable de la variété mancurienne, qui ne présente pas de signe de nivellement vers les autres variétés de l'anglais dans lesquelles cette opposition est absente.

La voyelle de GOOSE est antérieure pour tous les groupes socio-économiques de notre corpus, et nous avons établi qu'un lien significatif existait entre antériorité de GOOSE et âge, ce qui nous pousse à conclure qu'il s'agit d'un changement en cours dans la variété mancurienne. Comment analyser ce phénomène à l'aune du nivellement ? L'antériorisation de GOOSE a déjà été rapportée dans un nombre important de dialectes de l'anglais, dans les Îles Britanniques mais aussi dans des variétés américaines ou de l'hémisphère sud. Dans leur travail, Ferragne & Pellegrino (2010) notent une antériorisation de GOOSE dans plusieurs variétés, en particulier le *Standard Southern English*, et les accents de Glasgow, Liverpool, du Lancashire et de l'East Anglia. Hawkins & Midgley (2005) remarquent quant à eux que parmi les locuteurs de la RP qu'ils ont étudiés, les plus jeunes ont des réalisations de GOOSE antériorisés. Enfin, Fridland (2008) rapporte un phénomène d'antériorisation de GOOSE dans le Nevada, et rappelle au passage qu'il est également attesté dans d'autres régions des États-Unis. Dans des régions plus proches de Manchester, Jansen (2010) et Haddican et al. (2013) mentionnent la même caractéristique, respectivement à Carlisle et à York. Il existe certes des différences entre variétés en ce qui concerne la manière dont ce changement se diffuse — Haddican et al. (ibid., p. 374) notent que c'est généralement uniquement le premier élément de GOOSE (fréquemment réalisé par une diphtongue) qui est antériorisé dans les variétés américaines, contrairement aux variétés britanniques dans lesquelles l'intégralité de la diphtongue semble être sujette au changement — mais l'élément particulièrement frappant pour l'ensemble des variétés dans lesquelles on observe ce phénomène est sa distribution sociale. L'antériorisation s'observe dans tous les groupes de la société, même ceux qui ne participent traditionnellement pas aux autres changements linguistiques en cours dans la variété étudiée (Fridland 2008, p. 449–450). Effectivement, lors de leur travail à York, Haddican et al. n'ont pas trouvé dans leurs enregistrements d'associations faites par leurs locuteurs entre antériorisation de GOOSE et évaluations sociales, contrairement à ce qu'ils ont pu observer pour certaines variantes de FACE et GOAT. Nous devons reconnaître que si plusieurs de nos locuteurs ont mentionné certaines caractéristiques linguistiques lors de nos entretiens, telles que l'absence d'opposition entre FOOT et STRUT ou la présence d'une voyelle brève dans certains mots de BATH, GOOSE n'a en revanche jamais été cité. Il se pourrait donc que

l'antériorisation de cette voyelle soit en fait un exemple de nivellement général des variétés de l'anglais. Plusieurs auteurs (Fridland 2008 ; Haddican et al. 2013) soulignent d'ailleurs que ce changement vocalique est conforme au principe III de Labov : « In chain shifts, back vowels move to the front » (Labov 1999, p. 116). GOOSE pourrait donc être impliqué dans un changement en chaîne, dans lequel GOAT serait également entraîné. Nous reviendrons sur ce point ci-après.

Le cas de FACE et GOAT est tout à fait intéressant. Contrairement aux résultats d'autres travaux menés dans le nord de l'Angleterre (Watt 2002), nos résultats suggèrent que l'accent de Manchester n'est pas en cours de nivellement vers une variété septentrionale en ce qui concerne la présence de monophthongues dans ces deux ensembles lexicaux, en particulier pour FACE. Alors que les monophthongues constituent la variante majoritaire dans les données de Watt (même chez les jeunes locuteurs de la *middle class* qui emploient aussi les variantes nationales), elles sont extrêmement minoritaires chez nos locuteurs, et nous considérons que seuls deux locuteurs (IH1 et VH2), qui sont d'ailleurs originaires d'en dehors de Manchester intra-muros, les utilisent de manière autre qu'occasionnelle. Nous pouvons donc conclure que FACE n'est pas actuellement en cours de contre-nivellement par rapport au standard national, car les variantes diphtonguées sont bien les plus courantes au sein de notre corpus. Ces données vont dans le sens des résultats de Haddican et al. à York. Ces auteurs observent une augmentation des diphtongues entre les locuteurs enregistrés en 1998 et ceux enregistrés en 2008.

La tableau offert par GOAT tranche avec celui offert par FACE, pour deux raisons. S'il existe plus de variantes monophthonguées pour GOAT, elles s'observent surtout chez les locuteurs du G1. Qui plus est, les deux locutrices les plus jeunes du G1 utilisent peu de monophthongues, et leur préfèrent des diphtongues, dont le premier élément peut être central. Ces résultats suggèrent qu'il n'y a pas de contre-nivellement (par rapport aux variétés du sud) en direction de monophthongues pour GOAT dans la variété mancunienne. Il est possible que les variantes [e:] et [o:] ne revêtent pas les mêmes significations à Manchester que dans d'autres zones du nord de l'Angleterre. En effet, Baranowski & Turton soutiennent que de telles variantes sont caractéristiques des villes situées au nord de Manchester, comme par exemple Wigan ou Bolton. D'ailleurs, un passage de la conversation formelle de PA1 (qui ne fait pas partie du passage transcrit), au cours duquel sa fille JA1 intervient également, est révélateur à ce sujet. Alors qu'ils discutent des différences au sein du Greater Manchester, JA1 mentionne des locuteurs qu'elle imite : « No [o:], no [o:] I don't think so [o:] ». Son père acquiesce et souligne qu'il s'agit d'une prononciation typique de Bolton selon lui. De plus, nos deux locuteurs qui font l'utilisation la plus importante de monophthongues dans FACE et GOAT viennent effectivement de ce secteur du Greater Manchester. On pourrait donc avancer que ces variantes ne sont pas considérées comme supralocales à Manchester, mais plutôt comme étant caractéristiques des villes situées en dehors de la M60 (pour reprendre

la division utilisée par Baranowski & Turton). En outre, au cours de nos enquêtes, nous avons parfois rencontré des locuteurs qui opposaient le nord et le sud de Manchester au niveau linguistique, en indiquant une préférence pour cette dernière région. Dans leur travail à York, Haddican et al. (2013, p. 386–387) suggèrent d'ailleurs qu'il est possible que les variantes monophthonguées de FACE et GOAT possèdent plusieurs associations sociolinguistiques, qui peuvent parfois être en contradiction. Enfin, un dernier élément, cette fois de nature phonologique, permet d'expliquer la non-adoption des monophthongues pour GOAT par l'ensemble des locuteurs. Comme nous l'avons vu en 5.6, la variété mancunienne possède trois voyelles postérieures arrondies : /ɒ/, /ɔ:/ et /o:/. L'utilisation de variantes telles que [o] pour GOAT pourrait donc conduire à une neutralisation de l'opposition entre ces deux dernières voyelles dans des paires telles que *gore* et *go* (notons qu'en théorie, *going* resterait néanmoins distinct de *goring* de par la présence d'un [r]) ou *so* et *sore*, voire une fusion phonémique entre les voyelles des deux ensembles lexicaux. Il faudrait donc étudier de plus près le rendement fonctionnel de l'opposition entre /o:/ et /oʊ/ en anglais mancunien pour évaluer l'impact qu'une telle réorganisation pourrait avoir sur l'économie du système.

En parallèle, il existe un autre changement vocalique qui affecte GOAT : son antériorisation. Contrairement à ce que rapportent Haddican et al. pour York, c'est l'intégralité de la voyelle qui est antériorisée chez nos locuteurs mancuniens. Ce phénomène ne s'est pas encore diffusé à toutes les couches de la société, puisque nos données montrent que c'est chez les membres du G3 que le phénomène est le plus évident (ce qui est cohérent avec les observations de Baranowski & Turton). D'autres données sont bien entendu nécessaires avant de pouvoir tirer une conclusion définitive, mais si ce changement était confirmé, alors les voyelles de GOOSE et GOAT pourraient bien être impliquées dans un changement en chaîne¹⁵, d'après le Principe III de Labov. En outre, Labov (1999, p. 208) avance que dans les changements en chaîne, si GOAT s'antériorise, c'est que la voyelle de GOOSE a déjà subi une antériorisation auparavant : « When /ow/ is fronted, it is always in parallel with /uw/ and considerably behind it ». Si Haddican et al. (2013, p. 374–375) soutiennent que cette prédiction ne se vérifie pas dans le cas de York, car l'antériorisation de GOAT qu'ils observent est en fait la deuxième vague d'un phénomène plus ancien, nos propres données semblent plutôt aller dans le sens des propos de Labov. GOOSE est antérieur pour toutes les catégories socio-économiques, mais l'antériorisation de GOAT est pour l'instant limitée aux membres du G3, et son degré d'antériorisation est bien moindre que celui de GOOSE.

Dans une certaine mesure, il serait possible d'analyser la voyelle finale de happyY comme le symptôme d'un nivellement vers les variétés du sud. En effet, les variantes ouvertes sont surtout répandues chez les locuteurs du G1, et nous avons établi que les

15. Notons qu'il ne semble pas s'agir d'une chaîne de traction ou de propulsion prototypique, car l'espace laissé vide par GOOSE n'est pas occupé par GOAT, et les nouvelles réalisations de GOOSE n'empiètent pas sur celles de GOAT.

jeunes locuteurs ont en général une voyelle plus fermée que leurs aînés. Néanmoins, étant donné que les réalisations ouvertes de happy sont limitées à un contexte final de groupe rythmique, il nous paraît important de mener d'autres travaux sur le sujet (en se limitant bien évidemment à de tels contextes) avant de pouvoir tirer une conclusion définitive.

Au niveau consonantique, les deux variables que nous avons analysées apparaissent comme étant stables. Pour la variable (ng), on observe une plus faible utilisation de la variante standard [ŋ] chez les locuteurs les plus jeunes. Cependant, cela signifie uniquement que les locuteurs plus jeunes utilisent plus de variantes non-standard que les locuteurs issus des autres générations, puisqu'il existe d'autres variantes non-standard que [ŋg], comme par exemple [ŋk] ou, dans le cas d'un *-ing* final, [m]. Si l'on s'intéresse uniquement à l'emploi de [ŋg], on remarque que les différences entre générations ne sont pas significatives, ce qui traduit un non-nivellement de la variété mancunienne par rapport aux variétés du sud et de l'est de l'Angleterre, dans lesquelles la variante [ŋg] est limitée à des contextes non-finaux. En ce qui concerne (h), nos données indiquent que le phénomène de *H-dropping* est corrélé à la classe sociale (les membres du G1 réalisent moins de [h] que les autres groupes), mais stable d'un point de vue générationnel, car les différences entre tranches d'âge ne sont pas significatives. Notons qu'il s'agit d'un phénomène qui n'est pas limité à la variété mancunienne : on considère qu'il s'agit plutôt d'une caractéristique des accents urbains, à l'exception de certaines zones du nord-est de l'Angleterre. Sur ce point donc, Manchester ne se démarque pas des autres centres urbains du pays.

5.8 Conclusions sur le nivellement

Nos résultats montrent que le système de la variété mancunienne est soumis à des dynamiques internes complexes, et qu'il est difficile de trancher de façon définitive sur la question du nivellement dialectal. D'un côté, l'anglais de Manchester est clairement une variété reconnaissable. Il s'agit d'une variété nordique de l'anglais britannique, avec ce que cela implique aux niveaux phonologique et réalisationnel, notamment en ce qui concerne l'absence d'opposition entre FOOT et STRUT et la distribution lexicale différente des voyelles de TRAP et BATH. À ces caractéristiques s'ajoutent des traits plus localisés, dont certains sont très stables, qui permettent de différencier la variété mancunienne des autres accents du nord de l'Angleterre. Il sont le symptôme, selon nous, d'un non-nivellement de la variété mancunienne. Nous pensons notamment à l'opposition NORTH/FORCE, encore très présente chez les locuteurs basilectaux, aux réalisations plus ouvertes de happy et letter, et à la réalisation de la variable (ng).

De l'autre côté, nos résultats indiquent que la variété de Manchester ne participe pas à un phénomène de nivellement dialectal vers une variété septentrionale supralocale, qui est généralement caractérisée, en plus des deux premières spécificités mentionnées

à l'instant, par l'utilisation de monophthongues longues pour les ensembles lexicaux de FACE et GOAT. L'anglais de Manchester semble donc suivre une trajectoire différente de celui du Tyneside, à en croire les travaux de Watt (2002).

Toutefois, la variété mancunienne n'est pas un objet monolithique sur lequel le nivellement n'aurait aucune prise. En effet, nos résultats concernant la voyelle de GOOSE montrent qu'elle est aujourd'hui antériorisée. Il s'agit d'un phénomène attesté dans de nombreuses variétés de l'anglais, qui est pour nous non pas le signe d'un nivellement de la variété de Manchester vers les variétés supralocales nordiques, qui constituerait un contre-nivellement dialectal au niveau national, mais plutôt d'un véritable nivellement dialectal global des différentes variétés de l'anglais à travers le monde. Il pourrait s'agir de la première étape d'un changement en chaîne en anglais mancunien, puisque GOAT, dans une moindre mesure, est également affecté par un changement similaire. Cette question mérite un traitement plus approfondi, notamment en ce qui concerne le rôle joué par les facteurs internes (équilibre, économie du système) et celui joué par les facteurs externes (évaluations sociolinguistiques de certaines variantes) car certains travaux (voir par exemple Haddican et al. 2013) montrent que ces variantes antérieures ne constituent pas des variantes saillantes d'un point de vue sociolinguistique, contrairement aux monophthongues pour FACE et GOAT. Le système global de l'anglais, si tant est qu'il existe une telle chose, pourrait donc être responsable de cette évolution récente, notamment car ce changement se conforme au principe III de Labov (1999).

Chapitre 6

Conclusion

Au terme de la présente thèse, nous souhaitons synthétiser ici les principaux domaines auxquels notre travail a pu contribuer. Nous avons tout d'abord présenté une brève histoire de la sociolinguistique, et de la généalogie scientifique qui la lie à d'autres domaines de la linguistique. En particulier, nous avons montré que, si la naissance de la sociolinguistique moderne est généralement associée aux premiers travaux de Labov (1963), il existe néanmoins une longue tradition de l'étude de la variation en linguistique, notamment dans le cadre de la dialectologie et de la linguistique historique, bien que ces deux disciplines aient eu des objectifs et des méthodologies bien différents de ceux qui caractérisent la sociolinguistique de nos jours. Nous nous sommes interrogé sur la notion de changement linguistique, et sur la pertinence, voire la possibilité de l'étudier. Nous avons ensuite succinctement rappelé les différentes causes du changement linguistique qui ont pu être défendues au cours de l'histoire de la linguistique. Nous avons notamment insisté sur le rôle des facteurs sociaux, pour lesquels nous défendons une vision dynamique, par opposition à une vision statique traditionnelle, dans la diffusion des innovations linguistiques. Nous avons également mis en avant l'importance du phénomène d'accommodation, qui peut entraîner à long terme un nivellement dialectal (*regional dialect levelling*), que nous distinguons du nivellement en tant que tel, qui n'est qu'une des causes du nivellement dialectal (avec d'autres phénomènes tels que la diffusion géographique de certaines variantes). Plusieurs arguments développés dans la littérature récente vont dans le sens d'une accélération du nivellement en Grande-Bretagne dans la seconde moitié du xx^e siècle, ce qui s'avère particulièrement pertinent pour notre étude. Enfin, nous avons abordé 4 grandes modélisations du changement linguistique dans des théories différentes, et mis en perspective leurs apports et leurs faiblesses : la vision néogrammatrice, le fonctionnalisme de Martinet, le traitement de la linguistique générative, et les théories fondées sur l'usage.

Nous avons ensuite synthétisé des éléments historiques, indispensables pour une compréhension de la variété mancunienne, qui a été peu décrite jusqu'ici. Nous avons brièvement retracé l'histoire de la ville de Manchester, qui est passée, en quelques

siècles, de ville mineure du Lancashire à métropole de tout premier ordre au niveau national. Nous avons souligné l'importance de l'industrie du coton dans son essor, puis évoqué la récession qui a suivi l'effondrement de ce pan de l'industrie britannique. Toutefois, Manchester a su rebondir dans la seconde moitié du XX^e siècle, notamment sur le plan culturel. L'histoire de Manchester nous a permis d'aborder l'histoire du nord de l'Angleterre dans son ensemble. Si la fracture nord/sud semble aujourd'hui particulièrement présente d'un point de vue linguistique, il ne s'agit pas d'un phénomène limité à la langue, ni même d'un phénomène récent : Wales (2006) remarque que les Romains distinguaient déjà le nord du sud d'un point de vue administratif. Le nord est resté isolé du sud sur les plans géographique, économique et social au cours de son histoire, et ces différences ont alimenté un fossé dans les représentations qu'en ont les habitants du sud de l'Angleterre.

Nous nous sommes donc intéressé aux différences linguistiques entre nord et sud de l'Angleterre d'un point de vue linguistique. Nous avons dans un premier temps décrit le système de la *RP*, et les problèmes que les descriptions de cet accent standard, ainsi que de son évolution, posent aujourd'hui, notamment en ce qui concerne la contrastivité et le principe de romanisation. Dans un second temps, la synthèse des travaux effectués sur la phonologie et la phonétique de l'anglais de Manchester a été l'occasion de revenir sur un phénomène central pour nos analyses, cette fois dans un contexte qui affecte directement la variété mancunienne : le nivellement, que nous avons abordé au chapitre 2. Nous avons souligné que plusieurs travaux (Trudgill 1999 ; Trudgill 2001 notamment) rapportent une diminution du nombre de dialectes à l'échelle du pays, c'est-à-dire un nivellement dialectal. Les *traditional dialects*, qui étaient jadis le sujet d'étude privilégié de la dialectologie traditionnelle, sont en voie de disparition, et sont progressivement remplacés par des variétés originaires de centres urbains. Il n'y a pas pour autant homogénéisation au niveau national, puisque ces variétés restent bien distinctes du standard, du moins au niveau phonético-phonologique. Poussée à l'extrême, cette conviction d'un nivellement dialectal au niveau supralocal, associé à un contre-nivellement dialectal au niveau national, se résume à l'existence de deux grandes variétés linguistiques en expansion en Angleterre, l'une au sud-est du pays, l'autre au nord.

Afin d'expliquer ces phénomènes de nivellement dialectal à grande échelle, nous avons défendu les arguments de Britain (2013), qui soutient que la notion d'espace doit être repensée si l'on souhaite comprendre les dynamiques des systèmes linguistiques. Il ne s'agit pas d'une notion purement et simplement géographique, mais également sociale et attitudinale. La réorganisation administrative de 1974 a vu la fin de plusieurs comtés traditionnels, dont les noms étaient très souvent employés en dialectologie. Des études, comme celle de Montgomery (2006) par exemple, ont montré que les jeunes locuteurs de l'anglais ne définissaient plus leur identité par rapport à un comté, mais optaient plutôt pour une association avec des aires urbaines. Par ailleurs, les recherches

de Watt (2002) dans le Tyneside ont mis en évidence que la diffusion, au détriment des variantes locales, des variantes monophthonguées pour FACE et GOAT, marqueur traditionnel des dialectes septentrionaux, allait de pair avec des évaluations positives du nord de l'Angleterre. Ces variantes sont d'ailleurs mentionnées dans de nombreux ouvrages comme un trait de la variété supralocale du nord de l'Angleterre. Nous avons ensuite décrit en détail la variété d'anglais parlée dans le Greater Manchester, sur la base de plusieurs travaux. Nous avons montré qu'elle constituait une variété nordique à plusieurs égards, conservant néanmoins certaines caractéristiques plus locales, telles qu'une opposition entre FORCE et NORTH, des variantes plus ouvertes pour certaines voyelles en position inaccentuée, et la présence de variantes telles que [ŋg] pour la variable (ng). Une étude en particulier offre un éclairage précieux sur notre problématique du nivellement : Baranowski & Turton (2015) affirment, sur la base de leur enquête à Manchester, que les variantes monophthonguées pour FACE et GOAT sont absentes de cette variété.

Au chapitre 4, nous sommes revenu sur la notion de corpus, et avons proposé une réflexion épistémologique à ce sujet. Nous avons souligné que, malgré la popularité récente que connaissent les études de corpus en linguistique, la « naissance » de cet outil remonte en fait à bien plus loin, et est bien antérieure à celle de l'informatique, même si un format électronique constitue aujourd'hui une condition *sine qua non* si l'on souhaite exploiter un corpus de manière efficace. Nous avons abordé les différences entre corpus linguistiques et phonologiques. À nos yeux, si les deux types de corpus ont de nombreux points communs, les corpus phonologiques possèdent certaines particularités qui les différencient des autres corpus. Elles tiennent majoritairement à la récolte des données et à la relation presque viscérale que les données entretiennent avec les avancées technologiques. Si nous souscrivons aux arguments de Laks (2008), pour qui les corpus sont antérieurs à l'avènement de l'informatique, nous soutenons que les véritables corpus phonologiques n'ont vu le jour qu'à partir du moment où l'enregistrement de la parole a été rendu possible. À ce titre, nous considérons que les corpus de l'oral dont les données orales ne sont plus accessibles, ou dont les données, initialement orales, ont été transformées en données écrites, ne sont pas des corpus phonologiques au sens strict du terme.

Pour fournir des éléments de réponse à notre problématique, nous avons constitué un corpus sur l'anglais de Manchester dans le cadre du programme PAC et, plus spécifiquement, du projet LVTI. Nous avons eu la chance de prendre part à un véritable effort collectif lors de la collecte des données, et la taille considérable du corpus Manchester au sein du programme (67 locuteurs) est le fruit d'une méthodologie éprouvée depuis une quinzaine d'années. Ces enquêtes nous ont permis de mettre à l'épreuve, sur le terrain, les questions supplémentaires du projet LVTI. C'est sur la base de ces questions que nous avons souhaité mettre en place une étude sociolinguistique poussée, prenant en compte plusieurs paramètres tels que l'âge, le genre, la catégorie socio-économique,

ou les attitudes par rapport à la variété mancurienne. Afin d'obtenir un panel de locuteurs aussi représentatif que possible, nous avons entrepris la création d'un indice de niveau socio-économique, à l'aide d'outils tels que le NS-SEC, prenant en compte le niveau d'études ainsi que la profession. Une fois la sélection de nos 31 locuteurs faite, sur la base des critères que sont l'âge, le genre, et les 3 catégories socio-économiques auxquelles nous sommes parvenu grâce à notre indice, nous avons également attribué des indices à nos locuteurs pour leurs attitudes envers Manchester, que ce soit en termes de lieu de vie, de variété linguistique, ainsi qu'en termes identitaires.

Notre étude formantique nous a permis de traiter 15556 occurrences de voyelles, ce qui représente une solide base de données sur laquelle nous avons pu fonder nos analyses, et un apport considérable suite au travail de Viollain 2014 (dont les analyses, circonscrites à un nombre plus réduit de variables vocaliques, reposaient sur 1210 voyelles). Nos analyses ont été appuyées, lorsque cela s'est avéré nécessaire, par des calculs statistiques (t-test, χ^2 , ANOVA). Nos résultats ont permis de mettre au jour plusieurs caractéristiques de l'anglais de Manchester, d'abord au niveau phonétique, mais également au niveau phonologique. Les caractéristiques majeures que nous avons pu observer sont l'absence d'opposition entre FOOT et STRUT, la présence de la voyelle de TRAP dans les mots de BATH, et une opposition entre NORTH et FORCE. Nombre de ces caractéristiques sont corrélées à des facteurs tels que le groupe socio-économique. D'un point de vue strictement réalisationnel, nous avons remarqué que les voyelles de FACE et GOAT étaient majoritairement réalisées par des diphtongues, à l'exception de deux locuteurs. Toutefois, ces deux locuteurs sont originaires de la région de Wigan, dont Baranowski & Turton (2015) considèrent la variété comme différente de celle de Manchester. Nous avons également relevé la présence de variantes plus ouvertes et plus postérieures pour les ensembles lexicaux de happy et comma. La qualité de la voyelle de GOOSE mérite également d'être mentionnée : elle est très antériorisée pour une grande partie de nos locuteurs, et nos outils statistiques ont permis d'établir un lien entre avancement de la voyelle et âge. Dans une moindre mesure, nous avons également observé une antériorisation de la diphtongue de GOAT, mais cette fois limitée à un seul groupe socio-économique, le G3.

À la lumière des premiers résultats obtenus, nous nous sommes interrogé sur la pertinence de l'opposition de longueur vocalique d'un point de vue phonologique en anglais, et en particulier dans la variété de Manchester. Les différents arguments que nous avons exposés montrent, selon nous, que la division traditionnelle entre voyelles [+tense]/[+ATR] et voyelles [-tense]/[-ATR] n'est pas toujours convaincante, et qu'il est possible d'y substituer avantageusement une opposition en termes de poids syllabique ou de complexité de la structure interne des voyelles. Plusieurs de nos résultats soulignent la pertinence d'un tel traitement pour l'anglais mancurien, particulièrement au niveau basilectal. Nous avons donc proposé une modélisation du système basilectal de Manchester, ainsi que de celui des locuteurs du G3, dans le cadre de la phonolo-

gie de dépendance. Nous avons expliqué que l'évolution récente de GOOSE, que nous avons également modélisée en *DP*, pourrait être sur le point d'entraîner une dissociation des voyelles de la paire FOOT/GOOSE. La place occupée au sein du système par l'élément {U} est aujourd'hui particulière, puisqu'à l'exception de FOOT, il est uniquement présent en association avec d'autres éléments dans les monophthongues. Au niveau post-lexical, nos représentations étoffées ne comportent d'ailleurs pas de voyelle dont le seul élément serait {U}. Cette situation est pour nous synonyme d'un déséquilibre au sein du système. En considérant que l'équilibre ou la symétrie du système sont des critères pertinents qui peuvent sous-tendre les évolutions des systèmes linguistiques, nous avons postulé que la voyelle de FOOT pourrait évoluer selon deux trajectoires distinctes, qui rééquilibreraient le système : soit elle formerait une nouvelle paire de voyelles opposées en termes de longueur avec FORCE, soit elle suivrait GOOSE, et s'antérioriserait.

En ce qui concerne le nivellement, nos résultats nous permettent de contribuer au débat sur les variétés supralocales dans le nord de l'Angleterre. L'anglais de nos locuteurs est une variété que l'on peut qualifier de nordique, en ce que les deux caractéristiques généralement associées au nord de l'Angleterre (absence d'opposition entre FOOT et STRUT, distribution lexicale différente des voyelles de TRAP et START) apparaissent comme stables et typiques des systèmes de nos enquêtés. Néanmoins, d'autres traits permettent de distinguer la variété mancunienne des autres variétés septentrionales, à l'image de l'opposition entre FORCE et NORTH, de certaines réalisations de happy et letter, et des variantes associées à la variable (ng). En revanche, nos résultats ne suggèrent pas que cette variété soit en cours de nivellement vers une variété supracale, en particulier parce que les variantes monophthonguées de FACE et GOAT ne sont pas répandues, notamment en comparaison avec les résultats de Watt (2002) sur ce point. Nous avons avancé que les évaluations sociolinguistiques de ces variantes ne sont pas les mêmes dans le Tyneside qu'à Manchester, où elles seraient plutôt considérées comme des variantes du nord du Greater Manchester, ce qui est cohérent avec les propos de certains de nos locuteurs, et avec les conclusions de Baranowski & Turton (2015).

Bien que la situation que nous avons décrite jusqu'ici semble établir que l'anglais mancunien n'est pas soumis au nivellement, nous avons postulé que l'évolution de GOOSE pouvait être analysée à la lumière de ce phénomène. Toutefois, il semblerait qu'il ne s'agisse pas d'un nivellement régional ou national, mais d'un phénomène d'une envergure plus large encore, puisque de nombreuses variétés de l'anglais autour du globe semblent affectées par des développements similaires. Le fait que les variantes antériorisées de GOOSE ne soient pas associées à des évaluations sociolinguistiques particulières, et que tous les groupes socio-économiques possèdent de telles variantes, doit nous interpeller sur le rôle des facteurs sociaux dans ce changement linguistique. De plus, l'antériorisation de GOAT, qui semble ultérieure à celle de GOOSE, est remar-

quable, puisque ces deux changements semblent se conformer aux prédictions faites par Labov (1999). Ces changements reposent, finalement, une question qui a de tout temps intéressé les linguistes : quel est le rôle du système, et celui des facteurs sociaux, dans le changement linguistique ?

Notre thèse apporte donc une contribution aux recherches sociolinguistiques, phonologiques et phonétiques sur la variété de Manchester, et sur le phénomène de nivellement. Il nous semble qu'elle fournit aussi une réflexion méthodologique opportune sur ce que sont les corpus en phonologie. Si les « méga corpus », pour ainsi dire, ont pu un temps être en vogue, notamment en syntaxe, un corpus de taille plus raisonnable comme le nôtre (même s'il marque une avancée en ce qui concerne le nombre de locuteurs traités par rapport aux travaux récents de Navarro 2013 et Viollain 2014) présente plusieurs avantages. Il va sans dire que la récolte des données, leur annotation, la délimitation des voyelles, la phase de vérification des mesures ont demandé un temps considérable, et le nombre final de locuteurs retenus nous paraît un bon compromis entre ce qu'il est possible de traiter lorsqu'on souhaite s'intéresser à plusieurs variables, qui plus est dans le cadre nécessairement limité d'une thèse, et la possibilité de tirer des conclusions à l'échelle d'une variété. Plus qu'à la taille du corpus, il nous semble que c'est à la méthodologie qu'une attention particulière doit être apportée. Il existe toujours un débat sur la « naturalité » des données enregistrées. Nous espérons avoir montré que la quête de données dans lesquelles l'enquêteur parvient à se faire oublier ne doit pas se faire au détriment de leur qualité, acoustique notamment. Les données du corpus PAC-LVTI Manchester étaient de qualité suffisante pour pouvoir conduire notre étude formantique. Néanmoins, nous avons mentionné que dans certains cas, le processus de mesure ne s'est pas avéré fiable, de par la présence de bruits parasites sur l'enregistrement. Des enregistrements effectués dans d'autres contextes considérés plus « naturels » se seraient donc avérés inutilisables.

Notre travail a permis de mettre au jour certains obstacles dans le traitement des données. En particulier, nous avons vu que les conventions de la SOT adoptée au sein de PAC posent quelques problèmes de compatibilité avec certains logiciels, bien qu'elle reste un outil indispensable. Nous avons également remarqué que les méta-données recueillies, bien qu'elles soient suffisantes pour des études sociolinguistiques, ne sont pas toujours compatibles avec des outils sociologiques plus développés tels que les *indices of deprivation*, ou la classification de la société britannique de Savage et al. (2013). Par ailleurs, si l'âge, le genre, le groupe socio-économique se sont avérés des critères tout à fait pertinents pour décrire les dynamiques propres à la variété de nos locuteurs, les facteurs attitudinaux ont livré des résultats moins probants. Dans les faits, nos calculs statistiques n'ont pas permis de montrer que les indices attitudinaux que nous avons utilisés étaient plus pertinents que les paramètres classiques mentionnés précédemment. Nous avons d'ailleurs souligné la possibilité que la classification à laquelle nous sommes parvenu sur la base de nos indices constitue, en réalité, une version moins précise d'une

classification en fonction du niveau socio-économique. Nous pensons malgré tout que les facteurs attitudinaux sont pertinents à plus d'un titre. Ils encouragent souvent une discussion entre enquêté et enquêteur, quelle que soit l'opinion du locuteur sur le sujet, et participent à l'élaboration du profil sociolinguistique de chaque locuteur. Nous nous prononçons donc plutôt en faveur d'une refonte des indices attitudinaux que nous avons utilisés. La création d'un indice composite, intégrant plusieurs facteurs (comme ceux utilisés dans ce travail) nous semble représenter une piste digne d'intérêt. En revanche, notre travail est la preuve que la méthodologie PAC est compatible avec des outils automatiques d'analyse de la parole et avec un traitement statistique de certaines variantes.

Sur un plan plus matériel, nous avons apporté une contribution à l'étude de la variété mancurienne, qui permet d'enrichir les travaux sur le sujet, dans un contexte qui voit un regain d'intérêt pour cette variété. Surtout, le traitement de notre corpus permet aujourd'hui à la communauté PAC de disposer de plus de 11 heures d'enregistrement transcrites, dont plus de la moitié sont des données en contexte conversationnel.

Le présent travail n'a pas vocation à fournir une description exhaustive et définitive de l'ensemble du système et des réalisations de la variété mancurienne. En particulier, son système consonantique n'a pas été étudié en profondeur. Nous considérons qu'il ne s'agit donc que d'une première étape, notamment parce que nous n'avons traité qu'approximativement la moitié du corpus PAC-LVTI Manchester, et que nous nous sommes concentré sur certaines variables, en rapport direct avec la problématique du nivellement. À titre personnel, plusieurs pistes de recherche s'offrent à nous. D'un point de vue sociolinguistique, nous n'avons pas pris en compte le rôle que pouvait jouer l'ethnicité, tout simplement parce que l'immense majorité de nos locuteurs appartiennent à la catégorie *white*. Des enquêtes de terrain seront donc nécessaires si de telles études sont menées à l'avenir, afin de rééquilibrer le corpus à cet égard. De plus, comme nous l'avons déjà expliqué précédemment, nous pensons que la refonte des indices attitudinaux est susceptible de porter ses fruits. Enfin, nos calculs statistiques pourraient également être poussés plus loin. Nous nous sommes intéressé ici uniquement à l'influence de chaque facteur sur les variables sélectionnées. Une possibilité pourrait être d'étudier l'influence de l'association de plusieurs facteurs, afin de déterminer si cette association peut parfois avoir une corrélation plus significative avec une variable que celle d'un facteur seul.

D'un point de vue phonologique, le travail entamé ici pourrait être poursuivi avec une modélisation des voyelles réduites de la variété mancurienne dans le cadre de la *DP*. Nous pensons également que l'étude des différences phonétiques et/ou phonologiques à l'intérieur du Greater Manchester est une piste qui mérite d'être explorée. Baranowski & Turton (2015) suggèrent que certaines caractéristiques sont plus prononcées au nord de la zone, et c'est une hypothèse qui pourrait être vérifiée en sélectionnant des locuteurs à cette fin. Par ailleurs, il est apparu, lors du travail de terrain, et sur la

base des propos des locuteurs que nous avons recueillis dans cette thèse, que plusieurs enquêtés considéraient que les accents de Salford et de Manchester étaient différents. Le corpus PAC-LVTI Manchester offre un cadre idéal pour vérifier la validité de cette hypothèse (qui est d'ailleurs liée à la problématique des différences entre nord et sud de la ville), puisque nous avons la chance de compter plusieurs locuteurs originaires de Salford. L'étude du système consonantique permettrait de se concentrer sur les phénomènes de la chaîne parlée, tels que le T-to-R ou le 'r' de sandhi. Ce dernier phénomène constituerait d'ailleurs une piste de recherche particulièrement intéressante, dans la lignée du travail déjà mené au sein du programme PAC à ce sujet (Navarro 2013 ; Viollain 2010 ; Viollain 2014), et la comparaison avec le corpus PAC Lancashire serait digne d'intérêt. Le système intonatif de nos locuteurs mériterait également d'être étudié, tout comme la variation lexicale ou syntaxique. Plusieurs phénomènes émergent en effet à l'écoute de notre corpus. Nous pensons notamment à la réduction de l'article défini, aux marques du pluriel, et aux contractions des auxiliaires (Beal 2008a). Notre corpus se prête donc à une exploitation ultérieure par des spécialistes d'autres domaines. La grande diversité de ces possibilités de recherche démontre, encore une fois, la solidité de la méthodologie du programme PAC, et l'apport considérable que peuvent constituer des corpus à la réflexion sur la dynamique des systèmes et la variation des usages linguistiques.

Bibliographie

- Adank, Patti, Roel Smits & Roeland van Hout (2004). « A comparison of vowel normalization procedures for language variation research ». In : *Journal of the Acoustical Society of America* 116.5, p. 3099–3107.
- Aitchison, Jean (2001). *Language Change: Progress or Decay?* 3^{ème} édition. Cambridge : Cambridge University Press.
- Altendorf, Ulrike & Dominic Watt (2008). « The dialects of the South of England: phonology ». In : *Varieties of English. Volume 1: The British Isles*. Sous la dir. de Bernd Kortmann & Clive Upton. Berlin : De Gruyter, p. 194–222.
- Andersen, Henning (1989). « Understanding linguistic innovations ». In : *Language Change: Contributions to the Study of its Causes*. Sous la dir. de Leiv Egil Breivik & Ernst Håkon Jahr. Berlin : De Gruyter, p. 5–27.
- Anderson, John (1994). « Contrastivity and non-specification in a dependency phonology of English ». In : *Studia Anglica Posnaniensia* 28, p. 3–35.
- Anderson, John (2002). *Introduction to Dependency Phonology*. URL : <http://www.fb10.uni-bremen.de/linguistik/dpng/sites/default/files/dokumente/Anderson2002IntroDependencyPhonology.pdf>.
- Anderson, John & Colin J. Ewen (1987). *Principles of Dependency Phonology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Anderson, John & Charles Jones (1974). « Three theses concerning phonological representations ». In : *Journal of Linguistics* 10, p. 1–26.
- Andrésen, Bjørn Stalhane (1968). *Pre-glottalization in English Standard Pronunciation*. Oslo : Norwegian Universities Press.
- Armstrong, Nigel (2002). « Nivellement et standardisation en anglais et en français ». In : *Langage et société* 4, p. 5–32.
- Armstrong, Nigel & Tim Pooley (2013). « Levelling, resistance and divergence in the pronunciation of English and French ». In : *Language Sciences* 39, p. 141–150.
- Ash, Sharon (2013). « Social Class ». In : *The Handbook of Language Variation and Change*. Sous la dir. de J. K. Chambers & Natalie Schilling-Estes. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 350–367.

- Asprey, Esther (2008). « The Sociolinguistic Stratification of a Connected Speech Process — the Case of the T-to-R rule in the Black Country ». In : *Leeds Working Papers in Linguistics and Phonetics* 13, p. 109–140.
- Atkins, Sue, Jeremy Clear & Nicholas Ostler (1992). « Corpus Design Criteria ». In : *Literary and Linguistic Computing* 7.1, p. 1–16.
- Auer, Peter & Frans Hinskens (2005). « The role of interpersonal accommodation in a theory of language change ». In : *Dialect Change: Convergence and Divergence in European Languages*. Sous la dir. de Peter Auer, Frans Hinskens & Paul Kerswill. Cambridge : Cambridge University Press, p. 335–357.
- Baayen, R. H. (2008). *Analyzing Linguistic Data. A Practical Introduction to Statistics Using R*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Bacley, Phillip (2011). *An Introduction to Element Theory*. Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Bailey, Guy et al. (1993). « Some patterns of linguistic diffusion ». In : *Language Variation and Change* 5, p. 359–390.
- Ball, Martin J, éd. (2010). *The Routledge Handbook of Sociolinguistics Around the World*. Londres : Routledge.
- Baranowski, Maciej (2007). *Phonological Variation and Change in the Dialect of Charleston, South Carolina*. Durham, NC : Duke University.
- Baranowski, Maciej (2013). « Sociophonetics ». In : *The Oxford handbook of sociolinguistics*. Sous la dir. de Robert Bayley, Richard Cameron & Ceil Lucas. Oxford : Oxford University Press, p. 403–424.
- Baranowski, Maciej & Danielle Turton (2015). « Manchester English ». In : *Researching Northern English*. Sous la dir. de Raymond Hickey. Amsterdam & Philadelphie : John Benjamins.
- Barke, Michael (1992). « Population in the 20th century: Migration ». In : *Newcastle's Changing Map*. Sous la dir. de Michael Barke & Richard J. Buswell. Newcastle upon Tyne : City Libraries et Art, p. 60–61.
- BBC News (2007). *BBC Salford move gets green light*. Mai 2007. URL : http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/england/manchester/6708383.stm (visité le 02/03/2016).
- BBC News (2013). *'New centre of England' marked in Fenny Drayton*. 14 juin 2013. URL : <http://www.bbc.com/news/uk-england-leicestershire-22890463> (visité le 18/02/2016).
- BBC News (2015). *Manchester United is 'most valuable football brand'*. Juin 2015. URL : <http://www.bbc.com/news/business-33044663> (visité le 02/03/2016).
- Beal, Joan (2008a). « English Dialects in the North of England: Morphology and Syntax ». In : *Varieties of English. Volume 1: The British Isles*. Sous la dir. de Bernd Kortmann & Clive Upton. Berlin : De Gruyter, p. 373–403.

- Beal, Joan (2008b). « English Dialects in the North of England: Phonology ». In : *Varieties of English. Volume 1: The British Isles*. Sous la dir. de Bernd Kortmann & Clive Upton. Berlin : De Gruyter, p. 122–144.
- Beal, Joan (2010). « Shifting Borders and Shifting Regional Identities ». In : *Language and Identities*. Sous la dir. de Carmen Llamas & Dominic Watt. Édimbourg : Edinburgh University Press, p. 217–226.
- Beaujean, Willy (en préparation). « Variétés et usages de l'anglais nigérian ». Thèse de doct. Université Toulouse II.
- Bermúdez-Otero, Ricardo (2007). « Diachronic Phonology ». In : *The Cambridge Handbook of Phonology*. Sous la dir. de Paul de Lacy. Cambridge : Cambridge University Press, p. 497–518.
- Bigham, Douglas S. (2008). « Dialect Contact and Accommodation among Emerging Adults in a University Setting ». Thèse de doct. University of Texas at Austin.
- Bigi, Brigitte & Daniel Hirst (2013). « What's new in SPPAS 1.5? » In : *Tools and Resources for the Analysis of Speech Prosody*, p. 62–65.
- Birch, Bruce (2014). « Data Collection ». In : *The Oxford Handbook of Corpus Phonology*. Sous la dir. de Jacques Durand, Ulrike Gut & Gjert Kristoffersen. Oxford : Oxford University Press, p. 27–45.
- Birmingham Mail (2015). *Meriden monument is the centre of England*. 15 mai 2015. URL : <http://www.birminghammail.co.uk/news/nostalgia/meriden-monument-centre-england-9260665> (visité le 18/02/2016).
- Block, David (2014). *Social Class in Applied Linguistics*. Londres & New York : Routledge.
- Blondeau, Hélène, Gillian Sankoff & Anne Charity (2002). « Parcours individuels dans deux changements linguistiques en cours en français montréalais ». In : *Revue québécoise de linguistique* 31.1, p. 13–38.
- Bloomfield, Leonard (1933). *Language*. Londres : Compton Printing Ltd.
- Boberg, Charles (2008). « Regional Phonetic Differentiation in Standard Canadian English ». In : *Journal of English Linguistics* 32.2, p. 129–154.
- Boersma, Paul (2014). « The Use of Praat in Corpus Research ». In : *The Oxford Handbook of Corpus Phonology*. Sous la dir. de Jacques Durand, Ulrike Gut & Gjert Kristoffersen. Oxford : Oxford University Press, p. 342–363.
- Boersma, Paul & David Weenink (2015). *Praat: doing phonetics by computer*. Logiciel. Version 6.0.05. URL : <http://www.fon.hum.uva.nl/praat/>.
- Bolinger, Dwight (1975). *Aspects of Language*. 2^{ème} édition. New York : Harcourt Brace.
- Bopp, Franz (1827). « Über J. Grimms Deutsche Grammatik ». In : *Berliner Jahrbuch für wissenschaftliche Kritik*. Réimpr. sous le titre *Vocalismus, oder sprachvergleichende Kritiken über J. Grimm's Deutsche Grammatik und Graff's Althochdeut-*

- schen Sprachschatz : mit Begründung einer neuen Theorie des Ablauts*. Berlin : Nicolaische Buchhandlung, 1836.
- Bourdieu, Pierre (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bowie, David (2005). « Language change over the lifespan: A test of the apparent time construct ». In : *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 11.2, p. 45–58.
- Briggs, Asa (1971). *Victorian Cities*. Londres : Pelican.
- Brinckmann, Caren (2014). « Praat Scripting ». In : *The Oxford Handbook of Corpus Phonology*. Sous la dir. de Jacques Durand, Ulrike Gut & Gjert Kristoffersen. Oxford : Oxford University Press, p. 361–379.
- Britain, David (2010). « Supralocal regional dialect levelling ». In : *Language and Identities*. Sous la dir. de Carmen Llamas & Dominic Watt. Édimbourg : Edinburgh University Press, p. 193–204.
- Britain, David (2011). « The heterogeneous homogenisation of dialects in England ». In : *Taal en Tongval* 63.1, p. 43–60.
- Britain, David (2013). « Space, Diffusion and Mobility ». In : *The Handbook of Language Variation and Change*. Sous la dir. de Jack K. Chambers & Natalie Schilling-Estes. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 471–500.
- Broad, Charlie Dunbar (1938). *An Examination of McTaggart's Philosophy (Volume II, Part 1)*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Broadbent, Judith M. (2008). « T-to-R in West Yorkshire English ». In : *English Language and Linguistics* 12.1, p. 141–168.
- Buchstaller, Isabelle et al. (2013). « T-to-R and the Northern Subject Rule: questionnaire-based spatial, social and structural linguistics ». In : *English Language and Linguistics* 17.1, p. 85–128.
- Buscail, Laurie (2013). « Étude comparative des pronoms démonstratifs neutres anglais et français à l'oral : référence indexicale, structure du discours et formalisation en grammaire notionnelle dépendancielle ». Thèse de doct. Université Toulouse II.
- Bybee, Joan (2001). *Phonology and Language Use*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Callary, Robert E. (1975). « Phonological change and the development of an urban dialect in Illinois ». In : *Language in Society* 4.02, p. 155–169.
- Campbell, Lyle (2006). « The History of Linguistics ». In : *The Handbook of English Linguistics*. Sous la dir. de Bas Aarts & April McMahon. Oxford : Blackwell, p. 81–104.
- Carr, Philip (1991). « Lexical properties of postlexical rules: Postlexical derived environment and the Elsewhere Condition ». In : *Lingua* 85, p. 41–54.
- Carr, Philip (1999). *English Phonetics and Phonology. An Introduction*. Oxford : Blackwell Publishing.

- Carr, Philip, Jacques Durand & Monika Pukli (2004). « The PAC Project: Principles and Methods ». In : *Tribune Internationale des Langues Vivantes* 36, p. 24–35.
- Chambers, Jack K. (2013). « Studying Language Variation. An Informal Epistemology ». In : *The Handbook of Language Variation and Change*. Sous la dir. de Jack K. Chambers & Natalie Schilling-Estes. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 1–15.
- Chambers, Jack K. & Natalie Schilling-Estes, édés. (2013). *The Handbook of Language Variation and Change*. Oxford : Wiley-Blackwell.
- Chambers, Jack K. & Peter Trudgill (1998). *Dialectology*. 2^{ème} édition. Cambridge : Cambridge University Press.
- Chatellier, Hugo (2011). « Birmingham : une étude de la liaison et de la règle du T-to-R ». Mém.de mast. Université Toulouse II.
- Chen, Matthew Y. (1977). « The time dimension: contribution towards a theory of sound change ». In : *The Lexicon in Phonological Change*. Sous la dir. de William S-Y. Wang. La Hague : Mouton, p. 197–251.
- Chen, Matthew Y. & William S-Y. Wang (1975). « Sound Change: Actuation and Implementation ». In : *Language* 51.2, p. 255–281.
- Cheng, Winnie (2012). *Exploring Corpus Linguistics. Language in Action*. Londres & New York : Routledge.
- Chomsky, Noam (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Chomsky, Noam & Morris Halle (1968). *The Sound Pattern of English*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Christy, Craig (1983). *Uniformitarianism in Linguistics*. Amsterdam & Philadelphie : John Benjamins.
- Clark, Lynn & Kevin Watson (2011). « Testing claims of a usage-based phonology with Liverpool English T-to-R ». In : *English Language and Linguistics* 15.3, p. 523–547.
- Clear, Jeremy (1992). « Corpus Sampling ». In : *New Directions in English Language Corpora*. Sous la dir. de Gerhard Leitner. New York : De Gruyter, p. 21–31.
- Clopper, Cynthia G. (2009). « Computational Methods for Normalizing Acoustic Vowel Data for Talker Differences ». In : *Language and Linguistics Compass* 3.6, p. 1430–1442.
- Collins, Beverley & Inger M. Mees (2013). *Practical Phonetics and Phonology. A resource book for students*. 3^{ème} édition. Londres & New York : Routledge.
- Collitz, Hermann (1918). « Caractères généraux des Langues Germaniques by A. Meillet. Review by Hermann Collitz ». In : *The American Journal of Philology* 39.4, p. 409–418.
- Courdès-Murphy, Léa (en préparation). « Nivellement et sociophonologie de deux grands centres urbains : le système vocalique de Toulouse et de Marseille ». Thèse de doct. Université Toulouse II.

- Cox, Felicity (2006). « Australian English pronunciation into the 21st century ». In : *Prospect: Australian Journal of TESOL* 21.1, p. 3–21.
- Crompton, Rosemary (2008). *Class and Stratification*. 3^{ème} édition. Cambridge : Polity.
- Cruttenden, Alan (1994). « Rises in English ». In : *Studies in General and English Phonetics: Essays in Honour of Professor J. D. O'Connor*. Sous la dir. de Jack Windsor Lewis. Londres : Routledge, p. 155–173.
- Cruttenden, Alan (2001). « Mancunian Intonation and Intonational Representation ». In : *Phonetica* 58.1–2, p. 53–80.
- Cruttenden, Alan (2007). « Intonational Diglossia: a Case Study of Glasgow ». In : *Journal of the Phonetic Association* 37.2, p. 257–274.
- Cruttenden, Alan (2014). *Gimson's Pronunciation of English*. 8^{ème} édition. Londres & New York : Routledge.
- Cukor-Avila, Patricia & Guy Bailey (2013). « Real Time and Apparent Time ». In : *The Handbook of Language Variation and Change*. Sous la dir. de Jack K. Chambers & Natalie Schilling-Estes. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 239–262.
- Currie, Haver C. (1952). « A projection of sociolinguistics: the relationship of speech and its social status ». In : *The Southern Speech Journal* 18.1, p. 28–37.
- Cuvier, Georges (1800ff). *Leçons d'anatomie comparée*. Paris : Baudouin.
- D'Arcy, Shona et al. (2004). « The Accents of the British Isles (ABI) corpus ». In : *Modélisations pour l'identification des langues et des variétés dialectales*, p. 115–119.
- Darwin, Charles Robert (1859). *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*. Londres : John Murray.
- Delais-Roussarie, Élisabeth & Brechtje Post (2014). « Corpus Annotation. Methodology and Transcription Systems ». In : *The Oxford Handbook of Corpus Phonology*. Sous la dir. de Jacques Durand, Ulrike Gut & Gjert Kristoffersen. Oxford : Oxford University Press, p. 46–88.
- Delais-Roussarie, Élisabeth & Hiyon Yoo (2014). « Corpus and Research in Phonetics and Phonology. Methodological and Formal Considerations ». In : *The Oxford Handbook of Corpus Phonology*. Sous la dir. de Jacques Durand, Ulrike Gut & Gjert Kristoffersen. Oxford : Oxford University Press, p. 193–213.
- Docherty, Gerard J. & Paul Foulkes (2014). « An evaluation of usage-based approaches to the modelling of sociophonetic variability ». In : *Lingua* 142, p. 42–56.
- Dresher, B. Elan (2015). « Rule-based generative historical phonology ». In : *The Oxford Handbook of Historical Phonology*. Sous la dir. de Patrick Honeybone & Joseph Salmons. Oxford : Oxford University Press, p. 501–521.
- Durand, Jacques (1990). *Generative and Non-Linear Phonology*. Londres & New York : Routledge.

- Durand, Jacques (2005a). « Les primitives phonologiques : des traits distinctifs aux éléments ». In : *Phonologie et phonétique : Forme et substance*. Sous la dir. de Noël Nguyen, Sophie Wauquier-Gravelines & Jacques Durand. Paris : Hermès, p. 63–93.
- Durand, Jacques (2005b). « Tense/lax, the vowel system of English and phonological theory ». In : *Headhood, elements, specification and contrastivity*. Sous la dir. de Philip Carr, Jacques Durand & Colin J. Ewen. Amsterdam : John Benjamins, p. 25–59.
- Durand, Jacques (sous presse). « Corpus Phonology ». In : *The Oxford Research Encyclopedia of Linguistics*. Sous la dir. de Mark Aronoff. Oxford : Oxford University Press.
- Durand, Jacques, Bernard Laks & Chantal Lyche (2003). « Linguistique et variation : quelques réflexions sur la variation phonologique ». In : *Corpus et variation en phonologie du français : méthodes et analyses*. Sous la dir. d'Élisabeth Delais-Roussarie & Jacques Durand. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, p. 11–88.
- Durand, Jacques, Bernard Laks & Chantal Lyche (2014). « French Phonology from a Corpus Perspective: the PFC Programme ». In : *The Oxford Handbook of Corpus Phonology*. Sous la dir. de Jacques Durand, Ulrike Gut & Gjert Kristoffersen. Oxford : Oxford University Press, p. 486–497.
- Durand, Jacques, Sylvain Navarro & Cécile Viollain (2014). « Le 'r' de sandhi en anglais : corpus et méthodologie ». In : *La liaison : approches contemporaines*. Sous la dir. de Christiane Soum-Favaro, Annelise Coquillon & Jean-Pierre Chevrot. Berne : Peter Lang, p. 313–344.
- Durand, Jacques & Anne Przewozny (2015). « La variation et le programme PAC : phonologie de l'anglais contemporain ». In : *La prononciation de l'anglais contemporain dans le monde. Variation et structure*. Sous la dir. d'Inès Brulard, Philip Carr & Jacques Durand. Toulouse : Presses Universitaires du Midi, p. 55–91.
- Durand, Jacques & Monika Pukli (2004). « How to construct a phonological corpus: PRAAT and the PAC project ». In : *Tribune Internationale des Langues Vivantes* 36, p. 36–46.
- Eble, Connie (1996). *Slang & Sociability: In-Group Language among College Students*. Chapel Hill & Londres : The University of North Carolina Press.
- Eckert, Penelope (1997). « Age as a sociolinguistic variable ». In : *The Handbook of Sociolinguistics*. Sous la dir. de Florian Coulmas. Oxford : Blackwell, p. 151–167.
- Eckert, Penelope (2012). « Three Waves of Variation Study: The Emergence of Meaning in the Study of Sociolinguistic Variation ». In : *Annual Review of Anthropology* 41, p. 87–100.
- Ellis, Alexander John (1869–1889). *On early English pronunciation*. 5 t. Londres : Trübner & Co.

- Ellis, Alexander John (1889). *The existing phonology of English dialects, compared with that of West Saxon speech*. Londres : Trübner & Co.
- Evanini, Keelan (2009). « The permeability of dialect boundaries: a case study of the region surrounding Erie, Pennsylvania ». Thèse de doct. University of Pennsylvania.
- Eychenne, Julien & Roberto Paternostro (2016). « Analyzing transcribed speech with Dolmen ». In : *Varieties of Spoken French*. Sous la dir. de Sylvain Detey et al. Oxford : Oxford University Press, p. D32–D52.
- Fabricius, Anne (2000). « T-Glottaling between stigma and prestige — a sociolinguistic study of Modern RP ». Thèse de doct. Copenhagen Business School.
- Fabricius, Anne, Dominic Watt & Daniel Ezra Johnson (2009). « A comparison of three speaker-intrinsic vowel formant frequency normalization algorithms for sociophonetics ». In : *Language Variation and Change* 21 (03 2009), p. 413–435.
- Fennell, Barbara (2001). *A History of English: A Sociolinguistic Approach*. Oxford : Blackwell Publishing.
- Ferragne, Emmanuel & Francois Pellegrino (2010). « Formant frequencies of vowels in 13 accents of the British Isles ». In : *Journal of the International Phonetic Association* 40.01, p. 1–34.
- Fischer, John L. (1958). « Social influences on the choice of a linguistic variant ». In : *Word* 14, p. 47–56.
- Flynn, Nicholas (2011). « Comparing vowel formant normalisation procedures ». In : *York Papers in Linguistics Series 2* 11, p. 1–28.
- Flynn, Nicholas & Paul Foulkes (2011). « Comparing vowel formant normalization methods ». In : *Proceedings of the 17th ICPhS*, p. 683–686.
- Foulkes, Paul (2006). « Phonological Variation: A Global Perspective ». In : *The Handbook of English Linguistics*. Sous la dir. de Bas Aarts & April McMahon. Oxford : Blackwell.
- Foulkes, Paul, James M. Scobbie & Dominic Watt (2010). « Sociophonetics ». In : *The Handbook of Phonetic Sciences*. Sous la dir. de William J. Hardcastle, John Laver & Fiona E. Gibbon. 2^{ème} édition. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 703–754.
- Fridland, Valerie (2008). « Patterns of /uɪ/, /ɪ/ and /oʊ/ fronting in Reno, Nevada ». In : *American Speech* 83.4, p. 432–454.
- Gauchat, Louis (1905). *L'unité phonétique dans le patois d'une commune*. Halle : M. Niemeyer.
- Gerstman, Louis J. (1968). « Classification of Self-Normalized Vowels ». In : *IEEE Transactions on Audio and Electroacoustics* 16.1, p. 78–80.
- Giddens, Anthony (2009). *Sociology*. 6^{ème} édition. Cambridge : Polity Press.
- Giles, Howard & Nikolas Coupland (1991). *Language: Contexts and consequences*. Thomson Brooks/Cole Publishing Co.
- Giles, Howard, Nikolas Coupland & Justine Coupland (1991). « Accommodation theory: Communication, context, and consequence ». In : *Contexts of Accommodation*.

- Sous la dir. d'Howard Giles, Justine Coupland & Nikolas Coupland. Cambridge : Cambridge University Press, p. 1–68.
- Gilliéron, Jules & Edmond Edmont (1902–1910). *Atlas linguistique de la France*. Paris : Honoré Champion.
- Gilman, Charles (1987). « Stolen paradigms: Stammbaum to black box ». In : *Papers in the History of Linguistics*. Sous la dir. d'Hans Aarsleff, Louis G. Kelly & Hans-Josef Niederehe. Amsterdam : John Benjamins, p. 3–11.
- Givón, Talmy (1979). *On Understanding Grammar*. New York : Academic Press.
- Goidanich, Pier Gabriele (1926). « Saggio critico sullo studio de L. Gauchat ». In : *Archivio Glottologico Italiano* 20, p. 60–71.
- Goldthorpe, John H., Catriona Llewellyn & Clive Payne (1987). *Social Mobility and Class Structure in Modern Britain*. 2^{ème} édition. Oxford : Clarendon Press.
- Grimm, Jacob (1819). *Deutsche Grammatik*. Göttingen : Dieterich.
- Grimm, Jacob (1822). *Deutsche Grammatik*. 2^{ème} édition. Göttingen : Dieterich.
- Gut, Ulrike & Petra Saskia Bayerl (2004). « Measuring the Reliability of Manual Annotations of Speech Corpora ». In : *Proceedings of Speech Prosody 2004*, p. 565–568.
- Gut, Ulrike & Holger Voormann (2014). « Corpus Design ». In : *The Oxford Handbook of Corpus Phonology*. Sous la dir. de Jacques Durand, Ulrike Gut & Gjert Kristoffersen. Oxford : Oxford University Press, p. 13–26.
- Guy, Gregory R. (2011). « Language, social class, and status ». In : *The Cambridge Handbook of Sociolinguistics*. Sous la dir. de Rajend Mesthrie. Cambridge : Cambridge University Press, p. 159–185.
- Guy, Gregory R. (2014). « Linking usage and grammar: Generative phonology, exemplar theory, and variable rules ». In : *Lingua* 142, p. 57–65.
- Haddican, Bill et al. (2013). « Interaction of social and linguistic constraints on two vowel changes in northern England ». In : *Language Variation and Change* 25, p. 371–403.
- Hägerstrand, Torsten (1952). *The propagation of innovation waves*. Lund studies in geography: Series B, Human geography, 4. Lund : Royal University of Lund, Dept. of Geography.
- Hagiwara, Robert (1977). « Dialect variation and formant frequency: The American English vowels revisited ». In : *Journal of the Acoustical Society of America* 102.1, p. 655–658.
- Hale, Mark (2003). « Neogrammarian Sound Change ». In : *The Handbook of Historical Linguistics*. Sous la dir. de Brian D. Joseph & Richard D. Janda. Oxford : Blackwell Publishing Ltd, p. 343–368.
- Halliday, Michael Alexander Kirkwood (1992). « Language as system and language as instance: The corpus as a theoretical construct ». In : *Directions in Corpus*

- Linguistics*. Sous la dir. de Jan Svartvik. Berlin & New York : De Gruyter, p. 61–79.
- Harrington, Jonathan (2010). « Acoustic Phonetics ». In : *The Handbook of Phonetic Sciences*. Sous la dir. de William J. Hardcastle, John Laver & Fiona E. Gibbon. 2^{ème} édition. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 81–129.
- Harris, John (1994). *English Sound Structure*. Oxford : Blackwell.
- Harrison, Philip Thomas (2013). « Making Accurate Formant Measurements. An Empirical Investigation of the Influence of the Measurement Tool, Analysis Settings and Speaker on Formant Measurements ». Thèse de doct. University of York.
- Haugen, Einar (1966). « Dialect, language, nation ». In : *American Anthropologist* 68.4, p. 922–935.
- Hawkins, Sarah & Jonathan Midgley (2005). « Formant frequencies of RP monophthongs in four age groups of speakers ». In : *Journal of the International Phonetic Association* 35.2, p. 183–199.
- Hay, Jennifer, Katie Drager & Brynmor Thomas (2013). « Using nonsense words to investigate vowel merger ». In : *English Language and Linguistics* 17.2, p. 241–269.
- Herrgen, Joachim (2010). « The Digital Wenker Atlas (www.diwa.info): An online research tool for modern dialectology ». In : *Dialectologia* Special Issue I, p. 89–95.
- Hill, T. (2001). « Gilliéron, Jules (1854–1926) ». In : *Concise Encyclopedia of Sociolinguistics*. Sous la dir. de Rajend Mesthrie. Elsevier Science Ltd, p. 870.
- Hillenbrand, James M., Michael J. Clark & Terrance M. Nearey (2001). « Effects of consonant environment on vowel formant patterns ». In : *Journal of the Acoustical Society of America* 109.2, p. 748–763.
- Hinskens, Frans, Peter Auer & Paul Kerswill (2005). « The study of dialect convergence and divergence: conceptual and methodological considerations ». In : *Dialect Change: Convergence and Divergence in European Languages*. Sous la dir. de Peter Auer, Frans Hinskens & Paul Kerswill. Cambridge : Cambridge University Press, p. 1–48.
- Hinskens, Frans, Ben Hermans & Marc van Oostendorp (2014). « Grammar or lexicon. Or: Grammar and lexicon? Rule-based and usage-based approaches to phonological variation ». In : *Lingua* 142, p. 1–26.
- Hirst, Daniel (2009). « Declarative High Rising Tones and the frequency code ». In : *PROSICO, International Conference on Prosody and Iconicity (9–10 avril 2009 : Rouen, France)*.
- Hock, Hans Henrich (1991). *Principles of Historical Linguistics*. 2^{ème} édition. Berlin & New York : De Gruyter.
- Hodson, Thomas C. (1939). « Sociolinguistics in India ». In : *Man in India*.
- Holmes, Janet & Miriam Meyerhoff, éd. (2003). *The Handbook of Language and Gender*. Oxford : Blackwell.

- Hornsby, David (2009). « Dedialectalization in France: convergence and divergence ». In : *International Journal of the Sociology of Language* 2009.196–197, p. 157–180.
- Hudson, R. A. (1980). *Sociolinguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- van der Hulst, Harry (2006). « Dependency Phonology ». In : *Encyclopedia of Language and Linguistics*. Sous la dir. de Keith Brown. T. 3. Oxford : Elsevier, p. 451–458.
- Hunston, Susan (2002). *Corpora in Applied Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Inoue, Fumio (1999). « Subjective Dialect Division in Great Britain ». In : *Handbook of Perceptual Dialectology*. Sous la dir. de Dennis R. Preston. T. 1. Amsterdam & Philadelphie : John Benjamins, p. 161–176.
- International Phonetic Association (1999). *Handbook of the International Phonetic Association. A guide to the use of the International Phonetic Alphabet*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Jaberg, Karl & Jakob Jud (1928–1940). *Sprach- und Sachatlas des Italiens und der Südschweiz*. Zofingue : Ringier.
- Jackson, Jamie (2016). « Manchester United lead Premier League assault on football's rich list ». In : *The Guardian* (jan. 2016). URL : <http://www.theguardian.com/football/2016/jan/21/manchester-united-deloitte-football-rich-list-premier-league-real-madrid-barcelona> (visité le 02/03/2016).
- Jakobson, Roman (1962). *Selected Writings. Volume 1 — Phonological Studies*. La Hague : Mouton & co.
- Janda, Richard D. & Brian D. Joseph (2003). « On Language, Change, and Language Change. Or, Of History, Linguistics, and Historical Linguistics ». In : *The Handbook of Historical Linguistics*. Sous la dir. de Brian D. Joseph & Richard D. Janda. Oxford : Blackwell Publishing Ltd, p. 3–180.
- Jansen, Sandra (2010). « High back vowel fronting in the north-west of England ». In : *Proceedings of the Workshop "Sociophonetics, at the crossroads of speech variation, processing and communication"*, p. 29–32.
- Jespersen, Otto (1922). *Language. Its Nature, Development and Origin*. Londres : Unwin Brothers Ltd.
- Johnson, Keith (2008). *Quantitative Methods in Linguistics*. Oxford : Blackwell Publishing.
- Johnson, Keith (2012). *Acoustic and Auditory Phonetics*. 3^{ème} édition. Oxford : Wiley-Blackwell.
- Johnson, Samuel (1755). *A Dictionary of the English Language*. Londres : William Strahan.
- Jones, Daniel (1909). *The Pronunciation of English*. 1^{ère} édition. Cambridge : Cambridge University Press.
- Jones, Daniel (1917). *English pronouncing dictionary*. 2^{ème} édition. Londres : Dent.
- Jones, Mari C. & Ishtla Singh (2005). *Exploring Language Change*. Londres : Routledge.

- José, Brian (2010). « The Apparent-Time Construct and stable variation: Final /z/ devoicing in northwestern Indiana ». In : *Journal of Sociolinguistics* 14.11, p. 34–59.
- Joseph, Brian D. (2003). « Historical Linguistics ». In : *The Handbook of Linguistics*. Sous la dir. de Mark Aronoff & Janie Rees-Miller. Oxford : Blackwell Publishing Ltd, p. 105–129.
- Joseph, Brian D. (2011). « Historical Linguistics and Sociolinguistics: Strange bedfellows or natural friends? ». In : *Language and History, Linguistics and Historiography*. Sous la dir. de Nils Langer, Steffan Davies & Wim Vandebussche. Berne : Peter Lang, p. 67–88.
- Kaye, Jonathan, Jean Lowenstamm & Jean-Roger Vergnaud (1985). « The internal structure of phonological elements: a theory of charm and government ». In : *Phonology Yearbook* 2, p. 305–328.
- Kennedy, Graeme (1998). *An Introduction to Corpus Linguistics*. Londres & New York : Longman.
- Kerswill, Paul (2001). « Mobility, meritocracy and dialect levelling: the fading (and phasing) out of Received Pronunciation ». In : *British studies in the new millennium: the challenge of the grassroots. Proceedings of the 3rd Tartu Conference on British Studies*. Sous la dir. de Pilvi Rajamäe. Tartu : Tartu Ülikool, p. 45–58.
- Kerswill, Paul (2002). « Models of linguistic change and diffusion: New evidence from dialect levelling in British English ». In : *Reading Working Papers in Linguistics* 6, p. 187–216.
- Kerswill, Paul (2003). « Dialect levelling and geographical diffusion in British English ». In : *Social dialectology: in honour of Peter Trudgill*. Sous la dir. de David Britain & Jenny Cheshire. Amsterdam : John Benjamins, p. 223–243.
- Kerswill, Paul (2006). « Migration and language ». In : *Sociolinguistics/Soziolinguistik. An international handbook of the science of language and society, vol. 3*. Sous la dir. de Klaus Mattheier, Ulrich Ammon & Peter Trudgill. Berlin : De Gruyter.
- Kerswill, Paul (2007). « Social Class ». In : *The Routledge Companion to Sociolinguistics*. Sous la dir. de Carmen Llamas, Louise Mullany & Peter Stockwell. Londres & New York : Routledge, p. 51–61.
- Kerswill, Paul & Ann Williams (2000). « 'Salience' as an explanatory factor in language change: evidence from dialect levelling in urban England ». In : *Reading Working Papers in Linguistics* 4, p. 63–94. Réimpr. sous le titre « 'Salience' as an explanatory factor in language change: evidence from dialect levelling in urban England ». In : *Language change: The interplay of internal, external and extra-linguistic factors*. Sous la dir. de Mari C. Jones & Edith Esch. Berlin : De Gruyter, 2002, p. 81–110.
- Kidd, Alan (2006). *Manchester. A History*. 4^{ème} édition. Lancaster : Carnegie Publishing.

- King, Robert D. (1969). *Historical Linguistics and Generative Grammar*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Kiparsky, Paul (1979). *Panini as a Variationist*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Kiparsky, Paul (2003). « The Phonological Basis of Sound Change ». In : *The Handbook of Historical Linguistics*. Sous la dir. de Brian D. Joseph & Richard D. Janda. Oxford : Blackwell Publishing Ltd, p. 313–342.
- Koerner, E. F. K. (2001). « William Labov and the origins of sociolinguistics ». In : *Folia Linguistica Historica* 22.1–2, p. 1–40.
- Kortmann, Bernd (2006). « Syntactic Variation in English: A Global Perspective ». In : *The Handbook of English Linguistics*. Sous la dir. de Bas Aarts & April McMahon. Oxford : Blackwell, p. 603–624.
- Kurath, Hans et al. (1939–1943). *Linguistic Atlas of New England*. 3 t. Providence : Brown University Press.
- Labov, William (1963). « The social motivation of a sound change ». In : *Word* 19, p. 273–309.
- Labov, William (1966). *The Social Stratification of English in New York City*. Washington D.C. : Center for Applied Linguistics.
- Labov, William (1972). *Sociolinguistic Patterns*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- Labov, William (1999). *Principles of Linguistic Change. Volume 1: Internal Factors*. Oxford : Blackwell.
- Labov, William (2003). « Pursuing the cascade model ». In : *Social dialectology: in honour of Peter Trudgill*. Sous la dir. de David Britain & Jenny Cheshire. Amsterdam : John Benjamins, p. 9–22.
- Labov, William (2006). *The Social Stratification of English in New York City*. 2^{ème} édition. Cambridge : Cambridge University Press.
- Labov, William (2010). *Principles of Linguistic Change. Volume 3: Cognitive and Cultural Factors*. Oxford : Blackwell.
- Labov, William, Sharon Ash & Charles Boberg (2006). *The Atlas of North American English. Phonetics, Phonology and Sound Change*. Berlin & New York : De Gruyter.
- Labov, William, Malcah Yaeger & Richard Steiner (1972). *A Quantitative Survey of Sound Change in Progress*. Philadelphie : U.S. Regional Survey.
- Ladefoged, Peter & Keith Johnson (2011). *A Course in Phonetics*. 6^{ème} édition. Boston : Wadsworth.
- Laks, Bernard (2008). « Pour une phonologie de corpus ». In : *Journal of French Language Studies* 18.1, p. 3–32.
- Lamarck, Jean-Baptiste de (1809). *Philosophie zoologique*. Paris : Dentu.
- Lass, Roger (1976). *English Phonology and Phonological Theory*. Cambridge : Cambridge University Press.

- Leech, Geoffrey (1993). « Corpus annotation schemes ». In : *Literary and Linguistic Computing* 8.4, p. 275–281.
- Leech, Geoffrey (2005). « Adding Linguistic Annotation ». In : *Developing Linguistic Corpora: a Guide to Good Practice*. Sous la dir. de Martin Wynne. Oxford : Oxbow Books, p. 17–29. URL : <http://www.ahds.ac.uk/creating/guides/linguistic-corpora/chapter2.htm> (visité le 30/10/2015).
- Lenneberg, Eric Heinz (1967). *Biological Foundations of Language*. New York : Wiley.
- Lennes, Mietta (2003). *collect_formant_data_from_files.praat*. Script pour Praat. URL : http://www.helsinki.fi/~lennes/praat-scripts/public/collect_formant_data_from_files.praat.
- Lennes, Mietta (2011). URL : <http://www.helsinki.fi/~lennes/praat-scripts/> (visité le 16/07/2016).
- Likhacheva, Lidia (2008). « L'articulation pragmatique du discours : le cas des constructions détachées à gauche ». Thèse de doct. Université Toulouse II.
- Llamas, Carmen (2001). « Language Variation and Innovation in Teesside English ». Thèse de doct. University of Leeds.
- Llamas, Carmen (2007). « "A place between places": Language and identities in a border town ». In : *Language in Society* 36.4, p. 579–604.
- Llamas, Carmen, Louise Mullany & Peter Stockwell, éd. (2007). *The Routledge companion to sociolinguistics*. Londres & New York : Routledge.
- Lobanov, Boris M. (1971). « Classification of Russian vowels spoken by different speakers ». In : *Journal of the Acoustical Society of America* 49.2B, p. 606–608.
- Lodge, Ken R. (1984). *Studies in the Phonology of Colloquial English*. Beckenham : Croom Helm Ltd.
- Lyons, John, éd. (1970). *New Horizons in Linguistics*. Harmondsworth : Penguin Books.
- Mackay, Ian (1987). *Phonetics: the Science of Speech Production*. Austin, TX : Lipincott Williams et Wilkins.
- Maddieson, Ian (1984). *Patterns of sounds*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Mann, Virginia A. & Bruno H. Repp (1980). « Influence of vocalic context on perception of the [ʃ]-[s] distinction ». In : *Perception & Psychophysics* 28.3, p. 213–228.
- Martinet, André (1952). « Function, structure, and sound change ». In : *Word* 8.1, p. 1–32.
- Martinet, André (1955). *Économie des changements phonétiques*. Berne : A Francke S.A.
- Marx, Karl (1867). *Le Capital. Critique de l'économie politique*. Sous la dir. de Jean-Pierre Lefebvre. Paris : Presses Universitaires de France.
- Marx, Karl & Friedrich Engels (1848). *Manifeste du Parti Communiste*. Trad. par Laura Lafargue. Londres.
- Mayaffre, Damon (2005). « Rôle et place des corpus en linguistique : réflexions introductives ». In : *Actes des Journées d'Etudes Toulousaines 2005*, p. 5–18. URL :

- http://www.revue-texto.net/Corpus/Publications/Mayaffre_Corpus.html (visité le 19/10/2015).
- McCloy, Dan (2011). *getDurationPitchFormants.praat*. Script pour Praat. URL : <http://depts.washington.edu/phonlab/resources/getDurationPitchFormants.praat>.
- McElhinny, Bonnie (2003). « Theorizing Gender in Sociolinguistics and Linguistic Anthropology ». In : *The Handbook of Language and Gender*. Sous la dir. de Janet Holmes & Miriam Meyerhoff. Oxford : Blackwell, p. 21–42.
- McEnery, Tony & Andrew Wilson (2001). *Corpus Linguistics. An Introduction*. 2^{ème} édition. Édimbourg : Edinburgh University Press.
- McMahon, April (1994). *Understanding Language Change*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Mesthrie, Rajend (2001). « Sociolinguistics: history and overview ». In : *Concise Encyclopedia of Sociolinguistics*. Sous la dir. de Rajend Mesthrie. Elsevier Science Ltd, p. 1–4.
- Mesthrie, Rajend et al., éd. (2009). *Introducing Sociolinguistics*. 2^{ème} édition. Édimbourg : Edinburgh University Press.
- Meyer, Heinrich (1901). « Über den Ursprung der Germanischen Lautverschiebung ». In : *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur* 45.1, p. 101–128.
- Meyerhoff, Miriam (2011). *Introducing Sociolinguistics*. 2^{ème} édition. Londres & New York : Routledge.
- Milroy, James (1992). *Linguistic Variation and Change*. Oxford : Blackwell.
- Milroy, James (2003). « On the role of the speaker in language change ». In : *Motives for language change*. Sous la dir. de Raymond Hickey. Cambridge : Cambridge University Press, p. 143–157.
- Milroy, James & Lesley Milroy (1999). *Authority in Language. Investigating Standard English*. 3^{ème} édition. Londres & New York : Routledge.
- Milroy, Lesley (1987). *Language and Social Networks*. 2^{ème} édition. Oxford : Blackwell.
- Milroy, Lesley & Carmen Llamas (2013). « Social networks ». In : *The Handbook of Language Variation and Change*. Sous la dir. de Jack K. Chambers & N. Schilling-Estes. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 409–427.
- Milroy, Lesley & James Milroy (1992). « Social network and social class: Toward an integrated sociolinguistic model ». In : *Language in Society* 21, p. 1–26.
- Milroy, Lesley, James Milroy et al. (1999). « Phonological Variation and Change in Contemporary English: Evidence from Newcastle upon Tyne and Derby ». In : *Cuadernos de Filología Inglesa* 8, p. 35–46.
- Montgomery, Chris (2006). « Northern English dialects: A perceptual approach ». Thèse de doct. University of Sheffield.
- Montgomery, Chris (2012). « The effect of proximity in perceptual dialectology ». In : *Journal of Sociolinguistics* 16.5, p. 638–668.

- Moore, Steven (2015). « La *Received Pronunciation* : l'accent de référence de la Grande-Bretagne ». In : *La prononciation de l'anglais contemporain dans le monde. Variation et structure*. Sous la dir. d'Inès Brulard, Philip Carr & Jacques Durand. Toulouse : Presses Universitaires du Midi, p. 93–116.
- Moorsom, Norman (1996). *Middlesbrough Re-Born: The Evolution of a Local Authority*. Middlesbrough : Moorsom.
- Morpurgo Davies, Anna (1998). *History of Linguistics. Volume IV: Nineteenth-Century Linguistics*. Sous la dir. de Giulio Lepschy. Londres & New York : Longman.
- Mullany, Louise (2007). « Speech Communities ». In : *The Routledge companion to sociolinguistics*. Sous la dir. de Carmen Llamas, Louise Mullany & Peter Stockwell. Londres & New York : Routledge, p. 84–91.
- Murray, James A. H., éd. (1884–1928). *Oxford English Dictionary*. Oxford : Oxford University Press.
- Navarro, Sylvain (2013). « Rhoticité et 'r' de sandhi en anglais : du Lancashire à Boston ». Thèse de doct. Université Toulouse II.
- Nearey, Terrance M. (1977). « Phonetic Feature Systems for Vowels ». Thèse de doct. University of Alberta. Réimpr. sous le titre *Phonetic Feature Systems for Vowels*. Bloomington : Indiana University Linguistics Club, 1978.
- Nearey, Terrance M. (1978). *Phonetic Feature Systems for Vowels*. Bloomington : Indiana University Linguistics Club.
- Nerlich, Brigitte (1989). « The evolution of the concept of 'linguistic evolution' in the 19th and 20th century ». In : *Lingua* 77, p. 101–112.
- Newmeyer, Frederick J. (2003). « Formal and functional motivation for language change ». In : *Motives for language change*. Sous la dir. de Raymond Hickey. Cambridge : Cambridge University Press, p. 18–36.
- Nguyen, Noël & Robert Espesser (2004). « Méthodes et outils pour l'analyse acoustique des systèmes vocaliques ». In : *Bulletin PFC 2004*, p. 77–85.
- Office for National Statistics (2010a). *Standard Occupational Classification. Structure and descriptions of unit groups*. T. 1. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- Office for National Statistics (2010b). *Standard Occupational Classification. The National Statistics Socio-economic Classification: (Rebased on the SOC2010) User Manual*. T. 3. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- Office for National Statistics (2011a). *2011 Census: Key Statistics for Local Authorities in England and Wales. KS101EW Usual resident population, local authorities in England and Wales*. URL : http://www.ons.gov.uk/file?uri=/peoplepopulationandcommunity/populationandmigration/populationestimates/datasets/2011censuskeystatisticsforlocalauthoritiesinenglandandwales/r21ewrtableks101ewladv1_tcm77-290562.xls (visité le 02/03/2016).
- Office for National Statistics (2011b). *2011 Census: Key Statistics for Local Authorities in England and Wales. KS201EW Ethnic group, local authorities in England*

- and Wales*. URL : http://www.ons.gov.uk/file?uri=/peoplepopulationandcommunity/populationandmigration/populationestimates/datasets/2011censuskeystatisticsforlocalauthoritiesinenglandandwales/r21ewrtableks201ewladv1_tcm77-290595.xls (visité le 02/03/2016).
- Office for National Statistics (2012). *2011 Census — Population and Household Estimates for England and Wales, March 2011*. 16 juil. 2012. URL : http://webarchive.nationalarchives.gov.uk/20160105160709/http://www.ons.gov.uk/ons/dcp171778_270487.pdf (visité le 02/03/2016).
- Office for National Statistics (2015). *English indices of deprivation 2015*. 30 sept. 2015. URL : <http://www.gov.uk/government/statistics/english-indices-of-deprivation-2015> (visité le 15/05/2016).
- Office for National Statistics (2016). *Regional Gross Value Added (Income Approach), 1997 to 2014*. 24 fév. 2016. URL : <http://www.ons.gov.uk/file?uri=/economy/grossvalueaddedgva/datasets/regionalgrossvalueaddedincomeapproach/current/gvaireferencetableswithcorrecteddata.xls> (visité le 02/03/2016).
- Ohala, John J. (2003). « Phonetics and Historical Phonology ». In : sous la dir. de Brian D. Joseph & Richard D. Janda. Oxford : Blackwell Publishing Ltd, p. 669–686.
- Ohala, John J. (2012). « The listener as a source of sound change: An update ». In : *The Initiation of Sound Change. Perception, production and social factors*. Sous la dir. de Maria-Josep Solé & Daniel Recasens. Amsterdam : John Benjamins, p. 21–35.
- One North East (1999). *Regional Economic Strategy for the North East: Unlocking Our Potential*. Newcastle-upon-Tyne : One North East.
- Orton, Harold et al. (1962–1978). *Survey of English Dialects*. 5 t. Leeds : E. J. Arnold & Son.
- Parsons, Talcott (1951). *The Social System*. Londres : Routledge & Kegan Paul Ltd.
- Petyt, K. M. (1980). *The Study of Dialect. An introduction to dialectology*. Londres : André Deutsch Limited.
- Pierrehumbert, Janet B. (2006). « The next toolkit ». In : *Journal of Phonetics* 34, p. 516–530.
- Pop, Sever (1950). *La dialectologie — Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques. 1^{ère} partie : dialectologie romane*. Louvain : Presses Universitaires de Louvain.
- Popper, Karl (2002). *The Logic of Scientific Discovery*. Londres & New York : Routledge.
- Postal, Paul (1968). *Aspects of Phonological Theory*. New York : Harper & Row.

- Preston, Dennis R. (2013). « Language with an attitude ». In : *The Handbook of Language Variation and Change*. Sous la dir. de J. K. Chambers & N. Schilling-Estes. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 157–182.
- Przedlacka, Joanna (2001). « RP and Estuary English: some recent findings ». In : *Studia Anglica Posnaniensia*, p. 35–50.
- Przewozny, Anne (2004). « Variation in Australian English ». In : *Tribune Internationale des Langues Vivantes* 36, p. 74–86.
- Pukli, Monika (2006). « Investigation sociophonétique de l'anglais en Écosse : le cas de Ayr ». Thèse de doct. Université Toulouse II.
- Chambers, Jack K. & Natalie Schilling-Estes, éd. (2013). *Gender, Sex, Sexuality, and Sexual Identities*. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 368–387.
- R Core Team (2016). *R: A Language and Environment for Statistical Computing*. Vienne, Autriche : R Foundation for Statistical Computing. URL : <http://www.R-project.org/>.
- Rask, Rasmus (1818). *Undersøgelse om det gamle Nordiske eller Islandske Sprogs Oprindelse*. Copenhagen : Gyldendal.
- Reetz, Henning (2016). *UPSID Info*. URL : http://web.phonetik.uni-frankfurt.de/upsid_info.html (visité le 15/09/2016).
- Rickford, John R. (1986). « The need for new approaches to social class analysis in sociolinguistics ». In : *Language & Communication* 6.3, p. 215–221.
- Rosenfelder, Ingrid et al. (2011). *FAVE (Forced Alignment and Vowel Extraction) Program Suite*. Logiciel. URL : <http://fave.ling.upenn.edu/>.
- Rosewarne, David (1984). « Estuary English ». In : *Times Educational Supplement* (oct. 1984).
- Rouaud, Julie (en préparation). « L'Influence du français canadien dans la variété de l'anglais du Nouveau Brunswick : du lexique à la phonologie ». Thèse de doct. Université Toulouse II Jean Jaurès.
- Ryan, Kevin, Pat Keating & Chad Vicenik (2016). URL : <http://www.linguistics.ucla.edu/faciliti/facilities/acoustic/praat.html> (visité le 16/07/2016).
- Sankoff, Gillian & Hélène Blondeau (2007). « Language change across the lifespan: /r/ in Montreal French ». In : *Language* 83.3, p. 560–588.
- Sapir, Edward (1921). *Language: an introduction to the study of speech*. New York : Harcourt, Brace.
- Saussure, Ferdinand de (1916). *Cours de linguistique générale*. Payot & Rivages.
- Savage, Mike et al. (2013). « A New Model of Social Class? Findings from the BBC's Great British Class Survey Experiment ». In : *Sociology* 47.2, p. 219–250.
- Saville-Troike, Muriel (1982). *The Ethnography of Communication*. Oxford : Blackwell.

- Scharinger, Mathias & William J. Idsardi (2010). "Stability" of vowel categories is grounded in phonology: Evidence from English dialect comparison. URL : <http://ling.umd.edu/~idsardi/papers/2010si.pdf>.
- Schlegel, Friedrich (1808). *Über die Sprache und Weisheit der Indier*. Heidelberg : Mohr & Zimmer.
- Schleicher, August (1863). *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*. Weimar : Böhlau.
- Schmidt, Johannes (1872). *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*. Weimar : Böhlau.
- Shapiro, Judith (1981). « Anthropology and the study of gender ». In : *Soundings: An Interdisciplinary Journal* 64, p. 446–465.
- Shapiro, Michael (1991). *The Sense of Change: Language as History*. Bloomington : Indiana University Press.
- Shapiro, Michael (1995). « A case of distant assimilation: /str/ → /ʃtr/ ». In : *American Speech* 70, p. 101–107.
- Shearmur, Jeremy (2006). « Karl Popper: The Logic of Scientific Discovery ». In : *Central Works of Philosophy Volume 4. The Twentieth Century: Moore to Popper*. Sous la dir. de John Shand. Chesham : Acumen Publishing Ltd, p. 262–286.
- Shercliff, William Henry (1969). *Manchester. A Short History of Its Development*. 3^{ème} édition. Manchester : Publicity Office, Town Hall.
- Shorrocks, Graham (1998). *A grammar of the dialect of the Bolton area. Part 1: Introduction, phonology*. Francfort : Peter Lang.
- Siegel, Jeff (1985). « Koines and koineization ». In : *Language in Society* 14.3, p. 357–378.
- Sinclair, John (1991). *Corpus, Concordance, Collocation*. Oxford : Oxford University Press.
- Sinclair, John (2005). « Corpus and Text: Basic Principles ». In : *Developing Linguistic Corpora: a Guide to Good Practice*. Sous la dir. de Martin Wynne. Oxford : Oxbow Books, p. 1–16. URL : <http://www.ahds.ac.uk/creating/guides/linguistic-corpora/chapter1.htm> (visité le 19/10/2015).
- Sinclair, John (2008). « Borrowed Ideas ». In : *Language, People, Numbers: Corpus Linguistics and Society*. Sous la dir. d'Andrea Gerbig & Oliver Mason. Amsterdam : Rodopi, p. 21–42.
- Smakman, Dick (2012). « The definition of the standard language: a survey in seven countries ». In : *International Journal of the Sociology of Language* 218, p. 25–58.
- Stevick, Robert D. (1963). « The Biological Model and Historical Linguistics ». In : *Language* 39.2, p. 159–169.
- Stuart-Smith, Jane (2014). « No longer an elephant in the room ». In : *Journal of Sociolinguistics* 18, p. 250–261.

- Stuart-Smith, Jane, Gwilym Pryce et al. (2013). « Television can also be a factor in language change: evidence from an urban dialect ». In : *Language* 89.3, p. 501–536.
- Stuart-Smith, Jane & Claire Timmins (2010). « The Role of the Individual in Language Variation and Change ». In : *Language and Identities*. Sous la dir. de Carmen Llamas & Dominic Watt. Édimbourg : Edinburgh University Press, p. 39–54.
- Sturtevant, Edward H. (1917). *Linguistic Change*. Chicago : University of Chicago Press.
- Swift, Jonathan (1712). *A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Tongue*.
- Syrdal, Ann K. & H. S. Gopal (1986). « A perceptual model of vowel recognition based on the auditory representation of American English vowels ». In : *Journal of the Acoustical Society of America* 79, p. 1086–1100.
- Tabouret-Keller, Andrée (1988). « Contacts de langues : deux modèles du XIX^{ème} siècle et leurs rejetons aujourd’hui ». In : *Langage et Société* 43.1, p. 9–22.
- Thomas, Erik R. (2011). *Sociophonetics. An Introduction*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- Thomas, Erik R. (2013). « Sociophonetics ». In : *The Handbook of Language Variation and Change*. Sous la dir. de J. K. Chambers & Natalie Schilling-Estes. Oxford : Wiley-Blackwell, p. 108–127.
- Thomas, Erik R. & Tyler Kendall (2007). *NORM: The vowel normalization and plotting suite*. Interface web. URL : <http://lingtools.uoregon.edu/norm/index.php>.
- Thompson, John B. (2001). « Préface ». In : *Langage et pouvoir symbolique*. Trad. par Émilie Colombani, p. 7–51.
- Troubetzkoy, Nikolai (1969). *Principles of Phonology*. Berkeley & Los Angeles : University of California Press.
- Trudgill, Peter (1972). « Sex, covert prestige and linguistic change in the urban British English of Norwich ». In : *Language in Society* 1.2, p. 179–195.
- Trudgill, Peter (1974a). « Linguistic change and diffusion: description and explanation in sociolinguistic dialect geography ». In : *Language in Society* 3.2, p. 215–246.
- Trudgill, Peter (1974b). *Sociolinguistics. An introduction to language and society*. 1^{ère} édition. Londres : Penguin.
- Trudgill, Peter (1986). *Dialects in Contact*. Oxford : Blackwell.
- Trudgill, Peter (1999). *The Dialects of England*. 2^{ème} édition. Oxford : Blackwell.
- Trudgill, Peter (2000). *Sociolinguistics. An introduction to language and society*. 4^{ème} édition. Londres : Penguin.
- Trudgill, Peter (2001). « Received pronunciation: sociolinguistic aspects ». In : *Studia Anglica Posnaniensia* 36, p. 3–13.

- Upton, Clive (2008). « Received Pronunciation ». In : *Varieties of English. Volume 1: The British Isles*. Sous la dir. de Bernd Kortmann & Clive Upton. Berlin : De Gruyter, p. 237–252.
- Van der Harst, Sander, Hans Van de Velde & Roeland van Hout (2014). « Variation in Standard Dutch vowels: The impact of formant measurement methods on identifying the speaker's regional origin ». In : *Language Variation and Change* 26, p. 247–272.
- Vennemann, Theo (1972). « Rule inversion ». In : *Lingua* 29, p. 209–242.
- Verleyen, Stijn (2013). « La phonologie diachronique de Martinet et ses sources pragoises ». In : *Les dossiers d'HEL — numéro 3. Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée*. Sous la dir. de Christian Puech, p. 1–31.
- Viollain, Cécile (2010). « Sociophonologie de l'anglais à Boston : Une étude de la rhoticité et de la liaison ». Mém.de mast. Université Toulouse II.
- Viollain, Cécile (2014). « Sociophonologie de l'anglais contemporain en Nouvelle-Zélande : corpus et dynamique des systèmes ». Thèse de doct. Université Toulouse II.
- Voormann, Holger & Ulrike Gut (2008). « Agile corpus creation ». In : *Corpus Linguistics and Linguistic Theory* 4.2, p. 235–251.
- Wales, Katie (2006). *Northern English. A Social and Cultural History*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Walker, John (1791). *A critical pronouncing dictionary and expositor of the English language*. Londres.
- Wang, William S-Y. (1969). « Competing Changes as a Cause of Residue ». In : *Language* 45.1, p. 9–25.
- Wardhaugh, Ronald & Janet M. Fuller (2014). *An Introduction to Sociolinguistics*. 7^{ème} édition. Londres : Wiley-Blackwell.
- Wardrop, Murray (2010). « Dominic Monaghan: 'IRA bomb did Manchester a favour' ». In : *The Telegraph* (mai 2010). URL : <http://www.telegraph.co.uk/news/celebritynews/7709880/Dominic-Monaghan-IRA-bomb-did-Manchester-a-favour.html> (visité le 02/03/2016).
- Watt, Dominic (1998). « Variation and Change in the Vowel System of Tyneside English ». Thèse de doct. University of Newcastle.
- Watt, Dominic (2002). « 'I Don't Speak with a Geordie Accent, I Speak, like, the Northern Accent': Contact-Induced Levelling in the Tyneside Vowel System ». In : *Journal of Sociolinguistics* 6.1, p. 44–64.
- Watt, Dominic (2007). « Variation and the variable ». In : *The Routledge Companion to Sociolinguistics*. Sous la dir. de Carmen Llamas, Louise Mullany & Peter Stockwell. Londres & New York : Routledge, p. 3–11.
- Watt, Dominic & Anne Fabricius (2002). « Evaluation of a technique for improving the mapping of multiple speakers' vowel spaces in the F1 F2 plane ». In : *Leeds Working Papers in Linguistics and Phonetics* 9, p. 153–173.

- Weinreich, U., William Labov & Marvin Herzog (1968). « Empirical foundations for a theory of language change ». In : *Directions for Historical Linguistics*. Sous la dir. de Winfred P. Lehmann & Yakov Malkiel. Austin, TX : University of Texas Press, p. 95–189.
- Wells, J. C. (1982). *Accents of English*. 3 t. Cambridge : Cambridge University Press.
- Wells, J. C. (2010). *Lexical sets*. Billet de blog. URL : <http://phonetic-blog.blogspot.fr/2010/02/lexical-sets.html> (visité le 04/01/2016).
- Wenker, Georg (1881). *Sprach-Atlas von Nord- und Mitteldeutschland. Auf Grund von systematisch mit Hilfe der Volksschullehrer gesammeltem Material aus ca. 30 000 Orten bearbeitet, entworfen und gezeichnet*. Strasbourg : Trübner.
- Wenker, Georg (1890ff). *Sprachatlas des deutschen Reiches*. Marburg.
- Whitney, William Dwight (1867). *Language and the Study of Language*. New York : Charles Scribner & Co.
- Wilhelm, Stephan (2015a). « Quand les paroles s’envolent : réflexions sur les caractéristiques et la forme phonétique du *High Rising Terminal* en anglais contemporain ». In : *Anglophonia* 20. URL : <http://anglophonia.revues.org/591> (visité le 27/02/2016).
- Wilhelm, Stephan (2015b). « Urban North British Intonation — Le système intonatif des accents de l’anglais du nord du Royaume-Uni ». In : *Actes du Colloque du 17 mai 2014*. Paris : Les Amis du Crelingua, p. 72–88.
- Williams, Rob (2015). « IRA Manchester Bomb: On the anniversary of the bomb attack, what is the story behind this famous front page? » In : *Manchester Evening News* (juin 2015). URL : <http://www.manchestereveningnews.co.uk/news/greater-manchester-news/ira-manchester-bomb-anniversary-bomb-9451973> (visité le 02/03/2016).
- Windsor Lewis, Jack (1972). *A concise pronouncing dictionary of British and American English*. Londres : Oxford University Press.
- Wissing, Daan & Wikus Pienaar (2014). « Evaluating vowel normalisation procedures: A case study on Southern Sotho vowels ». In : *Southern African Linguistics and Applied Language Studies* 32.1, p. 97–111.
- Wolfram, Walt & Natalie Schilling-Estes (2003). « Dialectology and Linguistic Diffusion ». In : *The Handbook of Historical Linguistics*. Sous la dir. de Brian D. Joseph & Richard D. Janda. Oxford : Blackwell Publishing Ltd, p. 713–735.
- Wolfson, Nessa (1976). « Speech events and natural speech: some implications for sociolinguistic methodology ». In : *Language in Society* 5.2, p. 189–209.
- Woolard, Kathryn A. (1985). « Language variation and cultural hegemony: Toward an integration of linguistic and sociolinguistic theory ». In : *American Ethnologist* 12, p. 738–748.
- Wright, Joseph (1898–1905). *English Dialect Dictionary*. Londres : Oxford University Press.